



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

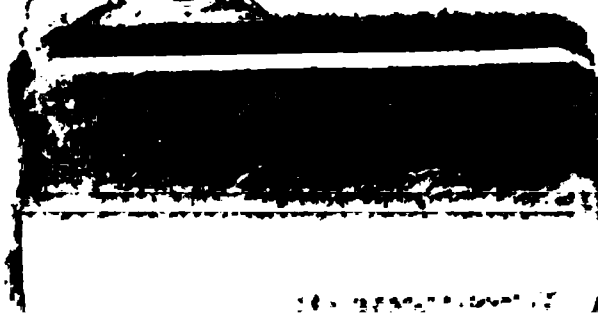
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Class



LA FRANCE DANS LA MÉDITERRANÉE



LE
COMMERCE FRANÇAIS
DANS LE LEVANT.

PAR

Alfred MARTINEAU

Ancien député, Gouverneur des Colonies.



PARIS

GUILLAUMIN & C^{ie}, LIBRAIRES

14, Rue de Richelieu

LYON

A. REY et C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

Rue Gentil, 4

1902

LE
COMMERCE FRANÇAIS
DANS LE LEVANT

comprend pas moins de 5 millions d'habitants et fait déjà, avec la mère-patrie, près de 500 millions d'affaires.

Ces résultats sont d'un heureux présage. Puisque la loi du nombre est un facteur essentiel dans la destinée des peuples, il n'est pas douteux que nos possessions du nord de l'Afrique apporteront un jour à la France le complément indispensable de forces matérielles dont elle a besoin pour conserver sa place dans le monde.

Lorsqu'on envisage l'avenir de ce point de vue, il nous apparaît plein de clarté ; mais combien de ténèbres auront précédé cette lumière ! combien d'obscurités règnent encore dans notre ciel assombri !

La détermination d'une politique n'est pas toujours chose aisée, et les hommes qui ont eu le souci et la charge de nos affaires africaines ont pu, avec une égale bonne foi, soutenir et pratiquer les doctrines les plus opposées. Pendant que les uns ont poursuivi comme un rêve l'assimilation des vaincus, d'autres ont proclamé comme un dogme leur refoulement, c'est-à-dire leur élimination progressive.

Aucune de ces doctrines n'a plus de partisans avoués, et cependant la formule de notre politique africaine n'est pas encore trouvée, en Algérie tout au moins. Il semble bien que peu à peu on doive se rallier à un programme où l'on ne cherchera pas plus à proscrire les Arabes qu'à les assimiler, où l'on ne tiendra pas plus l'Islamisme comme une religion idéale que comme un culte sans morale et sans énergie, mais où, délaissant toute querelle sur la valeur des doctrines, on traitera les hommes comme ils doivent l'être, selon leurs croyances et leurs mœurs, avec modération et justice, et où l'on trouvera la conciliation désirée dans la propagation incessante de

notre langue, seul véhicule des idées et de toutes les transformations de la pensée.

L'intérêt passionnant qui s'attache aux questions nord-africaines s'accroît encore, lorsque l'on songe que la moitié du bassin de la Méditerranée est occupée par des peuples sinon de même race, du moins de même religion, et lorsque l'on voit que cette religion crée entre eux une sorte d'unité morale et politique.

Nous ne sommes pas les maîtres de l'Islam, et il n'appartient à personne de violenter les consciences ; mais si l'on admet que les institutions religieuses sont, comme toutes les autres, des institutions qui se modifient au gré des événements, notre devoir nous commande de les suivre dans leurs évolutions qui sont très lentes et de connaître toutes leurs manifestations.

Or, Constantinople est, sinon en droit du moins en fait, le siège de l'orthodoxie. Les musulmans restés fidèles à l'idée panislamique considèrent le sultan de Stamboul comme le successeur des califes et l'héritier du Prophète. et les mouvements d'idées qui peuvent se produire en Turquie ont une répercussion lointaine dans tous les pays musulmans, même dans nos possessions.

Lorsque nous parlons de politique musulmane, nous sommes donc conduits par la logique à la ramener à son principe et à l'envisager dans ses rapports avec le peuple que tous les croyants placent à leur tête.

Il n'y a pas un siècle, ce peuple possédait tout le littoral africain de la Méditerranée, à l'exception du Maroc ; il en détient encore nominalement la majeure partie et il a conservé dans les provinces perdues des liens religieux très étroits, dont quelques-uns sont occultes et cherchent à se dissimuler à notre clairvoyance.

Nous avons à notre tour des droits religieux dans le Levant. Depuis quatre siècles, nous y protégeons les intérêts catholiques. A la faveur de ce protectorat, les missions ont créé des écoles où tout prosélytisme religieux est interdit, où la langue française est la seule langue étrangère enseignée. Les enfants sortis de ces écoles sont assez nombreux et assez instruits pour qu'un Français voyageant en Turquie d'Asie puisse s'expliquer et se faire comprendre dans toutes les villes de quelque importance. Sur la ligne d'Anatolie, créée par des capitaines et des ingénieurs allemands, tous les employés doivent savoir notre langue; les étrangers qui voyagent dans le pays ont également besoin de la connaître. Quel admirable élément de force commerciale, si notre esprit de suite égalait notre esprit d'initiative !

Ainsi les intérêts de la France et de la Turquie se trouvent, dans tout le bassin de la Méditerranée, réunis sur le terrain le plus dangereux de tous, lorsque les hommes sont passionnés. Mais qui songe aujourd'hui à conquérir le monde pour le triomphe de la foi ? Pas plus les musulmans que les chrétiens.

On est au contraire plus préoccupé de se livrer des batailles commerciales, et l'effort de la diplomatie des différentes nations consiste à obtenir des concessions douanières ou des entreprises de travaux publics dans certains pays étrangers. Ces préoccupations sont particulièrement vives dans le Levant, où chacun pressent que de graves problèmes économiques seront un jour soulevés.

Il ne saurait convenir à la France de rester indifférente à ces compétitions. Nulle puissance n'eut en Orient des intérêts plus considérables; après la décadence des grandes républiques italiennes, elle y détint pendant

deux siècles le monopole des transactions. Si elle ne l'a plus, elle occupe encore le second rang dans le mouvement général du commerce, avec un chiffre proportionnel de 17 à 18 pour 100, et par la sympathie qu'elle inspire aux populations indigènes, elle a conservé le premier.

C'est en songeant à ce rôle présent et passé de la France que l'idée nous est venue d'écrire cet ouvrage, dont le titre général indique suffisamment l'objet : *la France dans la Méditerranée*.

Sans nier l'importance, la valeur et l'utilité du mouvement colonial qui entraîne les principales nations de l'Europe à la conquête de domaines lointains, il n'est pas douteux que le bassin de la Méditerranée offre à notre race son expansion la plus naturelle et la plus utile. Lorsqu'il est question de cette mer aux rives étendues, nous pouvons être guidés, ici par des idées de conquête, là par de simples préoccupations commerciales ; mais, de toute façon, nous sommes certains de travailler, sans déperdition de force, à accroître la puissance de la patrie.

A cette œuvre chacun doit apporter sa pierre ; nous apportons la nôtre.

Notre ambition sera satisfaite si nous avons légèrement intéressé l'opinion publique au souvenir de nos traditions et si nous l'avons convaincue que ces traditions doivent dominer toute notre politique.

D'autres viendront après nous qui feront plus et mieux. *La France dans la Méditerranée* doit seulement marquer une étape dans l'historiographie du progrès national.

Si le temps nous le permet, elle indiquera, au double point de vue commercial et religieux, la place que nous occupons dans tous les Etats musulmans de la Méditer-

ranée, au début du xx^e siècle. C'est ainsi qu'un commerçant, lancé dans le tourbillon des affaires, arrête ses opérations une fois l'an et procède à un inventaire.

Nous commencerons notre inventaire par la Turquie d'Asie, à laquelle seront consacrés deux volumes : *le Commerce français dans le Levant et l'Islamisme et les Missions Catholiques*.

Les volumes que nous pourrons publier dans la suite constitueront également des monographies distinctes, sans autre lien entre elles que l'idée commune qui les inspire.

*
*
*

La Turquie d'Asie ne saurait plus être considérée aujourd'hui comme le pays poétique et riche, dont les souvenirs anciens nous reviennent à l'esprit avec un attendrissement profond. Des noms barbares et durs ont remplacé les noms antiques, si sonores et si doux ; une population résignée et triste a succédé à une race entreprenante qui, la première, a cherché dans la science l'explication de l'univers et a fondé les principes de la philosophie ; enfin, une nature aride et désolée, création de l'homme, a remplacé trop souvent les sites enchanteurs que la poésie nous a légués comme un beau rêve. Les rivières ne courent plus sous de frais ombrages ; les forêts ne descendent plus des montagnes dont elles étaient l'ornement ; les moissons ne s'étendent plus dans les plaines bariolées ; mais partout ou presque partout, la terre blanche se réfléchit sous un soleil de feu qui la brûle et qui la calcine ; les eaux attiédies coulent sur des grèves qui les boivent et qui les absorbent, et les monts se sont dénudés comme sous l'empire d'une fatale vieillesse,

Cependant l'homme, indifférent au lendemain, vit par petits groupes dans ces contrées dont il a oublié les glorieux souvenirs et les grandes richesses. Il paraît résigné pour toujours à la torpeur, et les progrès du monde civilisé n'arrivent à lui que comme un bruit étrange qu'il ne comprend pas. Successeur de générations qui ont, avec leur sang, créé d'héroïques légendes, il paraît croire que les pays ont leur destinée comme les individus et qu'il est inutile de résister à la commune caducité.

La Turquie d'Asie n'est point une de nos dépendances, et nul de nous ne désire acquérir même une parcelle de son territoire ; mais nous sommes tous, plus ou moins, les fils religieux de ces populations nomades qui, sous les nuits sereines de la Mésopotamie, conduisaient leurs troupeaux à la clarté des étoiles, ou les héritiers en philosophie de ces penseurs illustres qui n'avaient pas cherché dans des mystères insolubles l'explication de la destinée humaine. A ce double titre, fervents ou incrédules, la Turquie d'Asie, l'Asie Mineure, nous touche comme un pieux héritage, et, lorsqu'on nous parle de décadence éternelle, notre cœur s'insurge, notre volonté réagit, et le désir nous vient, comme si nous avions le pouvoir des fées, de réveiller tout ce peuple qui dort à l'ombre des minarets blancs.

L'Islam — bien qu'on prétende le contraire — n'est pas nécessairement une doctrine d'anéantissement. Sous les califes de Bagdad, on a vu se développer les lettres et les arts, et la pensée humaine fut assez libre, pour rejeter presque impunément les dogmes mêmes du Coran. Les Turcs ont étouffé cette liberté sous un épais manteau de rudesse et de mélancolie ; mais cette rudesse n'est pas inhérente à la religion, elle tient au caractère

même des Turcs, qui ont longtemps vécu d'une vie barbare, et n'ont jamais connu les bienfaits prolongés de la paix et de la civilisation. Il serait pourtant téméraire d'affirmer que, sous la pression des événements, leur caractère et leurs institutions ne se modifieront jamais. On peut, au contraire, espérer qu'ils trouveront, dans la nécessité de leur salut national, assez d'énergie pour dégager leur esprit de tout fatalisme mortel et pour asseoir leurs espérances sur cette belle maxime, qui est en même temps la plus féconde de toutes les vérités : *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

SOURCES

Nous avons puisé les éléments de ce volume à cinq sources principales :

1° *Le Tableau du Commerce et de la Navigation*, publié annuellement par le Ministère des finances français. Nous avons pu, pour l'année 1900, compléter les indications générales de ce tableau par le détail des opérations commerciales avec la Turquie, qui nous a été très bienveillamment communiqué par l'Administration des douanes ;

2° *Le Bulletin de la Chambre de commerce française de Constantinople*. Ce recueil, auquel nous avons le plus souvent recouru, mérite mieux qu'une simple mention ; c'est un ouvrage de premier ordre qui fait le plus grand honneur à son directeur M. E. Giraud, président de la Chambre de commerce française. Tous ceux qui s'intéressent aux questions levantines doivent le consulter ;

3° *Le Moniteur officiel du commerce*, publié par l'Office national du commerce extérieur. Ce moniteur publie régu-

lièrement les rapports commerciaux de nos consuls en Turquie d'Asie. Il est de mode de proclamer que les rapports des consuls étrangers valent mieux que ceux des nôtres. On sera détrompé si l'on veut se donner la peine de feuilleter le *Moniteur officiel du Commerce* :

4° Le consciencieux travail de MM. Verney et Dambmann sur *les Puissances étrangères dans le Levant*, publié en 1900 chez Guillaumin (Paris), et Rey (Lyon) (794 pages in-4°) ;

5° Enfin les deux volumineux ouvrages de M. Vital Cuinet, l'un sur *la Turquie d'Asie* (4 vol. gr. in-8° de 850 à 900 pages chacun), et l'autre sur *la Syrie, le Liban et la Palestine* (1 vol. gr. in-8° de 694 pages), publiés chez Leroux de 1890 à 1901.

Nous avons en outre eu recours au *Bulletin mensuel de la Chambre de commerce française de Smyrne*, aux rapports consulaires anglais, publiés chaque année par fascicules bleus, sous le titre général : *Diplomatic and Consular Reports*, au *Recueil consulaire de Belgique*, aux différentes statistiques annuelles des puissances étrangères qui correspondent à notre tableau du commerce et de la navigation, à l'ouvrage de M. Rougon sur *Smyrne* paru en 1892, enfin aux *Annales du commerce extérieur*.

Les mentions de ces différents ouvrages sont indiquées avec les abréviations suivantes :

B. C. C. — *Bulletin de la Chambre de commerce française de Constantinople.*

B. C. S. — *Bulletin de la Chambre de commerce française de Smyrne.*

M. O. C. — *Moniteur officiel du commerce.*

Verney. — Verney et Dambmann, *les Puissances étrangères dans le Levant.*

V. Cuinet. — Vital Cuinet, *la Turquie d'Asie*. (Lorsqu'il sera question de *la Syrie*, nous ferons une mention expresse de ce volume.)

A. C. E. — *Annales du commerce extérieur* (Rapport de la Com-

mission permanente des valeurs de douanes. Valeurs arbitrées.)

Rougon. — Rougon, *Smyrne* (Paris, Berger-Levrault).

D. a. C. R. — *Diplomatic and Consular Reports.*

Il n'est fait aucune mention expresse des différents *Tableaux du commerce*. Tous les chiffres généraux de statistique leur sont empruntés.

Enfin ce volume était sous presse lorsque nous avons eu connaissance du travail de M. Prétextat-Lecomte, sur *les Arts et Métiers de la Turquie et de l'Orient* (361 p. in-16), publié en 1902 à Paris par la Société d'Éditions scientifiques. Cet ouvrage contient des détails intéressants sur certaines branches de l'industrie ottomane, notamment celle des tapis.

PREMIÈRE PARTIE

LA SITUATION GÉNÉRALE EN 1900



CHAPITRE PREMIER

LA TURQUIE ET LA FRANCE DANS LE MONDE

Le commerce turc et le commerce général.

Le commerce turc et le commerce français. — La part du Levant.

Dans le commerce général du monde, la Turquie tenait, en 1897, le vingtième rang. Si nous remontons à cette année déjà lointaine, c'est que les statistiques ottomanes ne paraissent que quatre ou cinq ans après la clôture de l'exercice. A l'heure où nous écrivons ces lignes (avril 1902), les résultats de l'année 1898 ne sont pas encore connus.

En 1897, les Etats dont le développement commercial avait dépassé celui de la Turquie étaient, par ordre d'importance, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, les Etats-Unis, la France, les Pays-Bas, la Russie, les Indes anglaises, l'Autriche-Hongrie, l'Australie, la Belgique, l'Italie, le Japon, la Chine, l'Espagne, la Suisse, la Suède et la Norvège, le Canada, le Brésil et la République Argentine.

La Turquie avait pour successeurs immédiats, le Danemark, le Chili, la Roumanie et l'Algérie. Nous ne parlons pas des autres États, pour ne pas entrer dans trop de détails.

Toutefois, il est impossible d'apprécier exactement la valeur économique d'un pays, si l'on ne tient compte de son étendue et de sa population, et si l'on ne compare ces

chiffres avec ceux des autres Etats. Comme on l'a dit avec justesse, nos jugements ne peuvent se former que par comparaison.

Procédons à cette comparaison, en prenant pour base les chiffres de 1897. Pour les Etats autres que la Turquie, nous indiquerons, à titre de documents, les résultats commerciaux de l'année 1900, qui, malheureusement, ne sont pas encore tous connus.

	Etendue	Population	Commerce	
			en 1897	en 1900
Grande-Bretagne	314.339	40.950	18.794 c. g. ¹	22.131
Allemagne	540.667	56.400	10.270 c. s. ¹	12.315
Etats-Unis	9.383.029	76.400	9.434 c. s.	11.403
France	536.464	38.700	7.554 c. s.	8.806
Pays-Bas	33.000	5.200	6.635 c. s.	7.630
Russie	5.389.985 (moins l'Asie)	106.600	5.146 c. s.	»
Indes-Anglaises	5.068.340	290.600	4.996 c. g.	5.386
Autriche-Hongrie	676.447	46.900	3.758 c. s.	4.440
Australie et N. Zéland.	8.196.263	5.000	3.483 c. g.	»
Belgique	29.457	6.800	3.444 c. s.	4.139
Italie	286.648	32.500	2.283 c. s.	3.037
Japon	417.396	46.500	2.052 c. s.	2.624
Chine	11.081.100	357.000	2.011 c. s.	»
Espagne	504.517	18.100	1.984 c. g.	1.586
Suisse	41.346	3.300	1.720 c. s.	1.947
Suède et Norvège	775.993	7.200	1.652 c. g.	»
Canada	8.767.700	5.300	1.219 c. s.	1.729
Brésil	8.337.218	14.400	1.218 c. s.	»
Républ. - Argentine	2.885.620	4.600	997 c. s.	»
Turquie	1.405.000 (moins la Tripolitaine et l'Arabie)	22.500	840 c. s.	»
Danemark	39.665	2.500	840 c. s.	»
Chili	753.216	3.100	651 c. s.	»
Roumanie	131.020	5.900	580 c. s.	»
Algérie	447.913 (moins le Sahara)	4.500	454 c. s.	425

¹ c. g. = commerce général; c. s. = commerce spécial.

Ces chiffres appellent quelques réflexions.

Par son étendue, la Turquie devrait occuper le neuvième rang du commerce général et par sa population le onzième. Elle occupe seulement le vingtième qu'elle n'est pas sûre de conserver longtemps. Le Chili et l'Algérie la relègueront certainement au vingt-deuxième rang, avant qu'il se soit écoulé de nombreuses années.

Cependant la Turquie n'est pas un pays pauvre, et, dans l'ensemble, il n'est pas d'espaces qui ne puissent être livrés à la culture ou à une exploitation lucrative. Les hautes montagnes ne recouvrent pas des étendues considérables, et les régions désertiques ne sont pas immenses. Si, dans certaines parties les cours d'eau sont rares, il ne serait pas impossible, par un reboisement rationnel, d'y ramener et d'y entretenir l'humidité nécessaire à la vie des plantes et à la fécondité de la terre.

Mais une sorte de fatalisme pèse sur les destinées de l'Empire.

L'homme, qui partout ne travaille que pour satisfaire des besoins ou pour assouvir une ambition, manque en Turquie de ce double stimulant.

Quels besoins a l'Oriental? Sous un ciel très doux, la nature bienfaisante donne à chacun sans beaucoup de mal le couvert et l'abri. A chaque jour suffit sa peine, le souci du lendemain et l'économie, source de tout progrès, sont deux vertus inconnues. Si d'aventure quelqu'un s'avise de vouloir tenter de grandes entreprises, le fisc lui rappelle, en l'écrasant d'impôts, que le bonheur réside dans la modération des désirs.

Quelle ambition peut-on caresser? Nul ne peut prétendre à participer un jour, par son intelligence ou par son savoir, à la direction des affaires publiques. Rien ne favorise l'éclosion des énergies humaines, tout au contraire les comprime et les tue.

On se décourage même de procréer ou d'entretenir la

vie. Depuis que les statistiques ont quelque précision, la population est sédentaire. Parfois la terre fatiguée de produire se repose dans l'attente d'un nouvel effort; ainsi se repose, après des conquêtes qui firent trembler le monde, la fécondité lassée des descendants d'Othman. Seulement nul ne soupçonne l'effort de demain, nul ne sait qui rallumera l'étincelle endormie sous la cendre.

Ainsi la nature et l'administration contribuent à refuser à la Turquie la place qu'elle devrait occuper dans le monde! Nous ajouterons qu'il manque au commerce ottoman cette garantie indispensable de toutes les transactions : une justice impartiale pour régler les différends. La Turquie en est encore à notre conception judiciaire de l'ancien régime.

Si maintenant nous voulons décomposer le mouvement commercial de la Turquie avec les différentes puissances qui y participent, les statistiques ottomanes nous donnent, de 1894 à 1897, les chiffres suivants (valeur en millions de francs) :

	1894			1895			1896			1897		
	Imp.	Exp.	Tot.	Imp.	Exp.	Tot.	Imp.	Exp.	Tot.	Imp.	Exp.	Tot.
Grande-Bretagne	205	131	336	163	141	304	188	139	327	217	130	347
France	61	84	145	53	87	140	47	101	148	54	95	149
Allemagne	7	6	13	5	9	14	5	6	11	7	10	17
Autric.-Hongrie.	107	29	136	96	42	138	92	33	125	101	30	131
Belgique	15	1	16	13	2	15	11	5	16	13	4	17
Russie	36	9	45	35	8	43	39	8	47	37	9	46
Italie	14	10	24	15	12	27	15	10	25	22	11	33
Bulgarie	23	8	31	19	8	27	15	8	23	11	8	19
Egypte	12	»	12	12	»	12	14	»	14	16	»	16
Roumanie	17	4	21	13	4	17	15	5	20	9	6	15
Perse	15	1	16	12	2	14	13	»	13	13	»	13
Pays-Bas	4	7	11	4	11	19	4	8	12	6	7	13
Grèce	10	5	15	9	6	15	9	7	16	6	4	10
Etats-Unis	1	5	6	1	8	9	1	6	7	1	7	8
Autres Etats . . .	3	3	6	3	2	5	3	1	4	3	3	6
	530	303	833	453	342	795	471	339	810	516	324	840

V. B. C. C., avril 1898, juillet 1899, août 1900, septembre 1901.

Nous avons emprunté ces chiffres au *Bulletin de la Chambre de commerce française de Constantinople*, qui ne les garantit pas. Nous ne les garantissons pas davantage. Nulle part, il ne faut avoir une foi aveugle dans les chiffres : en Turquie, il faut plutôt avoir de la défiance. Le temps qu'on met à préparer les statistiques annuelles n'est pas une preuve de sincérité ; on serait plutôt tenté d'y rechercher le désir secret de dérouter toutes les recherches et toutes les analyses par une très grande similitude entre les chiffres de chaque année.

La comparaison avec les statistiques étrangères pourrait être un contrôle, si chaque nation avait la même manière d'établir ses statistiques et d'évaluer les marchandises ; mais les systèmes varient avec chaque Etat. Tandis que l'Angleterre admet le système des valeurs déclarées, la France établit ses chiffres d'après des moyennes. Tandis que l'Allemagne fait entrer au compte du commerce spécial les objets introduits dans le pays sous le régime de l'admission temporaire et réexportés, la France les classe dans son commerce général. On pourrait multiplier ces exemples, qui prouvent d'une façon très nette que dans l'état actuel des choses, il est impossible d'établir une concordance et un contrôle entre les statistiques des différentes puissances.

Prenons comme preuve le mouvement commercial entre l'Angleterre et la Turquie pendant l'année 1897. Que lisons-nous ?

D'après les statistiques ottomanes, la Turquie aurait vendu 217 millions de marchandises à l'Angleterre et en aurait acheté 130 : au total 347 millions d'affaires. D'après les chiffres anglais, le Royaume-Uni aurait acheté 172 millions de marchandises et en aurait vendu 154 : au total 326 millions d'affaires. Ecart : 21 millions.

Examinons pour la même année les chiffres français et les chiffres turcs.

D'après nos statistiques, nous aurions acheté à la Turquie 107 millions de marchandises et nous lui en aurions vendu pour 49 : au total 156 millions d'affaires. Les Turcs accusent 149 millions, dont 54 à leur importation et 95 à leur exportation. Ecart : 7 millions.

On arriverait à un écart de 17 millions avec les chiffres italiens.

On n'acceptera donc les chiffres que nous fournissent toutes les statistiques et particulièrement les statistiques ottomanes que comme des indications intéressantes et suffisamment probantes, mais non comme la manifestation de la vérité.

On peut au contraire avoir une confiance presque absolue dans les statistiques françaises des objets étrangers introduits dans notre pays. Là, notre administration douanière peut exercer utilement son contrôle, et ce contrôle très honnête nous offre toutes garanties. Nous serons plus sceptiques en ce qui concerne nos propres marchandises. Ici, l'administration des douanes, ne percevant pas de droits, s'en rapporte, quant aux valeurs et aux quantités, aux déclarations des commerçants. Nous n'apprendrons rien à personne en disant que ces déclarations, pour sincères qu'elles soient, ne sont pas toujours d'une exactitude absolue. Cette exactitude importe moins au commerce qui ne paie pas de droits et au fisc qui n'en touche pas.

Revenons aux chiffres qui nous sont fournis par la Turquie. On a pu remarquer le chiffre peu élevé du commerce allemand, et cependant, il est de notoriété publique que ce commerce est en train de conquérir l'Asie Mineure. D'après quelques personnes, il serait même égal au nôtre. On a pu noter, par contre, les chiffres très élevés du commerce austro-hongrois.

La vérité est que le commerce allemand, pour atteindre l'Orient, emprunte le plus souvent le port de Trieste,

qui le met plus rapidement en communication avec le Levant.

Or il est d'usage en Turquie de faire figurer les marchandises qui entrent dans l'Empire au compte du pays directement importateur. Dans ce cas particulier les marchandises allemandes figurent au compte de l'Autriche.

Il arrive aussi très souvent que les Allemands expédient leurs marchandises par Anvers ; elles figurent alors au compte de la Belgique.

Aussi obtient-on des chiffres très différents, si l'on consulte les statistiques dressées en Allemagne, en Autriche et en Belgique. D'après ces statistiques, les expéditions allemandes en Turquie se seraient élevées en 1897, à 38.625.000 francs, et les exportations turques en Allemagne à 37.625.000 francs. Les importations turques en Autriche se seraient élevées à 37.458.000 francs et les exportations autrichiennes en Turquie à 55.177.000 francs. Enfin, la Belgique aurait acheté 25.750.000 francs de produits turcs et aurait vendu 16.900.000 francs d'articles nationaux.

Réunissons les chiffres de ces trois puissances :

	Import. de Turquie	Export. en Turquie
Allemagne	37.625.000	38.625.000
Autriche	37.457.000	55.177.000
Belgique	25.750.000	16.900.000
	<u>100.832.000</u>	<u>110.702.000</u>

Ensemble : 211.500.000 francs. Ils dépassent les chiffres turcs de 46.100.000 francs.

La statistique est décidément une science déconcertante ! Bien que l'année turque commence seulement le 13 mars, — ce qui accroît encore la difficulté des concordances — de tels écarts ne sauraient trouver toute

leur justification en cette difficulté. Qui a raison ? Qui a tort ? Sans doute tout le monde et... personne.

Le mystère pourtant n'est pas insoluble. Mais on ne pourrait l'éclaircir que si l'on possédait pour chaque pays les détails du mouvement commercial et quelquefois les détails du mouvement maritime ; or, si nous avons ces détails pour la France, ils nous manquent pour la Turquie.

Le commerce des Etats-Unis soulève des observations de même nature que le commerce allemand. Les chiffres indiqués par les statistiques ottomanes sont trop faibles ; seulement la plupart des produits américains passant d'abord par l'Angleterre, sinon par la Belgique ou la France, ils viennent accroître l'importance commerciale de ces pays, comme les produits allemands augmentent la part de l'Autriche-Hongrie. En réalité, il faut distraire du commerce étranger, du commerce anglais surtout, beaucoup d'articles d'origine américaine.

Le mouvement des autres pays n'appelle pas d'observations essentielles. L'écart entre les chiffres français et les chiffres turcs étant peu considérable, on peut admettre le chiffre de 150 millions de francs comme une moyenne des relations commerciales des deux pays. Si la France reçoit et transporte quelques articles américains, plusieurs commerçants français du Nord expédient en revanche leurs marchandises par Anvers. Le gain et la perte s'équilibrent très sensiblement.

Nous avons placé dans son cadre véritable le commerce turc. Si l'on veut suivre depuis 1897 jusqu'à 1900 le développement de ce commerce avec les cinq puissances qui nous environnent, il faut se reporter aux statistiques mêmes de ces puissances ; elles nous donnent les chiffres suivants :

(Valeur en millions de francs)

	1897	1898	1899	1900		
				Imp. de Turquie	Exp. en Turquie	Total
Grande-Bretagne	325.8	285.3	260.7	141.2	123.6	264.8
Allemagne	76.3	83.3	76.9	38.1	43.0	81.1
Autriche	92.6	101.8	103.3	»	»	»
Belgique	42.7	33.2	24.0	14.4	12.3	26.7
France	156.4	149.6	151.9	107.8	49.8	157.6
Italie	49.6	60.4	63.3	28.0	34.3	62.3

Il est inutile d'ajouter de nouvelles observations à celles que nous avons présentées ; on remarquera seulement que les chiffres de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie augmentent, tandis que ceux de l'Angleterre et de la France restent à peu près stationnaires. On dirait que ces deux vieilles nations, comme deux personnes respectables ayant fortune faite, ne se soucient plus de courir les aventures pour accroître leur patrimoine. Elles se reposent en leur tranquillité satisfaite.

*
*
*

Précisons maintenant la situation de la France vis-à-vis de la Turquie.

Notre commerce en Orient est très ancien et a précédé celui de tous nos concurrents actuels. Après les capitulations de 1604, qui imposèrent à toutes les nations de l'Europe l'obligation de commercer dans le Levant sous pavillon français, nous jouîmes pendant un certain temps d'un véritable monopole. Mais ce monopole fut de courte durée ; les rapports si bienveillants de la France et de la Turquie sous les règnes de François I^{er} et de Henri IV n'eurent pas de lendemain ; Louis XIV eût une autre conception de l'équilibre européen que ses prédécesseurs et sa politique extérieure s'inspira volontiers de considérations religieuses. Le sultan ne devint pas un adversaire, mais il cessa d'être un ami.

Les puissances de l'Occident en profitèrent pour recouvrer l'une après l'autre leur indépendance commerciale. L'Angleterre, avec son sens profond des affaires, songea tout d'abord à nous concurrencer. Toutefois, pendant tout le dix-huitième siècle, nous conservâmes la prééminence. A ce moment, l'ensemble de notre commerce avec la Turquie pouvait atteindre 85 millions de livres, chiffre qui ne fut plus égalé que dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire qui arrêtaient notre trafic général et l'expédition d'Egypte qui suspendit un instant nos rapports avec la Turquie, attribuèrent décidément la première place à l'Angleterre, qui l'a conservée. Dans les premières années du XIX^e siècle, notre commerce avec le Levant tomba à 30 millions de francs.

Cependant, jusqu'en 1832, la France et l'Angleterre furent les seules nations qui eurent avec l'Orient un mouvement d'échanges appréciable. Mais à cette époque, le Lloyd autrichien commença de visiter les ports de Syrie et introduisit sur le marché un nouveau concurrent.

La guerre de Crimée où, d'accord avec l'Angleterre, nous sauvâmes l'intégrité de l'empire ottoman, ranima des sympathies anciennes et rapprit à nos commerçants le chemin de la Turquie. Des amis politiques deviennent facilement des clients. Après la guerre, la moyenne de nos échanges avec la Turquie s'éleva à 170, puis à 230 millions de francs. Si plus tard ces chiffres ont diminué, si aujourd'hui nous ne les atteignons pas, il faut tenir compte du démembrement de l'empire ottoman en 1877¹.

¹ En 1869, sur un chiffre d'affaires de 725 millions, l'Empire ottoman abandonnait 350 millions à l'Angleterre et 225 millions à la France. En

Les événements de 1870 ou plutôt leurs conséquences introduisirent un troisième concurrent : l'Allemagne. Avec ce prestige que donne la victoire, les Allemands, jusque-là confinés dans les mers du Nord, entreprirent à leur tour la conquête du marché universel et la Turquie fut le pays où ils dirigèrent leurs principaux efforts. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si ces préoccupations commerciales n'en cachent pas d'autres plus dangereuses ; l'Allemagne, on le sait, ne se contente pas d'envoyer ses produits dans le Levant, elle a obtenu en Asie Mineure des concessions de chemins de fer d'un grand intérêt politique, elle a jeté beaucoup d'argent dans certaines entreprises ; son empereur a visité Constantinople et les lieux saints et s'est posé comme une sorte de défenseur de l'intégrité de l'Empire ottoman.

Quoiqu'il en soit, le commerce de l'Allemagne vient après le nôtre qu'il menace d'assez loin.

1900, la part de l'Angleterre a été de 227 millions et celle de la France de 150.

Ces chiffres appellent une explication. Nous les avons empruntés à l'*Annuaire de l'Economie politique et de la Statistique* de l'année 1866 (voir p. 420-422). Cet annuaire, jusqu'à l'année 1870, donne les chiffres du mouvement commercial de l'Empire ottoman pour 1863 seulement. Or l'annuaire accuse, aux importations 335 millions, et aux exportations 580. Mais, dans ce dernier chiffre, il y a pour 200 millions de cotons, chiffre anormal et qui n'existait plus en 1870, où la guerre de Sécession était depuis longtemps terminée. Cette exportation étant aujourd'hui de 15 à 20 millions, nous l'adoptons comme une moyenne normale, et, pour comparer la situation d'aujourd'hui à celle d'autrefois sur des bases sérieuses, nous ramenons l'exportation de l'année 1863 du chiffre de 580 millions à celui de 390. $390 + 335 = 725$ millions.

Il ne sera peut être pas sans intérêt de donner pour l'année 1863 la part proportionnelle de chaque Etat dans les importations.

Angleterre	130 millions.		<i>Report.</i> . .	298 millions.
France	90 —	Belgique	6 —	
Suisse	10 —	Grèce	3 —	
Autriche-Allemagn.	32 —	Russie	10 —	
Hollande	30 —	Amérique	10 —	
Italie.	6 —	Divers	8 —	
<i>A reporter.</i> . .		298 millions	TOTAL. 335 millions	

L'annuaire de la statistique ne décompose pas les exportations.

Après l'Allemagne est venue l'Italie, conquise à son tour par certaines idées d'impérialisme, puis les Etats-Unis dont le développement économique est la grande menace de demain. Nous ne parlons pas des autres Etats démembrés de la Turquie ou de ses voisins immédiats, à qui leur situation géographique ouvre naturellement les portes de l'Empire ottoman.

Derniers venus à la vie industrielle, quelques-uns de ces Etats ont profité de nos découvertes ou de nos expériences, et, pour leur début ont jeté sur le marché des produits, sinon meilleurs que les nôtres, du moins préparés suivant les dernières exigences de la clientèle. Il nous fut impossible de résister au choc sans perdre quelques positions : c'est à peine si nous avons repris contenance et cependant il faut en prendre notre parti. A moins d'abdiquer, nous sommes soumis pour longtemps au régime de la concurrence illimitée.

Vers 1870, notre situation privilégiée en Orient nous permettait de n'y introduire que des marchandises un peu chères, mais de bonne qualité. Cette situation n'existe plus. Les Allemands ont profité de l'affaissement qui suivit nos désastres, pour introduire la « camelote ». Cette camelote est aujourd'hui maîtresse du marché. Vainement nous avons pensé la combattre en persistant à proposer nos bons vieux articles ; à cause de leur prix, ils n'ont plus trouvé que de rares acheteurs, et, pendant que nous nous absorbions dans la contemplation du passé qui convient aux seuls historiens, nos concurrents nous ont enlevé quelques-uns des articles dont nous avions le monopole, et nous ont obligé à partager les autres.

Dans ce démembrement de notre empire commercial, l'Allemagne prit les étoffes pour robes et ameublements, les produits chimiques, les draps nouveautés, les articles de quincaillerie, la parfumerie, les passementeries ;

L'Autriche prit les draperies, les articles de papeterie, de verrerie et de faïence, les huiles d'olive ;

La Belgique prit les pointes de Paris, les cristalleries, les armes de chasse, les tissus divers ;

L'Italie prit les cuirs, les flanelles, les tissus, les drogueries, les cafés, et partagea avec l'Allemagne les draps nouveautés ;

La Suisse prit les soieries, les broderies et les tissus imprimés ;

Enfin la Grèce prit les eaux-de-vie.

L'Angleterre est restée stationnaire, si même elle n'a reculé¹.

Nous continuons cependant d'occuper la seconde place dans le commerce ottoman et nos articles sont toujours estimés au-dessus de tous les autres. Lorsque l'on veut vanter une marchandise, on dit que c'est une marchandise française (*franzis mali*). Nos articles qui se maintiennent sont ceux qui peuvent se vendre aussi bon marché que les produits étrangers et ceux qui s'imposent par une incontestable supériorité. Les uns et les autres sont assez nombreux pour que nous puissions espérer, malgré la concurrence allemande, conserver la place que nous occupons.

Quant à la Turquie elle-même, envisagée dans ses rapports avec la France, le tableau suivant résume depuis dix

¹ Mouvement comparé des commerces français et britannique en Turquie :

¹⁰ France.	1889	1900
Export. de Turquie en France.	142.535.000	107.800.000
Export. de France en Turquie.	81.406.000	49.800.000
(Voir Tableau du Commerce et de la Navigation, années 1869 et 1900).		
²⁰ Angleterre.		
Export. de Turquie en Angleterre.	192.956.000	141.218.000
Export. d'Angleterre en Turquie.	161.432 000	133.371.000
(Voir Annual statement of the trade of the United Kingdom, années 1869 et 1900.)		

ans nos échanges avec les dix-sept États qui font avec nous plus de 100 millions d'affaires : la Turquie occupe le treizième rang.

IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS RÉUNIES

(Valeur en millions de francs)

	1895	1896	1897	1898	1899	1900
Angleterre	1.496	1.541	1.618	1.527	1.830	1.902
Belgique	785	783	801	864	938	1.020
Allemagne	644	648	689	728	817	892
Etats-Unis	572	539	680	833	683	765
Algérie	449	415	454	450	532	425
Espagne	322	388	346	408	387	355
Rép. Argentine . .	223	269	261	300	345	335
Suisse	231	255	269	283	309	319
Italie	249	242	283	281	351	304
Russie	217	206	262	321	223	271
Chine	140	85	153	141	232	177
Indes Anglaises . .	175	180	135	206	200	172
Turquie	144	131	156	150	152	158
Brésil	160	158	128	126	138	117
Autriche	40	89	80	83	98	106
Pays-Bas	92	91	85	85	95	104
Australie	72	82	86	91	103	100

(V. *Annales du Commerce extérieur*. Rapport de la Commission permanente des valeurs de douane. Valeurs arbitrées pour 1900, p. 60.)

A ne prendre que les chiffres de ces six années, on serait tenté de conclure que nos échanges avec la Turquie suivent une ascension normale ; mais si l'on songe que dans la période allant de 1876 à 1886, — alors que la Roumanie, la Serbie et la Bulgarie étaient déjà détachées de l'Empire — nos échanges avec la Turquie s'élevaient à 181 millions, qu'ils se sont encore maintenus à 160 dans la période décennale suivante et qu'ils étaient de 179 en 1891, on doit plutôt conclure que notre

commerce avec la Turquie reste stationnaire¹ depuis quinze ans.

Acceptons pourtant comme un heureux augure l'accroissement qui se manifeste depuis 1896 ; mais ne nous y fions pas. Lorsque, tout à l'heure, nous étudierons les opérations particulières à chaque article, nous serons obligés de constater qu'en réalité la légère augmentation qui paraît se produire depuis plusieurs années est l'effet du pur hasard, si l'on entend par hasard la résultante de causes fugitives et difficilement appréciables.

..*

Les chiffres que nous venons de publier s'appliquent à l'Empire ottoman tout entier ; or le présent ouvrage est plus particulièrement consacré au Levant. Mais, sauf l'Angleterre et l'Italie, les autres puissances n'ont pas de statistiques particulières à la Turquie d'Europe et à la Turquie d'Asie. Si l'on veut déterminer le mouvement propre à chacune de ces parties de l'Empire, il faut : ou bien le déduire par un pourcentage entre le chiffre des affaires et celui de la population, ou bien réunir en un tableau l'ensemble du commerce de chaque port d'Europe ou d'Asie.

Nous allons employer les deux systèmes, qui donnent des résultats très différents.

Nous admettrons tout d'abord que la moyenne du commerce extérieur de la Turquie est de 850 millions de

¹ Les moyennes décennales de 1827 à 1896 ont été les suivantes :

1827 à 1836	22 millions 2
1837 à 1846	38 — 2
1847 à 1856	80 — 9
1857 à 1866	171 — 5
1867 à 1876	233 — 1
1877 à 1886	181 — 3
1887 à 1896	159 — 8

francs. On estime que la seule ville de Constantinople en prend au moins le quart, soit environ 215 millions. Si l'on divise les 635 millions qui constituent la différence, avec 21.460.000, qui est le chiffre de la population de l'Empire (Constantinople et l'Arabie exceptées¹), on obtient un chiffre d'affaires d'environ 29 fr. 50 par individu. Or, la population de la Turquie d'Asie (l'Arabie exceptée) étant de 16.375.000 habitants, le mouvement du commerce en cette partie de l'Empire doit être d'environ 480 millions de francs.

Le mouvement commercial des ports du Levant ne confirme pas ces chiffres, et il ne le peut pas. Il entre en effet dans ces ports beaucoup d'articles européens, qui ont commencé par débarquer à Constantinople ou même dans d'autres villes du Levant, telles que Smyrne ou Beyrouth, qui les réexpédient. Ces articles figurent au compte de la Turquie. Pour être exact, il faudrait, dans chaque port, pouvoir les défalquer du chiffre général des affaires ; mais, avec les données très insuffisantes des statistiques ottomanes, ce travail n'est pas possible dans toutes les villes.

Il nous faut donc accepter le chiffre de 480 millions de francs, comme une évaluation très vraisemblable des relations commerciales du Levant avec les pays étrangers.

Mais si l'on fait entrer en compte la part de la Turquie elle-même dans le commerce de ses différents ports, on

¹ La superficie et la population de l'Empire ottoman (Arabie non comprise) se décomposent de la façon suivante :

	Kilom. carrés	Habitants
Turquie d'Europe . . .	170.340	6.085.000
Asie Mineure	503.608	9.240.000
Arménie	187.800	2.470.000
Syrie et Mésopotamie . .	543.300	4.665.000
	<u>1.405.048</u>	<u>22.460.000</u>

obtient pour l'ensemble le chiffre de 625 millions et pour chaque ville les chiffres suivants, empruntés autant que possible à l'année 1900 :

	Valeur en millions de francs		
	Import.	Export.	Ensemble
MER NOIRE.			
Trébizonde	33.1	14 »	47.1
Samsoun	11.5	16.3	27.8
Kerassunde	4.8	5.3	10.1
Ordou.	2 »	2.4	4.4
Tireboli	1.1	0.8	1.9
Sinope	1.2	2.1	3.3
Ineboli	4.2	7.5	11.7
	<u>57.9</u>	<u>48.4</u>	<u>106.3</u>
MARMARA.			
Ismidt (d'après V. Guinet) .	5.5	30 »	35.5
Ghemlek —	3.8	0.2	4 »
Moudania —	20 »	15 »	35 »
Pauderma —	16 »	3 »	18 »
Dardanelles (1899) .	1.1	0.7	1.8
	<u>46.4</u>	<u>48.9</u>	<u>95.3</u>
ARCHIPEL.			
Adramit	8 »	1.8	9.8
Aïvaly.	6.4	12.1	18.5
Smyrne	35.6	64 »	99.6
Mytilène (1898). . .	8 »	7 »	15 »
Samos.	5.2	5.3	10.5
Rhodes	4.5	7 »	5.2
	<u>67.7</u>	<u>90.9</u>	<u>158.6</u>
MÉDITERRANÉE.			
Adalia.	3 »	4.5	7.5
Mersina	9.4	17.6	27 »
Alexandrette	52 »	29.6	81.6
Lattaquieh (1898) . .	1.5	3.6	5.1
Beyrouth.	37 »	18 »	55 »
Caïffa	2.2	2.3	4.5
Jaffa (1899)	13.5	11.6	25.1
	<u>118.6</u>	<u>87.2</u>	<u>205.8</u>

GOLFE PERSIQUE.

Bassorah (1899)	30.5	28.9	59.4
-----------------	------	------	------

RÉCAPITULATION :

	(Valeur en millions de francs)		
	Import.	Export.	Total
Mer Noire	57.9	48.4	106.3
Marmara	46.4	48.9	95.3
Archipel	67.7	90.9	158.6
Méditerranée	118.6	87.2	205.8
Golfe Persique. . . .	30.5	28.9	59.4
	<u>321.1</u>	<u>304.3</u>	<u>625.4</u>

La différence entre 625 et 480 millions, soit 145 millions, doit représenter, à peu de millions près, la part de la Turquie dans le commerce des ports du Levant.

Nous n'entreprendrons pas de déterminer d'une façon certaine la part de la France dans le commerce levantin. Si l'on devait tenir comme rigoureusement exacte la proportion de 17 1/2 pour 100, qui résulte de l'ensemble de nos affaires avec l'Empire tout entier, cette part devrait s'élever à 85 millions de francs ; mais nous avons des raisons de croire que ce chiffre est inférieur à la réalité. Les soies entrent déjà dans ce compte pour 25 à 30 millions, alors qu'avec l'étranger elles sont l'objet d'un trafic insignifiant. En réalité, notre commerce avec le Levant est d'environ 100 millions de francs.

CHAPITRE II

LES CONDITIONS GÉNÉRALES DU COMMERCE

*Les Représentants. — La Clientèle. — Les Marchandises.
Les Voyageurs. — Le Crédit. — Transports et Expéditions.*

Tous les peuples n'ont pas la même façon de comprendre le commerce ni de le pratiquer. Dans le Nord, où les besoins sont plus nombreux, les hommes sont plus travailleurs et les transactions plus sûres. Dans le Midi, où la nature pourvoit aux nécessités essentielles de l'existence, les peuples sont moins laborieux et les transactions plus incertaines.

C'est pourquoi nos commerçants aiment mieux, en général, conclure des affaires avec les peuples du Nord qu'avec ceux du Midi. Ils savent que les premiers paieront ; ils craignent de jouer un jeu de hasard avec les seconds. Au nord, la justice offre plus de garanties ; elle est plus relâchée en Orient et sous les tropiques.

On sait comment se pratique le commerce étranger dans le Levant.

Les Représentants. — Les Européens, n'osant pas créer des succursales qui ne feraient pas un assez gros chiffre d'affaires, envoient leurs marchandises à des agents locaux, qui, moyennant une commission, cherchent à les placer.

Ces agents, qui étaient autrefois des commissionnai-

res, sont aujourd'hui des *représentants*. Les commissionnaires étaient en réalité des acheteurs, qui payaient comptant, mais prélevaient de forts bénéfices ; les représentants n'opèrent pas pour leur compte et ne courent, par conséquent, aucun risque ; ils touchent seulement une commission au fur et à mesure des ventes qu'ils effectuent. Leur rôle consiste encore à visiter les acheteurs, écouter leurs observations, aplanir les difficultés, faire signer les traites, encaisser les factures, satisfaire enfin la clientèle et essayer de la conserver.

Leur concours est indispensable, pour entrer en rapport avec les indigènes, dont nous ne savons pas la langue et qui n'entendent rien à la façon dont nous traitons les affaires. Le choix d'un bon représentant est donc une condition essentielle de succès.

Mais, combien y a-t-il de bons représentants ? Et, s'ils sont infidèles, quel recours a-t-on contre eux ?

Disons le très hautement. Il existe, en Orient comme ailleurs, des hommes honnêtes et il n'est pas nécessaire de chercher longtemps des représentants consciencieux ; on en trouve. Il s'agit de frapper à la bonne porte.

Mais si l'on se trompe — et les erreurs sont fréquentes — on court de gros risques. Les mauvais représentants ont des procédés tout particuliers pour tromper la confiance. L'un des plus habituels consiste à se faire remettre par différentes maisons de l'étranger une certaine quantité de marchandises. Lorsqu'il les a en sa possession, le représentant indélicat se hâte de les revendre à 30 ou 40 pour 100 de perte. Peu lui importe le chiffre ; il encaisse comptant le prix de la marchandise et disparaît aussitôt. Il s'en va dans une autre ville, sous le même nom ou sous un nom d'emprunt, continuer son industrie.

De tels procédés sont désastreux pour le commerce.

Lorsqu'une fois le client a payé bon marché, il ne veut plus relever les prix et le commerçant honnête est fort embarrassé pour maintenir les cours réels. Le chevalier d'industrie a déprécié les articles.

Cependant personne ne s'indigne. La première émotion passée, on oublie l'incident. On dirait que, dans les pays chauds, il y a une sorte d'indulgence pour toutes les faiblesses humaines.

Quant à la justice, elle est aveugle ou impuissante. Les rares poursuites qui sont dirigées de temps à autre n'aboutissent jamais, de telle sorte qu'en fin de compte c'est l'Européen qui reste victime.

Aussi beaucoup d'entre eux renoncent-ils à faire du commerce avec le Levant.

Cependant, si l'on veut être juste, il faut reconnaître que la plupart d'entre eux sont victimes de leur imprudence. Le plus souvent, ils n'ont pris aucun renseignement sur l'homme auquel ils ont accordé leur confiance.

Et c'est là, à proprement parler, l'une des caractéristiques du commerce exotique. Tel d'entre nous, qui ne ferait pas le moindre crédit à un compatriote sans s'être entouré de toutes les références, a pleine confiance dans l'étranger qui lui fait des offres merveilleuses. On néglige alors tous les renseignements; on a peur qu'ils ne concordent pas avec les illusions qu'on s'est créées. Si, par hasard on en demande, on s'adresse à une agence de second ordre, qui est plus soucieuse de plaire que de dire la vérité. L'homme est ainsi fait, qu'il aime mieux payer plus cher des illusions décevantes que des vérités utiles.

Heureux encore l'étranger, s'il n'accepte pas comme références celles que son correspondant lui indique. Ce sont presque toujours des compères.

Il est pourtant facile de savoir à quoi s'en tenir sur la valeur et la moralité de ses futurs correspondants.

Jamais nos consuls, ni nos Chambres de commerce n'ont refusé, avec toute la discrétion d'usage, de fournir à qui les leur demande les renseignements les plus sincères et les plus complets. Mais il est de tradition de croire, en certains milieux, que les consuls cherchent par tous les moyens à entraver les affaires.

Cependant nos consuls, dans le Levant tout au moins, sont des hommes d'une capacité éprouvée et d'un désintéressement... tout naturel. En dehors des questions de sentiment, ils ont intérêt à ce que nos nationaux réussissent dans leurs entreprises; un homme satisfait n'est jamais un ennui ni un embarras pour l'Administration. Aussi s'emploient-ils par tous les moyens à éviter à nos compatriotes les déboires et les déceptions. Leurs rapports publiés chaque année au *Moniteur officiel du commerce* sont des chefs-d'œuvre de clairvoyance et de probité ¹.

¹ Au point de vue des intérêts français, nous avons divisé la Turquie d'Asie en sept circonscriptions consulaires, qui sont celles d'Alep, Bagdad, Beyrouth, Damas, Jérusalem, Smyrne et Trébizonde.

La circonscription d'ALEP comprend les vilayets d'Adana, Alep, Diarbékir, Mamouret-ul-Azis et Mossoul. Les *postes consulaires* sont ainsi repartis :

Alep	consulat.	Marache	vice-cons.
Alexandrette	vice-cons.	Mersina et Tarsous	vice-cons.
Antioche	agent cons.	Mossoul	vice-cons.
Diarbékir	vice-cons.	Orfa	agent cons.

La circonscription de BAGDAD comprend les vilayets de Bagdad et de Bassorah. *Postes* :

Bagdad	vice-cons.	Bassorah.	agent cons.
------------------	------------	-------------------	-------------

La circonscription de BEYROUTH comprend le mutessariflik du Liban et les vilayets de Beyrouth et de Syrie, moins les sandjaks de Damas et du Hauran. *Postes* :

Beyrouth	cons. gén.	Nazareth	agent cons.
Caïffa.	vice-cons.	Safed et Tibériade.	agent cons.
Homs et Hama	agent cons.	Saïda et Tyr	agent cons.
Lattaquieh	agent cons.	Tripoli	vice cons.

La circonscription de DAMAS comprend les sandjaks de Damas et du Hauran. *Poste* :

Damas	consul.
-----------------	---------

Quant à nos Chambres de commerce, celles de Constantinople et de Smyrne, il suffit de parcourir leurs bulletins mensuels pour apprécier la sagesse de leurs conseils et de leurs avertissements. Il faut de parti pris se boucher les oreilles pour ne pas entendre leur voix autorisée.

Ecoutez cette voix :

Elle recommande la prudence, elle met en garde contre les propositions trop séduisantes, elle dit de ne pas choisir des représentants sans avoir pris des renseignements sérieux et, comme les situations commerciales se modifient très vite dans le Levant, elle invite à renouveler souvent les demandes et au besoin à contrôler les informations par plusieurs enquêtes simultanées.

Le succès n'est pas à ce prix, — il tient à d'autres

La circonscription de JÉRUSALEM comprend le mutessarifik de Jérusalem. *Postes :*

Jérusalem	cons. gén.	Jaffa	vice-cons.
Gaza	agent cons.		

La circonscription de SMYRNE comprend les vilayets d'Aïdin et de Koniah et les îles de l'Archipel. *Postes :*

Smyrne	cons. gén.	Magnesie	agent cons.
Adalia	agent cons.	Mételin	agent cons.
Aïdin	agent cons.	Moughla	agent cons.
Aïvaly	agent cons.	Rhodes	vice-cons.
Cassos	agent cons.	Samos	agent cons.
Chio	agent cons.	Scalanova	agent cons.
Koniah	agent cons.	Tchesmé	agent cons.
Macri	agent cons.		

La circonscription de TRÉBIZONDE comprend les vilayets de Castamouni (moins le sandjak d'Héraclée), Erzeroum, Sivas, Trébizonde, Van et Bitlis. *Postes :*

Trébizonde	consul.	Samsoun	vice-cons.
Erzeroum	vice-cons.	Sivas	vice-cons.
Kerassunde	agent cons.	Van	ag. cons.

Les vilayets de Brousse et d'Angora, les mutessarifiks d'Ismidt et de Bigha et le sandjak d'Héraclée relèvent du consulat général de Constantinople. *Postes :*

Brousse	vice-cons.	Dardanelles	vice-cons.
Angora	vice-cons.	Héraclée	ag. cons.

causes, — mais la sécurité est plus grande et les plus gros risques sont évités.

La Clientèle. — En dehors des représentants, il y a en effet la clientèle, et cette clientèle a des habitudes toutes spéciales, qui exigent de la part des représentants une vigilance incessante et un tact particulier.

En Orient, les maisons, même les plus sérieuses, se fondent sans déclaration officielle ; le capital est ignoré ; les raisons sociales se modifient à chaque instant ; les homonymes sont très nombreux ; les immeubles sont généralement sous le nom des femmes. Dans ces conditions, les représentants de bonne foi peuvent eux-mêmes se tromper.

D'autre part, écrit M. Pauly, chancelier du consulat général de France à Beyrouth, c'est un fait acquis, indiscutable, que, si le commerce dépérit chaque année, la faute en est presque exclusivement aux difficultés sans nombre soulevées par les acheteurs indigènes.

Que la marchandise expédiée soit exactement conforme à l'échantillon, la livraison faite en temps voulu, les lettres bien explicites quant au mode de paiement, aux dates d'échéance, en un mot que rien ne puisse présenter la plus légère discussion, il n'en est pas moins certain qu'au moment de régler, ou la traite est protestée, ou l'on soulève des chicanes.

Quand, à l'amiable, le différend ne peut être arrangé, et il ne l'est qu'avec des 30 ou 40 pour 100 de réduction — il faut s'adresser aux tribunaux locaux, — c'est alors toute une série de frais, de tracas, qui traînent pendant de longs mois et dont les résultats — si l'on sort gagnant du procès — sont souvent aléatoires.

En outre, l'habitude du pays est de ne jamais traiter au comptant ; le crédit, plus qu'ailleurs encore, est la base même du commerce ; mais il est souvent dangereux, car nombreux sont les boutiquiers qui, profitant des facilités de paiement concédées par des maisons étrangères, allemandes principalement, ne font pas face aux échéances et cessent les affaires. D'autre part, la place est envahie par une foule de représentants commissionnaires qui assiègent les négociants jusque dans les

magasins, et, bon gré mal gré, leur laissent en dépôt pour 80 à 100.000 francs de marchandises, alors que le capital ne s'élève guère qu'à 5 ou 10.000 francs.

Pour écouler ces marchandises il faut vendre au client et vendre à crédit, n'obtenant que difficilement, et après maintes réclamations, un acompte insuffisant.

Aussi les mêmes faits se reproduisent-ils ; c'est la faillite indispensable qui guette, la faillite où, les avocats et gens d'affaires étant mêlés, les créanciers ne retirent qu'un dividende insignifiant.

D'autre part, les banquiers dont la place foisonne, et qui donnent des intérêts de 8 à 9 pour 100 à tous ces petits négociants qui s'efforcent de faire travailler le peu d'argent arraché à une clientèle payant mal, ont besoin, pour arriver à contenter leurs déposants, de se lancer dans des spéculations dangereuses où ils jouent gros jeu. Souvent pris à court, ils doivent régler les différences de bourse et sautent, entraînant dans leur débâcle tout un petit monde de boutiquiers ou commissionnaires et semant la panique dans les maisons mieux assises.

Mais ces faillites répétées — il y en a eu huit¹ l'an dernier dont une très importante — jettent de plus en plus le discrédit sur la place, et les négociants européens de Beyrouth sont souvent atteints par ces chutes réitérées dont les conséquences se répercutent également dans la montagne.

Faire faillite est un expédient nouveau qui a été très habilement exploité, et l'on cite le cas d'une grosse maison de commission de la place qui a mis en circulation pour plus de 300.000 francs de traites fausses jusque dans les bureaux de la principale banque de Beyrouth.

Puis, entre syndics et créanciers influents, il est facile de s'arranger. Si, d'après le bilan, les dividendes s'élèvent à 25 pour 100, il en est distribué d'autres qui se montent à 40 et à 60 pour 100 et que touchent quelques gens de grosse importance!! En revanche — et ce fait s'est passé l'an dernier — de débiteur qu'il était, un syndic est devenu créancier de la masse!!!

Dans ces conditions délicates, nous devons recommander spécialement à nos compatriotes désireux de tenter des affaires dans ce pays de ne pas hésiter à s'adresser au Consulat géné-

¹ Sur les huit faillites, une a été de 1.400.000 francs, deux de 600.000 francs, une de 300.000 francs et une autre de 100.000 francs. Trois autres grosses maisons ont en outre suspendu leurs paiements.

ral, par l'intermédiaire de l'Office national du Commerce extérieur, 3, rue Feydcau, à Paris, qui s'empressera de les renseigner sur l'état de solvabilité actuel de leurs futurs clients.

Si les renseignements leur paraissent satisfaisants, qu'ils aient soin — au moins une fois par an — d'en demander d'autres, afin de s'assurer si la situation est toujours la même, et si ces négociants ne sont pas mêlés à une faillite quelconque.

Ainsi que nous le disions plus haut, avec les spéculations en tous genres qui font de Beyrouth un marché dangereux, en quelques semaines, en quelques jours, il se produit des déplacements subits de capital qui entraînent une débâcle inopinée¹.

Heureusement, la situation générale n'est pas partout aussi mauvaise qu'à Beyrouth, qui souffre toujours des conséquences de la crise financière de 1894. A Smyrne notamment, les transactions sont plus régulières et plus sûres.

Durant toute l'année 1899, écrit M. Guillois, consul général de France, les faillites ont été très rares. Dans le commerce d'importation, qui intéresse surtout les commerçants européens, on ne peut relever qu'une seule faillite assez importante, dans laquelle, il est vrai, quelques maisons françaises étaient intéressées; encore est-il juste d'ajouter que cette déconfiture était assez prévue et qu'il était facile à un représentant bien informé d'éviter de se trouver engagé dans cette faillite. Sauf ce cas, je n'ai à signaler que quelques suspensions de paiements concernant des maisons de mince importance et dont le passif était minime.

Il n'y a donc pas lieu de pousser les hauts cris qui ont fini par avoir un tel retentissement en France que nos commerçants, déjà très circonspects, se garderont de plus en plus de travailler avec cette place. Ils auront tort. (*M. O. C.*, 16 mai 1901.)

Nous nous arrêtons sur ce mot, qui concilie la prudence et la raison. Incontestablement les affaires sont délicates dans le Levant; mais toutes ne sont pas mau-

¹ Voir Rapport sur le mouvement commercial et maritime de Beyrouth en 1900, publié au *Moniteur officiel du commerce*, du 19 décembre 1901.

vaises. S'il en était ainsi, le commerce européen aurait disparu depuis longtemps de ces régions. Pour qu'il se maintienne, il faut qu'en dehors des obstacles réels auxquels il se heurte il trouve des compensations. Cela est de toute évidence.

Après ces considérations d'ordre général, qui expliquent les difficultés que rencontre en Turquie tout commerce étranger, il en est d'autres d'un ordre plus particulier, qui expliquent la stagnation de nos propres affaires.

Les Marchandises. — Une des premières causes de notre infériorité tient à la nature même de nos produits. Interrogez les commerçants du Levant; lisez les rapports de nos consuls; feuillotez les publications commerciales. Toutes les réponses sont identiques : si notre commerce ne progresse pas, si les étrangers nous supplantent peu à peu, c'est que nos fabricants s'obstinent à ne pas vouloir satisfaire les goûts de la clientèle indigène. A tort ou à raison, cette clientèle, qui n'est pas riche, veut de la « *camelote* » et du bon marché. Nos fabricants estiment que la camelote coûte plus cher, parce qu'il faut la renouveler plus souvent, et ils refusent d'en fabriquer. Ils prétendent imposer leurs produits qui sont meilleurs.

Qui a raison ?

Certes, on ne saurait blâmer nos fabricants de vouloir maintenir à un rang élevé nos traditions nationales et nos procédés de fabrication; mais, comme on l'a fort bien dit, on ne fabrique pas pour les musées. En France même, les traditions du bon goût sont en train de se perdre. Pour satisfaire aux exigences de la mode, on achète davantage, mais meilleur marché! Comme les fortunes se sont démocratisées, c'est aux dépens de la bonne qualité que se font ces changements.

Pourquoi exiger plus de vertu des étrangers ? Le goût est beaucoup moins commun qu'on ne le pense, et la connaissance technique des choses est plus rare encore. A peu d'exceptions près le monde se laisse prendre aux apparences, il juge de la qualité des articles par l'effet qu'ils produisent.

Nos concurrents étrangers le savent bien, lorsqu'ils offrent aux Levantins de la marchandise qui flatte l'œil. Ils l'écoulent aisément, et, quand ils ont conquis le marché, ils le conservent.

Serait-ce un déshonneur de suivre leur exemple ? Nos concurrents, et surtout les Allemands, ne discutent jamais les goûts de la clientèle ; la clientèle a toujours raison. A quoi bon lui prouver qu'elle a tort ? On risque de la froisser et de la perdre.

Il serait facile à nos commerçants de concilier tous les goûts en tenant deux sortes de marchandises : les marchandises communes et flatteuses, à bon marché, mais de courte durée ; et les marchandises plus fines et d'un prix supérieur, mais d'une durée plus longue. Les unes serviraient à faire passer les autres, et la bonne renommée de nos produits, si universellement reconnue même en Orient, se maintiendrait.

On reproche encore à nos commerçants de ne vendre leurs produits que franco-fabrique ou franco-bord-Marseille, c'est-à-dire le prix de transport non compris. Nos concurrents prennent au contraire à leur charge le fret, l'assurance et les risques de navigation. Quand la marchandise arrive, son prix de revient est nettement établi. Les Allemands vont même jusqu'à déduire une certaine somme pour les frais de douane et de débarquement. L'opération ainsi simplifiée n'évite pas des frais aux clients ; ces frais se retrouvent dans le prix de vente ; mais elle leur évite des démarches, des comptes spéciaux et des ennuis, c'est-à-dire une perte de temps.

Nous pourrions sur ce point suivre l'exemple des étrangers et établir nos prix la marchandise rendue dans le Levant ou *franco bord (fob)* Levant, et non plus prise en Europe.

Les Voyageurs. — On regrette encore que nos fabricants n'envoyent pas en Orient assez de voyageurs de commerce.

Ce regret est justifié. Les Allemands, qui sont en train de conquérir le marché du Levant, doivent en partie leur succès à leurs voyageurs. Ces voyageurs ne craignent pas d'aller visiter la clientèle jusque dans les villes les moins fréquentées et ils la visitent souvent. Ils'emportent avec eux des modèles ; si ces modèles ne plaisent pas, ils ne cherchent pas à les imposer. Ils demandent au contraire aux clients leurs goûts ; ils prennent avec les prix un échantillon des modèles qui se vendent ; ils les font fabriquer dans leur pays, et, l'année suivante, ils reviennent avec ces mêmes modèles accommodés aux exigences des acheteurs. C'est ainsi, on ne saurait trop le répéter, qu'ils préparent et remportent la victoire.

Parfois même, les Allemands ne craignent pas d'envoyer un voyageur qui ne place rien, mais est simplement chargé de s'enquérir des goûts de la clientèle. C'est ce qu'on appelle faire un voyage *en blanc*. On peut être certain que les bénéfices d'un second voyage couvriront largement les frais du premier.

Nous, nous vivons de notre ancienne réputation, et nous nous admirons dans la contemplation de nos produits qu'il nous répugne de laisser discuter, et que nous ne prenons pas soin de faire connaître. L'exemple des Allemands et le simple bon sens devraient nous convaincre qu'en matière commerciale l'abstention est un recul,

Dans la concurrence toujours plus active que nous subissons, l'utilité des voyageurs de commerce est indiscutable. Les voyageurs représentent l'esprit, les traditions et pour ainsi dire la dernière pensée du fabricant ou du commerçant qui les envoie. Ils sont au courant des nouveautés d'Europe; ils ont plus d'autorité pour les faire valoir. S'ils sont intelligents — et tous les bons fabricants ont de bons voyageurs — les services qu'ils rendent sont inappréciables.

Leur seule présence flatte déjà la clientèle qui aime qu'on la distingue. Un client pour qui l'on a des égards ne vous quitte pas; il augmente au contraire le chiffre de ses commandes. On sait d'autre part que, dans les rapports commerciaux, il surgit tous les jours des questions nouvelles, parfois délicates, qu'il est difficile de traiter par correspondance. Le voyageur arrange les affaires; parfois une concession habile est la source de fructueux bénéfices. C'est sur place seulement que ces situations peuvent se connaître et se résoudre.

Malgré l'immobilité profonde dans laquelle l'Orient semble confiné, les goûts se modifient sans cesse sous l'action des voyageurs; il importe que les nôtres suivent ces évolutions pour pouvoir, en toute connaissance de cause, indiquer aux fabricants les articles qu'il faut modifier ou même créer chaque année. Il n'est plus possible aujourd'hui à personne de s'isoler dans des conceptions anciennes, dont le seul tort peut-être est d'avoir vieilli; en matière commerciale ce tort est mortel.

A part l'habitude de discuter et de vouloir diriger les goûts de la clientèle indigène, on ne saurait faire de reproches à nos voyageurs. L'Anglais, froid et hautain, n'est pas aimé; l'Allemand est plus obséquieux, ce qui n'est pas non plus une qualité; le Français est simplement aimable. Les *Gaudissarts* ont disparu ou sont rares.

On a proposé quelquefois, pour éviter des frais, de

confier à un même voyageur la représentation de plusieurs articles dissemblables. Cette solution ne peut être acceptée que pour les produits inférieurs. Un voyageur qui placerait des soieries et des toiles discréditerait les premières, sans profit pour les secondes. Pour une maison importante, un voyage en Orient n'est ni long ni coûteux ; elle a tout intérêt à être uniquement et exclusivement représentée.

Quelques fabricants français, croyant être mieux servis, emploient des voyageurs étrangers. Au point de vue patriotique, c'est un tort ; au point de vue personnel, c'est un leurre. Les voyageurs étrangers ne sont ni meilleurs ni pires que les nôtres et, à part les exceptions inhérentes à la nature humaine, les fabricants ont les voyageurs qu'ils méritent.

Nous concluons : il faut envoyer plus de voyageurs français dans le Levant. Les vins et spiritueux sont, nous dit-on, représentés très convenablement ; cela ne suffit pas. La Turquie importe des articles de mode, des confections, des cuirs, des tissus de soie, de laine, de coton, des conserves alimentaires, de la bijouterie, etc. Ces articles pourraient et devraient être fournis par la France en plus grande quantité qu'ils ne le sont.

Il ne serait pas non plus inutile que le chef de maison lui-même allât de temps en temps passer quelques jours dans le Levant. Le client serait flatté de cette marque de déférence à laquelle il n'est pas habitué, et, tout de suite, il apporterait dans la discussion des affaires un esprit plus large. De son côté, le Français se rendrait compte, que, pour le succès de certaines opérations, il faut parfois des résolutions hardies dont un voyageur, même intelligent, ne peut prendre la responsabilité ni l'initiative. Tous les fabricants ou commerçants qui ont consenti à se déplacer en des pays étrangers, pour y

étudier et pour y placer les objets de leur industrie, en sont revenus très satisfaits.

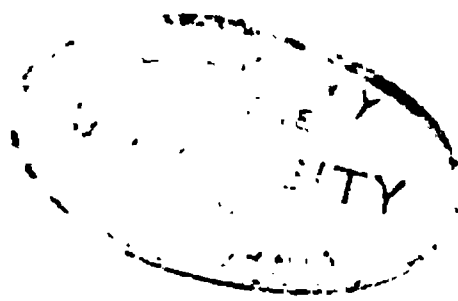
Le Crédit. — La question du crédit soulève de nouvelles critiques. Nos commerçants, dit-on, ne font pas des crédits assez longs. D'ordinaire, les délais de paiement sont de trois mois, à compter du jour de l'expédition de la marchandise. Comme nos Compagnies chargent souvent avec un ou deux paquebots de retard, les délais sont quelquefois sur le point d'expirer lorsque la marchandise arrive.

Les Allemands procèdent tout autrement. Ils ne craignent pas de faire des crédits de six mois, neuf mois, et même un an, à dater de la réception de la marchandise, et l'on ne saurait nier que ces procédés libéraux ont contribué plus que tout le reste à leurs succès.

Nous ne saurions pourtant approuver complètement l'exemple des Allemands. Dans cette course à la clientèle, on ne nous dit pas combien il se trouve de mauvais payeurs.

La vérité est qu'il convient de faire des distinctions. Lorsque l'on connaît un acheteur et qu'on le sait bon, au lieu de l'assaillir de réclamations et de lui envoyer du papier timbré, on ne doit pas hésiter à prolonger les termes de paiement. Mais, dans la plupart des cas, une prudente réserve s'impose. *A priori*, les clients solvables et sérieux ne demandent pas de crédits prolongés qui sont plutôt de nature à paralyser le libre essor de leur commerce. Les Anglais, qui font le plus d'affaires dans le Levant, accordent encore moins de crédit que nous-mêmes, et la clientèle ne les abandonne pas. En tout cas, il ne faut jamais ouvrir de compte courant aux indigènes.

Transports et Expéditions. — Encore des critiques ! On



reproche à nos Compagnies de chemins de fer leurs tarifs trop élevés, de telle sorte que beaucoup de marchandises du Nord qui pourraient s'embarquer à Marseille sont expédiées par Anvers. Or le commerce de nos départements du Nord avec le Levant est déjà considérable ; il s'accroîtrait encore, si nos Compagnies de chemins de fer faisaient des concessions ou si une ligne de paquebots française desservant le Levant touchait à Dunkerque. Tous nos nationaux établis dans le Levant réclament la création de cette ligne. Nos Compagnies de chemins de fer devraient étudier si, dans l'espérance d'un plus grand trafic, elles n'auraient pas intérêt à abaisser leurs tarifs pour les marchandises destinées à l'exportation.

A nos Compagnies de navigation, on reproche de ne pas desservir assez de localités et de ne pas apporter une régularité suffisante dans leurs expéditions.

Ces critiques ne sont pas spéciales au Levant. Partout on se plaint que notre marine marchande, trop timide ou trop prisonnière des subventions qu'elle reçoit, néglige les escales secondaires et ne cherche pas à conquérir de nouveaux frets. La solution de ce problème, qui préoccupe à si juste titre nos Chambres de commerce et le monde parlementaire, ne saurait être esquissée ici.

Quant au retard dans les expéditions, il n'est pas propre aux Compagnies de transport. Nos fabricants eux-mêmes ont la déplorable habitude d'attendre le dernier moment pour expédier leurs marchandises. Les Compagnies de navigation ont seulement le tort particulier de faire leurs chargements sans se soucier suffisamment des lieux de destination. Lorsqu'on est arrivé à une escale, on s'aperçoit qu'il faut bouleverser toute la cale pour retrouver les colis qui lui sont destinés. Souvent on les cherche, quelquefois on attend le voyage de retour. Pendant ce temps, le destinataire manque la vente.

Tous ces procédés indisposent la clientèle qui, une

fois mécontente, est prête à écouter les propositions d'un concurrent plus méthodique et plus respectueux. L'exactitude aussi est une politesse.

On nous pardonnera d'insister sur la nécessité d'expéditions régulières et bien faites. Nous lisons dans une lettre de Nijni-Novgorod, du 10 décembre 1897 : « Combien de fois j'ai entendu d'importants négociants dire qu'il était presque impossible de travailler avec des maisons françaises à cause des retards et des ennuis de toute sorte, provenant des expéditions trop souvent mal faites. Les représentants des maisons françaises savent tous cela ; malheureusement, les observations qu'ils adressent à leurs commettants ne sont pas en général prises en assez sérieuse considération. » (*B. C. C.*, 1897, II, 55).

Cette lettre pourrait être écrite de Smyrne ou de Trébizonde.

Nous en avons terminé avec les observations essentielles que suscite notre commerce dans le Levant. Elles peuvent se résumer en quelques lignes :

Nécessité de fournir aux clients la marchandise qui leur plaît et non celle qui plaît au fabricant ; la fournir à aussi bon marché que possible ;

Envoyer plus de voyageurs de commerce ;

Accorder quelquefois des crédits plus longs ;

Soigner les expéditions et les emballages ;

Visiter des escales aujourd'hui négligées ;

Est-il impossible de réaliser ces désirs unanimement exprimés par nos consuls, par nos Chambres de commerce de Constantinople et de Smyrne, et par tous les Français établis dans le Levant ?

CHAPITRE III

LES ZONES COMMERCIALES

- I. **Mer Noire.** — Vilayets de Trébizonde, Castamouni, Erzeroum, Sivas, Van, Bitlis et Mamouret-ul-Azis.
- II. **Marmara.** — Vilayets de Constantinople (cordon d'Asie), de Brousse et d'Angora. Mutessarifliks d'Ismidt et de Bigha.
- III. **Archipel.** — Vilayets des Iles, de Smyrne et de Koniah. Principauté de Samos.
- IV. **Méditerranée.** — Vilayets d'Adana, Alep, Diarbékirk, Beyrouth et Syrie. Mutessarifliks de Zor, du Liban et de Jérusalem.
- V. **Golfe Persique.** — Vilayets de Mossoul, Bagdad et Bassorah.

La Turquie d'Asie est divisée, au point de vue administratif, en vilayets et en mutessarifliks. Le vilayet est un gouvernement général et le mutessariflik une sorte de département, dont l'administrateur est, en principe, subordonné au *vali* ; mais, pour divers motifs, certains mutessarifs ont obtenu le pouvoir de correspondre directement avec Constantinople et sont indépendants du vali. Le vali a la haute direction de toutes les affaires administratives, financières et politiques.

Les vilayets sont ceux de Castamouni, Trébizonde, Brousse, Sivas, Erzeroum, les îles de l'Archipel, Smyrne, Angora, Koniah, Mamouret-ul-Azis, Diarbékirk, Bitlis, Van, Adana, Alep, Beyrouth, Syrie, Mossoul, Bagdad et Bassorah. Les mutessarifliks autonomes sont ceux d'Ismidt, Bigha, Zor, Jérusalem et le Liban.

Il convient de joindre à cette nomenclature la province tributaire de Samos, qui jouit d'une constitution spéciale, et le vilayet de Constantinople, qui déborde en Asie, le long du Bosphore, jusqu'à 70 kilomètres de la côte.

Les vilayets se subdivisent en *sandjaks* ou départe-

ments administrés par un mutessarif, les sandjaks en *cazas* ou arrondissements, administrés par un *caïmacan*, et les cazas en *nahiès* ou cantons, administrés par un *mudir*. Les *nahiès* comprennent à leur tour un certain nombre de villages.

Tous ces vilayets ne sont pas en rapport direct avec l'Europe. L'Europe ne peut aisément correspondre qu'avec ceux qui sont assis au bord de la mer ou desservis par des chemins de fer les reliant à la côte. Pour correspondre avec les autres, elle doit recourir aux moyens de transport propres à ces pays : chevaux ou mulets dans la plupart des régions, bateaux ou radeaux dans les plaines traversées par le Tigre et par l'Euphrate. La cherté de ces transports, augmentant le prix des marchandises, paralyse naturellement les transactions.

Si nous recherchons par quelle voie les produits européens pénètrent dans ces contrées lointaines, nous découvrirons que la Turquie d'Asie doit être divisée en cinq zones commerciales qui se pénètrent et se confondent sur leurs limites réciproques : la zone de la mer Noire et celles de la mer de Marmara, de l'Archipel, de la Méditerranée et du golfe Persique.

Nous avons vu plus haut l'importance commerciale des ports appartenant à chacune de ces zones ; examinons maintenant d'une façon sommaire la valeur économique de chacun des vilayets.

I. Mer Noire.

La zone de la mer Noire comprend dans leur intégralité les vilayets de Trébizonde, Castamouni, Erzeroum, Sivas et la majeure partie de ceux de Van, Bitlis et de Mamouret-ul-Azis. Les marchandises étrangères introduites dans ces vilayets pénètrent par les ports de

Trébizonde, Samsoun. Ordou, Kerassunde, Tireboli, Ineboli et Sinope.

TRÉBIZONDE. — Trébizonde est le principal port de la mer Noire. Cette ville est l'ancienne *Trapezus*, colonie de Sinope. Lorsque les croisés s'emparèrent de Constantinople, en 1204, elle devint le siège d'un nouvel Etat fondé par les Commènes, qui dura jusqu'en 1462. A ce moment elle tomba au pouvoir des Turcs.

C'est aujourd'hui une ville de 35.000 habitants, dont 8000 Grecs, 6000 Arméniens et un millier d'étrangers. Son port aurait besoin d'être protégé par une jetée.

Le vilayet dont elle est le chef-lieu jouit d'un climat tempéré, mais humide. Ses principales productions sont les noix, les noisettes et le maïs. Nos essences d'Europe, le chêne, l'orme, le châtaignier, etc., se retrouvent dans les forêts. Le sol est riche en mines, mais l'exploitation laisse beaucoup à désirer. La pêche, notamment celle des anchois, est très active et lucrative. L'industrie se borne à la confection de quelques tissus indigènes, dits « tcharchafs¹ ».

L'importance de Trébizonde tient à sa proximité des vilayets arméniens et kurdes, qu'elle approvisionne de produits étrangers, et à sa situation géographique qui fait d'elle, pour correspondre avec l'Europe, le port des provinces septentrionales de la Perse.

Voici quel a été le mouvement des importations en 1900 (valeur en milliers de francs) :

¹ Superficie.	31.300 kilomètres carrés.
Population	1.050.000 habitants.
Villes principales :	
Trébizonde.	35.000 hab.
Tcharbamba.	15.000 —
Samsoun	11.000 —
Tireboli	8.000 —
Kerassunde.	8.000 hab.
Ordou.	6.000 —
Uniah.	4.000 —

	Com. général.		Part de la France	
	quint.	fr.	fr.	quint.
<i>Produits alimentaires.</i>				
Boissons (alcool, bière, vin, etc)	4.038	228.2	20.5	205
Produits coloniaux (café, sucre, thé, etc.) . . .	60.603	2.786.1	1.349.1	32.341
Farine, céréales, riz, etc.	103.526	1.558.7	493.3	32.970
Fruits frais et secs . . .	4.005	87.8		
Olives, huiles, sels, pâtes, provisions, etc.	11.575	449.9	37.5	125
<i>Manufactures.</i>				
Manufactures, filés . . .	22.393	6.595.7	106.2	300
Draperie, lainages, fez. .	2.213	1.987.4	137 »	85
Sacs, canevas, toile cirée	2.421	123.7	10.8	215
Soieries, galons, etc. . .	349	284.4	70 »	35
<i>Produits chimiques.</i>				
Allumettes, bougies, pétroles, etc	3.070	201.7	14.4	160
Drogues, couleurs, etc. .	1.159	185.4	37.8	194
Verrerie, porcelaine . .	2.875	119.1	3.5	70
Papeterie et librairie . .	2.535	214 »	11.2	97
Savon, etc.	2.604	217.6	18.8	125
<i>Métaux.</i>				
Fer, clous, etc.	20.367	585.8	43.2	1.253
Métaux.	2.611	335.9	24 »	480
Quincaillerie, machines, lits, poêles.	3.927	342.5	41.5	475
<i>Divers.</i>				
Argent, bijoux, etc. . .	76	141.5	3 »	3
Matériaux (chaux, planches, etc.)	18.622	214.5	154.5	15.446
Peaux et cuirs, chaussures, etc.	5.693	938.4	77.3	2.079
Tabacs, cigares	4.876	1.450.4		
Divers (effets, soie, coton, mercerie, etc.)	12.847	1.438.5	81.7	1.128
Importé par voiliers. . .	266.450	2.476.8		
	<u>558.835</u>	<u>22 963.9</u>	<u>2.896.9</u>	<u>86.169</u>
Totaux en 1899. . .	<u>491.018</u>	<u>20.580.5</u>		

Ces chiffres représentent le commerce local. Le transit persan évalué dans son ensemble à 44.965 quintaux ou 10.132.500 francs, s'est ainsi subdivisé pour la France :

	quint.	fr.
Manufactures, filés, etc.	480	192.000
Draperie, lainages et soieries	410	700.000
Produits coloniaux	8.520	340.800
Métaux, quincaillerie, etc.	160	16.000
Divers (verrerie, allumettes, etc.)	893	198.200
	<u>10.463</u>	<u>1.447.000</u>

EXPORTATIONS

(Valeur en millier de francs)

	quint.	fr.	quint.	fr.
<i>Produits agricoles.</i>				
Céréales (blé, maïs, etc.)	47.786	482.4	50	5
Fruits et légumes	5.960	111.8	"	"
Gomme, noix de galle.	295	64.9	102	22.4
Graines de lin	2.218	39.9	660	11.9
Haricots blancs	33.065	529 »	8.775	140.4
Loupes, bois de buis et planches	1.018	101.8	"	"
Noisettes	42.913	4.485.6	5.180	621.6
Tabacs.	17.356	2.277.5	"	"
Divers (colle, orcanète, etc.	1.734	75.8	62	3.5
<i>Produits animaux.</i>				
Beurre et œufs	6.597	725.7	4.690	515.9
Moutons et bœufs (91.264 têtes).	45.632	2.737.9	"	"
Boyaux, cornes, os, etc.	1.564	133.9	536	32.2
Huile de poisson	3.317	82.9	"	"
Peaux et laine, cire, etc.	4.250	576.5	2.733	378.9
Pastourma, anchois.	4.161	327.4	"	"
<i>Divers.</i>				
Toile de lin et filés.	301	120.4	"	"
Produits de l'industrie locale.	455	91	"	"

	quint.	fr.	quint.	fr.
Articles étrangers réexpédiés	4.070	325.5	»	»
Divers, effets, etc.	3.055	185.7	126	10.3
<i>Exporté par voiliers.</i>	6.575	344 »	»	»
Totaux en 1900.	<u>232.322</u>	<u>13.819.5</u>	<u>22.914</u>	<u>1.737.6</u>

Le transit persan s'est élevé à 17.750 quintaux = 5.612.400 francs, dont 942 quintaux = 154.300 francs pour la France. Ces derniers chiffres se subdivisent ainsi :

	quint.	fr.
Divers articles persans, bibelots, etc.	72	11.500
Fruits et raisins secs	790	94.800
Tapis.	80	48.000

(B. C. C., mars 1901, p. 571.)

Les produits à destination de la Perse ou venant de Perse prennent la route carrossable de Trébizonde-Erzeroum-Bayazid, d'une largeur de chaussée de 5 à 6 mètres et d'une longueur totale de 594 kilomètres. Les voitures dont on se sert pour les transports sont des fourgons ou des chariots dits *arabas*. Mais le plus souvent les marchandises sont transportées à dos de chameaux, de mulets ou de chevaux. Les bœufs sont employés à transporter les céréales. Dans l'intérieur, on voyage toujours à dos de cheval. Le prix du transport des marchandises est de 27 à 46 francs les 230 kilogrammes entre Trébizonde et Erzeroum (314 kilom.). Au retour de Perse, les prix sont un peu moins élevés, en raison de la moindre valeur des articles d'échange.

Après Trébizonde, les ports les plus fréquentés du vilayet sont ceux de Samsoun, Ordou, Kerassunde et Tireboli.

Samsoun est bâtie à proximité de l'ancienne *Amissos*, qui fut une grande cité au temps de Mithridate. Elle est

légèrement étagée sur les flancs d'une colline qui descend à la mer, — ville d'ailleurs malpropre et mal construite. Sa rade à fond changeant s'ensable de plus en plus et, depuis longtemps, il est devenu urgent de faire une digue et d'améliorer le port. Les environs immédiats de la ville sont incultes, mais l'ensemble du sandjak est fertile.

Samsoun correspond avec l'intérieur de l'Anatolie par une route de 345 kilomètres qui aboutit à Sivas, en passant par Amasia et Tokat.

Kérassunde occupe l'emplacement de l'ancienne ville de *Kerassus*, la ville des cerisiers. Des maisons éparses apparaissent de la mer comme autant de taches blanches dans des bosquets de noisetiers. Son port, ouvert à tous les vents, était jadis protégé par un môle, dont les ruines se retrouvent encore dans la mer.

Kérassunde correspond avec l'intérieur par une route de 122 kilomètres, qui conduit à Kara-Hissar, dans le vilayet de Sivas.

Ordou est peut-être l'ancienne *Cotyora* où Xénophon s'embarqua pour Héraclée avec les 10.000 Grecs revenant de Perse. La ville actuelle est située en amphithéâtre sur le versant d'une colline, dont le sommet est à une altitude de 450 mètres.

Ordou est en relation avec le vilayet de Sivas par une route de 294 kilomètres, qui aboutit à Sivas même, en continuant dans ce vilayet la route de Kérassunde à Kara-Hissar.

Tireboli est bâti sur trois replis de terrain qui dominent la mer. Dans l'antiquité, de célèbres mines d'argent, les *Argyrées*, se trouvaient sur son territoire.

Le mouvement commercial de ces quatre ports, auxquels nous joignons par avance celui d'Ineboli, du vilayet de Castamouni, se résume dans les tableaux suivants, où les valeurs sont exprimées en milliers de francs.

EXPORTATION

	SAMSOUN				KÉRASSUNDE			
	Com. gén.		Part de la France		Com. gén.		Part de la France	
	quint.	fr.	quint.	fr.	quint.	fr.	quint.	fr.
Avoine	19.770	198	560	6	»	»	»	»
Blé.	91.190	1.459	800	13	»	»	»	»
Bois veinés.	1.060	111	740	8	»	»	»	»
Cocons	360	316	280	252	»	»	»	»
Chanvre	1.780	114	950	61	»	»	»	»
Farines	104.790	2.096	»	»	»	»	»	»
Fruits divers	5.210	271	3.320	181	480	12	»	»
Gomme adragante.	240	576	»	»	»	»	»	»
Graines jaunes	2.945	735	1.230	31	»	»	»	»
Graines oléagineuses.	21.600	318	14.280	343	66	20	»	»
Laine et tiftik.	3.240	414	100	9	49	4	»	»
Légumes	16.000	320	2.000	40	1.160	17	»	»
Mahlep	870	74	150	13	»	»	»	»
Maïs	144.620	1.447	25.760	258	»	»	»	»
Manufactures	1.070	225	»	»	»	»	»	»
Œufs.	11.360	1.026	11.000	994	»	»	»	»
Opium	470	1.175	»	»	»	»	»	»
Orges.	45.000	385	»	»	»	»	»	»
Peaux diverses	3.680	743	1.780	355	867	113	»	»
Tabacs	69.100	3.706	80	7	»	»	»	»
Cire jaune.	»	»	»	»	127	41	»	»
Moutons	»	»	»	»	1.903	16	»	»
Noisettes en coque.	»	»	»	»	22.091	1.546	»	»
Noisettes décortiquées.	»	»	»	»	26.807	3.217	»	»
Noix en coque.	»	»	»	»	458	11	»	»
Noix décortiquées.	»	»	»	»	835	55	»	»
Noyaux d'abricots.	»	»	»	»	362	44	»	»
Plomb argentifère (minerai)	»	»	»	»	764	19	»	»
Scammonée	»	»	»	»	»	»	»	»
Noix et châtaignes.	»	»	»	»	»	»	»	»
Noix de galle.	»	»	»	»	»	»	»	»
Loupes de noyer	»	»	»	»	»	»	»	»
Bois de construction.	»	»	»	»	»	»	»	»
Mohair	»	»	»	»	»	»	»	»
Cordages	»	»	»	»	»	»	»	»
Tapis	»	»	»	»	»	»	»	»
Divers	9.290	372	300	28	2.676	178	»	»
TOTAUX DE 1900.	553.670	16.280	63.340	2.598	56.746	5.274	5.31	»
TOTAUX DE 1899.	540.920	13.484	30.330	2.217	52.933	4.680	5.59	»

ASIE

ORDOU			TIREBOLI			INEBOLI			
Com. gén.		Part de la France	Com. gén.		Part de la France	Com. gén.		Part de la France	
quint.	fr.	quint.	quint.	fr.	fr.	quint.	fr.	quint.	fr.
1.000	16	»	»	»	»	»	»	»	»
size - erges									
500	30	1.000	»	»	»	17.700	318	»	»
»	»	»	»	»	»	1.050	246	650	130
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
500	30	450	»	»	»	20.350	436	1.500	60
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
550	6	»	1.000	20	»	45.815	916	»	»
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	335	24	80	5
500	12	»	»	»	»	12.840	257	80	2
1.000	100	»	»	»	»	650	65	160	16
1.000	468	16.000	2.000	30	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
1.000	504	25.000	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	3.500	1.050	»	»
1.500	225	350	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	7.200	101	»	»
600	54	450	400	36	300	725	58	250	20
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
25	8	»	50	16	»	75	32	25	11
1.500 titres	35	»	»	»	»	»	»	»	»
2.800	178	»	3.750	225	»	»	»	»	»
1.480	582	»	625	81	»	»	»	»	»
406	9	»	1.500	33	500	»	»	»	»
250	15	200	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	18	22	2	4
»	»	»	»	»	»	1.410	28	20	»
»	»	»	»	»	»	365	29	70	6
»	»	»	»	»	»	1.165	233	800	160
»	»	»	»	»	»	105 500	1.213	»	»
»	»	»	»	»	»	3 072	1.226	»	»
»	»	»	»	»	»	7.025	351	»	»
»	»	»	»	»	»	120	54	»	»
1.800	122	86	19.850	342	»	5.445	888	460	91
1.211	2.393	43 536	25.725	782	800	233.360	7.540	4.097	505
1.179	1.087	5.877	22.851	1.095	792	228.290	7.868	5.499	711

IMPORTATION

	SAMSOUN			KÉRASSUNDE		
	Com. gén.		Part de la France	Com. gén.		Part de la France
	quint.	fr.	fr.	quint.	fr.	quint.
Acier.	560	22	»	346	14	»
Allumettes	970	59	»	695	88	»
Bougies.	430	47	41	171	26	»
Café	2.120	215	100	543	71	»
Comestibles.	2.580	131	7	2.053	88	»
Coton filé et cotonnades.	4.690	560	»	1.995	294	»
Étain, plomb, zinc et métaux divers	990	142	25	282	76	»
Ferronnerie et pointes	25.810	817	48	2.323	58	»
Fruits divers	5.940	212	3	4.568	128	»
Huile d'olive	2.490	272	12	1.116	111	»
Manufactures diverses et tissus.	62.710	3.970	14	2.206	785	»
Matériaux de construction	28.220	186	36	1.507	60	»
Papiers.	1.870	92	6	332	23	»
Peaux et cuirs tannés.	1.710	492	90	2.055	369	»
Pétrole	36.240	580	»	9.922	155	»
Poivre	170	27	6	»	»	»
Produits chimiques	250	42	24	»	»	»
Quincaillerie.	37.40	243	»	1.022	110	»
Sacs et toile d'emballage.	4.860	388	»	2.044	102	»
Savon.	2.860	149	11	1.123	69	»
Sel.	20.270	201	»	6.750	78	»
Sucre.	37.850	1.374	1	6.450	226	»
Tabacs	5.290	350	»	1.184	770	»
Verres à vitres et verrerie.	2.970	76	9	1.627	91	»
Vins et spiritueux.	4.550	228	5	1.052	126	»
Farine	»	»	»	12.998	354	»
Maïs et orge.	»	»	»	9.888	99	»
Soufre	»	»	»	114	6	»
Noisettes importées de Trébizonde pour être réexportées en Europe.	»	»	»	2.647	175	»
Produits coloniaux.	»	»	»	»	»	»
Céréales	»	»	»	»	»	»
Savon, huile et olives.	»	»	»	»	»	»
Mercerie	»	»	»	»	»	»
Soierie	»	»	»	»	»	»
Divers	11.900	592	19	1.256	236	»
TOTAUX DE L'ANNÉE 1900.	225.460	11.465	4.457	79.370	4.815	1.545
TOTAUX DE L'ANNÉE 1899.	226.390	11.745	5.494	72.688	3.375	425

EUROPE

TIREBOLI			ORDOU			INEBOLI			
Com. gén.		Part de la France	Com. gén.		Part de la France	Com. gén.		Part de la France	
quint.	fr.	fr.	quint.	fr.	quint.	quint.	fr.	quint.	fr.
"	"	"	"	"	"	590	30	80	4
"	"	"	"	"	"	1.815	96	"	"
"	"	"	"	"	"	520	48	"	"
"	"	"	"	"	"	1.450	131	200	19
"	"	"	150	19	"	"	"	"	"
183	385	"	1.806	587	"	6.300	1.260	"	"
"	"	"	"	"	"	6.351	331	93	18
826	41	"	1.210	61	"	4.800	77	1.800	27
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	1.120	438	20	8
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
241	49	46	470	94	100	385	99	25	8
024	20	"	2.500	50	"	7.500	120	"	"
"	"	"	"	"	"	158	32	18	4
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
585	76	"	1.180	153	"	290	87	40	12
420	25	"	850	51	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
500	102	"	10.200	122	"	12.100	121	"	"
"	"	"	"	"	"	14.900	418	"	"
228	182	"	300	270	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
164	18	"	283	28	"	655	81	14	17
624	31	"	4.575	78	"	4.950	103	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
468	26	"	2.200	121	"	"	"	"	"
624	31	"	"	"	"	"	"	"	"
360	"	"	1.650	102	"	"	"	"	"
"	"	"	"	"	"	135	27	30	6
"	"	"	"	"	"	62	240	3	15
643	96	"	2.300	345	140	2.885	421	200	40
925	1.139	46	29.674	2.081	240	66.966	4.157	2.649	177
169	711	148	25.206	1.696	352	72.078	5.190	2.347	155

ERZEROUM. — Erzeroum est une place forte et un centre commercial important, d'où partent plusieurs routes se rendant à Erzindjan, à Bitlis et à Van, sans compter la route de Bayazid. L'Euphrate prend sa source dans ces contrées ; mais, en raison de la nature montagneuse du pays, son cours supérieur, entravé de rapides, est absolument impropre à la navigation¹.

Le commerce extérieur du vilayet d'Erzeroum est évalué à l'importation à 13 ou 14 millions de francs, dont plus de 2 millions avec la France. En 1900, notre importation a porté sur les articles suivants :

Sucre, café.	1.810.000 francs
Articles de cordonnerie.	125.000 —
Spiritueux.	115.000 —
Articles de nouveauté	85.000 —
Conserves alimentaires.	46.000 —
Quincaillerie, mercerie	27.000 —
Droguerie	12.000 —
Papeterie	5.000 —
Soieries	8.000 —
Divers	52.000 —
	<hr/>
	2.285.000 fr.

(M. O. C., 26 septembre 1901, p. 250)

En 1899, notre importation s'était élevée à 2 045.000 francs.

D'Erzeroum à Van, le prix du transport d'une charge de 230 kilogrammes est de 37 à 80 francs. Le prix de louage d'un cheval est d'environ 23 francs entre Trébizonde et Erzeroum, autant entre Erzeroum et Van. La

¹ Superficie	76.720 kilomètres carrés.
Population	650.000 habitants.
Villes principales : Erzeroum . . .	39.000 habitants.
Erzindjan . . .	23.000 —
Bayazid . . .	2.000 —

par le vilayet d'Erzeroum ; toutefois quelques articles, les moutons, par exemple, empruntent la voie de Diarbékirkir pour atteindre Alep et la Méditerranée. Les marchandises se rendant à la mer Noire ou en provenant empruntent la route d'Erzeroum à Mouch (170 kilomètres), de Mouch à Bitlis (65 kilomètres) et de Bitlis à Seert (50 kilomètres). Les transports s'effectuent surtout à dos de mulets, car les chameaux sont rares et les chevaux n'ont pas le pied assez sûr dans les chemins escarpés. En été, où les communications sont plus faciles, une charge de cheval entre Mouch et Erzeroum se paie entre 6 et 15 francs.

Bitlis, chef-lieu du vilayet, est une ville malpropre et humide. Le vilayet de Bitlis a acquis, ces dernières années, une réputation particulière par les massacres des Arméniens à Mouch et à Sassoun, qui est l'un des cazas de ce vilayet.

VAN. — Le vilayet de Van est plus élevé encore que celui de Bitlis ; en certaines parties du territoire, les montagnes atteignent 4000 mètres. Cependant, dans le sud, commencent de vastes plaines qui se prolongent en Mésopotamie. Il est arrosé par le cours supérieur du Tigre et baigné par le lac de Van, dont la superficie n'est pas inférieure à 6300 kilomètres carrés. Dans les régions supérieures, la température est froide et les hivers sont longs ; dans les basses plaines du sandjak de Hekkiari, le thermomètre monte jusqu'à 40 degrés et le climat est quelquefois malsain ¹.

Le pays produit au nord du blé et de l'orge, au centre

¹ Superficie 47.700 kilomètres carrés.

Population 430.000 habitants.

Villes principales :

Van 30.000 hab. Djulamérik . . . 5.000 hab.

Baché-Kal . . . 7.000 — Kjndrantz . . . 4.000 —

du maïs et du millet, au midi du riz. Il produit en outre beaucoup de plantes légumineuses, de la vigne et des fruits ; les grenadiers viennent dans le sud. Les forêts du nord ont été très déboisées ; celles du sud sont mieux fournies ; on y trouve le chêne-vert et le chêne à noix de galle. Les mines semblent être nombreuses.

L'industrie consiste dans le tissage à la main des étoffes de coton dites *manoussas*, la fabrication de la toile dite toile de Van, la fabrication des étoffes de laine dites *chayaks* et *abas*, et la confection des *châls* ou étoffes faites avec des poils de chèvre.

Une centaine de voiliers à quatre hommes d'équipage desservent le lac de Van, qui pourrait alimenter un trafic très important. Sur terre, les communications se font par de mauvais sentiers frayés par les caravanes. Une route de 360 kilomètres va de Van à Erzeroum, en rejoignant à Hassan-Kalé celle d'Erzeroum à Bayazid. La durée des transports sur cette route est de sept jours : les prix sont de 46 francs les 230 kilogrammes entre Erzeroum et Van et de 12 francs seulement entre Van et Erzeroum, au voyage de retour. Une autre route, longue de 40 kilomètres, va de Van à Bitlis : enfin, une troisième, longue de 100 kilomètres, pénètre jusqu'à Bach-Kalé, dans le sud du vilayet.

M. Vital Cuinet évalue à 3.600.000 francs les exportations du vilayet et à 3.700.000 ses importations.

SIVAS. — Le vilayet de Sivas est suffisamment élevé dans certaines de ses parties pour que l'on y connaisse en hiver des froids de 12 à 15 degrés et quelquefois plus. Il est arrosé par le Kyzil-Irmak, ancien fleuve Halys.

Le pays est avant tout agricole. La vesce et les céréales viennent dans les régions les plus rudes ; la vigne, l'opium, le mûrier et le tabac mûrissent dans les autres. Le sandjak d'Amasia produit tous les fruits d'Europe :

noix, abricots, prunes, amandes, poires, pommes, cerises et pêches. L'élevage, rudimentaire comme dans toute la Turquie, est surtout développé dans le sandjak de Sivas. Le poil des chèvres mohairs, qui fait la richesse du centre de l'Asie Mineure, est ici de qualité inférieure. Les principales essences qui restent dans les forêts trop déboisées sont : le sapin, le pin, le génévrier, le chêne et le hêtre. La gomme adragante abonde dans les sandjaks de Sivas et de Kara-Hissar ¹.

Les industries locales portent sur les tapis, les bas et chaussettes de laine, la coutellerie, la fabrication d'étoffes de coton à raies dites *doulouks*, les fonderies de cuivre (Tokat), les tanneries.

La province est traversée par 1200 kilomètres de routes dont les plus importantes sont celles de Sivas à Samsoun, Sivas à Ordou, Sivas à Césarée, Sivas à Kharpout, etc.

Le commerce général du vilayet peut être évalué à 18.000.000 de francs dont 12.500.000 à l'exportation et 5.500.000 à l'importation. Les principales valeurs à l'exportation sont les blés et farines, les fruits frais, les chaussettes de laine, les tapis, les peaux de chèvres, la laine, les pois-chiches, etc.

Le vilayet de Sivas donne accès au vilayet de Mamouret-ul-Azis par la route de Samsoun à Amasia-Tokat-Sivas, qui se prolonge dans le vilayet de Mamouret jusqu'à Malatia et Mezreh sur une longueur totale de 495 kilomètres.

MAMOURET-UL-AZIS.— Le vilayet de Mamouret-ul-Azis est situé à peu près à égale distance de la mer Noire

¹ Superficie. 58.000 kilomètres carrés.
Population 1.160.000 habitants.

Villes principales :

Sivas. . . .	49.000 hab.	Zileh. . . .	27.000 hab.
Amasia. . .	33.000 —	Merzifoun .	20.000 —
Tokat . . .	29.000 —	Kara-Hissar.	17.000 —

et de la Méditerranée. Malatia, la ville la plus peuplée, est à 280 kilomètres de l'une et de l'autre mer, mais Kharpout¹, la principale ville du commerce, est plus proche de la mer Noire (260 kilomètres) que de la Méditerranée (350 kilomètres).

Ce vilayet est couvert de montagnes déboisées, dont les plus hautes atteignent 1450 mètres ; les vallées traversées par l'Euphrate oriental et occidental sont larges, fertiles, et jouissent d'un climat sain et agréable, bien que la température soit parfois rude pendant l'hiver.

Les productions naturelles sont : le blé, l'orge, le maïs, la vigne, le coton, l'opium, le mûrier. Les abricots de Malatia sont renommés. On trouve une mine de plomb argentifère à Kéban.

Les industries consistent dans la fabrication des tapis dits *kilims*, des *mouchabas*, qui servent à envelopper les marchandises, des étoffes de soie (Kharpout, Mezreh), des *manoussas* (Eghin, Arabkir), des toiles de coton très concurrencées par l'importation européenne, des tanneries (Eghin).

L'éloignement de la mer et les aspérités du pays ont retardé le développement économique de cette province, restée étrangère à la civilisation européenne. Les produits européens n'y pénètrent qu'avec beaucoup de difficultés et beaucoup de frais. Le trajet de Mezreh à Samsoun dure quatorze jours l'été et dix-huit jours l'hiver. Le total des frais de transport entre ces deux villes est de 16 francs à 22 fr. 50 le quintal métrique.

D'autres routes, plus ou moins mal entretenues, re-

¹ Superficie. 34.000 kilomètres carrés.

Population 575.000 habitants.

Villes principales :

Mezreh . . .	11.000 hab.	Arabkir. . .	22.000 hab.
Kharpout. .	20.000 —	Kiakhtah . .	12.000 —
Malatia. . .	21.000 —	Eghin. . . .	10.000 —

lient Mezreh à Diarbékir (150 kilom.), Malatia à Marach et Aïntab (vil. d'Alep), Mezreh à Arabkir et Eghin, etc. Quelques transports se font entre Kharpout et Alexandrette par la route de Diarbékir, au prix de 15 à 20 francs le quintal métrique, mais ils sont beaucoup moins fréquents et beaucoup moins importants que ceux de la mer Noire.

L'ensemble du commerce d'importation et d'exportation du vilayet peut être évalué à 7.200.000 francs. D'après le rapport de M. Grenard, vice-consul de France à Sivas, la part approximative de la France est la suivante :

« La France fournit : 70 % du café, 25 % du sucre ; 10 % de l'étain ; 8 % des étoffes, 10 % de la mercerie, 80 % des cuirs, 20 % des semelles, 40 % de la droguerie, 5000 ou 6000 francs de bougies et diverses marchandises représentant la somme de 350.000 francs.

« Elle reçoit 90 % des peaux de chèvres, 80 % de laines, tous les cocons à filer, la gomme adragante de deuxième et troisième qualité, c'est-à-dire presque tout, la noix de galle, 80 % des noyaux d'abricots et des amandes, formant le total de 640.000 francs.

« La Tunisie reçoit pour 60.000 francs de maroquin jaune d'Eghin. » (*M. O. C.*, 13 juin 1901.)

D'après ces chiffres, la France occupe le premier rang à l'exportation et le quatrième à l'importation.

CASTAMOUNI. — Le vilayet de Castamouni, où se trouvent les trois ports de Sinope, Héraclée et Ineboli, est accidenté et traversé de rivières qui n'ont d'importance qu'au moment de la crue des eaux. Le climat, tempéré en général, est parfois très rude en hiver.

La production agricole consiste surtout en céréales, graines, légumineuses, fruits, opium, coton et tabac. Parmi les fruits, citons les pommes, pêches, cerises,

poires et coings. La culture du mûrier commence à se propager dans le caza de Zafranboli. La houille est abondante aux environs d'Héraclée et le sel gemme aux environs de Kangheri.

Le vilayet de Castamouni est l'un des mieux boisés de l'Empire ; les forêts recouvrent encore le tiers de sa superficie. Les principales essences sont le chêne, le hêtre, le châtaignier, l'orme et le tilleul.

Il est traversé par onze routes carrossables qui forment dans la région montagneuse des lacets interminables. La principale de ces routes est celle d'Ineboli à Castamouni, qui mesure 90 kilomètres. A part les bois qui sont parfois confiés aux rivières lors de la crue des eaux, les transports se font d'ordinaire par voie terrestre, à dos de chevaux, de mulets ou de chameaux. Le prix de transport est d'environ 115 francs la tonne pour une distance de 130 kilomètres.

L'importance commerciale du vilayet est d'environ 10 millions à l'exportation et 9 millions à l'importation. Les bois de construction, poils de chèvre mohair, céréales, tissus indigènes, chanvre et cordages et les fruits frais représentent les principaux articles d'exportation.

Sinope est bâtie dans une presqu'île. Ses maisons blanches, s'élevant au milieu des jardins, lui donnent un aspect pittoresque et agréable.

Ses importations s'élèvent à environ 1.200.000 francs, dont 400.000 francs avec la France (sucres, cafés, cuirs, etc.). Ses importations se montent à 2.100.000 francs

¹ Superficie. 60.000 kilomètres carrés.

Population 1.000.000 habitants.

Villes principales :

Castamouni .	15.000 hab.	Sinope . . .	9.000 hab.
Kangheri . .	15.000 —	Ineboli . . .	9.000 —
Iskeleh . . .	10.000 —	Zafranboli .	8.000 —
Bolou	11.000 —	Tossia . . .	8.000 —
Bartin	9.000 —	Héraclée . .	6.000 —

dont 500.000 francs avec la France (céréales, graines de lin, noix et châtaignes).

Héraclée exporte de la houille et quelques loupes de diverses essences. Son port n'est guère fréquenté que par les navires de l'Etat.

Ineboli, bâtie sur un terrain accidenté, est divisée en cinq quartiers dont le principal, désigné sous le nom de marché ou de port, forme la ville proprement dite. Une petite jetée protège les navires sur rade.

II. Mer de Marmara.

Les provinces bordant la mer de Marmara sont le vilayet de Constantinople (cordon d'Asie), le mutessariflik d'Ismidt, le vilayet de Brousse et le mutessariflik de Bigha. Les ports appartenant à ces provinces sont : Scutari (v. de Constantinople), Ismidt (v. du même nom); Ghémlek; Moudania et Panderma (v. de Brousse), Dardanelles ou Kaleï-Sultanié (m. de Bigha).

En raison de leur proximité de Constantinople, ces ports participent peu au commerce de l'Asie avec l'Europe, au moins d'une façon directe. Les habitants vont chercher à Constantinople les objets étrangers nécessaires à leurs besoins, ou bien y transportent les marchandises qu'ils ne consomment pas. Comme l'un de ces ports, Ismidt, est la véritable tête de ligne des principales voies ferrées qui traversent l'Asie Mineure, on peut dire qu'une partie du commerce de l'Anatolie ne participe qu'indirectement au mouvement commercial étranger. Et cette quantité n'est pas négligeable : les voies ferrées aboutissant à la mer de Marmara ne mesurent pas moins de 1025 kilomètres et desservent des pays qui écoulent des marchandises riches, comme le mohair et les tapis.

CONSTANTINOPLE. — Le vilayet de Constantinople (cordon d'Asie) est avec son voisin, le mutessariflik d'Ismidt, l'une des provinces de l'Empire où la culture, quoique primitive, se trouve plus développée qu'ailleurs. Le pays produit des céréales, du millet, des châtaignes, haricots, graines de lin et du tabac. Les forêts s'y sont bien conservées; c'est là que commence la région forestière connue sous le nom de « mer d'arbres », qui se continue dans le mutessariflik d'Ismidt. Ces forêts, dont les principales essences sont le chêne, l'arbousier, le hêtre, le pin et le sapin, sont exploitées pour la fabrication du charbon. L'industrie consiste principalement dans la meunerie, la minoterie, la distillerie du *mastic* et la fabrication d'une étoffe indigène nommée tchatma¹.

En raison de sa situation maritime et surtout de sa proximité de Constantinople, le « Cordon d'Asie » est l'un des mieux desservis par les bateaux à vapeur, voiliers, barques, caïks ou mahonnes, qui visitent sans cesse les principaux points de la côte, tant pour le commerce que pour la navigation de plaisance. Les Compagnies *Hariyé* et *Mahsoussé* se partagent le transport des voyageurs sur les rives du Bosphore et dans le golfe d'Ismidt. Scutari ou Uskudar, la ville la plus importante de la rive asiatique, est le centre de tout ce mouvement maritime. Journallement des voiliers et des mahonnes transportent à Stamboul, Rodosto ou autres localités de la côte d'Europe les marchandises qui arrivent d'Asie par voie de terre ou par le chemin de fer d'Anatolie.

Scutari est l'ancienne Chrysopolis. On y remarque

¹ Superficie. 4.000 kilomètres carrés.

Population 250.000 habitants.

Villes principales :

Scutari . . .	85.000 hab.	Béïcos . . .	4.500 hab.
Guéhzé . . .	6.000 —	Héréké . . .	2.000 —
Prinkipo . .	6.000 —	Chili	1.500 —

quatre très belles mosquées. Son commerce est peu développé ; presque toutes les affaires se traitent à Constantinople ou à Ismidt. Il n'y a de transactions importantes que sur les bois et charbons de bois.

Scutari, ou plutôt son faubourg Haïdar-Pacha, est le point de départ du fameux chemin de fer, dit chemin de fer d'Anatolie, qui traverse et dessert le mutessariflik d'Ismidt et les vilayets de Brousse, d'Angora et de Koniah. Il convient d'en dire quelques mots.

Ce chemin de fer, commencé le 4 août 1871, part de Haïdar-Pacha, sur le Bosphore. Le 4 août 1873, il atteint Ismidt (distance 91 kilomètres). Il fut d'abord exploité par l'Etat, puis concédé en 1888 à M. Kaulla, fondé de pouvoir de la « Deutsche Bank ». M. Kaulla obtint en même temps la concession d'un chemin de fer partant d'Ismidt et devant aboutir à Angora. Cette ligne, commencée presque aussitôt, a été construite par la Compagnie Vitali et terminée en 1892. Partant d'Haïdar-Pacha, elle passe par Kartal, Daridja, Ismidt, Ada-Bazar, Gheïvé, Lefké, Biledjik, Eski-Cheïr, Alp-Keuï, Sari-Keuï, Beylik-Keupru, et aboutit à Angora après un parcours total de 577 kilomètres.

Lorsque cette ligne, qui est à voie normale de 1^m44, fut terminée, M. Kaulla obtint d'y raccorder une autre ligne partant d'Eski-Chéïr et devant aboutir à Koniah en passant par Kutahia, Afioun-Kara-Hissar, et Ak-Chéïr. Cette ligne, aujourd'hui terminée, mesure 445 kilomètres. C'est cette ligne qui doit se prolonger sur Bagdad et le golfe Persique en passant par Adana, Birdjik, Orfa et Mossoul.

On en comprend toute l'importance, le jour où elle sera terminée. Elle sera la voie de communication la plus rapide et la plus normale entre l'Europe centrale, les Indes et les mers de Chine. Aussi n'est-il pas étonnant que notre diplomatie ait tenu à réserver à nos capitaux

une place importante dans cette entreprise, due tout d'abord à l'initiative allemande.

Toutefois, le véritable chemin de fer de pénétration française en Turquie d'Asie, devant relier Marseille à l'Extrême-Orient par les voies les plus rapides, devrait partir d'Alexandrette.

Les tarifs des marchandises sur les chemins de fer d'Anatolie sont, par kilogramme et par kilomètre, de 0 fr. 0133 en grande vitesse, 0 fr. 0125 en petite vitesse, et de 0 fr. 0087 pour les bestiaux.

A Afioun-Kara-Hissar s'embranché une autre ligne, qui aboutit à Smyrne par Ali-Chéïr et Cassaba. Nous en parlerons tout à l'heure.

La ligne Haïdar-Pacha-Angora a transporté, en 1900, 1.125.951 voyageurs, dont 776.369 dans les diverses stations de la banlieue, et 230.354 tonnes de marchandises, dont 220.199 en petite vitesse. Parmi les marchandises, les céréales seules représentent un chiffre de 128.164 tonnes et les minerais 29.191 : aucune autre marchandise n'a atteint le chiffre de 10.000 tonnes.

La ligne Eski-Chéïr a transporté de son côté 68.886 voyageurs et 100.289 tonnes de marchandises, dont 99.432 en petite vitesse. Les céréales (54.855 tonnes) et les minerais (26.071 tonnes) continuent d'accaparer les quatre cinquièmes du trafic. Viennent ensuite les bois de charpente, les pétroles, les laines, le sel, le sucre, les manufactures, etc. (*B. G. C.*, sept. 1901, p. 488.)

ISMIDT. — Le mutessariflik d'Ismidt¹, qui confine au

¹ Superficie. 12.050 kilomètres carrés.

Population 225.000 habitants.

Villes principales :

Ismidt . . . 25.000 hab. Gheïvé . . . 6.000 hab.

Ada-Bazar . 24.000 — Kara-Mursal. 2.000 —

Kandéré . . 8.000 —

vilayet de Constantinople, est arrosé par le fleuve Sakaria (ancien Sangarius). Il a les mêmes produits que le « Cordon d'Asie » ; il faut pourtant y joindre les mûriers et la soie. On y trouve différentes mines qui ne sont pas exploitées.

Une bonne route carrossable, la meilleure de l'Empire, conduit d'Ismidt à Angora.

Ismidt fut dans l'antiquité, sous le nom de Nicomédie, la capitale de la Bithynie; mais elle a conservé peu de souvenirs de sa grandeur passée. C'est une ville d'un aspect agréable, avec des maisons en bois peintes de vives couleurs et entourées de jardins. Le voisinage de Constantinople donne à son port beaucoup d'animation.

Parmi les objets exportés par Ismidt, dominant les céréales, le mohair, l'opium, les cocons, le tabac, le charbon de bois, les pommes et poires, les raisins frais, les œufs, la toile de lin, la laine, la gomme adragante, les graines de lin, les graines jaunes et les légumes frais. Parmi les objets importés, citons le sucre, les céréales, l'étain, les cotonnades, le pétrole et le sel. Ce mouvement d'échange s'effectue presque intégralement avec Constantinople.

BROUSSE.— Le vilayet de Brousse, contigu au mutessariflik d'Ismidt, est en général d'un climat tempéré et salubre, mais l'été il est déjà chaud dans le sandjak de Kara-Hissar, qui confine aux plateaux brûlés par le soleil du centre de l'Asie Mineure. L'agriculture a légèrement profité du passage du chemin de fer à travers certaines régions de ce vilayet : les principaux produits agricoles sont les céréales, la vigne, l'olivier, la soie, les légumes et fruits divers, la vallonée, l'opium, etc. Les mines sont riches et abondantes : les plus importantes sont celles de borax et de silicate de magnésie, plus connu sous le nom d'écume de mer. Les forêts couvrent une superficie de 23.000 kilomètres carrés ; le chêne, le charme, le hêtre, les pins et sapins.

le châtaignier, en sont les essences les plus nombreuses¹.

Les principales industries sont celles de la soie, des cotonnades, des faïences (Kutahia), de l'écume de mer (Eski-Chéïr), des tapis (Ouchak), des cuirs (Aïvali), etc.

En dehors des voies ferrées, près de 1600 kilomètres de route relie entre elles les principales villes du vilayet. Les transports se font comme dans le reste de l'Empire, par voitures, et à dos de chameaux, de chevaux, et de mulets, parfois à dos d'hommes.

Le mouvement commercial du vilayet est évalué à 80 millions de francs, dont 57 à l'exportation et 23 millions à l'importation.

Ghemlek, petit port sur le golfe du même nom, n'a d'importance commerciale qu'en raison de l'exportation des minerais de chrome et de l'importation du pétrole : ces deux produits venant des sandjaks de Brousse et d'Erthogroul ou s'y dirigeant.

Moudania, sur le même golfe, est en relation avec Brousse par un chemin de fer à voie étroite de 42 kilomètres de longueur inauguré en 1892. Son commerce, évalué par Vital Cuinet à 34 millions de francs, représente en réalité celui de Brousse, le chef-lieu du vilayet. Cette dernière ville bâtie au pied du versant nord du mont Olympe, s'étend sur une longueur de 4 kilomètres et une largeur de 1 kilomètre à peine ; elle domine légère-

¹ Superficie 68.400 kilomètres carrés.

Population. 1.625.000 habitants.

Villes principales :

Brousse. . .	80.000 hab.	Biledjik. . .	11.000 hab.
Kutahia. . .	22.000 —	Panderma. .	10.000 —
Aïvali . . .	21.000 —	Mikhalitch .	8.000 —
Eski-Chéïr .	19.000 —	Aïné-Gueul .	8.000 —
Seuyud. . .	18.000 —	Lefké. . . .	6.000 —
Kara-Hissar.	17.000 —	Moudania. .	6.000 —
Balikesser. .	13.000 —	Adramit . .	6.000 —
Ouchak. . .	13.000 —	Ghemlek . .	5.000 —

ment une plaine couverte de pâturages, de mûriers, d'oliviers et de cotonniers. Brousse est l'ancienne Prusa ad Olympum qui aurait été construite par Annibal réfugié chez Prusias, roi de Bythinie. Elle fut la capitale de l'Empire ottoman de 1427 à 1453. La Mosquée Verte est l'un de ses plus beaux monuments. Brousse emprunte toute son importance au commerce de la soie, à la fabrication de certains tissus de soie et de coton, à la fabrication de tapis à laine longue et à ses savonneries qui alimentent la consommation locale.

Panderma, dans le golfe de Cyzique — encore un souvenir de l'antiquité. — est une ville presque entièrement neuve, reconstruite après l'incendie de 1894, qui faillit l'anéantir. Ses rues droites et bien alignées se perdent dans la glycine et dans la verdure. Le port est protégé par une jetée construite sur les restes d'un môle antique. L'industrie locale consiste dans l'élevage des vers à soie et le dévidage des cocons. Dans les environs se trouvent d'importantes mines de boracite. Une route de 175 kilomètres relie Panderma à Adramit, en passant par Balikesser, chef-lieu du sandjak dont elle fait partie.

BIGHA. — Le mutessariflik de Bigha, qui commence dans la mer de Marmara et finit dans l'Archipel, évoque les souvenirs de la plus haute antiquité. Là se trouvaient Ilion, Cyzique, Abydos, Lampsaque, le mont Ida (aujourd'hui Kaz-Dagh, 1770 mètres), le Scamandre (aujourd'hui Mendéré), le Granique (aujourd'hui Bigha Tchaï), etc. Son sol très fertile produit des céréales, de la vesce, des pois chiches, de la vigne, la vallonée, les olives, la noix de galle, etc. Ses forêts où dominent le chêne, le pin et le sapin, couvrent une superficie de 195.000 hectares.

Les industries dominantes sont les broderies à la main, les tapis *yuruk*, dans la composition desquels il entre beaucoup de poils de chèvres, les poteries, etc.

* Aucune voie carrossable ne traverse le pays. Les transports se font à dos de chameaux, avec une charge maximum de 200 kilogrammes. Pour une distance d'environ 100 kilomètres, il faut compter 2 fr. 25 les 100 kilos pour les céréales, 3 fr. 50 pour les vallonées ; c'est à peu près le double du fret pour Marseille.

Kaléï-Sultanié, que les Européens nomment Dardanelles, est une ville assez bien bâtie, aux rues larges et droites. Chaque communauté y a son quartier spécial. C'est le chef-lieu du mutessarifik ¹.

Les importations françaises s'y sont élevées en 1899 à 380.000 francs, dont 283.000 pour les farines, 29.000 pour les cafés, 11.000 pour le plomb, 10.000 pour les pommes de terre, 7000 pour les pointes de Paris, 6000 pour les ciments, 4000 pour la chaux hydraulique, 4000 pour les maïs, 3000 pour les bougies. Les autres articles ne dépassent pas 2500 francs (*M. O. C.*, 7 février 1901.)

La même année, les exportations à destination de notre pays se sont élevées à 2885 quintaux, fr. 131.000. Elles ont porté sur les articles suivants :

Vallonée	33.000 fr.	Débris de bronze et	
Laine	18.000 —	cuivre	10.000 fr.
Poils de chèvre. . .	17.000 —	Noix de Galle. . .	6.000 —
Peaux de chèvres. .	16.000 —	Anis.	4.500 —
— de chevreaux . .	12.000 —	Cocons.	4.000 —

Aucun autre article n'atteint 2500 francs. Notons, à titre de document, que sur l'exportation totale de 735.000 francs en 1899, la vallonée figure à elle seule pour une somme de 468.000 francs.

¹ Superficie. 7.500 kilomètres carrés.
 Population 130.000 habitants.
 Villes principales : Kaléï-Sultanié. . . . 11.000 habitants.
 Bigha. 10.000 —
 Lampsaque 2.000 —

ANGORA. — Le vilayet d'Angora et celui de Koniah¹ se rattachent commercialement à la zone de la mer de Marmara, par le chemin de fer d'Anatolie. Toutefois, comme les relations entre Koniah et Smyrne sont plus fréquentes que celles qui existent entre Koniah et Constantinople, nous reporterons à la zone de l'Archipel la description sommaire de ce dernier vilayet.

Le vilayet d'Angora éveille pour la France des souvenirs tout particuliers. C'est là, sur les débris de l'ancien royaume de Phrygie, que les Gaulois, nos pères, fondèrent le royaume de Galatie, qui joua un rôle si important dans les guerres de l'Asie Mineure¹.

Le vilayet d'Angora jouit d'un climat sec et tempéré. Il est arrosé par le Sakkaria et le Kizil-Irmak et traversé par les chaînes du Taurus et de l'Anti-Taurus, dont le principal sommet est le mont Argée, au sud de Césarée.

Son sol fertile et assez bien irrigué produit des céréales, du riz et du coton. On y élève les bestiaux, particulièrement la chèvre « mohair », au long poil soyeux. Les chats « d'Angora » sont originaires de cette province. Les abeilles y produisent un miel renommé. On y trouve des eaux thermales et des mines de plomb argentifère (Denek-Maden) et de sel gemme (Hadji-Bektach).

L'industrie locale s'exerce sur la fabrication des tapis (Césarée), le tiftik ou poil de chèvre mohair, et le pastourma ou viande de vache séchée à l'air et fortement frottée d'ail, que l'on mange crue.

L'importation totale du vilayet s'est élevée, en 1899, à 15.300.000 francs et l'exportation à 19.880.000 francs. La

¹ Superficie	83.000 kilomètres carrés.
Population	930.000 habitants.
Villes principales :	
Angora . . .	33.000 hab.
Césarée . . .	42.000 —
Yuzgat . . .	16.000 —
Tchoroum . .	16.000 hab.
Sivri-Hissar .	15.000 —
Kir-Chéïr . .	8.000 —

part de la France a été respectivement de 290.000 et de 365.000 francs.

Nos importations et exportations peuvent ainsi se décomposer :

IMPORTATIONS		EXPORTATIONS	
Cuir et peaux . . .	113.000	Tapis	150.000
Tissus de coton. . .	50.000	Peaux diverses . . .	98.000
Indiennes et coton-		Gomme adragante .	10.000
nades imprimées. .	50.000	Cire jaune	10.000
Conserv. alimentaires	18.000	Peaux de chèvres	
Art. pharmaceutiques	40.000	mohairs non tond.	3.000
Quincaillerie	10.000	Autres articles . . .	94.000
Autres articles . . .	9.000		

En dehors du chemin de fer, les transports continuent de s'effectuer à dos de bêtes ou par chariots. La charge d'un chameau (200 kilos) se paie environ 7 centimes par kilomètre, celle des chevaux et mulets (135 kilos), 8 centimes, et celle d'un chariot (500 kilos), 30 centimes. Par chemin de fer, les frais de transport sont de 456 francs par wagon de blé de 15.000 kilogrammes, entre Angora et Ismidt ou Haïdar-Pacha, et de 12 fr. 75 les 100 kilogrammes pour les tiftiks.

III. Archipel.

Les provinces bordant l'Archipel sont : le vilayet des Iles, celui de Smyrne, une petite partie du vilayet de Brousse et la principauté de Samos. Mais on doit rattacher commercialement à la zone de l'Archipel, le vilayet de Koniah, qui est relié à Smyrne par le chemin de fer de Cassaba, Ala-Chéïr et Afioun-Kara-Hissar.

Les ports appartenant à ces provinces sont : Adramit et Aïvali (Brousse), Smyrne, Vourla, Scala-Nuova, (Smyrne) Mytilène et Rhodes (Archipel), enfin Vathy (Samos).

Aïvali, dont le nom turc signifie « les coings » est, comme toutes les villes de l'Archipel, une ville grecque plutôt qu'une ville ottomane. Les Hellènes y forment les quatre cinquièmes de la population. Son port, creusé de 4 mètres il y a une vingtaine d'années, est maintenant accessible aux navires de fort tonnage et présente une grande animation :

Le commerce d'Aïvali se fait principalement avec Mytilène, Constantinople et Smyrne. Il porte à l'exportation sur les olives fraîches et les huiles d'olives, les savons de qualité inférieure, les cuirs et peaux tannés et mégissés, les raisins secs, le mastic, les poteries communes, etc.

Adramit, qui n'est séparé d'Aïvali que par quelques kilomètres, se livre aux mêmes opérations.

SMYRNE. — Le vilayet de Smyrne (ou d'Aïdin) nous rappelle l'ancien royaume de Lydie, où régna Crésus, et les colonies grecques de la côte qui furent si florissantes, et cette ville de Phocée, aujourd'hui si petite, qui fut le berceau de la ville de Marseille¹.

Le climat y est salubre, sauf dans quelques grandes plaines et à l'embouchure des rivières, où la fièvre est

¹ Superficie. 53.000 kilomètres carrés.

Population 1.400.000 habitants.

Villes principales :

Smyrne . .	200.000 hab.	Sevké . . .	12.000 hab.
Aïdin . . .	36.000 —	Baïndir . .	10.000 —
Magnésie. .	35.000 —	Bouladan. .	10.000 —
Cassaba . .	23.000 —	Ménémen . .	9.000 —
Ala-Chéïr .	22.000 —	Scala-Nuova	7.000 —
Nazilli . . .	22.000 —	Eudémich . .	7.000 —
Kirg-Agadj.	20.000 —	Phocée. . .	6.000 —
Denizli. . .	17.000 —	Tchesmé. . .	6.000 —
Tirah . . .	15.000 —	Koula . . .	6.000 —
Moughla. .	15.000 —	Soma. . . .	6.000 —
Pergame. .	15.000 —	Vourla. . .	4.500 —
Ak-Hissar .	12.000 —	Ghiordès . .	4.000 —
Milas. . . .	12.000 —	Demirdji. .	3.000 —

endémique. La température sur le littoral est très chaude pendant l'été ; les froids sont rares.

Le vilayet est arrosé par des fleuves, dont les noms anciens plus connus du public sont le Caïque, le Caïstre, l'Hermus, le Méandre (aujourd'hui Buyuk-Mendérès) et le Xanthe. Ils descendent de régions montagneuses, dont l'attitude oscille entre 1200 et 1800 mètres dans l'intérieur du vilayet et atteint 3000 mètres au sud, dans les anciennes provinces de Carie et de Lycie.

Le sol y est fertile et l'agriculture est un peu mieux développée que dans le reste de l'Empire ; toutefois, la prospérité du pays tient moins aux céréales qu'à certaines cultures spéciales, comme la vigne, le figuier, la val-lonée, la scammonée, l'opium, le tabac et les fruits (melons, coings, oranges, pommes, poires, pêches, cerises, amandes, etc.). Le coton vient dans certaines régions. Les forêts couvrent la huitième partie du vilayet ; les principales essences sont le pin d'Alep, le mélèze, le chêne et le pistachier. Les mines, fort nombreuses, donnent surtout du chrome, du manganèse et de l'antimoine. L'Etat exploite au bord de la mer sept salines fort importantes, dites salines de Phocée et salines de Mentéché.

Les principales industries sont celles des tapis, dits tapis de Smyrne (Ghiordès, Koula, Demirdji), des étoffes et tissus de coton, dits manoussas et pechtmal, des soieries mélangées, des broderies à la main et des tanneries (Aïdin et Pergame).

Le vilayet de Smyrne est desservi par deux lignes de chemin de fer. L'une, dite chemin de fer d'Aïdin, a été concédée en 1856 à une Compagnie anglaise, de Smyrne jusqu'à Aïdin et par conventions ultérieures, jusqu'à Dinair. Le tronçon Aïdin a été terminé en 1860 et la ligne allant à Dinair, en 1889. Sa longueur totale est de 376 kilomètres. Divers embranchements l'augmentent de 138 kilo-

mètres. La seconde ligne, dite chemin de fer de Smyrne à Cassaba, a été également concédée à une Compagnie anglaise en 1868, jusqu'à Cassaba, et, par conventions ultérieures, jusqu'à Ala-Cheïr et Afioun-Kara-Hissar, où elle retrouve la ligne d'Haïdar-Pacha à Koniah. Elle passe à Magnésie, Cassaba, Ala-Cheïr et Ouchak. Sa longueur totale est de 416 kilomètres. Un embranchement de 94 kilomètres relie Magnésie à Soma.

En dehors des voies ferrées, 1200 kilomètres de routes relient entre elles les principales villes du vilayet, sauf dans le sandjak montagneux de Mentéché.

Smyrne, la seconde ville de l'Empire ottoman et la métropole commerciale de toute la Turquie d'Asie, est située au fond d'un golfe de 70 kilomètres de profondeur, qui forme un port naturel, entouré par un cirque harmonieux de montagnes. Ses maisons avec les faubourgs couvrent sur le rivage une étendue de 10 kilomètres. Dans la ville même, les rues droites et larges, pourvues d'égouts, ont remplacé les vieilles ruelles, plus pittoresques peut-être, mais aussi plus malsaines et plus inconfortables. Des quais construits par MM. Dussaud frères, entrepreneurs français, et achevés en 1875, ont rendu plus faciles les opérations de débarquement, assaini et embelli la ville. L'ensemble des travaux comprend un quai de 4 kilomètres s'élevant de 1 m. 50 au-dessus du niveau des eaux, un bassin de 20 hectares comprenant entre digues 1200 mètres de quai environ et un bassin ouvert de 12 hectares. Ces bassins sont à peine suffisants pour les besoins de la navigation, qui est très active. L'exploitation des quais est concédée jusqu'en 1952, avec faculté pour le Gouvernement ottoman d'en opérer le rachat à partir de 1913.

Vers la même époque, le port de Smyrne menaçait de disparaître par suite des atterrissements de l'Hermus. Notre compatriote M. Rivet, alors ingénieur en chef du

vilayet, entreprit d'immenses travaux pour détourner le cours du fleuve et le reporter dans le golfe d'Agria près de Phocée. Les travaux qui ont peut-être sauvé Smyrne ont été achevés en 1891.

Le mouvement commercial de Smyrne a été évalué par les consuls de France aux chiffres suivants :

	Import. à Smyrne		Export. de Smyrne
	—		—
1889. . . .	119.000.000 fr,		135.000.000 fr.
1895. . . .	66.000.000 —		100.000.00. —
1899. . . .	74.000.000 —		80.000.000 —

Ces chiffres ne sont pas garantis par nos consuls eux-mêmes.

« Avant de commencer, écrit M. Chayet qui nous donne les chiffres de 1895, nous devons prévenir le lecteur que les statistiques sont relativement incomplètes et nous les engageons à se mettre en garde contre l'exagération de certains chiffres d'une part et, d'autre part, contre les lacunes que rien ne permet de contrôler. »

(B. C. C., 1897, avril, p. 87.)

M. Gallois, relevant les chiffres de 1899 écrit : « L'absence de statistiques officielles rend toujours très difficile l'évaluation de l'activité et de la richesse commerciale de la ville de Smyrne, ainsi que celle des contrées de l'Anatolie dont son port est le débouché. On en est réduit aux estimations personnelles des grands négociants de la place, estimations qui diffèrent souvent dans une proportion considérable. Toutes les personnes compétentes ne sont pas d'accord pour fixer en 1899 à 74 millions de francs le commerce d'importation et à 80 millions celui d'exportation. » (M. O. C., 16 mai 1901.)

Ces personnes sont en effet si peu d'accord que, cette même année, le consul anglais, évalue les importations à Smyrne à 64 millions de francs seulement et relève les

exportations à 94.500.000 francs. En 1900, il évalue les importations à 35 millions et les exportations à 64.500.000 francs. (*D. a. C. R.*, 1901, n° 2641).

Pour apprécier le mouvement commercial de la France, nous prendrons les chiffres de 1895. Ceux de 1889 sont trop anciens et trop en disproportion avec les chiffres actuels ; quant à ceux de 1899, le rapport de M. Gallois n'indique que les quantités des principaux articles et rarement leur valeur. Le *Bulletin de la Chambre de commerce française de Smyrne* donne, il est vrai, pour 1900, une liste très détaillée des articles importés et exportés, mais il ne fait aucune distinction entre les marchandises étrangères et les marchandises françaises et il n'indique pas leur valeur. Or, malgré les différences et les difficultés d'évaluation, ce sont les valeurs qui nous importent le plus.

Voici, avec toutes les réserves de droit, les chiffres donnés par M. Chayet.

IMPORTATIONS FRANÇAISES A SMYRNE EN 1895

Acier.	4.500	Cotonnades. . .	137.600
Alcool	4.400	Coul., produits	
Amidon	65.160	chimiques . . .	12.330
Armes	24.000	Cuirs et peaux .	2.343.000
Beurre.	221.000	Cuivre	20.500
Bière.	42.960	Draperie	372.900
Chapeaux.	74.100	Drogues	128.100
Bougies	35.920	Farine	43.920
Briques et tuiles.	56.000	Ferronnerie. . .	49.760
Café	820.400	Fromage	36.360
Canevas et sacs.	25.800	Horlogerie et bi-	
Chaux et ciment.	124.000	jouterie	31.000
Clous et pointes.	303.000	Huiles diverses .	60.200
Cochenille	144.300	Indigo	11.000
Comestibles . . .	28.840	Liège	2.260
Cordages.	9.700	Laine et laine filée.	397.000
Coton filé.	8.100	Manufact., tissus	2.323.000

LES ZONES COMMERCIALES

81

Mercerie	362.000	Soieries	304.000
Meubles, pianos.	11.400	Soude	4.600
Porcelaine	151.500	Sucre	63.120
Papier-carton . .	50.150	Tapis	52.000
Plomb	118.600	Ferrailles. . . .	129.000
Pommes de terre	185.000	Tôles et fer blanc	3.060
Poissons salés,		Velours	174.000
salaisons	40.400	Verres à vitre. .	61.075
Poivre	38.080	Verroterie	912.000
Potasse	2.220	Vêtements	12.000
Quincaillerie . .	527.000	Vins et liqueurs.	157.200
Rhum	7.470	Divers	192.150
Riz	52.200		<u>12.661.415</u>
Savon	94.000		
		Contre fr. 12.883.977 en 1894.	

EXPORTATIONS DE SMYRNE EN FRANCE EN 1895

Alpistes	2.862	Maïs	97.988
Anis	68.640	Minerai de fer .	12.750
Avoine.	31.500	Opium	81.600
Amandes.	65.500	Orge.	270.600
Blé	27.750	Os.	52.500
Chanvre	113.100	Peaux	352.970
Crin	88.800	Pois chiches .	44.500
Coton	65.670	Racines de ré-	
Emeri	85.500	glisses	91.520
Eponges	47.425	Racines de sapo-	
Figues sèches en		naire.	2.715
caisses.	147.290	Rais. de Corinthe	8.580
F. sèches en sacs.	184.848	Raisins noirs . .	2.225.500
Figues sèches en		— rouges . .	22.880
caisettes. . . .	100.250	— sultanines	75.150
Fruits secs. . . .	98.150	Scammonée. . . .	16.200
Noix de galle. . .	18.600	Seigle	1.100
Gom. adragante.	62.625	Sésame	232.610
Gomme mastic . .	56.800	Tapis	741.600
Graines de pavot	287.385	Tabac	22.200
Huile d'olive . .	349.000	Vallonées.	18.304
Laine	173.360	Vins	47.360
Loupes de noyer.	58.320	(B. C. C., 1897, avril, p. 97.)	

La plupart des bateaux européens qui font du commerce avec le Levant ne s'arrêtent qu'à Smyrne ; ils touchent rarement aux autres petits ports de la côte, qui sont plutôt visités par des navires et des voiliers turcs. Ces navires y portent nos produits et en rapportent les marchandises indigènes. C'est ainsi que Scala-Nuova importe de l'étranger pour 35.000 francs de marchandises, tandis que la Turquie lui en fournit plus de 400.000. Scala-Nuova transporte à Smyrne du lignite et du tabac.

Vourla, dont l'importance est un peu plus grande, exporte directement des raisins à Hambourg et à Trieste par des navires allemands ou autrichiens ; mais elle envoie à Smyrne des céréales, de l'huile d'olive et un peu de vallonée.

Tchesmé et Macri se trouvent dans la même situation commerciale.

ARCHIPEL. — Les îles de l'Archipel¹ forment un vilayet spécial dont le chef-lieu est Rhodes, et quatre sandjaks : Rhodes, Chio, Mételin et Lemnos, qui englobent respectivement les îles suivantes :

Rhodes : Rhodes, Symi, Karpathos ;

Chio : Chio, Nikaria, Pathmos, Kalymnos, Khassos, Cos, Astropolia ;

Mételin : Mételin ;

Lemnos : Lemnos, Imbros, Ténédos.

Le climat de ces îles est en général salubre ; les cha-

¹ Superficie. 12.800 kilomètres carrés.

Population 325.000 hab., dont 25.000 musul.

Îles principales :

	Etendue.		Population.	
Rhodes.	1.490 kil. car.		30.000 hab.	
Karpathos . . .	400 —	—	8.000 —	
Chio.	1.200 —	—	60.000 —	
Mételin	3.500 —	—	110.000 —	
Lemnos	500 —	—	28.000 —	
Imbros.	500 —	—	9.000 —	

leurs de l'été y sont tempérées par les brises de la mer. Les plus hauts sommets atteignent 1240 mètres à Rhodes, 1027 à Mételin et 883 à Chio. Leurs pentes sont en général dénudées et stériles ; il n'existe de végétation et de verdure que dans le creux des vallées, et seulement dans les grandes îles. Les petites forment autant de blocs rocaillieux qui émergent de la mer. D'eaux courantes, nulle part, mais seulement des sources et des fontaines.

L'agriculture proprement dite est délaissée au profit de la culture de la vigne, de l'olivier, du figuier et des arbres fruitiers. Chio produit un lentisque qui donne la gomme mastic. Cette gomme résineuse et odorante sert à parfumer les eaux de-vie indigènes. L'industrie est peu florissante. Elle consiste en tanneries (Rhodes, Mételin et Chio), dans la pêche des éponges (Symi et Kalymnos), la fabrication des huiles d'olives (Chio et Mételin), celle des vins et eaux-de-vie (Mételin, Chio et Ténédos), enfin celle des tapis communs (Imbros). Le commerce d'exportation porte naturellement sur tous ces articles.

Rhodes, dont Lucien a dit dans ses dialogues : *c'était véritablement la ville du Dieu Soleil dont elle avait toute la beauté*, n'a rien conservé de sa grandeur passée. La ville actuelle a été bâtie par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Par sa situation géographique, Rhodes pourrait être l'entrepôt de l'archipel et de la côte prochaine d'Anatolie ; mais le voisinage de Smyrne et surtout de Syra qui est un port franc, dans l'archipel grec, limite nécessairement son importance commerciale.

M. de Belabre, consul de France, donne avec beaucoup de détails le mouvement du commerce de l'île de Rhodes pendant l'année 1900 (*M.O.C.*, 10 octobre 1901). Nous extrayons de son rapport la nomenclature des articles d'échange avec la France, alors même que la France partage avec d'autres pays la vente ou l'achat de ces articles.

IMPORTATIONS

Pays de provenance	Valeurs	
	en 1899	en 1900
	fr.	fr.
Café : Brésil (voie France et Italie)	480.000	300.000
Cuirs tannés : France et Italie. . .	280.000	200.000
Objets manufacturés, quincaillerie :		
Angleterre, Allemagne, France,		
Belgique.	1.400.000	2.500.000
Morue : France et Angleterre . . .	16.000	25.000
Plomb de chasse et en barre : France,		
Italie, Belgique, Autriche. . . .	17.000	25.000
Pommes de terre : France	14.000	3.000
Savons : Mételin, Smyrne, France.	180.000	90.000
Divers : tuiles, ciments, bouteilles,		
pharmacie : France, Autriche, etc.	180.000	200.000

M. de Belabre, qui tient ses chiffres des négociants de la place, ne peut assigner la part exacte de la France. Il estime au contraire à 500 ou à 600.000 francs sa part dans les exportations, avec les articles suivants :

Pays de destination	Valeurs	
	en 1899	en 1900
	fr.	fr.
Cocons : France et Beyrouth	200 000	100.000
Huile d'olive : France et Turquie . . .	200.000	300.000
Peaux : Trieste, France, Smyrne . . .	60.000	80.000
Sésames : Trieste, France, Russie,		
Egypte	450 000	550.000
Styrax : France, Allemagne, Chine,		
Autriche, Indes, Japon	225.000	240.000
Eponges : France et Beyrouth	50.000	»
Amandes : Smyrne, Autriche, Egypte,		
France.	»	60.000

Mételin, l'antique Mytilène, est située sur la côte orientale de l'île, près de l'ancien cap Malée. Elle est encore désignée sous le nom de *Castro*, à cause d'un château fort construit par les Génois, qui domine la ville.

M. Simandiris, agent consulaire de France, appréciant le mouvement commercial de l'île d'après les registre des percepteurs de droits de quais aux échelles de Mételin, Pirama et Plumari, attribue à la France le huitième rang dans le commerce d'importation de l'île et évalue à 200.000 francs le chiffre de nos ventes. Ces ventes ont porté sur les articles dont la nomenclature suit (*B.C.C.*, novembre 1899, p. 927):

Cuir divers.	70.000	Bougies	8.000
Drogueries.	28.000	Manufactures	7.000
Produits chimiques . .	14.000	Plomb de chasse. . . .	5.000
Peaux.	13.000	Naphte	4.000
Ciments.	11.000	Oxyde de zinc	3.000
Tuiles.	10.000	Pommes de terre . . .	3.000
Quincaillerie.	10.000	Café.	2.000
Plomb et tuyaux	10.000	Morue.	2.000

M. Simandiris n'entre pas dans le détail des exportations, qu'il se contente d'évaluer à 10.500.000 francs en 1897 et 6.904.000 francs en 1898. Mais si nous consultons M. Vital Cuinet pour une époque plus lointaine, — 1889 — où l'exportation s'est élevée à 11.320 000 francs, nous voyons qu'il a été exporté, à destination de France, 453.000 francs de marchandises, dont :

Vins.	117.000	Cuir et peaux	27.000
Raisins secs	100.000	Figues sèches.	3.000
Vallonées	70.000	Divers	80.000
Huile	56.000		

L'huile d'olive et la vallonée continuent de rester les principales richesses de l'île. Plus de vingt maisons de la place s'occupent exclusivement de l'exportation des huiles.

Chio, qui se relève péniblement du fameux tremble -

IMPORTATIONS

Pays de provenance	Valeurs	
	en 1899	en 1900
	fr.	fr.
Café : Brésil (voie France et Italie)	480.000	300.000
Cuir tannés : France et Italie . . .	280.000	200.000
Objets manufacturés, quincaillerie :		
Angleterre, Allemagne, France,		
Belgique.	1.400.000	2.500.000
Morue : France et Angleterre . . .	16.000	25.000
Plomb de chasse et en barre : France,		
Italie, Belgique, Autriche. . . .	17.000	25.000
Pommes de terre : France	14.000	3.000
Savons : Mételin, Smyrne. France.	180.000	90.000
Divers : tuiles, ciments, bouteilles,		
pharmacie : France, Autriche, etc.	180.000	200.000

M. de Belabre, qui tient ses chiffres des négociants de la place, ne peut assigner la part exacte de la France. Il estime au contraire à 500 ou à 600.000 francs sa part dans les exportations, avec les articles suivants :

Pays de destination	Valeurs	
	en 1899	en 1900
	fr.	fr.
Cocons : France et Beyrouth	200 000	100.000
Huile d'olive : France et Turquie . . .	200.000	300.000
Peaux : Trieste, France, Smyrne . . .	60.000	80.000
Sésames : Trieste, France, Russie,		
Egypte	450 000	550.000
Styrax : France, Allemagne, Chine,		
Autriche, Indes, Japon	225.000	240.000
Eponges : France et Beyrouth	50.000	»
Amandes : Smyrne, Autriche, Egypte,		
France.	»	60.000

Mételin, l'antique Mytilène, est située sur la côte orientale de l'île, près de l'ancien cap Malée. Elle est encore désignée sous le nom de *Castro*, à cause d'un château fort construit par les Génois, qui domine la ville.

M. Simandiris, agent consulaire de France, appréciant le mouvement commercial de l'île d'après les registre des percepteurs de droits de quais aux échelles de Mételin, Pirama et Plumari, attribue à la France le huitième rang dans le commerce d'importation de l'île et évalue à 200.000 francs le chiffre de nos ventes. Ces ventes ont porté sur les articles dont la nomenclature suit (*B.C.C.*, novembre 1899, p. 927):

Cuirs divers.	70.000	Bougies	8.000
Drogueries.	28.000	Manufactures	7.000
Produits chimiques .	14.000	Plomb de chasse. . .	5.000
Peaux.	13.000	Naphte	4.000
Ciments.	11.000	Oxyde de zinc. . . .	3.000
Tuiles.	10.000	Pommes de terre . .	3.000
Quincaillerie.	10.000	Café.	2.000
Plomb et tuyaux. . .	10.000	Morue.	2.000

M. Simandiris n'entre pas dans le détail des exportations, qu'il se contente d'évaluer à 10.500.000 francs en 1897 et 6.904.000 francs en 1898. Mais si nous consultons M. Vital Cuinet pour une époque plus lointaine, — 1889 — où l'exportation s'est élevée à 11.320 000 francs, nous voyons qu'il a été exporté, à destination de France, 453.000 francs de marchandises, dont :

Vins.	117.000	Cuirs et peaux . . .	27.000
Raisins secs	100.000	Figues sèches. . . .	3.000
Vallonées	70.000	Divers	80.000
Huile	56.000		

L'huile d'olive et la vallonée continuent de rester les principales richesses de l'île. Plus de vingt maisons de la place s'occupent exclusivement de l'exportation des huiles.

Chio, qui se relève péniblement du fameux tremble -

IMPORTATIONS

Pays de provenance	Valeurs	
	en 1899	en 1900
	fr.	fr.
Café : Brésil (voie France et Italie)	480.000	300.000
Cuir tannés : France et Italie . . .	280.000	200.000
Objets manufacturés, quincaillerie :		
Angleterre, Allemagne, France,		
Belgique	1.400.000	2.500.000
Morue : France et Angleterre . . .	16.000	25.000
Plomb de chasse et en barre : France,		
Italie, Belgique, Autriche	17.000	25.000
Pommes de terre : France	14.000	3.000
Savons : Mételin, Smyrne, France.	180.000	90.000
Divers : tuiles, ciments, bouteilles,		
pharmacie : France, Autriche, etc.	180.000	200.000

M. de Belabre, qui tient ses chiffres des négociants de la place, ne peut assigner la part exacte de la France. Il estime au contraire à 500 ou à 600.000 francs sa part dans les exportations, avec les articles suivants :

Pays de destination	Valeurs	
	en 1899	en 1900
	fr.	fr.
Cocons : France et Beyrouth	200 000	100.000
Huile d'olive : France et Turquie . . .	200.000	300.000
Peaux : Trieste, France, Smyrne . . .	60.000	80.000
Sésames : Trieste, France, Russie,		
Egypte	450 000	550.000
Styrax : France, Allemagne, Chine,		
Autriche, Indes, Japon	225.000	240.000
Eponges : France et Beyrouth	50.000	»
Amandes : Smyrne, Autriche, Egypte,		
France	»	60.000

Mételin, l'antique Mytilène, est située sur la côte orientale de l'île, près de l'ancien cap Malée. Elle est encore désignée sous le nom de *Castro*, à cause d'un château fort construit par les Génois, qui domine la ville.

M. Simandiris, agent consulaire de France, appréciant le mouvement commercial de l'île d'après les registre des percepteurs de droits de quais aux échelles de Mételin, Pirama et Plumari, attribue à la France le huitième rang dans le commerce d'importation de l'île et évalue à 200.000 francs le chiffre de nos ventes. Ces ventes ont porté sur les articles dont la nomenclature suit (*B.C.C.*, novembre 1899, p. 927):

Cuir divers.	70.000	Bougies	8.000
Drogueries.	28.000	Manufactures	7.000
Produits chimiques .	14.000	Plomb de chasse. . .	5.000
Peaux.	13.000	Naphte	4.000
Ciments.	11.000	Oxyde de zinc. . . .	3.000
Tuiles.	10.000	Pommes de terre . .	3.000
Quincaillerie.	10.000	Café.	2.000
Plomb et tuyaux. . .	10.000	Morue.	2.000

M. Simandiris n'entre pas dans le détail des exportations, qu'il se contente d'évaluer à 10.500.000 francs en 1897 et 6.904.000 francs en 1898. Mais si nous consultons M. Vital Cuinet pour une époque plus lointaine, — 1889 — où l'exportation s'est élevée à 11.320 000 francs, nous voyons qu'il a été exporté, à destination de France, 453.000 francs de marchandises, dont :

Vins.	117.000	Cuir et peaux	27.000
Raisins secs	100.000	Figues sèches. . . .	3.000
Vallonées	70.000	Divers	80.000
Huile	56.000		

L'huile d'olive et la vallonée continuent de rester les principales richesses de l'île. Plus de vingt maisons de la place s'occupent exclusivement de l'exportation des huiles.

Chio, qui se relève péniblement du fameux tremble -

IMPORTATIONS

Pays de provenance	Valeurs	
	en 1899	en 1900
	fr.	fr.
Café : Brésil (voie France et Italie)	480.000	300.000
Cuir tannés : France et Italie. . .	280.000	200.000
Objets manufacturés, quincaillerie :		
Angleterre, Allemagne, France,		
Belgique.	1.400.000	2.500.000
Morue : France et Angleterre . . .	16.000	25.000
Plomb de chasse et en barre : France,		
Italie, Belgique, Autriche. . . .	17.000	25.000
Pommes de terre : France	14.000	3.000
Savons : Mételin, Smyrne, France.	180.000	90.000
Divers : tuiles, ciments, bouteilles,		
pharmacie : France, Autriche, etc.	180.000	200.000

M. de Belabre, qui tient ses chiffres des négociants de la place, ne peut assigner la part exacte de la France. Il estime au contraire à 500 ou à 600.000 francs sa part dans les exportations, avec les articles suivants :

Pays de destination	Valeurs	
	en 1899	en 1900
	fr.	fr.
Cocons : France et Beyrouth	200 000	100.000
Huile d'olive : France et Turquie. . .	200.000	300.000
Peaux : Trieste, France, Smyrne . . .	60.000	80.000
Sésames : Trieste, France, Russie,		
Egypte	450 000	550.000
Styrax : France, Allemagne, Chine,		
Autriche, Indes, Japon	225.000	240.000
Eponges : France et Beyrouth	50.000	»
Amandes : Smyrne, Autriche, Egypte,		
France.	»	60.000

Mételin, l'antique Mytilène, est située sur la côte orientale de l'île, près de l'ancien cap Malée. Elle est encore désignée sous le nom de *Castro*, à cause d'un château fort construit par les Gênois, qui domine la ville.

M. Simandiris, agent consulaire de France, appréciant le mouvement commercial de l'île d'après les registre des percepteurs de droits de quais aux échelles de Mételin, Pirama et Plumari, attribue à la France le huitième rang dans le commerce d'importation de l'île et évalue à 200.000 francs le chiffre de nos ventes. Ces ventes ont porté sur les articles dont la nomenclature suit (*B.C.C.*, novembre 1899, p. 927):

Cuirs divers.	70.000	Bougies	8.000
Drogueries.	28.000	Manufactures	7.000
Produits chimiques .	14.000	Plomb de chasse. . .	5.000
Peaux.	13.000	Naphte	4.000
Ciments.	11.000	Oxyde de zinc	3.000
Tuiles.	10.000	Pommes de terre . .	3.000
Quincaillerie.	10.000	Café.	2.000
Plomb et tuyaux. . . .	10.000	Morue.	2.000

M. Simandiris n'entre pas dans le détail des exportations, qu'il se contente d'évaluer à 10.500.000 francs en 1897 et 6.904.000 francs en 1898. Mais si nous consultons M. Vital Cuinet pour une époque plus lointaine, — 1889 — où l'exportation s'est élevée à 11.320 000 francs, nous voyons qu'il a été exporté, à destination de France, 453.000 francs de marchandises, dont :

Vins.	117.000	Cuirs et peaux	27.000
Raisins secs	100.000	Figues sèches.	3.000
Vallonées	70.000	Divers	80.000
Huile	56.000		

L'huile d'olive et la vallonée continuent de rester les principales richesses de l'île. Plus de vingt maisons de la place s'occupent exclusivement de l'exportation des huiles.

Chio, qui se relève péniblement du fameux tremble -

IMPORTATIONS

Pays de provenance	Valeurs	
	en 1899	en 1900
	fr.	fr.
Café : Brésil (voie France et Italie)	480.000	300.000
Cuirs tannés : France et Italie. . .	280.000	200.000
Objets manufacturés, quincaillerie :		
Angleterre, Allemagne, France,		
Belgique.	1.400.000	2.500.000
Morue : France et Angleterre . . .	16.000	25.000
Plomb de chasse et en barre : France,		
Italie, Belgique, Autriche. . . .	17.000	25.000
Pommes de terre : France	14.000	3.000
Savons : Mételin, Smyrne, France.	180.000	90.000
Divers : tuiles, ciments, bouteilles,		
pharmacie : France, Autriche, etc.	180.000	200.000

M. de Belabre, qui tient ses chiffres des négociants de la place, ne peut assigner la part exacte de la France. Il estime au contraire à 500 ou à 600.000 francs sa part dans les exportations, avec les articles suivants :

Pays de destination	Valeurs	
	en 1899	en 1900
	fr.	fr.
Cocons : France et Beyrouth	200 000	100.000
Huile d'olive : France et Turquie . . .	200.000	300.000
Peaux : Trieste, France, Smyrne . . .	60.000	80.000
Sésames : Trieste, France, Russie,		
Egypte	450 000	550.000
Styrax : France, Allemagne, Chine,		
Autriche, Indes, Japon	225.000	240.000
Eponges : France et Beyrouth	50.000	»
Amandes : Smyrne, Autriche, Egypte,		
France.	»	60.000

Mételin, l'antique Mytilène, est située sur la côte orientale de l'île, près de l'ancien cap Malée. Elle est encore désignée sous le nom de *Castro*, à cause d'un château fort construit par les Gênois, qui domine la ville.

M. Simandiris, agent consulaire de France, appréciant le mouvement commercial de l'île d'après les registre des percepteurs de droits de quais aux échelles de Mételin, Pirama et Plumari, attribue à la France le huitième rang dans le commerce d'importation de l'île et évalue à 200.000 francs le chiffre de nos ventes. Ces ventes ont porté sur les articles dont la nomenclature suit (*B.C.C.*, novembre 1899, p. 927):

Cuirs divers.	70.000	Bougies	8.000
Drogueries.	28.000	Manufactures	7.000
Produits chimiques . .	14.000	Plomb de chasse. . . .	5.000
Peaux.	13.000	Naphte	4.000
Ciments.	11.000	Oxyde de zinc.	3.000
Tuiles.	10.000	Pommes de terre . . .	3.000
Quincaillerie.	10.000	Café.	2.000
Plomb et tuyaux. . . .	10.000	Morue.	2.000

M. Simandiris n'entre pas dans le détail des exportations, qu'il se contente d'évaluer à 10.500.000 francs en 1897 et 6.904.000 francs en 1898. Mais si nous consultons M. Vital Cuinet pour une époque plus lointaine, — 1889 — où l'exportation s'est élevée à 11.320 000 francs, nous voyons qu'il a été exporté, à destination de France, 453.000 francs de marchandises, dont :

Vins.	117.000	Cuirs et peaux	27.000
Raisins secs	100.000	Figues sèches.	3.000
Vallonées	70.000	Divers	80.000
Huile	56.000		

L'huile d'olive et la vallonée continuent de rester les principales richesses de l'île. Plus de vingt maisons de la place s'occupent exclusivement de l'exportation des huiles.

Chio, qui se relève péniblement du fameux tremble -

ment de terre de 1881, où presque tous les édifices et toutes les plantations de l'île furent anéantis, livre à l'exportation un million et demi environ de marchandises, dont le mastic et les amandes forment la plus large part, et reçoit de l'étranger pour 700.000 francs d'articles, où nous voyons figurer en première ligne les denrées coloniales, le beurre, le riz et les articles d'habillement.

Le commerce de Lemnos ne donne lieu qu'à un chiffre d'affaires insignifiant. Tenedos fait exclusivement un commerce de vins.

SAMOS. — La principauté tributaire de Samos, constituée par l'iradé impérial du 10 décembre 1832, n'est séparée de la côte d'Asie que par une distance de 4 kilomètres¹.

Le point culminant de l'île atteint 1.570 mètres ; de là descendent quatre petits cours d'eau.

Les principales cultures sont la vigne et l'olivier. La vigne couvre une étendue de 30.000 hectares. Le nombre des pieds d'olivier est évalué à 550.000. L'île produit encore des caroubes et des fruits. En dehors de la préparation du vin, des raisins secs et de l'huile d'olive, l'industrie locale se borne au tannage, à la cordonnerie, à la savonnerie et à la broderie de quelques étoffes de soie.

Le commerce s'effectue par les trois ports de Vathy, chef-lieu de l'île, Tigani et Karlovassi. A l'exportation il consiste en vins, raisins secs, olives et huiles d'olives, caroubes et fruits. L'exportation des vins a atteint, en 1900, 3.500.000 francs, dont près de moitié avec la France. A l'importation, nous fournissons pour environ 100.000 francs de cotonnades, lainages, soieries, peaux et verreries.

¹ Superficie 600 kilomètres carrés.
Population. 50.000 habitants.

KONIAH. — Le vilayet de Koniah se rattache à la zone de l'Archipel, à l'exception des sandjaks d'Adalia et de Nigdé, qui sont desservis par les ports de la Méditerranée : Adalia, Alaya et Mersina ¹.

Ce vilayet forme un haut plateau traversé par les chaînes du Taurus et de l'Antitaurus, d'où descendent à la mer des rivières qui ne sont pas navigables. On y trouve des lacs d'une assez vaste étendue, parmi lesquels le Kotch-Hissar, qui est un lac salé. Le climat est en général tempéré, mais, à l'intérieur, il n'est pas rare de rencontrer en hiver des froids de 8 degrés, tandis que la température s'élève facilement au-dessus de 30 degrés en été le long du littoral.

L'agriculture est très négligée ; les principales productions agricoles sont le blé, l'opium, le tabac et le coton. On élève des chèvres mohair, dont le poil est de qualité secondaire et des moutons caramans à grosse queue. Les forêts ne sont pas exploitées, sauf sur le littoral. Il existe des mines de plomb argentifère dans le sandjak de Nigdé. L'industrie s'exerce sur les tapis (Koniah), les étoffes de coton rayées dites aladjas, les nattes communes dites nattes de Syrie, le tiftik, la laine, les huiles de sésame, l'essence de menthe.

L'exportation porte sur tous ces produits, auxquels il convient d'ajouter la gomme adragante, les peaux de chèvre, les amandes, la graine de pavot, l'opium, le coton et les pois chiches. Cette exportation se fait par l'intermédiaire de négociants grecs ou arméniens dont le nombre a singulièrement augmenté depuis l'ou-

¹ Superficie. 91.600 kilomètres carrés.

Population 1.100.000 habitants.

Villes principales :

Koniah . . .	45.000 hab.	Bourdour . .	12.000 hab.
Adalia . . .	25.000 —	Alaya . . .	5.000 —
Sparta . . .	20.000 —	Nigdé, Ak-Chéïr, Caraman.	

verture du chemin de fer de Koniah. Dans cette dernière ville, ils n'étaient que 10 en 1896 et 90 au commencement de 1898.

La majeure partie des affaires se traite avec Smyrne : quelques-unes cependant se concluent directement avec Constantinople, par le chemin de fer d'Haïdar-Pacha.

Koniah, chef-lieu du vilayet, est l'ancienne Iconium qui devint, au moment de la conquête musulmane en Asie Mineure, la capitale des Turcs Seldjoucides, puis des Turcs Osmanlis. La ville actuelle est bâtie en pisé, avec des maisons basses et des rues étroites et tortueuses. Les jardins qui entourent chaque maison égayent seuls l'aspect de la ville.

IV. Méditerranée.

Les provinces bordant la Méditerranée sont les vilayets de Koniah (sandjak d'Adalia), d'Adana, d'Alep et de Beyrouth et les mutessarifliks du Liban et de Jérusalem.

Aux provinces d'Adana et d'Alep correspond le vilayet intérieur de Diarbékir, et, dans une certaine mesure, les vilayets plus lointains encore de Mamouret-ul-Azis, Bitlis et Van, qui échangent quelques produits avec Alep.

A la province de Beyrouth correspond le vilayet intérieur de Syrie.

Le mutessariflik désertique de Zor est desservi tout à la fois par les vilayets d'Alep et de Syrie, et par ceux de Bagdad et de Bassorah, sur le golfe Persique.

Les ports appartenant à cette zone sont ceux d'Adalia et d'Alaya (v. de Koniah), Selefké et Mersina (v. d'Adana), Alexandrette et Suédieh (v. d'Alep), Lattaquieh, Tripoli, Beyrouth, Saïda, Saint-Jean-d'Acre et Caïffa (v. de Beyrouth), Jaffa et Gaza (m. de Jérusalem).

Avant l'ouverture du chemin de fer de Koniah, le vilayet de ce nom était en majeure partie desservi par le port d'Adalia ; l'ouverture de la voie ferrée a détourné de la côte le mouvement commercial. Du même coup, Adalia a perdu beaucoup de son importance ; elle ne dessert plus aujourd'hui que le sandjak dont elle est le chef-lieu et celui de Nigdé.

Adalia est l'ancienne Attalia, fondée par Attale, roi de Pergame. Elle est bâtie au sommet d'un rocher qui domine la mer et est entourée d'une triple enceinte de murailles.

Adalia est peu fréquentée par les navires européens et pas du tout par les navires français. Presque tout son commerce se fait avec Smyrne et Constantinople, où ses négociants vont acheter les objets nécessaires à la consommation locale. De même, ses produits, enlevés par des voiliers, vont à Smyrne en consignation. Ces produits sont les blés et farines, la gomme adragante, les racines de réglisse, la laine, le tiftik, les peaux, le coton, les tapis, les cocons, la vallonée, les sésames et les bois (pin, mélèze, chêne blanc et chêne vert), dont l'exploitation appartient au gouvernement.

ADANA. — Le vilayet d'Adana¹ comprend une région basse, voisine de la mer, où le climat est chaud et humide l'été et où règnent les fièvres paludéennes, et une partie haute, traversée par le Taurus, où la température est toujours agréable. Il est arrosé par le Cydnus, le Sarus et le Pyramus.

¹ Superficie.	40.000 kilomètres carrés.
Population	400.000 habitants.
Villes principales :	
Adana.	42.000 hab.
Tarsous.	18.000 —
Mersina.	12.000 —
Erméneke	6.000 hab.
Sis	3.600 —
Seléfké	2.500 —

Le sol est en général fertile, surtout dans les plaines où la végétation est celle des régions chaudes ; il y vient des céréales, du riz, de l'opium, la vigne, l'oranger, le citronnier, la canne à sucre, les caroubes, les graines oléagineuses, mais surtout le coton, qui est d'une qualité renommée. Dans la montagne poussent les cerisiers, pommiers, poiriers, pêchers et noyers. Les forêts couvrent 490.000 hectares ; leurs principales essences sont le pin, le sapin, les chênes, cyprès, bouleaux, caroubiers, oliviers, mûriers et buis ; on en tire du bois de chauffage pour l'Egypte et pour la Syrie.

L'industrie peu florissante se borne à la fabrication de quelques étoffes grossières, des feutres, toiles et tapis, dits kilims. L'éducation des vers à soie se développe de plus en plus.

Le vilayet d'Adana possède une voie ferrée longue de 63 kilomètres, qui dessert le chef-lieu et le port de Mersina. Cette ligne, concédée en 1883, a été ouverte à l'exploitation en 1886. Une route carrossable, longue d'environ 325 kilomètres, traverse le vilayet de l'est à l'ouest en passant par Sis, Adana, Tarsous, Mersina, Seléfké et Mouth. Une autre route s'embranché à Tarsous et remonte vers le nord en franchissant les « Portes Syriennes ». Les transports se font, comme dans le reste de l'Empire, à dos de chameaux.

L'ensemble du commerce de la province d'Adana atteint 32 millions de francs, dont 22 millions à l'exportation. Il s'effectue par le port principal de Mersina et par les ports secondaires de Seléfké (Tach Udja), Kilindria, Anamour, Ayas et Caradash. Le vilayet d'Adana dessert encore la partie méridionale du vilayet de Sivas.

Avant l'ouverture du chemin de fer de Koniah, Mersina servait autant que le port d'Adalia aux transactions avec le vilayet du nord-est ; il pourra reprendre ce mouvement d'affaires et même l'augmenter, le jour où le

chemin de fer, passant par Adana, se prolongera jusqu'à Bagdad et le golfe Persique.

Mersina tire son nom d'un mot grec qui signifie myrtes. Presque inconnue il y a quarante ans, elle est aujourd'hui fréquentée par les navires de toutes les puissances européennes et visitée par leurs négociants. La ville est en général propre et bien construite. Malheureusement elle n'a pas de port; les navires doivent mouiller très loin de la cote et ne sont pas abrités.

Nous empruntons aux rapports consulaires français et anglais le mouvement commercial de Mersina avec notre pays, pendant les années 1898, 1899 et 1900, en faisant remarquer qu'à l'exportation nous tenons le premier rang des puissances européennes et à l'importation, le troisième.

IMPORTATIONS A MERSINA

	1898	1899	1900
	—	—	—
	fr.	fr.	fr.
Cafés	152.400	67.590	»
Tuiles et ciments.	133.790	41.575	37.000
Sucres et denrées coloniales	78.910	105.000	159.500
Pointes et plombs	54.330	29.682	11.500
Cuirs	38.400	41.440	10.425
Drogueries et couleurs	30.755	»	50.000
Papiers divers.	29.770	13.980	12.000
Manufactures.	25.880	25.455	163.000
Quincaillerie et verreries	17.860	»	28.875
Savons.	16.800	14.375	5.500
Farines, spiritueux, provisions.	16.240	12.445	»
Bougies	11.550	9.350	7.500
Epicerie.	»	41.980	»
Boissons et alcools.	1.925	»	7.000
Jute et sacs vides	1.300	»	»
Fer et ferronnerie	»	11.340	34.500
Divers.	77.415	29.415	32.500
	<u>687.325</u>	<u>443.627</u>	<u>559.300</u>

(M. O. C., 8 nov. 1900. — D. a. C. R., 1900, n° 2587.)

EXPORTATIONS DE MERSINA

	1898	1899	1900
	—	—	—
	fr.	fr.	fr.
Blé	»	»	23.750
Orge	»	»	75.000
Avoine.	»	»	575.350
Céréales.	854.000	565.000	»
Sésames.	»	»	489.750
Graines oléagineuses. .	»	»	426.000
Sésames et gr. oléagin.	999.000	635.000	»
Légumes secs	31.000	»	»
Gomme adragante . .	»	»	204.775
Graines jaunes	»	»	52.050
Gommes, graines jaunes.	1.047.000	492.000	»
Noyaux d'abricots . . .	66.000	58.000	61.250
Cire jaune	16.000	16.000	12.150
Cotons.	170.000	576.000	679.125
Laines.	262.000	274.000	180.750
Tapis	12.000	4.000	»
Peaux et cuirs	326.000	273.000	143.750
Cocons.	196.000	186.000	129.000
Boyaux salés.	»	8.000	»
Jaunes d'œufs, albumine	14.000	»	»
Chrome	11.000	8.000	16.000
Divers.	13.000	5.000	1.600
	<u>3.817.000</u>	<u>3.100.000</u>	<u>3.067.380</u>

(M. O. C., 8 nov. 1900. — D. a. C. R., 1900, n° 2587.)

Si l'on veut tenir compte du mouvement d'affaires des diverses petites échelles dépendant du vilayet, leur part peut être approximativement établie de la façon suivante (chiffres de 1899).

Seléfké, dont le port est Tach-Udja : 1.840.000 francs, dont 380.000 francs à l'importation, et 1.160.000 à l'exportation.

Anamour : 405.000 francs, dont 183.000 francs à l'importation et 222.000 à l'exportation.

Kilindria : 349.000 francs, dont 141.000 francs à l'importation et 208.000 à l'exportation.

Ayas et Caradash, 2.207.000 francs à l'exportation. Néant à l'importation.

Les blés, orges, vallonées, sésames, bois de construction et bois à brûler, sont les principaux articles d'exportation.

Adana, chef-lieu du vilayet, est une ville malpropre et mal bâtie. Son marché très important est fréquenté tous les mardis par 10.000 personnes.

ALEP. — Le vilayet d'Alep¹ contient une partie montagneuse, qui s'élève jusqu'à 2500 mètres et une partie basse, beaucoup plus étendue, qui est traversée par l'Euphrate, l'Oronte et le Pyramus. Dans cette région où la salubrité n'est pas parfaite et où règne le bouton d'Alep, le baromètre monte l'été jusqu'à 35 et 39 degrés¹.

Le sol est extrêmement fertile. Il produit du blé et de l'orge (Alep), du millet, des graines oléagineuses, des olives (Nézib), le coton, la racine de réglisse (Amouch, près d'Antioche), les pistaches (Alep et Orfa), les raisins, les noix, le tabac (Aïntab), et les fruits des pays chauds : oranges, citrons, figues, pastèques, melons et grenades. Les montagnes sont couvertes d'épaisses forêts où les oliviers, noyers, mûriers et grenadiers se mêlent aux chênes, pins et cyprès. On en retire toute sorte de bois de chauffage et de charbon de bois. Les pâturages y sont fort abondants : le vilayet d'Alep est l'un de ceux où l'on élève le plus de moutons et de chèvres.

L'industrie y est plus florissante que dans les autres

¹ Superficie. 78.600 kilomètres carrés.

Population 995.000 habitants.

Villes principales :

Alep. . . .	125.000 hab.	Kiliss	20.000 hab.
Orfa. . . .	55.000 —	Idlib.	13.000 —
Marach . .	52.000 —	Birerdjik. . .	10.000 —
Aintab. . .	43.000 —	Alexandrette.	10.000 —
Antioche. .	24.000 —		

provinces. Elle porte principalement sur le tissage des soies pures ou des soies mélangées (Alep), la fabrication des fils d'or et d'argent, et la tannerie (Aïntab et Marach). Il faut encore citer la fabrication des cordes et ficelles (Alep), les savonneries (Antioche), l'orfèvrerie, les armes, la teinturerie, la broderie et la passementerie, la préparation des fruits confits.

Les moyens de communication sont les mêmes que dans le reste de l'Asie turque : les transports se font à dos de chameau à raison de 3 fr. 50 par jour, pour une charge de 230 kilogrammes. L'Oronte n'est pas navigable et l'Euphrate ne commence à le devenir qu'à la sortie du vilayet. Une route de 160 kilomètres conduit d'Alexandrette à Alep. Une autre route de 50 kilomètres s'embranché sur la précédente à Top-Boghaz et conduit à Antioche.

Le commerce extérieur s'effectue par les ports d'Alexandrette et de Suédieh, mais celui-ci n'est visité que par les chalands et les voiliers.

A l'exportation, le commerce en 1900 s'est réparti, par ordre d'importance, entre les manufactures indigènes, la laine, les cocons et déchets de soie, l'orfèvrerie, les peaux et maroquins, le cuivre (provenant du vilayet de Diarbékir), le beurre, les racines de réglisse, les pistaches, le blé et l'orge, la noix de galle et les graines jaunes, les bestiaux, les oranges et citrons, les fruits secs et amandes, les albumines et jaunes d'œufs.

A l'importation, les principaux articles ont été : les cotonnades, les soieries, les métaux (fer, cuivre, étain), les draps et lainages, l'orfèvrerie, le tabac et le tombéki, les peaux et cuirs, l'indigo, la bonneterie, les denrées coloniales et conserves alimentaires, la quincaillerie, les couleurs, les produits chimiques et pharmaceutiques, le pétrole, etc.

La classification de ces articles ne saurait être rigou-

reuse ; elle varie d'une année à l'autre, parfois dans des proportions considérables.

Alep, chef-lieu du vilayet, est bâti sur une petite éminence près de la rivière Kouïk. Elle est entourée de murailles, qui ne constituent pas une défense, avec treize faubourgs, qui s'étendent sur un circuit de 12 kilomètres. Les anciennes maisons, construites en gros blocs de pierre sont d'un aspect misérable, mais elles sont confortables et bien ornées à l'intérieur. Les rues sont étroites. La ville est divisée en vingt-quatre quartiers ; les Européens habitent les quartiers du centre.

Antioche n'occupe plus aujourd'hui que la sixième partie de son ancien emplacement, au temps des Séleucides. On sait, qu'au moment des Croisades, elle fut le siège d'une principauté chrétienne.

Orfa est l'ancienne Edesse. Comme Antioche, elle fut le siège d'une principauté chrétienne qui subsista, même après la destruction du royaume de Jérusalem. Orfa est située à 263 kilomètres d'Alep. Les caravanes vont de l'une à l'autre de ces villes en cinq jours ; un cavalier met trois jours au pas régulier de son cheval.

Alexandrette, ville importante dans l'antiquité, n'était qu'une bourgade malsaine il y a cinquante ans. Quelques travaux d'assainissement et les nécessités commerciales lui ont rendu une partie de son importance, qui augmente tous les jours. La baie où est situé le port pourrait abriter les plus grandes flottes, mais il faudrait quelques travaux, notamment une jetée en pierre du côté nord, et l'on n'a construit pour les besoins du commerce que deux jetées en bois, qui ne sont même pas entretenues.

En 1900, la France, venant après la Turquie et l'Egypte, occupait le troisième rang dans l'exportation générale d'Alexandrette avec le chiffre de 4.654.000 francs ; à l'importation, elle venait après l'Angleterre, la Turquie,

l'Autriche et l'Italie, avec un chiffre d'affaires de 2.978 000 francs. En 1899, nos chiffres avaient été respectivement de 4.672.000 francs et 2.771.000 francs.

On peut prévoir que si jamais Alexandrette devient la tête de ligne d'un chemin de fer allant jusqu'au golfe Persique, elle sera l'une des métropoles commerciales de la Méditerranée, distançant de beaucoup Beyrouth et Smyrne.

EXPORTATIONS D'ALEXANDRETTE

(Chiffres de 1899)

	Valeur totale	Part de la France
	fr.	fr.
Tissus.	4.102.500	19.000
Laines	3.320.000	1.100.000
Cocons	2.300.000	2.050.000
Maroquins et peaux.	1.810.000	850.000
Cuivre et vieux cuivre.	1.800.000	108.000
Beurre	1.600.000	»
Racines de réglisse.	15 à 20.000 t.	»
Pistaches	646.800	48.250
Céréales.	598.000	61.000
Galles et graines jaunes	580.000	150.000
Bestiaux.	interdite en 1899 chiffre normal 500.000	»
Boyaux salés.	350.000	»
Oranges et citrons	320.000	»
Albumine et jaunes d'œufs	300.000	presque tout pour la France
Gommes.	275.000	55.000
Sésames, graines de pavots	213.000	6.000
Opium.	211.000	»
Amandes et noyaux d'abricots. . .	187.000	71.000
Huiles d'olives.	136.000	29.000
Raisins secs et figes	2.165.000	105.000

Autres articles : coton, cire jaune, savon, tabac, bois à brûler, charbon de bois, scammonée, vallonée, etc.

(B. C. C., 1901, mai, p. 868.)

IMPORTATIONS A ALEXANDRETTE

(Chiffres de 1900)

	Valeur totale — fr.	Part de la France — fr.	
Cotonnades, tissus divers	29.914.000	229.500	6 ^e rang
Soieries.	2.873.000	481.500	4 ^e —
Quincaillerie	2.610.050	255.125	4 ^e —
Argent monnayé et objets de valeur	2.261.575	242.700	3 ^e —
Draps	1.679.000	52.000 fr. en 1899)	5 ^e —
Cuirs et peaux	1.633.000	414.000	2 ^e —
Drogueries	1.203.250	290.000	1 ^e —
Sucre	903.800	44.625	4 ^e —
Fer, machines-outils	865.674	50.800	5 ^e —
Couleurs	596.400	9.875	7 ^e —
Soie	596.400	110.100	3 ^e —
Papier, cartons	533.975	52.500	3 ^e —
Plomb, zinc, fer-banc, acier. . . .	506.300	54.000	4 ^e —
Café	419.375	31.625	4 ^e —
Toiles d'emballage et sacs vides. .	457.550	19.950	4 ^e —
Conserves alimentaires	384.250	29.750	3 ^e —
Verrerie et cristaux	327.950	14.000	6 ^e —
Vins et spiritueux	119.300	20.825	4 ^e —
Cuivre	128.250	14.250	2 ^e —
Poivre et piment	42.500	3.000	5 ^e —
Cochenille	3.000	3.000	1 ^e —
Etc., etc.			

(B. C. C., 1902, janv. p. 219.)

Suédieh, à l'embouchure de l'Oronte, est le port d'Antioche. Il charge surtout par voiliers des céréales, des racines de réglisse et du chrome, pour une somme d'environ 20 millions de francs, tandis que ses importations atteignent à peine 700.000 francs. (V. Guinet, t. II, p. 175.)

DIARBÉKIR. — Du vilayet d'Alep on pénètre dans celui de Diarbékir par la route Birerdjik, Orfa et Séverek.

Quelques affaires se traitent aussi avec le vilayet de Mamouret-ul-Azis.

Le vilayet de Diarbékir se compose de plaines peu élevées, arrosées par le Tigre et l'Euphrate. La température oscille entre les chiffres moyens de — 11 degrés et + 35 degrés, suivant les saisons. Le climat est en général salubre, sauf à Diarbékir où règnent les fièvres ¹.

Faute de capitaux et de débouchés, le sol est peu cultivé ; il produit surtout des fruits, melons et pastèques qui, avec les sésames, les cocons et déchets de soie, la noix de galle, la gomme adragante, les peaux de chèvre et le cuivre, forment la base principale des exportations. Diarbékir et Mardin produisent un vin assez estimé. On élève beaucoup de troupeaux, notamment des moutons et des chèvres qui sont vendus à Alep et donnent du beurre et des peaux, vendues en grande quantité dans les autres provinces de l'Empire. Les forêts ont entièrement disparu, sauf dans le каза de Palou : le chêne en est l'essence presque unique. Les mines de cuivre d'Arghana jouissent d'une grande réputation.

L'industrie est réduite à la fabrication des tissus de soie, de coton et de laine, la broderie sur étoffes, la fabrication des tapis, la chaudronnerie.

Les moyens de communication terrestres sont les mêmes que dans le reste de l'Empire. Cependant, le Tigre est navigable depuis Diarbékir. Les transports s'effectuent au moyen de « kéleks », qui sont des radeaux

¹ Superficie. 46.800 kilomètres carrés.
Population 470.000 habitants.

Villes principales .

Diarbékir . .	35.000 hab.	Djézireh. . .	10.000 hab.
Mardin . . .	25.000 —	Palou	7.500 —
Séverek . . .	10.000 —	Arghana. . .	6.000 —
Nissibin . . .	10.000 —		

soutenus par des outres gonflées d'air. Comme le courant du fleuve est trop rapide pour le retour — sept nœuds à l'heure au minimum — lorsque ces outres sont arrivées à destination, elles sont dégonflées et reviennent à leur point de départ chargées à dos d'ânes. Ce système augmente beaucoup les frais.

Le vilayet est traversé par la route de Samsoun-Sivas-Kharpout, prolongée par les villes d'Arghana, Diarbékir, Mardin et Nissibin (226 kilom.), et allant ensuite à Mossoul. Une autre route allant du vilayet d'Alep à celui de Bitlis passe par Séverek, Diarbékir et Mefarkin. Les transports peu fréquents entre Diarbékir et Samsoun (585 kilom.) s'effectuent en 144 heures, tandis que ceux entre Diarbékir et Alep (450 kilom.) sont beaucoup plus nombreux et ne durent que 108 heures.

Le mouvement commercial du vilayet s'est chiffré pour l'année 1899 à 5.923.000 francs à l'importation et 10.975.000 francs à l'exportation. (*M. O. C.*, 4 avril 1901.)

La part de la France aux importations a été de 326.000 francs, tandis que celle de la Russie, de beaucoup prépondérante, a été de 2.145.000 francs. Les principaux produits que nous avons introduits sont : les bougies, le café, le sucre, les cuirs et les produits pharmaceutiques. Beaucoup de ces articles sont imités et contrefaits par nos concurrents étrangers. A l'exportation, nous avons reçu des poils de chèvre, de la gomme adragante, de la laine, des peaux et l'intégralité des cocons.

ZOR. — Le sandjak de Zor, distrait du vilayet d'Alep en 1857, a été constitué en mutessarifik spécial afin de donner au gouverneur l'autorité et l'initiative nécessaires pour arrêter les pillages des nomades. Deïr-el-Zor, sur l'Euphrate, le chef-lieu du nouveau gouvernement, est une ville neuve, propre, bien entretenue, encadrée dans

un bosquet de verdure qui contraste avec l'aridité général du sandjak¹.

La température y est très chaude et monte parfois l'été jusqu'à 55 degrés. Le mutessarifik est traversé par l'Euphrate et son affluent le Khabour. L'Euphrate n'est pas encore tout à fait navigable.

Les cultures uniques de cette province sont, pendant l'été le maïs et les sésames, pendant l'hiver le blé et l'orge. L'industrie se borne à la fabrication des abas.

Les transports se font par caravane, entre Deïr-el-Zor, Alep et Damas.

Le commerce d'exportation est évalué par M. Vital Cuinet à 2.850.000 francs et celui d'importation à 1.750.000 francs. Les importations principales portent sur les cotonnades, les soieries d'Alep, les tapis et le tabac.

Revenons à la côte :

BEYROUTH. — Le vilayet de Beyrouth est traversé par le Liban, dont les principaux sommets, près de Tripoli, dépassent 2500 mètres ; mais dans le Sud l'altitude est beaucoup moins élevée. C'est dans le sud que se trouvent ces montagnes illustrées par l'histoire : la chaîne du Carmel (400 à 600 m.), le mont Thabor (560 m.), le Gelboë (521 m.), les monts Ebal et Garizim (940 et 870 m.), où l'on allait honorer « les dieux du haut lieu ». De petits fleuves sans importance, le Nahr-el-Kébir, la Lita, le Kison et le Jourdain arrosent cette contrée où ils creusent parfois au pied des montagnes des vallées profondes et encaissées. Le Jourdain, qui coule sur les limites du vilayet, traverse les petits lacs Houleh et de

¹ Superficie 100.000 kilomètres carrés.

Population 100.000 habitants.

Villes principales :

Deïr-el-Zor. . 20.000 hab. Ras-ul-Aïn.

Tadmor(ancienne Palmyre.) Meyadin.

Tibériade. Le climat est généralement sain, sauf dans la région de Tripoli où règnent les fièvres. Le maximum de chaleur à Beyrouth est de 35 degrés, sur une moyenne de 27 degrés pendant l'été. L'hiver, la moyenne tombe à + 7 degrés¹.

Les productions agricoles sont par ordre de valeur : le blé, l'orge, les huiles d'olive, la soie, la laine, le maïs, la scammonée, l'avoine, le millet, les fruits frais, les oranges, les racines de réglisse, le sésame, les citrons, les noyaux d'abricots, le tabac, les figues sèches, etc. Le sandjak de Tripoli produit des œufs de volailles qui donnent lieu à une industrie très active sur les albumines et les jaunes d'œufs. On cultive encore la vigne.

Il existe des gisements de lignite, des schistes bitumineux, des carrières de marbre, mais aucune mine n'est exploitée. Pas de forêts proprement dites : dans les montagnes, les pins et sapins se rencontrent avec le chêne et le platane. Parmi les autres arbres, citons le mûrier, l'olivier, l'oranger et le citronnier.

Les industries sont peu actives et contrariées par la concurrence européenne. Les principales sont les industries textiles : filatures de coton (Beyrouth, Saint-Jean-d'Acre, Tripoli, Lattaquieh) et filatures de soie (Tripoli, Beyrouth, Saïda). Il faut ajouter à ces industries la fabrication de l'albumine et des jaunes d'œufs, les savonneries, les minoteries et les presses hydrauliques pour huileries, etc.

¹ Superficie. 30.500 kilomètres carrés.

Population 535.000 habitants.

Villes principales :

Beyrouth, 120.000 habitants, dont 30.000 musulmans.

Tripoli. . . .	30.000 hab.	Caïffa	10.000 hab.
----------------	-------------	----------------	-------------

Naplouse (Sa-		Safed	10.000 —
---------------	--	---------------	----------

marie). . . .	25.000 —	Nasra (Naza-	
---------------	----------	--------------	--

Lattaquieh. .	22.000 —	reth). . . .	8.000 —
---------------	----------	--------------	---------

Saïda (Sidon).	11.000 —	Tebria (Tibé-	
----------------	----------	---------------	--

Saint-Jean-		riade). . . .	7.000 —
-------------	--	---------------	---------

d'Acre. . . .	10.000 —	Sour (Tyr). .	6.000 —
---------------	----------	---------------	---------

L'ensemble des routes traversant le vilayet de Beyrouth atteint 625 kilomètres. Les principales sont : les routes de Lattaquieh à Hama, de Tripoli à Homs et Hama, de Beyrouth à Damas.

La route de Beyrouth à Damas qui était une route à péage, avait été concédée en 1857 à M. de Perthuis. Commencée en 1859, elle fut terminée en 1863. Elle a donné de forts beaux bénéfices. En 1892, on résolut de la remplacer par un chemin de fer, et la Compagnie concessionnaire de la route fit place à la Société des chemins de fer ottomans économiques de Beyrouth-Damas-Hauran, qui est restée presque entièrement française. La ligne commencée le 8 décembre 1892, a été construite par la Société des Batignolles, qui acheva ses travaux à la fin de 1894. Cette ligne a un développement de 147 kilomètres, entre Beyrouth et Damas, et 101 kilomètres entre Damas et Mzérîb, point terminus dans le Hauran. Elle est à voie de 1 mètre et a coûté fr. 36.098.000. Elle a dû franchir des altitudes très diverses, d'abord le faite du Liban, à 1487 mètres de hauteur, puis la plaine de la Beqâa à 900 mètres, enfin, le faite de l'Anti-Liban à 1400 mètres, pour redescendre à Damas (690 m) et Mzérîb (488 m.). Cette ligne doit se prolonger au nord entre Damas et Hama; elle est actuellement en construction.

La route de Tripoli à Homs et Hama est restée une route à péage, exploitée par une Compagnie indigène. Son capital est de 644.000 francs. Le dividende distribué a été en moyenne de 23 francs par action de 92 francs.

Le mouvement commercial de tous les ports du vilayet de Beyrouth peut être évalué à 127.000.000 francs, dont 71.600.000 à l'importation et 56.200.000 francs à l'exportation. Ces ports sont Beyrouth, Tripoli, Lattaquieh, Caïffa, Saïda, Sour et Saint-Jean-d'Acre.

Beyrouth est l'ancienne Béryte, qui a eu des fortunes très diverses. A la fin du XVIII^e siècle, elle ne comptait

plus que 6.000 habitants. La ville actuelle, vue de la mer, se présente en amphithéâtre avec un bel aspect. Dans le fond, les montagnes du Liban ; tout autour de la ville des plantations de mûriers, d'orangers et d'oliviers. Elle n'a que quatre ou cinq belles rues ; les autres sont de simples ruelles étroites qui entretiennent la fraîcheur. Le port de Beyrouth est protégé depuis peu d'années contre les vents et les fortes mers par une grande jetée et plusieurs môles.

Malgré l'importance de Beyrouth, nous n'avons pas de chiffres précis ni concordants sur le mouvement commercial de cette ville.

M. V. Cuinet, qui écrivait en 1895, l'estimait en moyenne à 87.600.000 francs. dont 42.600.000 francs à l'importation et 45 millions à l'exportation. (V. Cuinet, *la Syrie*, p. 67.) M. V. Cuinet écrivait au lendemain d'une crise financière très grave, dont les effets se font encore sentir. Les rapports de nos consuls ne font ressortir depuis 1898 qu'une moyenne de 54 millions, dont 37 millions à l'importation et 17 millions à l'exportation. Nous citons ces chiffres, tels qu'ils se présentent :

1898. Importation. 96.062.000 kilogrammes. Valant environ 36 millions.

— Exportation. 28.606.000 kilogrammes. Valant 18 millions, dont 16 millions pour les soies.

(B. C. C., juillet 1900, p. 50.)

1899. Importation. 112.364.000 kilogrammes. Valant environ 38 millions.

— Exportation. Pas de chiffres. La soie représente les huit dixièmes du trafic.

(M. O. C., 23 mai 1901.)

1900. Importation. 102.200.000 kilogrammes.

— Exportation 27.408.000 kilogrammes. Les soies représentent une valeur de 14 millions.

(M. O. C., 19 décembre 1901.)

Nous résumons le rapport consulaire français pour

l'année 1900 avec les indications diverses qu'il fournit :

IMPORTATIONS

1 ^o Produits minéraux :		Pays de provenance.
Tuiles	8.000 q.	France. Prix 80 francs les 100 kilogrammes.
Marbres	8.000 —	Italie. Belgique.
Poterie	1 006 —	Marscille.
Chaux	6.030 —	France. Prix 2 fr. 30 à 2 fr. 60 les 50 kilogrammes.
Ciment	4.680 —	Marseille.
Plâtre	1 590 —	Chypre.
Charbons de terre.	46.770 —	Angleterre.
Briquettes	202.969 —	—
Armes de chasse .	370 —	Belgique.
Machines à coudre.	490 —	Marque Singer.
Bicyclettes	14 —	—
Phonographes . .	250 —	Amérique.
Bougies	864 —	France, Belgique et Autriche.
Pétroles	5.535 t.	Russie.

Métaux et ouvrages en métaux :

Fers	15.790 q.	Belgique, pour 5 à 600.000 fr.
Cuivres	146 t.	Angleterre
Acier, étain, plomb	114 —	Belgique, Italie, France.
Pointes	6.360 q.	Belgique, Allemagne. Prix 22 à 28 francs les 100 kilos.
Clous pour souliers	300 —	France.
Horlogerie	pet. quant.	Autriche. Suisse, Allemagne, France.
Montres	—	Amérique. Prix, 4 à 8 francs (métal), 12 à 15 francs (argent).

Bois :

Bois de teinture .	8.387 q.	Caramanie.
Bois de menuiserie	700 —	—
Bois de plaquage .		France et Italie.
Bois divers	36.770 —	Turquie et Autriche.

Boissons :

Vins fins	8 à 10.000 lit.	Bordeaux.
Bières	2.488 q.	Allemagne, France.
Cognacs	pet. quant.	Grèce, France. Les indigènes préfèrent l'arak.

Produits alimentaires :

Café.	752 t.	Marque Santos. Prix 85 francs les 100 kilogrammes.
---------------	--------	--

Comestibles	21 000 q.	France, Angleterre.
Sucres	45.540 —	Russie, Autriche, France.
Sucreries	35.000 fr.	30.000 francs pour la France.
Riz	45.760 q.	Rangoon, Egypte.

Produits chimiques et couleurs :

Prod. chim. et ph.	1.820 q.	Allemagne.
Eaux minérales . .	412 —	France.
Vernis	97 —	France et Belgique.
Couleurs	447 —	Belgique.
Indigo	460 —	
Cochénille	30.000 fr.	
Allumettes	2.855 q.	Autriche, Italie.

Verreries :

Verreries propr. dites	6.730 q.	
Verres colorés . .	1.340 —	La France vend surtout les verres moulés et les glaces de premier choix.
Verroteries	11 —	
Demi-cristaux . .	1.360 —	

Tissus :

Draps	4.108 q.	La France fournit surtout les draps nouveautés.
Tissus et cotons . .	68.330 —	Angleterre.
Tissus de lin, env.	250.000 fr.	
Soieries	46.450 kil.	Belgique, Angleterre, Allemagne, dont les trois quarts avec la France (1.300.000 fr.)
Mercerie	9 600 q.	La France fournit les qualités supérieures pour la bonneterie et la lingerie.

Papiers :

Papier d'emballage.	2.070 q.	La France en fournit un tiers.
Pap. de luxe et images.	1:240 —	Autriche, Italie, France.
Papier à cigarettes.	5.609 —	Italie et Autriche.

Cuir et peaux :

Cuir bruts	6.092 q.	France presque exclusivement.
Cuir ouvrés	5.780 —	—
Veaux couleurs et veaux cirés . .	5 à 600.000 fr.	France et Allemagne.

Divers :

Argenterie fine . .	46 q.	France, Allemagne, Angleterre.
Argenterie plaquée.	115 q.	France.

Cartons bruts . . .	1.194 q.	Autriche.
Cartes à jouer . . .	48.000 fr.	40.000 francs avec la France.
Meubles	1.360 q.	Autriche.
Parfumerie fine . . .	746 —	France, Italie et Allemagne.
Tombac	1.480 —	Perse.

EXPORTATIONS

<i>Soies :</i>		Pays d'expédition	
Soie et bour. de soie.	3.659 q.	France, pour les trois quarts au moins.	
Cocons.	605 —	—	—
Frisons	1.280 —	—	—
Déchets de filature.	870 —	—	—

Céréales, Fruits :

Orge	8.400 —	Angleterre et Belgique.
Olives et huile d'ol.	2.980 —	France, Italie et Egypte.
Oranges	84 —	Russie, Angleterre.
Citrons	3.226 —	
Abricots secs . . .	900 —	
Figues sèches . . .	158 —	
Raisins secs. . . .	10.190 —	
Noyaux d'abricots .	Prix 65 fr. les 100 kg.	Marseille. Un million de francs.
Racines de réglisse.	17.150 q.	Amérique, France.

Divers :

Savons.	1.283 q.	Egypte.
Laines.	8.239 —	France et Angleterre.
Bitumes	1.000 —	Europe et Amérique.

Lattaquieh, à 2 kilomètres de l'embouchure du Nahr-el-Kébir, est bâti au pied d'une colline dont la verdure, encadrant les maisons grises de la ville, lui donne un aspect pittoresque. Le port s'ensable de plus en plus.

La part de la France, dans le mouvement commercial de Lattaquieh, peut être évaluée à 1.192.000 francs, dont 82 000 francs à l'importation et 1.110.000 francs à l'exportation (*B. C. C.*, avril 1899, p. 706). Ces chiffres, qui sont ceux de 1898, se décomposent de la façon suivante :

IMPORTATIONS

	quint	fr.	sur un total de fr.
Alcools et boissons	150	7.500	24.800
Papiers et cartons.	15	700	6.000
Tuiles et briques	5 1/2	2.100	4.400
Drogueries	250	5.000	40.000
Quincaillerie et ferrailles	25	5.000	161.000
Peaux tannées.	79	39.400	51.500
Tissus divers	"	6.000	404.000
Articles divers	"	21.000	167.200

EXPORTATION

	quint.	fr.	sur un total de fr.
Blé et orge.	200	3.000	496.000
Féverolles	2.070	24.200	574.500
Pois-chiches.	8.230	140.000	574.000
Huiles d'olives.	170	8.500	109.000
Cocons et soie	516	413.000	552.000
Albumine et jaunes d'œufs . . .	"	510.000	520.000
Articles divers	"	11.000	152.000

Nous n'avons pu nous procurer les chiffres du commerce de Tripoli.

LIBAN. — Le mutessarifik du Liban¹ a été constitué en 1861, à la suite des massacres de Beyrouth et de l'expédition française en Syrie, pour assurer la sécurité des chrétiens. Le gouverneur de la province doit être chrétien. Il a deux résidences officielles, l'une, en été, au village de Beït-ed-Din, à 27 kilomètres de Beyrouth, et l'autre, en hiver, à Ba'abda, à une heure de cette même ville : seulement, il est autorisé à avoir une habitation à Beyrouth.

¹ Superficie. 6.500 kilomètres carrés.

Population 100.000 habitants.

Villes principales :

Chouéifat. . . 9.000 hab. Antoura.

Ba'aqlin . . . 5.000 — Djébaïl (Byblos.)

Djezzin . . . 5.000 —

Le mutessariflik est traversé par la chaîne du Liban, dont certaines altitudes atteignent 3000 mètres. Aucun cours d'eau important ne l'arrose. Le climat, généralement sain, est très salubre dans les montagnes, où la neige tombe parfois en abondance. Sur la côte, les chaleurs égalent celles de Beyrouth.

Les habitants se livrent surtout à la culture du mûrier, des pois chiches, de l'orge, des lentilles, des fèves, des citrons, et des oranges. Plus de forêts : les mûriers ont tout envahi pour la culture de la soie. On ne rencontre plus çà et là que quelques bois de chênes et de pins ; les fameux cèdres du Liban ne sont plus, dit-on, qu'une douzaine.

L'industrie est réduite à la fabrication de la soie, de l'huile d'olive, du vin et des raisins secs.

Les routes ont un développement d'environ 250 kilomètres en bon état. Les chariots y circulent aisément, mais la nature montagneuse du pays donne la préférence aux mulets.

Le mouvement commercial se confond avec celui de Beyrouth et de Tripoli.

JÉRUSALEM. — Le mutessariflik de Jérusalem¹ (en turc : Qouds i Chérif) a été créé en 1873. Il est traversé par les montagnes de Judée, d'une altitude moyenne de 7 à 800 mètres, qui dans le nord se rejoignent aux monts Ebal et Garizim et à la chaîne du Carmel. Le Jourdain et la mer Morte forment sa limite orientale du côté du vilayet de Syrie. Le climat est généralement salubre.

¹ Superficie . . 22.000 kilomètres carrés.

Population . 340.000 hab. dont 250.000 musulmans et 40.000 juifs.

Villes principales :

Jérusalem. 55.000 habit. dont 11.000 musulmans et 33.000 juifs.

Jaffa . . . 22.000 —

Gaza . . . 21.000 —

Hébron . . 15.000 —

Bethléhem 6.000 — dont 5.850 chrétiens et 150 musulmans.

sauf aux abords de la mer Morte, où règnent les fièvres. La température est chaude ; l'hiver, elle descend rarement à zéro, tandis qu'en été elle se maintient autour de 33 degrés. A Jaffa, le thermomètre oscille entre 12 degrés l'hiver et 43 degrés l'été.

Le pays produit des céréales : blé, orge, etc., des légumes frais et secs ; des raisins, olives, oranges et fruits divers. La culture de la pomme de terre y a fait de grands progrès. Des bois d'oliviers, cyprès, chênes, platanes, hêtres, sycomores, etc., ont remplacé les anciennes forêts. La mer Morte rejette de l'asphalte.

Les industries consistent dans la fabrication de l'huile d'olive, des vins, des savons, l'ébénisterie, la verroterie, les poteries, et les articles de piété sous leurs formes les plus variées.

Plusieurs routes relient les principales villes de la province ou se continuent dans le vilayet de Beyrouth : route de Jaffa à Naplouse ; route de Jaffa à Jérusalem (60 kilomètres) ; route de Jérusalem à Jéricho (24 kilomètres) ; route de Jérusalem à Bethléem et à Hébron (30 kilomètres), mais la principale voie de communication est le chemin de fer de Jaffa à Jérusalem qui, avec les courbes, a un développement de 86 kilomètres.

La Compagnie concessionnaire de ce chemin de fer est une Compagnie française. Les travaux commencés le 1^{er} avril 1890 ont été terminés le 26 septembre 1892 et ont coûté 10 millions de francs. La ligne monte de la cote 4 (gare de Jaffa), à la cote 756 (gare de Jérusalem). Elle traverse la plaine de Saron et passe à Lydda et Ramleh (l'anc. Arimathie). Le trajet dure trois heures.

Jérusalem est entourée de trois côtés par la vallée du Cédron ou de Josaphat, et par la vallée de Hinnom ; au nord, elle aboutit à un plateau. L'empereur Soliman lui a donné en 1534 un mur d'enceinte haut de 13 mètres sur un peu plus de 1 mètre d'épaisseur ; ce mur percé aujour-

d'hui de huit portes a un développement total de 4 kilomètres. Suivant l'usage oriental, la ville est divisée en quartiers, qu'habitent les différentes races ou nationalités : quartier juif et quartier arménien au sud et au sud-ouest ; quartier chrétien au nord-ouest ; quartier musulman au nord-est. Les églises et les mosquées abondent dans cette ville que trois religions revendiquent également comme une ville sainte. Les principaux monuments sont la mosquée d'Omar et l'église du Saint-Sépulcre.

Jaffa est l'ancienne Joppé. Son port a été amélioré il y a une vingtaine d'années ; il pourrait être le centre d'un trafic très important, si les quarantaines n'entraînaient incessamment le mouvement de la navigation. Son commerce avec la France s'est élevé en 1890 à 1.925.000 francs, dont 1.425.000 à l'importation et 500.000 francs à l'exportation. Ces chiffres se décomposent de la façon suivante :

IMPORTATIONS		
	fr.	sur un total de fr.
Bougies, cierges et paraffines . . .	45.000	123.000
Cafés	400.000	620.000
Cons. alim. et salaisons	60.000	402.000
Chaux et ciments	58.000	70.000
Draperies et confections	18.000	830.000
Fruits secs et frais	6.000	288.000
Farine	40.000	570.000
Lainages	10.000	282.000
Machines et appareils divers . . .	50.000	280.000
Objets religieux	30.000	116.000
Poteries, verrerie et faïences . . .	45.000	223.000
Pétrole	18.000	160.000
Peaux et cuirs	75.000	187.000
Produits pharmac. et droguerie . .	30.000	255.000
Quincaillerie et clouterie	45.000	473.000
Sucre	140.000	870.000
Tissus de coton, toile et filés . . .	20.000	2.415.000
Tuiles et briques	112.000	112.000
Vins, bières et spiritueux	130.000	725.000

Zinc, cuivre, étain et plomb.	4.000	209.000
Divers.	89.000	»
	<u>1.425.000</u>	<u>13.530.000</u>

(B. C. C., juin 1900, p. 934.)

EXPORTATIONS

	fr.	sur un total de fr.
Blé	150.000	150.000
Coloquintes	5.000	53.000
Laines en suint	20.000	59.000
Lupins.	35.000	35.000
Oranges et citrons	10.000	2.540.000
Œufs	5.000	52.000
Os	28.000	28.000
Objets de piété.	190.000	556.000
Peaux brutes.	25.000	52.000
Raisins, fruits	500	253.000
Sésames.	80.000	680.000
Vin, cognac, eaux-de-vie	70.000	1.157.000
Divers.	16.500	»
	<u>500.000</u>	<u>11.593.000</u>

(B. C. C., juin 1900, p. 938.)

Gaza, illustrée par les exploits de Samson, est une simple rade foraine, visitée à certaines époques de l'année par des voiliers qui y chargent de grandes quantités d'orge. M. V. Cuinet estime à 6.000.000 de francs le mouvement commercial de cette rade, mais ce chiffre est très exagéré. (V. Cuinet, *la Syrie*, p. 614.)

SYRIE. — Le vilayet de Syrie est traversé dans sa partie occidentale par le Liban et l'Anti-Liban, qui se prolongent vers le sud en pentes décroissantes. Le sommet le plus élevé de l'Anti-Liban est le mont Hermon (2860 mètres). Entre le Liban et l'Anti-Liban s'étend la plaine de Ba'albeck et de la Beqâa. Au delà de l'Anti-

Liban commencent de vastes plaines qui confinent au désert¹.

Le vilayet est arrosé par l'Oronte, la Lita et le Jourdain. Le bassin de ce dernier fleuve est à 208 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée, au lac de Tibériade et 400 à la mer Morte. Il y règne pendant l'été une chaleur horrible : les températures de 55 degrés n'y sont pas rares. Le reste du vilayet est plus tempéré, si ce qualificatif peut convenir à la ville même de Damas, où le thermomètre monte à 38 degrés en juillet. et dans le Hauran, où il monte à 40 degrés.

Les productions agricoles varient suivant les saisons. Les cultures d'hiver sont le blé, l'orge, la vesce, les pois-chiches, les fèves et les lentilles ; les cultures d'été sont le maïs, le chanvre, le coton, le sésame, la vigne. Le Hauran, où la production du blé est très grande, est considéré comme le grenier de la Syrie. L'ensemble de ces productions est estimé par M. V. Cuinet à 250 millions de francs, dont : blé, 43 ; orge, 39 ; maïs, 39 ; anis, 27 ; soie, 21 ; fruits frais, 13 ; sésame, 12 ; légumes frais, 12 ; puis viennent les raisins frais, pastèques, olives, raisins secs, etc. (V. Cuinet, *la Syrie*, p. 323.)

Le peuplier et l'acacia constituent les principales essences des forêts.

Les industries dominantes sont la fabrication des soieries (couthnou, aladja, dima, aba, maqhlah, kéfyé, etc.) à Damas, Homs et Hama ; les tapis, armes et cuivres

¹ Superficie 100.000 kilomètres carrés.

Population 960.000 habitants.

Villes principales :

Damas . . .	155.000 hab.	Ba'albeck .	5.000 hab.
Homs . . .	60.000 —	Racheya . .	5.000 —
Hama . . .	45.000 —	Hamidiyeh .	5.000 —
Douma . . .	8.000 —	Souéda . . .	4.500 —
Salt	5.000 —	Mzérib . . .	200 —
Sélimiyeh .	6.000 —		

travaillés (Damas); la bijouterie, la sellerie, la maroquinerie (Damas), etc.

Les principales voies de communication sont la route de Lattaquieh à Homs et Hama, la route de Tripoli à Homs et le chemin de fer de Beyrouth à Damas et Mzérîb.

Le mouvement commercial du vilayet de Syrie est évalué à environ 280 millions de francs à l'exportation et 55 à l'importation. Ce commerce est bien entendu un commerce tout intérieur ou d'échange avec les vilayets voisins, puisque le vilayet de Syrie ne touche à la mer d'aucun côté. Dans ces chiffres, la part de la ville même de Damas n'est que de 12 millions à l'exportation et 18 à l'importation. Le sandjak du Hauran, dont on connaît l'importance agricole exporte 84 millions de céréales et 35 millions de bestiaux. Dans l'ensemble des objets exportés, la France reçoit la presque totalité des soies qui ne sont pas consommées par les fabriques indigènes.

V. Golfe Persique.

La zone du golfe Persique comprend le seul vilayet maritime de Bassorah et les vilayets intérieurs de Bagdad et de Mossoul, desservis par le Tigre.

Bien qu'elle possède une grande étendue de côtes, la province de Bassorah n'a pas de port proprement dit; celui de Kovéït se livre au cabotage plutôt qu'au grand commerce. Mais on peut considérer Bassorah, à 95 kilomètres de la mer, comme un véritable port. Le reflux de la mer s'y fait sentir jusqu'à une hauteur de trois mètres, et les vapeurs européens y remontent en toute saison.

BASSORAH. — Le vilayet de Bassorah est tout entier

composé de plaines dénudées qui confinent à l'ouest au désert de Syrie. De ce côté, il n'a pas de limites précises ; la province du Nedjed, la plus récemment soumise (1870), impénétrable jusqu'à ce jour aux Européens, se perd dans les sables de l'Arabie ¹.

Le vilayet est arrosé dans sa partie centrale par l'Euphrate et le Tigre, qui se réunissent à Kourna, où ils forment le Chott-el-Arab. Le Chott-el-Arab, jusqu'au moment où il se perd dans la mer, effectue un parcours de 150 kilomètres.

Nul vilayet n'est plus chaud ni plus malsain ; les canaux jadis creusés par les califes pour la fertilisation du pays se sont obstrués, les marais sont très nombreux, et les fièvres paludéennes sont fréquentes, notamment à Bassorah.

Le vilayet, connu encore sous le nom d'Irak-Arabi, fut, dans l'antiquité et même à l'époque des califes, d'une fertilité prodigieuse, en même temps que le théâtre d'une vie intellectuelle et commerciale très intense. Les guerres ont tout détruit et c'est véritablement aujourd'hui une province de mort et de désolation. Le sol, resté très fertile, mais à peine mis en valeur sur de petites étendues, produit énormément de dattes dont les plus renommées sont celles du Nedjed, du riz qui vient fort bien dans les marais, du blé, de l'orge, du maïs et du millet. Comme fruits, citons les figues, les grenades, les raisins, les coings, les citrons et limons. Les forêts ont entièrement disparu ; cà et là poussent des peupliers, platanes et tama-

¹ Superficie.	130.000 kilomètres carrés.
Population.	1 million d'habitants environ.
Villes principales :	
Bassorah.	18.000 hab.
Kovéït.	3.000 —
Nasériyé.	12.000 —
Souk-el-Chik.	12.000 —
Amara.	9.500 —
Kourna.	5.000 hab.
Hassa dans le	
Nedjed	42.000 —
Kattar.	9.000 —

riniers. Le vilayet est obligé, pour se procurer du bois, d'aller le chercher soit aux Indes anglaises, soit à Mossoul.

L'élevage du bétail est très développé et fournit en chevaux, laines, peaux, boyaux et beurre à peu près le tiers du commerce d'exportation. La pêche des huîtres perlières se pratique couramment sur les côtes du Nedjed.

L'industrie se borne à la fabrication des abas, des tentes et des nattes. Les habitants de Kovéït construisent pour le cabotage de petits voiliers nommés *baghalés*.

Les transports par terre se font par caravanes, qui, dans ces plaines immenses, n'ont pas de routes tracées. La navigation fluviale est plus importante. Bassorah, qui est en réalité le port de Bagdad, est en communication avec cette ville soit par des voiliers ou barques appartenant à des particuliers, soit par les vapeurs de la Compagnie ottomane de navigation fluviale dirigée par l'amirauté de Bassorah, soit enfin par ceux d'une Compagnie anglaise. Les vapeurs font le voyage d'aller et retour en sept ou huit jours si les eaux sont hautes, en dix ou onze si elles sont basses. Mais il arrive souvent que durant la saison des basses eaux, qui dure de juin à novembre, la navigation sur le fleuve est absolument impossible. Alors les marchandises peuvent s'accumuler à Bassorah. Les prix de transport sur les bateaux ottomans sont d'environ 4 centimes le kilogramme.

Le mouvement commercial de Bassorah qui vers 1890 n'était que de 45 millions de francs en moyenne, s'est élevé en 1899 à près de 60 millions, dont 30.500 000 à l'importation et 29 millions à l'exportation. Ce mouvement ne doit pas être considéré comme propre à la ville de Bassorah ; en réalité Bassorah est un port de transit pour Bagdad et la Perse, qui peuvent revendiquer la majeure partie des marchandises exportées ou importées.

Il n'existe pas de maison française à Bassorah. Le

trafic qui se fait entre cette ville et la France est aux mains de commissionnaires indigènes établis à Marseille, qui opèrent pour leurs clients de Bagdad ou de Bassorah.

En l'absence de toute statistique douanière, M. Rouet, vice consul de France, estime que nos ventes à Bassorah ne doivent pas dépasser 3 millions et demi de francs, dans lesquels les sucres de Marseille entrent pour 2 millions. Nos achats s'élèveraient à 3 millions, dont moitié en laines. (*M. O. C.*, 6 juin 1901.) Malgré ces chiffres peu élevés, la France tiendrait encore le deuxième rang dans le commerce général du port. Ces chiffres pourraient se relever si les Messageries maritimes ou toute autre Compagnie de navigation française consentaient à desservir le golfe Persique, comme les Messageries l'ont fait un moment en 1896.

D'une façon générale, les marchandises dominantes sont : à l'exportation, les laines, dattes, gommes, chevaux, noix de galle, opium, crin et mohair ; à l'importation, les soieries, lainages et cotonnades, les épices, le sucre, le riz, le bois pour caisses de dattes, le café, le fer et le tabac.

La ville actuelle de Bassorah se trouve à 10 kilomètres de la ville des Califes, où l'on voit quelques ruines intéressantes. Elle est sale, non pavée, malsaine, et ne contient qu'un beau quartier créé en 1870 par Midhat-Pacha, alors gouverneur de la province.

BAGDAD. — Le vilayet de Bagdad est, comme celui de Bassorah, composé de plaines dont quelques collines seulement rompent la monotonie du côté du nord¹. Il est

¹ Superficie 140.000 kilomètres carrés.

Population 850.000 habitants.

Villes principales :

Bagdad . . .	145.000 hab.	Hillé	30.000 hab.
Kerbéla . . .	65.000 —	Kazinié . . .	6.000 —

traversé par le Tigre et l'Euphrate, navigables sur tout leur parcours à travers la province. Le climat est généralement sain, mais la température extrêmement chaude oscille entre + 8 et + 37 degrés.

Le sol, gras et fertile, avec d'épais dépôts de limon en beaucoup d'endroits, est peu cultivé. Il produit des céréales : blé, riz, orge, sésame, maïs, millet ; — des dattes ; — des légumineuses : fèves, haricots, lentilles ; — des fruits : citrons et limons, oranges, figues, raisins, grenades, abricots ; — des aubergines, tomates, courges, artichauts, etc. Les forêts ont disparu.

Il existe de bons et nombreux pâturages, où l'on élève des moutons, des chèvres, des bœufs et vaches, des ânes, des chameaux et des chevaux d'une belle race.

Les mines donnent du bitume, du naphte et du pétrole blanc. Les salines sont fort importantes.

L'industrie consiste dans la fabrication d'abas et d'étoffes de soie pure ou mélangée extrêmement variées (*keffiés, tcharchafs, lankias, dessmalés*, etc.), en articles d'orfèvrerie, de chaudronnerie, en tanneries, poteries et briqueteries.

Il n'existe pas de routes proprement dites : le commerce terrestre se fait par caravanes entre Bagdad et Mossoul d'une part, Bagdad et la Syrie d'autre part, enfin entre Bagdad et Kermanschah (Perse). Pour ces diverses destinations, le prix des transports est sensiblement de 2 fr. 75 par jour la charge de 140 kilogrammes. Le voyage entre Bagdad et Damas (750 kilom.) dure environ deux mois ; avec un bon guide, il offre toute sécurité.

Mais les transports principaux se font par voie fluviale entre Bagdad et Bassorah (environ 300 kilom.), soit par *kéleks*, soit par les vapeurs dont nous avons parlé plus haut.

On en peut juger par le mouvement commercial.

L'importation par Bassorah est évaluée par M. Vital Cuinet à 22 millions de francs, dont 11.800.000 francs pour l'Europe, 5.600.000 francs pour les Indes et 4.600.000 pour la Perse. Par Kermanschah, elle est évaluée à 4.700.000 francs, et par la Syrie, à 250.000 francs.

A l'exportation, M. Vital Cuinet relève 30 millions par Bassorah, 4 millions par la Perse et 2.700.000 par la Syrie.

Les importations d'Europe consistent surtout en objets manufacturés, sucre et cuivre, celles de l'Inde en étoffes, soieries, café et encens, celles de Perse en gomme adragante, tapis, prunes et opium, celles de Syrie en fil d'or ou laminés, savons et étoffes diverses.

Les exportations par Bassorah consistent en blé, sésame, maïs, dattes, noix de galle, laines et diverses étoffes de soie pure ou mélangée. Les exportations par la Syrie consistent en tabacs de Perse, vaches et chameaux.

Aucune maison française n'est établie à Bagdad, ville très déchue, mais qui doit retrouver dans le prolongement du chemin de fer de Koniah, les éléments d'une prospérité nouvelle et considérable. Elle a été construite l'an 764 de notre ère. Le cinquième calife abasside, Haroun-al-Raschid, la porta à un haut degré de prospérité. La ville actuelle est entourée d'un mur de défense flanqué de tours. Les maisons sont construites en briques. On remarque plusieurs belles mosquées dans le style persan.

L'emplacement de l'ancienne Babylone se trouve près de la ville actuelle de Hillé.

MOSSOUL. — Le vilayet de Mossoul correspond à l'ancien royaume d'Assyrie, dont Ninive fut la capitale. Il est arrosé par le Tigre et ses divers affluents. Le sol est assez mouvementé dans le nord, où les montagnes se couvrent parfois de neiges ; le reste de la province se

compose de plaines où l'été il règne pendant plusieurs semaines une température de 42 degrés¹.

Le sol est fertile ; mais, ruinés par l'usure, les habitants ont peu de courage pour travailler et la culture est très négligée. Les principaux produits agricoles sont le blé, l'orge ; les melons, pastèques et citrouilles ; — les aubergines, les raisins, oranges, grenades, figues, olives, prunes et cerises ; le coton, le sésame, la graine jaune, la racine de réglisse. Peu de grandes forêts : les principales essences d'arbres sont les platanes, cyprès, pistachiers, grenadiers, figuiers, oliviers et peupliers.

L'industrie, très florissante encore au XVIII^e siècle, est réduite à la fabrication de rares tissus de luxe, au tissage d'étoffes usuelles de coton et de laine, à la préparation des peaux et à la teinturerie. La ville de Mossoul a donné son nom aux mousselines, d'où elles sont originaires.

Il n'existe pas de routes proprement dites, mais seulement des sentiers que suivent les caravanes. La majeure partie des transactions se fait avec Bagdad, d'où Mossoul est séparé par une distance de 370 kilomètres ; quelques-unes se font avec Alep à travers la province de Zor. Le prix d'une charge de chameaux (150 à 200 kilos) entre Mossoul et Bagdad est de 28 à 30 francs ; d'autres transactions se font par *kéleks*, lorsque la navigation le permet.

Le vilayet de Mossoul exporte principalement du blé, de l'orge, des pois chiches, des lentilles, du gland-doux qui sert à faire le racahout, des fruits secs, noix de galle, bestiaux, bois, gypse, etc. Il importe diverses étoffes de

¹ Superficie. 75.700 kilomètres carrés.

Population 300.000 habitants.

Villes principales :

Mossoul . . .	60.000 hab.	son caza . .	30.000 hab.
Suleïmanieh .	15.000 —	Erbil (Arbel-	
Kerkouk et		les) et son caza	12.000 —

coton et de laine, des soieries, des fils de coton, des pâtes alimentaires et des métaux : cuivre, fer-blanc et zinc.

Mossoul, chef-lieu du vilayet, est entouré de remparts tombant en ruines. Elle possède quelques beaux édifices, mais la ville elle-même est triste avec ses rues étroites et sales et ses maisons, dont toutes les ouvertures donnent sur une cour intérieure. Les ruines de Ninive se trouvent aux environs de Mossoul.

CHAPITRE IV

CLASSIFICATION DES MARCHANDISES

Le commerce de la France avec la Turquie, dont nous avons vu plus haut les chiffres d'ensemble depuis 1827, s'est ainsi décomposé dans la dernière période décennale ¹ :

	IMPORT. DE TURQUIE		EXPORT. DE FRANCE	
	(Valeur en millions et centaines de mille francs.)			
	Comm. gén.	Comm. sp.	Comm. gén.	Comm. sp.
1891.	157.9	125.6	96.1	53.3
1892.	145.6	116.4	110.7	59.9
1893.	133.7	106.4	86.8	55.5
1894.	116.9	94.7	85.7	52.8
1895.	118.3	92.3	83 »	51.1
1896.	121.7	90.2	65.7	40.6
1897.	144 »	107.4	76.1	39 »
1898.	124.6	102.2	79 »	47.4
1899.	129.4	102.7	86.8	49.2
1900.	137.3	107.8	85.7	49.7

¹ Nous rappelons à nos lecteurs que le *commerce général* comprend :

A l'importation, la totalité des marchandises étrangères arrivées de l'étranger par terre ou par mer, et déclarées tant pour la consommation que pour le transit, l'entrepôt, le transbordement, la réexportation ou l'admission temporaire.

A l'exportation, il comprend la totalité des marchandises qui sortent effectivement de France, sans distinction de leur origine nationale ou étrangère, c'est-à-dire les marchandises reprises au commerce spécial, plus les marchandises étrangères qui ne font que transiter sur le territoire français, ou qui sont transbordées dans nos ports à destination de l'étranger, celles qui ont été extraites des entrepôts pour la réex-

Ces chiffres n'ont pas une valeur absolue. Ils sont établis, comme on le sait, par une Commission dite *Commission permanente des valeurs de douane*, instituée près du ministère du commerce. Cette Commission arrête chaque année la valeur des marchandises d'après un prix moyen entre tous les produits similaires venant de l'étranger ou s'y rendant.

portation et celles qui, après avoir été admises temporairement en franchise, sont réexportés après main-d'œuvre pour l'apurement des soumissions.

Le *commerce spécial* comprend :

A l'importation : toutes les marchandises mises en consommation, c'est-à-dire : 1° la totalité des marchandises importées en exemption définitive des droits, et 2° s'il s'agit de marchandises taxées, les quantités qui ont été soumises à l'acquittement des droits, soit à l'arrivée, soit après avoir été déclarées pour le transit, l'entrepôt ou l'admission temporaire.

A l'exportation, il comprend la totalité des marchandises nationales exportées et les marchandises d'origine étrangère, qui, ayant été admises en franchise ou nationalisées par le paiement des droits, et se trouvant, par suite, sur le marché libre de l'intérieur, sont renvoyées à l'étranger.

Il résulte de ces définitions, empruntées au *Tableau du Commerce et de la Navigation*, qu'à l'importation, les chiffres du commerce général doivent être, en principe, supérieurs à ceux du commerce spécial. Cependant, le commerce général d'importation ne comprend pas nécessairement, pour toute période donnée, la totalité des chiffres du commerce spécial; ceux-ci se composent, en effet, non seulement des quantités arrivées déclarées pour la consommation, mais encore des quantités qui ont été extraites des entrepôts, pour être mises à la consommation, lesquelles peuvent avoir été relevées au commerce général à une époque antérieure.

Les chiffres du commerce spécial peuvent comprendre, en outre, des matières premières ayant fait l'objet d'admissions temporaires, lorsque les produits manufacturés en provenant sont ultérieurement déclarés pour l'acquittement des droits. Il peut ainsi arriver, en ce qui concerne les marchandises tarifées que les chiffres du commerce spécial soient, pour une période déterminée, supérieurs à ceux du commerce général.

Il résulte des mêmes définitions qu'à l'exportation les chiffres du commerce spécial ne peuvent jamais être supérieurs à ceux du commerce général. (V. *Tableau du Commerce et de la Navigation*, 1900, t. I, p. 7 et 8.)

Ce système, juste dans l'ensemble, conduit aux pires erreurs, lorsqu'il y a une grande différence entre le prix moyen d'un article et sa valeur dans un pays déterminé. La Turquie, avec les vins et cafés, nous en offre deux exemples convaincants. Ses vins de liqueur estimés 105 francs l'hectolitre par la Commission ne valent pas en réalité plus de 40 ou 45 francs. Comme l'écart porte sur 80.000 hectolitres, l'erreur totale est de plusieurs millions de francs. Ses cafés, qui ne sont autres que ceux de Moka, sont évalués 1 fr. 14 le kilogramme, alors que leur valeur marchande dans le pays même n'est pas inférieure à 2 francs. La quantité de kilogrammes exportés en 1900 ayant été de 255.000, on peut chiffrer la différence... et l'erreur.

On a proposé comme remède à cette situation, soit une moyenne entre les différents prix que le même objet peut atteindre dans un pays, — on procède ainsi pour plusieurs articles, notamment les cotons — soit l'obligation pour les commerçants de déclarer la valeur des marchandises. Le premier système augmenterait peut-être le travail de la Commission, tandis que le second supprimerait la Commission elle-même. En Angleterre, où les valeurs sont déclarées, nul ne se plaint des indiscretions du fisc ou des exigences de la loi.

La Commission des valeurs n'arrête pas ses prix d'après une base unique. Elle les établit au gramme, au kilogramme, au quintal (100 kg.), à la tonne (1000 kg.), à la pièce, à la paire ou à la douzaine, suivant la nature des articles. Par exemple, les articles de bijouterie sont évalués au gramme et les gros ouvrages en métaux au quintal. Les instruments de musique sont estimés à la pièce. Mais en général la base des évaluations est le kilogramme.

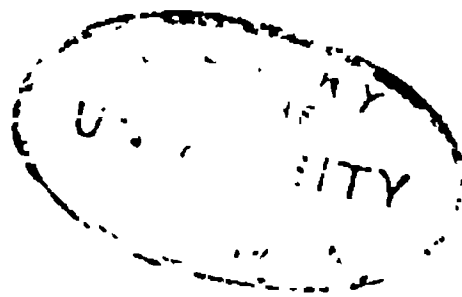
Il convient, en outre, de distinguer : à *l'importation*, entre les marchandises mises en consommation en

France et les marchandises en transit; à l'exportation, entre les marchandises françaises ou nationalisées et les marchandises en transit. Pour les marchandises en transit, on s'en rapporte aux évaluations étrangères et, pour les nôtres, au prix moyen. Ces prix ne concordent pas toujours; dans toutes les évaluations que nous donnerons, nous adopterons le chiffre des marchandises françaises ou livrées en France à la consommation.

Il faut enfin distinguer entre le poids brut et le poids net des marchandises. Ces poids concordent rarement et cela se comprend: il faut tenir compte des emballages. Le *Tableau du commerce*, dans le développement de chacun des articles, donne tout à la fois au commerce général et au commerce spécial les poids bruts et les poids nets. Les premiers intéressent surtout la navigation et les seconds le commerce proprement dit dont ils fixent l'importance. Pour ne pas compliquer les chiffres, nous n'indiquerons au commerce général que le poids brut et, au commerce spécial, que le poids net, sur lequel sont basées les évaluations de la *Commission permanente*.

On peut maintenant dresser le tableau des échanges entre la France et la Turquie en 1900; les observations que nous venons de présenter permettent de mieux apprécier l'importance et la valeur des chiffres.

Nous empruntons ce travail au *Tableau du commerce* en classant comme lui les objets d'après leur valeur au commerce général; nous les classerons ensuite d'après leur nature, et ce dernier classement sera la base de notre ouvrage. Les valeurs seront données en millions et centaines de mille francs.



CLASSIFICATION DES MARCHANDISES

125

EXPORTATIONS DE TURQUIE EN FRANCE

	Comm. gén.		Comm. spéc.	
	quint.	fr.	quint.	fr.
Soies et bourre de soie .	19.279	37.135	15.290	35.445
Peaux et pelleteries				
brutes	25.880	12.590	22.691	11.280
Laines en masse	43.863	9.869	40.520	9.117
Vins	131.513	9.512	109.667 H.	9.354
Céréales	414.885	6.813	127.343 Q.	1.976
Tissus de coton	369	6.359	161	5.592
Fruits de table	190.857	5.075	168.904	3.169
Coton en laine	42.845	4.756	20.148	2.236
Noix de galle et avela-				
nèdes	26.079	4.433	24.533	4.171
Graines et fruits oléa-				
gineux	117.510	3.728	116.611	3.703
OEufs	27.411	3.164	20.664	3.058
Tabac	21.340	2.945	4.952	683
Légumes secs	123.886	2.789	126.381	2.713
Opium	1.243	2.735	76	167
Éponges	889	1.778	41	83
Tapis	2.618	1.727	1.628	1.113
Coquillages nacrés . .	4.966	1.589	4.930	1.578
Limailles et débris de				
vieux cuivre	12.182	1.584	5.625	732
Peaux préparées	1.020	1.397	283	174
Minerais de toute sorte	108.223	1.309	105.197	1.263
Plomb argentifère .	21.339	1.280	21.042	1.263
Cuivre	5.921	1.066	550	99
Espèces médicinales . .	13.757	972	13.347	891
Graines à ensemercer .	6.625	841	6.238	792
Os, cornes et sabots de				
bétail	18.774	752	18.774	752
Plumes de parure . . .	261	684	182	684
Tabletterie et bimbelo-				
terie	328	621	22	108
Poils de toute sorte . .	2.417	620	2.068	549
Fruits à distiller . . .	22.071	566	20.079	636
Gommes pures	3.890	554	3.075	461
Albumine	1.445	553	1.215	547
Jaunes d'œufs	7.505	517	6.036	495

Borate de chaux	31.004	465	31.004	465
Dari, millet et alpistes . .	23.178	464	24.950	499
Tissus de soie	68	458	27	210
Volailles vivantes	2.645	389	2.642	388
Bois de construction	18.590	351	5.510	112
Machines et mécaniques . .	1.185	343	3.953	1
Houille	107.536	320	107.375	319
Chanvre	4.114	309	3.787	284
Café	2.672	299	1.565	175
Son	21.368	299	35.365	495
Huile d'olive et autres huiles	2.001	298	271	120
Drilles	5.523	206	4.811	178
Bois d'ébénisterie	7.090	183	5.540	141
Baumes	270	173	114	92
Bitumes	26.886	161	24.777	149
Tartrate de potasse	1.506	151	1.437	151
Ouvrages en cuivre	308	134	35	43
Résines autres que de sapin	257	122	226	118
Bestiaux (Moutons)	1.496	103	4.500 t.	103
Autres articles	32.257	1.821	»	858
	<u>1 711.145</u>	<u>137.362</u>		<u>107.785</u>

IMPORTATIONS DE FRANCE EN TURQUIE

	Comm. gén.		Comm. spéc.	
	quint.	fr.	quint.	fr.
Farine de froment	440.296	9.910	459	14
Peaux préparées	9.776	8.057	8.026	7.382
Tissus de soie	1.112	7.240	917	5 985
Tissus de laine	6.328	6.659	4.157	5.501
Tissus de coton	11.355	5.465	3.493	2.467
Café	40.915	4.583	»	»
Sucres raffinés	116.696	3.618	166.695	3.618
Peaux brutes	21.077	3.514	4.439	986
Outils et ouvrages en métaux	52.161	3.483	8 555	1.296
Tabletterie et bimbelo- terie	3.111	2.533	2.026	1.895

CLASSIFICATION DES MARCHANDISES

127

OÙufs de vers à soie . .	335	2.365	101	2.365
Soies et bourre de soie .	826	2.122	347	823
Huile d'olive et autres huiles	44.724	2.021	39.319	1.918
Matériaux (tuiles, chaux, ciment)	522.784	1.667	521.202.	1.662
Tissus de lin, de chanvre et de jute	16.111	1.601	1.405	179
Produits chimiques. . .	35.776	1.502	24.469	1.304
Papier, carton, livres et gravures.	13.226	1.347	12.268	1.246
Poterie, verres et cris- taux.	46.874	1.263	43.111	1.149
Vêtements confectionnés	392	1.009	260	897
Thé.	3.206	962	»	»
Armes.	2.173	779	1.016	353
Machines et mécaniques	5.957	777	4.799	630
Parfumerie et savons. .	10.294	696	8.608	689
Tabac	2.777	654	27	13
Fils	1.132	643	695	234
Cochenille, indigo, ex- traits de bois de tein- ture.	2.819	614	2.392	536
Bougies	5.123	563	13	1
Meubles et ouvrages en bois.	7.294	562	4.010	266
Pommes de terre et légu- mes secs	44.892	529	41.822	422
Sirops, préparations su- crées	4.103	506	801	138
Ouvrages en caoutchouc et en gutta-percha . .	467	462	340	369
Vins.	5.167	441	2.523 H.	376
Orfèvrerie et bijouterie.	190	434	213 K.	364
Cuivre.	1.114	371	1.082 Q.	361
Poissons secs, salés ou conservés	4.042	369	2.572	254
Gruaux, semoules et riz.	12.881	357	2.252	50
Chapeaux de paille . . .	229	336	97	232
Médicaments composés.	1 037	333	1.014	298
Graines et fruits oléagi- neux.	9.476	254	9.418	253

Horlogerie.	258	233	490	202
Instruments de musique	407	226	»	221
Carrosserie.	697	207	509	175
Couleurs.	5.657	193	5.010	180
Laines et déchets de laine.	558	151	401	116
Instruments d'optique et de chirurgie	165	132	111	123
Espèces médicinales . .	462	131	402	115
Substances animales pro- pres à la médecine . .	481	129	380	115
Fromages	808	122	241	36
Plomb.	2.582	120	19	1
Plantes de serre	2.271	114	2.224	111
Eaux de vie et liqueurs.	1.809	108	889 H.	106
Vannerie.	1.107	106	828 Q.	84
Fruits de table.	1.476	101	446	24
Filaments à ouvrer. . .	1.383	92	997	71
Colis postaux	458	688	165	248
Autres articles.	39.391	2.235		1.314
	<u>1.568.218</u>	<u>85.689</u>		<u>49.768</u>

Nous n'entreprendrons pas de décrire le mouvement d'affaires propre à chacun de ces articles; il en est quelques-uns dont la nature ne comporte pas une longue description et il en est d'autres pour lesquels les renseignements nous manquent.

Nous indiquerons toutefois pour chacun d'eux l'importance du mouvement commercial en 1900, tant au commerce général qu'au commerce spécial. Nous ferons remonter les mêmes indications jusqu'à l'année 1897, si les documents nous le permettent, et, pour les articles les plus importants jusqu'en 1867, en procédant alors par période décennale.

Nous décomposerons ensuite, lorsqu'il y aura lieu, les chiffres de l'année 1900 entre les différents articles qui parfois s'abritent sous une dénomination générale. Les

tissus de soie, par exemple, se décomposeront suivant leur nature, leur mélange et leur utilisation : à l'importation en quinze articles et à l'exportation en vingt et un articles différents. Chacun de ces articles sera accompagné d'une mention indiquant sa valeur au kilogramme, d'après la *Commission des Douanes*, son poids et sa valeur totale.

Enfin, pour chaque série d'articles similaires, nous dirons dans quelle proportion ils ont été transportés par navires français, turcs ou étrangers. Ces indications intéressent surtout la navigation. Quelques articles très rares ont été transportés par terre ; nous l'indiquerons également.

Mais, dans la description même des marchandises, nous n'observerons pas la classification des articles d'après leur valeur ; cette classification ne permet pas de suivre dans leur ensemble les opérations relatives à une même série d'objets. Nous suivrons l'ordre plus rationnel indiqué par l'Administration des douanes elle-même dans le développement du commerce, et nous diviserons, tant à l'importation qu'à l'exportation, les marchandises en quatre catégories :

Matières animales ;

Matières végétales ;

Minerais et métaux ;

Objets fabriqués.

Chacune de ces catégories se divisant à son tour en un certain nombre de paragraphes, nous obtiendrons les subdivisions suivantes, qui constituent par avance la table des matières de cet ouvrage :

EXPORTATIONS EN FRANCE

Matières animales.

§ 1. *L'élevage en Turquie.*

§ 2. *Animaux vivants.* — Bêtes de somme. Moutons. Volailles.

- § 3. *Produits et dépouilles d'animaux.* — Cuirs et peaux. — Laines. — Poils et crins. — Os et cornes. — Plumes. — Soies. — Œufs, jaunes d'œufs et albumine.
- § 4. *Produits de la pêche.* — Eponges. Coquillages.

Matières végétales.

- § 1. *L'agriculture en Turquie.*
- § 2. *Les céréales.* — Blé. — Avoine. — Orge. — Maïs. — Son. — Farine.
- § 3. *Les légumes.* — Légumes secs. Légumes frais.
- § 4. *Les fruits.* — Fruits de table. — Fruits à distiller. — Sirops et confitures.
- § 5. *Les graines.* — Dari, millet et alpistes. — Graines et fruits oléagineux. — Graines à ensemercer.
- § 6. *Le tabac.*
- § 7. *Les huiles et sucres végétaux.* — Huiles d'olives et autres huiles. — Essence de roses. — Gommés. — Résines. — Baumes. — Opium.
- § 8. *Les espèces médicinales.*
- § 9. *Les bois.* — Les bois de construction. Les bois d'ébénisterie et de teinture.
- § 10. *Les filaments à ouvrir.* — Coton. — Chanvre. — Drilles.
- § 11. *Les teintures et tanins.* — Noix de galle et avelanèdes. — Graines jaunes.
- § 12. *La viticulture.* — Vins et mastic.

Minerais et métaux.

- § 1. *Le régime des mines.*
- § 2. *Les pierres, terres et combustibles minéraux.* — Bitumes. Houille. Pétrole.
- § 3. *Les métaux.* — Plomb argentifère. — Cuivre. — Etain et zinc. — Borax. — Antimoine — Manganèse. — Emeri. — Chrome. — Minerais divers.

Objets fabriqués.

- § 1. *Les tissus.* — Tapis. Soieries. Tissus de coton. Vêtements confectionnés.
- § 2. *Les peaux.*
- § 3. *Objets divers.* — Parfums. — Orfèvrerie. — Livres et papiers. — Tabletterie et bimbéloterie. — Tartres. — Machines. — Colis postaux.

IMPORTATIONS EN TURQUIE

Matières animales.

- § 1. *Les œufs de vers à soie et les soies.*
- § 2. *Les cuirs et peaux.*
- § 3. *Les graisses, beurres et fromages.*
- § 4. *Objets divers.* — Poissons secs et salés. — Substances animales propres à la médecine et à la parfumerie. — Laines. — Dégras de peaux. — Autres objets.

Matières végétales.

- § 1. *Farineux.* — Farines de froment. Pommes de terre et légumes secs. Riz et semoules.
- § 2. *Boissons.* — Vins. Bière. Eaux de vie.
- § 3. *Les denrées coloniales.* — Sucres. Thé. Café. Epices. Tabac.
- § 4. *Les huiles.*
- § 5. *Objets divers.* — Fruits de table. — Graines et fruits oléagineux. — Fruits, tiges et filaments à ouvrer. — Bois. — Espèces médicinales.

Matières minérales.

- § 1. *Matériaux de construction.* — Chaux. Ciment. Pierres.
- § 2. *Métaux.* — Cuivre. Fer. Plomb.

Objets fabriqués.

- § 1. *Fils et tissus.* — Fils et tissus de lin, de chanvre, de coton. de laine et de soie. Vêtements confectionnés.
- § 2. *Machines et ouvrages en métaux.*
- § 3. *Produits chimiques.*
- § 4. *Papiers.*
- § 5. *Poteries, verres et cristaux.*
- § 6. *Meubles et ouvrages en bois.*
- § 7. *Bougies.*
- § 8. *Orfèvrerie et bijouterie.*
- § 9. *Teintures et couleurs.*
- § 10. *Objets divers.* — Tabletterie et bimbéloterie. — Armes. — Ouvrages en caoutchouc. — Médicaments composés. — Chapeaux de paille et vannerie. — Instruments de musique. — Carrosserie. — Instruments de précision. — Parfumerie et savons. — Colis postaux.

Abordons maintenant la description de ces articles. Pour ne pas fatiguer le lecteur par de perpétuelles énumérations de chiffres, nous avons rejeté, autant que possible, les documents statistiques à la fin de chaque paragraphe. Ces documents, propres au Levant, ont été empruntés aux rapports consulaires français, anglais ou belge et aux *Bulletins des Chambres de commerce françaises de Constantinople et de Smyrne*.

Nous rappelons qu'il convient de ne leur attribuer qu'une importance relative. On sait que les autorités ottomanes ne publient jamais régulièrement ni minutieusement leurs documents statistiques, que parfois même ils ne les publient pas du tout et que les Consuls doivent s'en rapporter, dans certaines villes, aux communications bienveillantes des Administrations des quais, et dans d'autres, aux évaluations approximatives des commerçants.

Quoi qu'il en soit, nous avons pu grouper assez de chiffres autour de l'année 1900, pour que cet ouvrage puisse être considéré comme la photographie à peu près exacte de la situation commerciale du Levant au début du xx^e siècle.

Une dernière observation. En raison de leur importance, nous avons traité en autant de chapitres particuliers les articles relatifs aux soies, aux tapis et aux vins exportés de Turquie en France et aux fils et tissus importés de France en Turquie.

DEUXIÈME PARTIE



EXPORTATIONS

DU LEVANT EN FRANCE

CHAPITRE PREMIER

LES SOIES ET SOIERIES

§ 1. Les Soies. - § 2. Les Soieries

§ 1. Les soies.

	Comm. gén.		Comm. spéc.	
	kilog.	fr.	kilog.	fr.
1867 à 1876. .	»	41.309.367	»	40.113.912
1877 à 1886. .	»	22.246.549	»	21.256.611
1887 à 1896. .	»	27.157.303	»	24.851.985
1897 . .	1.616.687	29.094.000	1.571.077	28.711.000
1898 . .	1.870.031	32.243.000	1.423.487	28.088.000
1899 . .	2.153.300	—	1.693.402	37.430.000
1900 . .	1.927.900	37.135.000	1.529.000	33.445.000

DÉTAIL EN 1900

Valeur en millions de francs

	Eval. kilog.	Comm. gén.		Comm. spéc.	
		kilog.	fr.	kilog.	fr.
Soies en cocons	9 25	422.600	4.109 6	160.900	1.488 3
— grèges	37 »	842.900	29.628 8	779 200	28 829 7
Déchets de soie	6 40	44.000	281 8	5.500	3 5
Soies écruës. .	50 »		1 5		
Bourre de soie.	5 30	618.400	3.113 7	583.400	3.091 8

Exportation par navires français . 1.869.800 kilogrammes.

— — turcs . 400 —

— — étrangers . 57.200 —

— par voie de terre 500 —

La France ne produit pas beaucoup de soie ; dans le

rendement soyeux du monde entier, elle ne compte que pour le chiffre très modeste de 3 pour 100.

Le grand producteur, c'est la Chine; puis viennent l'Italie et le Japon. Ces trois pays réunis produisent 83 pour 100 des soies récoltées dans l'univers. La Turquie, malgré les grands espaces qu'elle offre à la culture du mûrier, ne vient qu'après le Japon, avec une part proportionnelle de 6 1/2 pour 100.

Mais si la France ne produit pas beaucoup de soie, elle en importe une grande quantité de l'Orient et de l'extrême Orient. D'après des chiffres certains, cette quantité est d'environ 45 pour 100 de la production générale, de telle sorte que la France, malgré ses récoltes modestes, est néanmoins le grand marché de soie de l'univers.

Ces proportions se confirment par des chiffres.

Voici d'abord la production soyeuse du monde, de 1896 à 1900 :

	1896	1897	1898	1899	1900
	— quint.	— quint.	— quint.	— quint.	— quint.
France	7.840	6.240	5.500	5.660	7.440
Italie	30.830	29.600	29.920	33.630	32.750
Espagne	1.020	750	800	780	850
Autriche-Hongrie .	2.940	2.300	2.350	2.700	3.050
Turquie d'Europe .	1.700	1.120	12.50	2.000	1.500
Balkans : Bulgarie .	450	430	320	450	750
Grèce	400	380	450	450	380
Anatolie (Brousse) .	4.150	3.300	4.050	5.200	3.900
Syrie	4.200	5.000	5.000	4.500	4.450
Caucase	2.500	2.300	2.350	3.100	3.500
Perse et Turkest. Exp.	480 ¹	1.100	1.350	2.450	3.200
Chine : Exp. de Shang.	38.850	42.350	39.100	57.500	45.200
Chine : Exp. de Canton	16.910	19.500	21.550	24.350	18.850
Japon : — Yokohama	29.990	35.300	30.500	34.300	38.650
Indes : — de Calcutta	2.700	2.900	27.50	3.500	2.700
	<u>144.960²</u>	<u>152.570²</u>	<u>147.240²</u>	<u>180.570²</u>	<u>167.170²</u>

(A.C. E. , 1900, 11^e fasc., p. 165, et 1901, 11^e fasc., p. 149.)

¹ L'année 1896 ne comprend que les exportations de Perse; celles du Turkestan ont été ajoutées en 1897.

² Ces chiffres sont inférieurs à la réalité. Pour la Perse, le Tur-

De 1888 à 1890, la moyenne avait été de.	117.550 quint.
De 1891 à 1893, elle a été de	135.460 —
De 1894 à 1896, —	144.500 —
et enfin de 1897 à 1899, —	160.130 —

(A. C. E., 1900, 11^e fasc., p. 158.)

La production augmente d'année en année, sinon en Europe où elle n'est plus assez rémunératrice, du moins en Asie où le climat et la nature du sol se prêtent à l'élevage presque indéfini du ver à soie. Elle augmentera encore; la Chine presque tout entière peut être plantée en mûriers, et voici des pays trop oubliés jusqu'ici de l'industrie séricicole, comme le Caucase, la Perse et le Turkestan, qui, en un lustre, doublent leur production. La Turquie elle-même, malgré sa mauvaise administration, fait de réels progrès et ouvre chaque année de nouveaux districts à la plantation du mûrier. Le Levant et la Chine, voilà l'avenir.

Voici maintenant la quantité exacte de soie qui a été mise à la disposition du commerce français pendant la même période d'années :

	1896	1897	1898	1899	1900
	—	—	—	—	—
	quint.	quint.	quint.	quint.	quint.
Product. nationale.	7.840	6.200	5.500	5.660	7.440
Imp. de soies grèges et de cocons fins	48.190	75.900	60.900	81.540	55.480
	<u>56.030</u>	<u>82.100</u>	<u>66.400</u>	<u>87.200</u>	<u>62.920</u>

(A. C. E., 1900, 11^e fasc., p. 159 et, 1901, 11^e fasc., p. 152.)

Si l'on compare ces deux tableaux, il en résulte clai-

kestan et les pays d'extrême Orient, nous n'avons pu publier que les chiffres d'exportation. Ceux qui représentent la consommation locale nous sont inconnus. Il est probable qu'ils ne sont pas inférieurs à 50 ou 60.000 quintaux, dont il faut augmenter d'autant la production annuelle.

rement que, pendant cette période de cinq années, la moyenne des soies produites ou introduites en France a été de 45 pour 100 (48,29 en 1899 ; — 37,63 en 1900).

Cette quantité ne reste pas tout entière en France. De 1894 à 1896, nos fabriques n'ont mis en œuvre qu'une moyenne de 34.943 quintaux de soie ; de 1897 à 1899, elles en ont employé 44.010. Enfin, en 1899 — la progression augmente toujours, — elles en ont utilisé 46.980. 1899 fut une année de prospérité exceptionnelle ; mais en 1900, elles n'en ont plus utilisé que 33.250. Le reste a été exporté ou réexporté, notamment aux Etats-Unis, qui livrent maintenant à leurs fabriques une quantité de soie supérieure à la nôtre, mais produisent des étoffes d'une valeur moins considérable¹ (A. C. E., 1900, 11^e fasc., p. 160, et 1901, 11^e fasc., p. 165.)

Dans notre importation de soies grèges et de cocons, la part de la Turquie a été, de 1896 à 1900, d'une va-

¹ En 1899 et en 1900, la quantité de soies livrées aux fabriques a été :

	1899	1900
France.	46.080 quint.	33.230 quint.
Etats-Unis	50.200 —	37.000 —
Allemagne	28.950 —	26.300 —
Suisse	56.810 —	14.550 —
Angleterre	10.950 —	8.000 —
Russie	13.500 —	11.750 —
Italie.	9.500 —	9.500 —
Autriche-Hongrie.	7.150 —	6.750 —
Indes anglaises	3.600 —	5.150 —
Espagne	2.250 —	2.050 —
Levant, nord de l'Afrique.	5.450 —	6.350 —
TOTAL.	195.380 quint.	160.630 quint.

(A. C. E., 1900, 11^e fasc., 161 et 1901., 11^e fasc., 154.)

La part des Etats-Unis augmente très sensiblement. Si l'on compare nos chiffres avec ceux de ce pays depuis 1895, on arrive aux résultats suivants :

	FRANCE	ÉTATS-UNIS
1895 à 1897	24,32 p. 100	22,23 p. 100
1898 à 1900	22,63 —	24,01 —

(A. C. E., 1901, 11^e fasc., p. 114.)

leur respective de 26.523.000 francs, 28.711.000 francs, 28.000.000 francs, 37.430.000 francs et 33.445.000 francs.

*
* *

Historique de la soie en Asie Mineure et en Syrie.

— La soie fut inconnue en Assyrie et dans l'ancienne Asie Mineure jusqu'au III^e siècle avant notre ère; la Chine, qui seule la produisait depuis un temps immémorial, n'était pas encore entrée en relations avec l'Occident. Mais, au début du II^e siècle, il commença de se produire dans l'Asie orientale un mouvement de peuples, précurseur des grandes invasions, qui rapprocha les Chinois des monts Nan-Chan et rejeta les peuples de ces régions dans la Boukharie actuelle, puis dans la Bactriane, où ils fondèrent le royaume des Indo-Scythes, limitrophe de celui des Parthes. C'est ainsi que les noms de Sines et de Sères parvinrent en Occident¹.

Toutefois il n'y eut pas immédiatement de commerce régulier entre la Chine et l'Asie occidentale. Les premières soieries introduites à Rome furent prises dans des guerres contre les Parthes, vers l'an 56 avant Jésus-Christ. Ces étoffes eurent un grand succès; Horace, Virgile et Properce en parlent dans leurs poèmes.

Cependant les lépidoptères producteurs de cocons étaient déjà connus en Asie Mineure depuis plusieurs siècles; ils vivaient sur différents arbres à l'état sauvage. Quand le cocon était achevé, le papillon le perçait pour en sortir et, en le perçant, il brisait les fils et leur enlevait toute valeur. Les femmes filaient ce cocon, comme nous filons la laine au fuseau, et en faisaient un

¹ Ces noms appartenaient à deux peuples différents qui occupaient alors la Chine. Le nom de *Sines* appartient aux habitants de la Chine orientale, avec lesquels les Perses, les Arabes et les Européens entrèrent en relations par mer. On désigne sous le nom de *Sères* les habitants de la Chine occidentale, voisine du pays des Parthes.

produit qui se nommait la *bombycine*. La bombycine qui, en réalité, était de la soie, était fort estimée et servait à faire des vêtements pour les hommes, mais surtout pour les femmes.

L'introduction de la soie chinoise, qui était fine et brillante, devait naturellement porter un coup fatal à la bombycine qui était un produit soyeux très grossier. Mais l'agonie de ce fil, analogue à notre ancienne bourrette, fut lente. Pendant les trois premiers siècles de notre ère, les communications terrestres et maritimes entre la Chine et l'Empire romain furent dangereuses et rares, et la soie valut fort cher. Dans son beau travail sur l'origine de la soie, M. Pariset estime qu'au III^e siècle de notre ère le kilogramme de soie devait valoir environ 5.167 francs de notre monnaie¹.

Le IV^e siècle voit s'accomplir une évolution importante de l'industrie soyeuse. Le ver à soie, jusqu'alors gardé soigneusement par la Chine, est introduit subrepticement au Japon et dans la Boukharie. De la Boukharie, la soie grège, et non plus la soie ouvrée, est introduite en Phénicie, à travers l'empire des Perses reconstitué. Aussitôt des manufactures s'établissent à Tyr et à Beyrouth, et bientôt après à Byzance.

Malgré les protestations des évêques, la soie devint très vite d'une consommation courante dans l'empire romain tout entier, et même chez les Barbares. La longue guerre, qui éclata au VI^e siècle entre Byzance et la Perse, arrêta soudain tout arrivage. La crise fut intense : les manufactures de Phénicie furent fermées ; à Constantinople, le kilogramme de soie atteignit le prix fabuleux de 21.888 francs de notre monnaie.

¹ Ce prix fabuleux baissa rapidement à mesure que la production de la soie augmenta en Perse, en Syrie et dans l'Europe. Il resta longtemps aux environs de 125 francs. Il est aujourd'hui, grâce aux importations de soies asiatiques, descendu à 50 francs.

Dans ce péril extrême, deux moines sauvèrent l'Empire. Ils vinrent proposer à Justinien, qui l'accepta, de lui fournir des vers à soie et de les élever comme en Chine. Ces moines partirent pour un pays nommé la Sérinde, et qui est probablement le *Khotan*, et en rapportèrent un an après des vers à soie renfermés dans un bâton creux.

L'industrie de la soie était née pour l'Occident.

Elle ne prit pas tout d'abord un grand développement. L'élevage du ver à soie ne fut guère pratiqué qu'en Syrie, où Tyr et Beyrouth ne retrouvèrent pas leur ancienne prospérité; ce fut Antioche qui les supplanta. A Byzance, les empereurs accusèrent de plus en plus la tendance à faire de la soie un monopole d'Etat, et ce monopole tua toutes les initiatives.

La production de la soie fut insuffisante. La Perse restant fermée, les empereurs de Byzance entrèrent en relations avec un peuple nouveau qui venait de s'établir aux confins de l'Inde et de la Chine, dans le Turkestan actuel et, par ce peuple, ils continuèrent de pouvoir s'approvisionner en Chine. Ce peuple, c'étaient les Turcs.

Mais bientôt la conquête de la Syrie, de la Perse et de l'Asie centrale par les Arabes vint de nouveau modifier les conditions du commerce. Toutes ces provinces furent d'abord fermées aux négociants grecs. En Perse et en Syrie, l'industrie fut réduite aux besoins de la consommation locale; rien ne put être exporté. Les communications avec la Chine furent coupées par l'établissement des Arabes dans la vallée de l'Oxus.

Dans cette conjoncture, les empereurs entreprirent de contourner la mer Noire et la mer Caspienne par les basses vallées du Dnieper, du Don et de la Volga, pour continuer leurs relations avec la Chine. Les Khazars de la région d'Astrakhan furent leurs commissionnaires.

Cette situation dura du VII^e au IX^e siècle.

Vers la fin du ix^e siècle, une nouvelle révolution s'opéra.

Les empereurs ont pris leur parti de la perte de leurs provinces, et les Arabes, un instant rebelles aux arts grecs, se sont laissé séduire par les charmes de la civilisation. Ils ont donné en Syrie et en Perse une nouvelle impulsion à l'industrie de la soie et ils l'ont transportée aux pieds du Caucase et aux bords de la mer Caspienne, dans les provinces actuelles du Khorassan, de l'Aberbeidjan et du Tabaristan. Ces provinces sont aussitôt devenues de grands centres de production ; au ix^e siècle, elles pouvaient alimenter les fabriques de Byzance.

Les empereurs n'hésitèrent pas ; ils abandonnèrent la route lointaine et périlleuse de la Chine et transférèrent à Trébizonde le centre de leurs opérations commerciales avec les contrées plus éloignées de l'Orient. Comme le commerce extérieur était interdit aux Musulmans, ils s'adressèrent aux Juifs, qui leur vendirent les produits du monde arabe.

Antioche participa au même mouvement et devint en peu de temps une grande cité commerciale, où vinrent s'approvisionner tout à la fois les marchands de Constantinople et ceux de l'Occident.

Au x^e siècle, la révolution est accomplie.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter comment les Arabes, plus industriels que les Grecs, introduisirent à la même époque l'élevage du ver à soie jusqu'en Sicile et en Espagne, ni comment les Grecs, désireux enfin de constituer une industrie nationale, introduisirent la culture du mûrier dans le Péloponèse.

Au xi^e siècle, l'industrie de la soie paraît assurée du plus bel avenir. Les peuples qui plus tard formèrent la Russie venaient chercher la soie dans la mer Caspienne ou à Trébizonde ; les peuples de l'Europe centrale s'approvisionnaient à Constantinople, et ceux de l'Occident en Sicile et en Espagne. Les grands pèlerinages en Terre-

Sainte entretenaient avec la Syrie des relations dont le commerce bénéficiait.

Les Croisades n'arrêtèrent pas l'impulsion donnée. Malgré les guerres continues qui désolèrent la Syrie pendant le ^{xii}^e siècle, c'est-à-dire pendant toute la durée du royaume latin de Jérusalem (1099-1187), et de la principauté d'Antioche (1099-1269), la sériciculture fut également protégée par les Musulmans et par les Chrétiens, suivant que la fortune des armes livrait aux uns ou aux autres une parcelle du territoire. Les navires génois, qui chaque année amenaient en Terre-Sainte un grand nombre de pèlerins ou de croisés, en rapportaient des étoffes et des soieries, dont l'enlèvement rapide stimulait le zèle des filateurs ou des tisseurs indigènes.

A Constantinople et en Asie Mineure, les Vénitiens, qui s'étaient posés en défenseurs de l'empire grec, avaient acquis des privilèges ou des facilités commerciales, et le marché de Byzance comme celui de Trébizonde était entre leurs mains. Quand les califes furent les plus forts, les Vénitiens firent des traités avec eux et s'installèrent à Beyrouth.

Les trouvères, au moyen âge, nomment les villes d'Orient d'où venaient les étoffes de soie. C'étaient Constantinople, Athènes, Nicosie, Damas, Bagdad, Mossoul et Alexandrie ; en Occident, c'étaient Palerme et Alméria. Ces étoffes, dont quelques spécimens se trouvent au Musée d'Art et d'Industrie de Lyon, accusent, par les différentes grosseurs des trames employées, la découpeure des dessins et la netteté des chaînes, un progrès très notable sur l'art byzantin et indiquent une industrie maîtresse de ses moyens d'action.

Dans les industries de la soie, la période qui s'étend du ^x^e au ^{xiv}^e siècle peut être justement dénommée la période arabe, comme la période suivante, qui va du ^{xv}^e au ^{xvii}^e siècle, peut être dénommée la période italienne.

Pendant toute la durée du ^{xiii}^e au ^{xv}^e siècle, les fabriques italiennes de Lucques et de Venise firent venir de Turquie des soies dont les noms nous ont été conservés : c'étaient la *seta Turchia*, la *seta Romania* (Roumélie), la *seta de Filadelfi* (Alachéïr), de *Smyrne*, de *Veria* (Phocée), enfin de Syrie. Les soies de Syrie étaient les plus nombreuses.

La production de la soie en Italie ne commença qu'au ^{xvi}^e siècle ; mais déjà au ^{xiii}^e ce pays travaillait à Lucques, Florence, Venise et Gênes les soies d'outre-mer qui lui venaient de la Syrie, du Ghilan et du Tabaristan. Ses marchands étaient tout-puissants à Constantinople, Trébizonde, Beyrouth et Alexandrie. Ses explorateurs, Marco Polo et Pegoletti, passaient à travers la Perse, l'Asie centrale, et pénétraient jusqu'en Chine. La chute de l'empire grec (1453) et la domination exclusive des Turcs Osmanlis dans la péninsule des Balkans, en Asie Mineure et en Syrie achevèrent de consacrer la prédominance de l'industrie italienne.

Derniers venus à la religion de Mahomet, les Turcs apportèrent dans l'application des préceptes du Coran un esprit plus rigide que les Arabes, et cette raideur ne fut point favorable au commerce. La fabrication des soieries tomba dans une décadence profonde ; la sériciculture seule subsista. Quand l'Italie puis la France se mirent à cultiver le mûrier, l'Orient continua néanmoins à exporter ses soies grèges.

Les rapports politiques qui se nouèrent entre la France et la Turquie sous les règnes de François I^{er} et de Soliman eurent pour notre marine marchande une heureuse influence. Savary de Brèves, qui fut ambassadeur de France sous Henri IV, estime dans un mémoire qu'il y avait plus de mille vaisseaux sur les côtes de Provence et du Languedoc qui trafiquaient dans toute l'étendue de l'empire turc et qui, par ce moyen, s'enrichissaient

non seulement eux-mêmes, mais beaucoup d'autres contrées de la France. Ces vaisseaux ne nous rapportaient pas seulement les marchandises et les soies de l'Orient, mais encore toutes celles de l'Inde et de l'extrême Orient qui arrivaient à Alexandrie par la mer Rouge ou à Alep, « la principale ville de Syrie », par le golfe Persique et l'Euphrate.

Les capitulations de 1604, où il fut établi que nul navire européen ne pourrait faire du commerce en Turquie que sous pavillon français, nous conférèrent un précieux monopole que notre diplomatie hésitante ne sut pas conserver. L'Angleterre et les autres Etats ne tardèrent pas à se soustraire à cette obligation.

Néanmoins, à la fin du XVIII^e siècle, notre commerce avec le Levant était des plus prospères ; il s'élevait pour les importations turques en France à 38 millions de francs, dont 29 millions en soie, laine et cotons bruts, et pour les exportations françaises en Turquie à 36 millions de francs. Ce commerce occupait 20.000 matelots, 700 bâtiments, et était réparti entre 78 comptoirs. Les chiffres de notre commerce avec le Levant ont pu augmenter au XIX^e siècle, mais, toutes proportions gardées, jamais la situation de la France ne fut plus forte. Dans le commerce de la Turquie, nous occupions sans conteste le premier rang. (V. Lavallée, *Histoire de l'Empire ottoman*, p. 406.)

Volney, qui voyagea en Egypte et en Syrie, de 1783 à 1785, nous a laissé de précieuses bien que trop courtes indications sur l'industrie de la soie en ce dernier pays. Il nous dit que le mûrier blanc faisait la richesse de tout le pays des Druses par les belles soies qu'il procurait, que la plaine d'Antioche et que les environs de Tripoli étaient couverts de mûriers, et que le mûrier poussait sur les contreforts du Liban, qui dominant la plaine de Beqâa.

La nation qui faisait le plus d'affaires avec la Syrie, c'était la nôtre. Elle avait des comptoirs à Alep, Alexandrette, Lattaquieh, Tripoli, Saïda, Saint-Jean-d'Acre et Ramleh ; dans chacune de ces villes, le commerce de la soie ou du coton dominait tous les autres. Bien que Tripoli ne fût pas la ville la plus considérable, c'était par elle surtout que nous recevions les soies indigènes. Ces soies étaient assez grossières, et l'on s'en servait pour les galons. Toutes ne pouvaient pas être exportées.

Nous avions 3 comptoirs à Tripoli, 6 à Saint-Jean-d'Acre, 6 à Saïda et 7 à Alep. Alep fabriquait des étoffes de soie, mais le principal centre était Damas où « elles se fabriquaient en grande quantité et avec assez d'art ». Damas était en correspondance avec Saïda et Beyrouth.

Mais la soie n'était plus de très bonne qualité. Découragés par les charges fiscales qui les écrasaient, les sériciculteurs indigènes ne plantaient plus de mûriers ou en plantaient fort peu. On continuait d'user les anciens pieds dont les souches creuses ne donnaient plus en feuilles qu'un rendement faible et défectueux. Lorsqu'on leur parlait de planter, ils répondaient que ce serait peine perdue : le pacha en conclurait qu'ils ont de l'argent et leur en demanderait : s'ils refusaient, c'était la bastonnade ; s'ils accordaient, c'était la ruine.

Ce n'est pas la première fois qu'un impôt mal conçu ou mal réparti a tué une industrie. L'industrie syrienne ne fut pas tuée, mais elle se traîna péniblement jusqu'au premier tiers du XIX^e siècle.

Si maintenant nous nous reportons à une autre partie de l'empire, nous y voyons que, depuis plusieurs siècles, Smyrne, sans rien produire elle-même, est le grand marché des soies et soieries de Perse avec l'Occident. Ces soies, venant des provinces de Ghilan et de Shirvan, au bord de la mer Caspienne, étaient centralisées à Ardebil, d'où les caravanes les transportaient à Alep, Smyrne et

Constantinople. Smyrne en recevait la majeure partie. Les tzars avaient essayé de détourner ce courant par la mer Caspienne, la Volga et la Duna, mais les Turcs mirent tout en œuvre pour conserver le transit des soies persanes. On estime que 30.000 balles étaient exportées chaque année de Perse en Occident.

Il n'apparaît pas que depuis l'introduction du ver à soie en Asie Mineure, les soies de Brousse, aujourd'hui si renommées, aient conquis une réputation particulière.

Les guerres incessantes qui désolèrent cette contrée depuis les premières invasions arabes jusqu'à la conquête définitive par les Turcs, en 1329, arrêtaient tout progrès. La victoire des Ottomans, si elle ne fut pas un grand succès pour l'industrie ni pour les arts, eut au moins pour résultat de rétablir la sécurité nécessaire aux relations courantes.

Dès lors, Brousse ne cessa de produire de la soie ; ces soies étaient connues sous le nom de soies de Démirdeh (près de Brousse) et de Lefké. Il n'y avait pas de filatures dans le pays ; les cocons étaient dévidés par les moyens les plus primitifs et allaient alimenter les métiers à tisser qui étaient épars dans toute la ville. Le surplus était exporté à Smyrne, en Syrie et dans l'Occident.

La prospérité de Brousse date de 1845. Cette année, la première filature à vapeur fut établie en cette ville par Tachdjan Effendi, assisté d'un négociant suisse, M. Falckeisen, et d'un directeur français, M. Goular. L'année suivante, un autre négociant de Constantinople, M. Bélézidji, établit une seconde filature. Trois autres furent créées par des indigènes en 1847.

Les résultats furent si complets, qu'en 1850 le Gouvernement lui-même suivit l'exemple et fonda une filature à Tchimar-Dibi, près de Brousse. Trois autres furent créées la même année, et, en 1855, on comptait déjà quatre-vingt-cinq filatures.

Ce fut une époque de grande prospérité. On planta partout des mûriers, et, en 1855, la production des cocons ayant triplé, atteignit le chiffre de 4.500.000 kilogrammes. Ces cocons, recherchés par l'industrie étrangère, mais disputés par les filatures locales, atteignirent le chiffre de 12 francs le kilogramme. L'exportation s'éleva à 18 millions de francs.

Mais cette prospérité même fut cause de la grave maladie qui, en 1856, commença de frapper les vers à soie. Ces vers, élevés en trop grande quantité dans des espaces trop restreints, furent atteints de la « pébrine » qui les décima pendant vingt-cinq ans. La production tomba à 2 millions de kilos en 1860 et 800.000 kilos en 1870. Vainement, on importa des graines du Japon, ces graines furent elles-mêmes atteintes du mal qui avait tué les graines indigènes et, vers 1875, les paysans étaient si découragés qu'ils commencèrent à arracher leurs mûriers, sauf à détruire l'industrie elle-même.

Ce fut un Français qui sauva la situation : à la vérité, ce Français est une de nos gloires nationales. A force de recherches, Pasteur était arrivé, par la sélection des graines opérée au microscope, à connaître le mal, à le combattre et à le prévenir.

L'industrie française régénérée par lui vint au secours de l'industrie ottomane, et, en 1880, les premières graines françaises firent leur apparition en Turquie.

Ce fut le salut. Ces graines réussirent au delà de toute espérance. On replanta les mûriers et, onze ans plus tard, en 1891, la production des cocons frais était remontée à 3 millions et demi de kilogrammes.

Dans l'intervalle, l'industrie séricicole avait reçu un nouveau stimulant. En 1882, la Dette publique ottomane, qui venait d'être constituée, reçut en gage différents impôts et notamment la dîme sur la soie. Soucieuse d'augmenter ses revenus, mais en même temps soucieuse du

bien-être général de l'empire, la Dette publique commença, en 1885, à envoyer en France des jeunes gens pour y suivre les cours de l'Ecole de sériciculture de Montpellier. Quand ils furent suffisamment instruits, elle créa à Brousse, en 1888, un Institut séricicole pour introduire en Turquie le système Pasteur, enseigner aux indigènes les meilleures méthodes d'éducation et les initier aux découvertes modernes.

Cet Institut, qui fut dès l'origine dirigé par M. Turcomian, a réalisé toutes les espérances qu'on avait placées en lui. Après quatorze ans d'efforts ininterrompus, l'Asie Mineure est arrivée à se passer des graines françaises ; elle a reconstitué la race blanche dite de Bagdad, qui avait disparu dans l'épidémie, et, après avoir satisfait aux besoins de la consommation locale, elle est aujourd'hui en situation d'exporter, et elle exporte en effet, plus de 400.000 onces par année.

Le tableau qui suit fait admirablement ressortir les progrès réalisés :

	Graines étrangères mises à l'incubation — onces	Graines indigènes mises à l'incubation — onces	Graines indigènes exportées — onces
1891. . . .	25.586	94.598	998
1892. . . .	12.108	116.376	20.317
1893. . . .	2.935	105.413	41.947
1894. . . .	1.378	116.137	44.179
1895. . . .	541	98.230	189.239
1896. . . .	3.134	115.619	218.106
1897. . . .	1.629	131.921	221.879
1898. . . .	8.848	123.301	183.821
1899. . . .	1.970	154.072	402.412
1900. . . .	100	195.187	458.000

La dîme de la soie, suivant cette progression, est montée de 410.000 francs en 1882 à 2.050.000 en 1899.

Ces chiffres se passent de commentaires.

En même temps, la plantation des mûriers s'est éten-

due ; dans le seul vilayet de Brousse, plus de 40 millions d'arbres ont été plantés depuis dix ans ; on estime qu'ils couvriraient une superficie de plus de 60.000 hectares.

L'Institut, toujours en quête de nouveaux progrès, distribue des diplômes aux élèves qui ont prouvé la connaissance du grainage et récompense les filateurs qui ont produit la meilleure soie.

L'épidémie, qui avait atteint les graines de Brousse, atteignit également celles de Syrie ; mais le fléau ne sévit dans cette contrée que beaucoup plus tard, en 1872. Comme les éleveurs de Brousse, les Syriens firent venir des graines de l'Inde, de la Chine et du Japon ; mais ces graines ne prospérèrent pas, et l'on finit par s'adresser à la France. Le fléau disparu, on continua de s'approvisionner dans nos départements du Midi, Var, Corse et Vaucluse, et un peu en Italie. Quelques éleveurs essayèrent d'acclimater la race indigène, importée de Brousse, mais ils durent constater qu'elle demandait plus de nourriture que la race étrangère, que les cocons obtenus étaient de dimensions, de formes et de nuances différentes, enfin, que leur rendement était moindre en qualité et en quantité.

On évalue à 230 ou 250.000 boîtes de 1 once de 25 grammes, le poids des graines françaises importées en Syrie. Le prix varie de 2 fr. 50 à 6 francs suivant les années et les marques ; ce prix est payable à la récolte.

La Dette publique, en Syrie comme à Brousse, fait de louables efforts pour encourager la production soyeuse. Les propriétaires qui font de nouvelles plantations de mûriers sont exemptés pendant trois ans du paiement des dîmes sur les cocons récoltés.

Mais elle ne borne pas sa sollicitude à ces seules régions. Comme on le verra plus loin, elle se préoccupe très vivement de développer la culture du mûrier dans

les vilayets intérieurs de Sivas, Angora, Diarbékir et Mamouret-ul-Azis, où l'élevage du ver à soie promet de donner d'heureux résultats.

Aujourd'hui la situation est la suivante :

La récolte des cocons en Asie Mineure a été pour les années 1896 à 1900 :

	1896	1897	1898	1899	1900
	—	—	—	—	—
	kilog.	kilog.	kilog.	kilog.	kilog.
Brousse . . .	5.386.000	4.500.000	4.950.000	8.146.000	5.135.000
Syrie	5.000.000	5.641.000	5.360.000	5.200.000	5.125.000

Dans la même période de temps, la production de la soie a été, comme on l'a vu :

	1896	1897	1898	1899	1900
	—	—	—	—	—
	kilog	kilog.	kilog.	kilog.	kilog.
Brousse . . .	415.000	316.000	412.000	520.000	390.000
Syrie	420.000	490.000	465.000	456.000	445.000

(A. C. E., 1901, 11^e fasc. p. 162)

★
★ ★

La Sériciculture et la production soyeuse en Anatolie. — Les vers à soie du vilayet de Brousse et du mutessariflik d'Ismidt, qu'en raison de leur voisinage nous réunissons dans cette étude, sont des vers de la race dite de Bagdad, qui donne de gros cocons blancs. La race jaune n'est plus cantonnée que sur quelques points. Ismidt et Panderma, et tend à disparaître. Le climat est plus favorable à la race de Bagdad.

Les graines, produites par la récolte de l'année précédente, sont mises à l'incubation : sur le littoral, dans la première quinzaine d'avril, dans la plaine vers la fin du mois et dans la région élevée vers les premiers jours de mai. D'après un avis de la Dette publique paru en 1900, chaque graineur ne peut plus acheter la graine au marché : il doit la produire directement. En l'obligeant

à l'élevage, on a voulu qu'il apprît à connaître les soins à donner aux vers, pour obtenir des récoltes plus abondantes et meilleures.

Les éducateurs ont une tendance à élever plus de graines qu'ils ne peuvent avoir de feuilles de mûrier à leur disposition. Si la récolte du ver est trop abondante ou si la production du mûrier est insuffisante, ils en sont quittes pour jeter une partie de leurs semences.

En 1899 on a mis à l'incubation 154.000 onces indigènes et 2000 onces étrangères; en 1900, 195.000 onces indigènes et seulement 100 onces étrangères. Autant dire que l'importation des graines n'existe plus dans le vilayet de Brousse, qui non seulement se suffit à lui-même, mais a encore pu livrer à l'exportation 402.000 onces en 1899 et 458.000 en 1900.

Naturellement, la France a peu de part dans ce commerce; 12 onces en 1898 et 100 onces en 1899. Mais il ne sera peut-être pas sans intérêt de savoir où vont les graines de Brousse. Si elles vont en d'autres parties de la Turquie, nous aurons déjà un aperçu de l'industrie soyeuse dans ces régions.

Voici donc, pour les années 1898 à 1900, le tableau des exportations de graines de vers à soie produites dans le vilayet de Brousse.

1° Dans les autres provinces ottomanes :

	1898	1899	1900
	—	—	—
Andrinople	»	10.000	14.210
Salonique	»	8.065	13.700
Adana	»	210	385
Angora	»	495	2.035
Koniah	»	1.120	2.260
Diarbékir	»	85	370
Castamouni	»	640	320
Alep	»	410	1.410
Smyrne	»	470	1.635

Iles de l'Archipel	»	10	160
Syrie	»	85	60
Mamouret-ul-Azis	»	95	225
Tchataldja.	»	240	35
Trébizonde	»	445	870
Sivas	»	95	35
Autres localités (<i>via</i> Constantinople).	»	19.925	»
Beyrouth	»	2	330
Janina	»	1	320
TOTAL.	»	<u>42.393</u>	<u>38.370</u>

(B. C. C., 1901, I, 72.)

2° Dans les pays étrangers :

	1898	1899	1900
Perse et Russie	182.080	399.390	399.265
France	12	100	118
Grèce	1.095	1.755	8.990
Bulgarie	220	595	8.075
Crète	»	470	2.740
Autriche	110	»	»
Chypre.	2	»	»
Serbie	»	»	35
TOTAUX.	<u>185.519</u>	<u>402.410</u>	<u>419.223</u>

(B. C. C., 1901, I, 73.)

Les capitaux français ne sont pas étrangers à cette production. Au début de l'année 1900, M. Lacomme, ex-vice-consul de France à Brousse, a fondé en cette ville un établissement de grainage, qui porte le nom de *Société française pour l'exploitation des graines de vers à soie de Brousse*. Pour ses débuts, elle a produit, en 1900, 50.000 onces de semences.

L'éclosion du ver doit se produire en cinq ou six jours, si la graine a été bien préparée.

Quand la température est favorable, il se passe une quarantaine de jours entre la période d'éclosion et la

mise à la bruyère des vers. En raison de la douceur et de la régularité du climat à cette époque de l'année, les vers sont généralement élevés à l'air libre sur de petites branches de mûriers, qu'on sépare de leur tronc au fur et à mesure des besoins. Un ver, pendant les quatre mues qu'il doit accomplir, consomme environ 30 kilogrammes de feuilles.

Lorsqu'ils sont montés à la bruyère pour tisser leurs cocons, il se passe encore neuf jours avant que ce travail ne soit accompli. Alors on peut procéder à la cueillette.

En 1899, la récolte des cocons a produit 6.146.000 kilogrammes et seulement 5.527.000 en 1900, qui fut une mauvaise année¹. Le rendement moyen de 1 once de graines a donc été de 44 kilogrammes de cocons en 1899 et de 31 kilogrammes en 1900.

Une très faible partie seulement des cocons est vendue à l'étranger. Sur les 6.146.000 kilogrammes produits en 1899, 56.769 ont été exportés et le reste réservé à la consommation locale². Malgré l'énorme quantité qui reste dans le pays, les filatures ne peuvent pas fonctionner plus de cinq à six mois par an. Il faudrait pour les entretenir que le gouvernement impérial consentît à abolir les droits de 8 pour 100 *ad valorem* qui frappent l'introduction des cocons étrangers. Les filateurs tireraient alors du Caucase, de la Perse et du Turkestan, tous

¹ Les cocons récoltés se divisent ainsi :

	1899	1900
Brousse	4.756.000 kil.	4.137.000 kil.
Ismidt	1.390.000 —	1.390.000 —
	<u>6.146.000 kil.</u>	<u>5.527.000 kil.</u>

² Les exportations diminuent chaque année :

147.428 kil. en 1892	44.655 kil. en 1897
98.755 — 1893	55.038 — 1898
79.391 — 1894	56.769 — 1899
46.242 — 1895	39.116 — 1900
85.864 — 1896	

les cocons dont ils ont besoin. Comme la soie paie à l'exportation un droit de 1 pour 100 *ad valorem*, la douane ottomane retrouverait aisément dans la perception de ce droit les sommes qu'elle pourrait perdre à l'importation, mais qu'elle ne perd pas, puisqu'il n'en-tre point de cocons ni de soie grège en Asie Mi-neure.

A la fin de l'année 1897, on comptait à Brousse et à Ismidt 103 filatures avec 5.180 bassines.

Elles étaient ainsi réparties :

Brousse:	Brousse.	. . .	47	filatures	2.350	bassines
	Moudania	. . .	3	—	180	—
	Djirah	. . .	6	—	300	—
	Ghemlek.	. . .	1	—	50	—
	Bilédjik.	. . .	18	—	900	—
	Kuplu	. . .	12	—	600	—
	Lefké	. . .	3	—	150	—
Ismidt:	Ghéïvé	. . .	6	—	300	—
	Ada-Bazar.	. . .	2	—	100	—
	Ismidt	. . .	5	—	250	—
				<u>103 filatures</u>	<u>5.180</u>	<u>bassines</u>

(M. O. C., 1898, 16 juin.)

Toutes ces filatures sont outillées à l'européenne et suivent les perfectionnements de la mécanique et de l'industrie. Un certain nombre appartiennent à nos compatriotes.

On file à bouts noués et aux titres de 9/11 jusqu'à 22/24 deniers. A la filature, les cocons donnent un rendement qui varie suivant la qualité. On estime cependant que, d'une façon générale, le rendement à la bassine est de 1 kilogramme de soie pour 11 à 12 kilogrammes de cocons¹.

¹ Si l'on veut obtenir le rendement exact d'un kilogramme de cocons frais en soie, il faut estimer : d'abord que 1 kilogramme de cocons frais équivaut à 310 grammes de cocons secs, ensuite qu'un kilo-

Le kilogramme de cocons vaut en moyenne 3 francs à 3 fr. 25. Quelquefois, aussitôt après la récolte, les prix montent à 4 fr. 25, mais ils ne s'y maintiennent jamais. Le kilogramme de soie, en ne tenant pas compte des fluctuations qui peuvent se produire, vaut 37 francs (prix maximum, 55 francs en 1899 ; prix minimum, 35 francs en 1896).

La vente des cocons est soumise à des formalités toutes spéciales. D'après un règlement édicté par la Dette publique, toute vente en dehors de la circonscription est défendue, et l'acheteur est condamné à payer un double droit, s'il vend en dehors de la région. Les opérations de vente ne sont permises que dans les bureaux de la Dette publique. L'éleveur remet sa marchandise entre les mains du courtier officiel, qui la vend à celui qui offre le meilleur prix. Les paiements se font à Brousse, dans les dix ou quinze jours de l'achat, dans d'autres localités dès le lendemain.

Ce n'est pas tout : lorsque la marchandise est achetée, elle ne peut être expédiée immédiatement. Il faut qu'elle soit envoyée en dépôt chez l'acheteur, pour y attendre le contrôle de la Dette publique. Si, à ce moment, la Dette remarque plus de marchandises que le total enregistré dans les livres, le négociant est passible d'une amende. (*B. C. C.*, 1899, II, 942.)

gramme de cocons secs perd, à la filature 61 pour 100 de chrysalides, et 14 pour 100 de frisons, bassinés et autres déchets.

Raisonnant sur des chiffres plus étendus, 332 kilogrammes de cocons frais représentent 100 kilogrammes de cocons secs. Ces 100 kilogrammes après la filature sont représentés par :

25	kilogrammes	de soie,
8	—	de frisons,
2	—	de bassinés,
4	—	d'autres déchets,
61	—	de chrysalides.

Ces chiffres ne sont pas absolus ; ils varient nécessairement avec la qualité de la récolte.

(V. Natalis Rondot, *l'Art de la soie*, t. II, p. 317 et suiv.)

Pour le paysan, dont la condition est particulièrement misérable en Asie Mineure, la petite somme qu'il retire de la vente des cocons est souvent le seul argent qu'il lui soit donné de voir dans le courant d'une année. Aussi continue-t-il avec ardeur de se livrer à une production qui, seule, lui laisse un peu de bénéfice.

La soie produite n'est consommée dans le pays que pour une très faible quantité : 11.700 kilogrammes en 1896, 22.500 en 1897 et 19.160 en 1898.

Les soies qui ne sont pas utilisées par la consommation locale s'en vont à l'étranger et notamment à Lyon, qui reçoit 80 pour 100 des soies grèges exportées d'Asie Mineure. Paris et le reste de la France en reçoivent de 10 à 12 pour 100 ; le surplus va en Suisse, en Allemagne et en Angleterre. Si l'on tient compte des déchets de soie, cette exportation représente annuellement une somme de 16 à 18 millions de francs.

Voici, depuis 1896, le mouvement de cette exportation :

	1896	1897	1898	1899	1900
	—	—	—	—	—
	kilog.	kilog.	kilog.	kilog.	kilog.
Soie grège . .	382.080	282.476	378.167	338.590	256.756
Cocons . . .	85.864	44.655	55.038	56.769	39.116
Frisons et déchets de soie.	299.360	246.689	283.892	251.635	253.607

(B. C. C., 1899, II, 936, et 1901, I, 745.)

Les déchets ne sont pas utilisés en Turquie ; on les expédie presque tous en France, peu en Italie et à Trieste.

En résumé, l'influence de la France et de Lyon dans les industries de la soie levantine a été et reste prépondérante.

C'est la France qui a contribué en 1845 au succès des premières filatures à vapeur ; c'est elle qui, par la sélection des graines, a sauvé en 1880 la sériciculture ottomane ; ce sont ses capitaux qui font marcher une partie des

filatures ; c'est Lyon enfin qui achète aujourd'hui la presque totalité des cocons et des soies qui sont exportés.

Le Président de la Dette publique, M. le commandant Berger, est l'un de nos compatriotes, et, si la Dette publique est obligée de recouvrer des impôts, on a vu avec quelle sollicitude elle s'intéressait à toutes les entreprises qui pouvaient augmenter la prospérité générale de l'empire.

L'an dernier, une Commission spéciale de la Dette publique a visité les principales contrées séricicoles de la Turquie d'Asie, pour rechercher les améliorations à introduire, et, à son retour, elle a décidé la création de huit pépinières modèles de mûriers. Le Ministère de l'Instruction publique a demandé que la première fût installée dans le vilayet de Diarbékir, où déjà l'élevage du ver à soie a pris une grande extension.

* . *

La Sériculture et la production soyeuse en Syrie.
— Nous retrouvons en Syrie cette heureuse influence de la France.

Comme en Asie Mineure, on distingue trois zones différentes pour l'élevage du ver à soie : la plaine, les coteaux et la montagne.

La plaine, c'est Saïda, Beyrouth et Tripoli. Les coteaux se trouvent aux pieds du Liban et de l'Anti-Liban et comprennent, en outre, la plaine de la Beqâa. La montagne confine aux hauts sommets du Liban.

Tout ce pays est couvert de mûriers. Dans la plaine, les paysans délaissent jusqu'à la vigne et aux arbres fruitiers, pour se livrer à l'élevage du ver à soie. Les contreforts du Liban et la plaine de la Beqâa n'ont été plantés qu'il y a une cinquantaine d'années. Les exemptions d'impôts accordés aux planteurs, pendant trois ans, font augmenter sans cesse la production.

M. Habib Donato, drogman du consulat de France à Damas, a donné, dans le *Bulletin de la Chambre de commerce française de Constantinople*, du 28 février 1900, des détails très complets et très intéressants sur toute l'industrie soyeuse de la région du Liban. Nous ne saurions mieux faire que de les résumer, sauf à les compléter, s'il est nécessaire, par quelques renseignements plus particuliers.

Les pieds de mûrier mettent deux ans à se développer. La première année, les graines sont semées et les pousses atteignent 50 centimètres de hauteur. La seconde, ces pousses sont replantées en pépinières, à la distance de 20 centimètres l'une de l'autre ; au bout de l'année en plaine, au bout de deux ans en montagne, elles atteignent de 2 mètres à 2^m50 de hauteur. On les replante alors en quinconces, à la distance de 2 mètres les uns des autres.

Deux ans après cette transplantation, on greffe les arbustes. L'avantage du mûrier greffé est qu'avec ses feuilles on nourrit beaucoup plus de vers qu'avec une égale quantité de feuilles produites par des mûriers non greffés. Un désavantage est que cette feuille est moins tendre, plus grasse, et qu'elle favorise les indigestions. Mais un sériciculteur vigilant — et c'est malheureusement l'exception — peut obtenir des résultats identiques avec les deux sortes de feuilles.

Le mûrier vient également bien en plaine et en montagne. Dans la plaine, où les terrains sont plus facilement arrosables, le mûrier croît pendant quinze ans et dépérit ensuite. Dans les terrains secs, il lui faut de vingt à vingt-cinq ans pour atteindre son entière croissance et il vit jusqu'à quatre-vingts et cent ans. Dans les montagnes du Liban, certains mûriers auraient plus de deux cents ans.

On estime qu'un champ de 1200 pieds de mûriers, bien

entretenu, peut nourrir, à l'âge de deux ans, 20 grammes de graines de vers à soie et que, jusqu'à l'entière croissance des arbustes, il peut nourrir 10 grammes de plus chaque année. A vingt ans, il pourrait nourrir 200 grammes de graines.

Ces champs doivent être engraisés et labourés souvent. Si l'on ne veut que leur rendement diminue, il faut se garder d'y planter du blé ou d'autres céréales.

On évalue les plantations du seul vilayet de Syrie à 3.395.000 pieds, répartis comme suit :

District de la Beqàa.	2.000.000
— de Baalbeck	600.000
— de Douma	100.000
— de Ouadi-el-Ajem	130.000
— de Hasbéya et Merdjé-Ayoum . .	500.000
— de Raschaya	15.000
— de Nebk.	10.000
— de Kounaitra	140.000
— du Hauran et Djebel-Druze . . .	100.000

Ces mûriers couvriraient une étendue de 1760 hectares.

On sait déjà que la Syrie ne produit pas de graines de vers à soie; ces graines lui viennent presque toutes de France. On évalue l'importation à 200 ou 250.000 boîtes par an, chaque boîte étant de 25 grammes. En 1899, on en a importé 200.000, ou 5000 kilogrammes.

Ce commerce des graines est particulièrement délicat. Il est impossible de traiter directement avec le paysan indigène, qui est routinier, ignorant et ne connaît pas notre langue ni nos usages commerciaux. En s'adressant à un commissionnaire, on s'expose à de grands risques. Il est vrai qu'il existe, sur place, des maisons françaises fort anciennes et fort honorables, dont l'unique trafic est l'achat des cocons ou la filature de la soie. Ce sont les intermédiaires naturels.

Lorsque, après la période d'incubation, le ver est éclos, on effeuille les rameaux, pour le nourrir, ou bien, comme en Asie Mineure, on coupe les rameaux avec leurs feuilles, au fur et à mesure des besoins. En Orient, ce second système serait préférable, s'il faut en croire les sériciculteurs locaux. Dans la plaine, où l'on a plus de confiance dans la douceur du climat, les vers sont élevés sur des claies, dans de simples cabanes en bois, recouvertes de feuillages. Ils sont ainsi exposés aux intempéries de l'atmosphère, et il peut y avoir un déchet considérable.

L'élevage du ver à soie revêt plusieurs formes.

La majeure partie des éducateurs sont des paysans, propriétaires de quelques mûriers; ils proportionnent l'élevage à leurs plantations. Les propriétaires plus riches élèvent eux-mêmes une partie des graines et donnent le reste, avec les installations nécessaires, à un éducateur qui se charge de tous les soins d'élevage, moyennant le quart brut de la récolte.

Les gros propriétaires font une espèce de bail avec un fermier, sur les bases du rendement probable de leurs champs de mûriers en charges de feuilles : la charge étant de 75 kilogrammes. Le fermier prend à ses frais la culture du champ de mûrier, l'élevage des vers à soie, paie la moitié du prix des graines et fournit le matériel nécessaire à la magnanerie. Le propriétaire paie l'autre moitié du prix de la graine, abandonne toutes les feuilles et acquitte les charges fiscales : impôt et dîme. La récolte est partagée en parties égales.

Le bail terminé, on refait l'estimation du champ de mûriers par charge de feuilles ; s'il y a une plus-value, le propriétaire paie à son fermier de 4 à 5 francs la charge en surplus ; s'il y a moins-value, c'est la réciproque qui s'applique. Ainsi le fermier est intéressé à bien entretenir le champ, et le propriétaire n'a ni les

soucis d'une direction, ni les charges d'une magnanerie.

D'autres propriétaires enfin aiment mieux vendre purement et simplement leurs charges de feuilles. Au début de la saison, la charge se vend de 3 à 4 francs; si les feuilles viennent à manquer, elle peut monter à 6, 10 et même 20 francs.

Les vers, mis à l'incubation du 1^{er} avril au 10 mai, suivant les altitudes, achèvent leur éclosion à la moitié de juillet. Les cocons de la plaine, venant les premiers, sont généralement achetés plus cher; quand la montagne donne, les cours sont déjà établis.

Le rendement n'est pas le même dans tous les districts. En moyenne, il est de 2 kg. 25 de soie par once de semence.

A la Bekâa et à Baalbeck les éducateurs sont assez expérimentés. Il y en a qui atteignent de 1 kg. 500 à 2 kilogrammes de cocons par gramme de semence, mais ce sont des exceptions très rares; la moyenne n'est que de 900 grammes à 1100 grammes. Dans les districts de Douma, de Kounaitra et du Hauran, où les éducateurs entichés de la routine, laissent les diverses maladies : l'atrophie, la jaunisse, le marasme, l'apoplexie et la gangrène, s'introduire et se propager dans les magnaneries, la moyenne tombe à 500 grammes par gramme de graines.

Pour l'année 1899, on évalue à 5.200.000 kilogrammes la récolte des cocons. En 1872, année où se déclara l'épidémie, elle avait été de 6.460.000 kilogrammes. Depuis cette date jusqu'en 1889, le chiffre de la production a toujours été inférieur à 3 millions de kilogrammes; mais à partir de 1889, nous trouvons les chiffres suivants qui, dans leur ensemble, suivent une heureuse progression :

1889-90.	3.718.000	dont le prix moyen a été fr.	5	»	le kil.
1890-91.	4.487.000	—	—	6	35 —
1891-92.	3.461.000	—	—	5	» —

1892-93.	3.846.000	dont le prix moyen a été fr.	4 05	le kil.
1893-94.	5.897.000	—	—	6 10 —
1894-95.	5.384.000	—	—	4 30 —
1895-96.	2.660.000	—	—	» » —
1896-97.	5.000.000	—	—	3 15 à 3 85 —
1897-98.	5.640.000	—	—	3 30 à 3 85 —
1898-99.	5.360.000	—	—	» —
1899-1900	5.200.000	—	—	3 25 —

(V. *Verney*, p. 619.)

Sur ces quantités, un tiers peut être attribué à la plaine, et les deux autres tiers aux coteaux et à la montagne.

En ramenant cette production au chiffre moyen de 5 millions de kilogrammes et en fixant à 3 fr. 25 le prix du kilogramme, on obtient un chiffre de 16.250.000 francs qui représente la valeur des cocons annuellement produits en Syrie.

Quand la récolte des cocons commence, les filateurs envoient leurs courtiers pour l'achat sur place. Le courtier s'entend directement avec l'éducateur et paie comptant. On a remarqué qu'au début de chaque récolte, les filateurs se concurrençant les uns les autres, les prix étaient toujours plus élevés.

La grande majorité des cocons produits reste dans le pays où ils sont utilisés par la filature locale, en vue de l'exportation de la soie grège. En 1899, sur une production de 5.200.000 kilogrammes de cocons, on en a exporté un quart, entièrement pour France.

Pour arriver à la production réelle, il y aurait lieu d'ajouter à cette quantité les cocons filés à l'arabe dans la montagne et dont les produits sont consommés dans le pays même ou bien vont alimenter les fabriques de soieries indigènes de Damas, de Homs, de Hama et d'Alep. Mais il est impossible d'avoir des chiffres même approximatifs, car les producteurs filent leurs cocons furtivement et les vendent de même.

Cette soie arabe s'est vendue :

En 1895, à raison de fr. 15 60 le kilogramme

1896	—	21 »	—
1897	—	23 40	—

(M. O. C., 2 octobre 1897.)

Anciennement, tous les cocons restant dans le pays étaient filés d'après des systèmes primitifs et la soie était employée au tissage des étoffes si renommées de Damas et d'Alep. Mais, il y a une cinquantaine d'années, MM. Palluat et Testenoire, de Lyon, rendirent à l'industrie syrienne les services que nos autres compatriotes avaient rendus à l'industrie de Brousse; ils installèrent dans le Liban la première filature à vapeur. Leur exemple fut suivi tant par les indigènes que par nos compatriotes eux-mêmes, et aujourd'hui la Syrie possède plus de 150 filatures avec 9000 bassines, outillées à l'européenne. Dans ce nombre, les neuf plus grandes, comptant 892 bassines, appartiennent à des Français établis depuis longtemps en Syrie: ce sont MM. Cambassédès, G. Malpertuy, Mourgue d'Algue fils, Prosper Portalis, Palluat et Testenoire. D'autres appartiennent en propre à des Syriens: d'autres, enfin, fonctionnent avec le concours financier de maisons lyonnaises, parmi lesquelles nous devons citer celles de MM. Chabrières, Morel et C^{ie}, Charollais, Pirjantz et C^{ie}, Peillon et Mérieux, Terrail et Payen.

Les cocons sont filés communément au titre de 9/10 deniers, et sur commande de 11/14. Il faut 10 kilogrammes de cocons frais pour produire 1 kilogramme de soie. Le prix moyen de la soie est de 37 à 40 francs. (Prix moyen max. depuis 1890: 53 fr. 85 en 1892; prix min.: 35 fr. 90 en 1894.)

La soie qui reste dans le pays n'est pas exclusivement employée par le tissage local. Ces soies coûtent trop

cher et les métiers de Damas, de Homs, de Hama et d'Alep préfèrent les soies chinoises, persanes et japonaises, qui leur reviennent meilleur marché.

Par conséquent, la soie syrienne est importée en France en plus grande quantité que la soie de Brousse ; en certaines régions, la totalité de la production vient dans notre pays. Depuis 1890, cette exportation représente de 12 à 18 millions de francs (chiffre maximum : 18.847.000 francs en 1893 ; chiffre minimum : 12.474.000 francs en 1892). Nous ne tenons pas compte de l'année 1894, qui a été éprouvée d'une façon anormale par la crise financière de Beyrouth.

Nous rappelons que la production de la soie syrienne a été de 420.000 kilos en 1896, 490.000 kilos en 1897, 465.000 kilos en 1898, 456.000 kilos en 1899 et 445.000 kilos en 1900.

Il nous faut maintenant partager ces chiffres entre les différents ports de la côte. L'opération n'est pas facile.

Sur la côte de la Méditerranée, la production de la soie n'est pas limitée aux seuls vilayets de Syrie et du Liban. A la vérité, ces vilayets produisent la grande majorité des cocons et des soies, mais il est telles autres contrées, comme les vilayets d'Alep et les provinces plus éloignées encore d'Adana et d'Adalia, qui, depuis une époque assez rapprochée, se sont adonnées à la sériciculture et qui s'y livrent avec succès.

Seulement, dans ces contrées, les procédés d'éducation sont assez primitifs et les filatures manquent, ou ce sont des filatures indigènes très défectueuses. Lorsqu'il s'agit d'écouler leurs cocons, les habitants d'Adalia ne peuvent les expédier à Marseille ; aucun navire français ne touche au port ; ils les envoient à Beyrouth par des navires côtiers. Mersina, le port d'Adana, est en correspondance directe avec Marseille et lui envoie une partie de ses

récoltes, mais cette ville, de création récente, est trop négligée par nos compatriotes, et comme elle se trouve peu éloignée de Beyrouth, qui lui demande aussi ses produits, elle aime mieux, pour le prompt règlement des affaires, les lui expédier. Quant au vilayet d'Alep, il est le prolongement naturel de la Syrie, comme le mutessariflik d'Ismidt complète le vilayet de Brousse; c'est pourquoi, dans la statistique, on compte toujours les productions d'Adalia, de Mersina et d'Alep, dans la production générale de la Syrie.

Cette confusion des produits d'Adana et d'Adalia sur les marchés de Beyrouth rend impossible une évaluation très exacte du mouvement d'exportation de ces différents ports; il est des chiffres qui font nécessairement double emploi. Mais si l'on veut se rapprocher de la vérité, le calcul est facile; on retranchera des exportations de Beyrouth les marchandises déjà sorties une première fois d'Adalia ou de Mersina.

Sous le bénéfice de ces observations, nous allons passer en revue les différentes villes qui se livrent à l'exportation des cocons, de la soie ou des déchets de soie.

La plus importante est naturellement Beyrouth, qui, sans compter les soies de Syrie, d'Adalia et de Mersina, exporte encore une partie de celles qui sont produites à Chypre.

Au point de vue de la valeur, elle représente plus des 8/10 de l'exportation soyeuse de toute la côte.

Voici les chiffres de 1899 et de 1900 :

	1899	1900
	—	—
Soie et bourre de soie	345.600 kilog.	329.150 kilog.
Frisons	148.950 —	» —
Déchets	71.650 —	» —
Cocons	64.900 —	67.250 —

Cette exportation est presque tout entière dirigée sur

Lyon. En 1900, 6.400 kilogrammes de cocons seulement ont été envoyés à Milan. (B. C. C., 1901, oct., p. 624.)

Après Beyrouth, c'est Tripoli qui exporte le plus de soies syriennes. La valeur de ses exportations oscille entre 2 et 3 millions de francs :

1829-93	2.147.000 francs.
1893-94	2.359.000 —
1894-95	2.253.000 —
1895-96	1.917.000 —
1896-97	1.174.000 —

Quant aux produits.eux-mêmes, ils se subdivisent ainsi, avec leur valeur respective :

	Soies grèges	Cocons	Frisons
	—	—	—
	kilog.	kilog.	kilog.
1892-1893	. . 35.241 (val. 1.938.000 fr.)	10.240 (val. 114.000 fr.)	16.466 (val. 96.000 fr.)
1893-1894	. . 44.447 (2.000.000 fr.)	32.340 (291.000 fr.)	17.433 (68.000 fr.)
1894-1895	. . 63.585 (2.160.000 fr.)	2.370 (19.000 fr.)	20.511 (73.000 fr.)
1895-1896	. . 47.930 (1.821.000 fr.)	5.470 (55.000 fr.)	13.996 (42.000 fr.)
1896-1897	. . 55.284 (1.880.000 fr.)	28.993 (232.000 fr.)	24.183 (62.000 fr.)

Dans la même période, la quantité de cocons qui a été convertie en soie grège a été :

1892-93.	423.000 kil.	dont le prix moyen a été de fr.	2 70 le kil.
1893-94.	533.000	—	3 52 —
1894-95.	763.000	—	2 23 —
1895-96.	575.000	—	2 18 —
1896-97.	663.000	—	2 23 —

(Voir le rapport de M. Savoye, vice-consul de France à Tripoli, publié en 1897, au M. O. C.).

La totalité de l'exportation de Tripoli va à Marseille.

Les autres ports de Syrie ne comptent pour ainsi dire pas. L'exportation de Lattaquieh peut être évaluée à 300 ou 400.000 francs par an. En 1898, elle a été de 413.000 francs représentant 51.625 kilogrammes de cocons et de soie. (*B. C. C.*, 1899, I, 706.)

L'exportation de Saïda peut être estimée à 100.000 fr. Tout le mouvement des affaires est absorbé par Tripoli, mais surtout par Beyrouth.

A Caïffa et à Jaffa la sériciculture, introduite récemment par des colonies israélites, est encore à ses débuts. On plante des mûriers, et, déjà, quelques arbres ayant atteint leur pleine croissance, la quantité de graines mises à l'incubation augmente. On emploie des graines du Var, qui, en 1900, ont donné une moyenne de 3 kilogrammes de cocons par gramme de semence. (*B. C. C.*, 1900, II, 568.)

Nous voici maintenant hors de la Syrie proprement dite, dans le vilayet d'Alep, où les cazas d'Antioche, de Beïlan et d'Alexandrette se couvrent chaque jour de nouvelles plantations de mûriers.

En 1898, la production avait atteint 800.000 kilogrammes de cocons; en 1899, par suite d'une mauvaise récolte, elle n'a plus été que de 435.000, ainsi répartis :

Région d'Alexandrette	50.000 kilogrammes
— d'Antioche	345.000 —

En 1900, dans la seule région d'Antioche, on a mis à l'incubation 25.000 boîtes de graines, et la production s'est relevée d'une façon très sensible.

La moitié environ des cocons reste dans le pays, où ils sont travaillés par des filatures indigènes très primitives; le reste est exporté en France par le port d'Alexandrette dont l'importance augmente d'année en année.

En 1890 il a exporté	38.000 kil.	de cocons valant fr.	383.000
1891 —	37.000	— —	298.000

En 1892 il a exporté	31.000 kil. de cocons valant fr.	388.000
1893 —	40.000 — —	575 000
1894 —	35.000 — —	439.000
1895 —	96.000 — —	1.202 000
1896 —	113.000 — —	1.860.000
1897 —	141.000 — —	1.777.000
1898 —	» — —	2.205.000
1899 —	» — —	2.300.000

Les quatre cinquièmes au moins de cette production vont en France.

En 1899, Alep a exporté, par les différents ports de la côte, 3.300.000 fr. de cocons, dont 2.050.000 fr. pour la France et le reste pour l'Italie. (*B. C. C.*, 1901, I, 769)

Les fils de soie qui restent dans la consommation locale servent à faire ces beaux tissus d'Alep, qui jouissent d'une si grande renommée.

Après le vilayet d'Alep, nous arrivons à Mersina. Là, la sériciculture date de vingt ans à peine. On a planté des mûriers presque partout, mais ils se plaisent particulièrement dans les terrains un peu marécageux qui avoisinent Tarsous et Mersina.

L'éducation des vers est encore très primitive; il n'y a que les indigènes qui s'en occupent, et ils comptent plus sur le climat que sur leurs soins personnels pour faire réussir la récolte.

Les graines mises à l'incubation sont, dans la proportion de 90 pour 100 de provenance française. En 1900, il s'est vendu dans le vilayet 11.300 boîtes qui se sont ainsi réparties :

Mersina	825
Tarsous	1 540
Adana.	1.530
Payas	5.010
Osmanié et Yarpout	2.395

(*B. C. C.*, 1900, I, 967.)

Malheureusement le quart de ces graines était avarié. La récolte a donné 120.000 kilogrammes de cocons frais.

Le tiers, représentant la qualité inférieure, est filé dans le pays, le reste est envoyé à Beyrouth, sauf quelques milliers de kilogrammes qui vont directement à Marseille.

En 1897, il a été exporté pour la France 67.125 francs de cocons; en 1898, pour 195.520 francs et en 1899 pour 185.900 francs. (*M. O. C.*, 24 août 1899; 4 nov. 1900.) Les exportations des années précédentes, tant pour la France que pour Beyrouth, avaient été de :

1890.	6.000 kilogrammes valant.	50.400 francs.
1891.	60.000 — — .	466.000 —
1892.	45 000 — — .	358.000 —
1893.	20.000 — — .	202.000 —
1894.	15.000 — — .	154.000 —
1895.	» — — .	4.493.000 —
1896.	255.000 — — .	2.410.000 —

(*V. Verney*, p. 651.)

Il faut prévoir de nouveaux progrès, qu'il appartiendrait à nos compatriotes de réaliser. Ils y trouveraient honneur et profit.

A Adalia, le climat se prête merveilleusement à l'industrie des vers à soie; malheureusement les éleveurs sont ignorants et arriérés, en sorte que la production est faible.

Le marché est alimenté par des graines de France, de Brousse et d'Italie. En 1900, on a reçu 1140 boîtes de France et 1800 de Brousse; en 1901, 1600 de France, 1100 de Brousse et 100 d'Italie. Les paysans font aussi un peu de grainage. (*B. C. C.*, juin 1901, p. 994.)

L'éclosion a lieu fin mars et la récolte est complètement terminée fin mai.

En 1900, on a récolté 28.000 kilogrammes de cocons frais. Ces cocons sont en partie exportés : ils s'en vont à Marseille, *via* Beyrouth. En 1899, on en a exporté 8.300 kilogrammes d'une valeur de 456.000 francs. (*B. C. C.*, 1900, I, 66.)

Les cocons restant dans le pays sont filés par des filatures indigènes, encore très primitives, et que l'on nomme des *manzirliks*.

Il n'est pas douteux que la province d'Adalia ne soit appelée au plus bel avenir.

*
* *

Autres régions. — Nous avons réparti en deux grandes divisions : Brousse et la Syrie, le mouvement général du commerce des soies dans le Levant. Mais la production de la soie n'est pas localisée à ces seules régions. Le mûrier se rencontre ailleurs et l'élevage du ver à soie est pratiqué en d'autres contrées. Seulement, en ces contrées, la production de la soie est si faible ou les communications avec l'étranger sont si difficiles, qu'il n'y a, pour ainsi dire, pas de commerce des soies : elles sont consommées sur place.

Mais, lorsque les chemins de fer se seront développés, il n'est pas douteux que les efforts tentés par la Dette publique pour propager dans l'Empire la plantation du mûrier seront couronnés de succès, et que de nouveaux marchés de la soie se créeront en de nouveaux pays. Brousse et Beyrouth conserveront sans doute leur prépondérance; mais les provinces éloignées de la côte auront leur vie propre et pour ainsi dire leur autonomie séricicole.

Smyrne. — Il y a quarante ans, l'éducation des vers à soie était assez prospère dans le vilayet de Smyrne. La production annuelle atteignait près de 400.000 kilogrammes de cocons. Quand la maladie des vers atteignit

l'Orient, l'industrie des soies fut gravement atteinte. En 1870, elle ne produisit plus que 50.000 kilogrammes. Les paysans découragés arrachèrent leurs mûriers, et les filatures qui produisaient de 25 à 30.000 kilogrammes de soie fermèrent leurs établissements.

L'industrie ne s'est pas encore relevée. Quelques paysans continuent d'élever des vers, mais, comme les soins sont très primitifs, la race a dégénéré et la production est très faible. On estime pourtant à 30.000 kilogrammes le rendement des cocons; la majeure partie est filée sur place, en sorte que l'exportation s'élève à 10 ou 15.000 kilogrammes. Ces cocons vont presque tous à Marseille; ils valent de 9 francs à 9 fr. 50 le kilogramme de soie pure.

Rhodes. — Le mûrier pousse bien à Rhodes, mais la faible étendue de l'île limite nécessairement la production. En 1897, cette île a exporté pour la France et Beyrouth 14.000 kilogrammes de cocons d'une valeur de 100.000 francs. En 1899 elle en a exporté pour 200.000 francs.

Chypre. — Chypre ne fait plus partie de l'Empire ottoman, mais la domination anglaise a plutôt été favorable à son développement séricicole. En 1896, elle a exporté pour 333.350 francs de cocons et en 1897 pour 328.625 francs. On sait déjà que Beyrouth, et par suite la France, participent à la majeure partie de ce mouvement. Il n'est exporté qu'une quantité insignifiante de soie et tissus de soie : 5.700 francs en 1896 et 14.325 en 1897.

Sivas. — De même qu'à Smyrne, la sériciculture était autrefois très florissante dans le vilayet de Sivas et plus spécialement dans les sandjaks d'Amasia et de Tokat. Avant l'épidémie, elle produisait une moyenne de 7 à 800.000 kilogrammes de cocons frais par an. Avec la maladie, elle tomba à 30.000 kilogrammes en 1887, mais

l'introduction de l'élevage, d'après le système Pasteur, a relevé très vite la sériciculture, et déjà, en 1890, la production atteignait 80.000 kilogrammes. Elle n'a fait qu'augmenter depuis cette époque.

En 1898, le vilayet de Sivas a exporté pour 181.000 francs de soie en cocons et en 1900 pour 318.000 francs. En 1900, la production d'Amasia a été de 128.000 kilogrammes de cocons frais Bagdad et Japon. (*B. C. C.*, sept. 1901, p. 475.)

La presque totalité de ces exportations est dirigée en parties égales vers la France et l'Italie. L'opération se fait par le port de Samsoun, qui a envoyé en France, en 1899, 21.000 kilogrammes de soies en cocons, valant 298.000 francs. En 1900, la part de la France a été de 28 tonnes : 252.000 francs. (*B. C. C.*, 1901, I, 471.)

La majeure partie des cocons reste dans le pays, où ils servent à la consommation locale, leurs fils entrent pour une notable part dans la confection des tissus de coton, nommés *doulouks*, qui font vivre une partie de la population de Tokat, d'Amasia et de Merzifoun.

Dans ce renouveau de la sériciculture, Amasia est devenu un centre de grainage, qui expédie de notables quantités de semences en Russie.

Angora. — Nous ignorons l'importance de la sériciculture dans le vilayet d'Angora ; nous ne voyons nulle part qu'il soit question d'exportation de cocons ni de soie grège.

Mais on sait qu'une partie des tapis de Césarée sont en soie avec trame en coton, et nous avons vu que l'Institut séricicole de Brousse exporte déjà une quantité appréciable de semences dans ce vilayet.

Diarbékir. — Le vilayet de Diarbékir paraît devoir se prêter d'une façon toute particulière à la culture du mûrier et à l'élevage du ver à soie. Malheureusement, comme ce vilayet est fort éloigné de la mer, et que le

transport des cocons est assez délicat, la production, réduite aux besoins de la consommation locale, ne peut guère se développer.

Nous lisons, dans Vital Cuinet, qu'en 1890 ce vilayet a produit dans les sandjaks de Diarbékirk et d'Arghana 51.000 kilos de cocons, dont 44.870 dans le sandjak de Diarbékirk et le surplus dans le district d'Arghana. Cette quantité a été intégralement consommée sur place.

Aujourd'hui encore, l'exportation est impossible; les cocons de Diarbékirk ne vont à la côte que sous forme de déchets. En 1899, l'élevage des vers à soie a donné pour l'exportation 1200 kilogrammes de déchets valant 33.600 francs et produit pour la consommation locale 10.975 kilogrammes de soie, qui ont été tissés sur place. Le port d'expédition est Alexandrette.

L'exportation était toute à destination de Lyon¹.
(M. O. C., 1901, 4 avril.)

Castamouni. — Avant la maladie des vers à soie, le vilayet de Castamouni comptait parmi les premiers marchés de la production de la soie; cette production n'a pas complètement disparu avec l'épidémie, mais elle a été très réduite. Depuis une douzaine d'années, les paysans, encouragés par l'administration de la Dette publique, se sont mis à replanter des mûriers, et tout fait espérer que, dans un avenir très rapproché, le vilayet de Castamouni et plus particulièrement le каза de Zafranboli seront redevenus d'importants centres de production.

Mamouret-ul-Azis. — La soie est en progrès constant. En 1900, on a obtenu 81.000 kilogrammes de cocons frais valant 211.000 francs, et l'on espérait en obtenir 200.000 en 1901.

¹ En attendant que des voies ferrées transforment cette partie de l'Asie Mineure, il serait dès aujourd'hui possible aux producteurs de cocons de s'ouvrir les marchés extérieurs, en essayant le séchage et l'emballage de leurs cocons. On peut ainsi les transporter fort loin.

Les cocons qui sont exportés vont tous en France, *via* Samsoun ou Alexandrette ; mais la majeure partie reste dans le pays où ils sont filés et tissés. Très récemment, un Arménien ayant appris ce qui se pratiquait en Europe, a créé à Mezreh une manufacture à tissage mécanique. Il est arrivé avec beaucoup d'art à reproduire les modèles lyonnais et à en créer de nouveaux. Il tisse pour environ 115.000 francs d'étoffes par an. Chaque pièce mesure 6 m. 75 de longueur sur 49 ou 51 centimètres de largeur. Il y en a de tous les prix, à partir de 5 fr. 30 le mètre carré ; l'étoffe la plus en faveur se vend 10 fr. 30.

En dehors de cette manufacture, on fabrique encore à Kharpout, à une heure de Mezreh, quelques soieries dont la valeur totale ne dépasse pas 25.000 francs. (*M. O. C.*, 13 juin 1901.)

Mossoul. — Il y a une quinzaine d'années, on a essayé d'introduire le ver à soie dans les environs de Mossoul ; l'entreprise n'a pas réussi. Cependant, dans le Tiari, pays presque inaccessible, à une dizaine de jours de Mossoul, on fait l'élevage du ver à soie, mais sur une petite échelle. La production est dirigée sur Alep.

Bagdad. — Bagdad est la seule ville de l'Irak qui soit apte à la plantation du mûrier, mais on n'a encore rien entrepris.

§ 2. Les Soieries ¹

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	38	291.5	5	47.9
1898	34	205.6	3	50.1
1899	28	»	4	49.6
1900	68	457.5	27	210.4

¹ A l'effet d'introduire plus de clarté dans la composition, nous supprimons désormais dans les tableaux les différentes mentions de

DÉTAIL EN 1900

fr. le kilog.

Tissus de soie pure

Unis, écrus, pongée, corah, etc.	56	»	17	95.2	17	95.2
Unis, écrus, autres .	68	»	18	123.2		1.0
Unis, en couleur autre que le noir	66	»	5	36.4	1	3.8

Tissus de soie mélangée

D'or ou d'argent faux	47	»		4		4
D'autres matières, unis	39	»	21	80.6	6	22.8

Gaze et crêpes de soie

Tissus de bourre de soie mélangée. . .	69	75		1		1
Tissus de bourrette pour ameublement	46	»		1		1

Passementerie

D'or ou d'argent fin .	175	»		2		2
— faux	19	»		2		2
De soie pure	47	90		2		
— mélangée	32	80		1		1
Broderies à la main ou à la mécanique . .	275	»	6	113.6	3	86.3

commerce général, commerce spécial et évaluation : nous réduisons de même au premier chiffre de la centaine les valeurs exprimées.

Mais il est bien entendu que, dans le premier tableau qui résume les opérations commerciales depuis 1896 et parfois depuis 1856, les deux premières colonnes se réfèrent au commerce général et les deux autres au commerce spécial. Dans le détail des opérations de 1900, la première colonne indique le taux des évaluations, les deux suivantes celles du commerce général et les deux dernières celles du commerce spécial.

Les valeurs devront se lire de la façon suivante :

Francs 291.5 = 291.500 francs.

Lorsqu'il s'agit de chiffres aussi importants, les dizaines et les unités n'ont aucune valeur, d'autant plus que personne ne peut garantir leur exactitude absolue. On pourrait même ne pas tenir compte des centaines.

Exportation par navires français.	quint. 67
— terre	1

La très grande majorité des soieries fabriquées en Turquie d'Asie est consommée dans le pays même ou exportée dans les pays voisins : Égypte et Perse. Une très faible quantité est expédiée dans les États chrétiens et dans le reste du monde. Ces étoffes ont, en effet, pour la plupart, une destination spéciale, qui les rend propres à tout usage dans les pays étrangers, où elles n'entrent qu'à titre de curiosité et pour enrichir des collections. Elles sont achetées par des touristes plutôt que par le commerce lui-même.

La France, en 1900, en a acheté pour 210.000 francs, ce qui est un chiffre anormal ; la moyenne de nos acquisitions annuelles ne dépasse pas 50.000 francs.

Les soieries du Levant sont encore fabriquées d'après les procédés primitifs ; les métiers anciens n'ont subi aucun perfectionnement ; les soies employées sont de simples soies écrues, très souples, il est vrai, mais d'une consistance moindre que si elles avaient passé au moulinage. Néanmoins, les étoffes de soie sont très appréciées dans le Levant.

Chaque région a ses étoffes particulières ; toutes sont plus ou moins mélangés de laine ou de coton.

Les soieries de Brousse et de Biredjik ont l'avantage de pouvoir se laver sans que la couleur se ternisse. Elles sont consommées presque intégralement en Asie Mineure ou à Constantinople. Parmi les tissus fabriqués en ces deux villes, il convient de citer :

Les tissus de soie pure ;

Les tissus de soie et coton pour habillement ;

Les linges pour bains dits *pechtimal*, faits en coton bleu ou blanc, avec des bandes de soie rouges ou jaunes ;

Des velours analogues à ceux d'Utrecht, mais plus solides.

Des tissus de soie transparents, lamés d'or et d'argent.

Toutefois, les tissus qui jouissent de la plus grande renommée sont ceux de Syrie : Alep, Homs, Hama et Damas.

Il y a à Alep de 7 à 8000 métiers. Bien que tissées à la main, les étoffes d'Alep ne coûtent pas plus cher que les étoffes d'Europe et sont beaucoup plus solides. Cependant l'industrie d'Alep se maintient difficilement ; l'industrie européenne ou asiatique lui fait une dure concurrence. On connaît ces tissus d'Alep : ce sont des brocarts d'or et d'argent, des soies et cotons damassés, des mouselines et des gazes imprimées en vives couleurs, des étoffes rayées de soie, lamées d'or et ornées de broderies.

Leurs principales variétés sont :

1° Les tissus de coton à fond uni et à rayures de couleurs vives appelées *ghazliés* par les Arabes et *aladjas* par les Turcs ;

2° Les *ghazl-waharir*, dont les rayures en soie les différencient des précédentes ;

3° Les *tchitara*, étoffes moirées dont la trame est en coton et la chaîne en soie ; quand elles sont sans rayures on les nomme *kezzis*.

4° Enfin les satins, unis ou brochés, et les damassés.

Elles se vendent dans toute l'Anatolie, en Arménie, à Constantinople, en Egypte, très peu en Europe. Leur exportation peut être évaluée à 4 millions de francs.

(M. O. C., 1899, 20 avril ; B. C. C., 1899, p. 283.)

Les soieries d'Homs et d'Hama sont plus renommées encore.

Hama est l'une des villes les plus agréables de l'Orient. L'Oronte la traverse au milieu de jardins ornés de kiosques aux colonnettes gracieuses et de fontaines aux eaux jaillissantes. Les maisons, tapissées de jasmin et

de glycine, offrent à l'intérieur le luxe le plus confortable. Hama est la résidence préférée des riches musulmans retirés des affaires. Elle emploie pour la confection de ses soieries 700 métiers et près de 5000 ouvriers.

Homs, également sur l'Oronte, est à 50 kilomètres au sud d'Hama, auquel la relie une grande route carrossable. Son séjour est peut-être moins enchanteur que celui de sa rivale, mais le mouvement des affaires est plus considérable. On compte à Homs environ 4000 métiers et 28.000 ouvriers. Homs est reliée par une route à Lattaquieh et à Tripoli.

Le chiffre d'affaires d'Homs et d'Hama peut être évalué à 12 millions de francs. Les meilleurs articles sont consommés sur place. (V. Vital Cuinet, *la Syrie*, p. 412.)

Les tissus de Damas ne jouissent pas d'un moindre crédit. M. Habib Donato, dans le travail déjà cité, nous donne un relevé de leur qualité et de leur valeur. Nous reproduisons intégralement cette partie de son travail.

A la fin de l'année 1889, on comptait à Damas :

600 métiers de l'étoffe dite *aladja*, pour habillement, chaîne soie, trame coton, longueur de la pièce de mètres 5,50 à 6,50, largeur de l'étoffe de 50 à 52 centimètres, production annuelle 150.000 pièces du prix de 6 à 20 francs, prix moyen 12 francs. fr. 1.800.000

10 pour 100 de cette étoffe se vend à

Damas ; 15 pour 100 en Palestine ; 6

pour 100 à Constantinople et en Ana-

tolie ; 10 pour 100 à Bagdad, et

5 pour 100 en Egypte.

700 métiers de tissus dit *coutnys* pour habillement et ameublement, chaîne coton, trame soie, longueur des pièces de 4,50 à 6 mètres, largeur 65 à 70 centimètres, fabrication annuelle 200.000 pièces du prix de 8 à 25 francs la pièce, prix moyen

15 francs fr. 3.000.000

10 pour 100 de cette qualité se vend à Damas, 6 pour 100 en Egypte, 15 pour 100 en Anatolie et à Constantinople, 15 pour 100 à la Mecque et à Bagdad.

15 métiers de *kreiche*, étoffe de gaze, toute soie servant à l'habillement, longueur 6 mètres, largeur 60 centimètres. Poids de 100 à 300 grammes, fabrication annuelle 3000 pièces, prix de 4 à 18 francs, prix moyen 12 francs fr.

36.000

Cette étoffe se vend à Homs, Hama, Alep, dans la Palestine et le Hauran: depuis une dizaine d'années, elle a beaucoup perdu de son importance.

40 métiers de *houffîés* en soie et coton et soie, servent à la coiffure, longueur de 60 centimètres à 1 mètre carré, produit annuel 15.000 pièces, dont :

2000 en soie du prix de 3 à 8 francs, prix moyen 5 francs fr.

10.000

13.000 en coton et soie du prix de 1,50 à 5 francs, prix moyen 3 francs fr.

39.000

Le quart de cette quantité est vendu à l'Egypte et Constantinople, et le reste en Amérique.

10 métiers de *burnous*, produit annuel 1000 pièces seulement, du prix de 20 à 60 francs la pièce, prix moyen 30 francs. fr.

30.000

20 métiers de *melayés*, voiles pour dames en soie et coton et soie, fabrication annuelle 4000 pièces, du prix de 10 à 60 francs la pièce, prix moyen 25 francs fr.

100.000

Une partie se vend à Damas et l'autre à Constantinople.

6 métiers Jacquard (les seuls qui fonctionnent à Damas), de l'étoffe châles pour ameublement, soie et coton, fabrication annuelle 3000 mètres du prix de 11 francs.

fr. 33.000

Cette étoffe se vend sur place à Beyrouth et en Egypte.

Fils, franges, rubans, etc. . . . fr. 50.000

TOTAL fr. 5.098.000

Cette industrie était autrefois plus florissante ; elle occupait 8 à 10.000 métiers et 25 à 30.000 ouvriers. Elle ne compte plus aujourd'hui que 8000 ouvriers et 1500 métiers. La décadence tient à plusieurs causes : l'introduction de soieries européennes, la concurrence faite par des produits similaires fabriqués en Egypte ou même en Turquie, enfin la substitution du costume européen au costume oriental dans une partie des classes riches.

Les soieries de Damas sont fabriquées avec des fils du pays ou des fils d'Antioche tissés à l'arabe, mais surtout avec des soies persanes, chinoises et japonaises, dont le prix sur place est de 22 à 25 francs le kilogramme. En 1899, la quantité des soies importées a atteint 60.000 kilogrammes d'une valeur de 1.380 000 francs. La majeure partie de ces soies viennent de Shanghai et sont introduites par des maisons françaises.

Le vilayet de Bagdad ne récolte pas de soie, mais Bagdad, fabrique, avec des fils qui lui viennent de Perse, des soieries qui se vendent dans toute la Mésopotamie. Parmi les étoffes fabriquées, il convient de citer :

Le *tchartchaf*, qui sert de voile aux femmes. On en fait de toutes les couleurs et de tous les prix. Les prix varient de 20 à 200 francs la pièce. La consommation

locale dépasse 5000 pièces; on en exporte autant en Syrie et à Constantinople.

Le *khéfiéh*: c'est une pièce carrée en soie, destinée à préserver des rigueurs du froid ou des chaleurs excessives de l'été. On en fait de plusieurs dimensions. Le prix de la pièce est de 5 à 20 francs.

Les *abas* ou manteaux de soie: les abas simples sans dorure sont portés par les hommes; les femmes se servent en guise de voiles d'abas aux couleurs variées avec des fils d'or.

Toutes ces étoffes, en raison de leur destination spéciale, ne sont pas exportées hors de l'Empire ottoman; mais Bassorah, qui est le port de Bagdad, expédie chaque année en Angleterre et en France environ 120 balles de soie ou de bourre de soie qui lui viennent de Recht, en Perse. (*B. C. C.*, 1900, I, 913.)

On fabrique encore diverses soieries plus ou moins grossières dans les vilayets de Mamouret-ul-Azis (Khar-pout et Mezreh), Diarbékir, Sivas et Smyrne. Celles de Smyrne, qui sont plus connues des Européens, consistent, comme dans le reste de l'Empire, en étoffes de soie pure ou mélangée, qui se fabriquent surtout à Cadi-Keuï, Eudémich et Bouladan. Bouladan a la spécialité des couvertures en coton blanc et soie jaune, qui sont fort recherchées. Eudémich fabrique des pièces pour *tchar-tchaf*. Enfin, dans la plupart des communes, les jeunes filles se livrent à des travaux de broderie et de passementerie, qui se vendent surtout à Constantinople.

CHAPITRE II

LES TAPIS

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867 à 1876.	»	645.000	»	585.000
1877 à 1886.	»	1.584.000	»	1.126.000
1887 à 1896.	»	1.651.000	»	871.000
1897	2.075	1.345.000	1.119	735.000
1898	2.423	1.422.000	1.425	883.000
1899	2.963	»	1.520	939.000
1900	2 618	1.727.000	1.628	1.113.000

DÉTAIL EN 1900

	kilog.	quint.	fr.	quint.	fr.
Tapis persans. . . .	9 25	449	415.600	402	371.800
— turcs et imita-					
tions	6 05	2.162	1.307.900	1.224	740.400
Autres	4 80	7	3.200	2	800

Exportation par navires français. . . . 2.597 quint.

— — étrangers 10 —

— voie de terre. 11 —

L'usage des tapis est très répandu dans le Levant : toutes les mosquées en sont décorées. Les habitants les plus riches en décorent également leurs appartements, mais la population étant, en général, très pauvre, emploie plutôt les nattes.

La majeure partie des tapis fabriqués est destinée à l'exportation. Cette exportation est, en moyenne, de 7 millions de francs, dont la Turquie d'Europe, —

Constantinople exceptée, — n'a aucune part. Encore est-il juste de faire observer que, parmi les tapis vendus à Constantinople, il en est peu qui viennent de l'Empire ottoman ; ils viennent presque tous du Turkestan, du Caucase et de la Perse. Les tapis d'Anatolie vont à Smyrne, qui les livre à la consommation étrangère.

Nous nous occuperons ici des tapis d'Anatolie, plus connus sous le nom de tapis de Smyrne, bien que la ville même de Smyrne ne fabrique pas de tapis. Ce sont les villes d'Ouchak, Ghiordès, Démirdji, Koula et Kutahia, qui sont les plus renommées par la fabrication des tapis ; mais ces cinq villes n'accaparent pas toute la production de l'Asie Mineure. L'industrie des tissus est une industrie pour ainsi dire familiale, qui s'étend, dans tous les pays producteurs de laine, depuis Ghiordès jusqu'à Sivas, en passant par Ouchak, Afioun-Kara-Hissar, Koniah, Nigdè et Césarée.

Les tapis de Smyrne sont fabriqués avec toutes les laines de l'intérieur de l'Anatolie, mais principalement avec celles d'Akchéir, de Kara-Hissar et de Koniah. Ces laines sont, au préalable, lavées à grande eau, pour les débarrasser de leur suint, puis filées à différentes grosseurs, suivant la qualité des tapis qu'on veut faire. Enfin dévidées et mises en pelotes ou en écheveaux. Ces soins préliminaires qui s'accomplissent en famille ne nécessitent aucun frais.

Lorsque la laine est mise en écheveau, on la teint. On sait avec quel art les Orientaux pratiquent, ou plutôt pratiquaient la teinture avant l'introduction de l'aniline. Ils obtenaient avec les substances végétales indigènes, des coloris très vifs et inaltérables, que nous pouvons encore admirer dans les anciens tapis d'Orient. Parmi ces substances, l'indigo donnait le bleu ; la garance et la cochenille donnaient les rouges et les roses ; la gaude produisait un très beau jaune ; de l'écorce de grenade, on tirait

les jaunes, les bruns et les noirs ; la vallonée donnait toutes les variétés de brun, etc. Depuis que les Européens ont introduit l'aniline, les teintures obtenues avec cette substance sont employées presque exclusivement ; mais ces teintures, dont le propre est de produire des tons pâles, ne donnent pas de teintes durables et un fabricant, amoureux de son métier, doit les proscrire. Quand un tapis est fabriqué avec des fils passés à l'aniline les couleurs, déjà éteintes à l'origine, se ternissent tout à fait au bout de peu d'années et la valeur du tapis diminue insensiblement. Certains acheteurs français font les plus louables efforts pour n'obtenir que des tapis aux couleurs vives et exigent que les pièces qu'on leur livre ne soient teintées qu'avec des couleurs végétales ; mais comment lutter contre la clientèle, qui demande des teintes mortes et des couleurs de mousse ?

Nous arrivons à la fabrication des tapis.

Lorsque les tapis d'Orient n'avaient pas encore commencé à envahir l'Occident, le choix des dessins était laissé au libre arbitre et à la fantaisie des indigènes, qui exécutaient presque toujours des arabesques ou des motifs architecturaux. Deux pièces étaient rarement pareilles, bien que de simples nuances parvinssent à les distinguer. Depuis que les tapis d'Orient sont entrés dans notre consommation courante, nous prétendons imposer nos goûts et nous commandons des tapis sur un modèle déterminé.

C'est dommage. Dans la conception des modèles, nous accommodons l'Orient à nos habitudes et, en l'accommodant, nous le dénaturons. Certes, les tapis livrés peuvent être d'un goût très pur et d'une exécution irréprochable ; dans les magasins, on en trouve de fort beaux, qui plaisent aux acheteurs, mais ces tapis n'ont ni le dessin ni le coloris des anciens tapis d'Orient et les amateurs les répudient, comme un produit bâtard. Ils esti-

ment avec raison qu'il est préférable de se contenter des tapis de style fabriqués en Europe et de laisser à l'Orient son cachet spécial, qui fait le principal mérite de ses produits. Malheureusement les amateurs risquent de ne pas être entendus. En matière commerciale, la raison du client est toujours la meilleure.

M. Ed. Dutemple¹, ancien vice-consul de France en Asie Mineure, nous décrit les procédés de fabrication, grâce auxquels on obtient les tapis de Smyrne. La description remonte bientôt à vingt ans ; elle n'a pas vieilli :

« Les procédés de fabrication, dit-il, sont simples et faciles : un grand châssis posé verticalement porte dans le haut un cylindre en bois sur lequel on passe la chaîne, qui est tendue par une traverse également en bois. A la partie inférieure de ce châssis, un autre cylindre reçoit le tapis à mesure qu'il est exécuté.

« Les ouvrières sont assises devant le cadre qui porte la chaîne. Pour composer le dessin, elles prennent des fils de laine teinte et préparés d'avance et les nouent à la chaîne par des nœuds coulants, serrent les nœuds avec un grand peigne de bois et enfin nivellent la partie tissée avec des ciseaux. Tout ce travail est exécuté avec une dextérité et une précision incroyables.

« D'ordinaire, chaque ouvrière n'exécute que la partie du dessin qui lui est assignée. Aussi connaît-elle de mémoire le nombre des fils qu'elle doit employer et n'est-elle jamais indécise pour composer une nuance. Mais quand il s'agit d'exécuter un nouveau dessin, on choisit l'ouvrière la plus experte pour composer sur le croquis qui lui est soumis un modèle qu'elle livre ensuite aux autres femmes qui doivent tisser le tapis. Ces dernières se servent de l'envers du modèle pour en compter les

¹ Ed. Dutemple, *En Turquie d'Asie*, Paris, Charpentier, 1883, in-18.

points et confectionner la pièce voulue. Avec cette méthode de fabrication, le tapis ne présente au regard que les têtes des laines égalisées, sans laisser voir ni la chaîne ni la trame. La durée de pareils tapis est indéfinie...

« Chaque femme tisse par jour, en moyenne, de 20 à 25 centimètres de hauteur sur 68 centimètres de large.

« Pour l'exécution d'un tapis d'environ 4 mètres de large, on emploie ordinairement six femmes, qui travaillent à 68 centimètres environ les unes des autres. »

La longueur limitée du métier ne permet pas de faire des tapis ayant plus de 15 pics de large (le pic vaut 68 centimètres); lorsque cette largeur doit être dépassée, on divise le tapis en deux parties qu'on travaille séparément et qu'on rattache ensuite. Le maximum de largeur des tapis est de 10 mètres.

Les femmes seulement sont occupées à ce travail, qui s'accomplit le plus souvent en famille. Chaque fabricant est habituellement propriétaire de son métier. Pour un travail de dix heures, on estime qu'une femme gagne par jour de 20 à 75 centimes, et souvent moins.

Ouchak. — Ouchak, centre principale de la fabrication des tapis, est une petite ville de 13.000 habitants, sur le chemin de fer de Smyrne. On peut dire que la population féminine tout entière est adonnée à la fabrication des tapis. Néanmoins cette population reste très pauvre. Tous les bénéfices vont aux commissionnaires de la place et aux maisons de Smyrne qui leur passent les commandes.

A chaque commande, le commissionnaire réalise un premier bénéfice d'au moins 3 pour 100. Pour l'exécution du travail, il fait au fabricant des avances qui lui rapportent. Enfin, comme il est propriétaire exclusif des teintureries, le fabricant, obligé de faire teindre ses laines, doit accepter les conditions qu'on lui fait.

Le nombre des métiers travaillant à Ouchak est en

moyenne de 1200, occupant 6000 ouvrières. Il est impossible d'évaluer exactement la production. On estime que le maximum de rendement est de 190.000 mètres carrés d'une valeur approximative de 4.500.000 francs. Il est impossible de produire davantage; les métiers et la population n'y suffiraient pas.

C'est pourquoi la fabrication a pu s'étendre, sans nuire à Ouchak, aux villes voisines de Sparta (20.000 habit.), et d'Afioun Kara-Hissar (17.000 hab.), qui fabriquent les mêmes tapis qu'à Ouchak et dans les mêmes conditions; seulement la production est beaucoup moins importante.

Sous le rapport de la fabrication, on divise les tapis d'Ouchak en trois catégories.

1° Les *tikilmé*, dont la trame consiste en un fil simple. Ils sont d'un travail très fin et très coûteux. Leur prix est de 11 à 12 francs par pic carré;

2° Les *tchfit-ilmé*, dont la trame consiste en un double fil. Ils sont par conséquent d'un travail plus gros et leur prix est en moyenne de 9 francs le pic carré. Ce sont les tapis qui se vendent le plus;

3° Enfin les *bashana*, qui sont des tapis communs, faits avec les déchets des autres fils, et dont le prix moyen est de 6 francs le pic carré. (B. C. C., 1900, II, 212.)

On fabrique également à Ouchak quelques tapis de tiftik, très soyeux, dont les prix sont très élevés et l'écoulement difficile. Il faut enfin citer les *kilims*, sorte de tapis lisses et peu épais, appelés aussi tapis de Caramanie; ils servent de rideaux et de tentures, mais le centre de production des *kilims* n'est pas Ouchak, c'est le sandjak de Nigdé, dans le vilayet de Koniah.

Sous le rapport des dessins, on divise les tapis en deux catégories générales :

1° *Elvan*, dont le dessin est composé de plusieurs couleurs ;

2° *Yaprak*, dont le dessin n'est composé que de deux couleurs, principalement le bleu et le rouge. (*B. C. C.*, 1900, II, 212.)

Depuis l'introduction des modèles européens, les motifs varient beaucoup ; certains motifs toutefois sont restés classiques et portent des noms : ce sont le médaillon central (*adjem*), les dessins à dentelures avec un motif au centre (*yaprak*), des rosaces jetées sur un fond uni (*sarp kilim*) ; des zigzags coulant autour d'un médaillon central (*iilan*). (Rougon, *Smyrne*, p. 251.)

L'exportation est répartie entre l'Angleterre (73 o/o), la France (14 o/o), l'Amérique (8 o/o), les autres pays (5 o/o). En dehors de leurs achats directs, l'Amérique et même la France s'approvisionnent encore en Angleterre.

Ghiordès. — Les tapis de Ghiordès se distinguent de ceux d'Ouchak. Ce sont généralement des *sidjadés* ou tapis de prière, qui rappellent les tapis de Perse par le choix des dessins et le coloris. Ces *sidjadés* ne sont autre chose que des tapis de 1 mètre de large sur 2 mètres de long ; on fabrique également quelques tapis en laine de grande dimension.

Cette fabrication occupe près de 1100 métiers et plus de 2000 ouvrières qui tissent annuellement 100.000 mètres carrés de tapis.

Koula. — Koula, comme Ghiordès, fabrique surtout des *sidjadés*, qui coûtent de 35 à 40 francs, quand ils sont tout laine, et de 10 à 15 francs, quand ils sont mélangés de chanvre.

A côté de ces produits de consommation courante, les ouvrières les plus habiles tissent de petits tapis tout laine, d'une qualité supérieure, qui se vendent jusqu'à 17 francs le pic carré.

Les premiers seuls sont d'une exportation commune.

Koula possède 8 à 900 métiers, occupant environ

1500 à 2000 ouvrières, et produisant 60.000 mètres carrés de tapis.

Koula a en outre la spécialité de fabriquer des tapis mohair de toute dimension, qui sont supérieurs en qualité à ceux d'Ouchak. Le prix est aussi plus élevé : 50 à 90 francs le pic carré.

Koniah. — A Koniah, l'industrie des tapis ne remonte pas à plus de huit ans. C'est la maison Edm. Giustiniani de Constantinople, qui l'a créée ou plutôt rénovée, en telle sorte qu'elle comprend déjà plus de 300 métiers répandus dans les centres de Koniah, de Sillé et d'Ak-Chéir. Le genre fabriqué est celui des grands tapis de salon : longueur à volonté, largeur 12 pics $1/2$ au maximum. Les prix varient de 7 à 10 francs le pic carré. On estime à environ 200.000 francs le chiffre d'affaires de Koniah. La totalité de la production, ou peu s'en faut, est dirigée sur l'Angleterre.

Le vilayet de Koniah fabrique aussi des *sidjadés* et des *kilims*. Parmi les *sidjadés*, les articles de Kirchéir sont les plus appréciés ; leurs dimensions varient de 5 à 8 mètres de longueur sur une largeur de 1 mètre à 1^m50. Le sandjak de Nigdé fabrique également des *sidjadés*, mais surtout des *kilims* ; la fabrication en est répandue dans plusieurs villes ou villages. Dans ces pays, chaque famille a son métier et les femmes tissent à leur moment perdu. On ignore le nombre des métiers comme l'importance de la production.

Demirdji possède 450 métiers produisant chaque année 35.000 mètres carrés de tapis. Ces tapis sont de deux sortes : les « kabas » qui valent de 15 à 16 francs le mètre carré et les « ras » qui valent de 20 à 21 francs le mètre carré. La trame des tapis de Demirdji est en coton.

A *Kutaya*, il y a seulement 250 métiers, qui produisent 18.000 mètres carrés par an. La qualité est très

bonne et les prix varient entre 22 et 26 francs le mètre carré.

Sparta produit des tapis ras qui ressemblent aux tapis de Perse et valent de 22 à 27 francs le mètre carré. Le nombre des métiers est d'environ 300, et la production annuelle de 10.000 mètres carrés.

Nous relevons dans le *Bulletin de la Chambre de commerce française de Smyrne* de l'année 1900, n° 94, les prix des principaux tapis fabriqués en Anatolie.

Ouchak, haute laine.	24 fr. le mètre carré.	
— simple.	13 à 20 fr. le mètre carré.	
Ghiordès, ordinaire.	13 fr.	—
— extra	16 —	—
Demirdji Gulistan	20 —	—
— Ineli	16 —	—
Kutaya	25 —	—
Sparta	27 —	—
Koniah	23 à 24 fr.	—

L'exportation des tapis, par voie de Smyrne, a été :

en 1895 de 3.527 balles, dont 603 pour la France			
1896 de 4.108	—	—	501 —
1897 de 4.458	—	—	642 —
1898 de 4.410	—	—	716 —

La balle pour l'étranger est de 250 kilogrammes et la balle française de 175 kilogrammes.

Les 603 balles de 1895 représentent une somme de 741.600 francs. (*B. C. C.*, 1889, n° 82.)

Caramanie. — En dehors de la fabrication d'Ouchak, de Koula, de Ghiordès et de Koniah, Smyrne livre également au commerce des produits moins riches, parmi lesquels il convient de citer les tapis ou portières de Caramanie. Ces portières se composent de bandes. Elles servent surtout à recouvrir des divans.

Ces tissus se fabriquent dans les vilayets d'Adana et

d'Angora. Dans le vilayet d'Adana, la fabrication n'est localisée dans aucune ville ; c'est une industrie familiale qui s'exerce dans la plupart des villages. Les produits arrivent à Smyrne par les ports de Mersina et d'Adalia.

Dans le vilayet d'Angora, au contraire, la fabrication est concentrée dans une ville principale : Césarée, mais elle s'exerce aussi à Angora, Yuzgat et Kirchéir.

Les tapis de Césarée se divisent en deux catégories : les veloutés et les lisses.

Les premiers comprennent les *orta-halissi*, grand tapis pour planchers ; les *yan-khalissi* ou tapis pour couvertures de canapé, longs et étroits, enfin les *sidjadés*.

Les seconds comprennent les *kilims* et les *djidjims*. Les *djidjims* sont des tapis de 4 à 5 mètres de long sur 1 m. 80 à 2 mètres de large. Ils sont formés de 4 à 5 bandes cousues ensemble, et qu'on peut vendre séparément. Les portières de Caramanie proprement dites ne se composent que de deux bandes, longues de 3 m. 50 à 4 m. 50.

Il se fabrique également à Césarée des tapis en soie et en mohair, avec trame en coton.

L'exportation des tapis du vilayet d'Angora s'est élevée en 1899 à la somme de 2.300.000 fr., dont 150.000 fr. pour la France. Le surplus s'est ainsi réparti :

Angleterre	350.000	Autriche	200.000
Etats-Unis	800.000	Constantinople . . .	500.000
Allemagne	250.000	Grèce	50.000

(B. C. C., 1900, II, 197.)

Autres régions. — En dehors des régions que nous venons de décrire, il existe encore des fabriques de tapis à Sivas, Ismidt, Saframpol, Orfa, etc. Toutes ces fabriques n'ont pas la même importance.

Celles de *Sivas*, voisines de Nigdé et de Césarée, paraissent remonter à deux siècles, mais les tapis anciens ont presque tous disparu. Il y a environ vingt-

cinq ans, les commerçants du pays, particulièrement les Arméniens, en ont commencé l'exportation méthodique et lucrative. C'est à peine si l'on peut trouver aujourd'hui quelques rares spécimens.

Ce commerce spécial a eu pour résultat de stimuler la fabrication. On s'est mis à produire pour remplacer les tapis vendus. Cette fabrication n'a pas, en général, donné des résultats heureux. Les tapis fabriqués dans les villages sont grossiers et à long poil ; ceux fabriqués à Sivas sont plus fins et plus minces, — trop minces peut-être, car ils ne peuvent servir qu'à décorer les murailles ou confectionner des sièges.

Cette dernière sorte n'est l'objet d'aucun trafic ; outre le peu d'épaisseur des objets, on leur reproche leur dessin et leur coloris. Quant aux premiers, en raison des frais de transport pour la côte, ils ne sont achetés que par les indigènes.

On évalue à 5 ou 600.000 francs l'importance de la production annuelle. Les tapis fabriqués sont de petite dimension ; souvent ce ne sont que de simples bandes. On en distingue plusieurs sortes, parmi lesquelles :

Les tapis de luxe de Sivas,

Différents *kilims*,

Les *sidjadés*,

Les *deuchek khalissi*, tapis de lit,

Les *kourdji*, ou bissacs de cheval,

Les *yan khalissi*, ou bandes pour divans,

Les *yastik*, ou coussins pour divans.

Les tapis de première qualité valent de 9 à 11 francs le pic carré ; ceux de seconde de 6 fr. 50 à 9 francs ; ceux de troisième environ 5 fr. 50, et enfin les tapis les plus communs 1 fr. 50. Les tapis de luxe ne vaudraient pas moins de 22 francs, le pic carré, autant qu'on peut fixer des prix pour des objets qui sont peu demandés, et dont la fantaisie de l'acheteur établit la valeur. (*B. C. C.*, 1900, II, 202.)

Les paysans du mutessariflik d'Ismidt fabriquaient autrefois un genre de tapis dit *ketché*, d'une épaisseur de 2 à 2 cm. 50, fait avec de la laine pressée. La fabrication de ces tapis a presque disparu, pour faire place à celle de tapis de lin pur ou mélangé avec du coton, qui servent à orner les salons et couvrir les divans. La longueur de ces tapis ne dépasse pas 4 mètres et la largeur 2 mètres. Leur prix varie de 5 à 25 francs, suivant la qualité.

C'est dans le mutessariflik d'Ismidt que se trouve la manufacture impériale d'Héréké, construite il y a une douzaine d'années par ordre du sultan, et où sont employées environ 350 ouvrières.

Cette manufacture fabrique des petits tapis ainsi que des grands, qui atteignent parfois jusqu'à 25 mètres de longueur sur 10 mètres de largeur, avec une épaisseur de 9 à 10 centimètres.

Ce sont, toutes proportions gardées, les Gobelins de Turquie. Lorsque le Sultan veut faire un cadeau, il offre des tapis d'Héréké. Mais Héréké fabrique surtout en vue du commerce et de l'exportation.

Saframpol et *Tossia*, dans le vilayet de Castamouni, ne produisent que de très petites quantités de tapis, qui ne s'exportent pas. Ces tapis, de qualité inférieure, se nomment *harars*. Quelques-uns servent simplement à l'emballage du tiftik.

Dans le vilayet d'Alep, Orfa, Antioche et Aïntab fabriquent quelques tapis ou bandes multicolores, qui sont également de qualité inférieure et ne s'exportent pas.

Transit Persan. — Le transit persan s'effectue par Trébizonde, Samsoun, Alep et Bassorah.

Les anciens tapis de Perse sont d'une fabrication plus pure que ceux de Turquie ; ils sont aussi plus estimés et plus chers. Cependant, devant l'afflux des demandes

européennes, la fabrication, devenue plus industrielle, commence elle aussi à dégénérer, et n'est même plus à la hauteur des nouveaux tapis de Turquie. La qualité est sacrifiée à la quantité.

Le vilayet de Mossoul voit transiter les tapis d'Hamadân, qui s'en vont en Europe par la voie d'Alep ou de Samsoum.

Le vilayet d'Erzeroum reçoit en transit des tapis, dont les meilleures qualités viennent de la partie persane du Kourdistan. Ces tapis kourdes sont tout en laine, à long poil et de couleur plus durable que les autres. On exporte des *ortas*, des *yans* et des *sidjadés*.

D'Erzeroum, ces tapis gagnent le port de Trébizonde, où ils sont embarqués, et de là vont à Constantinople, où se trouve le véritable marché des tapis *persans*. En 1899, Trébizonde a ainsi reçu pour 1.701.600 francs de tapis de Perse, dont

1.377.000 pour la Turquie et l'Egypte,
136.200 pour l'Angleterre,
85.000 pour l'Amérique,
83.600 pour l'Autriche-Allemagne,
37.200 pour la France,
et 1.800 pour la Belgique.

En 1898, l'exportation avait été supérieure de 450.500 francs. (*M. O. C.*, 9 août 1900.)

Enfin Bassorah a exporté en 1899 : 1.550 balles de tapis de Perse, d'une valeur de 790.000 francs, contre 1.000 balles environ en 1898. Les pays de destination ont été l'Angleterre et les Etats-Unis.

L'importation de l'aniline en Perse est prohibée.

Si maintenant nous revenons au commerce propre du Levant avec l'Occident, il nous sera permis de regretter que, pour une industrie qui répond à de réels sentiments artistiques, la part de notre pays ne soit pas plus im-

portante. Nos grands magasins font des efforts, dont on ne saurait trop les féliciter, pour s'approvisionner directement à Constantinople, à Smyrne et jusque dans l'intérieur de l'Anatolie; ils ne craignent pas d'envoyer des acheteurs sur place; mais pourquoi faut-il qu'on soit obligé quelquefois de recourir au marché de Londres?

L'industrie des tapis est d'un intérêt si capital pour l'Empire ottoman qu'en 1901 le gouverneur de la province de Koniah, S. E. Férid Pacha, a pris l'initiative d'ouvrir à Koniah une exposition de tapis où l'on a récompensé par des prix variant de 4.000 à 200 piastres (880 fr. à 44 fr.), par des médailles et par des mentions honorables les exposants les plus méritants.

A cette exposition, qui s'est ouverte le 4 mai et a duré quarante jours, on a vu figurer des tapis de mosquée très anciens, provenant de Boukhara et de Perse, des tapis fabriqués à Sivas, à Castamouni, et dans le vilayet même de Koniah : Nigdè, Sparta, Bor, Caraman, etc.

Des tapis de Sivas, imitant nos Gobelins, ont obtenu la première récompense; on a retrouvé en eux le cachet oriental ancien de la Turquie. Ces tapis mesuraient 3 mètres de longueur sur 2 m. 20 de largeur. La seconde récompense a été accordée à un fabricant qui possède des fabriques à Sillé, Koniah et Ak-Chéïr. Un tapis de Sparta mesurant 4 m. 75 sur 3 m. 90 a obtenu la troisième récompense. Cesarée a exposé des tapis en soie d'un style ancien.

Les tapis de Sparta ont attiré l'attention générale par leurs couleurs et leur confection.

Cette exposition marque un effort réel de l'administration ottomane pour mettre en valeur les richesses de l'Empire.

CHAPITRE III

VINS ET EAUX-DE-VIE

§ 1. *Les Vins.* — § 2. *Les Eaux-de-vie.*

§ 1. *Les Vins.*

	hectol.	fr.	hectol.	fr.
1887 à 1896.	»	10.000.000	»	9.700.000
1897	125.602	11.197.000	122.715	7.604.000
1898	90.371	9.255.000	88.508	9.182.000
1899	93.413	8.636.000	93.608	8.715 000
1900	114.359	9.512.000	109.667	9.354.000

DÉTAIL EN 1900

	fr. l'hect.	hect.	fr.	hect.	fr.
Vins ord. en fut.	30	33.249	997.500	28.784	863.500
Vins ord. en bout.	50	61	3.100	50	2.500
Vins de liq. en fut.	105	81.011	8.506.200	80.820	8.486.100
Vins de liq. en bout.	135	38	5.100	13	1 800

Exportation par navires français. 92.745 hect.

— — — turcs 1.902 —

— — — étrangers 19.641 —

— — — voie de terre 82 —

La viticulture en Turquie fut, un moment, très prospère. C'était l'époque où le phylloxera ravageait nos vignobles. Alors, presque tous les vins de Turquie étaient vendus en France. Mais depuis que nos vignobles ont été reconstitués et que des droits protecteurs sont

venus les défendre contre la concurrence étrangère, la viticulture ottomane traverse une crise pénible. L'Italie, il est vrai, a bien essayé de prendre notre place dans le marché du Levant ; elle y achète une très grande quantité de vin qu'elle revend ensuite en Autriche et en Suisse, mais ses achats ne compensent pas les nôtres. Aussi les vins qui se vendaient autrefois de 30 à 35 fr. l'hectolitre, ne se vendent plus que de 10 à 12 francs. Encore ces chiffres sont ils parfois trop élevés. Comme le vigneron turc ne consomme pas lui-même le vin qu'il fabrique et que les sujets chrétiens sont peu nombreux, il doit attendre les commandes de l'étranger. Le prix du vin se règle suivant l'importance de ces commandes. Sont-elles faibles, le vin peut ne valoir que 2 ou 3 francs l'hectolitre, comme il peut monter subitement à 15 ou 20 francs, si les demandes affluent.

La crise est encore augmentée par l'énormité des charges qui frappent le vigneron. En dehors de l'impôt foncier et de la prestation, qui sont supportés par tous les sujets de l'Empire, et de la taxe d'exonération militaire qui frappe les sujets chrétiens, il doit encore payer la dîme sur le raisin, d'après des chiffres toujours majorés, et la part dite *miri*, afférente à la dette publique, toutes charges qui s'élèvent légalement à 27 pour 100 de la valeur de la récolte, mais qui atteignent en réalité 60 et parfois 80 pour 100. Aussi n'est-il pas rare que dans les provinces de l'Empire qui produisent du vin, le vigneron puisse à peine se nourrir ; on estime que le plus souvent sa journée de travail ne lui rapporte pas plus de deux ou trois sous.

D'après les estimations faites par la Dette publique, la Turquie produit dans les années normales un million d'hectolitres ; cette production peut être réduite de moitié dans les mauvaises années, ainsi qu'il résulte du tableau suivant, qui représente la récolte de 1896 à 1900.

1896-1897.	1.117.000 hectolitres.
1897-1898.	625.000 —
1898-1899.	560.000 —
1899-1900.	944.000 —
	(B. C. C., 1900, I, 102; II, 228.)
1900-1901.	895.000 hectolitres.
	(B. C. C., 1900, oct., p. 672.)

C'est peu si l'on songe que la production moyenne de la France, Algérie et Tunisie comprises, est de 40 millions d'hectolitres, celle de l'Italie de 32 et celle de l'Espagne de 15¹.

Cependant peu de pays au monde se prêtent mieux à la culture de la vigne que la Turquie ; on ne trouve pas seulement des vignes en Europe où le climat est plus froid et où la fermentation du vin peut se régler plus aisément ; on en trouve dans presque toutes les parties de la Turquie d'Asie, aussi bien dans les régions tempérées de l'Arménie ou de l'ancienne Cappadoce qu'à Brousse et à Smyrne et dans les régions plus chaudes de la Syrie et de la Palestine.

Malheureusement, le Musulman ne pouvant boire de liqueur fermentée limite sa production. Les Grecs, répandus sur toute la côte de la mer de Marmara et de l'Archipel, ne sont pas retenus par les mêmes obstacles ; mais leur nombre n'est pas assez grand, pour qu'ils puissent mettre en valeur des espaces de terre considérables. Ainsi se trouve réduite une des branches les plus importantes de l'industrie nationale.

Il est alloué aux vignerons environ le quart de leur récolte en franchise de droit pour leur consommation et

¹ Les pays limitrophes de la Turquie ont produit en 1899 :

La Grèce et les îles	1.500.000 hect.
La Bulgarie	3.600.000 —
La Serbie	1.100.000 —
La Roumanie	5.900.000 —

(B. C. C., 1900, I, 213.)

celle de leur famille. On estime qu'un peu plus des deux autres quarts reste dans la consommation locale et que le surplus est livré à l'exportation. Nous avons, à cet égard, les statistiques de l'administration de la Dette publique ; elles nous donnent pour les années 1896 à 1900 les chiffres suivants :

EXPORTATION.

<i>Turquie d'Europe :</i>	1896	1897	1899	1900
	—	—	—	—
	hectol.	hectol.	hectol.	hectol.
Andrinople	111.938	65.864	37.406	73.982
Constantinople	22.523	12.142	5.592	9.435
Salonique	1.656	1.656	1 143	1.880
<i>Turquie d'Asie :</i>				
Brousse	4.521	2.720	100	246
Ismidt	»	2.096	»	»
Mételin	3 675	2.176	2.796	1 613
Smyrne	43.578	20.796	64.419	59 655
Beyrouth	7.329	7.224	15.151	24.368
Divers	150	»	»	7
	<u>193.370</u>	<u>114.674</u>	<u>127.607</u>	<u>171.186</u>

L'impression générale qui se dégage de ces chiffres est l'importance de plus en plus grande prise par les exportations de la Turquie d'Asie, et surtout du vilayet de Smyrne ; nous en verrons tout à l'heure les motifs.

Voici où vont ces vins :

	1896	1897	1899	1900
	—	—	—	—
	hectol.	hectol.	hectol.	hectol.
France	78.399	22.484	45.096	31.063 ¹

¹ L'importation totale en France a été :

1898.	8.158.086 hect. de vins ord. et	441.312 hect. de vins de liqueur.
1899.	8.067.064 — —	392.743 — —
1900.	4.815.472 — —	401.082 — —

Dans ces chiffres, il y a lieu de tenir compte de l'importation algérienne et tunisienne, qui a été de 3.357.946 hect. en 1898, 4.744 736 en 1899, et 2.483.157 en 1900.

	1896	1897	1899	1900
	— hectol.	— hectol.	— hectol.	— hectol.
Italie	75.676	48.514	34.990	79.246
Allemagne	7.683	7.837	13.603	13.725
Autriche	8 795	10.690	10.397	17.906
Egypte.	13.930	8.940	9.535	10.217
Bulgarie	330	4.116	5.185	4.044
Autres pays.	9.557	12.093	8.801	14.095
	<u>193.370</u>	<u>114.674</u>	<u>127.607</u>	<u>171.186</u>

Nous ne savons jusqu'à quel point ces chiffres doivent être tenus pour exacts. Si nous les comparons avec les statistiques des puissances importatrices, nous trouvons, à côté de concordances heureuses, des différences qui paraissent inexplicables.

C'est ainsi qu'en 1900 l'Italie déclare avoir reçu de Turquie 79,400 hectolitres de vins. Ce chiffre correspond à peu près exactement aux chiffres ottomans. Ces quantités, d'après le *Movimento* italien, se décomposent ainsi qu'il suit :

Turquie d'Europe. . . .	29.718 hectol.	612.000 fr.
— d'Asie.	29.282 —	891.000 —
Samos.	20.400 —	878.000 —

Les chiffres français sont, au contraire, en désaccord profond avec les chiffres turcs, non seulement pour l'année 1900, mais pour toutes les années antérieures. Il suffit, pour s'en convaincre, de les mettre en parallèle :

	Chiffres turcs	Chiffres français
1896	78.390 hectol.	164.454 hectol.
1897	22.484 —	122.715 —
1898	» —	88.508 —
1899	45.096 —	93.580 —
1900	31.063 —	109.604 —
dont en 1899	14.491 hect. de vin ord. et 79.119 de vins de liq.	
— 1900	28.784 — et 80.820 —	

Ces différences sont trop sensibles pour ne pas éveiller la plus scrupuleuse attention et pour ne pas motiver une enquête. Dans l'impossibilité où nous sommes de contrôler directement les chiffres ottomans, nous avons voulu contrôler les chiffres français. Et, recherchant en chaque port le mouvement d'entrée des vins de liqueur en 1900, nous avons trouvé, pour :

Cette, exactement.	54.688 hect. (et 10.233 hect. de vins ord.)
Marseille, environ.	12.000 —
Bordeaux.	4.000 —
Autres ports, env..	10.132 —
Au total.	<u>80.820 hect.</u>

Il nous semble difficile que les douanes françaises aient pu se tromper. A défaut d'autres preuves, les droits perçus seraient déjà une indication suffisante de l'authenticité de nos chiffres ; cependant, nous avons tenu à pousser plus loin l'enquête et nous avons voulu savoir de quels ports orientaux Cette avait reçu les quantités qu'elle a livrées à la consommation. Nous avons obtenu les justifications suivantes :

<i>Turquie d'Europe.</i>	Vins ordinaires	Vins de liqueurs
Constantinople	2.313 hect.	183 hect.
Myriofigo.	6.497 —	332 —
Charkeuf.	677 —	» —
Ardime	276 —	» —
<i>Turquie d'Asie.</i>		
Smyrne	» —	18.715 —
Jaffa.	334 —	4 —
Caïffa	135 —	9 —
<i>Samos.</i>		
Tigani.	» —	5.884 —
Carlovassi	» —	1.655 —
Vathy	» —	27.891 —

Il y a lieu de croire que ces chiffres, rigoureusement

contrôlés par notre administration des douanes, s'éloignent peu de la vérité. Nous ne pouvons expliquer la différence avec les chiffres ottomans que par des déclarations inexactes à la sortie. Il est vrai que ces inexactitudes sont énormes et se représentent chaque année dans une proportion déconcertante.

Cette difficulté écartée, sinon résolue, il s'en présente une autre non moins importante.

D'après notre *Tableau du Commerce et de la Navigation*, les exportations de Turquie en France se sont élevées en 1900, pour les vins en fûts à 28.784 hectolitres de vins ordinaires et 80.820 hectolitres de vins de liqueur, et pour les vins en bouteilles à une centaine d'hectolitres seulement.

On considère comme vins de liqueur, non seulement les vins de liqueur proprement dits comme les Samos, mais encore certains vins très chargés en alcools, comme les vins de Ténédos et toutes les mistelles ou vins mûtés, c'est-à-dire les vins dont on a arrêté la fermentation en y ajoutant de l'alcool.

La Commission des valeurs de douane estime ces vins 105 francs l'hectolitre, tandis qu'elle évalue les vins ordinaires 30 francs. Si nous admettons ces valeurs.

les 28.784 hect. de vins ordin. représentent	863.520 fr.
et les 80.820 — de vins de liq. —	8 486.100 —
	<hr/>
	9 349 620 fr.
	<hr/>

Mais peut-on les admettre ?

Si nous nous en rapportons à la valeur des vins en Turquie, qui est de 15 à 25 francs pour les premiers et de 25 à 30 francs pour les seconds, et si nous majorons ces prix des frais de transport à l'étranger, comme il est d'usage de le faire dans les évaluations douanières, le chiffre de 30 francs l'hectolitre est sensiblement exact, mais celui de 105 francs ne l'est plus. Tout au plus

peut-on admettre le chiffre de 43 francs qui résulte des statistiques italiennes pour l'année 1900, où il a été importé en Italie 20.400 hectolitres de vins de Samos, estimés 878.000 francs.

D'où vient donc ce chiffre de 105 francs ?

Il s'explique, mais ne se justifie pas.

On sait que pour arbitrer toute une série d'articles similaires venant de pays différents, la Commission des valeurs de douane a l'habitude d'additionner toutes les quantités importées en France et de leur donner comme valeur commune le prix moyen qu'on obtient avec l'ensemble de ces articles. C'est ainsi que les cafés de la Réunion, qui valent 310 francs les 100 kilos, et ceux du Brésil, qui en valent 92, se retrouvent dans nos évaluations douanières, avec la valeur commune de 112 francs.

Ce système d'évaluation se justifie par la difficulté de tenir compte dans notre *Tableau du Commerce* de la valeur propre à chaque matière en chaque pays différent ; si l'on procédait de la sorte, on arriverait non à une confusion, mais à une complication très grande. Il est vrai que le système suivi a le désavantage très réel de fausser parfois d'une façon radicale les données mêmes du commerce.

L'évaluation du café en est une preuve ; celle des vins en est une autre,

En 1900, la France a importé (commerce spécial), 290.000 hectolitres de vins de liqueur, dont :

80.820 de Turquie,
30.850 de Grèce,
160.500 d'Espagne, et le reste des autres pays.

Or, les vins d'Espagne ont une valeur réelle supérieure à 150 francs l'hectolitre. Ce prix et l'énorme quantité de boissons introduites influent profondément sur nos évaluations, en relevant la moyenne des autres pays, et

c'est ainsi que les vins de Turquie, bénéficiant des cours espagnols, arrivent, non à valoir, mais à être estimés 105 francs.

Tout en respectant ce dernier chiffre, nous nous en tiendrons, quant à nous, au chiffre de 43 francs qui est donné par les statistiques italiennes et correspond très sensiblement avec la réalité.

Mais alors, quels bouleversements dans nos statistiques ! quelles surprises inattendues dans l'ensemble de notre commerce avec le Levant ! quelle diminution dans le chiffre de nos importations !

Les 80.820 hect. de vins de liq. estim. 43 fr. val.	3.561.612 fr.
Les vins ordinaires représentaient déjà	863.520 —
L'ensemble donne.	<u>4.425.132 fr.</u>

au lieu de 9.349.620 francs, déduction faite des vins en bouteilles.

Il convient donc, pour être scrupuleusement exact, d'évaluer ainsi les importations turques en France pour l'année 1900 :

Vins ordinaires.	863.520 fr.
— de liqueur.	3.561.612 —
— en bouteilles	<u>4.380 —</u>
	<u>4.429.512 fr.</u>

au lieu de 9.354.000 francs.

C'est une perte, ou plutôt c'est un écart de 4.924.488 francs, avec les chiffres officiels ; c'est une diminution de pareille somme à effectuer sur les importations ottomanes en France et sur l'ensemble de notre mouvement commercial avec la Turquie.

Quoi qu'il en soit, la France et l'Italie reçoivent ensemble plus de la moitié de l'exportation de la Turquie. Notre

commerce se différencie toutefois du commerce italien par la nature des vins importés. Nous n'achetons guère comme vins de coupage que les bons vins blancs, qui par leur qualité, peuvent plus facilement supporter les droits de douanes. Lorsque ces droits étaient moins élevés, les vins de Turquie qui, en raison de leur richesse en alcool, n'ont point leurs similaires en France, étaient l'objet d'une véritable industrie en vue de la réexportation. Cette industrie a beaucoup souffert de l'application des droits protecteurs et notre commerce d'exportation, loin d'augmenter, a plutôt diminué. Plusieurs marchés que nous occupions ont été accaparés par l'Italie.

Les meilleurs vignobles de l'Empire ottoman se trouvent en Turquie d'Europe. Citons ceux de Niaousta dans le vilayet de Salonique et ceux de Myriofito, Soufflé, Kirkilissé et Epivatis dans le vilayet d'Andrinople. Ces derniers donnent de bons vins de coupages, très chargés en alcool, que la France recherche entre tous et achète concurremment avec l'Italie et l'Autriche. Les plus estimés sont ceux de Myriofito, qui sont des vins rouges.

En Turquie d'Asie, il n'est guère que les vilayets de l'Euphrate où l'on ne trouve pas de vignes; mais presque partout le raisin est consommé sur place ou sert à fabriquer des boissons cuites et non fermentées, telles que le *pekmez*, qui tiennent lieu de sucre pour les habitants. Le vin n'est fabriqué que dans les régions où la proximité de la mer permet un écoulement facile: les bords de la mer de Marmara, les vilayets de Brousse et de Smyrne, les îles de l'archipel et la Syrie. On en fabrique encore en Arménie, où toute la population n'est pas musulmane.

Brousse. — Dans le golfe d'Ismidt, le seul vignoble important est celui de Daridja, qui donne des vins douceâtres, d'une assez belle couleur, titrant 13 degrés. La France en importait autrefois une certaine quantité,

coupés avec les vins de Myriofito ; cette exportation n'existe plus. Le vignoble de Daridja a été en grande partie détruit par le phylloxera.

En suivant la côte, nous trouvons dans la presqu'île de Cyzique les vins blancs d'Artaki, et, en face, dans l'île de Pacha-Liman, les vins du même nom, qui sont d'assez bons vins de table, entièrement consommés à Constantinople. La production moyenne de Pacha-Liman est de 5.000 hectolitres et celle d'Artaki de 15 à 20.000.

Dans l'intérieur du pays, une mention spéciale doit être faite pour les vins du mont Olympe, qui sont des vins blancs et roses, d'un goût délicat et d'une limpidité parfaite ; mais la production ne s'élève pas à plus de 1000 hectolitres par an.

Les autres vignobles répandus dans les sandjaks d'Erthogroul, de Kutahia et de Kara-Hissar, donnent des vins rouges absolument imbuables et quelques vins blancs, plus estimés, qu'on plâtre cependant pour les clarifier, et que l'on expédie à l'étranger. La Russie en reçoit une certaine quantité qu'elle transforme en vins du Rhin.

On estime que le vilayet de Brousse produit environ 50 millions de kilogrammes de raisins. Un tiers à peine est converti en vin. Un autre tiers est consommé en fruits frais ; parmi ces derniers, le *tchaouch* et le raisin de Filandar, qui tous deux sont blancs, donnent une sorte de chasselas, dont les grappes sont toutefois plus volumineuses et les grains plus gros que ce dernier produit. La saveur est la même. Le surplus est converti en raisins secs, en *pekmez*, sorte de mélasse épaisse qu'on obtient en faisant cuire le raisin et en une sorte d'eau-de-vie blanche, nommée *raki*, qui prend le nom de mastic, lorsqu'on la parfume avec la gomme résine du lentisque.

Si de l'intérieur nous revenons à la côte, nous trouvons,

non plus dans le vilayet de Brousse, mais dans la province voisine de Bigha, les vignobles presque contigus des Dardanelles et de Lampsaque, sur les coteaux qui dominent la fameuse plaine de Troie. Les vins de Troade sont faibles en couleur, mais riches en alcool ; ils titrent de 15 à 16 degrés.

Mételin. — L'île de Mételin, qui, dans l'antiquité, produisait le fameux vin de Lesbos, ne donne plus aujourd'hui que des produits secondaires ; seulement la quantité supplée à la qualité. Mételin ne donne pas moins de 15 à 17.000 hectolitres de vin ; on a vu plus haut l'importance de son exportation.

Smyrne. — Brousse et Mételin ne représentent en somme qu'un faible mouvement commercial ; il faut arriver à Smyrne pour trouver des centres d'une grande production.

On cultive, en effet, la vigne dans toute l'étendue de la province, et cette culture est pour tout le pays la principale source de richesse.

La culture de la vigne se fait, soit en vue de la préparation des raisins secs, soit en vue de la fabrication du vin. Jusqu'à ces dernières années, la préparation des raisins secs était l'industrie dominante ; voici que la fabrication du vin tend à prendre une place prépondérante.

Le commerce local divise la récolte en deux catégories : les sultanines et les raisins à boisson.

Les sultanines sont des raisins muscats dorés, à petits grains compacts, sans pépins, pesant parfois jusqu'à 2 kilogrammes. Ils viennent des districts de Vourla, de Carabournou et de Magnésie (du Sipyle), mûrissent avant tous les autres et, comme primeur, se vendent surtout comme raisins de table. Le surplus est converti en raisin sec, égrappé et exporté pour les besoins de la pâtisserie : les plum-puddings anglais sont faits avec

des sultanines. Aucune quantité n'entre dans la fabrication du vin.

Les raisins à boisson sont tous des raisins rouges. M. Rougon les subdivise, d'après les usages du commerce, en plusieurs espèces et donne les localités de provenance :

Raisins noirs petits grains sur rafles. — Origine : Thyra, Baïndir et environs, Smyrne, Nymphie, Magnésie, Kirkagadj, Akhissar, Eudémich, Aïdin, Sevké, Echelle-Neuve, Mandaglia, Milas, Tzal, Guneh, Demirdji, Ghiordès.

Raisins noirs gros grains déraflés. — Origine : Tchesmé, Fotcha, Samos, Erikara, Carabournou.

Raisins gros grains sur rafles. — Origine : Samos.

Raisins rouges ou rosakis, gros grains avec rafles ou déraflés. — Origine : Vourla, Tchesmé, Adramit.

Raisins rouges grains demi-gros sur rafles. — Origine : Beylerdji.

Raisins rouges petits grains sur rafles. — Origine : Samos muscat.

Il y a dix ans encore, les raisins de qualité inférieure, particulièrement les raisins noirs, étaient seuls employés pour la fabrication du vin; les autres étaient convertis en raisins secs. Cette préparation du vin était très rudimentaire. Les raisins étaient foulés aux pieds et jetés, avec une légère addition de plâtre, dans un tonneau où s'opérait la fermentation. Au bout d'une quinzaine de jours, le vin était tiré et mis en baril. Le marc était utilisé pour la fabrication du mastic.

Le vin servait pour les coupages; il titrait de 12 à 15 degrés d'alcool.

On fabrique encore le vin de la même façon dans la plupart des contrées; seulement les Européens ont introduit certaines améliorations, qui ont considérablement accru la production et l'exportation du vin.

En 1884, une Société allemande a creusé, à Smyrne même, des caves dans le roc et a entrepris dans des conditions nouvelles la fabrication du vin. Les résultats ont été immédiats ; le vin de la Société est de bonne qualité, mais il est tout entier exporté en Allemagne.

Lorsque nos droits protecteurs ont été établis, on ne fabriquait à Smyrne que très peu de vins de raisins secs ; on exportait surtout du vin de liqueur venant des îles. L'industrie des vins de raisins secs a pris aussitôt un grand développement ; c'était pour les Levantins un moyen d'utiliser leurs raisins, dont nos tarifs rendaient l'écoulement plus difficile.

Ces vins sont mutés à l'alcool, c'est-à-dire qu'on arrête dès le début leur fermentation en les additionnant d'alcool, pour empêcher le sucre de se transformer en alcool. Ainsi on conserve aux vins les qualités de douceur, qui les prédisposent naturellement à être transformés en vins de liqueur. Par l'évaporation de l'eau contenue dans le vin, on peut obtenir une matière presque pâteuse, qui se prête à des transformations ultérieures. Homère parle quelque part, dans l'*Iliade*, d'une sorte de vin en tablettes, qui n'est autre que le vin muté ou la mistelle dans les temps préhistoriques.

C'est une question controversée de savoir si les mistelles doivent être considérées comme vins naturels ou comme vins de liqueur. Lorsqu'à l'arrivée en France une mistelle est déclarée comme vin de liqueur, elle peut aller directement à la consommation, car elle constitue un breuvage susceptible d'être immédiatement consommé. Lorsqu'au contraire elle est déclarée comme mistelle, elle ne peut aller que dans les entrepôts de fabrication, car elle participe à la fabrication des vins de liqueur et elle est soumise à des conditions de régie différentes de celles des vins livrés immédiatement à la con-

somation. En général, les mistelles introduites en France sont déclarées comme vins de liqueur.

En réalité, elles servent à la préparation de ces vins. Dans un intérêt de protection nationale et surtout algérienne¹, les Chambres françaises viennent de voter des droits presque prohibitifs sur les mistelles étrangères; on n'a peut-être pas suffisamment réfléchi que les mistelles algériennes n'ont ni le corps, ni le montant, ni le parfum des mistelles turques, et qu'elles n'ont pas toutes les qualités nécessaires pour entrer dans la préparation de nos vermouths et de nos vins de liqueur, dont elles sont l'adjuvant indispensable. Cette industrie se trouvera atteinte.

Les mistelles turques sont mutées à 15 pour 100 avec de l'alcool provenant de Trieste et vendues à divers degrés de liqueur, 5 à 10 degrés en général. Elles sont fabriquées avec des raisins secs de qualité inférieure qui valent de 10 à 12 francs les 100 kilogrammes; la mistelle elle-même ne vaut pas plus de 18 à 20 francs l'hectolitre. La Dette publique perçoit sur elle un droit spécial, calculé non sur la quantité du liquide, mais d'après le degré de liqueur du moût, en prenant comme base le poids des raisins secs employés. D'après un tableau, ces raisins doivent produire par quantité de 50 kilogrammes un nombre de litres déterminé suivant le degré de sucre du moût correspondant au degré d'alcool. 56 kilogrammes de raisins secs en fermentation payant 2 fr. 60, ce chiffre sert de base pour l'impôt sur les vins. (*B. C. C.*, janvier 1900, p. 99.)

Sur la place de Smyrne, le prix de ces vins varie suivant les degrés de sucre et d'alcool. A 5 degrés de sucre muté, et 15 degrés d'alcool, ils se vendent habituelle-

¹ Sur les 2.483.157 hectolitres importés de Tunisie et d'Algérie en 1900, 4.372.658 hectolitres sont des vins ordinaires et 110.499 des vins de liqueur.

ment 22 fr. 50 l'hectolitre ; le prix augmente de 0 fr. 50 par degré de sucre en plus. Le degré de sucre ne dépasse jamais 15.

Les vins de Smyrne servent à faire des Porto, Xérès, Malaga, Madère, Banyuls, tous les vins sucrés en général et les apéritifs à base de vin doux. En Italie, ils servent presque exclusivement à faire les vermouths de Turin.

Les vins de Smyrne rencontrent une concurrence redoutable dans les vins similaires de Grèce, qui sont fabriqués dans des conditions moins onéreuses. Le gouvernement hellène affranchit en effet de tout droit les alcools qui sont importés pour la fabrication des vins ; le gouvernement turc, moins libéral, frappe au contraire d'un droit tous les alcools qui entrent dans l'Empire.

Marseille et Cette sont les deux ports de France qui importent le plus des vins de Turquie.

On vante parfois l'éloquence des chiffres ; en est-il de plus satisfaisante que celle-ci ? M. Rougon nous dit qu'en 1889 Smyrne avait exporté 12.674 hectolitres. On a vu plus haut qu'en 1896 on pouvait déjà en exporter 43.578 hectolitres et que cette exportation était montée à 64.419 hectolitres en 1899.

Sur ces 64.419 hectolitres, la France en a reçu 24.469, tandis que l'Italie en recevait 24.597, l'Allemagne, 6995, et l'Autriche-Hongrie, 4760. Comme valeur, l'Italie en a acheté pour 325.000 francs, et la France 225.000 ; l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie suivent avec un chiffre total de 155.000 francs. Il faut toutefois n'accepter ces derniers chiffres que sous bénéfice d'inventaire ; ils sont de provenance ottomane. (*M.O.C.*, 16 mai 1901.)

Le vote de notre Parlement paralysera sans doute et détruira peut-être ce commerce avec la France. D'après la loi nouvelle, les mistelles étrangères doivent acquitter à leur entrée dans notre pays le droit sur l'alcool pur

et le droit sur le moût de raisin frais, calculé sur le degré aréométrique que posséderait ce produit privé d'alcool. Or, les droits de douane sont ainsi fixés par la loi du 29 décembre 1900 :

Au tarif général.

Jusqu'à 13°5 : 30 francs par hectolitre de liquide.

Au-dessus de 13°5, c'est-à-dire vins de 14 degrés et au-dessus : 220 francs par hectolitre d'alcool pur sur leur force alcoolique totale.

Au tarif minimum.

Jusqu'à 6°5 : 15 francs par hectolitre de liquide.

Au-dessus de 6°5, c'est-à-dire vins de 7 degrés et au-dessus : 220 francs par hectolitre d'alcool pur sur leur force alcoolique totale.

Les vins de l'Archipel. — La majeure partie des produits des îles venant à Smyrne pour être réexportés, le commerce des vins de l'Archipel ne se distingue pas toujours du commerce de Smyrne. Cependant les vins de l'Archipel ont leur nature propre et pour ainsi dire leur personnalité.

Les vins de Ténédos sont les plus riches en alcool qu'il y ait au monde ; ils atteignent de 17 à 18 degrés ; par contre, ils sont très pauvres en couleur et peu susceptibles d'exportation.

On connaît la réputation des muscats de Samos. Cette île, dont la superficie n'est que de 468 kilomètres carrés, consacre 30.500 hectares à la culture de la vigne, dont 9000 dans le district de Vathy, 11.000 dans celui de Khora, 8000 dans celui de Karlovassi et 2500 dans celui de Morathocampo.

Les vins de Samos s'obtiennent en laissant mûrir le raisin sur le cep jusqu'à ce qu'il soit déjà un peu cuit par le soleil. Ils se classent en muscats doux, muscats secs ou *rombolas*, vins rouges et vins résineux. La production totale de ces différents crus est de 45 à 50.000 hec-

tolitres ; mais, comme il arrive pour tous les crus fameux, beaucoup de vins des îles voisines viennent à Samos chercher une naturalisation fructueuse, et, travaillés avec les vins de la place elle-même, paraissent en augmenter la production véritable. C'est ainsi qu'en 1900 Samos a pu exporter, pour l'Italie, 20.400 hectolitres de vins et, pour la France, 35.000 hectolitres, rien que par le port de Cette. En réalité, cette importation a dû s'élever, pour la France, à 50.000 hectolitres.

Les vrais muscats vont surtout en Europe ; ils se vendent sur place de 25 à 30 francs l'hectolitre ; les meilleurs crus sont ceux de Vathy. Les vins rouges vont en Turquie.

Après la fabrication du vin, il reste encore pour l'exportation 50 à 55.000 quintaux turcs de raisins secs, muscats et noirs.

Le commerce des vins de Samos avec la France est, comme celui des mistelles, très compromis par le vote récent de notre Parlement.

Les vins de Chio, si célèbres dans l'antiquité, ne sont plus appréciés que par les habitants de cette île. Ils sont produits par les coteaux du nord-ouest de l'île adossés au mont Ilias. Une très grande partie est exportée à Samos ; une autre partie sert à fabriquer l'eau-de-vie indigène, nommée *mastic*.

Citons pour mémoire les vignobles peu importants et très inférieurs de Lemnos et de Rhodes.

La Syrie. — Après Smyrne, la Syrie est la province qui produit le plus de vin, et, comme à Smyrne, l'importance de la production augmente chaque année.

A part le Hauran, toutes les parties de cette province possèdent des vignobles plus ou moins étendus. Aux environs de Damas, la vigne est plantée sur des terrains arrosables que l'on irrigue deux fois par an ; partout ailleurs, elle pousse dans des terrains secs.

Comme à Smyrne, il y a le raisin blanc, le raisin rouge et le raisin noir. Les uns et les autres se vendent d'abord à l'état frais ; le reste sert à fabriquer du vin, des raisins secs, du *pekmez* et du *raki*.

La fabrication du vin laisse beaucoup à désirer. Les vins de Syrie sont lourds et pâteux ; ils sont par contre riches en alcool. — 14 à 16 degrés, dans les terrains irrigués, 11 à 12 degrés dans les terrains secs. Les meilleurs vins ou, si l'on préfère, les moins mauvais sont ceux de la plaine de la Bekâa, qui jouissent d'une certaine réputation. Ces vins, travaillés d'après la méthode française, appartiennent en majeure partie aux Jésuites et à une autre maison française, les fils de François Brun. La production de la Bekâa serait, en moyenne, de 4000 hectolitres, dont 2500 sont consommés sur place et le reste est exporté.

Les colonies juives et allemandes établies en Palestine se livrent depuis quelques années avec succès à la production du vin. La colonie juive de Richon-le-Sion a à sa disposition un matériel perfectionné et de grandes caves à température constante, où l'on comptait en 1900 50.000 hectolitres de vin. La colonie allemande est établie à Sarona, près de Jaffa, et produit des vins assez délicats, qui ne sont pas encore entrés dans la consommation. (*M. O. C.*, 6 juin 1901.)

En 1899, Jaffa a exporté pour 1.157.000 francs de vins et eaux-de-vie, dont 70.000 francs pour la France. Les autres pays sont :

Allemagne	633.000 fr.
Turquie et Egypte	255.000 —
Autriche	135.000 —
Russie	43.000 —
Angleterre	17.000 —
Belgique	4.000 —

(*B. C. C.*, 1900, I, 936.)

Autres régions. — En dehors des vins de Brousse, de Smyrne et de Syrie, la Turquie d'Asie produit d'autres vins qui jouiraient peut-être d'une certaine réputation, s'ils étaient exportés. Mais leur éloignement de la mer rend tout transport impossible. Ce sont les vins de Diarbékir, Mardin, Séverek, Bitlis, Van et Erzeroum. Mais lorsque les voies ferrées traverseront ces régions fertiles et tempérées, on peut être certain que ces vins trouveront un facile écoulement. Les personnes qui n'aiment pas les vins doux, vaguement écœurants, les préféreront à ceux de la côte.

§ 2. Les Eaux-de-vie.

Si les Musulmans ne consomment pas beaucoup de vin, ils absorbent au contraire une grande quantité de *raki*, qui est en principe de l'eau-de-vie de marc, additionnée d'anis et de mastic, mais qui, dans la plupart des cas, est à base d'alcool pur.

L'anis et le mastic combinés communiquent au *raki* un goût particulier qui n'est pas désagréable. Comme le goût de mastic prédomine, on donne souvent à l'eau-de-vie le nom même de *mastic*, qui est une plante résineuse fort répandue dans l'île de Chio. Dans cette île, une vingtaine de villages dits villages à mastic (*mastico-chori*) se livrent à la culture de ce lentisque.

L'Etat possédait jadis le monopole de cette culture qui lui donnait un revenu considérable. Les individus chargés de la récolte étaient exempts d'impôts et de corvées, mais aussi quels soins ne devaient-ils pas apporter dans leur mission ! Il fallait aplanir et balayer le sol sous l'arbre et recueillir le mastic avec des pinces. Les premières qualités étaient envoyées au sérail, où les femmes le mâchaient pour se blanchir les dents et donner à leur

haleine une odeur aromatique. Il se vendait alors 18 francs le kilogramme.

Aujourd'hui, la récolte est libre, mais le prix a diminué.

Les cognacs et les liqueurs introduits en Turquie ont réduit l'usage du raki dont les prix ont baissé ; le mastic, moins employé, a dû suivre le mouvement ; il ne vaut plus guère aujourd'hui que 13 francs le kilogramme.

On évalue l'exportation annuelle de l'île de Chio à 100.000 kilogrammes.

Le mastic est encore employé en médecine et dans les arts.

Le *raki*, lorsqu'il est bien distillé, vaut les meilleurs cognacs importés par la Grèce. Mais les distillations sont, en général, très rudimentaires.

Parfois, on remplace l'anis par les graines de fenouil et le mastic par une résine américaine. On obtient alors des *rakis* tout à fait inférieurs.

Un litre d'alcool à 90 degrés sert à faire 3 litres de raki, dont le poids alcoolique est de 25 à 30 degrés. Comme l'alcool est extrêmement bon marché — 35 francs les 100 kilogrammes — le meilleur raki peut se vendre au détail 1 fr. 30 le kilogramme, tandis que les qualités inférieures descendent jusqu'à 60 et 50 centimes. Dans les brasseries de Constantinople, un verre de *raki* se vend trois sous et, dans les bars, un sou seulement.

En 1889, la production totale du *raki* en Turquie aurait été de 10.740.000 kilogrammes et, en 1893, de 15 millions.

On estime que ces 15 millions de kilogrammes ont été obtenus :

13 millions avec de l'eau-de-vie de marc et de l'alcool.

2 millions avec de l'eau-de-vie provenant de la distillation des raisins secs, des prunes, des dattes et d'autres fruits. (*B. C. C.*, juillet 1895.)

L'exportation en 1900 a été de 62.000 kilogrammes, ou 35.000 francs. La part de la France s'est élevée au commerce général à 17.900 francs et au commerce spécial à 35 hectolitres ou 2.500 francs, importés par navires français.

CHAPITRE IV

MATIÈRES ANIMALES

I. *L'Élevage.*

II. *Animaux vivants.* — Bêtes de somme, Moutons, Volailles.

III. *Produits et dépouilles d'animaux.* — Cuir et Peaux. — Laines. — Poils et crins. — Os, cornes et sabots. — Plumes de parure. — Œufs. — Jaunes d'œufs et albumine.

IV. *Produits de la pêche.* — Éponges. — Coquillages.

Les produits animaux donnent lieu, pour tout l'Empire ottoman, à un chiffre d'affaires avec la France qui, pour l'année 1900, n'a pas été inférieur à 28.818.000 francs, sans compter les soies.

Cette somme se répartit ainsi :

	fr.		fr.
Animaux vivants.	113.000	Plumes de parure	684.000
Volailles vivantes.	388.000	Œufs.	3.058.000
Peaux brutes . . .	11.280.000	Jaunes d'œufs et	
Peaux préparées .	174.000	albumine . . .	1.042.000
Laines.	9.117.000	Produits de la pê-	
Poils	549.000	che.	1.661.000
Os, cornes et sabots	752.000		

Avant de détailler ces articles, il ne sera peut-être pas sans intérêt de présenter quelques observations sur l'aliment même de ce commerce, c'est-à-dire sur l'élevage.

I. L'Élevage.

L'élevage n'existe pour ainsi dire pas en Turquie. Les animaux se propagent et s'élèvent suivant l'adage biblique : « Croissez et multipliez. »

Il n'en saurait être autrement. Pour élever des bêtes, il faut avoir de quoi les nourrir ; or, l'agriculture est très rudimentaire. Le sol laissé en jachères pendant deux ou trois ans ne produit que de mauvaises herbes. Au printemps, ces herbes sont assez tendres pour nourrir le bétail, mais l'été les dessèche et l'hiver les brûle. Le bétail ne trouve en réalité qu'au printemps une nourriture suffisante.

Lorsque la terre est reposée, on l'ensemence en céréales, dont la paille nourrit les bêtes pendant l'hiver. Il existe peu de prairies naturelles ou artificielles, les seules qui conviendraient pour maintenir le bétail en bon état jusqu'à la mauvaise saison. Encore le foin n'est-il fauché qu'au moment où il s'est presque desséché sur pied.

Cependant la Turquie, avec sa population restreinte et ses vastes plaines, pourrait être un pays de grande culture et d'élevage abondant ; la nature du sol ne s'y oppose pas, au moins dans la majeure partie des régions. Mais le plus grand ennemi de l'homme en ce pays, c'est l'homme lui-même avec sa paresse naturelle et son mauvais gouvernement. Les caprices du fisc décourageraient les initiatives, s'il pouvait s'en produire.

Le bétail se compose comme dans nos pays des chevaux, bœufs, vaches, veaux, moutons, chèvres, et porcs, auxquels il faut joindre les buffles, appartenant à la race bovine.

Comme importance, les moutons et les chèvres pas-

sent avant les animaux de l'espèce bovine, en raison de l'utilisation industrielle de leur toison ou de leurs poils.

L'élevage du mouton est pratiqué d'une façon singulière. Généralement plusieurs propriétaires s'entendent pour confier à l'un d'eux nommé *hébaya* (ou celui qui commande), la conduite et le soin de leurs troupeaux. On forme ainsi des troupeaux de 2 à 4000 têtes, que le *hébaya* fait paître sur un immense domaine qu'il loue. Sur ce domaine, il construit, à flanc de coteau et à l'abri des vents du nord, des bergeries en branchages ou *mandras*, avec autant de carrés qu'il en faut pour contenir chacun 4 à 500 bêtes. Plusieurs compartiments sont toujours disponibles pour isoler, en cas de besoin, les béliers, les mères et les agneaux. On s'arrange de façon que la naissance des agneaux s'effectue dans la seconde quinzaine de février.

Le *hébaya* vend le lait, les agneaux, les bêtes de boucherie et celles impropres à la reproduction; il paie au Gouvernement qui ne connaît que lui, les contributions (1 fr. 10 par tête de bétail), et, à la fin de l'année, il établit le bilan et répartit les bénéfices entre les associés au prorata de leur avoir. Théoriquement, une tête de bétail devrait donner un bénéfice net de 8 francs. (B. C. C. 1898, I, 53 et suiv.)

Il y a deux espèces de moutons : l'espèce ordinaire qui mesure de 60 à 65 centimètres de hauteur et l'espèce dite de Caramanie, qui mesure de 65 à 80. Mais le Caraman — pour employer l'expression commerciale — se distingue moins par sa taille que par son énorme queue grasseuse, qui pèse jusqu'à 5 ou 6 kilogrammes. Dans le Levant, c'est la race la plus répandue. Le Caraman n'est pas bon pour la boucherie; sa chair a un goût de suif que les Européens n'apprécient pas. Dans les environs d'Alep et en Mésopotamie, on trouve une

variante de la race caraman, d'une taille plus petite et que l'on nomme la race *aawass*.

La Turquie d'Asie possédait jadis une autre race à laine plus fine, qui a complètement disparu.

Les moutons se trouvent dans toutes les parties de la Turquie d'Asie, mais plus particulièrement dans les vilayets de l'intérieur et en Mésopotamie.

Les chèvres sont au contraire très rares dans les vallées du Tigre et de l'Euphate; elles sont déjà très nombreuses dans l'intérieur de l'Anatolie, mais elles abondent dans les vilayets du littoral.

On distingue deux sortes de chèvres : la chèvre commune, qui se trouve dans tout l'Empire et la chèvre à long poil soyeux argenté, dite chèvre d'Angora ou *mohair*, qui se trouve spécialement dans les régions d'Angora, Koniah, Kara-Hissar, Bey-Bazar, Nallé-han, Guérédé et Tcherkess.

On connaît toute l'importance du mohair qui a fait longtemps la richesse exclusive des habitants du centre de l'Asie Mineure; mais depuis que le mohair a été introduit au Cap et que la race asiatique elle-même s'est légèrement abâtardie, cette richesse est très réduite.

Les moutons et les chèvres sont des animaux sobres ou réputés tels, qui trouvent leur vie même dans les terrains les plus pierreux et les plus déshérités. Il n'en est pas de même de la vache et des animaux de son espèce. La vache, pour qu'elle rapporte et donne du lait, a besoin d'être nourrie, non seulement au pâturage mais encore à l'étable.

Or, les vaches ne sont l'objet d'aucun soin. Si, au printemps, elles trouvent de la nourriture dans les jachères, en hiver, elles doivent se contenter dans les champs de l'herbe qu'elles trouvent et, dans leur auge, d'un peu de paille hachée. Aussi sont-elles d'une maigreur extrême et ne donnent-elles pas de lait.

Leurs produits s'en ressentent. Les veaux naissent maigres et rachitiques et restent tels jusqu'au jour où ils deviennent génisses ou bouvillons. Leur chair est dure et détestable, quand on en trouve. Dans nos contrées, un bœuf destiné au labour est susceptible d'être attelé à l'âge de trois ans ; en Turquie, il n'atteint son plein développement qu'entre quatre ou cinq ans.

Le bœuf n'est pas élevé pour la boucherie, mais pour le labour. Les bœufs de boucherie, à Constantinople tout au moins, viennent de Bulgarie, de Roumanie et d'Odessa.

Le bœuf du Levant est de petite taille. Il mesure une hauteur de 1 mètre à 1^m40 et a un poids de 100 à 150 kilogrammes dans les vilayets du littoral où les pâturages sont meilleurs et seulement de 80 à 90, dans l'intérieur où les herbages sont plus courts.

Le buffle s'emploie surtout pour faire les charrois. C'est un animal entêté et capricieux ; en été, il est impossible de le faire marcher, parce qu'il souffre de la chaleur, et en hiver, il ne marche qu'à la condition d'être abrité d'une couverture de laine.

Les Turcs apprécient beaucoup cet animal qui est plus fort que le bœuf et le soignent mieux. La bufflonne, par faveur spéciale, est nourrie et peut ainsi donner 5 à 6 litres de lait par jour. Les Turcs en concluent qu'elle vaut mieux que la vache. Nulle part, l'homme ne veut convenir que ce sont ses fautes ou ses bévues qui produisent tous les maux dont il se plaint.

Le cheval turc est docile, sobre, robuste, et résiste facilement à la fatigue et aux intempéries. Comme le bœuf, il est de petite taille, et, par suite, impropre aux travaux pénibles. Il n'est utilisé que pour la selle et les voitures légères, et, pendant les mois de juillet et d'août, pour certains travaux agricoles.

Pendant les mois de l'année où il ne sert pas aux tra-

vaux des champs, on l'envoie dans un grand domaine sous la surveillance d'un ou plusieurs gardiens, nommés *herguélédjys*, qui réunissent les chevaux de plusieurs propriétaires. Ces animaux vivent en toute liberté, parfois dans les bois, exposés à toutes les variations de l'atmosphère. Les poulains y naissent et s'y développent. Quelques-uns meurent ; les plus robustes survivent et maintiennent les solides qualités de l'espèce.

L'armée ottomane emploie pour sa remonte des chevaux hongrois et russes, qui sont plus grands et plus forts ; si l'on avait une intuition plus nette des intérêts nationaux, il serait facile, par des croisements intelligents, d'améliorer la race indigène et d'obtenir des produits plus résistants.

Nous dirons peu de chose de l'élevage du porc, entièrement délaissé par les musulmans. Le porc n'est élevé dans le Levant que par les Grecs et les Arméniens. Comme les autres animaux de la ferme, il se développe en plein air. Il se rapproche beaucoup, par sa nature, du sanglier sauvage, dont il se distingue à peine. Le porc n'est d'une consommation courante que pendant les mois d'hiver.

II. Animaux vivants.

1^o Béliers, brebis, moutons

		têtes	fr.	têtes	fr.
1896	»	8.220	220.6	8.220	220.6
1897	»	16.629	381.3	1660.5	380.8
1898	»	9.485	421.2	9.241	362.2
1899	»	4.283 qx.	»	12.960	293.3
1900	69 c. le k.	4.504	103.2	4.500	103.1
		ou (1.496 qx)		ou (1.494 qx)	

Tous exportés par navires français.

2^o Autres animaux.

(1900)

	la tête	têtes	fr.	têtes	fr.
Chevaux entiers	1.400	3	4.2	3	4.2
Juments	1.100	4	4.4	4	4.4
Poulains	450	2	9	2	9
Bœufs	1 fr. 20 le k.	1	2	»	»

Le mouton est à peu près le seul bétail qui soit exporté du Levant; encore cette exportation est-elle tout entière à destination de Constantinople ou de l'Egypte. Les ports de la mer Noire font leurs expéditions pour la capitale, et Alexandrette pour l'Egypte et différents ports de la côte d'Asie. Par conséquent, les 250 ou 350.000 francs de béliers, moutons ou agneaux que nous recevons chaque année d'Orient ne nous viennent qu'indirectement de la Turquie d'Asie; certains même doivent venir de Roumanie et de Russie, qui approvisionnent également le marché de Constantinople.

Quelques envois très rares se font directement du Levant, en Grèce et en Italie.

Les moutons paient, à leur entrée en France, un droit de 15 fr. 50 les 100 kilogrammes.

3° Volailles.

1896	6.803	953.4	2.522	353.
1897	3.477	476.3	2.422	331.8
1898	1.900	275.5	1.900	275.6
1899	2.892		2.228	312.0
1900 1 fr. 47 le k.	2.645	388.8	2.642	388.4
Export. par navires français (1900).				2501
— turcs				144

Les volailles d'Orient sont les mêmes que les nôtres : poules, canards, oies, dindes et pigeons.

La poule levantine est de taille moyenne et de l'espèce la plus commune. Naturellement, elle n'est l'objet d'aucun soin ni d'aucune nourriture. Elle quitte le matin la ferme, où elle rentre le soir après avoir vécu de son mieux. Parfois, au printemps, elle revient avec une nichée de poulets qui sont éclos dans la campagne.

A ce régime, elle reste plutôt étique et efflanquée, mais elle demeure plus robuste et résiste mieux aux voyages. On en exporte de grandes quantités, tandis qu'on expédie peu de canards et de dindes et encore moins des oies. Les ports du Levant, voisins de la côte d'Europe, ne se livrent à ce commerce que pour approvisionner Constantinople, qui reste le marché presque exclusif des volailles vivantes avec l'Occident. En dehors du Levant, Constantinople reçoit encore, de Varna et d'Odessa, des poules qui sont plus grosses et sont d'une meilleure vente que les poules indigènes.

Les poules sont expédiées par cages de quarante têtes et paient un fret de 7 à 8 francs par cage. Tous les navires ne les acceptent pas ; pour la France, les transactions se font par les navires de la compagnie Paquet.

Les volailles et pigeons paient à leur entrée en France un droit de 20 francs les 100 kilogrammes.

III. Produits et dépouilles d'animaux.

1° Peaux et pelleteries brutes.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1887-1896 .	»	9.554.0	»	8.456.0
1897 . . .	23.673	9.066.0	20.397	7.878.0
1898 . . .	28.765	10.894.0	23.088	8.700.0
1899 . . .	36.710	»	33.314	15.395.0
1900 . . .	25.880	12.590.0	32.691	11.280.0

DÉTAIL EN 1900

	kilog.	quint.	fr.	quint.	fr.
<i>Peaux brutes :</i>					
Grandes	1.52	3.122	474.6	2.260	343.6
Petites, de bre-					
bis et moutons.	1.10	7	7		
Petites, d'agneau	3.22	251	80.8		
Petites, de che-					
vreau. . . .	5.80	3.087	2.207.9	3.739	2.168.4
Petites, autres. .	5.32	18.246	9.728.1	16.305	8.674.1

Pelleteries brutes :

De lapin et de					
lièvre.	2 »	394	78.8	374	74.8
Autres	14.50	13	19.2	13	19.2

Export. par navires français. . . 21.090 quintaux.

— — étrangers. . . 4.669 —

— par voie de terre 121 —

2° Peaux et pelleteries ouvrées.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1897	1.289	955.0	599	304.0
1898	1.044	791.0	328	177.0
1899	2.426	»	306	218.0
1900	2.298	1.397.0	283	174.0

DÉTAIL EN 1900

	fr. le kg.	quint.	fr.	quint.	fr.
<i>Peaux préparées :</i>					
Peaux tannées ou mégissées de chèvre, chevreau, mouton et agneau.	5.77	449	259.1	225	129.8
Autres peaux tannées ou mégissées . . .	3.94	1.417	558.3	»	»
Peaux corroyées de veau, cirées ou de couleur naturelle .	8.40	2	2.0	»	»
Peaux corroyées de veau, chèvre, chevreau, mouton ou agneaux, teintes ou noircies	16.54	294	486.6	2	2.5
Peaux corroyées de vache et autres grandes peaux . .	5.15	60	30.8	1	7
<i>Ouvrages en peau ou en cuir :</i>					
Selles	100 la pièce	3	3	3	3
Chaussures	8 la paire	69	54.9	50 ou	35.8
				4.476 paires.	
Articl. de bourrellerie	4.75 le k.	2	8	2	8
Maroquinerie	32 » —				4
Malles et courroies de transmission, etc. .	8 » —	2	5		3
Pelleteries préparées.	12.50 —		2		2
Pelleteries ouvrées ou confectionnées . .	17 » —	1	2.9	1	2.9

Le commerce des peaux et pelleteries n'offre aucune fixité; il varie pour tout l'Empire entre 10 et 30 millions de francs, et, dans une période de quatre années, 1896 à 1899, il s'est déplacé pour la France seulement entre 6 et 15 millions ¹.

¹ L'importation totale de la France en 1899 a été de 58.700.000 kilogrammes d'une valeur de 129.700.000 francs.

Constantinople est naturellement le grand port exportateur, soit qu'il écoule les marchandises d'Europe, soit qu'il reçoive d'Asie des bêtes qu'il abat ou des peaux qu'il réexpédie¹.

Il est impossible d'évaluer directement son commerce; les rapports consulaires sur lesquels nous pourrions nous appuyer ne distinguent pas entre le mouvement de ce port et celui de l'Empire tout entier.

Mais on peut l'établir par des déductions. En 1899, sur une exportation totale de 15 millions de francs pour la France, la Turquie d'Asie nous a expédié pour 3 millions de peaux environ. Si l'on réserve la part de Dédağh (455.000 francs en 1890), de Salonique et de Rodosto, on peut évaluer à 12 millions l'importance de notre trafic avec Constantinople.

Examinons maintenant notre commerce avec la Turquie d'Asie. Il porte tout à la fois sur les peaux brutes et sur les peaux préparées, sans qu'il soit toujours possible de faire la distinction entre ces industries similaires, mais distinctes. La première, toutefois, domine l'autre dans une proportion considérable : 11.280.000 francs contre 175.000 francs en 1900. On ne doit pas s'en étonner, si l'on songe que la Turquie n'est pas un pays industriel et que les matières premières n'y sont travaillées que d'une façon très rudimentaire.

Il est également impossible de faire la part exacte de chacun des articles : moutons, chèvres, bœufs, etc. Les statistiques ottomanes englobent presque toujours sous la même rubrique toutes les peaux en général et plus particulièrement les peaux de chèvre et de mouton.

Moutons et chèvres. — On sait pourtant que les peaux de mouton dominant de beaucoup toutes les autres. Les

¹ Parmi les bêtes abattues, on compte annuellement 780.000 moutons, 8.000 chèvres, 400.000 agneaux, 46.000 bœufs et buffles, 12.000 veaux et 10.000 porcs.

moutons abattus sont dépouillés de leur laine, soit à l'aide de la chaux vive, procédé ancien, soit à l'aide du sulfure d'arsenic ou de sodium, procédé qui tend à prévaloir. Les peaux ainsi dépouillées se nomment *touvla*. On les sèche alors à l'air libre sans sel; quelques-unes seulement sont salées avant d'être séchées. Une fort petite quantité seulement est tannée dans le pays, où elles servent pour la doublure des chaussures et la confection des pantoufles, des souliers d'enfants, des sacoches et valisés.

Les tanneries les plus célèbres sont celles d'Aïntab, dans le vilayet d'Alep. Elles produisent en quantité des maroquins jaunes ou rouges, dont une partie sert à la cordonnerie et à la sellerie locales, tandis que l'autre partie est exportée dans les pays musulmans, notamment en Tunisie, Algérie et Maroc. L'Égypte et la Turquie, quoique plus rapprochées, ne viennent qu'au dernier rang. Les maroquins rouges se colorent avec la cochenille et les autres avec des graines jaunes. Les maroquins sont vendus en bottes de dix peaux. Les tanneries d'Aïvali sont également très estimées.

Les peaux de chèvre servent aux mêmes usages que les peaux de mouton, mais sont moins employées. Elles se vendent de 2 francs à 2 fr. 25 la peau, alors que la bête vivante vaut de 5 à 18 francs, suivant les régions.

La totalité des peaux de chèvre était autrefois expédiée à Marseille; une partie maintenant va en Amérique.

EXPORTATION. — Voici les détails du commerce d'exportation avec la France pour l'année 1899, qui peut être considérée comme une très bonne année pour ce genre spécial d'industrie.

Les ports de la mer Noire nous ont expédié pour 1.490.000 francs de peaux : Trébizonde, 653.000 francs ; Samsoun, 695.000, sur une exportation totale de 846.000 francs ; Kerassunde, 62.000 ; Tireboli, 30.000 ; Ordou, 26.000, et Ineboli, 24.000. Les peaux sont

exportées salées et sèches, celles de chèvre par quantité de six douzaines et celles de mouton, par 100 pièces réunies avec des cordes. Les chèvres valent 2 fr. 30 à 2 fr. 40 le kilogramme, et les moutons 57 centimes seulement.

La province de Bigha a exporté :

13.914	peaux de chèvre	valant	20.598	francs.
22.943	— de chevreau	—	15.961	—
28.800	— de mouton	—	40.204	—
17.135	— d'agneau	—	13.101	—

Nous ignorons la part de la France. (*M. O. C.*, 7 février 1901.)

Smyrne, qui centralise une partie du commerce de Koniah, a exporté pour 1.156.050 kilogrammes de peaux brutes valant sensiblement la même somme. En 1895, elle en avait exporté en France pour 352.970 francs.

A Adalia, la quantité de peaux de chèvre varie annuellement de 50 à 60.000 pièces; mais l'exportation en est limitée, car la plus grande partie de ces peaux, qui se vendent de 1 fr. 50 à 3 francs suivant leur poids, est employée pour la cordonnerie locale. Le reste — 15.000 peaux environ — est transporté à Smyrne par des voiliers ou des caboteurs. (*B. C. C.*, 1901, I, 58.)

L'exportation de Mersina oscille entre 100.000 et 700.000 francs. En 1898, elle a été de 326.000 francs; en 1899, de 273.000, et en 1900, de 144.000.

Alexandrette est un grand marché de bétail et de peaux. C'est là qu'arrivent par les gués de l'Euphrate les immenses troupeaux de Diarbékir et de la Mésopotamie. Alep, étant une ville de 150.000 âmes, consomme nécessairement beaucoup de viande et livre, soit à l'industrie locale, soit au commerce extérieur, une grande quantité de peaux.

En 1899, Alexandrette a exporté pour 1.810.000 francs de maroquins et de peaux, dont 850.000 pour la France. La Turquie, l'Égypte, l'Autriche, l'Allemagne et l'Angleterre importent le reste. Les peaux de chèvre viennent des environs d'Alep, mais surtout de la petite Arménie et de la Mésopotamie. Une peau brute vaut de 1 fr. 50 à 2 francs, suivant la qualité, la grandeur et le poids.

L'exportation de Beyrouth n'est pas indiquée dans le rapport de notre consul pour l'année 1899. En 1896, elle s'était élevée, concurremment avec le Pirée, à une somme de 40.000 francs. (*V. Verney*, p. 646.)

L'exportation de Tripoli oscille autour de 100.000 francs et celle de Jaffa se déplace entre 50.000 et 350.000 francs. En 1899, Jaffa a expédié 25.000 francs de peaux en France, contre 12.000 en Italie, 10.000 en Allemagne et 5000 en Autriche. Les peaux de chèvre s'y vendent de 1 franc à 1 fr. 10 et les peaux de mouton de 1 fr. 20 à 1 fr. 40. (*M. O. C.*, 18 octobre 1900.)

Bassorah a exporté, en 1899, un total de 10.050 balles de peaux diverses représentant une somme de 1.125.000 francs, contre 9000 balles en 1898. Ces peaux qui viennent du Nedjed et des vilayets de Bagdad et de Bassorah sont exportées en Angleterre, en France et en Autriche, sans compter les expéditions terrestres, pour la Perse ou pour la Russie.

La part de la France est importante. Pour les peaux de chèvre, elle a été de 3244 balles en 1899, contre 2374 en 1898. Ces 3244 balles représentent 500.000 francs. Pour les peaux de mouton, elle a été de 231 balles. La balle contient 125 peaux. (*M. O. C.*, 6 juin 1901.)

Bœufs et buffles. — Les cuirs de ces animaux sont d'une vente beaucoup plus courante que les peaux de mouton et de chèvre, mais la presque totalité est consommée dans l'intérieur du pays pour la cordonnerie indigène. A défaut d'écorce de chêne, les peaux sont préparées avec l'écorce de pin et la vallonée. Les cuirs de buffle, énormes comme épaisseur, servent à fabriquer des chaussures sans talon, nommées *yéméni*. Ils se vendent 1,70 à 2,25 le kilogramme. Les cuirs de vache et de bœuf sont payés de 2,10 à 3 francs le kilogramme, la marchandise prise en magasin.

Il est difficile d'évaluer le commerce d'exportation qui se confond souvent avec le précédent. Si l'on se reporte au mouvement d'ensemble du commerce ottoman en 1896, publié par l'administration turque, on trouve que sur une exportation totale de 10.170.000 francs de peaux, il y aurait eu 222.000 francs de peaux de bœuf et veau, contre 9.098.000 francs de peaux de chèvre et mouton et 850.000 francs de peaux diverses.

La majeure partie des peaux de bœuf et de veau sont exportés par Constantinople, où la consommation de viande est la plus abondante.

A Smyrne, les peaux sont vendues remises à bord, tous les frais restant à la charge du vendeur. L'achat des peaux salées se traite au poids à raison de 1 fr. 50 les 1280 grammes. Les peaux seulement séchées coûtent 2 fr. 50 et celles de veau 2 fr. 65.

A Alep, les peaux sont généralement légères et de petite dimension. L'exportation peu abondante se dirige sur l'Italie.

A Jaffa et Caïffa, les peaux valent de 4 fr. 50 à 5 francs la pièce.

Pelleteries. — On désigne sous ce nom les peaux d'animaux garnies de leurs poils. Les pelleteries sont naturellement brutes, mais elles peuvent être préparées avec un art plus ou moins parfait ; elles relèvent alors des soins du pelletier ou du fourreur. La fourrure pert de plus en plus d'importance depuis que les Turcs s'habillent à l'européenne. Les pelisses, dont les notables se paraient autrefois, même par les fortes chaleurs, sont abandonnées pour le pardessus.

Les principales pelleteries du Levant sont celles de lièvre, sanglier, renard, loup, chacal, et, dans les espèces plus petites, de fouine, blaireau et martre. Tous ces animaux sont assez nombreux en Asie Mineure, particulièrement dans les vilayets de Sivas et de Castamouni.

Les peaux de la plupart de ces animaux sont importées à Constantinople, d'où elles sont réexportées en Russie (Nijni-Novgorod), l'Allemagne (Leipzig), Londres et très peu en France. Si l'on prend comme base un chiffre d'affaires de 450.000 à 500.000 francs, il représente à peu près :

40 à 45.000	peaux de renard.
7 à 8.000	— de chacal.
5 à 600	— de loup.
15 à 18.000	— de fouine.
7 à 8.000	— de blaireau.
2 à 2.600	— de martre.

Les lapins et les lièvres figurent dans un autre compte,

pour une somme d'environ 75.000 francs. En 1898, Smyrne en a exporté 15.000 kilogrammes, d'une valeur de 55.000 francs. Les peaux d'Alexandrette sont originaires de Marach et des environs et se vendent de 20 à 30 centimes. Elles sont exportées à Marseille et à Livourne.

3^e Laines.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867-1876	»	22.183.0	»	21.661.0
1877-1886	»	11.209.0	»	10.868.0
1887-1896	»	8.550.0	»	7.182.0
1897	63.637	9 164 0	52.805	7.604.0
1898	44.114	6.882.0	39.227	6.120 0
1899	37.801	»	34.536	6.372.0
1900	43.863	9.869. 0	40 520	9.117.0

Export. par navires français 28.014 quint.

— — étrangers 15.849 —

La quantité de laines mises à la disposition du commerce dans le monde entier est évaluée pour 1899, à 1.022 millions de kilogrammes.

Cette production tend plutôt à diminuer, en même temps que les laines fines deviennent de plus en plus rares. Par contre, les laines croisées augmentent. La production diminue en Australie et au Cap ; elle augmente à la Plata.

Dans ce commerce général, la France figure en 1898, pour 257 millions de kilogrammes, valant 407 millions de francs et, en 1899, pour 263 millions de kilogrammes, valant 496 millions de francs.

Les pays d'où nous recevons le plus de laine sont : la République Argentine, l'Australie, l'Angleterre, l'Uruguay, la Turquie et l'Algérie.

Avec la Turquie, le commerce des laines est soumis à

moins de fluctuation que celui des peaux ; il se maintient pour la France autour de 6 millions de francs.

On distingue deux sortes de laines : les laines *surges* ou *en suint* et les laines lavées. Les laines *surges* sont celles qui sont imprégnées de cette matière grasse que l'on rencontre sous les doigts, lorsqu'on passe la main sur le dos d'un mouton non tondu. La laine lavée est cette même laine débarrassée de la matière grasse ; elle pèse moitié moins.

Constantinople est un marché important pour les laines, et cela se comprend. Dans cette ville et dans toutes les provinces voisines, on consomme beaucoup de viande de mouton et peu de bœuf. En outre, toutes les laines des environs et de plusieurs villes de l'intérieur y arrivent pour être réexpédiées. On estime que Constantinople exporte 1 million 1/2 de kilos de laines.

Les neuf dixièmes de ces laines vont à Liverpool. Quelques lots seulement sont expédiés à Marseille. Il y a vingt ans c'était le contraire ; Marseille recevait presque toutes les laines de Constantinople.

La laine provenant des abats de Constantinople se nomme *kassap-bachi* (litt. boucher-chef) et se divise en laine blanche et en laine grise et noire ; l'une et l'autre comportent des qualités différentes. Les bonnes qualités de laine blanche se vendent 1 fr. 50 les 1280 grammes et les bonnes qualités de grise et noire 1 fr. 10.

En Turquie d'Asie, les quatre cinquièmes de la production locale alimentent les fabriques impériales d'Ismidt, de Caramursal et d'Héréké, qui fabriquent, soit des draps, soit des fez et des tissus pour l'armée, ou bien servent à la fabrication des tapis, des feutres et étoffes grossières. Le surplus est livré à l'exportation.

Les brebis sont tondues au mois de mai. Chaque brebis rapporte en moyenne 3 kilogrammes de laine. La laine est vendue de 80 à 110 francs les 100 kilogrammes

suivant la qualité et l'importance des commandes.

Presque toutes les laines de la mer Noire vont à Constantinople. Par exception, en 1899, Trébizonde nous en a envoyé pour 2800 francs et Samsoun pour 8000 francs. En 1900, Ineboli, nous en a envoyé pour 16.000 francs. Ce sont des quantités insignifiantes. A Samsoun, les laines sont expédiées non lavées et non pressées dans des sacs de jute de 100 à 120 kilogrammes. Le prix *fob* est de 82 à 85 francs les 100 kilogrammes.

Les Dardanelles envoient également toutes leurs laines à Constantinople. Il en va de même des vilayets de Brousse, d'Angora et de Koniah, qui sont desservis par le chemin de fer d'Anatolie. Une très faible partie seulement des laines de Koniah va à Smyrne.

Néanmoins, Smyrne tient encore une place importante dans ce commerce. En 1899, cette ville a expédié 3365 balles pesant 674.300 kilogrammes, à raison de 78 à 85 francs les 100 kilogrammes *fob* Smyrne, et cette année est au-dessous de la moyenne.

Les laines lui arrivent à l'état brut des centres de production qui sont par ordre d'importance : Koniah, Akserai, Nigdé, Akshéir, Caïssar, Boulavat, Bouldar, Sparta, Kara-Hissar, Denizli, Nazli, Aïdin, Sokia, Eudemich, Baïndir, Thyra, Alachéir, Cassaba, Magnésie, Salikli, Ménémén et Pergame. Les produits les plus appréciés sont ceux de Kara-Hissar et de Boulavat, où l'eau plus abondante arrose de meilleurs pâturages.

Smyrne reçoit également en consignation la majeure partie des laines d'Adalia, qui lui arrivent par des voiliers desservant la côte.

Arrivées à Smyrne, les laines sont débarrassées de leurs matières les plus impures ; c'est l'opération du triage. On apprécie leur qualité d'après la finesse et la longueur des fils. Les laines extra-fines mesurent un diamètre de 1 à 2 centièmes de millimètre, et les communes de 3 à

5 centièmes. Plus la laine est fine, plus elle est frisée. La longueur des laines extra-fines n'est pas supérieure à 3 ou 4 centimètres; les longues, dites *laines à peigne*, mesurent de 10 à 12 centimètres; quelques-unes atteignent 15 et 18.

Les principaux centres de consommation de la laine en Asie Mineure sont Ouchak, Ghiordès et Koula; les pays acheteurs sont principalement les Etats-Unis, l'Angleterre et la France ¹.

Pour Marseille, les frets doivent être calculés à raison de 2 fr. 50 les 100 kilogrammes bruts.

Les paiements à l'achat sur place se font par moitié en deux semaines, et l'acheteur doit ajouter à son prix d'acquisition les frais de pesage public, de transport, de triage, de pressage, de quai, d'allège, etc.

La province d'Adana ne produit, par elle-même, qu'un tiers au plus des laines qu'elle exporte; le reste lui vient de la province de Césarée, qui approvisionne également le marché de Samsoun. En 1899, il a été exporté, pour la France, 484.000 kilogrammes de laine, d'une valeur de 274.000 francs. En 1898, cette valeur avait été de 262.000, presque tout pour la France. Comme à Smyrne, les marchandises expédiées à l'étranger se vendent *FOB* Mersina.

Alep, qui est une ville de 125.000 habitants, consomme beaucoup de moutons et exporte une grande quantité de laine : 3.320.000 francs en 1900, dont 1.100.000 francs pour la France. Le solde a été acheté par Constantinople (1.280.000 fr.), l'Italie (500.000 fr.), les Etats-Unis (290.000 fr.), l'Angleterre (125.000 fr.), l'Allemagne et l'Autriche (15.000 fr.). (*B. C. C.*, 1901, I. 769.)

¹ En 1889, les exportations avaient donné les chiffres suivants :

Amérique .	1.576.000 fr.	Italie	43.000 fr.
Angleterre .	701.000	Turquie	31.000
France. . .	302.000		
Autr.-Hong.	69.000		<u>2.722.000 fr.</u>

Les cinq huitièmes sont des laines lavées et les trois huitièmes des laines surges. Les laines surges sont vendues de 80 à 82 francs les 100 kilogrammes, et les laines lavées de 170 à 175 francs *for* Alexandrette. C'est l'Italie qui achète la majeure partie des laines lavées.

Les laines d'Alep viennent des vilayets d'Alep, de Diarbékir et du sandjak de Mardin.

Il se vend sur les divers marchés de la Syrie, et notamment à Damas, Homs et Hama, 3 millions de kilogrammes de laines, dont 2 millions 1/2 sont livrés à l'exportation. Cette laine vient du pays lui-même, des vilayets d'Erzeroum et de Mossoul, et des tribus nomades du désert. 85 pour 100 de cette laine est blanche ; les autres sont grises ou noires. Ordinairement les acheteurs sont obligés de prendre 5 pour 100 de laine grise ou noire dans un ballot de laine blanche. On distingue deux qualités de laine : la *néaïmi* et la *djebeïli* : la première est la plus fine et la plus chère.

On n'expédiait jadis que de la laine lavée ; aujourd'hui on la livre en suint. Beyrouth est le principal port d'exportation : Lattaquieh et Tripoli n'exportent que de petites quantités. La laine exportée est livrée à Marseille, Trieste, Liverpool et l'Amérique. Les laines de la Syrie moyenne, surtout dans les régions de Homs et d'Hama, vont presque toutes aux Etats-Unis par la voie des Messageries maritimes, qui les transportent jusqu'au Havre.

En 1899, Jaffa a exporté pour 59.000 francs de laines en suint, dont 20.000 pour la France. En 1896, Caïffa nous en a envoyé pour 3900 francs.

Bagdad et Bassorah n'exportent pas moins de 6 à 9 millions de francs de laines ; c'est de beaucoup le trafic le plus important de toute la Turquie d'Asie. La France qui, depuis 1896, n'est plus représentée dans le golfe Persique par aucune Compagnie de navigation, détient encore la quatrième partie de ce commerce, seulement

elle est obligée d'emprunter les vaisseaux anglais, qui ne chargent pour nous qu'à leurs convenances et au fret qui leur plaît. Ce sont des conditions très désavantageuses.

En 1899, Bassorah a exporté 37.650 balles, de 150 à 155 kilogrammes, valant 6.024.000 francs contre 38.000 balles en 1898. La part de la France, en 1898, a été de 10.753 balles et en 1899 de 10.056 balles. Ces 10.056 balles représentent une somme de 1.608.960 francs.

Les laines sont mélangées dans la proportion de 20 pour 100 de blanches et 80 pour 100 de noires ou de brunes. (*M. O. C.*, 1901, 6 juin.)

1° Poils et crins.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1877 à 1886.	»	572.7	»	498 7
1887 à 1896.	»	741.4	»	583.2
1897	2.434	628.7	1.303	261 1
1898	1.312	376.2	827	218.5
1899	2.383	—	1.503	443.4
1900	2.417	620 0	2.068	549.0

DÉTAIL EN 1900

	fr le kg.	quint.	fr.	quint.	fr.
Poils bruts de chèvre.	3.25	1.960	604.5	1.644	534.4
— de vache .	0.34	457	15 5	424	14.4
Export.				quint.	
par navires français. . . .				2.344	
— — étrangers . . .				73	
		quint.	fr.	quint.	fr.
Crins bruts.		239	65.800	227	65.800
Export.					
par navires français			238		
— — étrangers			1		

Les poils. — Les poils se divisent suivant leurs usages en quatre catégories :

Les poils pour chapellerie ; ce sont les poils de lièvre et de lapin ;

Les poils pour filature : ce sont les poils de chèvre, de chevreau et de chameau. Ils servent à faire des étoffes qui ont en général peu de valeur, tel l'alpaga. Dans le Levant, les poils de chèvre sont utilisés pour la confection de diverses étoffes indigènes et sont employés concurremment avec les poils de chameau, pour confectionner les tentes ;

Les poils pour broserie ; ce sont les poils de blaireau, porc, sanglier, martre, putois ; ils servent à faire, les uns des pinceaux pour la peinture fine ou en bâtiments, d'autres, des brosses à ongles et à dents ;

Enfin les poils pour l'agriculture ou le feutrage ; tels les poils de vache. Ce sont des poils de rebut, communément dénommés *plocs* ; ils servent pour la sellerie, les engrais, les tapis et les draps grossiers.

La France ne reçoit du Levant en quantité appréciable que des poils de chèvre et de vache. Encore ces poils sont-ils ceux de la chèvre commune seulement. Le commerce beaucoup plus important des poils de chèvre mohair est accaparé par l'Angleterre, qui les file et les réexpédie sur les marchés d'Europe et d'Amérique.

Comme il n'y a pas de raison pour que la France se désintéresse de ce commerce spécial à l'Asie Mineure, nous lui consacrerons quelques lignes. Le mohair est d'un usage trop courant dans la confection des étoffes et ces étoffes elles-mêmes sont d'une vente trop fréquente, même en France, pour que nos industriels ne veuillent pas se décider, un jour ou l'autre, à s'approvisionner directement en Turquie de matières premières aussi riches.

Les poils de mohair donnent lieu à un trafic annuel d'environ 15 millions de francs. Les statistiques otto-

manes donnent les chiffres suivants pour les années 1892 à 1894 :

1892.	. . .	4.334.299 kil.	15.900.000 francs.
1893.	. . .	3.618.867 —	13.200.000 —
1894.	. . .	3.938.596 —	14.300.000 —

(B. C. C., 1899, I.)

La chèvre mohair est de petite taille et, si elle était enrubanée, elle évoquerait le souvenir de ces belles chèvres aux longs poils lisses, que les marchands de jouets fabriquent au jour de l'an.

Cette chèvre aime les stations élevées, et son poil est d'autant plus fin que l'animal vit à de plus grandes hauteurs. Les plus beaux troupeaux paissent à des altitudes de 1000 à 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cependant la chèvre peut aussi vivre dans les plaines et les terrains bas, mais son poil est de moins bonne qualité.

La chèvre mohair se trouve en grande quantité dans les vilayets de Castamouni, Brousse, Angora, Koniah, Diarbékir, Van et Bitlis ; elle devient plus rare au fur et à mesure qu'on s'éloigne de ces provinces. Elle ne se rencontre pas sur la côte.

Sauf dans le vilayet de Koniah, le poil de mohair est uniformément argenté. Cette dernière province produit aussi un poil jaunement nommé *tchenguéli*, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Le *tchenguéli* est moins apprécié que le blanc et coûte toujours environ 1 franc de moins par kilogramme. Il est aussi moins abondant : 55.000 kilogrammes contre 175.000.

Le commerce distingue deux qualités de mohair : la première comportant les mohairs de Bey Bazar, Eskichéir, Kara-Hissar, Nalléhan, et la seconde ceux d'Angora, Tchangora, Tcherkess, Kastambollou, Guéréde, etc. On estime que les qualités secondaires du mohair turc valent encore mieux que les meilleures qualités des

mohairs du Cap, qui lui font concurrence depuis une trentaine d'années.

Les chèvres mohair paient un impôt annuel de 1 fr. 30 par tête. On les tond au mois de mai.

Les poils de chèvre cardés et filés en Turquie servent à faire des étoffes connues sous le nom de *chali* et de *sof*. Ces étoffes sont fabriquées à Istanos, village situé à 30 kilomètres d'Angora, où il existe une dizaine de métiers. La production annuelle est de 1500 pièces de 25 mètres, valant de 110 à 115 francs la pièce. (*M. O. C.*, 18 octobre 1900.)

On utilise encore le mohair, — les Turcs disent *tiftik* ou *leflik* — pour faire des tapis veloutés et soyeux, qui sont très appréciés. On les vend en moyenne 60 francs le mètre carré, tandis que les beaux tapis de laine valent de 20 à 25 francs. Koula est le centre de fabrication de ces tapis.

Les peaux de mohair en poils se vendent de 9 à 10 francs la pièce pour les dimensions moyennes, 20 à 25 francs pour les grandes dimensions. On en exporte fort peu ; en 1899, le vilayet d'Angora, qui a pour ainsi dire le monopole de ce commerce, n'a exporté que 27.000 peaux de mohair, dont 2600 francs pour la France. Les peaux de mohair bien nettoyées font de belles descentes de lit.

Les poils se vendent de 3 francs à 3 fr. 25 le kilo. Ils sont presque tous dirigés sur Constantinople, qui les réexpédie en Europe ; une très faible quantité, provenant des vilayets de Van, Bitlis et Diarbékir s'exporte par Alexandrette ou les ports de la mer Noire.

EXPORTATION. — L'exportation d'Angora, la plus importante de toutes, a atteint, en 1899, 2.120.500 kilos d'une valeur de 7.633.800 francs. Sur cette quantité, 250.000 kilos venaient du vilayet de Castamouni. Les frais de transport par chemin de fer d'Angora à Haïdar-Pacha sont de 12 fr. 75 les 100 kilos (*M. O. C.*, 18 octobre 1900.)

La même année, le vilayet de Diarbékirk a exporté 3540 balles de laines et mohair, à destination de l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Autriche et les Etats-Unis et 462 balles de poils de chèvre, à destination de la France. Le tout représente une valeur de 272.000 francs. Les balles sont de 100 kilogrammes. (*M. O. C.*, 4 avril 1901.)

Les 55.000 kilos de *tchenguéli*, produits par le vilayet de Koniah, se répartissent entre l'Angleterre (60 o/o) et la France (40 o/o).

Ineboli exporte la majeure partie des mohairs du vilayet de Castamouni. En 1900, cette exportation a été de 307.200 kilos, valeur 1.226.300 fr., dont 305.600 kilos, 1.220.000 fr. pour l'Angleterre, et le reste pour la Russie. (*B. C. C.*, 1901, I, 514.)

Enfin, Alexandrette a exporté, en 1899, pour 6725 francs de mohair et Bassorah, 300 balles d'une valeur de 57.600 francs, à destination de l'Angleterre. (*M. O. C.*, 6 juin 1901.)

Les mohairs expédiés en Angleterre sont travaillés à Bradford, qui les livre à la consommation européenne. L'exportation pour l'Angleterre a été depuis 1892 :

1892. . .	44 624 balles de 75 kg.	ou 3.346.800 kg.
1893. . .	42.373	—
1894. . .	35.676	—
1895. . .	59.308	—
1896. . .	24.914	—
1897. . .	62.038	—
1898. . .	60 000	— ou 4.500.000 kg.

(*B. C. C.*, 1899, I.)

Les crins. — Les crins se divisent en deux catégories : les crins droits formés des poils les plus longs — les luthiers en font un grand usage, — et les crins frisés, formés des poils les plus courts ; ce sont ceux dont l'usage industriel est le plus répandu. Ils servent à fabriquer des cordes et à rembourrer les matelas, chaises et fauteuils. L'exportation de Turquie en France s'élève à 65.000 francs.

L'industrie utilise encore depuis quelques années un crin végétal, produit d'un arbrisseau nommé le caragate, qui pousse en Algérie. Le crin végétal coûte 50 pour 100 meilleur marché que le crin animal.

5° Os, cornes et sabots de bétail.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1897.	23.701	681.2	20.016	681.2
1898,	23.359	745.6	23.345	744.5
1899.	22.023	»	22.017	772.7
1900.	18.774	752.0	18.774	752.0

DÉTAIL EN 1900

	le kg.	quint.	fr.	quint.	fr.
Os et sabots bruts. .	0,20	14.816	296.3	14.816	296.3
Cornes brutes. . .	1,15	3.958	455.2	3.958	455.2
Export. par navires français. . .			7.409	quintaux.	
— turcs.			30	—	
— étrangers. . .			11.335	—	

Les débris d'animaux, os, sabots et cornes, donnent lieu à un trafic très important par le port de Constantinople, presque nul par Smyrne et les autres villes. En 1889, Smyrne n'avait exporté que pour 55.761 francs d'os ; encore cette exportation était-elle tout entière à destination de l'Angleterre. (V. Rougon, p. 568).

Les os des jambes des vaches, chevaux et moutons, donnent de l'huile de pied de bœuf, de cheval ou de mouton. Les os les plus larges de ces mêmes animaux servent à la tabletterie ; on en fait des bois d'éventails et des manches d'écran à main. Les autres os servent à la fabrication du noir animal, des sels d'ammoniaque et de la colle forte. Le noir animal est employé dans l'industrie pour la clarification des sirops, vinaigres et spiritueux et pour la désinfection des eaux croupies ou des liqueurs gâtées par la fermentation.

Les cornes servent à divers usages. Les cornes de bœuf et de vache sont employées à la fabrication des peignes. Les cornes de buffle, aux couleurs foncées avec des cannelures lisses et brillantes, sont plutôt recherchées

pour la broserie et la tabletterie ; on les emploie aussi pour remplacer les baleines de corsets et dans les confectious pour dames. Les cornes de buffle d'Asie Mineure sont très recherchées par l'industrie européenne, et la France en reçoit chaque année une certaine quantité.

Pour préparer une corne, on commence par la scier en petits morceaux ; divers morceaux peuvent se souder ensemble et l'on obtient ainsi l'article qu'on désire. Cet article est lui-même susceptible de recevoir les couleurs les plus variées. Si on le fait macérer dans une solution concentrée d'alun ou de vinaigre, il imite l'écaille de tortue. A l'aide de divers procédés chimiques, on lui donne à son gré des teintes rouges, noires ou brunes.

Nos importations en cornes brutes s'élèvent chaque année à 7 ou 8 millions de kilogrammes, venant presque tous d'Angleterre ou des Indes anglaises.

Les *sabots*, quand ils sont intacts, peuvent être taillés comme la corne ; sinon, ils servent à fabriquer du bleu de Prusse, des sels ammoniacaux ou des engrais.

Les sabots et les os donnent à la France une importation totale de 32 à 33 millions de kilogrammes, venant d'abord des Indes anglaises, puis d'Espagne, d'Angleterre, de la République Argentine et de la Belgique. La Turquie ne vient qu'après toutes ces puissances.

6° Plumes de parure.

	quint.	fr.	quint.	fr.	
1900	261	6.840	261	6.840	
Dont :					
	fr. le kg.	quint.	fr.	quint.	fr.
Plumes de coq brutes. . .	10	8	8.0	8	8.0
Plumes brutes blanches. . .	315		3		3
Plumes de toute autre couleur	38	243	647.5	243	6.475
Plumes apprêtées, autres que blanches ou noires. . . .	50	10	30.0	10	30.0

Export. par navires français . . .	36 quintaux
— — turcs	8 —
— — étrangers	217 —

On englobe sous le nom général de plumes de parure, les plumes d'aigrette, autruche, cigogne, coq, faisan, flamant, geai, grive, héron, ibis, lophophore, marabout, oiseau-mouche, oiseau du paradis, paon, pélican, pintade, vautour, etc., qui sont réellement des plumes de parure, et différentes autres plumes comme celles de canard, dinde, perdrix et pigeon, qui au premier abord paraissent peu qualifiées pour servir d'ornement. Dans les statistiques douanières, ces dernières figurent dans la catégorie des plumes de coq.

La préparation des plumes de parure est l'une des plus curieuses et aussi l'une des plus capricieuses de l'industrie parisienne. Suivant que la mode se porte vers les plumes, les fleurs, les dentelles ou les étoffes, il faut compter sur autant de révolutions, qui troublent profondément tout un monde de travailleurs et d'ouvrières.

Le commerce des plumes de parure, a donné en 1899, à l'importation en France :

1° Pour les plumes brutes :

1.185.000 francs	de plumes de coq et de vautour.
1.150.000 —	d'autres plumes, noires.
25.260 000 —	— — blanches.
14 800 000 —	— — de couleur.

2° Pour les plumes préparées :

31.000 fr.	de plumes de coq et de vautour,
70.000 —	d'autres plumes, blanches,
4.000 —	— — noires,
550.000 —	— — de couleur.

Il suffit de se reporter au tableau ci-dessus pour se rendre compte de la part qu'il convient d'attribuer à la Turquie.

7° Œufs de volaille.

	quint.	fr.	quint.	fr. .
1896	13.388	1.740.4	13.326	1 732 4
1897	15 840	1.995.8	14.251	1.795.6
1898	16 089	2.188.0	15 657	2.129 4
1899	20.355		15 870	2.253.0
1900 . 1,48 le kg.	27.411	3.164.0	20.664	3.058 0
Export. par navires français			27.128	quintaux.
— — étrangers			228	—
— par terre			55	—

Les œufs sont, en général, petits et moins bons que les nôtres ; au libre élevage de la nature, ils sont aussi moins propres. Mais, comme ils coûtent moins cher, ils sont très demandés par le commerce d'exportation. A Constantinople, les prix extrêmes sont de 2 fr. 50 et 6 fr. 25 le cent ; admettons un prix moyen de 3 francs.

Ce prix permet d'escompter un certain bénéfice pour l'acheteur, même après le paiement du fret et du droit d'entrée en France. Le fret est de 5 francs la cage de 2.000 œufs et les droits d'entrée de 10 francs les 100 kilogrammes.

L'exportation des œufs date de 1870, mais elle n'a pris un certain développement qu'à partir de 1888. En France, Marseille est le grand port d'importation ; la seule ville de Constantinople lui envoie dix millions d'œufs par an. Les Messageries Maritimes ne les prennent pas ; ils arrivent en France par les vapeurs de la compagnie Paquet et de la compagnie Fraissinet.

Il y a cinq ou six ans encore, Constantinople accaparait presque tout le commerce des œufs avec la France ; mais depuis quelque temps nos acheteurs ont pris l'habitude de s'approvisionner directement aux lieux de production, et tout de suite Trébizonde, Samsoun et même

Ordou nous ont envoyé des chargements, dont l'importance augmente d'année en année.

EXPORTATION. — *Trébizonde* : 1899, 447.000 francs, à destination de la France et de la Grèce.

Samsoun : 1899, 504.000 francs dont 495.000 francs pour la France. — 1900, 1.026.000 francs, dont 994.300 francs pour la France. (*B. C. C.*, 1901, I, 471.)

Ordou : 1899, 109.520 francs, dont 8000 pour la France, c'est la première fois qu'Ordou exporte. — 1900, 225.000 kil. dont 35.000 kil. pour Marseille. (*B. C. C.*, 1901, I, 544.)

Panderma exporte chaque année de 3 à 5 millions d'œufs frais, qui vont tous à Constantinople. Les œufs de Panderma sont un peu plus gros que les autres. Le poids de cent œufs est en moyenne de 5 kg. 10 grammes.

Tripoli et Lattaquieh exportent annuellement en France : Tripoli, 1000 caisses et Lattaquieh 1500 caisses d'œufs frais, représentant au minimum une valeur de 150.000 francs.

Jaffa, en 1899, a exporté pour 52.000 francs d'œufs frais, dont 5000 pour la France. (*M. O. C.*, 1900, 18 octobre.)

8° Albumine et jaunes d'œufs.

1° Albumine

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	998	450.0	986	444.0
1897	1.047	471.0	1.000	465.0
1898	1.671	752.0	1.662	749.0
1899	1 163		971	437.0
1900 4,50 le kg.	1.445	553.0	1.215	547.0

Exportation par navires français. . . .	1 287 quintaux
— — étrangers. . . .	158 —

2° Jaunes d'œufs

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	5.906	809.0	5.835	804.0
1897	5.700	713.0	5.617	702.0
1898	8.710	662.0	8.660	658.0
1899	6.473	»	5.280	433.0
1900 0,82 le kg.	7.505	517.0	6.036	495 0

Exportation par navires français . . .	7.425 quintaux
— — étrangers . . .	80 —

Le commerce des œufs frais se complète dans le Levant par un commerce moins important, sans doute, mais cependant appréciable, d'albumine et de jaunes d'œufs. Ce commerce atteint près d'un million de francs ; il est particulier à la Syrie.

Nous le devons à des Français. Il y a environ quinze ans, MM. Armand frères eurent l'idée d'établir à Tripoli une fabrique d'albumine et de jaunes d'œufs secs. L'entreprise réussit complètement ; sept autres se créèrent autour de Lattaquieh et, en 1898, on en comptait une dizaine en Syrie. Les œufs frais qui, au début, valaient 1 fr. 40 le 100, se vendent aujourd'hui 2 fr. 80.

On estime qu'un millier d'œufs donnent 28 kilogrammes de jaunes et 3 kil.05 d'albumine. L'albumine est employée dans l'apprêt des étoffes, et les jaunes d'œufs sont utilisés pour la mégisserie. Les jaunes valent environ 100 francs le baril de 100 kilogrammes et l'albumine de 300 à 500 francs les 100 kilogrammes.

EXPORTATION. — Alexandrette en 1899 a exporté pour fr. 300.000 d'albumine et de jaunes d'œufs, presque tout pour la France. (*B. C. C.*, 1901, I, 870.)

Les usines de Lattaquieh ne consomment pas moins de vingt millions d'œufs par an, dont un rendement de 1300 à 1400 barils de jaunes et 45.000 à 50.000 kilos d'albumine. Valeur approximative 325.000 francs. Toute l'exportation va à Marseille.

Tripoli fournit à son tour, à destination de France, environ 1100 barils de jaunes et 250 caisses d'albumine. Valeur approximative : 210.000 francs.

L'exportation de Beyrouth se partage entre la France et l'Allemagne. Elle est d'environ 300.000 francs par an. La région de Damas, qui confine à Beyrouth, ne produit pas moins de 3.000.000 d'œufs, dont la moitié est utilisée pour l'industrie.

Enfin Caïffa a exporté pour la France, en 1900, 370 quintaux de jaunes d'œufs valant 27.850 francs et 59 quintaux d'albumine valant 17.800 francs. (*B. C. C.*, 1901, I, 926.)

IV. Produits de la pêche.

1° Éponges brutes.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1877 à 1886	»	945.0	»	478.0
1887 à 1896	»	324.0	»	189.0
1897.	557	947.0	47	80.0
1898.	192	365.0	77	146.0
1899.	118	»	67	135.0
1900 20 fr. le kg . . .	889	1.778.0	41	83.0

La Turquie exporte environ 300.000 kilos d'éponges, d'une valeur de 1.750.000 francs. (B. C. C., 1896, I, 1216.)

Ces éponges lui viennent de Tripoli de Barbarie, de Syrie, de Chypre, de Rhodes et de l'Archipel (Symi et Calymnos). Les pêcheurs de l'Archipel vont jusqu'en Syrie; les plus renommés sont ceux de Symi.

La saison des pêches dure de mai à octobre. Le sca-phandre et la plonge sont également employés. Les plongeurs les plus expérimentés peuvent rester deux minutes sous l'eau et descendre à une profondeur de 35 brasses; on recommande de ne pas dépasser 22 brasses.

Les meilleures éponges croissent sur les rochers, les autres dans des fonds de graviers, d'algue et de boue. Les éponges comprennent trois qualités : les *fines* , les *grosses* ou communes et les *fines dures* . Les fines servent exclusivement à la toilette et les autres à la toilette et au ménage.

Les éponges fines viennent plus particulièrement de Rhodes, les grosses de Syrie, de Chypre, de Rhodes et de l'Archipel; les fines dures de Tripoli de Barbarie.

Les Turcs se servent peu d'éponges, aussi bien pour la toilette que pour le ménage. A Constantinople, qui compte 1 million d'âmes, il ne s'en vend pas pour 30.000 francs par an, et, à Damas, il s'en vend pour 1000 francs.

Peut-être craint-on de les salir. On peut dire, par conséquent, que toute la production est exportée.

Cette production subit de fortes fluctuations : la Syrie, qui en fournit un moment pour 800.000 francs par an, n'en produit plus que pour 200.000. (*B. C. C.*, 1899, I, 1181.) Dans ce pays, la pêche est limitée par Beyrouth et Lattaquieh.

Les Cypriotes ne pêchent pas eux-mêmes l'éponge ; cette industrie est pratiquée par les marins de Rhodes, de Symi et de Calymnos. Ils extraient des éponges fines dans le nord, des éponges communes dans le sud.

Les mêmes pêcheurs rayonnent autour de leur propre pays sur les côtes voisines de Caramanie et à Tchesmé, dans le vilayet d'Aïdin. A Rhodes la pêche est pratiquée à Castellorizzo, qui est une pépinière de plongeurs.

On exporte les éponges en Angleterre, en Amérique, en France et en Allemagne. La France en reçoit de 50 à 150.000 francs, qui lui arrivent surtout par la voie de Constantinople. Les éponges brutes subissent à leur entrée en France un droit de 35 francs les 100 kilogrammes.

2° Coquillages nacrés.

(*Nacre de perle en coquilles brutes*)

	quint.	fr.	quint.	fr.
1897	650	188.5	650	188.5
1900 . . . 3.20 le kg.	4.966	1.589.0	4.930	1.578 0

Les coquillages nacrés fournis par le Levant à notre industrie viennent du golfe Persique ou de la mer Rouge. Comme aucun navire français ne visite les ports de ces deux mers, ils sont tous introduits en France par navires étrangers. La mer Rouge produit une nacre dite *nacre bâtarde blanche*, avec des reflets rouges et verts.

La coquille sert à faire des boîtes, coffrets, tabatières,

étuis, bénitiers, etc. ; la nacre elle-même qui est une sécrétion blanche, à reflets irisés, qui tapisse l'intérieur de la coquille, sert en bijouterie, coutellerie et marqueterie. On en fait des montures et incrustations artistiques, jetons, garnitures de bonbonnières et d'étuis, etc. Avec l'aniline, on lui donne toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Le prix des objets en nacre est très variable et suit, plus que beaucoup d'autres, tous les caprices de la mode.

CHAPITRE V

MATIÈRES VÉGÉTALES

I. L'agriculture.

II. Céréales. — Blé, orges, avoines, maïs. Farines. Son.

III. Légumes. — Légumes secs et frais.

IV. Fruits. — Fruits de table frais et secs : raisins, figues, dattes, pistaches, caroubes, abricots, oranges et citrons, noix et noisettes. — Fruits à distiller. — Sirops et confitures.

V. Graines. — Dari, millet et alpistes. — Graines et fruits oléagineux et leurs huiles : olives, sésames, pavots, lin, coton, chènevis. — Graines à ensemercer.

VI. Tabacs. — Tabac en feuille. Tabac fabriqué.

VII. Les sucs végétaux. — Les essences : essence de rose. — L'opium. — Les gommes : gomme adragante, gomme de Sassa, gomme kutera, gomme arabique. — Les résines : la scammonée. — Les baumes : le baume de la Mecque.

VIII. Les espèces médicinales. — Réglisse, saponaire, casse, semencontra.

IX. Les bois. — Bois de construction. Bois d'ébénisterie et de teinture.

X. Les filaments à ouvrer. — Coton. — Chanvre. — Drilles.

XI. Les teintures et tanins. — Noix de galle et avelanèdes. — Graines jaunes.

I. L'Agriculture.

L'agriculture est encore très rudimentaire. On écorche les terres avec des instruments primitifs plutôt qu'on ne les laboure ; on coupe les céréales à la main ; on les égrène en les piétinant ; on secoue le grain avec des pelles pour en ôter la poussière et les impuretés. Naturellement on ne fume pas le sol qui donne son minimum de rendement. Quelques fermes seulement sont dirigées par des hommes plus instruits qui appliquent des procédés rationnels.

Cependant, à défaut d'industrie, c'est l'agriculture qui fait vivre la population.

Les fermes d'une contenance supérieure à 200 hectares sont généralement exploitées par des métayers; entre 50 et 200 hectares, elles sont d'ordinaire exploitées par leurs propriétaires avec métayage partiel; au-dessous de 50 hectares le propriétaire est presque toujours son propre fermier. La culture intensive, si le mot n'est pas trop ambitieux, n'est appliquée que dans les petites propriétés.

La valeur des terres varie avec la richesse des produits. Dans le vilayet de Smyrne, les terres à blé et à orge se vendent de 200 à 400 francs l'hectare; celles à maïs de 500 à 800 francs; les plantations de figuiers sont estimées entre 1500 et 3000 francs; toutefois dans le caza même de Smyrne, le prix moyen de l'hectare n'est pas inférieur à 4500 francs, mais le caza de Smyrne est l'un des mieux cultivés de l'Empire et la présence d'une certaine population étrangère y fait monter les prix. Au fur et à mesure que l'on pénètre dans l'intérieur, on se trouve en présence d'une population exclusivement ottomane, et les prix vont en diminuant.

Cultivées ou en jachère, toutes les terres paient un impôt de 4 pour 100 de leur valeur; c'est le droit d'*emlak* qui atteint également les propriétés bâties, avec 1 pour 100 de leur valeur. L'*emlak* est un impôt moins onéreux que notre impôt foncier, mais le fisc reprend tous ses droits avec la dîme qui frappe de 11 1/2 pour 100 tous les produits de la terre. Les dîmes, étant affermées comme l'étaient les nôtres sous l'ancien régime, donnent lieu aux mêmes abus et aux mêmes critiques. Les fermiers ne sont pas toujours scrupuleux dans le recouvrement des taxes, et les paysans, pour se libérer de la dîme, sont souvent obligés de recourir à des emprunts usuraires qui absorbent leurs bénéfices et paralysent leurs efforts.

II. Céréales.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867-1876 . . .	»	74.740.9		46.032.0
1877-1886 . . .	»	38.821.0		32.776.0
1887-1896 . . .	»	26.478.9		17.437.0
1897	1.482.163	27.094.0	555.472	8.705.0
1898	915.598	17.723.0	802 668	15.362.0
1899	141.537		63.142	978.0
1900	414 885	6.813.0	127.343	1.976.0

DÉTAIL EN 1900

	fr. le qu.	quint.	fr.	quint.	fr.
Blé.	17.50	70.730	1.237.8	342	6.0
Avoine	16.65	239.322	3.984.7	83.157	1.384.6
Orge	16.60	53.777	892.7	78	1.3
Maïs	13.50	50.040	655.5	43.671	580.8
Farine de blé .	31.50	1.016	32 0	95	3.0

Export. par navires français 150.239 quintaux.

— — turcs 1.000 —

— — étrangers 262.393 —

— par voie de terre 1.253 —

Les céréales cultivées en Turquie d'Asie sont le blé, l'orge, l'avoine et le maïs.

Blé. — On divise les blés en blés durs et en blés tendres. L'Anatolie produit les uns et les autres ; seulement les blés tendres, exportés à Constantinople y sont intégralement consommés, tandis que les blés durs, dits roux, vont en Italie et en France, où ils servent à faire des pâtes alimentaires. Le mélange de ces deux sortes de blés constitue les blés *mahlouds*, qui ne sont pas exportés.

Le blé donne une production annuelle d'environ 40 millions d'hectolitres. Chaque province suffit à sa propre consommation, à l'exception toutefois de celle de Trébizonde, qui doit recourir à l'importation étrangère¹.

Cependant l'exportation des blés n'est pas considérable. Elle est d'abord subordonnée à l'importance de la production locale; lorsque cette production paraît insuffisante et que l'on craint une famine, toute exportation est interdite. Ainsi Bassorah, qui, en 1896, avait exporté pour 2.850.000 francs de blés, n'en a exporté en 1897 que pour 145.000 francs.

L'exportation est ensuite subordonnée aux demandes de l'étranger. Ces demandes étaient encore nombreuses, lorsque les blés de Russie, de l'Inde et de l'Amérique n'envahissaient pas les marchés européens; elles sont aujourd'hui plus rares: les bas prix des blés d'Amérique défient toute concurrence.

Enfin l'exportation turque est limitée par le rendement même des récoltes dans les pays importateurs. Les chiffres du commerce avec la France — 2.700.000 francs en 1897, 15.400.000 en 1898 et seulement 1 million en 1899 — indiquent mieux que toute démonstration théorique combien le commerce des blés est mobile. Aussi est il impossible de fixer une moyenne, soit pour l'en-

¹ M. Vital Cuinet répartit ainsi la production entre les différentes provinces de l'Anatolie :

Trébizonde	150.000 hect.	<i>Report</i>	15.100.000 hect.
Erzeroum.	4.500.000 —	Mossoul	3.000.000 —
Angora	1.600.000 —	Bagdad	1.700.000 —
Sivas	1.900.000 —	Castamouni	1.500.000 —
Alep	1.950.000 —	Ismidt	300.000 —
Zor.	50.000 —	Bigha.	250.000 —
Mamouret	2.700.000 —	Brousse.	7.000.000 —
Diarbékir.	1.650.000 —	Smyrne.	1.500.000 —
Van	600.000 —		
		Total.	<u>30.350.000 hect.</u>
<i>A reporter.</i>	15.100.000 hect.		

Les statistiques manquent pour les vilayets de Koniah, Adana, Bitlis et Bassorah.

semble de ce commerce, soit pour le mouvement particulier de chaque port.

Le prix moyen du blé à Smyrne et dans tout le Levant oscille autour de 15 francs les 100 kilogrammes.

Orges. — L'orge n'est devenue un article d'exportation que depuis vingt-cinq ou trente ans. A cette époque, Smyrne faisait seule quelques envois à l'étranger. Lorsque les chemins de fer d'Aïdin et de Cassaba commencèrent à pénétrer l'Asie Mineure, ils amenèrent sur le marché des orges d'une qualité supérieure, qu'on ne tarda pas à reconnaître comme des orges à brasserie. L'Angleterre s'en empara aussitôt et le mouvement d'exportation n'a plus cessé. Le chemin de fer d'Anatolie prolongé sur Angora et sur Koniah accrut encore l'exportation des orges d'Asie Mineure.

L'orge à brasserie est blanche; elle se distingue de l'orge fourragère en ce qu'elle doit présenter une forte teneur en amidon; son grain doit être rond, renflé, lourd et uniforme. Elle est ébarbée au moyen d'appareils spéciaux. On la sème au printemps et on la récolte fin juin ou commencement de juillet. Elle ne réussit pas dans les pays trop chauds.

L'orge fourragère est une orge d'hiver qui résiste mieux à tous les climats. Les habitants du centre de l'Empire s'en servent parfois pour leur nourriture, en guise de pain; partout, elle est employée pour la nourriture des animaux. Avec la paille, elle supplée aux prairies artificielles qui manquent dans tout l'Empire.

L'orge donne en moyenne un rendement de 10 à 12 pour 1 de semence. Ce rendement triplerait aisément, si les terres étaient défoncées et fumées; mais les procédés de culture sont encore ceux du temps d'Hérodote. Lorsqu'on peut arroser les terres, la production augmente aussitôt de 40 o/o. Dans le district de Merkez-Kharpout, où l'on a

creusé des canaux pour suppléer aux pluies, la récolte d'orge est de 12 à 20 hectolitres par hectare dans les terres arrosées et seulement de 5 à 8 dans celles qui ne le sont pas.

Il est impossible d'évaluer exactement la production de l'orge en Turquie d'Asie. Mais, autant qu'on en peut juger par les chiffres connus de certaines provinces, elle ne doit pas être inférieure à 25 millions d'hectolitres, si même elle n'atteint pas la trentaine. Ce chiffre ne doit pas nous surprendre, si l'on se rappelle que l'orge est la principale nourriture des animaux. Les principaux centres de production sont les vilayets de Bagdad, de Mossoul et de Brousse, dont la production dépasse trois millions d'hectolitres et le vilayet de Smyrne qui en produit 2 millions 1/2. Le moins productif est celui de Trébizonde avec 250.000 hectolitres¹.

Le prix moyen des orges fourragères est de 9 fr. 50 à 10 fr. les 100 kilogrammes, et celui des orges à brasserie de 12 fr. à 12 fr. 50. Les cours s'établissent soit au mois d'août, aussitôt après la récolte, alors que l'exportation commence, soit au mois de janvier, lorsqu'en prévision de la récolte nouvelle, il s'agit d'écouler les stocks qui peuvent exister. Les cours du mois d'août sont généralement un peu plus élevés.

EXPORTATION. — Les exportations d'orge ont été pour les années :

1892-93, de	707.900 hectolitres.
1893-94, de	921 000 —

¹ Les principaux pays producteurs d'orge sont :

	hectolitres.		hectolitres.
La Russie. . .	100.000.000	La Grande-Bre-	
Les États-Unis. 20 à	25.000.000	tagne	10 à 17.000.000
L'Allemagne. .	20.000.000	L'Autriche. . .	10 à 17.000.000
La Hongrie . .	20.000.000	Le Danemark .	6 à 8.000.000
La France. . . 15 à	20.000.000	La Suède . . .	5.000.000

1894-95, de	788.700 hectolitres.
1895-96, de	1.130.000 —
1896-97, de	1.189.600 —

(B. C. C., 1901, 1378.)

Les ports de la mer Noire ne reçoivent presque rien de l'intérieur, et le peu qu'ils reçoivent, ils l'envoient à Constantinople.

Constantinople et les ports de la mer de Marmara reçoivent les produits importés par le chemin de fer d'Anatolie; sur cette ligne ce sont les orges blanches d'Ouchak qui sont les plus appréciées; elles valent 30 pour 100 de plus que les orges ordinaires.

Les orges d'Anatolie vont en Angleterre, en Allemagne et en Suisse. En 1897, Dunkerque et le Havre ont acheté 5.000 tonnes, dans les différents ports de la mer de Marmara; mais depuis, il ne s'est fait aucune expédition. Cependant, la France dont la production est insuffisante, importe chaque année de l'étranger pour 1 à 3 millions de francs d'orges; mais elle trouve celles de Turquie trop chères et elle se fournit de préférence en Russie et dans les Etats Danubiens. Dunkerque importe plutôt du Levant des qualités inférieures.

Le vilayet de Smyrne exporte une grande quantité d'orge venant de tous les points desservis par les chemins de fer d'Aidin et de Cassaba.

Cette exportation, qui avait été de 175.000 tonnes en 1897 (année normale), n'a été que de 90 000 en 1899. L'Angleterre et la Belgique ont absorbé la presque totalité, à des prix variant de 13 à 24 francs les 100 kilogrammes. En 1899, la France n'a importé que 2280 tonnes. Le fret pour Marseille est de 1 fr. 60 et pour le Havre, Rouen et Dunkerque 2 fr. 50.

Les orges de Mersina, n'étant pas assez dures, ne valent rien pour la brasserie et ne sont pas exportées. Le peu qu'on expédie se confond avec le commerce général des céréales.

Il en va de même à Alexandrette, où les blés, orges, daris et avoines figurent sous la même rubrique : céréales. En 1899, où l'année a été particulièrement mauvaise, l'exportation des céréales avait pourtant atteint 598.000 francs. Le vilayet d'Alep produit en moyenne 1.500.000 hectolitres d'orge.

La même année, Beyrouth a exporté 3.075.000 kilogrammes d'orge pour brasserie, au prix moyen de 12 fr. 50 à 13 francs les 100 kilogrammes. La presque totalité est allée en Angleterre et en Belgique. (M. O. C., 23 mai 1901.)

Toutes les orges de Tripoli vont en Angleterre : en 1899, on a exporté 8000 tonnes. On peut en dire autant de Jaffa, qui, la même année, a envoyé en Angleterre pour 3.600.000 francs d'orges, la totalité de sa production.

Enfin, Bassorah qui n'avait rien exporté en 1898, à cause de l'insuffisance des récoltes, s'est relevée en 1899 avec le chiffre énorme de 40.235 tonnes, valant 4.525.000 francs. Les expéditions se sont faites sur l'Inde, où régnait la famine, et le surplus sur l'Angleterre, Aden, Djibouti et la mer Rouge.

Avoines. — Généralement l'avoine est semée sur un chaume de blé qui souvent n'est pas labouré. Si la terre a été bien travaillée l'année précédente, on jette l'avoine sur le chaume et on le recouvre à la charrue. Le chaume enterré de cette façon forme engrais. En Turquie, l'avoine est une nourriture échauffante qui ne convient pas aux chevaux ; c'est pourquoi elle est l'objet d'un gros mouvement d'exportation. Mais, pour cette raison même elle n'est cultivée en abondance qu'au bord de la mer, à proximité des ports qui peuvent la transporter à l'étranger. Les frais de transport de l'intérieur à la côte chargeraient trop lourdement la marchandise.

En Asie Mineure, les principaux centres de production sont Samsoun, Uniah, Tcharbamba et Kouménas sur la mer Noire, Ismidt et Panderma, sur la mer de Marmara. Le poids moyen des avoines de la mer Noire est de 48 kilogrammes l'hectolitre.

D'après les statistiques des douanes ottomanes, l'exportation totale de l'Empire aurait été de 341.370 quintaux en 1892, 363.000 en 1893, 105.200 en 1894, 419.795 en 1895 et 233.420 en 1896. (*B. C. C.*, sept. 1900, p. 454.)

Les avoines rouges sont surtout expédiées à Marseille, à Lyon et en Suisse où elles servent à faire le gruau d'avoine; les avoines blanches se vendent surtout en Angleterre et en Allemagne. Leur prix moyen est de 8 fr. 90 les 100 kilogrammes. Le prix pour Marseille est de 11 à 15 francs la tonne.

Maïs. — Le maïs que nous nommons blé de Turquie et que les Turcs nomment blé d'Égypte, occupe après le blé et l'orge la place la plus importante dans la culture des céréales. Il se plaît dans les terrains un peu humides et c'est pourquoi il ne vient pas dans le centre de l'Anatolie ni sur les bords de la mer de Marmara, où la sécheresse est générale de juin à septembre. On le trouve au contraire en grande quantité sur les bords de la mer Noire, à Ismidt où les Bulgares musulmans réfugiés l'ont acclimaté, dans le vilayet de Smyrne, en Syrie et particulièrement en Palestine.

Une variété de maïs est le *dari* qu'on récolte dans la région de Smyrne et en Syrie : il sert principalement à la nourriture des volailles et des bestiaux.

On sème le maïs au printemps et on le récolte au commencement de septembre. Sa farine mélangée à celle du froment ou de l'orge fait un pain dont se nourrissent les habitants.

Le maïs n'est pas l'objet d'une exportation très active. Même dans les pays qui en produisent beaucoup, comme Ordou, Kerassunde et Tripoli, on importe du maïs de Caucase et de Russie. Cependant, une certaine partie est exportée à l'étranger ; mais par suite des droits dont cette céréale est frappée en France, il n'en vient que très peu en notre pays. Les quantités exportées sont dirigées sur l'Angleterre et l'Égypte.

Les différents ports de la mer Noire n'expédient qu'à Constantinople, d'où le maïs est sans doute réexporté en Europe.

Smyrne¹ exporte chaque année de 50 à 60.000 hectolitres à destination de l'Angleterre.

En 1898, Alexandrette n'a exporté que 25.000 francs de maïs le tout à destination de l'Allemagne ou de la France. La Pales-

¹ En 1899, Smyrne avait exporté pour la France : 16.000 quintaux valant 95.000 francs. (V. Rougon, *Smyrne*, p. 271.)

tine, qui, en 1899, a produit 40.000 quintaux valant 350.000 francs en a exporté pour 140.000, dont 50.000 pour l'Angleterre et 90.000 pour l'Egypte.

Bassorah, en 1899, a exporté pour Londres et Bombay, 11.500 tonnes, valant 1.414.000 francs.

Farines. — Le pain est la nourriture habituelle du paysan turc; il se nourrit peu de viande et de pommes de terre.

Les farines sont moulues par des moulins à vent, des moulins à eau ou des moulins à vapeur, suivant la nature du pays ou les progrès de la civilisation moderne. En général, les moulins à vapeur dominant dans toutes les villes qui sont en contact direct avec les Européens. Dans les régions quasi désertiques de l'intérieur, où les cours d'eau manquent presque totalement, on mout le blé à l'aide de systèmes très primitifs.

Les farines seraient de bonne qualité, si elles étaient préparées avec tout le soin que nous exigeons en Europe; mais en Orient, on se contente de peu. Elles conviennent à la population indigène; elles sont insuffisantes pour l'exportation.

D'ailleurs, dans l'état actuel de l'agriculture, la Turquie ne saurait songer, après l'exportation des blés, à vendre encore des farines; les dangers de famine sont toujours à craindre dans une partie de l'Empire, et alors toutes les exportations sont interdites.

En 1897, l'exportation totale a été de 1.939.000 hectolitres, valant 427.000 francs.

Les farines indigènes se vendent sur le marché de Constantinople entre 13 fr. 25 et 15 fr. 50 le sac de 75 kilogrammes. Les plus estimées sont celles d'Anatolie et particulièrement celles de Samsoun. Les farines, quoique très blanches, sont faibles en gluten et en élasticité; mais cela, dit un rapport ottoman, n'enlève rien aux qualités nutritives du pain. (*B.C.C.*, nov. 1901, p. 830.)

A Constantinople, les farines indigènes doivent réglementairement entrer dans la fabrication du pain, concurremment avec les farines étrangères. Dans cette fabrication, chacune joue son rôle : les farines indigènes forment la base du pain, les farines roumaines ou marseillaises lui donnent la blancheur et la force, et les farines de Russie sont indispensables pour bien le faire lever. Le prix du pain est fixé par un arrêté municipal et varie avec le cours des farines. Le pain est vendu à la pièce et non au poids ; il doit peser un demi-kilo, 1 kilo, 2 kilos ; le règlement ne s'applique pas aux pains de luxe. Le pain est habituellement porté à domicile.

Son.— L'importation totale des sons et issues en France a été en 1898 de 1.121.600 quint., valant 13 460.000 fr. ; en 1899 de 1.577.000 quintaux, valant 23.655.000 fr., et en 1900 de 1.390.000 quint., valant 20.846.000 fr. Le tableau ci-dessous indique les quantités et les valeurs introduites de Turquie en France.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896.	26.501	265.0	194.484	1.944.8
1897.	59.835	658.1	325.189	4.577.0
1898.	50.975	611.6	108.479	1.301.7
1899.	13.416	»	31.870	478.0
1900. 0,14 le kil.	21.368	299.2	35.365	495.1
Export. par navires français (1900).			20.836 quint.	
— — étrangers			532 —	

Avant la Turquie, les pays qui ont fourni la plus grande quantité à la France en 1900 sont la Russie avec 828.000 quintaux, et l'Italie avec 70.000 quintaux.

La vente du son se fait aux 100 kilogrammes. Les sons de blé qui seuls viennent de Turquie se vendent, suivant la qualité, entre 13 fr. 50 et 18 francs ; ils paient à leur entrée en France un droit de 60 centimes les 100 kilogrammes bruts.

III. Légumes

1^o Légumes secs.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896.	92.580	2.314.0	93.964	2.340.0
1897.	106.480	3.010.0	101.603	2.897.0
1898.	96.152	2.513.0	96.121	2.477.0
1899.	47.976	»	32.107	782.0
1900.	123.885	2 789.0	126.381	2 713.0

DÉTAIL EN 1900

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Fèves en grains	0,16	71.956	1.151.3	81.702	1.307.2
Pois pointus. .	0,27	4.893	132.1	4.874	131.6
Autres.	0,32	47.037	1.505.2	39.805	1.273.8
Export. par navires français. . . .				101.281 quintaux	
— — turcs.				10.420	—
— — étrangers . .				9 387	—
— — voie de terre				2.798	—

Les divers légumes peuvent se diviser en quatre catégories :

Les *légumineuses* : haricots, lentilles, flageolets, fèves, pois chiches ou pois pointus, etc. Dans ces légumes, qui sont les plus nourrissants de tous, ce sont les graines que l'on consomme. Les légumineuses peuvent se conserver par dessiccation ; ils forment alors une branche importante du commerce d'exportation.

Les *tubercules* : pommes de terres, patates, ignames, manioc, topinambour, salep. A part les pommes de terre, ces légumes sont d'un usage un peu moindre que les précédents. La fécule qu'on retire de quelques-uns d'entre eux a un goût très agréable, et est surtout employée dans les potages.

Les *racines* : carottes, navets, panais, salsifis, betteraves, radis. En dehors de l'usage courant et connu de tous, on les conserve pour former, à l'état de fécule, de l'arrow-root, du tapioca, du sagou, etc.

Les *herbacés* : asperges, tomates, artichauts, cardons, céleris, choux, aubergines, angélique, etc.; ce sont les moins nourrissants de tous.

De tous ces légumes, les légumes secs sont presque les seuls qui puissent faire l'objet d'un commerce d'exportation. Les légumes frais ne peuvent supporter de longs transports sans se détériorer.

Les statistiques ottomanes évaluent pour l'année 1896 l'exportation totale de l'Empire en légumes secs, haricots, fèves, lentilles et pois chiches à 27.000.936 kilos valant 5.267.102 francs. (*B.C.C.*, 1900, II, 493.) Cette même année, la part de la France a été de 2.340.788 francs.

Il est presque impossible de faire la part exacte du commerce propre à chacun de ces produits, que les statistiques confondent souvent sous une dénomination générale. On confond surtout les haricots et les fèves.

Les haricots dominant par leur importance dans la mer Noire, les fèves et les pois chiches en Syrie. Le haricot est consommé dans toute la Turquie; additionné d'un peu d'huile d'olive, il est le légume le plus employé pour faire la soupe. Les provinces qui en produisent le plus en Turquie d'Asie sont les provinces limitrophes de la mer Noire; elles en expédient une partie à l'étranger et une autre partie à Constantinople, qui s'approvisionne également en Bulgarie et dans les États Danubiens. Sur les 92.000 sacs (12.000 tonnes) consommés annuellement à Constantinople, 40.000 sacs, représentant 1.200.000 francs viennent de la mer Noire.

Les ports de la mer Noire expédient encore leurs haricots dans les autres ports du Levant et même en Syrie. C'est dire que la production de ce légume ne

prospère pas dans toute la Turquie d'Asie. Cependant dans le vilayet de Koniah, le каза de Nigdé produit environ 75.000 kilos de haricots blancs, dont une partie est expédiée à Marseille, *viâ* Mersina. D'autres localités du même vilayet : Andaval, Ahlassou, Oulou-Agatch, etc., produisent de bons haricots rouges, qui restent dans le pays. La production paraît se développer en Syrie, où Tripoli exporte quelques tonnes en Egypte et en Caramanie. (*B. C. C.*, 1898, décembre, p. 67.)

Les haricots pour l'exportation sont généralement logés en sacs de 128 kilogrammes. Les ventes en gros se font au comptant; pour le demi-gros, on accorde des délais de onze à vingt et un jours. Le prix moyen des haricots est de 17 francs les 100 kilogrammes.

Les fèves proprement dites ne se consomment pas moins que les haricots, elles sont même plus répandues en Syrie et en Palestine. Dans les années de disette, on en mélange la farine à celle du blé.

EXPORTATION. — L'exportation totale des ports de la mer Noire à destination de la France s'élève en moyenne à 150.000 fr. On en peut voir le détail aux tableaux de ces différents ports.

Tripoli (230.000 kilos) envoie tout en Turquie.

Smyrne, en 1889, avait exporté pour France 2.568 francs de haricots, et 104.257 francs de fèves. (*Rougon*, p. 565 et 561.)

Mersina, qui, en 1898, avait exporté pour 30.780 francs de légumes secs, n'a fait aucun envoi en France en 1899 (*M. O. C.*, 8 nov. 1900, p. 717.)

Alexandrette, en 1899, a exporté 450 tonnes de fèves, lentilles et pois chiches d'une valeur de 72.000 francs (*D. a C. R.* 1900, n° 2587.)

Lattaquieh, en 1898, a exporté en France 207.000 kilos de fèves, valant 24.000 francs. (*B. C. C.*, 1899, I, 706.)

D'après M. Verney, *Caïffa* et *Saint-Jean-d'Acre* exporteraient entre 43.000 francs (1891) et 328.000 francs (1890) de haricots et fèves. *Jaffa* en exporterait entre 5000 francs (1894) et 424.000 francs (1896), *Saïda* entre 55.000 et 120.000 francs et entre *Tripoli* 50 et

175.000 francs. L'Angleterre est le principal client de ces produits. (*Verney*, p. 640.)

Quant aux lentilles, elles sont principalement cultivées en Syrie et en Palestine, comme au temps d'Abraham. M. Verney estime que l'exportation de Tripoli varie de 1000 à 2500 quintaux. Celle de Saint-Jean d'Acre aurait atteint son maximum en 1890 avec 165.000 francs. (*Verney*, p. 642.)

Les pois chiches importés en France viennent d'abord du Maroc et ensuite de Turquie. En Turquie, ils sont principalement cultivés en Palestine et un peu dans le vilayet d'Alep. M. Verney évalue ainsi l'exportation (p. 646) :

Smyrne, 44.500 francs ;

Alexandrette, 87.500 francs ;

Lattaquieh, 6500 à 7000 tonnes, dont les 3/4 pour Marseille. En 1898, l'exportation pour la France a été de 823.000 kilos valant 574.000 francs (*B. C. C.*, 1899, I, 706) ;

Tripoli, 4 à 500.000 francs, dont 100.000 pour Marseille ;

Saïda, 97.000 kilos, dont 72.000 pour l'Egypte et le reste pour Malte et Constantinople.

Les pois chiches valent, suivant la qualité, de 25 à 30 francs les 100 kilogrammes. On peut admettre le prix moyen de 25 francs *fob* Levant.

2° Légumes frais.

	quint.	fr.	quint.	fr.
Légumes frais	2805	63.100	1596	39.900
— salés ou confits.	2	100	2	100
— conservés	32	2 200	6	400
Total.	<u>2839</u>	<u>65 400</u>	<u>1604</u>	<u>40 400</u>

Ent. export. par navires français.

Les légumes frais appartiennent à toutes les catégories de légumes que nous avons énumérées plus haut. La longueur des traversées entre la France et les ports les plus rapprochés du Levant, qui n'est pas inférieure à une semaine, empêchera à tout jamais ce commerce de prendre un grand développement.

IV. Fruits.

Notre tarif des douanes divise les fruits en :

Fruits de table frais : citrons, oranges, cédrats, mandarines, carouges, raisins de table ordinaires, raisins et mouûts de vendanges, pommes et poires, etc.

Fruits de table secs ou tapés : figues, raisins, amandes, et noisettes, qui constituent les quatres mendiants; noix, pruneaux et prunes, pistaches, pommes et poires sèches et tapées, etc.

Fruits de table confits : fruits confits ou conservés à l'eau-de-vie, au sucre ou au miel ¹.

Fruits à distiller : anis vert, baies de genièvre et fenouil, baies de myrtille et figues de cactus.

Fruits destinés à la distillerie ou à la vinification : raisins secs, figues sèches, dattes.

Nous ne suivrons pas ce classement. Il nous semble préférable d'attribuer à chaque objet susceptible d'exportation toutes les indications qui le concernent.

La nomenclature est assez riche.

La Turquie d'Asie est le pays classique des arbres fruitiers. La conquête romaine eut sans doute pour résultat d'introduire en Occident quelques-uns des arbres de l'Asie Mineure, les Croisades en firent connaître d'autres.

Toutes les variétés se retrouvent dans le Levant, depuis le pommier, qui préfère les climats tempérés, jusqu'au dattier, qui a besoin de chaleur et d'humidité.

La vigne vient partout, en Syrie comme à Smyrne, comme aux pieds du mont Ararat. Les pommes, poires,

¹ Les importations générales de fruits de table en France se sont élevées en 1899 à 1.524 quintaux = 36,600.000 francs.

abricots, cerises, pêches, amandes, coings, prunes, noix et noisettes se trouvent spécialement dans les régions tempérées du Nord; les figues abondent dans le vilayet de Smyrne et de l'Asie intérieure jusqu'à Bitlis et à Van; les melons et pastèques se rencontrent dans les vilayets d'Erzeroum et de Bitlis, les pistaches dans le vilayet d'Alep, enfin les citrons et oranges abondent en Syrie et en Mésopotamie, et les dattiers dans l'Irak-Arabi.

1° Fruits de table.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867 à 1876	»	2.660.0	»	2.469.0
1877 à 1886. . . .	»	25.790.0	»	24.162.0
1886 à 1896. . . .	»	13.198.0	»	11.987.0
1897	247.830	5.299.0	203.210	3.038.0
1898	162.290	5.202.0	145.944	3.011.0
1899	89.023	»	74.393	2.121.0
1900	190.857	5.075.0	168.904	3.169.0

DÉTAIL EN 1900

Fruits de table frais

	fr. le kg.	quint.	fr.	quint.	fr.
Citrons, orang.	0.15	2.236	33.5	185	2.8
Carouges . . .	0.12	143.249	1.719.9	142.578	1.710.0
Raisins de table	0.25	2	1	2	1
Pommes, poires	0.20	11	2	8	2
Autres	0.25	6	1	6	1

Fruits de table secs

Figues	0.22	6.664	139.3	5.821	128.1
Raisins	0.40	8.814	356.6	2.570	102.8
Pommes, poires	0.16	1.132	18.1	855	13.7
Amandes et noisettes en coq.	0.70	1.396	97.7	406	28.4
Amandes et noiset sans coq.	1.70	9.864	1.676.9	3.374	573.7
Noix	0.35	9.004	315.0	8.991	318.7
Pruneaux . . .	0.50	31	1.4	2	1
Pistaches . .	6	614	368.0	183	109.9
Autres	0.45	5.780	284.1	3.586	161.4

<i>Fruits confits</i>					
	fr. le kg.	quint.	fr.	quint	fr.
Olives	0.45	693	26.5	148	6.7
Autres	0.80	1.361	92.6	189	15.1
Exportation par navires français 40.495 quintaux					
— — — — —	—	—	turcs	6.516	—
— — — — —	—	—	étrangers . .	143.749	—
— — — — —	—	—	par voie de terre	98	—

Raisins. — On a vu plus haut qu'en dehors des raisins, spécialement destinés à la préparation du vin, il reste dans la consommation locale ou pour l'exportation une quantité très appréciable de raisins frais d'une qualité supérieure, comme le *tchaouch* de Brousse ou les *sultaines* de Smyrne.

La majeure partie de ces raisins sont exportés à Constantinople. D'après nos statistiques, la part réservée à la France ne dépasserait pas 200 francs. Il ne faut pas s'étonner de ce chiffre; Smyrne et Brousse sont trop loin de Marseille, pour que l'on puisse songer un instant à faire voyager une marchandise qui se gâte aussi rapidement. La presque totalité des raisins frais importés en France vient d'Algérie.

Le commerce des raisins secs est plus important.

On divise les raisins secs en raisins pour la table et raisins pour la distillerie et la vinification. D'après la *Commission des valeurs de douane*, les quantités introduites en France de 1895 à 1899 seraient respectivement les suivantes.

	Raisins de table	Raisins pour la distillerie et la vinification
	— kg.	— kg.
1895	399.520	3.361.904
1896	130.331	6.635.005
1897	120.990	6.811.266
1898	151.093	4.096.472
1899	178.701	2 233.812

La différence entre les uns et les autres provient surtout de leur qualité. Les espèces les plus communes sont réservées pour la distillerie.

Le commerce des raisins secs est l'un des plus fructueux de la Turquie ; seulement, depuis l'application de nos droits protecteurs, ce commerce s'est détourné vers la Roumanie et vers l'Allemagne. Notre part qui en 1889 était de 7.390.000 francs n'a plus été en 1899 que de 1.294.000 francs. Il est vrai que dans l'intervalle notre production nationale a beaucoup augmenté et que l'importation étrangère est devenue moins indispensable.

Comme pour les vins, Smyrne est le principal centre d'exportation des raisins secs, non seulement de la région, mais encore d'une partie du vilayet de Brousse et des îles de l'Archipel. Cette exportation porte sur les sultanines et les autres raisins.

Les grappes de sultanines subissent une préparation particulière. Une fois coupées, on les plonge, pour les empêcher de pourrir, dans un mélange d'eau, de cendre, de potasse et d'huile. Après cette opération, on les laisse sécher pendant huit ou dix jours. Les rosakis subissent la même préparation.

Les sultanines sont ensuite dégrappées et livrées à l'exportation dans des sacs. Cette exportation varie naturellement suivant les récoltes : 36.000 tonnes en 1899 contre 28.000 l'année précédente. (*M. O. C.*, 16 mai 1901.) Quant aux prix, ils varient suivant la qualité de la marchandise, mais surtout suivant l'importance des commandes. En 1898, les plus bas prix ont été de 55 francs les 100 kilogrammes et les plus élevés de 115 francs.

L'Angleterre est le grand marché des sultanines : 14.000 tonnes sur 36.000 en 1899. Puis viennent l'Allemagne et l'Autriche avec 12.000 tonnes, les Etats-Unis avec 3500 et la France avec 250 seulement, qui sont diri-

gées sur Marseille, le Havre ou Dunkerque, suivant l'opportunité du fret. (*M. O. C.*, 16 mai 1901.)

Après les sultanines, les plus estimés des raisins de Smyrne sont les *rosakis* qui, eux aussi sont vendus comme fruits de table et subissent les mêmes opérations préliminaires, en vue de l'exportation. Après le dégrappage, le *rosaki* change de nom et prend celui d'*éléme*.

Les autres raisins ne sont pas dégrappés. Pour la fabrication des raisins secs, on apprécie surtout les crus de Tzal, de Thyra et de Guneh, mais on utilise tous les autres. Les Tzal se vendent de 17 à 20 francs les 100 kilogrammes, les Thyra de 20 à 22 et les bons Thyra et Guneh de 24 à 28 francs.

L'exportation des raisins secs s'est élevée en 1898, à 214.700 tonnes, et en 1899 à 153.500. La Roumanie et l'Allemagne achètent la majeure partie de ces produits.

Metelin et Samos sont les seules îles de l'Archipel qui apportent un contingent notable à l'industrie des raisins secs. Samos exporte en moyenne 50.000 quintaux; quant à Metelin, cette île en a exporté en 1889 pour 450.000 francs.

Si nous consultons les statistiques des autres ports, nous ne trouvons nulle trace d'exportation dans la mer Noire: cependant le vilayet d'Erzeroum fabrique une certaine quantité de raisins secs. Par contre les ports de Syrie bénéficient comme Smyrne des nombreux vignobles qui s'échelonnent le long du littoral; mais la part de la France est presque nulle, la presque totalité des exportations est dirigée sur l'Égypte.

Mersina, dans les bonnes années (1890), a pu exporter jusqu'à 415.000 francs de raisins secs; dans les mauvaises (1892), elle n'en a exporté que pour 4.500

L'exportation d'Alexandrette n'est guère plus importante: 125.000 francs en 1899; encore englobe-t-elle tout à la fois les raisins et les figues. Les marchandises d'Alexandrette sont toutes à destination de l'Égypte.

Le mouvement d'affaires se relève avec Beyrouth qui, en 1899, a exporté 562.400 kilos de raisins secs et 77.000 kilos de raisins pour distillation. Les pays de destination ont été l'Égypte et la Russie.

●

La même année, Jaffa a exporté pour 253.000 francs de raisins, fruits et miel, sans qu'on puisse déterminer la part de chacun de ces produits. La France n'en a reçu que pour 500 francs.

Les raisins secs sont frappés à leur entrée en France d'un droit de 25 francs les 100 kilos au tarif général, et 15 francs au tarif minimum.

Figues. — Après les raisins, les figues constituent l'un des éléments les plus essentiels du commerce d'exportation des fruits. Les figues sèches se divisent, comme les raisins, en figues pour la table et figues pour la distillerie.

Les figues les plus renommées sont celles de Smyrne. Ces figues propres au vilayet d'Aïdin par leur goût et par leur saveur, se récoltent dans la plaine d'Ephèse et les vallées du Méandre et du Caïstre. Les figuiers commencent à rapporter au bout de six ans; à quinze ans, ils sont en plein rapport.

La figue, une fois cueillie, reste pendant cinq ou six jours à l'air libre pour être séchée; après quoi on la transporte à Smyrne où elle est placée dans des petites boîtes en carton ou en bois qui pèsent 500 gr. à 5 kilos avec une tare de 15 pour 100. Ces boîtes sont à leur tour placées pour l'exportation dans de grandes caisses en bois ajourées, que l'on nomme des squelettes. Le nombre des boîtes enfermées en un squelette varie selon leur poids.

La culture du figuier et la préparation des figues n'occupent pas moins de 12.000 ouvriers, qui acquièrent par un travail de quelques semaines le droit de ne rien faire le reste de l'année. Aussi est-ce un véritable désastre lorsque la récolte manque ou est insuffisante. Les récoltes moyennes sont évaluées à 11 millions de kilos mais les bonnes récoltes ont donné jusqu'à 17 millions.

Les figues se vendent environ 70 francs les 100 kilos net, *for* Smyrne, mais ces prix varient beaucoup suivant les récoltes et la qualité de la marchandise.

La figue se vend sous deux formes, comme figue à bouche et comme figue à distiller. Les figues à bouche se vendent après la récolte depuis le mois d'avril jusqu'à novembre; elles sont généralement expédiées sans préparation, emballées dans de petits sacs de 25 à 30 kilos et, pour ce fait, sont appelées figues naturelles. En 1899, on en a exporté 85.000 sacs.

Après novembre, il ne reste plus que les figues à distiller dites *hordas*, de l'espèce la plus commune. Les figues à distiller s'achètent par quintal de 56 kilogrammes.

Enfin, une certaine quantité, trop inférieure, est écartée des ventes et se nomme *refus*. Elle s'achète pourtant en Autriche, où elle sert à la préparation d'une sorte de chicorée torréfiée.

En 1889, Smyrne avait exporté :

	quint		fr.
Angleterre.	207.000 (de 56 hect.)	valant	5.070.000
Amérique	40.000	— —	947.000
Autriche-Hongrie. . .	30.000	— —	707.000
France	3.000 ou 168.000 kg.	—	72.000
Autres pays	40.000	—	674.000
	<u>320.000</u>		<u>7.470.000</u>

L'Angleterre et les Etats-Unis sont restés les grands importateurs de figues; ils en importent chaque année 4.250.000 kilos. En 1899, la France n'en a reçu que 500 à 600 caisses de 170 kilos, soit environ 100.000 kilogrammes. Comme les droits qui frappent les raisins secs à leur entrée en France s'appliquent aussi aux figues, ce produit se fait de plus en plus rare sur notre marché.

La Syrie, notamment Alexandrette et Beyrouth, exporte également des figues communes pour la distillerie. Mais ce sont des quantités peu importantes : 77.000 kilogrammes à Beyrouth en 1899. La même année, Alexandrette a exporté pour 125.000 francs de raisins et figues sèches.

Dattes. — Les dattes ne viennent que dans la Mésopotamie et sont le principal aliment de la fortune de Bassorah. En 1899, le commerce des dattes à Bassorah n'a pas été inférieur à 7 millions de francs.

La variété des dattes est infinie ; au point de vue commercial, on les ramène à trois catégories : les dattes choisies, comestibles, dites *halarvis*, les dattes communes ou *saïrs*, enfin les dattes venant de Bagdad.

Les dattes comestibles sont expédiées en caisses de 25 kilogrammes. La moitié de cette exportation va aux Etats-Unis *via* Londres, qui est également l'entrepôt des dattes allant en Allemagne, en Hollande, en Belgique et en Italie. Le surplus est exporté pour la France ou l'Autriche avec transbordement à Port-Saïd.

Les dattes *saïrs* servent surtout à la distillation et sont expédiées en paniers de 60 kilogrammes. Avant la loi du 14 novembre 1894, il en était dirigé sur Marseille des quantités considérables : mais nos droits protecteurs ont fait dévier ce commerce sur Londres, d'où les dattes sont réexportées. Une autre partie va aux Indes.

Les dattes de Bagdad sont importées en outres, à destination de la Syrie, de l'Egypte et de Constantinople. Nos établissements de la côte des Somalis en reçoivent également une partie par transbordement à Aden.

En 1899, Bassorah a exporté :

737.000 caisses de dattes comestibles, d'une valeur de 3.689.000 francs contre 4 millions en 1898. La France prend chaque année de 15 à 20.000 caisses et l'Autriche de 9 à 10.000.

694.000 paniers de dattes communes, d'une valeur de 3.467.000 francs contre 2.400.000 en 1898.

Enfin 30.500 outres de dattes de Bagdad, valant 327.000 francs.

(M. O. C., 1901, 8 juin.)

Pistaches. — Le pistachier, en Turquie, croît surtout dans le vilayet d'Alep. C'est un arbre qui atteint jusqu'à

8 mètres de hauteur et donne des fruits ovales, de couleur roussâtre, renfermant une amande huileuse, d'une saveur très agréable. Les pistaches se mangent crues, mais d'ordinaire, on les fait entrer dans la confection des sirops et la préparation des crèmes et des glaces. Elles s'emploient également en charcuterie.

Le commerce distingue entre les pistaches vertes de Sicile, les pistaches de Tunis et les pistaches d'Alep, qui sont semblables aux pistaches de Sicile, mais avec une chair plus jaune.

En 1899, Alexandrette a exporté pour 646.000 francs de pistaches, qui sont allées : 359.000 francs en Turquie, 214.000 francs en Egypte, 48.000 francs en France, et 16.000 francs en divers pays. (*M. O. C.*, 18 avril 1901.)

Caroubes. — Les caroubes ou carouges sont le fruit du caroubier, arbre aux branches tortueuses et souvent pendantes, qui pousse sur tout le littoral de la Méditerranée. Son fruit, en forme de fève, long de 30 centimètres sur 2 à 3 centimètres de large, sert en Espagne, en Italie et en Provence, à la nourriture des bestiaux qui, grâce à cet aliment, prennent un embonpoint rapide, mais il est surtout employé pour faire de l'eau-de-vie.

En Turquie et en Egypte, on extrait de la caroube une sorte de sirop qui possède des propriétés médicinales analogues à celles de la casse. Le résidu de la distillation contient de l'acide gallique et peut être employé avec un sel de fer pour la teinture en noir. Les graines de la caroube donnent une excellente gomme qui peut rivaliser avec celle du cerisier. Enfin, le bois même du caroubier, très dur, est utilisé en ébénisterie.

La tradition des chrétiens d'Orient est que saint Jean-Baptiste se serait nourri de caroubes dans le désert, d'où le nom de *pain de saint Jean* qui a été donné au moyen âge au fruit du caroubier.

L'exportation des caroubes se développe chaque année en Turquie, dans des proportions considérables. Elle était de 7.130.000 kilos en 1887 et de 18.150.000 en 1896.

Abricots. — Tout le vilayet d'Alep et la région de Damas sont couverts d'abricotiers. La majeure partie des fruits frais est consommée sur place. Quant aux noyaux, ceux qui ne servent pas à faire de l'huile sont exportés en Autriche, en France et en Belgique pour les mêmes besoins ou pour la confiserie. Les noyaux d'abricots valent environ 120 francs les 100 kilogrammes.

Les abricots de Malatia sont encore plus renommés. Les noyaux sont transportés par voie de terre à Adana ou à Alexandrette et les quatre cinquièmes sont expédiés en France.

Mersina, en 1898, a exporté en France pour 65.000 francs, et en 1899 pour 57.000 francs de noyaux d'abricots.

La part d'Alexandrette est plus importante; elle s'est élevée en amandes et noyaux d'abricots, à 130.000 francs en 1898, et 187.000 francs en 1899. Sur ces 187.000 francs, l'exportation s'est partagée entre :

La France . . .	71.000	L'Allemagne . .	20.000
L'Egypte . . .	45.000	La Turquie . . .	15.000
L'Autriche . . .	30.000	L'Angleterre . .	6.000

(M. O. C., 18 avril 1901.)

Beyrouth, en 1899, a exporté 237.000 kilos d'abricots secs, 200.000 kilos de noyaux d'abricots et 1.170.000 kilos de pâtes d'abricots.

En dehors des abricots, Beyrouth a encore exporté, en 1899, 115.000 kilogrammes de cédrats.

Oranges et citrons. — Les oranges et citrons viennent dans le vilayet de Smyrne, mais ils ne commencent à se trouver en abondance que dans le district de Payas (vilayet d'Adana), qui confine au vilayet d'Alep. La production se développe au fur et à mesure que l'on se

rapproche de la Palestine, où elle atteint son plein épanouissement.

Les oranges de Payas vont à Alexandrette qui, en 1899, en a exporté pour 320.000 fr., dont 180 000 à destination de la Turquie, 120.000 pour Odessa et 20.000 pour l'Autriche et l'Angleterre.

Beyrouth a exporté en Russie 316.000 kilogrammes de citrons et 12.000 kilogrammes d'oranges.

Jaffa n'exporte pas moins de 2 millions 1/2 de francs d'oranges et de citrons. Dans ce commerce énorme, la France n'a qu'une part de 10.000 francs. Le reste est ainsi réparti : Angleterre, 1.900.000 ; Autriche, 90.000 ; Egypte et Turquie, 85.000 ; Russie, 80.000 ; Allemagne, 30.000.

Noix et noisettes. — Les ports de la mer Noire expédient leurs fruits surtout en Roumanie, en Russie et à Constantinople. Leur principale ressource est l'exportation des noix et noisettes.

Les noyers et noisetiers viennent en abondance dans le sandjak de Trébizonde, c'est une culture qui ne demande aucun soin, elle convient donc à merveille dans le Levant.

Le commerce des noix se pratique surtout dans les ports de Kerassunde, Ordou et Tireboli. Les noix décortiquées sont plus demandées que les noix en coque.

Trébizonde se distingue au contraire par le commerce des noisettes. Les noisettes tiennent, dans ce pays, la place que les figues occupent à Smyrne et les dattes dans l'Irak. La récolte est escomptée à l'avance par les paysans qui attendent d'elle un peu de richesse ou la continuation de leurs misères.

Trébizonde a exporté en 1899 2.171.000 kilogrammes de noisettes, représentant une valeur de 2.149.840 francs. L'exportation en 1898 avait été de 6.442.400 kilogrammes, mais par un phénomène qui se produit partout, lorsqu'une mauvaise récolte succède à une bonne, les prix se maintiennent en raison de la rareté du produit. En 1898, la valeur de l'exportation avait été de

2.625.075 francs, sensiblement les mêmes prix qu'en 1899. Seulement, tandis qu'en 1899, les 100 kilogrammes de noisettes ont valu 100 francs, en 1898, ils n'en valaient que 40. Les noisettes expédiées en France en 1899, ont atteint le prix de 296.760 francs contre 103.400 francs en 1898.

Les noisettes s'expédient en coques ou décortiquées : ce second commerce est beaucoup plus important que l'autre. Sur une exportation totale de 7.474.795 francs en 1899, la France entre pour 876.495 francs.

Après Trébizonde, les ports exportateurs sont Kerasunde, Ordou et Tireboli.

2° Fruits à distiller.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	86.767	2.666.8	79.891	2.093.4
1897	89.673	2.598.7	83.680	2.350.0
1898	61.205	1.951.1	56.795	1.895.2
1899	40.625	»	36.094	1.293.9
1900	22.071	566.0	20.072	636.0

DÉTAIL EN 1900.

	kilogr.	quint.	fr.	quint.	fr.
Anis	0,85	1.384	117.7	2.164	184.0
Baies de fenouil .	0,45	5.124	230.6	6.494	293.2
Raisins secs . . .	0,14	15.559	217.8	11.420	159.9
Figues sèches . .	0,10	4	»	1	»

Exp. par navires français 18.142 quintaux.

— — turcs 16 —

— — étrangers 3.913 —

Parmi les fruits à distiller, la Turquie ne fournit en quantité appréciable que les raisins et les baies de fenouil et d'anis. Les dattes et figues n'apportent leur tribut que pour un très faible contingent.

Le *fenouil* est une plante de la famille des ombellifères, qui croît de préférence dans les endroits secs et

pierreux. Son odeur est aromatique, sa saveur douce et agréable. On s'en sert comme condiment avec les légumes et le poisson ; ses fruits renferment une huile jaune et sont utilisés dans la fabrication de l'anisette et en médecine. Les anciens employaient l'huile retirée de la plante au pansement des plaies et des ulcères. Le fenouil croît jusqu'en Perse.

L'*anis* est, comme le fenouil, une plante de la famille des ombellifères. Les fruits ovoïdes ou piriformes ont une saveur douce, aromatique et sucrée. L'anis s'emploie en infusions, comme stimulant des voies digestives, il entre dans la composition de l'élixir parégorique et dans la composition de certaines drogues.

Dans l'Empire ottoman, l'anis vient surtout dans la Turquie d'Europe, sur les bords de l'Archipel. C'est un anis commun, qu'on utilise surtout pour la préparation de l'absinthe, tandis que les anis de France, de qualité supérieure, servent plutôt à fabriquer l'anisette. L'anisette faite avec la distillation d'un bon alcool, est un mélange d'anis vert, de badiane, de coriandre, de fenouil, de cannelle de Ceylan et de noix muscade.

3° Sirops et confitures.

1900 777 101.2 88 14.0

DÉTAIL EN 1900.

	quint.	fr.	quint.	fr.
Sirops et bonbons	250	43.800	95	11.300
Fruits confits au sucre	4	700	1	200
Biscuits sucrés	4	600	3	400
Confitures au sucre et au miel.	519	56.100	19	2.100
Exp. par navires français	776 quintaux.			
— — étrangers.	1 —			

V. Graines.

1° **Dari, millet et alpistes.**

	le kilogr.	quint.	fr.	quint.	fr.
1877-1886 .	»	»	579.8	»	557.6
1887-1896 .	»	»	787.4	»	458.8
1897. . . .	»	66.634	1.399.3	34.367	721.7
1898. . . .	»	35.615	712.3	34.525	690.4
1899. . . .	»	9.416	»	16.071	337.5
1900. . . .	0.20	23.178	464.0	24.950	499.0
Exp. par navires français (en 1900)				20.637	quintaux.
— — étrangers				969	—
— — terre				1.572	—

Dari. — Le dari est une variété de maïs, avec des grains plus petits. Il est principalement récolté dans la région de Smyrne et en Syrie. Dans certaines contrées, à Alexandrette par exemple, les habitants s'en nourrissent presque exclusivement, soit en l'employant seul, soit en le mélangeant avec du blé.

La majeure partie de ce produit est exporté en Angleterre; les quantités introduites en France sont réexportées en Algérie, où elles servent à la nourriture des Arabes. En Angleterre, on s'en sert pour engraisser les volailles et les porcs. Le prix de la tonne est d'environ 100 francs.

Smyrne en exporte de 55 à 60.000 hectolitres. En 1889, elle en a exporté 390.000 francs pour l'Angleterre et 95.000 francs pour la France. (Rougon, *Smyrne*, p. 271.)

On évalue la production de la Syrie entre 8000 et 20.000 tonnes, quelquefois plus, répartie entre Alexandrette, Lattaquieh, Caïffa, Acre et Jaffa. Les trois quarts de cette production vont en Angleterre et à Malte. Certaines années, l'Algérie en reçoit de 2 à 3000 tonnes. (*B. C. C.*, 1900, I, 874.)

Millet. — Le millet est produit par les vilayets de Smyrne et d'Adana. Smyrne en exporte en moyenne pour 60.000 francs, dont 54.000 pour la France. Mersina en exporte pour 250.000 francs à destination de l'Angleterre et de la Turquie. (*Verney*, p. 613.)

Alpiste. — L'alpiste (*phalaris canariensis*) est une graminée dont les tiges atteignent de 40 à 80 centimètres de hauteur et se terminent par un gros épi ovoïde, qui contient de petits grains.

Cette graminée est originaire des îles Canaries ; de là, elle s'est introduite en Espagne et dans le Midi de la France. En Turquie, elle ne pousse que dans les régions d'Andrinople, Rodosto, Gallipoli et Dédégah. Elle n'a pu s'acclimater en Anatolie.

L'alpiste est plus connu sous le nom de *blé des Canaries* ou *millet long*, et ses graines sont appelées graines d'oiseaux, graines des canaris, graines d'aspic. Elles servent à nourrir les serins et les oiseaux de volière.

Dans les bonnes années, la production turque peut atteindre 200.000 sacs, comme elle peut tomber à 15.000, si l'année a été sèche ; la moyenne est de 100 à 150.000. Le sac est de 112 à 115 kilogrammes.

En France, Lille est un grand centre de consommation de cette graminée qui lui arrive par Anvers. Néanmoins, Marseille importe une certaine quantité qui lui vient de Turquie d'Europe ou de Smyrne.

Les expéditions de Smyrne sont des réexpéditions : la marchandise étant importée de Rodosto. En 1889, Smyrne a exporté pour l'Angleterre 388.000 francs d'alpistes et pour la France 37.000 francs. (*Rougon*, p. 276.)

Industriellement, l'alpiste est employée sous forme de pâte ou de colle dans la fabrication de certains tissus.

L'alpiste vaut de 10 à 11 centimes le kilogramme.

2° Graines et fruits oléagineux et leurs huiles.

Les graines et fruits oléagineux sont les végétaux d'où l'on extrait de l'huile.

Les principales graines oléagineuses sont les graines de sésame, lin, pavot ou œillette, moutarde, coton, niger, ricin, etc. Les fruits oléagineux comprennent les olives, les arachides et divers fruits exotiques, tels que l'anacarde d'Orient, la noix d'acajou, la noix de Calabre, etc. Les huiles de fruits, exception faite des huiles d'olives, sont peu nombreuses.

On extrait encore de l'huile de diverses graines, comme le chènevis, — d'amandes, comme les noisettes, le croton, les faînes, etc., — enfin de certains bois, comme le bancoulier du Tonkin.

Les huiles se divisent en deux sortes : les huiles fixes et les huiles volatiles ou essences. Les premières sont douces, visqueuses, insolubles dans l'eau et ne s'enflamment pas à l'approche d'un corps en combustion. Les secondes sont âcres, caustiques, se volatilisent facilement, sont légèrement solubles dans l'eau et s'enflamment à l'approche d'un corps en combustion.

Le Levant produit et exporte en assez grande quantité des graines de sésame, de pavot, de chènevis, de lin, de coton, de moutarde, de colza, ainsi que leurs différentes huiles. Celles-ci, toutefois, sont fort peu nombreuses; il n'existe de transaction de quelque importance que sur les huiles d'olives. Il semble même que le commerce des huiles proprement dites doive disparaître. Tandis que, dans la période décennale 1877-1886, nous avons importé de Turquie pour 2 millions de francs d'huile en moyenne, nous n'en avons pas importé pour 15.000 francs en 1900. Aux mêmes dates, le mouvement sur les graines et fruits est tombé de 13 millions de francs à moins de 4 mil-

lions, mais il se maintient mieux. Il est difficile de dénaturer les matières premières elles-mêmes, tandis que les huiles de Turquie sont d'ordinaire très mauvaises et impropres à tout autre usage qu'à la savonnerie¹.

3° Huiles.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1877-1886 . .	»	2.987.8	»	2.041.3
1887-1896 . .	»	1.057.9	»	784.0
1897.	27.387	1.577.5	16.587	955.4
1898.	5.496	296.8	3.670	198.1
1899.	4.597	»	1.268	68.2
1900.	1.996	98.0	270	14.5

DÉTAIL EN 1900.

	le kilogr.	quint.	fr.	quint.	fr.
Huile d'olive. . .	0.54	1829	90.8	236	12.8
— de lin . . .	0.53	2	1	»	»
— de coton. .	0.421	64	2.5	»	»
— de sésame .	0.442	70	2.8	16	7
— de colza . .	0.50	8	4	»	»
— autres. . .	0.56	23	1.3	18	1.0

Exp. par navires français 1995 quint.

— — étrangers 1 —

4° Graines et fruits oléagineux.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867-1876. . .	»	13.468.0	»	13.336.0
1877-1886. . .	»	8.643.0	»	8.490.0
1887-1896. . .	»	4.854.0	»	4.615.0
1897	205.476	5.896.0	198.743	5.709.0
1898	112.296	3.277.0	108.480	3.166.0
1899	62.268	»	59.814	1.920.0
1900	117.510	3.728.0	116.611	3.703.0

¹ Les importations totales en France de graines et fruits oléagineux ont atteint, en 1898, 5.780.000 quintaux valant 138 millions de francs, et, en 1899, 6.165.000 quintaux valant 166 millions.

NATIÈRES VÉGÉTALES

DÉTAIL EN 1900

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Gr. de niger . . .	0.25	1	»	1	
— de coton . . .	0.18	4.658	38.3	4.658	38.3
— de lin.	0.31	5.548	172.0	5.527	171.3
— de chènevis. . .	0.29	6.767	196.3	6.717	194.8
— de sésame . . .	0.35	67 706	2.367.7	67.686	2.369.0
— de moutarde. . .	0.40	1.484	59.4	1.484	59.8
— pavot.	0.27	26.526	718.2	26.528	716.2
Autres graines . .	0.27	4.820	130.2	4.012	108.3

Export. par navires français. . . .	100.067 quint.
— — turcs	914 —
— — étrangers. . . .	16.529 —

L'huile d'olive étant la plus importante de toutes les huiles au point de vue commercial, nous lui donnerons la place d'honneur.

Olives. — L'olivier s'étend sur toute la côte d'Asie Mineure et de Syrie. Il est l'une des principales richesses de l'archipel, notamment Mételin. En face Mételin, la petite ville d'Aïvali lui doit toute son activité.

L'olivier commence à porter des fruits à huit ans et est en plein rapport à vingt. Il n'y a de récolte pleine que tous les deux ans. Mais il s'en faut que cet arbre donne tous les produits qu'on pourrait attendre de lui. Les paysans négligent complètement de le cultiver; ils ne coupent jamais les branches trop vieilles et respectent le bois mort qui tombe de lui-même ou pourrit sur le tronc qu'il endommage insensiblement.

L'olive d'Asie Mineure est de bonne qualité, mais l'huile qu'on en retire est fort mauvaise, sinon impropre à la consommation. Ce vice tient à plusieurs causes, dont la principale est le manque d'argent. Les paysans, écrasés par l'usure, n'ont que des meules très rudimen-

taires, dont le nombre même est insuffisant. Lorsque le moment de faire l'huile est arrivé, le fabricant ne peut satisfaire à la fois à toutes les demandes, et pendant qu'il presse les premières olives, les autres attendent et se gâtent. Quand l'huile est faite, le paysan n'a pas toujours assez de récipients pour la recevoir ; il mélange les nouvelles avec les anciennes, et, toutes ensemble, elles prennent un goût rance et fétide.

Il y a une quinzaine d'années, on pouvait améliorer ces huiles en les coupant avec des huiles d'arachide ou de coton d'importation étrangère ; mais les producteurs locaux ont jugé que ces huiles leur faisaient concurrence et ils sont arrivés à les faire prohiber comme nuisibles à la santé. Depuis ce temps, l'huile du Levant est restée avec ses seuls défauts.

L'olive, une première fois broyée et pressée à la meule, laisse un résidu pâteux qu'on nomme *grignon*. Ce résidu contient encore certains principes oléagineux. On en tire profit en l'aspergeant d'eau bouillante et en opérant aussitôt après une seconde pression de la meule. L'eau et l'huile sortent ensemble, mais l'huile finit par surnager ; alors on la retire de la cuve ou de la jarre. Cette seconde huile se nomme *huile de ressence* ou *huile de pulpes* ; elle est employée pour la fabrication des savons. En Occident, au lieu de presser le grignon, on le traite au sulfure de carbone.

C'est pourquoi la Turquie, qui est un grand producteur d'huile d'olive, en importe beaucoup de l'étranger.

L'huile d'olive, dans le Levant, sert à la préparation d'une multitude de plats que nous ne décrirons pas ; on en assaisonne les artichauts, les aubergines, les moules, les poissons, etc., sans compter les fritures. Dans les quartiers populeux des villes, l'air en est empesté.

L'huile d'olive non comestible et celle qui n'est pas

consommée dans le pays sont exportées pour les besoins de la savonnerie. Cependant, certaines huiles soi-disant fines; qui viennent du Levant, sont raffinées et mélangées à des huiles de Provence.

Les principaux centres de production de l'huile d'olive sur la côte d'Asie Mineure sont Adramit, Aïvali, Mételin, Smyrne, Chio et Brousse. Près d'Aïvali, à Bourkhanié, un de nos compatriotes, M. Ampré, a entrepris dans de bonnes conditions la fabrication de l'huile d'olive et en exporte une grande quantité à Marseille.

La production de Brousse et de la mer de Marmara va toute à Constantinople. On distingue les olives noires d'Inegueul, Moudania, Artaki, etc., et les olives vertes du Cartal, dans le golfe d'Ismidt. De Constantinople, une partie de ces huiles sont réexportées dans les Etats Danubiens, en Russie, en Angleterre et en France.

La production de Smyrne est principalement dirigée vers l'Angleterre. Lorsqu'elle est insuffisante dans le vilayet, on fait venir des huiles de France ou des îles de l'Archipel, notamment Mételin et la Crète.

Alexandrette exporte les huiles abondamment produites dans le vilayet d'Alep. Si l'on y joint les graines de sésame, on obtient dans les bonnes années un chiffre de 6 à 700.000 francs. En 1899, le commerce d'huile d'olive seule a été de 137.000 francs dont 62.000 pour la Turquie, 20 000 pour l'Egypte, 35.000 pour la France et 10.000 pour l'Angleterre. (*M. O. C.*, 18 avril 1901.)

L'huile de Lattaquieh, de qualité inférieure, est transportée à Tripoli pour le besoin des savonneries locales. Il est impossible, en raison de l'écart considérable qui se produit entre deux récoltes, d'arrêter des chiffres moyens pour l'exportation. On estime que, dans les bonnes années, Tripoli peut exporter pour deux millions de marchandises, et seulement 100.000 dans les mauvaises. En 1899, il a été employé pour les industries locales environ 480.000 kilogrammes d'huile et il en a été exporté pour 390.000, dont 200.000 à destination de l'Egypte et de l'Empire ottoman et 7000 pour la France.

Malgré l'importance de son port, l'exportation de Beyrouth est toujours moins considérable : 240.000 kilos en 1897 et 180.000 kilos en 1899, année de mauvaise récolte. La totalité va en Egypte.

La Syrie produit assez d'huile pour sa consommation, et cette huile est de meilleure qualité que dans les autres parties de l'Empire; toutefois la population pauvre emploie de préférence l'huile de sésame, qu'elle reçoit d'Antioche, d'Alep et de Kiliss. En 1899, Jaffa a exporté pour 180.000 francs d'huile d'olive, le tout à destination de l'Egypte ou de la Turquie.

L'huile d'olive vaut, suivant les récoltes et les besoins, de 60 à 80 francs les 100 kilogrammes, *fob* Levant.

Sésames. — Par respect pour la grande réputation de l'huile d'olive, nous lui avons laissé la première place mais l'huile nationale dans le Levant n'est pas elle, c'est l'huile de sésame.

L'huile de sésame a été connue de toute antiquité. Hérodote en parle dans son histoire. Aujourd'hui encore, les Arabes et les Turcs la préfèrent à l'huile d'olive. Dans les contrées où il n'y a pas d'oliviers, l'huile de sésame est seule employée; elle reste toutefois la nourriture exclusive du pauvre, lorsqu'on peut se procurer de l'huile d'olive de bonne qualité.

L'huile de sésame est produite par une petite graine qui se travaille de deux façons, soit en la broyant sous des meules, soit en la faisant bouillir dans de l'eau. Dans ce dernier cas, la partie huileuse surnage, tandis que la pâte tombe au fond du récipient et forme un résidu qu'on nomme *tahin*. La première huile est jaune, fluide, inodore et légèrement amère, et la seconde est blanche. Elle vaut de 74 à 84 centimes le kilogramme.

L'huile de sésame de première pression est employée dans l'alimentation; les qualités inférieures sont utilisées pour la savonnerie et la médecine; les Egyptiens s'en servent pour guérir les maladies d'yeux, si communes en ce pays. Une très faible quantité est employée dans les teintureries pour les couleurs rouges.

Le résidu ou plutôt la pâte de sésame sert à d'autres usages : d'abord, sous forme de tourteaux, à la nourriture

des bestiaux, puis sous forme de galette, à la nourriture des classes les plus pauvres, particulièrement des juifs; quand le sésame sert à l'alimentation humaine, on fait avec la pâte ou *tahin*, soit des *helvas*, soit des *simiths*. Le *helva* est commun dans tout l'Orient; on l'obtient en mélangeant de la pâte de sésame avec du sucre et, pour blanchir cette pâte, de la saponaire. Parfois, on remplace le sucre par le *pekmez*; c'est d'un goût plus raffiné. Les *simiths* sont de petits gâteaux ronds, en farine de froment, évidés au milieu, qu'on roule dans des graines de sésame décortiquées et qu'on fait ensuite cuire au four. Le sésame cuit donne à la pâte une saveur particulière qui est, paraît-il, fort agréable. Seulement il faut manger le *simith* tout frais: au bout d'une demi-journée, il sent le rance. Le *simith* vaut un sou. Dans de certaines régions de l'Empire, le *helva* et le *simith* sont la seule nourriture des habitants.

Le sésame n'est pas récolté dans le centre de l'Anatolie, il vient surtout dans les provinces limitrophes de la mer Noire, dans les vilayets de Brousse et de Smyrne, en Caramanie et en Syrie. On le sème en avril et on le récolte en août. Le rendement est en moyenne de 20 à 25 pour 1 de semence. En Syrie, l'hectare produit de 300 à 350 kilogrammes. La fabrication de l'huile a lieu d'ordinaire en janvier et février.

L'huile de sésame est peu exportée, mais la graine est objet d'un trafic considérable, qui ne se chiffre pas à moins de 6 à 7 millions par an.

S'il faut en croire les statistiques ottomanes, l'Empire en aurait exporté :

1892-1893.	. . .	22.449.000 kilos	valant	6.598 000 fr.
1893-1894.	. . .	17.910.000	—	— 5.305.000
1894-1895.	. . .	25.266.000	—	— 7.015.000
1895-1896.	. . .	23.976.000	—	— 6.699.000
1896-1897.	. . .	25.536.000	—	— 7.458.000

En Turquie d'Asie, Smyrne, Mersina et Caïffa sont les principaux centres d'exportation.

En dehors de sa production propre, Smyrne reçoit par le chemin de fer de Cassaba une partie des graines de la région de Broussc et par les navires côtiers une partie de la production de Caramanie, dont le port d'Adalia est le débouché naturel.

Les prix varient suivant les récoltes; ils oscillent entre 32 et 36 francs les 100 kilogrammes. L'introduction en Europe des sésames de l'Inde maintient les prix à un cours plutôt bas et peu rémunérateur. L'emballage s'ajoute au prix, il est de 20 centimes par sac. Les chargements pour l'Europe se font sous double enveloppe de toile, en sacs de 100 à 110 kilogrammes. Le fret pour Marseille est de 13 à 14 francs la tonne, il convient d'y ajouter les frais de portefaix, douane, embarquement, etc., qui ne sont pas inférieurs à 2 francs la tonne.

En 1900, Smyrne a exporté 36.500 sacs, pesant 4.100.000 kilogrammes. Mais la France qui tenait le premier rang, il y a douze ans, ne tient aujourd'hui que le troisième, elle est devancée par l'Autriche et l'Allemagne. Marseille aujourd'hui s'approvisionne plutôt dans l'Inde.

L'exportation de Mersina est peut-être plus importante encore que celle de Smyrne. En 1896, elle s'est élevée à 2.300.000 francs, mais elle se maintient autour de 1 million, représentant 3 millions de kilos de marchandises: en 1898, 999.000 francs, en 1899, 635.000. La France n'a aucune part dans le commerce de Mersina, qui est tout entier dirigé sur l'Autriche, l'Allemagne, l'Egypte et l'Angleterre.

Alexandrette, Lattaquieh, Beyrouth n'exportent que de petites quantités. Cependant Alexandrette confine aux régions productrices d'Antioche et de Kiliss, mais ces deux villes trouvent plus d'avantages à envoyer le surplus de leur production d'huile à Damas, où elle est consommée par les juifs.

La Palestine, dans la plaine d'Esdrelon, produit énormément de sésames, qui sont exportés par les ports de Caïffa et de Jaffa. L'huile de sésame est peu employée dans cette région où l'on ne compte qu'une seule fabrique d'huile de sésame blanche. L'exportation de Caïffa s'élève annuellement à 1 million 1/2 ou 2 millions de kilos de sésames, dont la moitié pour Marseille. Le reste va en Autriche, en Angleterre, en Allemagne, en Russie et en Italie. Jaffa, dont le mouvement n'est pas moins considérable, a exporté en 1899 pour 680.000 francs de sésames, dont 300.000 pour l'Egypte et la Turquie, 200.000 pour l'Autriche, 80.000 pour

la France, 60.000 pour l'Italie et 40.000 pour la Belgique. (*B.C.C.*, 1900, I, 936.)

Enfin, aux deux extrémités de l'Empire, Bassorah et Samsoum exportent également une certaine quantité de sésames.

Bassorah a exporté, en 1898, 16.000 sacs de sésames et, en 1899, 3600, d'une valeur de 53.750 francs, le tiers va en France, et les deux autres tiers à Londres. (*M. O. C.*, 1901, 6 juin.)

Samsoum, en 1900, a exporté 1428 tonnes de graines oléagineuses valant 432.700 francs, contre 545.000 kilos, en 1899, valant 154.700 francs, et 585.000 kilos en 1898. La France, qui, en 1898, en avait reçu pour 102.000 francs, n'en a plus reçu l'année suivante que pour 57.000 francs. Là, comme ailleurs, en raison des importations de l'Inde, le commerce français a plutôt une tendance à diminuer. (*M. O. C.*, 1900, 9 août.)

Pavots. — Le pavot est cultivé dans les vilayets de Brousse, de Smyrne, de Koniah et de Mamouret-ul-Azis. Dans cette dernière province, le sandjak de Malatia donne les produits les plus renommés de l'Empire. Le pavot sert à fabriquer l'opium, dont on verra plus loin l'importance commerciale. Les graines de pavot qu'on retire de la plante après cette fabrication donnent une huile végétale qui se fige un peu moins vite que les autres huiles. Cette huile est employée à la teinture des fils et des étoffes de coton. Le kilogramme vaut de 44 à 48 centimes.

Les graines de pavot qui n'entrent pas dans la consommation locale sont exportées, mais il est impossible d'établir dans quelle proportion elles le sont. Les statistiques ottomanes les englobent avec les graines de coton, de lin et de chanvre, sous le nom générique de graines. M. Rougon, s'en rapportant à des informations particulières, estime qu'en 1889 il a été exporté pour environ 580.000 francs de graines de pavot, sur lesquels 355.000 reviendraient à la France, 145.000 à la Hollande, 65.000 à l'Allemagne et 12.000 à l'Angleterre.

Le prix moyen est de 20 à 25 francs les 100 kilogrammes.

Lin. — L'huile de lin a une odeur forte et désagréable. Elle est très employée dans le Levant où elle sert à l'éclairage, là où le pétrole n'a pas encore pénétré. Exportée, elle s'emploie en peinture et pour la fabrication des vernis gras, de l'encre d'imprimerie et de certaines étoffes imperméables. Soumise à une haute température, elle forme une glu connue sous le nom de *caoutchouc des huiles*.

Le lin se trouve un peu dans toutes les provinces de l'Empire, mais en fort petite quantité. Dans le vilayet de Brousse on ne découvrirait pas un seul moulin à huile. Aussi, l'huile de lin consommée dans le Levant vient-elle presque tout entière de l'étranger. L'Angleterre en fournit les deux tiers ; la France et la Belgique le reste.

En 1898, Trébizonde nous a envoyé 66.000 kilos d'huile de lin d'une valeur de 11.800 francs. Kerassunde, en 1900, nous en a expédié 4275 et Ineboli 8000 kilogrammes. Smyrne, il y a douze ans, en avait exporté pour 13.400 francs. Néant pour France. Mersina en exporte en moyenne pour une douzaine de mille francs.

Chènevis. — Le chanvre est assez abondant à Damas et aux environs de Smyrne. Ses fibres qui, en Occident, servent à faire de la toile servent, en Orient, à faire des cordes. Ses graines donnent lieu à un trafic extérieur très important. Sur place, elles produisent une huile jaune verdâtre, d'une odeur peu agréable, qui est employée surtout pour l'éclairage et pour la fabrication des savons mous.

Coton. — On verra plus loin toute l'importance du coton, au point de vue de l'industrie des étoffes. Les graines servent à faire de l'huile, mais depuis une douzaine d'années, la fabrication de cette huile est prohibée dans l'Empire. On lui reproche — et le reproche est

fondé — de servir à fabriquer l'huile d'olive et des beurres factices.

Les huiles similaires de l'étranger, qu'on importe en Turquie pour l'éclairage ou d'autres usages industriels, doivent au préalable être dénaturées en y ajoutant de l'orcanète.

En 1889, Smyrne a exporté pour 344.000 francs de graines de coton, dont 342.000 francs pour l'Angleterre et 2000 pour la France. L'exportation de Mersina varie entre 50.000 francs (1887) et 2 millions (1895). Destination : Angleterre, Turquie et France.

Autres huiles.— Les huiles de moutarde, d'arachides, d'œillettes, de colza et de coprah n'existent pour ainsi dire pas dans l'Empire; celles d'arachides sont interdites. D'une façon générale, toute huile mélangée est prohibée en Turquie.

5° Graines à ensemer.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867-1876	»	4.314.6	»	4.292.6
1877-1886	»	123.2	»	88.7
1887-1896	»	457.8	»	416.0
1897	15.191	1.488.7	9.208	902.3
1898	15.351	1.611.8	12.250	1 286.2
1899	6 389	»	5.194	623.2
1900. 1 fr. 27 le kil.	6.625	841.3	6.238	792.2

Entièrement exportées par navires français.

VI. Tabacs.

1^o Tabacs en feuilles.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1887-1896. . . .	»	2.090.0	»	804.0
1897	18.740	2.867.0	5.013	767.0
1898	17.125	2.997.0	4.722	826.0
1899	24.809	»	7.970	1.331.0
1900	21.340	294.5	4.952	683.0
Export. par navires français (1900) . .	19.540 quint.			
— — étrangers . . .	1.799 —			

2^o Tabacs fabriqués.

Exportation en 1900.

	Com. génér.	Com. spéc.
Cigares (en nombre) . 500	»	»
Cigarettes 185 kil.	279.3 fr.	9 kil. 14.0 fr.
Tabacs en poudre, en		
carottes 145	— 114.1 —	1 — 0.8 —

Le tabac est d'un usage général en Turquie; tout le monde fume, même les femmes. Jadis on fumait le *tchibouk*, longue pipe à fourneau étroit dans lequel on introduisait un peu de tabac; sur ce tabac on mettait un morceau de charbon, on aspirait lentement quatre ou cinq bouffées et la pipe était fumée. Maintenant on fume plutôt la cigarette, entourée de papier d'origine française : le Job est préféré.

La culture du tabac est fort simple.

Vers la fin de septembre, quand les tiges de la récolte de l'année sont desséchées, on récolte les graines qu'on laisse au sec pendant tout l'hiver. On les ensemeence en février, pour former des pépinières. Le rendement moyen

d'une pépinière est de 50 pour 100 de graine ensemencée. Il faut avoir soin d'enlever les mauvaises herbes qui peuvent pousser pendant la germination. Vers le milieu de mai, lorsque les plants ont atteint une certaine hauteur, on les repique à une distance d'environ 35 à 40 centimètres les uns des autres. Les tiges arrivent à maturité, au plus tôt dans la seconde quinzaine de juillet, au plus tard vers la mi-septembre ; elles atteignent alors une hauteur de 0 m. 80 à 1 m. 20.

La cueillette commence par les feuilles les plus basses qui sont les plus colorées et dont les nervures sont légèrement gonflées ; on remonte ensuite insensiblement. Une plante saine doit donner de 20 à 30 feuilles, ou 20 à 80 grammes de tabac.

Après la cueillette, on abrite les feuilles pendant quelque temps sous des hangars pour éviter qu'elles ne soient séchées trop vite, puis on les expose pendant vingt ou trente jours au soleil. Lorsque ces feuilles ont le degré de sécheresse requis, on les réunit par paquet de 20 à 25, suivant leur grosseur ; avec plusieurs paquets, on fait des ballots de 25 à 30 kilogrammes qui forment à leur tour en vue de l'exportation des ballots de 60 à 80 kilogrammes.

Pour obtenir du bon tabac, il faut attendre un an après la récolte avant de le manufacturer ; deux ou trois ans vaudraient encore mieux. Par contre, au bout de cinq ou six ans, le tabac se détériore et perd sa couleur dorée. (*B. C. C.*, 1897, I, p. 68 et suiv.)

Jadis la fabrication du tabac était libre ; plus tard on mit un impôt sur les produits fabriqués ; enfin, en 1883, on créa la *Régie co-intéressée des tabacs de l'Empire ottoman*, qui est une Société filiale de l'Administration de la Dette publique, à laquelle elle paie annuellement une redevance de 16 millions. Comme tous les tabacs étrangers sont prohibés, on doit nécessairement consom-

mer du tabac indigène. Les amateurs s'en plaignent ; il paraît que ce tabac est extraordinairement fade.

La Régie possède un grand nombre de manufactures, dont les principales en Asie Mineure sont à Samsoun, Smyrne, Magnésie, Adana, Alep, Beyrouth, Damas et Jaffa. Elle fabrique huit qualités différentes, dont les prix oscillent entre 61 fr. 60 le kilogramme pour les extra-extra et 5 fr. 60 pour les tabacs de dernière qualité. On fabrique encore des tabacs pour soldats, qui sont vendus deux sous le paquet de 31 grammes.

Le tabac ordinaire est emballé dans des boîtes en carton ; les tabacs extra dans des boîtes en fer-blanc. Les cigarettes ont toutes les grosseurs et toutes les qualités : les plus fines pèsent 1 kilogramme le mille. Le prix au mille est de 132 francs pour les fabrications spéciales et de 15 fr. 40 pour les qualités inférieures.

La Régie fabrique encore des tabacs spéciaux pour *narghilé*, qui se vendent de 5 fr. 60 à 8 fr. 15 le kilogramme. On trouve des qualités inférieures à des prix plus réduits.

On fume peu le cigare, il dure trop longtemps. La Régie n'en fabrique pas, mais il en vient quelques-uns de l'étranger, soumis préalablement à un droit de 75 pour 100 *ad valorem*.

Toute la Turquie produit du tabac. Il y a cependant des centres de production plus favorisés que d'autres. On cite en Europe, Andrinople, Cavalla, Salonique et, en Asie, Trébizonde, Samsoun, Brousse, Ismidt, Smyrne, Mont-Liban, Suleïmanié (dans le vilayet de Mossoul).

Dans toutes ces contrées, la Régie exerce une surveillance très active et parvient à enregistrer, à 30 pour 100 près, la totalité de la production. L'écart appartient à la contrebande. Dans les centres de production restreinte, la surveillance est moins grande et l'écart peut aller jusqu'à 60 pour 100. Pour se rapprocher de la vérité, il

faut donc augmenter d'environ un tiers les chiffres de production qui nous sont communiqués par l'Administration des Douanes.

Cette production a été :

1886	17.225.000 kilogrammes.	
1887	14.228.000	—
1888	19.155.000	—
1889	23.000.000	—
1890	20.370.000	—
1891	24.174.000	—
1892	25.439.000	—
1893	31.200.000	—
1895	31 000.000	—

(B. C. C., 1897, I, 283.)

Cette production serait encore plus importante, si la Régie ne créait aux cultivateurs toute sorte de difficultés, tant pour la culture que pour l'estimation des produits, quand ils sont sur pied.

La très grande majorité de ces tabacs sont consommés dans l'Empire. Cependant des stocks de plus en plus considérables sont exportés à l'étranger. Le droit exclusif d'exporter a été concédé par la Régie à une Société connue sous le nom de *Turkish Regie Export Company*, au capital de 2.500.000 francs, dont le privilège expire en 1914. Elle doit payer à la Régie les tabacs qu'elle exporte au prix coûtant majoré de 10 pour 100.

Lorsqu'on expédie du tabac à l'étranger, à Marseille par exemple, il faut qu'au bout d'un certain temps l'expéditeur puisse reproduire à la Régie des pièces établissant que ce tabac est réellement entré dans la consommation. Si de Marseille, le tabac est réexporté, il faut que la douane du dernier pays importateur établisse pour l'expéditeur les pièces justificatives des poids qu'elle a reçus et consommés.

En dépit de ces mesures qui gênent le commerce,

l'Empire ottoman exporte chaque année de 35 à 40.000 kilogrammes de tabac et cette proportion a plutôt une tendance à augmenter. L'importation française notamment est en progrès constant : 767.000 francs en 1897, et 1.331.000 francs en 1899. La majeure partie de ces tabacs passe en transit à travers notre pays. Les principaux ports importateurs de l'étranger sont Anvers et Hambourg.

Ces tabacs sont expédiés en feuilles ou en côtes : la part des tabacs fabriqués est insignifiante.

Trébizonde. — Les tabacs de Trébizonde sont de qualité inférieure et servent surtout pour les mélanges. Il y a peu de temps encore, la totalité de la récolte était exportée à Constantinople ; maintenant, on fait des exportations directes à l'étranger.

En 1898, la part de la France a été de 83.100 francs.

Les tabacs exportés paient à la régie un droit de 20 centimes par kilogramme lorsqu'ils vont en Europe et 60 centimes lorsqu'ils vont en Egypte. (*B. C. C.*, 1900, 9 août.)

Samsoun. — Samsoun ne produit que des qualités secondaires. Les bonnes espèces viennent de Baffra et des environs. Le commerce des tabacs est le plus important de toute la place : 3.825.000 francs en 1899, 3.705.000 en 1900. (*B. C. C.*, 1900, I, 470.)

La part de la France est très variable : 697.000 francs en 1899. (*M. O. C.*, 9 août 1900), 6.900 francs en 1900.

Smyrne. — Les plantations de tabac augmentent d'année en année dans le vilayet de Smyrne, qui produit environ 2 millions de kilogrammes, dont 1 million 1/2 de tabacs odoriférants, genre Ayassoulouk et 500.000 de tabacs commun genre Magnésie.

Les tabacs odoriférant sont très chargés en nicotine et sont surtout destinés à l'exportation. Ils tirent leur nom de la ville d'Ayassoulouk ou Ephèse, qui les pro-

duisait primitivement. Mais, comme la culture de ce tabac épuise le sol en une dizaine d'années, elle se déplace : elle est aujourd'hui répartie entre Scala-Nova, Sevké, Seïdeukeuï, Eudemich et Milas. Le prix moyen a été en 1899 :

Scala-Nova.	7 fr. 72 le kilo.	Milas . . .	7 fr. 62 le kilo.
Eudemich .	6 fr. 92 —	Seïdeukeuï	5 fr. 32 —

La consommation indigène préfère et utilise les tabacs dits de Magnésie qui, en 1899, se sont vendus en moyenne 3 fr. 10 le kilogramme et ceux de Pergame qui se sont vendus 2 fr. 77.

L'exportation atteint un chiffre de 2 millions de francs, dont la moitié va à Constantinople. Pour le surplus, les trois cinquièmes s'en allaient en Russie, jusqu'au jour où ce pays a frappé les tabacs turcs d'un droit de 50 pour 100. L'exportation se partage aujourd'hui entre la Russie, Hambourg, Dresde, l'Egypte, l'Angleterre, la Roumanie, l'Autriche et l'Italie. La part de la France est insignifiante : 25 à 50.000 francs.

L'exportation maximum d'Alexandrette a été de 236.000 francs en 1890 et l'exportation minimum 30.000 francs en 1891. Aucune quantité appréciable n'est exportée en France. (*Verney*, p. 163.)

Lattaquieh produit des tabacs dont la réputation ne le cède en rien à celle des tabacs genre Ayassoulouk ; ce sont les *abou rita*. L'exportation annuelle est de 200.000 francs à destination de l'Angleterre.

Les tabacs en feuilles ou en côtes introduits en France pour la régie sont exempts de droits ; ce commerce est interdit aux particuliers. Les tabacs fabriqués sont également exempts de droits pour la régie ; pour l'usage personnel des importateurs et jusqu'à concurrence de 10 kilos par année, les tabacs à fumer du Levant sont frappés d'un droit de 2.500 francs les 100 kilogrammes.

VII. Les sucs végétaux.

Après les huiles dont nous avons donné plus haut la nomenclature et la description, les autres sucs végétaux produits par le Levant sont certaines essences, l'opium et quelques gommés, résines et baumes.

1° Essence de roses et autres essences.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1877-1886	»	1.305.4	»	506.9
1887-1896	»	856.7	»	476.2
1897	11	947.7	6 20	529.5
1898	13	1.133.0	7 4	634.1
1899 (ess. de rose seulement)	4.29	364.5	0.61	51.8
1900 —	5	200.1	1	105.2

DÉTAIL EN 1900

	quint.	fr.	quint.	fr.
Essence de roses. 850 fr. le kil.	2	188.7	1	104.6
Autres essences . 35 —	3	11.4	»	6
Export. par navires français . .	4 quint.			
— terre	1 —			

Entre toutes les essences produites par les fleurs et provenant de leur distillation : essences d'amandes amères, anis, bergamote, cannelle, cédrat, citron, géranium, girofle, lavande, menthe, patchouli, romarin, santal, rose et vétyver, les essences de roses sont de beaucoup les plus estimées et les plus chères. Leur prix élevé tient à la très petite quantité d'huile fournie par les fleurs.

La Bulgarie et le midi de la France comptent parmi les pays qui produisent les meilleures essences de roses,

Dans le Levant, on en fabrique en Palestine et en Perse.

On ne doit pas confondre l'essence de rose avec l'eau de rose dont les musulmans font un usage si fréquent dans certaines cérémonies religieuses et privées.

2° Opium.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1887 à 1896.	»	1.674.0	»	159.0
1897	1204	2.649.0	70	154.0
1898	1070	2 354 0	60	133.0
1899	1342	»	98	216.0
1900 . . 22 fr. le kil.	1243	2.735.0	76	167 0

Export. par navires français (1900).	1180 quint.
— terre.	63 —

L'opium est un produit du pavot.

Le pavot est l'objet de soins tout spéciaux. On le sème en octobre, dans une terre préalablement fumée. Lorsque la plante commence à pousser, il faut avoir soin de l'arroser et d'enlever toutes les mauvaises herbes qui pourraient la gêner.

La floraison commence en mai. Après maturité complète et quelques jours après la chute des feuilles, on peut, si la température est sèche, procéder à la récolte de l'opium.

On l'obtient en opérant une incision autour de la tête du pavot. Il sort, par cette incision, un suc laiteux de couleur grisâtre, qui se coagule par évaporation et qu'on recueille le lendemain, après le lever du soleil. Ce suc, c'est l'opium. Un pavot donne 2 centigrammes d'opium. On réunit ensemble le produit de plusieurs têtes de pavots, de façon à former des boules ou pains d'environ 500 grammes; on les laisse un peu sécher à l'air libre pour les durcir et on les enveloppe dans des feuilles de la même plante.

Pour les expéditions, on emploie des *couffes* contenant

une soixantaine de kilogrammes de boules ou pains d'opium ; mais à ces couffes on substitue de plus en plus des doubles boîtes de fer blanc et de bois, qui résistent mieux aux voyages et aux manipulations.

L'opium devient de plus en plus brun en vieillissant et finit par noircir complètement. Il y a plusieurs qualités, mais les fraudes sont innombrables. Que ne met-on pas dans l'opium, depuis la terre, — addition toute naturelle et fort commune — jusqu'à la pâte d'abricot et la colle de cordonnier ? Les plus connaisseurs s'y trompent.

Aussi la vente de cet article est-elle un objet de pure spéculation. Les prix varient de 15 à 90 francs le kilogramme ; le prix courant est de 25 à 30 francs. On l'achète le plus communément *tél quel*, c'est-à-dire que l'acheteur, tout en visitant les pains et rejetant ceux qui sont notoirement fraudés, est cependant obligé d'en prendre une partie qui n'est pas complètement pure. Acheter une caisse d'opium sans la visiter, c'est courir un gros risque.

La moyenne annuelle de la récolte de l'opium est de 6000 couffes. Lorsque les années sont bonnes, comme le fut 1899, la récolte monte à 8000 et parfois 9000 caisses.

Les régions productrices d'opium sont Salonique et les vilayets asiatiques de Brousse, Koniah, Angora, Mamouret-ul-Azis et Smyrne. C'est un des produits qui, en raison de son poids et de son prix, peut supporter les transports terrestres même lointains ; c'est pourquoi il a pris un aussi grand développement dans l'Anatolie centrale. Sur un total de 8000 caisses, Salonique en fournit 1800 et la Turquie Asiatique 6200.

L'opium de Salonique en Europe, de Malatia, Tokat, Amasia et Kharpout en Asie, qui est un opium à pâte fine et légère, est surtout destiné à être fumé.

L'opium de Smyrne, à pâte molle, convient plutôt à la pharmacie, où il est particulièrement estimé. Les qua-

lités les plus renommées sont celles de Baloukesser et d'Afioun-Karahissar¹ qui titrent ordinairement plus de 11 pour 100 de morphine. L'opium des autres provenances en contient de 9 1/2 à 11; citons les opiums d'Angora, Nallé-Han, Lefké, Biledjik, Ghéïvé, Koniah, Kutahia, Bey-Bazar, Eski-Chéïr, etc., récoltés dans les vilayets d'Angora et de Koniah; ceux de Tzal, Merméré, Kirkagadj, etc., récoltés dans les environs de Smyrne.

Ce n'est pas ici le lieu de faire ressortir les avantages ni les inconvénients de l'opium. Il procure, dit-on, des extases divines et le fleuve Léthé coule à l'ombre des pavots.

Les statistiques nous ramènent à la réalité. De 1892 à 1896, la Turquie a exporté :

1892	424.480 kilog.	15.363.000 fr.
1893	321.635 —	11.890.000 —
1894	374.271 —	13.536.000 —
1895	441.906 —	16.546.000 —
1896	458.071 —	17.271.000 —

(B. C. C., 1900, II, 478.)

L'exportation représente donc 4 à 5 pour 100 de l'exportation totale de l'Empire ottoman.

Salonique exporte la totalité de sa récolte. Le surplus de la production se répartit entre Constantinople (40 0/0) et Smyrne (60 0/0).

La plus grande partie de l'opium d'Anatolie est achetée directement par l'Angleterre ou s'en va aux Etats-Unis, *viâ* Londres; la Hollande achète de 300 à 900 caisses pour ses colonies de Java et Sumatra, et la France n'en reçoit que de 150 à 200 caisses.

A Smyrne, les exportations d'opium ont atteint 4413 quintaux turcs en 1897, 2.799 en 1898 et 3880 en

¹ *Afioun*, en turc signifie opium.

1899. Les Etats-Unis ont pris les deux tiers de cette exportation. La France ne vient qu'au dernier rang, après l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne; elle achète seulement des qualités secondaires, dites *yogourmas*, dont le prix moyen est de 17 francs le kilogramme. (*M. O. C.*, 16 mai 1901.)

En 1889, l'exportation totale avait été de fr. 5.459.000 dont 251.000 pour la France. (*Rougon, Smyrne*, p. 271.)

La France n'achète d'opium qu'à Smyrne.

Les autres ports qui ont exporté de l'opium en 1899 sont :

Samsoun : 33.000 kilogrammes = 759.000 francs.

Alexandrette : 211.000 francs.

Bassorah : 650 caisses = 1.595.000 francs. Mais ce n'est pas là proprement un commerce turc. La totalité de l'opium exporté par ce port vient de Perse, *viâ* Bagdad, et s'en va à Hongkong pour les sept huitièmes, en Angleterre pour le reste.

L'opium, à son entrée en France, paie un droit de 100 francs les 100 kilogrammes, tant au tarif général qu'au tarif minimum.

3^o GOMMES.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	3.779	453.5	3.274	392.9
1897	3.503	420.4	2.896	347.5
1898	3.377	405.2	2.630	315.3
1899	3.944	»	2.698	323.7
1900 . . . 1 fr. 50 le kil.	3.890	554.3	3.075	461.3

Export. par navires français 3.157 quint.

— — étrangers 730 —

— terre 3 —

Les gommes sont des substances très diverses, tenues en suspension ou en dissolution dans la sève de certains

arbres, d'où elles sortent soit par exsudation, soit par incision, pour se solidifier au contact de l'air.

Les principales gommes du Levant sont la gomme adragante, la fausse gomme adragante ou gomme de *Sassa*, la gomme de Bassora ou gomme *kutera*, et la gomme arabique.

La *gomme adragante* s'obtient en pratiquant des incisions sur la tige de divers arbustes appartenant à la famille des astragales. Par ces incisions, il sort un suc gommeux, qui s'allonge en forme de lanières et prend une couleur blanche ou blonde. Ces arbustes croissent dans la partie occidentale du vilayet de Koniah, dans les montagnes du Kourdistan et dans le vilayet de Mosoul, sandjak de Cheyrizor.

La gomme adragante n'est pas soluble dans l'eau, elle absorbe seulement une grande quantité de ce liquide, elle se gonfle beaucoup et forme ainsi un mucilage très épais, qui bleuit par l'iode. Il en existe plusieurs variétés; celle récoltée en Asie Mineure est la gomme en plaques assez larges, de couleur blanche et portant des stries concentriques.

La gomme adragante s'emploie pour l'apprêt des cuirs et de certaines étoffes. Les pharmaciens s'en servent pour donner de la consistance à certaines pâtes. Elle subit différentes opérations de triage avant d'être exportée: les blanches sont plus appréciées que les blondes. Les prix de vente varient entre 200 et 500 francs les 100 kilogrammes suivant la qualité.

La *gomme de Sassa* se gonfle moins dans l'eau que la gomme adragante, qu'elle sert à falsifier. Par sa composition, elle se rapproche beaucoup de la gomme arabique.

La *gomme de Bassora* est le produit d'une plante grasse, elle se gonfle beaucoup dans l'eau où elle se divise en parcelles sans cohésion. Elle est blanche ou jaune de miel à l'intérieur, argentée à la surface. Une

variété très inférieure de la gomme de Bassora est la gomme *kora*, excessivement dure et insoluble.

La *gomme arabique* est originaire de l'Irak-Arabi, d'où lui vient son nom. Le principal centre de production est Mendélé, dans le vilayet de Bagdad. Elle s'obtient par l'exsudation spontanée d'un arbre de la famille des légumineuses, nommé l'*acacia vera*. La récolte se fait au mois d'août.

La gomme arabique n'a ni odeur ni saveur, elle est cassante et se réduit facilement en poudre.

EXPORTATION. — *Smyrne* : 2.628 quintaux turcs en 1899 ; 2.505 en 1898 et 2.260 en 1897, partagés entre l'Amérique, puis l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche et enfin la France et l'Espagne.

Mersina : 1.046.000 francs pour la France en 1898 et fr. 492.000 en 1899. Les graines jaunes ou baies de nerprun entrent dans ce chiffre pour une part indéterminée. (*M. O. C.*, 8 nov. 1900.)

Alexandrette : 275.000 francs en 1899, dont 55.000 francs pour la France ; le reste pour la Turquie, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. (*B. C. C.*, 1901, I, 870.)

Enfin *Bassorah* : 7.530 ballots en 1899 contre 250 en 1898. La majeure partie va en Angleterre ; la part de la France est d'environ 20 pour 100. (*M. O. C.*, 6 juin 1901.)

4° Résines autres que de pin et de sapin.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	138	107.0	128	76.4
1897	357	249.6	289	184.3
1898	536	205.8	484	189.7
1899	556	»	468	181.9
1900	257	122.0	226	118.0

DÉTAIL EN 1900.

	quint.	fr.	quint.	fr.
Scammonée . 42 fr. le kil.	19	79.8	16	65.7
Autres résines 2,50 —	238	42.2	210	52.4

Export. par navires français . . 246 quintaux.

— — étrangers . . 11 —

Les gommes résines sont des produits végétaux d'exsudation, qui tiennent de la gomme proprement dite et de la résine et qui sont, en partie, solubles dans l'eau et dans l'alcool.

Les gommes résines les plus connues sont celles d'euphorbe, de gomme-gutte, de myrrhe, d'opoponax, de scammonée et de sumac; les résines pures sont le copal, la laque, la sandaraque.

La scammonée, qui est pour le Levant un produit d'une importance particulière, est produite par des plantes du genre des liserons. Il y en a deux sortes : la scammonée d'Alep, friable, d'un gris cendré à l'extérieur, d'une cassure brillante et noirâtre, et la scammonée de Smyrne, moins estimée, plus compacte, plus friable. Elle se réduit en poudre par trituration, dans un mortier en fer.

La scammonée est un purgatif énergique; elle entre dans la composition des biscuits purgatifs et de l'eau-de-vie allemande.

5^o Baumes.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	146	117.4	80	64.1
1897	215	171.7	81	66.6
1898	132	105.6	121	97.1
1899	»	»	»	»
1900 8 fr. le kil. .	270	172.7	114	92.2

Entièrement exportés par navires français.

Les baumes sont des sucs végétaux, qui, spontanément ou par incision, découlent de certains arbres, plantes ou arbustes, et qui contiennent un acide aromatique. Les principaux sont : le baume de tolu, de copahu, le baume du Pérou, le baume de la Mecque et le baume du Canada. Par extension, on a donné le nom de baume à divers produits pharmaceutiques, comme le baume tranquille, le baume du Commandeur, etc.

Un baume spécial à la Turquie est le baume de la Mecque, encore dénommé baume blanc ou baume de Giléad. C'est le baume par excellence; les Grecs lui avaient donné le nom de *βάλσαμον*. On le trouve, dès la plus haute antiquité, en Judée, d'où il a disparu; puis en Egypte, d'où il a également disparu, et enfin en Arabie, où il croît aujourd'hui aux environs de la Mecque et de Médine. Ce baume, de couleur blanche, possède une odeur forte, aromatique et agréable. Il doit être conservé dans des vases de plomb ou dans des flacons de cristal bouchant à l'émeri. Son prix est très élevé et sa production très restreinte.

VIII. **Espèces médicinales.**

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	10.956	963.7	10.490	854.1
1897	14.808	2.000.7	13.838	1.750.9
1898	11.278	1.197.6	10.751	1.032.9
1899	13.131	»	12.826	769.2
1900	13.757	971.9	13.347	890.7

DÉTAIL EN 1900

	le kilogr.	quint.	fr.	quint.	fr.
Racines de réglisse . . .	0.50	11.913	476.5	11.908	476.2
Autres racines	3.50	76	26.6	8	2.9
Herbes, fleurs et feuilles.	2.50	310	77.6	278	69.6
Casse et tamarin	0.55	12	7	12	7
Autres fruits	3 »	1.446	396.5	1.135	340.5
Ecorces diverses	1 »				8

Export. par navires français . 7.419 quintaux.

— — étrangers. 6.337 —

— terre 1 —

On désigne sous le nom d'espèces médicinales des végétaux ou parties de végétaux ayant des propriétés physiques et chimiques analogues. On les mélange après séchage et on les conserve pour infusions, décoctions, tisanes, bains, lotions, injections, etc. L'administration des Douanes divise les espèces médicinales en :

Racines, telles que guimauve, ipécacuanha, réglisse, salsepareille, rhubarbe, gingembre, chiendent, quinquina, saponaire, scammonée, valériane, vétyver, etc.

Herbes, feuilles et fleurs, telles que bourgeons de sapin, centaurée, ciguë, héliotrope, jusquiame, vulnéraire, etc., feuilles de belladone, géranium, mauve, romarin, guimauve, etc.; fleurs de lavande, muguet, pêcher, souci, tilleul, violette, etc.

Ecorces, telles que écorces de citron, d'orange, de quinquina, de cannelle, de gaïac, de sureau, etc.

Et enfin *fruits et graines*, tels que baies de sureau, anis étoilé, coques du Levant, noix vomique, pignons doux, tamarin, etc.

La Turquie fournit surtout à la France des racines de réglisse et de saponaire, la coque du Levant, la scammonée, la casse et le semen-contrà.

La *réglisse*, de la famille des légumineuses, est un arbrisseau de 1 m. 50 au plus, qui croît spontanément dans l'Europe méridionale et dans l'Asie occidentale. Son fruit renferme trois ou quatre semences, tandis que la racine longue et traçante est cylindrique et lisse, brune à l'extérieur, jaune à l'intérieur. C'est cette racine qui se trouve dans le commerce, soit à l'état de racine sèche (bois de réglisse), soit à l'état d'extrait ou suc en bâtons (suc de réglisse ou sirop de Calabre). La réglisse a une action adoucissante et pectorale.

Dans l'Asie occidentale, la réglisse croît surtout dans la région du Caucase, la mer Caspienne, dans le Kourdistan et en Syrie. La Turquie, dont l'importation en France dépasse celle de tous les autres pays également producteurs de réglisse, nous envoie en moyenne 1.180.000 kilogrammes de racines et 45.000 kilogrammes de sucs. Après la Turquie viennent l'Espagne, avec 1.120.000 kilogrammes, la Russie avec 190.000 et l'Italie avec 125.000.

La *saponaire* est une plante herbacée, qui se rencontre dans toute la région méditerranéenne, l'Europe centrale et l'Asie tempérée. Ses feuilles sont d'un vert grisâtre et ont une saveur âpre; ses racines longues et dures ont une saveur d'abord douceâtre mais bientôt amère. Les feuilles et les racines ont une égale vertu médicinale; elles excitent les sécrétions et constituent un dépuratif excellent. Prises à haute dose, elles peuvent

être toxiques. En Turquie, la saponaire est encore employée pour nettoyer les étoffes de laine.

La *casse* est le fruit du canéfissier, légumineuse cultivée dans toutes les régions tropicales. La seule partie usitée de la casse est la pulpe ; c'est un purgatif doux.

Le *tamarin* croît dans l'Inde, dans l'Asie occidentale et en Egypte où on le nomme *arbed*. En médecine, on utilise la pulpe de la gousse qui contient divers acides, aux vertus laxatives ou purgatives.

On désigne sous le nom de *semen-contra* les capitules ou fleurs composées de plusieurs espèces de plantes qui viennent en Arabie et en Asie Mineure. On en distingue deux sortes commerciales : le *semen-contra* d'Alep, verdâtre ou jaune rougeâtre, et le *semen-contra* de Barbarie, plus répandu mais moins estimé. Le principe actif du *semen-contra* est la santonine, substance blanche, sans saveur ni odeur, qui est un vermifuge d'un emploi très usité, surtout pour les enfants.

La *coque du Levant* est le fruit du *menispermum cocculus*, arbuste qui croît en Asie Mineure. Ces fruits consistent en un brou sec, à enveloppe rugueuse, d'une saveur âcre, recouvrant une coque ligneuse qui renferme une amande blanche très amère. Ces fruits ou coques sont à peu près de la grosseur d'un pois. Le drupe charnu est un émétique puissant, et l'amande contient un principe vénéneux, analogue à la strychnine. On se sert de la coque du Levant pour empoisonner le poisson dans les rivières ; on en fait aussi quelque usage en médecine.

IX. Bois.

1° Bois de construction.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1877 à 1886.	»	677.8	»	666.5
1887 à 1896.	»	319.1	»	215.6
1897	21.440	324.7	9.510	155.6
1898	20.140	353.1	10.310	172.5
1899	19.630	»	5.880	111.5
1900	18.590	351.0	5.510	112.1

DÉTAIL EN 1900

	fr. la tonne	quint.	fr.	quint.	fr.
B. de chêne ronds, bruts . .	95	400	3.8	»	»
B. de noyer ronds, bruts . .	200	660	13.2	10	2
— équarris	250	11.540	288.5	3.990	99.8
— sciés	90	10	1	130	1.2
Autres bois ronds, bruts . .	75	5.720	42.9	1.120	8.4
— équarris ou sciés d'une épaisseur minimum de 35 millimètres	95	230	2.2	230	2.2
— sciés d'une épais- seur min. de 35 millimètres	110	30	3	30	3
Export. par navires français		12.160 tonnes			
— — turcs		4.940	—		
— — étrangers		1.450	—		
— terre		40	—		

2° Bois d'ébénisterie.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	8.380	171.9	7.332	145.5
1897	1.179	146.8	5.397	125.8
1898	7.646	176.9	6.556	147.1
1899	5.702	»	4.687	130.4
1900	7.090	182.8	5.540	140.9

DÉTAIL EN 1900

	fr. la tonne	quint.	fr.	quint.	fr.
Buis.	190	1.000	19.0	1.000	19.0
Autres, sciés à plus de 2 décim. d'épais.	270	5.740	155.0	4.190	113.0
Sciés à 2 décimètres et moins	250	350	8.8	350	8.8

3^e Bois de teinture.

	quint.	fr.	quint.	fr.
Bois de teinture en bûches. . .	222	26.6	222	26.6

La majeure partie des forêts appartient à l'Etat qui en retire tous les bois nécessaires à ses constructions navales mais qui, en dehors de ses besoins spéciaux, ne se livre à aucune exploitation régulière. En pratique, les arbres sont vendus à des Sociétés ou à des particuliers, qui peuvent couper tous ceux que l'Administration désigne, mais ne paient que ceux qu'ils enlèvent. Il en résulte des abus très graves pour la sylviculture.

Au nombre des Sociétés ayant obtenu des concessions forestières, est la Société française dite des Marais d'Ada-Bazar (m. d'Ismidt) qui, moyennant l'exploitation des bois de cette région, devait effectuer le dessèchement de 4000 hectares de marais.

Jadis l'Asie Mineure était couverte de forêts; on n'en trouve plus aujourd'hui ayant quelque importance que sur le littoral de la mer Noire et de la mer de Marmara. Encore ces forêts tendent-elles aussi à disparaître.

Leur plus grand ennemi, c'est le défrichement. Le paysan, auquel une partie de forêt a été concédée, commence par abattre les gros arbres; il met le feu aux broussailles. Ce feu se communiquant à tout ce qui l'entoure dévore parfois des étendues considérables, dépassant de beaucoup la superficie dont on a besoin. Sur la terre ainsi préparée, le paysan plante du maïs, et,

quand les racines des arbres sont pourries, des céréales.

La coupe des futaies et les coupes de bois pour le chauffage et pour la fabrication du charbon ne sont guère moins désastreuses. Tout se fait sans méthode et sans souci du lendemain. Lorsque l'on coupe une futaie, on ne sème ni on ne replante et l'on abandonne le taillis aux chèvres qui complètent la destruction.

Cette destruction est aujourd'hui sans remède immédiat dans certaines provinces comme celles de Bassorah, de Bagdad et de Bitlis qui, naguère encore, pouvaient subvenir à leur besoins et sont aujourd'hui obligées de s'approvisionner en Perse ou dans les Indes. Rhodes qui, il y a vingt ans, comptait 300 kilomètres carrés de forêts, n'en a plus qu'une soixantaine.

La disparition graduelle mais rapide des forêts est la menace de demain pour toutes les autres provinces, qui peuvent ainsi se trouver ruinées. Le régime forestier a, comme on le sait, une grande influence sur le régime des pluies qui cessent de tomber, lorsqu'aucun arbre ne les attire; alors la terre se dessèche, durcit et devient improductive. La majeure partie des îles de l'Archipel et certaines parties de l'Asie Mineure doivent, à la disparition des forêts, d'être devenues de simples blocs rocaillieux, toujours blancs sous un ciel implacable.

L'Administration a édicté des mesures très sages pour l'exploitation et pour la préservation des forêts; les incendies notamment sont punis de peines très sévères, mais les coupables ne sont jamais recherchés et toutes les mesures sont, d'avance, lettre morte.

Quoi qu'il en soit, la Turquie d'Asie possède encore dans ses provinces du nord de réelles richesses, dont elle tire profit. Ce profit pourrait être plus grand, si la difficulté des transports ne limitait l'exploitation aux bords de la mer ou à la proximité des cours d'eau. Lorsque d'aventure on veut aller chercher du bois dans l'intérieur

du pays avec les chariots indigènes dits *arabas*, il faut s'estimer très heureux si ces arabas peuvent éviter toutes les fondrières et arriver sans trop d'encombres à destination, mais alors les prix augmentent et les bois ne trouvent plus acquéreurs. Le fret exagéré des voiliers qui chargent sur la côte paralyse également les transactions.

L'Administration des douanes françaises divise les bois en bois de construction, bois d'ébénisterie et bois de teinture. Cette division n'est pas exclusive, les bois peuvent figurer dans deux catégories, tels le noyer.

Les essences les plus communes en Turquie d'Asie sont le pin, le hêtre, le chêne, le tilleul, l'aune, le noyer, le buis, l'orme, le frêne, le châtaignier, le saule, le cyprès, le platane, etc. Le chêne et le platane sont employés pour la charpente et pour la préparation du charbon de bois, le frêne et l'orme pour le charronnage, le hêtre pour le chauffage et pour la confection des chaussures indigènes dites *galendjas*, le châtaignier, le pin et le sapin pour la construction des navires, le tilleul et le noyer pour la menuiserie, le buis pour l'ébénisterie, le cyprès pour la confection des caisses destinées à conserver le linge, etc.

Parmi tous ces arbres, il convient de consacrer quelques lignes spéciales au noyer et au buis, qui sont l'objet d'un certain commerce d'exportation.

Il y a de grandes forêts de *noyers* dans toute la région de Trébizonde et dans le vilayet de Mamouret. Avec l'acajou et le palissandre, le noyer est le bois d'ébénisterie par excellence. Quand il est en bon état, il se présente avec une couleur jaune fauve et de belles veines brunes ou noires. Il est facile à travailler et susceptible de recevoir un très beau poli. En vieillissant, il prend une teinte rosée. Le noyer s'emploie rarement plein : il s'applique le plus souvent sur le corps de bois plus communs, tels que le chêne, le hêtre, le sapin, etc. Les

beaux arbres se font de plus en plus rares en Turquie, et déjà il faut aller les chercher assez loin dans l'intérieur.

Les racines de noyer fournissent des loupes qui offrent parfois des dessins d'une véritable richesse : rosaces, fleurs, arabesques. Le vilayet de Mamouret en expédie annuellement pour 50.000 francs à Marseille.

Le *buis* est remarquable par sa pesanteur, la finesse de son grain et sa couleur d'un beau jaune. Il s'emploie en gravure, sculpture, lutherie, etc. Les meilleurs buis viennent du sud de la Russie, de l'Asie Mineure, de la Perse et de la région de l'Himalaya. Ils se vendent en bûches de 60 centimètres à 1 m. 20 de longueur sur 5 à 30 centimètres de diamètre, au prix de 15 à 70 francs les 100 kilogrammes.

Comme le noyer, le buis se fait de plus en plus rare. Suivant une légende, on pouvait jadis cheminer dans le centre de l'Asie Mineure à l'ombre des buis ; on peut faire aujourd'hui plusieurs journées de marche, sans en rencontrer un seul. Il y a vingt-cinq ou trente ans, on a coupé presque tous ceux qui pouvaient avoir une valeur marchande ; on ne s'est pas suffisamment soucié de les remplacer : souvent on a laissé les chèvres brouter et abîmer les jeunes pousses. Aujourd'hui, il est difficile de trouver autre chose que des buis nouveaux ayant de 3 à 6 centimètres de diamètre. La Circassie et la Perse continuent, au contraire, à expédier des buis de plus grande dimension.

La Turquie produit également des bois et des plantes tinctoriales, telles que l'indigotier, la garance, la cochenille, la gaude, etc., jadis fort employées pour la préparation des tapis d'Anatolie, mais d'un usage moindre depuis l'introduction des couleurs d'aniline. Les bois de teinture viennent surtout d'Amérique ; un produit propre à la Turquie est la graine jaune, dont nous verrons plus loin (teinture et tanins) la nature et l'emploi.

X. Filaments à ouvrir.**1° Coton en laine.**

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	19.820	1.744.0	16.815	1.480.0
1897	25.722	2.242.0	24.544	2.135.0
1898	1.768	129.0	1.064	78.0
1899	15.535	»	7.126	399.0
1900 1.11 le kil.	42.845	4.756.0	20.148	2.236.0

Export. par navires français . 36.894 quintaux
 — — étrangers . 5.951 —

2° Tissus de coton.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1887 à 1896	142	3.386.0	97	3.219.0
1897	212	4.593.0	121	4.105.0
1898	262	4.569.0	115	3.946.0
1899	259	»	130	4.343.0
1900	369	6.359.0	161	5.592.0

DÉTAIL EN 1900

	le kg.	quint.	fr.	quint.	fr.
Tissus unis, croisés et cou- tils écrus	3,45	3	9	»	1
Tissus unis, croisés et cou- tils blanchis.	3,95	63	19.5	»	7
Tissus unis, croisés et cou- tils teints.	4,50	5	3.1	»	
Tissus unis, croisés et cou- tils fabriq. avec des fils teints	6,35	1	8	1	7
Tissus unis, croisés et cou- tils imprimés	6,07	11	6.5	»	1
Dentelle à la mécanique.	85	»	65	464.4	»
— à la main . . .	350	»	162	5.654.3	160 5.589.5
Bonneterie de coton . . .	»	5	4.5	»	1
Passementerie de coton .	18,70	4	8.0	»	»

	le kg.	quint.	fr. quint.	fr.
Broderies à la main	126	» 32	170.7	1
— à la mécanique	126	» 3	18.1	6
Mèches de lampe	2,50	25	6.3	»
Autres objets	»	»	5	» 3

Export. par navires français. . . 368 quintaux

— par terre 1 —

La récolte du coton dans le monde a été, en 1899, de 18.314.000 balles de 200 kilogrammes. Elle s'est ainsi répartie :

Etats-Unis	12.156.000 balles.
Indes anglaises	2.475.000 —
Egypte.	1.185.000 —
Autres pays	2.498.000 —

L'ensemble représente un poids de 3.700 millions de kilogrammes contre 3.600 en 1898.

Dans ce compte, le Levant figure pour un chiffre moyen de 75 à 80.000 balles, dont 50.000 pour les provinces d'Adana et de Syrie et 30.000 pour l'Anatolie. La valeur totale de la production, les provinces d'Europe y comprises, est de 14 à 15 millions de francs. (*B. C. S.*, 1900, n° 96.)

Au temps de la guerre de Sécession, la production du coton avait pris dans le Levant un développement énorme; en 1863, la Turquie avait exporté pour 205.000 millions de coton, tandis qu'à la même époque l'Egypte en exportait pour un milliard.

Mais la fin de la guerre américaine et l'ouverture du canal de Suez, qui facilita l'écoulement des produits de l'Inde, ramenèrent la Turquie à une production moyenne de 75 à 80.000 balles.

On distingue, en Orient, deux sortes de coton : le coton provenant de graines américaines et le coton indigène, dit *soboudja*. Le premier est d'une qualité supérieure; ses fils sont plus longs et plus soyeux, mais sa culture

est plus restreinte. On en récolte à peine 1500 balles par année, dans le vilayet de Smyrne. Le *soboudja* est plus court et plus solide.

Le coton se sème en mars et en avril. La récolte a lieu en septembre. On l'égrène aussitôt, puis on le foule et on le presse pour en faire des ballots destinés à l'exportation. Les balles de coton venant de Smyrne ou d'Adana sont cerclées avec des feuilards et pèsent de 190 à 225 kilogrammes; le coton des autres provenances est emballé dans des sacs de 90 à 150 kilogrammes. Ces cotons valent de 72 à 90 francs. Ceux provenant de graines américaines valent un peu plus cher que les *soboudjas*.

Les cotons les plus estimés sont ceux de Serrès, en Macédoine, Maïdos, sur la mer de Marmara, Baloukesser et Gheïvé, dans le vilayet de Brousse, et ceux de Smyrne, Baïndir, Cassaba, Akhissar et Kirkagadj. Les cotons d'Adana sont un peu moins appréciés.

L'exportation turque est dans son ensemble de 10 millions de kilogrammes, représentant en numéraire une valeur équivalente. La part de la France en 1899 a été de 600.000 francs et si l'on y comprend les tissus de coton de 4.941.614 francs¹.

Ici, nous sommes arrêtés par une contradiction formidable. Les statistiques françaises et ottomanes nous donnent des chiffres très différents.

Prenons l'année 1896, la dernière où il soit possible d'établir des termes de comparaison.

¹ La même année, la France a importé 203 millions de kilogramme de coton, dont :

159 millions	1/2	fournis	par les États-Unis.
17	—	—	par l'Égypte.
13	—	—	par l'Inde anglaise.
7	—	—	par l'Angleterre.
6	—	1/2	— par divers.

Ces 203 millions de kilogrammes représentent une valeur de 278 millions de francs. (A. C. E., 1900, 11^e fasc., p. 39.)

Nos statistiques accusent à l'importation de Turquie en France :

1.479.689 fr. de coton en laine,

3.219.368 fr. de tissus, dentelles et broderies de coton,

Au total : 4.699.057 francs de coton et produits de coton.

Les statistiques ottomanes accusent à l'*exportation générale* :

Coton	9.512.506 francs.
Cotonnades	52.573 francs.
Aladjas	491.980 —
Couvertures	502.374 —
Produits divers : fils, pech-	
timals, etc	60.000 —
	<u>1.106.927 francs.</u>
	<u>1.106.927 francs.</u>
	<u>10.619.433 francs.</u>

Il semble bien difficile que, sur une exportation totale de 1.106.927 francs, nous ayons pu en prendre pour 3.219.368 francs.

Comme aucun rapport consulaire français, belge ou britannique ne parle pour la France d'un chiffre qui atteigne seulement 100.000 francs pour les tissus, nous nous en rapportons aux chiffres de la douane ottomane, comme étant les plus simples et les plus vrais. Et, pour ne mécontenter personne, nous unissons sous une même rubrique les cotons et cotonnades dans le chiffre global de 4.699.057 francs en 1896 et 4.941.614 francs en 1899, sans nous dissimuler que ce chiffre est trois ou quatre fois trop élevé. Nous pourrions ainsi expliquer comment le seul port d'Adana a pu exporter en 1898 fr. 169.370 de coton, tandis que nos statistiques ne déclarent qu'une somme de 77.707 francs pour tout l'Empire.

Bien que les tissus de coton ne soient pas eux-mêmes l'objet d'un important commerce d'exportation, il n'est

pas sans intérêt de décrire cette industrie qui, avec celle des soieries indigènes, constitue l'une des branches les plus originales de la fabrication orientale.

Cette industrie qu'alimentent les fils de coton indigènes et les filés d'Europe n'est pas en progrès. Les cotonnades étrangères se substituent de plus en plus aux cotonnades locales.

Chaque région a ses procédés et ses produits particuliers ; néanmoins, on ramène les objets fabriqués à trois ou quatre types principaux :

Les *aladjas*.

Les *pechtimals* ou linges de bain.

Les *manoussas* qui servent aux habillements féminins.

Les fils indigènes qui entrent dans la composition de ces tissus sont en général filés à la main ; on ne compte que quelques filatures mues à l'eau à Adana, Tarsous et Marach.

Examinons, aussi brièvement que possible, la production propre à chaque province.

Trébizonde importe des filés d'Europe pour faire des *manoussas*.

Brousse a la spécialité des *pechtimals*. Ce sont des tissus pelucheux en coton blanc uni ou rayé d'or, et des tissus en coton bleu foncé à bandes de soie rouges et jaunes. Ils sont imités et concurrencés par la fabrication européenne. On exporte, néanmoins, un certain nombre de *pechtimals*.

Dans la plupart des localités, on fabrique des cotonnades rayées à l'usage particulier du pays, d'un joli aspect, solide et d'un très bon marché. Brousse fabrique encore des étoffes de coton mélangées de soie.

Castamouni produit de grosses étoffes très communes.

Smyrne fabrique des *pechtimals* et des *manoussas* à Cadi Keuï, et dans diverses localités des cazas de Bouladan et de Denizli. Bouladan fabrique encore des couver-

tures de lit et de table en coton blanc et soie jaune, d'un joli effet, qui sont fort recherchées.

Le vilayet de *Koniah* produit des aladjas, les uns ordinaires, les autres fins et mélangés de soie, d'autres encore bariolés. Les femmes fabriquent dans le district d'Adalia des étoffes nommées *dimit* et *bez*.

Le vilayet de *Sivas* occupe 8000 métiers à Mersifoun et 2500 à Amasia. On y fabrique des étoffes à raies dites *doulouks*, vendues par pièces de 6 m. 12. C'est une industrie essentiellement domestique; les ouvrières répugnent à travailler dans les usines. Sivas exporte dans les contrées voisines pour 450.000 francs d'étoffes.

Le vilayet de *Mamouret-ul-Azis* produit environ 1 million d'étoffes à fleurs. On compte 1000 métiers à Arabkir et 200 à Eghin. Les uns et les autres sont des métiers à la main et le travail s'accomplit en famille. Les tissus valent en moyenne 0 fr. 70 le mètre carré. Ils sont excessivement solides et raides; on les teint aux couleurs végétales. (M. O. C., 13 juin 1901.)

Diarbékir fabrique environ 60.000 balles d'étoffes de coton ou d'étoffes de soie et coton dont 40.000 sont vendues dans les contrées limitrophes.

Mais la principale industrie de Diarbékir, c'est la broderie sur étoffe de soie, de coton ou de laine. Sur les vêtements, on applique des broderies d'or ou d'argent. Le travail exécuté par les femmes donne les motifs les plus variés et les plus fantaisistes. Une certaine quantité de ces broderies est exportée à l'étranger.

Dans les vilayets de Bitlis, de Van et de Mossoul, on tisse à la main des *manoussas* et un genre spécial nommé *satrany-chayak*; ce sont des étoffes usuelles.

Il faut descendre aux vilayets d'*Adana* et d'*Alep* pour trouver des centres de fabrication plus importants et un certain commerce d'exportation. Il y a des filatures à Tarsous, Adana et Marach; celles de Marach sont au

nombre de 1200. Les fils vont en Caramanie et en Syrie, surtout à Alep et à Aïntab. La production locale étant insuffisante pour alimenter les métiers, on est obligé de recourir à l'importation des filés étrangers. Les tissus obtenus accusent la plus forte production de l'Asie-Mineure. En 1899, le port d'Alexandrette a exporté pour 4.102.500 francs de tissus. Ces tissus, ayant un caractère purement oriental, sont surtout à destination de l'Égypte et des autres ports de la Turquie. L'Europe n'en a reçu qu'une faible partie : 19.000 francs seulement sont venus en France. (*B. C. C.*, 1901, I, 868)

La fabrication de *Bagdad* se différencie profondément de celle des autres vilayets. Cette ville fabrique pour la consommation locale ou pour l'exportation en Arabie, à la Mecque et dans le monde musulman :

Les *izars* ou *tcharchafs*, grandes pièces d'étoffes dans lesquelles les femmes s'enveloppent et se voilent le visage.

Des *keffiés*, unis ou rayés, dont le tissu est mélangé de fils d'or ou d'argent et qui servent de coiffure aux femmes.

Des *lankias*, sorte de foulards pour les Arabes du désert ; enfin, des *zebouns* ou robes.

Tous ces articles se fabriquent également en soie ou en tissu de soie mélangé de soie, de laine et coton.

Le commerce d'exportation est loin d'atteindre les chiffres que lui assignent nos statistiques.

Constantinople exporte 2 millions à 2 millions et demi de kilos de coton, dont les trois quarts lui viennent d'Adana et le surplus des autres provinces d'Asie.

Smyrne a exporté en 1897, 87.141 quintaux turcs, en 1898, 36.141 et en 1899, 63 139. Ces quantités ne représentent pas seulement la production locale, mais encore une grande partie de la production d'Adana. En 1889, l'exportation pour la France avait atteint le chiffre de

205.249 francs (Rougon, *Smyrne*, p. 271) réduit à 65.670 fr. en 1895. (*B.C.C.*, avril 1897, p. 97.)

La production d'Adana, en 1899, a atteint une valeur de 9 millions de francs, soit 55.000 balles ou 10 millions de kilogrammes. (*M. O. C.*, 16 mai 1901.) La part de la France dans ce trafic a été de 576.180 francs contre 169.730 fr. en 1898. (*M. O. C.*, 8 nov. 1901.)

Les exportations des autres ports sont insignifiantes. Celle d'Alexandrette s'est élevée en 1899 à 19.000 francs pour les tissus. L'exportation des cotons en laine a été encore moins importante.

Les cotons en laine sont exempts de droit à leur entrée en France. Les fils et les tissus de coton paient des droits fort élevés, dont l'énumération fort longue et très compliquée ne saurait ici trouver sa place¹

3° Chanvre, broyé ou teillé.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	5.185	387.3	4.891	363.7
1897	4.598	331.2	4.535	326.5
1898	3.380	231.6	3.370	230.9
1899	5.766	»	5.430	396.3
1900 . . 0.75 le kg.	4.114	309.2	3.787	284.0

Export. par navires français (1900). 4094 quintaux.

— terre — 20 —

Chanvre en étoupe ou peigné.

Chanvre en étoupe 0,67 le kg. (1900) 1 quint.

— peigné 1,47 — 6 quint. 900 fr.

Le chanvre aujourd'hui si commun en Europe, est

¹ La France a importé, en 1899, 2.330.000 kilog. = 9.800.000 fr. de fils de coton, contre 2.910.000 kilog. = 8.900.000 fr. en 1898.

Les entrées de tissus ont été, en 1899, de 3.874.000 kilog. = 43.700.000 fr. contre 3.800 000 kilog. = 37.600.000 fr. en 1898.

Nous recevons les fils d'Angleterre, d'Allemagne, de Suisse et de Belgique; les tissus d'Allemagne et d'Angleterre.

originnaire de l'Asie centrale. En Turquie d'Asie, il se récolte surtout dans les vilayets de Castamouni et de Smyrne et en Syrie, aux environs de Damas. Il est en général mal cultivé et de qualité inférieure. L'opération du rouissage est faite d'une façon défectueuse.

On distingue dans le commerce, le chanvre brut simplement broyé ou teillé; le chanvre peigné, c'est-à-dire prêt à être mis en œuvre par le tisserand, et le chanvre en étoupe qui consiste en filaments plus ou moins mêlés, provenant du rouissage.

La Turquie n'exporte guère que du chanvre broyé, c'est-à-dire du chanvre dont la *braye* a enlevé les matières ligneuses, pour ne laisser que des filaments réguliers.

Le chanvre est très employé pour la fabrication de la toile et pour celle des cordes, ficelles et cordages. Toutefois l'usage du coton se substitue de plus en plus à celle du chanvre pour la fabrication des articles de toile, tels que chemises, draps et serviettes.

La quantité de chanvre récoltée dans le vilayet de Castamouni est évaluée entre 2.500.000 et 3 millions de kilos, dont 1 million de kilos sont exportés à l'étranger à l'état brut par les ports d'Uniah et d'Ineboli. Ineboli, en 1900, en a exporté pour 2.035.000 kilos, 436.000 fr., dont 150.000 kilos, 60.000 francs pour la France, autant pour la Turquie, 260.000 francs pour l'Italie, etc.

(B. C. C., mars 1901, p. 514.)

Samsoun en 1898 en a exporté en France pour 8.000 francs.

L'exportation de Smyrne pour la France avait atteint 113.600 francs en 1895, contre 25.000 francs en Italie et 6000 en Angleterre.

Les ficelles et cordages, fabriqués dans le Levant, sont aussi l'objet d'un certain commerce, à Ineboli et à Damas, mais ce commerce se fait surtout avec Constantinople.

Les puissances étrangères n'y participent que pour une quantité négligeable.

4° Drilles.

	quint.	fr.	quint	fr.
1877 à 1886 . . .	»	398.8	»	384.1
1887 à 1896 . . .	»	163.5	»	116.8
1897	6.276	163.6	5.983	156.8
1898	8.302	288.4	6.431	186.8
1899	5.620	»	5.107	165.4
1900	5.523	205.8	4.811	178.3

Les drilles sont des chiffons de chanvre, de lin et de coton, employés pour la confection du papier. Dans les pays où la consommation du papier est considérable, comme en France, l'exportation des drilles est très faible, on les réserve pour l'industrie nationale; mais en Turquie où il n'existe aucune fabrique de papier et où d'ailleurs l'emploi du papier est très restreint, toutes les drilles vont à l'étranger. C'est ainsi que la France en reçoit chaque année pour 175.000 francs environ.

Les pays qui achètent le plus de drilles sont les Etats-Unis et l'Angleterre.

XI. Teintures et tanins.

1° Noix de galle et vallonées.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1877-1886.	»	1.617.0	»	1.090.0
1887-1896.	»	2.071.0	»	1.490.0
1897	17.555	2.194.0	16.752	2.094.0
1898	22.945	2.983.0	21.668	2.817.0
1899	14.363	»	13.626	2.180.0
1900. 1.70 le kg.	26.079	4.433.0	24.533	4.171.0

Export. par nav. franç. en 1900. 21.022 quintaux.

—	—	étrang.	—	4.848	—
—	—	terre.	—	209	—

Noix de galle. — La noix de galle est l'excroissance, due à la piqure d'un insecte, qui se produit à l'extrémité des feuilles et branches d'un petit arbuste, le *quercus infectoria*. Cet arbuste vient surtout dans la vallée de l'Hermus, depuis Magnésie jusqu'à Alaschéir, dans la région d'Ouchak et de Koula et, plus loin encore, dans le Kourdistan et le vilayet de Mossoul.

On distingue trois sortes de galles : les vertes, c'est-à-dire celles qui viennent d'atteindre leur développement moyen ; les noires, plus riches en tanin, de couleur brune, qui sont parvenues à la fin de leur croissance, enfin les blanches, d'où l'insecte est sorti après son évolution. (Rougon, *Smyrne*, p. 110.)

Les galles noires, en raison de leur richesse en tanin, sont les plus demandées. Elles se vendent entre 115 et 140 francs les 100 kilog., le chiffre de 140 est un chiffre maximum qui est rarement atteint. Les vertes et les blanches valent respectivement 10 et 15 francs moins cher.

La production moyenne de la région de Smyrne est de 600.000 kilogrammes ; par exception, en 1899, elle s'est

élevée à près d'un million de kilogrammes, dont plus de 900.000 ont été exportés. Les noix de galle sont surtout demandées en Allemagne, en Autriche et en Angleterre ; la France en achète peu ; il est même des années où elle n'en achète pas.

En 1889, Smyrne en avait exporté 10.646 quintaux turcs d'une valeur de 686.000 francs. Néant pour la France.

Alexandrette exporte également des noix de galle qui lui viennent d'Alep et de l'intérieur : 580.000 francs en 1899, en y joignant les graines jaunes. La part de la France a été de 250.000 francs. Les autres pays importateurs ont été l'Allemagne, la Turquie, l'Angleterre et l'Egypte. (B. C. C., 1901, I, 769.)

La même année, Bassorah a exporté 15.350 sacs d'une valeur de 1.365.750 francs. Ces sacs lui venaient du Kourdistan et du vilayet de Mossoul *via* Bagdad ; ils sont allés en Angleterre, en Autriche et en France. (M. O. C. 6 juin 1901.)

Enfin, Trébizonde qui, en 1898 n'avait exporté que 8600 kilogrammes de gommes et noix de galle, en a exporté en 1897, 50.700 kilogrammes d'une valeur de 101.400 francs. La France en a acheté pour 55.000 francs, distançant Constantinople qui accapare d'ordinaire toute l'exportation.

Les noix de galle sont exemptes de droit à leur entrée en France.

L'*avelanède* ou *vallonée* est la cupule du gland du chêne, *quercus olgilops* ; elle est employée au tannage des cuirs et à la teinture en noir. La cueillette des vallonées se fait au mois d'août et de septembre. Les cupules, débarrassées de leur gland, sont expédiées au port d'expédition où elles sont soumises à l'opération du triage. On obtient ainsi plusieurs espèces, de qualité et de prix différents.

La première qualité, connue sous le nom d'*uso Trieste*

superfine, ne comprend que des cupules volumineuses, charnues, de couleur très claire..C'est l'espèce la plus chère et la plus rare; elle ne représente guère qu'un millier de tonnes par année.

La qualité dite *criblée* ne se distingue de la précédente que par la grosseur des cupules qui est moindre. Elle est surtout demandée en Allemagne, en Autriche et en Italie.

La qualité la plus commune, dite *naturelle*, comprend des cupules de toute grosseur; elle s'expédie dans tous les Etats de l'Europe. Une variété de l'espèce naturelle est celle qui est exportée en Angleterre sous le nom d'*uso anglais*.

Il existe enfin une qualité inférieure, dite *refus*, qui comprend les cupules défectueuses, de couleur brune et mal triées. On tolère un déchet de 5 pour 100 de terre, gland et autres matières inutiles. Les refus contiennent de 17 à 19 degrés de tanin et sont surtout demandées en Sicile et dans le nord de la France.

Le prix moyen des vallonées, livrées *coût, frêt, et assurance*, sur un port français, est :

Uso Trieste surfine .	55 francs les 100 kilos.	
— criblée	47	—
— naturelle	43	—
— anglaise	40	—
— refus	28	—

Les vallonées sont surtout produites par le vilayet de Smyrne et la province d'Adalia La récolte des dernières années a été :

1896	48.000 tonnes.	
1897	76.000	—
1898	54.000	—
1899	85.000	—

la production moyenne étant de 55.000 tonnes.

En 1899, année privilégiée, l'exportation de Smyrne s'est élevée à 63.000 tonnes, dont 56.000 de qualité

supérieure et 7000 de refus. Ces 63.000 tonnes ont été expédiées ainsi qu'il suit :

50	pour 100	en Angleterre, Australie et Hollande;
14	--	en Autriche;
12	—	en Russie;
12	—	en Italie;
9	—	en Allemagne;
3	—	en France et en Belgique (<i>M.O.C.</i> , 1901, 16 mai.)

La part de la France est insignifiante : 1896 tonnes seulement. Au prix exceptionnellement bas de 16 francs les 100 kilogrammes, qui a caractérisé les cours de 1899, cela représente environ 300.000 francs.

La récolte d'Adalia est beaucoup moins importante que celle de Smyrne ; 4000 quintaux turcs en 1900. L'exportation a été de 1382 quintaux, d'une valeur de 42.842 francs. (*B. C. C.*, 1901, I, 62.)

2° Graines jaunes.

Avec les noix de galle et la vallonée, les graines jaunes sont l'objet d'un trafic assez important.

La graine jaune est une graine tinctoriale de la famille des rhamnées. Elle porte différents noms suivant les pays d'origine : ici, graines d'Avignon ou d'Espagne ; là graines d'Andrinople, de Murcie ou de Perse. Les graines de Turquie viennent de Constantinople ou de Smyrne en balles de crin pesant en moyenne 120 kilogrammes. Elles ont la grosseur d'un grain de poivre.

La graine jaune s'emploie dans la teinture pour tissus, peaux, papiers, etc. La décoction doit toujours être employée fraîche. Précipitée par l'étain, la graine jaune donne de belles couleurs jaune ou orange pour l'impression de la laine et de la soie.

Il est difficile d'évaluer l'importance de ce commerce que les statistiques ottomanes confondent très souvent avec celui des graines ordinaires ou des gommes.

CHAPITRE VI

MATIÈRES MINÉRALES

I. *Le régime des mines.*

II. *Les pierres, terres et combustibles minéraux.* — Pierres lithographiques, pierres à aiguiser. Bitume. Houille et lignite. Pétrole.

III. *Les métaux.* — Plomb argentifère. Cuivre et limaille. Etain et zinc. Borax. Antimoine. Manganèse. Emeri. Chrome. Minerais divers.

I. *Le Régime minier.*

Les mines sont très nombreuses et paraissent être très riches en Turquie d'Asie, mais fort peu sont exploitées, et celles où l'on travaille ne sont pas outillées comme il le faudrait pour donner leur maximum de rendement.

Avant 1869, la concession et l'exploitation étaient soumises à l'arbitraire le plus complet du gouvernement et des administrations locales; la loi de 1869, rappelant la législation française de 1810, a établi des règles précises, dont l'application n'est malheureusement pas très libérale.

En vertu de cette loi, qui ne comprend pas moins de 98 articles, les mines ne peuvent être exploitées qu'en vertu d'un iradé impérial (art. 6); l'iradé donne la concession pour un délai de quatre-vingt-dix-neuf ans. Pendant ce délai, la concession est transmissible par vente ou héritage, comme tous les autres biens. Toutefois, elle ne peut être vendue, partagée ou héritée sans une autorisation préalable du gouvernement (art. 7).

Chacun est libre de se livrer dans sa propriété ou dans la propriété d'autrui, avec son consentement, à

toute espèce de fouilles, ayant exclusivement pour but la *recherche* de substances minérales (art. 11). Lorsqu'un propriétaire refuse son consentement, ou lorsqu'il s'agit de terrains publics, toute demande de recherches doit être adressée au gouverneur de la province, qui fait procéder à une enquête près du Conseil de la province et délivre lui-même le permis (art. 14). Les permis de recherches sont accordés pour un an (art. 14), et peuvent être prolongés pour une durée de six mois (art. 15). Lorsque les recherches n'ont pas commencé dans les six mois qui suivent l'autorisation, le permis peut être annulé et transféré à autrui (art. 16). Les permis de recherches ne peuvent être cédés sans l'autorisation du gouverneur de la province. Cette même autorisation est nécessaire pour la vente du minerai (art. 17).

Si, après les recherches, on juge bon de demander la concession elle-même, cette demande, adressée à l'administration est instruite d'après des formalités spéciales contenues aux articles 22 à 33. Les concessions sont accordées indistinctement aux Turcs et aux étrangers, sous la réserve de se conformer aux lois de l'Empire (art. 20); mais, d'après une disposition toute récente, dans le cas où après octroi de la concession, le gouvernement décide de la retirer, le concessionnaire ne peut revendiquer autre chose que le droit d'invention. Tout demandeur en concession doit justifier qu'il est en situation d'en assurer l'exploitation (art. 21). Dans le cas où la personne qui a découvert la mine n'obtiendrait pas la concession, elle a droit de la part du concessionnaire à une indemnité qui est déterminée dans le firman de concession (art. 23). Plusieurs concessions différentes ne peuvent fusionner sans l'autorisation expresse du gouvernement (art. 34). Dans le cas où l'on découvrirait dans les limites d'une concession une substance minérale autre que celle qui a été primitivement concédée,

l'exploitation de cette substance ne peut se faire sans un nouveau firman de concession (art. 35).

Les concessionnaires paient annuellement au gouvernement une redevance fixe de 2 cent. 1/2 par 18 ares de terrains compris dans les limites concédées, et une autre redevance proportionnelle de 1 à 5 pour 100 sur la production de la mine. Le taux en est déterminé par le Conseil des mines, suivant la richesse du minerai (art. 39 à 41). Pour permettre au gouvernement de recouvrer ces redevances, les concessionnaires doivent adresser chaque année au gouverneur de la province un rapport indiquant les quantités du produit de l'année précédente. Ils doivent, en outre, tenir leurs registres et comptes à la disposition de l'administration (art. 42). La redevance proportionnelle peut être convertie pour un délai de quatre ans tout au plus, en une redevance annuelle fixe, sous forme d'abonnement. Cette durée peut être prolongée (art. 44-45). Des pénalités spéciales frappent les contraventions ou les fausses déclarations; elles peuvent aller jusqu'à la déchéance (art. 46-49). Tout concessionnaire est tenu, sous peine du retrait de la concession, de commencer les travaux d'exploitation dans l'année, à partir de la date du firman de concession (art. 50). Le propriétaire d'une concession doit avoir un directeur unique et compétent (art. 52), et tenir constamment à jour un plan des travaux souterrains exécutés et un registre d'extraction et de vente journalière (art. 55). Des délégués du Conseil des mines ont la faculté de visiter les travaux, chaque fois qu'ils le demandent (art. 56).

Les ingénieurs des mines ont le droit d'exercer une surveillance pour garantir la conservation des édifices et la sécurité du sol; ils veillent à ce que les ouvriers ne travaillent que de leur plein gré et reçoivent leurs salaires (art. 61). En cas d'abandon de la mine et de danger imminent, ils prennent les mesures de conserva-

tion nécessaires (art. 63-64). Aucune portion des travaux souterrains ne peut être abandonnée sans une autorisation de l'administration (art. 65). Lorsque les travaux d'exploitation sont suspendus pendant un an, l'Administration, après une mise en demeure de reprendre les travaux, peut prononcer le retrait du firman de concession (art. 70).

Aucun établissement d'usines destinées au traitement des minerais ne peut avoir lieu qu'avec l'autorisation du gouvernement (art. 85), qui fait procéder à une enquête, comme pour l'obtention de la concession elle-même (art. 86-93).

En dépit de cette législation, l'industrie minière n'est pas prospère en Turquie. On estime que les mines en exploitation n'occupent pas plus de 20.000 ouvriers. Ce phénomène tient à plusieurs causes, dont la première est la difficulté d'obtenir une concession, sans de longues et coûteuses formalités. La demande de concession est généralement précédée d'une demande en permis de recherches. Cette demande adressée au vali, est transmise par lui pour enquête au Conseil de la province, où la mine est située. Pour les membres qui composent ce Conseil, mine signifie trésor; avant d'en faire profiter les autres, ils hésitent, ils attendent; il est bon qu'on sache que leur opinion a un prix. Lorsqu'il s'agit d'obtenir la concession elle-même, les influences à conquérir sont plus hautes. Aussi beaucoup de demandeurs s'en tiennent-ils le plus souvent au permis de recherches. Les premières difficultés qu'ils rencontrent les découragent pour l'avenir.

Tous les concessionnaires n'ont pas de gros capitaux. S'il peuvent vaincre les difficultés administratives, la nature leur oppose d'autres obstacles. Les mines ne donnent pas le rendement qu'on espérait ou bien il faudrait procéder à des excavations coûteuses. On s'en tient

généralement à la surface du sol et si les premiers essais ne réussissent pas, on ne va pas plus loin.

Il faut aussi tenir compte du manque de routes et de la cherté excessive des transports, soit pour les bois ou charbons, soit pour les machines nécessaires à l'exploitation, soit pour le minerai lui-même.

Les impôts qui frappent l'industrie minière sont trop élevés. On a déjà pu remarquer à quelle obligation étaient astreints les concessionnaires. Sous un régime libéral, l'esprit corrige la lettre; sous un régime absolu, la loi même n'est pas une garantie. En pratique, le gouvernement ottoman perçoit le tiers du revenu net des mines qu'il concède. C'est une sorte de participation qu'il impose à l'exploitant.

Enfin la disposition qui laisse au Gouvernement le droit de déposséder un concessionnaire sans autre indemnité que le paiement des frais de découverte est le coup le plus dangereux qui ait été porté à l'industrie minière: nul n'ose plus engager de gros capitaux. Si la mine est bonne, on doit craindre que le Gouvernement la prenne.

La Turquie d'Asie produit toutes sortes de mines, que nous énumérerons d'abord par ordre alphabétique; nous verrons plus loin leur importance relative: amiante, antimoine, argent, arsenic, bitume, borax, bronze, chlore, cuivre, écume de mer, émeri, fer, granit, gypse, houille et lignite, kaolin, manganèse, marbre, mercure, nickel, or, pétrole, plomb argentifère, soufre, zinc.

Les plus importantes au point de vue de l'exportation sont celles de plomb argentifère, borax, cuivre, émeri, chrome, antimoine et bitume; la production locale s'alimente encore des mines de houille d'Héraclée et des pétroles de Bagdad. Toutes les autres substances minérales ont été abandonnées après de vaines ou d'onéreuses entreprises, ou ne sont pas exploitées en quantité appréciable.

II. Les pierres, terres et combustibles minéraux.

Il faut ranger dans cette catégorie les pierres lithographiques, les pierres à aiguiser, les bitumes, la houille et le pétrole, qui donnent lieu à des trafics d'inégale importance.

Les *pierres lithographiques* se trouvent près de Brousse et de Mikhalitch; elles sont de bonne qualité et leur grain est fin et assez dur. La concession de Mikhalitch a été accordée récemment à un Syndicat anglais.

La France reçoit annuellement de Turquie pour un millier de francs de pierres lithographiques. Celles dont nous nous servons habituellement viennent plutôt d'Allemagne.

Le commerce des *pierres à aiguiser* est plus important; il s'est élevé en 1900, tant au commerce général qu'au commerce spécial à 2173 quintaux valant fr. 86.900. La totalité de ces pierres a été introduite en France par navires français.

Les pierres à aiguiser sont estimées 40 francs le quintal.

Le *bitume* a donné lieu aux affaires suivantes avec la France, en 1899 et en 1900 :

	quint.	fr.	quint.	fr.
1899	16.862	»	15.843	95.0
1900	26.886	161.3	24.777	149.9
Export. par navires français.			2.228 quintaux.	
— — étrang.			24.657	—
— par terre.			1	—

Les mines de bitume les plus importantes sont celles d'Hasbaya (Syrie), aux sources de Jourdain. Le bitume lavé dans les eaux du fleuve est transporté à Saïda, qui en exporte en moyenne 370 tonnes. Ces mines appartiennent

ment à une maison de Damas, qui abandonne au Gouvernement 75 pour 100 du produit brut. Elle réalise néanmoins quelques bénéfices. Les expéditions se font en caisses de 100 kilogrammes cerclés de fer, au prix moyen de 42 francs la caisse.

Il existe d'autres schistes bitumineux dans les cazas de Saïda, de Tyr, de Lattaquieh, et dans diverses parties du vilayet d'Alep et du sandjak de Saint-Jean-d'Acre.

L'exploitation des bitumes de la mer Morte a été concédée à un négociant de Beyrouth, moyennant une participation des deux tiers au profit du Gouvernement. En 1895, la quantité totale extraite a été de 600 tonnes d'une valeur d'environ 350.000 francs. Le prix de la tonne varie entre 450 et 500 francs.

L'exportation a atteint à Beyrouth :

En 1893 . .	39.600 kg.	d'une valeur de	20.160 francs	
— 1894 . .	200.000 —	—	100.000 —	
— 1895 . .	520.000 —	—	226.800 —	
— 1896 . .	610.00. —	—	282.800 ¹ —	
— 1899 . .	381.000 ² —			

Avec l'exportation de Saïda, l'exportation totale du bitume est approximativement de 450 à 500.000 francs.

Le bitume se trouve encore dans le vilayet de Bagdad. Il sort à l'état liquide des sources de Hillé près des ruines de l'ancienne Babylone et se solidifie aussitôt à l'air libre. Les Arabes le nomment *kara-sakiz* ou mastic noir. On s'en sert pour calfeutrer les radeaux et autres embarcations ainsi que de ciment pour toutes les constructions. Tel était déjà son usage dans la plus haute antiquité.

L'exportation de la *houille* pour la France s'est élevée en 1900 à 319.200 francs contre 46.900 francs en 1899.

¹ Vernay, 402.

² M. O. C., 23 mai 1901, supp.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1899	15.676	»	15.676	46.7
1900	107.536	319.6	107.375	319.2

DÉTAIL EN 1900

	le quint.	quint.	fr.	quint.	fr.
Houille crue.	2.70	71.002	191.7	70.841	191.3
Coke	3.50	36.534	127.9	36.534	127.9
Export. par navires français. . .			8.929	quintaux.	
— — turcs.			4.308	—	
— — étrangers.			94.304	—	

La majeure partie de cette houille vient du bassin d'Héraclée.

Ce bassin, dont la richesse est imparfaitement connue, s'étend sur un périmètre de 25 kilomètres carrés, qui couvre les deux villages ou villes de Kozlou et de Zongoul-dak, situées toutes deux au bord de la mer; c'est une excellente condition pour l'exploitation. Cette exploitation toutefois est encore assez rudimentaire. On se contente en général de creuser dans le flanc des collines des galeries de peu de profondeur. Lorsqu'une difficulté se présente, on tourne ses efforts d'un autre côté.

D'après une analyse faite à Londres en 1887 et confirmée par l'Ecole des mines de Paris, le charbon d'Héraclée contient les matières suivantes :

Carbone.	81.51
Hydrogène	4.99
Azote.	0.51
Soufre.	0.04
Oxygène	8.70
Cendres.	4.25
	<u>100.00</u>

Ce charbon vaudrait ceux de Cardiff et serait de qualité supérieure à ceux de Newport.

Sa puissance calorique par échauffement de l'eau est de 6.696.

La production qui était, il y a quelques années de 4000 tonnes par an est aujourd'hui de 850 à 900 tonnes par jour. Le prix de la tonne est de 21 à 22 francs.

Les mines d'Héraclée ont été longtemps exploitées par des propriétaires qui vendaient le charbon au Gouvernement à un prix convenu. La concession plusieurs fois demandée par des groupes financiers a été accordée en 1899 à une Société française fondée à Lyon, au capital de 3.500.000 francs. En dehors du champ d'action qui lui est attribué le long du littoral, la Société peut continuer l'exploitation jusque dans l'intérieur, et déjà elle a commencé pour cette exploitation tout un système de voies ferrées, dont quelques-unes sont assez éloignées de la côte.

Les charbons vendus pour le besoin des usines ou des bateaux à vapeur sont débarrassés de leurs schistes et pierres au moyen du criblage à la main. Les petits morceaux sont transportés aux usines de Zongouldak, où un grand lavoir mécanique a été construit. D'après leur qualité, ces morceaux servent à la fabrication du coke, comme charbons de forge et à la fabrication du gaz d'éclairage. Le coke est vendu à Marseille, à Trieste et à diverses mines de Turquie d'Asie. Le charbon pour gaz d'éclairage trouve un débouché à Athènes, Salonique, Smyrne, Alexandrie, Trieste, Odessa, etc.

Le port de Zongouldak, aménagé par la Société, peut embarquer par jour jusqu'à 2000 tonnes. On peut charger par tous les temps.

Les mines d'Héraclée ne sont pas les seules qui soient exploitées en Turquie d'Asie, mais ce sont les plus importantes. A Sochia, près de Scalanova, MM. Andrews et Forbes, sujets anglais, tirent chaque année pour leurs propres fabriques 50.000 tonnes d'une mine dont ils sont concessionnaires. Dans le caza de Soma (vil. de Smyrne), se trouve une mine qui alimente les usines environ-

nantes. Sont également exploitées, sans qu'on doive faire état de cette exploitation, les mines de Seuyud (Brousse) et de Milas (Smyrne).

Les autres mines ne sont pas exploitées. Nous citerons celles de Kirkagadj et Torbali (Smyrne) concédées l'une à la Compagnie Smyrne-Cassaba, l'autre à deux sujets français; Cavadjak, concédée à des Ottomans, Pergame, Nazilli, Mentéché, toutes dans le vilayet de Smyrne; celles de Biledjik et de Denek Maden (Angora), cédées à des Allemands; Panderma (Brousse), Sivan, Atché-Tchaï, Bach-Alé et Tchouk (Van); Djebel Hamrim (Bagdad).

On trouve encore des traces de lignite ou de houille dans certaines îles de l'Archipel, dans les vilayets de Bitlis, d'Erzeroum, de Sivas, de Trébizonde, de Mamourel-ul-Azis (Palou et Tchimich-Kézek) de Diarbékir, de Koniah et de Mossoul. Les gisements d'Erzeroum et de Koniah pourraient, dit-on, être d'une certaine importance. Les Allemands, en construisant la ligne d'Anatolie, se sont livrés à certaines études qui sont restées secrètes. (*Verney*, 410.) Mais toutes les demandes de concession de mines en ces régions ont été refusées par le gouvernement.

La Syrie renferme d'importants gisements de houille ou de lignite. La houille se trouverait à Payas, au fond du golfe d'Alexandrette, et dans le Hauran. La lignite se trouve à l'Est de Saïda, en un filon à cassure sèche qui part d'El-Merah, passe à Aïn-Tadjoura et s'étend jusqu'à Zehelta, sur une épaisseur de 0 m. 50 à 1 m. 60. Un autre gisement se trouve à Haïtoura dans le Liban; le bassin de cette mine est assez riche pour permettre l'extraction de 10.000 tonnes par an; mais, en raison de la difficulté des communications, il n'en est extrait que 500 tonnes. La méthode d'extraction employée est la tranchée; les frais d'exploitation ne dépass-

sent pas 1 fr. 50 la tonne. Il faudra plus tard ouvrir des galeries souterraines. Du temps de l'occupation égyptienne (1835-1838), deux Anglais avaient exploité pour le compte de Méhémet-Ali des gisements de lignite et diverses autres mines dans la vallée du Nahr Beyrout. Ces mines donnaient un rendement de 100 quintaux par jour.

Le *pétrole* est en sources abondantes dans la région de Mossoul à Chergatch, à Baba-Gourgour et à Touz-Kourmalé. Il s'en trouve encore dans le vilayet de Bagdad, où les sources de Hitt, sur l'Euphrate, sont recueillies dans de grands bassins que l'on transporte à Bagdad.

III. Métaux.

Le commerce des métaux avec la France n'a pas été inférieur en 1900 à 3.916.000 francs. Voici les subdivisions principales :

Plomb argentifère	1.262.500 francs.
Cuivre pur	99.000 —
Cuivre en limailles	731.900 —
Etain et zinc	77.000 —
Antimoine	2.250 —
Manganèse	824.200 —
Borax	465.000 —
Minerais divers	436.400 —
Ferrailles.	16.700 —

1^o Plomb argentifère.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	17.637	743.1	16.522	726.4
1897	13.206	607.6	12.866	591.8
1898	17.549	807.2	8.812	405.3
1899	19.391	»	19.390	1.085.8
1900. 60 fr. le kg.	21.339	1.280.0	21.042	1.263.0

Export. par navires français. . .	16.754 quintaux.
— — étrangers . .	4.585 —

L'exportation du plomb non argentifère à destination de la France a été seulement de 208 quintaux valant 9.900 francs.

La Turquie produit et exploite du plomb argentifère ; mais ce minerai n'est pas traité dans le pays, parce qu'il contient trop d'antimoine et d'arsenic, et qu'il est trop cassant. Pour les mines éloignées de la côte, le manque de route et les frais de transport du charbon créent une autre difficulté.

Un ingénieur russe, M. Tchichatcheff évalue à 730.000 kilogrammes la quantité de minerai qui pourrait être extraite chaque année, si les mines actuelles étaient toutes exploitées, mais on en compte seulement trois ou quatre où l'on travaille d'une façon plus ou moins régulière.

Dans le vilayet de Brousse, nous trouvons celles de Hodja-Gumuch, sises à Balia, sandjak de Karassi. Cette mine concédée primitivement à un nommé M. Risser fut transférée par lui à la Société hellène des mines du Laurium, qui la céda à son tour à une Compagnie Ottomane. La mine de Hodja-Gumuch est exploitée depuis 1882. Elle a produit en 1899, 62.417 tonnes de minerai, contenant 40 à 50 pour 100 de plomb, et 1.800 à 2.500 grammes d'argent par tonne, estimée en moyenne à une valeur de 275 à 345 francs. Les puits vont jusqu'à 120, 140 et même 180 mètres de profondeur. Cette mine est reliée au port d'Adramit, par où s'expédie le minerai.

La mine paie au gouvernement une redevance de 3 % de la valeur du minerai à l'extraction et de 1 % à l'exportation. (V. V. Cuinet, IV, 17.)

Les mines de Bulgar-Dagh, dans le Taurus, à 60 kilomètres au nord de Nigdé, ne paraissent pas moins riches que les précédentes. Elles ont été découvertes en 1825 par Apostol Oglou et bientôt après exploitées par

le Gouvernement. On en retira longtemps 6 à 700 kilogrammes d'argent et environ 70.000 kilogrammes de plomb; avec une meilleure exploitation, on finit par obtenir 1875 kilogrammes d'argent et 250 000 kilogrammes de plomb, et même une certaine quantité d'or : 12 kg. 500. Le revenu net était de 450.000 francs.

Cette situation dura jusqu'en 1878. Depuis ce temps, la mine n'est exploitée que d'une façon intermittente. Le gouvernement l'a concédée en 1888 à M. Coranio, banquier à Constantinople, qui ne l'a pas exploitée.

Dans le vilayet de Sivas, les mines de « Lidjassi » entre Kerassunde et Kara-Hissar pourraient procurer de beaux bénéfices s'il était possible d'extraire le minerai à la dynamite et de le traiter sur place, mais la dynamite est proscrite en Turquie et les frais de transport du charbon sont trop élevés; la Société concessionnaire qui avait installé une fonderie, a dû l'abandonner. Ces mines appartiennent à une Société anglaise : l'*Asia Minor Mining Co.*; en 1891, elles ont produit 16.634 tonnes de minerai brut et 1.039 tonnes de plomb argentifère; en 1895, la production est tombée à 700 tonnes de minerai et 500 de plomb argentifère. On se contente aujourd'hui de laver le minerai avant de l'exporter. (*Verney*, p. 415.)

Les mines de Gumuch-Hané, au nombre de 37, dans le vilayet de Trébizonde, ne sont exploitées que d'une façon intermittente. Elles appartiennent à l'Etat et donnent, au moment de l'exploitation, 40 à 60 pour 100 de minerai brut et de 1 à 5 grammes d'argent par kilogramme de plomb. Elles contiennent même un peu d'or. Ces mines descendent à une profondeur de 80 mètres.

En dehors des mines productives, nous pouvons considérer comme valeurs d'attente et d'espérance :

Les mines de Tchal-Dagh (*Trébizonde*); Amasia et Gamlé Bel (*Sivas*); — Balikesser, Armoudjé, Gunchelar,

Kinizlar et Ghemlek (*Brousse*); — Tchiftililk, Calourdje et Kara-Sou (*Ismidt*); — Lampsaque (*Bigha*); — Kinitaré (*Smyrne*); — Rhodes, Samos, Imbros et Chio (*Archipel*); — Elmadagh, Akdagh, Dcnck-Maden et Kircheïr (*Angora*), appartenant pour la plupart à des Sociétés anglaises ; — Kosan-Dagh (*Adana*).

Les mines de Keban-Maden (*Mamourel-ul-Azis*), jadis exploitées par le gouvernement sont abandonnées depuis 1876. Le village qui s'était formé autour de ces mines et qui comprenait 3.000 maisons, n'est plus qu'un amas de ruines où il subsiste à peine 300 habitations. Les bâtisses et fourneaux et jusqu'aux galeries de la mine, tout s'est effondré.

2^o Cuivre.

1900. 180 fr. le quint. 5.921 q. 1.066.0 fr. 550 q. 99.0 fr.

Exporté entièrement par navires français.

Limailles et débris de vieux ouvrages.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1897	12.527	1.503.0	1.780	214.0
1898	6.286	817.0	1.537	200.0
1899	9.754	»	4.362	567.0
1900, 130 fr. le q.	12.182	1.584.0	5.625	732.0

Export. par navires français. . 11.688 quintaux.

— — étrangers . 395 —

— par terre 99 —

Ouvrages en cuivre pur et allié.

1900. . . 308 quint. 134.300 fr. 35 quint. 42.500 fr.

DÉTAIL

	le kg. fr.	quint.	fr.	quint.	fr.
Chaudronnerie . . .	2	5	2.1	2	9
Objets d'ornements .	16,50	30	50.1	23	38.4
Autres ouvrages . .	3	273	82.0	10	3.1
Artic. de lampisterie	7	»	»	»	»

Les seules mines de cuivre en exploitation se trouvent dans le vilayet de Diarbékir. Elles sont au nombre de deux : les mines d'Arghana-Maden et de Palou. La première est exploitée directement par l'Etat et la seconde appartient à des particuliers.

La mine d'Arghana, sur la rive droite du Tigre, a été découverte en l'an 1096 de notre ère ; on ignore à quelle époque l'exploitation a commencé. Les gisements connus occupent aujourd'hui une superficie de 12.000 mètres carrés. L'Etat en laisse, sous sa surveillance, l'exploitation aux habitants, à la condition que le minerai lui soit vendu à un prix déterminé. Le cuivre obtenu est transporté soit à Samsoun, soit à Alexandrette, moyennant un prix de transport de 15 à 22 francs le quintal métrique. Lorsqu'il sort par la mer Noire, il passe par Tokat, où il est affiné et prend le nom de cuivre de Tokat, sous lequel il est connu sur les marchés d'Occident. A Marseille, on cote le Tokat en plaques 175 francs. Mais ce sont surtout Berlin et Trieste qui achètent le cuivre d'Arghana.

La teneur du minerai d'Arghana est de 30 pour 100 de cuivre, 40 pour 100 de fonte, 30 pour 100 de soufre.

Le nombre des ouvriers occupés aux mines est d'environ 600, la plupart grecs, kurdes ou arméniens ; ils touchent un salaire moyen de 3 fr. 25 à 4 fr. 50 par jour. Le travail est dur et l'exploitation devient de plus en plus difficile par la pénurie des combustibles nécessaires au grillage du minerai. Il y a quatre ans, on pouvait encore trouver du bois à 15 kilomètres d'Arghana ; aujourd'hui, il faut aller le chercher à 50 kilomètres.

La mine dite de Palou se trouve à 17 kilomètres de cette ville au village de Klochin. Le minerai est de qualité inférieure à celui d'Arghana. La mine est donnée à ferme moyennant 5 % de son revenu but.

L'exportation du vilayet de Diarbékir a été en 1899

de 6.220.500 kilogrammes d'une valeur de 6 469.328 fr.
(*M. O. C.*, 4 avril 1901.)

L'industrie du vieux cuivre est moins importante. Elle provient en majeure partie de la destruction d'appareils condamnés ou hors d'usage.

Le vieux cuivre est à Constantinople, l'objet d'une vente assez importante. Elle se chiffre pour l'année 1900 par un chiffre de 286.000 kilos, dont :

40 à 50 tonnes de vieux cuivre non étamé et 150 à 200 tonnes de vieux cuivre étamé. (*B. C. C.*, 1901, I, 204.)

L'expédition se fait en barils.

Cet article était autrefois dirigé sur France et sur l'Angleterre. Il va aujourd'hui de préférence en Allemagne.

Dans le Levant, Alexandrette a exporté en 1899 pour 1.800.000 francs de cuivre et de vieux cuivre, dont 108.000 à destination de la France, le reste pour l'Angleterre. (*B. C. C.*, 1901, I, 869.)

3° Etain et zinc.

Le zinc et l'étain ne donnent lieu qu'à un chiffre d'affaire très restreint.

En 1900, il a été importé de Turquie en France 2.650 francs d'étain en saumon, barres ou plaques et 13.600 francs de limaille et débris de vieux ouvrages en étain : au total 26.200 francs.

Des mines d'étain se trouvent à Eski-Chéïr, vilayet de Brousse.

L'exportation du zinc s'est élevée à 51.000 francs dont 19.000 francs de minerai et 31.000 francs de limaille.

Le zinc se trouve à Yartchim et à Kirazli-Yaila (vil. de Brousse), à Samos et dans l'île de Chio. Dans cette dernière île, les mines dites de Cumbia ont été concédées

à une Société internationale, qui s'est constituée au capital de 2 millions de francs, en 2.000 actions de 100 francs.

4° Borate de chaux.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	11.023	496.0	11.023	496.0
1897	38.159	763.1	38.159	763.1
1898	32.823	492.3	32.823	492.3
1899	56.317	»	56.317	844.7
1900 0.15 le k.	31.004	465.0	31.004	465.0

Export. par navires français. . . 13.004 quintaux.

— — étrangers . . 18.000 —

Borax brut.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1900 0.40 le k.	54	2.100	54	2.100

Exporté par terre.

Les premières mines de borax exploitées en Turquie sont celles de Karassi (vilayet de Brousse), concédées en 1866 à l'un de nos compatriotes M. Desmazes, ancien employé de la Société des Phares ottomans. M. Desmazes ne tarda pas à céder ses droits à une compagnie franco-anglaise, où toutefois l'élément anglais domina, la *Borax Co.* De nouvelles mines ayant été découvertes dans la même région à Demir Kapou et Sultan Tchaïr, elles furent concédées au maréchal Fuad Pacha, qui les rétrocéda en 1889 à deux de nos compatriotes lyonnais, MM. Vial et Pradel. Ceux-ci fondèrent pour l'exploitation une Société qui prit le nom de *Société lyonnaise des mines de Borax.*

L'exploitation, intelligemment dirigée, produisit d'heureux résultats, mais la concurrence des deux Sociétés asiatiques et celle plus dangereuse encore de nombreuses Sociétés américaines firent baisser les prix à un chiffre à peine rémunérateur. Après s'être fait la guerre, toutes

ces Sociétés prirent, en 1899, le parti de s'unir en une seule et immense Société, défiant toute concurrence, qui prit le titre de *Borax Consolidated limited*, au capital de 35 millions de francs. Cette Société a son siège à Londres et le Conseil d'administration est exclusivement anglais ou américain. Les usines françaises, installées à Maisons-Laffitte et à Lyon, ont conservé leur direction nationale.

En dehors des trois mines d'Asie Mineure, la *Borax Consolidated* comprend quatorze mines en Amérique et au Chili. M. Francis Laur, dans un livre sur les Accaparements, a exposé la constitution de cette Société gigantesque, qui s'inspire des *trusts* américains. Sans prendre parti dans le débat, nous nous bornons à constater qu'après la formation de la *Consolidated*, le prix du borax a remonté de 25 pour 100.

L'exportation annuelle des mines de borax d'Asie Mineure est d'environ 10.000 tonnes, qui se répartissent entre l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Suisse et la Russie. La part seule de la France est de 4000 à 4500 tonnes. Le prix de la tonne est de 250 à 275 francs.

Ses minerais sont expédiés à Marseille ou au Havre, après avoir acquitté un droit de sortie d'environ 40 francs par tonne. Le borax brut est exempt de droit à son entrée en France.

La *Consolidated* possède, en France, deux usines qui travaillent le borax, l'une à Maisons-Laffitte et l'autre à Lyon. Elle fournit du minerai à une troisième, l'usine Maletta, de Rouen. L'usine de Maisons-Laffitte reçoit chaque année environ 2500 tonnes, celle de Lyon 1000 à 1200 et celle de Rouen 6 à 800.

Les usines étrangères sont celles de San-Francisco et Bayonne, aux États-Unis ; Belvédère, Connah's quay, Kidsgrove et Tunstall, en Angleterre et Vienne, en Autriche,

Le borax sert à plusieurs usages. Sa principale application est de servir de fondant pour tout ce qui est émailage, soit dans la fabrication des fers et fontes émaillés, soit dans l'industrie céramique. On connaît l'usage de l'acide borique en pharmacie. Enfin, le borax est employé pour la blanchisserie du linge.

Bien que la *Consolidated* soit, par la composition de son Conseil, une Société exclusivement anglo-américaine, les intérêts français qu'elle englobe y sont encore suffisamment nombreux et distincts pour que l'on puisse continuer à revendiquer pour notre pays les seuls intérêts miniers que nous possédions réellement en Turquie d'Asie.

On rencontre encore du borax dans le каза de Gunan (vilayet de Brousse), le mutessarifik de Bigha et les vilayets de Van et d'Erzeroum; mais aucune de ces mines n'est exploitée. On en ignore l'importance.

5° Autres minerais.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	26.644	319.7	25.633	307.6
1897	34.385	460.7	31.602	409.0
1898	56.927	786.6	53.968	677.1
1899	113.611	»	108.238	1.327.7
1900	108.223	1.309.0	105.197	1.263.0

DÉTAIL EN 1900

Minerais de plomb . .	22	»	130	2.9	»	»
— d'antimoine .	0.15	3.046	45.6	150	2.3	
— de manganèse	12.9	68.683	824.2	68.683	824.2	
— non dénom-						
més	12.9	36.364	436.4	36.364	436.4	
Export. par navires français .			34.211	quintaux.		
— — étrangers			69.420	—		
— par terre			4.592	—		

L'or, ce roi des minerais, existerait près de Smyrne, à Beynam (Angora), près de Mossoul et à Astyra (Bigha). En 1889, une Société anglaise s'est constituée au capital de 4.500.000 francs pour exploiter les mines d'Astyra.

Le fer paraît exister en grande quantité dans le Liban, et il est de bonne qualité. Les minerais se trouvent sur les flancs du Djebel-Akra, dans la vallée du Nahr-el-Kelb, près du village de Mérrouba, où il y a une exploitation rudimentaire, à Beit-Chebab, où fonctionne une modeste fonderie, près d'Hasbeya, à Adjiloun dans le Hauran, enfin dans le vilayet d'Alep, à Zeïtoun, où deux mines sont exploitées. Le vilayet de Trébizonde renferme dix mines qui ne sont pas exploitées. Divers gisements ferrugineux sont épars dans les vilayets d'Erzeroum, Van, Adana, à Samos et à Karpathos.

L'ambre noir se trouve dans le caza de Saïda, sur le versant du Djebel-Niha, près d'Haïtoura.

On a découvert de l'arsenic à Mersellé et Dalaïlar (Smyrne), à Galbaché (Koniah), et près de Mossoul et de Sivas.

L'écume de mer existe à Kutahia et à Eski-Chéïr.

Du granit de belle qualité se trouve à Erdek (Brousse).

Le marbre jaune se rencontre dans le caza de Safed (Syrie), le marbre rouge à Douma, près de Damas; le marbre rose, jaune et noir dans tout le vilayet d'Alep. En Anatolie, le marbre se trouve dans l'Archipel (Samos, Imbros, Chio et Karpathos), à Erdek et sur les bords de la mer de Marmara, la *mer de marbre*.

Certaines pierres précieuses comme l'agate et le saphir existent en Palestine; la turquoise se trouve près du mont Sinäi.

CHAPITRE VII

OBJETS FABRIQUÉS

Parfums. — Orfèvrerie. — Livres et papiers. — Vêtements confectionnés. — Tabletterie. — Tartrates. — Machines. — Colis postaux.

La Turquie n'est pas un pays industriel. A part la fabrication des tapis, de quelques soieries et de certains tissus de laine ou de coton, les Levantins n'exercent leur talent que dans la sellerie, les carreaux de faïence commune, les incrustations sur bois ou terre cuite, et la fabrication d'armes et d'objets en cuivre. Ils se distinguent par l'art d'unir et de marier les couleurs, et là on peut dire qu'ils sont passés maîtres. Leurs dessins, variés à l'infini, suivent tous les caprices de l'imagination. Aucune loi d'école ne règle les conceptions ni ne préside à l'exécution des objets.

Si l'on suit la classification établie par l'Administration des douanes, les principaux objets fabriqués introduits en France auraient atteint, en 1900, une valeur de 10.290.000 francs, dont :

	fr.
Parfumerie.	7.000
Albumine	547.000
Tissus de coton et dentelles.	5.990.000
Tissus de laine et tapis	1.123.000
Tissus de soie	2.104.000
Vêtements confectionnés	26.000

	fr.
Livres et papier	7.000
Peaux et pelleteries ouvrées	174.000
Bijouterie et ouvrages en métaux	20.000
Ouvrages en cuivre.	425.000
Meubles	30.000
Embarcations	22.000
Tabletterie.	107.000
Objets de collection hors commerce	33.000
Lie et tartrate de potasse	150.000
Colis postaux.	16.000

Nous avons vu plus haut, à la description des matières premières, quelle avait été l'importance de l'industrie et du commerce des divers tissus, des peaux, de l'albumine et des ouvrages en cuivre; nous allons compléter, par quelques indications sommaires, la description des autres articles.

Parfums. — Commençons par les parfums. L'Orient est à vrai dire leur pays d'origine. On en trouve la mention dans les plus anciens récits bibliques. La reine de Saba en apportait à Salomon et les rois mages en faisaient hommage au Seigneur naissant.

Les parfums d'Orient sont presque toujours employés à l'état naturel. Les plus usités sont :

L'encens, dont on fait un très grand usage dans les cérémonies religieuses ;

La pastille odoriférante, faite avec du bois d'aloès, du bois de santal et de l'oliban. Le tout est réduit en poudre, mis en pâte, puis solidifié à l'aide d'une résine. Ces pastilles sont d'une vente très commune en Occident, où elles sont connues sous le nom de pastilles du Sérail. On les contrefait souvent ;

Le patchouli pour le mouchoir ;

Le bois d'aloès, qui répand une odeur fort agréable lorsqu'on le brûle dans les appartements ;

Le *galouk*, pommade à base d'essence de roses ;

Le *rastic*, pâte plus ou moins liquide, qui sert à teindre les cheveux et la barbe en noir, blond ou châtain ;

Le *sourmak*, poudre assez adhérente, qui donne aux cils du brillant et du velouté.

Enfin, le blanc pour la figure, beaucoup plus gras que celui qui est composé en Occident.

Orfèvrerie. — Sur les 29.300 francs qui constituent exactement les articles d'orfèvrerie et de bijouterie exportés en France en 1900 :

8000 francs représentent l'orfèvrerie d'argent,		
1100	—	— la bijouterie d'or ou de platine,
2100	—	— la bijouterie d'argent,
7200	—	— le plaqué et l'orfèvrerie argentée,
900	—	— des objets divers.

La bijouterie d'Orient a un caractère tout particulier par la forme et la nature de ses dessins. Une de ses spécialités est le *repoussé de Damas* qui présente un réel caractère artistique.

Le repoussé de Damas s'obtient à l'aide d'une sorte d'asphalte, fondue dans un récipient, puis coulée avec une certaine épaisseur sur une planchette en bois. Lorsque le refroidissement commence, on recouvre la pâte d'une mince plaque de cuivre ou d'argent alliée d'étain et l'on commence à travailler. D'ordinaire, l'artiste — ce mot n'est pas exagéré — n'exécute pas son dessin d'après une idée préconçue ni un motif déterminé ; il suit les caprices de son imagination ou de son rêve, et peu à peu, sous les coups du marteau qui creusent le métal en faisant céder le mastic, on voit apparaître des oiseaux fantastiques, des jardins, des fleurs, des personnages de fantaisie.

On exécute en repoussé des vases, plateaux, chandeliers, candélabres et surtout des lampes de mosquée qui, dans leurs proportions réduites, représentent avec beaucoup d'art tout un monument en miniature.

Livres et papiers. — La liberté de la presse n'existe pas en Turquie. Aussi, le commerce de la librairie manque-t-il absolument. Les quelques ouvrages que nous envoie l'Orient sont des journaux officiels ou des publications commerciales en diverses langues, qui ne contiennent aucune appréciation sur l'état politique de l'Empire.

En 1900, les ouvrages en langue française ont donné lieu à une exportation de 8.300 francs au commerce général et 5.300 au commerce spécial. Parmi ces ouvrages, les *Bulletins de la Chambre de commerce française de Constantinople*, publiés à 1600 exemplaires par mois tiennent une place prépondérante.

Les livres en langues étrangères se sont élevés à 19.500 francs, dont 600 seulement à notre commerce spécial.

Enregistrons, pour compléter ces indications, 700 fr. de gravures et photographies.

Vêtements confectionnés. — Les vêtements confectionnés se sont subdivisés en vêtements pour femmes, 12.200 francs ; vêtements pour hommes 1500 et articles divers 12.200. L'ensemble représente un poids de 15 quintaux.

Au commerce général, les mêmes articles ont atteint une valeur de 37.000 francs.

On comprend sans peine que nos achats soient si restreints. Si l'introduction des modes européennes se généralise en Orient, personne en Occident ne voudrait s'aviser d'introduire les modes orientales.

Tabletterie et bimbeloterie. — Les innombrables articles qui se réfèrent à la bimbeloterie et à la tabletterie se vendent beaucoup mieux. Le chiffre moyen de nos achats dépasse 100.000 francs.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896.	206	496.2	32	123.3
1897.	182	466.5	45	191.4
1898.	105	357.5	22	106.5
1899.	120	»	18	79.2
1900.	328	621.0	22	108.0

DÉTAIL EN 1900

	fr. le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
<i>Tabletterie d'ambre, nacre ou</i>					
écaille.	80 »	40	343.4	12	96.5
Tabletterie d'autres matières.	10 »	212	216.5	3	3.6
<i>Bimbeloterie :</i>					
Jeux et jouets	6 »	21	12.5	»	2
Autres objets.	10 »	40	40.0	7	7.2
<i>Boutons</i>	5.40	15	8.1		
Export. par navires français . .		309	quintaux.		
— — — étrangers .		1	—		
— par terre.		18	—		

L'ambre, qui alimente une partie de ce trafic, vient d'Allemagne, où il s'achète de 40 à 50 francs le kilogramme. Il est travaillé par des tourneurs très habiles, qui lui donnent les formes les plus diverses. Dans ses applications, il est employé comme fume-cigarettes, et s'adapte à l'extrémité des *narghilés* et des *tchibouks*. Pour qu'il soit beau, l'ambre doit être un peu pâle, très fin et sans tache.

Parmi les objets de bimbeloterie figurent les chapelets, dont les plus connus sont ceux de Jérusalem, qui ont trois fois trente trois grains, c'est-à-dire trois fois l'âge du Christ. Mais, en Orient, le chapelet n'est pas nécessairement un objet de piété ; on l'emploie aussi comme ornement, comme jouet, et il devient un passe-temps. Au lieu d'être reliés les uns aux autres par un fil de métal, les grains glissent librement dans un fil de soie ou de cuir.

Les grains des chapelets orientaux sont en ivoire, os,

ébène, buis, ambre, etc. On leur donne les coloris les plus variés avec l'acétate de cuivre, l'indigo, le rocôu, la garance, l'orcanète, la noix de galle, le sulfate de fer. Il existe encore des chapelets en verre et en perle.

Tartres. — Les tartres ont donné lieu depuis 1896 (1898 excepté) au mouvement d'affaires suivant :

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	1.258	98.4	1.235	97.8
1897	1.464	144.0	1.463	144.0
1899	571	58.7	571	58.7
1900	1.486	150.6	1.437	150.6

DÉTAIL EN 1900

	fr. le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Lie de vin	0,25	505	11.8	473	11.8
Tartre brut.	1,40	806	112.9	807	112.9
Cristaux de tartre	1,65	175	25.9	157	25.9

Export. par navires français . . 1.324 quintaux.

— — turcs. . . 11 —

— — étrangers. . 171 —

On désigne sous le nom de tartres les substances qui se rencontrent à l'état de dépôt dans les tonneaux qui ont contenu du vin ; on en trouve encore dans la lie de vin.

Le tartre sert de matière première dans la fabrication de l'acide tartrique. On le purifie en le dissolvant dans l'eau bouillante ; par suite de cette dissolution, la matière colorante du vin se précipite et l'on obtient des matières connues dans le commerce sous le nom de cristaux de tartre ou crème de tartre.

L'acide tartrique est employé pour la vinification.

Il est naturel que la Turquie, qui produit environ 1 million d'hectolitres de vin, exporte une certaine quantité de tartres.

Machines. — Nous devons signaler, en raison de leur

importance au commerce général, le mouvement d'affaires qui s'est effectué en 1900 sur les machines, mécaniques et outils. Nos bateaux en ont importé 1185 quintaux, valant 343.000 francs, dont 4 quintaux à peine valant 600 francs, sont restés en notre pays. Nous donnons ci-dessous le détail de ces opérations :

	fr. le kil.	quint.	fr.		
Machines hydrauliques, pompes et ventilateurs.	1 »	1	1	»	»
Métiers à dentelles.	2.25	1	2	»	»
Machines pour l'agriculture.	1.05	2	2	»	»
Machines à coudre	2.60	84	21.8	2	2
Mécanique générale	1 »	35	3.5	1	1
Pièces détachées en fer ou en					
acier forgés.	1 »	401	40.1	»	»
Pièces détachées en cuivre.	4.20	660	277.2	1	»
Autres	»	1	3	1	3

Colis postaux. — Les colis postaux venant de Turquie, et introduits en France pour le transit seulement, se sont élevés à 38 quintaux représentant une valeur de 15.800 francs.

Les colis postaux introduits en France pour la consommation se sont élevés à 65 quintaux, d'une valeur de 16.400 francs. Ces colis, n'ayant pas le caractère d'opérations commerciales, ne doivent pas dépasser le poids de 5 kilogrammes. On fait rentrer dans cette catégorie les colis adressés en exemption de droits et ceux qui ne donnent pas ouverture à un droit supérieur à 3 francs. (*Déc. minist. du 19 mai 1899.*)

TROISIÈME PARTIE



IMPORTATIONS

DE FRANCE EN TURQUIE

CHAPITRE PREMIER .

LES ŒUFS DE VERS A SOIE, SOIES ET SOIERIES

Il semble que la Turquie, qui produit à elle seule deux fois et demie plus de soie que la France et qui a d'importantes fabriques de soieries indigènes à Damas, Homs, Hama et Alep, devrait pouvoir se passer de l'importation étrangère, aussi bien en soies qu'en soieries. Il n'en est rien. Une partie des cocons ou des soies qu'elle exporte lui revient sous forme de soie grège ou de déchets de soie. Une autre partie lui arrive de Chine ou du Japon, soit directement, soit après avoir traversé les marchés d'Europe.

Le motif en est fort simple. Dans le Levant, l'industrie de la soie s'arrête à la filature; or, les fils simples ne suffisent pas à toutes les étoffes. Il est certains tissus qui ne peuvent se fabriquer qu'avec des fils retors qui ont passé au moulinage. Il en est d'autres moins résistants ou moins luxueux, pour lesquels on se contente de fils de bourre de soie. Ces fils, la Turquie ne les travaille pas, et c'est pourquoi l'Europe lui envoie chaque année plus d'un million de francs de soie grège ou de déchets de soie filés.

L'importation des soies d'extrême Orient se justifie par leur bon marché. Même après leur entrée en Turquie, certaines d'entre elles coûtent moins cher que les soies levantines proprement dites.

Quant à l'introduction des soieries d'Europe, elle

s'explique par d'autres motifs. Les soieries indigènes ont un cachet spécial qui les destine presque exclusivement à la population musulmane ; or, sur les côtes et dans les principaux ports, la population où les Grecs dominent très souvent, a d'autres besoins. Elle a été touchée par la civilisation européenne, qui a apporté avec elle ses goûts et ses produits, et elle aime mieux les soieries d'Occident, dont l'importation annuelle dans tout l'Empire s'élève à environ 15 millions de francs.

Avant d'aborder l'étude de ce double commerce, nous dirons quelques mots des graines ou œufs de vers à soie, qui en sont le germe et la cause première.

I. Œufs de vers à soie.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	49	1.166.5	49	1.166.5
1897	68	1.607.7	68	1.606.9
1898	70	1.650.9	70	1.649.9
1899	219	»	65	1.540.1
1900 . . . 235 fr. le kilogr.	335	2.064.6	101	2.365.0

Tous importés par navires français.

On a vu, dans une autre partie de cet ouvrage que, si la région de Brousse est parvenue à produire, en quantité et en qualité, les graines nécessaires à sa consommation, si même elle préfère ces graines à toutes celles qui pourraient lui venir de l'étranger, la Syrie, qui ne fait pas de grainage, continue à s'approvisionner au dehors. Elle demande peu à l'Italie ou à Brousse et beaucoup à la France. Nos départements du Midi, le Var notamment, trouvent là un élément de trafic fort important.

L'élevage du ver à soie est leur principal souci. Très récemment, en septembre 1899, le Syndicat des producteurs de graines du département du Var a élaboré, en

même temps que des conseils pratiques excellents, un règlement qui est imposé à tous les éleveurs. Disposition du local, choix de la graine, incubation, éclosion, nourriture, espacement, aération, montée, maladies, isolement, délitage, soins aux cocons, soins aux feuilles de mûrier, tout a été étudié avec sobriété et précision. (*B. C. C.*, 1900, I, 434.)

On a voulu, par ces dispositions, tout à la fois augmenter la production nationale, en évitant les déchets, et conserver le marché extérieur, en empêchant la vente de graines de mauvaise qualité. Dans la concurrence que nous devons subir, les ventes plus lucratives qu'intelligentes, peuvent nous fermer le marché lui-même.

Les graines de France sont vendues en Orient en boîtes de 25 grammes; le prix varie entre 2 fr. 50 et 6 francs la boîte, suivant les années et les marques. Adoptons le prix moyen de 3 francs, les cours supérieurs sont rarement atteints.

1 gramme de graines peut donner 3 kilogrammes de cocons, comme il est arrivé dans la région de Caïffa en 1900; le kilogramme de cocons étant à son tour vendu 3 fr. 75. (*B. C. C.*, 1900, II, 568.) Mais ce sont des chiffres exceptionnels; il faut compter une moyenne de 1 kilogramme à 1 kg. 500 par gramme de semences.

Les exportations de France pour la Turquie se sont élevées (poids net) :

En 1897 à	6.838	kil.	sur une exportation totale de	18.400	kilos.
1898 à	7.021	—	—	—	19.348 —
1899 à	6.554	—	—	—	18.228 —
1900 à	19.062	—	—	—	29.643 —

En d'autres termes, la Turquie reçoit un peu plus du tiers de notre exportation¹.

¹ Les 18.228 kilogrammes de 1899 représentent 729.120 onces. Si l'on y ajoute 183.000 onces, qui ont été mises à l'incubation, nous obtenons

II. Soies.

Le commerce des soies entre l'Europe et l'Empire ottoman s'est élevé, en 1899, à 1.331.898 francs, dont :

527.545 pour la France,	193.075 pour l'Angleterre,
409.000 pour l'Italie,	138.750 pour l'Allemagne,
309.750 pour l'Autriche,	53.778 pour la Suisse.

En recherchant les importations françaises jusqu'en 1896, et en les suivant jusqu'en 1900, nous obtenons respectivement les chiffres suivants : 1896, 416.520 fr. ; — 1897, 681.744 fr. ; — 1898, 615.711 fr. ; — en 1899, 527.545 fr. et en 1900, à 823.300 francs.

Presque toutes ces marchandises s'en vont en Syrie, par les ports d'Alexandrette et de Beyrouth, à destination d'Alep et de Damas. C'est ainsi que le seul port d'Alexandrette a reçu, en 1899, pour 686.250 francs de filés et bourres de soie et, en 1900, pour 550.500 francs. Sur les chiffres de 1899, 180.000 reviennent à la France. (*B. C. C.*, 1901, mai, p. 871.)

D'après M. Verney (p. 677), Damas aurait reçu, en 1885, pour 2.202.051 francs de soie brute ; en 1890, pour 1.096.200 francs ; en 1894, pour 2.318.000 francs ; en 1896, pour 1.850.000 francs ; mais la majeure partie de cette importation est fournie par la soie japonaise.

le chiffre total de notre production en graines, qui a été de 912.000 onces.

Les 183.000 onces mises à l'incubation ont donné une récolte de 6.993.000 kilos de cocons, qui ont à leur tour donné 560.000 kilos de soie.

Si l'on convertit ces quantités en valeur, la France a vendu à la Turquie : en 1897 pour 1.606.930 francs de graines de vers à soie.

— 1898	— 1.649.935	—	—
— 1899	— 1.540.190	—	—
— 1900	— 2,364.570	—	—

Mettons en regard l'importation italienne : en 1899, elle s'est élevée à 53.000 francs pour la Turquie d'Europe et à 26.000 pour la Turquie d'Asie.

Revenons aux chiffres de 1899. Si l'on veut décomposer pour chaque pays les articles importés, on obtient les chiffres suivants :

France :

Soie et bourre de soie.	348.117 francs
Fils de bourre de soie ou fleurets	179.428 —

Italie :

Soie grège	169.000 fr., dont 20.000 pour la Turquie d'Asie.
— ouvrée	30.000 fr.
Déchets de soie filée.	190.000 fr., dont 83.000 pour la Turquie d'Asie.
Fils de soie et déchets divers	17.000 fr.

Autriche :

Soie écrue.	302.400 francs
Fleurets écrus ou blanchis	4.200 —
— teints en noir	2.100 —
Soie à coudre blanchie ou teinte	1.050 —

Angleterre :

Soie grège.	113.925 francs
Déchets de soie	79.150 —

Allemagne :

Fleurets peignés	3.750 francs
— filés simples.	107.500 —
— filés retors	1.250 —
Déchets	13.750 —
Fleurets teints	12.500 —

Suisse :

Déchets.	16.247 fr., dont 5.080 pour le Levant.
Bourre de soie moulinée	13.407 fr.
Soie et bourre de soie sur bobines	13.217 fr.
Gaze à blutoir.	12.995 fr. ¹

A part la France, dont l'importation a légèrement

¹ Ces chiffres sont ceux de l'année 1900.

augmenté, la consommation des soies européennes dans le Levant semble être stationnaire depuis six ou sept ans, mais si l'on remonte à vingt ans et même dix ans en arrière, ce commerce était beaucoup plus important. En 1880, la France a vendu à la Turquie pour fr. 4.096 116 de soie et bourre de soie, et en 1890, pour fr. 2.212.275. C'était, il est vrai, le moment où l'épidémie sévissait sur les vers à soie du Levant et où la Turquie ne trouvant plus une production suffisante pour ses fabriques indigènes, était obligée de recourir à l'étranger. La France, qui détenait en ce temps-là le monopole de la vente des soieries, détenait également celui des soies; elle approvisionnait seule les marchés du Levant.

Lorsque la maladie des vers à soie eut été enrayée et que les Levantins eurent reconstitué leurs magnaneries, notre exportation diminua. Bientôt, elle fut obligée de partager le marché avec les autres puissances. En même temps les prix baissèrent. Le kilogramme de soie, qui valait 42 fr. 68 en 1880, n'en valait plus que 38,88 en 1890 et 26,90 en 1899.

Nous nous en rapportons pour ces évaluations aux chiffres fournis par le *Tableau du commerce*. En prenant nos seules importations en soie et bourre de soie, nous obtenons les chiffres suivants :

	kil.	fr.	
1880. . . .	95.995	4.096.116	soit 42,68 le kilog.
1885. . . .	83.406	2.284.213	— 27,38 —
1890. . . .	56.892	2.212.275	— 38,88 —
1895. . . .	11.165	144.723	— 12,96 —
1899. . . .	12.938	348.117	— 26,90 —

Les importations de l'Europe réunies n'atteignent pas aujourd'hui les seules importations de la France, il y a douze ans. L'Institut séricicole de Brousse a si bien travaillé pour la prospérité générale de l'Empire ottoman, et nos industriels ont créé tellement de filatures dans le

Levant, qu'il semble impossible que l'importation européenne puisse jamais se relever sérieusement. La Turquie ne peut pas encore se passer de nos soies, comme la région de Brousse est parvenue à se passer de nos graines; mais leur usage diminue. Il faut en prendre notre parti; cette diminution du trafic européen est dans la logique; on ne lutte pas contre le développement naturel et normal d'un pays.

III. Tissus de soie.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867-1876.	»	10.446.0	»	8.942.0
1877-1886.	»	1.953.0	»	1.274.0
1887-1896.	»	6.564.0	»	5.265.0
1897	1.030	5.703.0	742	4.166.0
1898	1.015	6.143.0	798	4.913.0
1899	1.158	»	949	6.483.0
1900	1.136	7.240.0	930	5.985.0

DÉTAIL EN 1900

	le kil.	quint.	fr.	quint	fr.
Tissus de soie pure unis. .	79	» 528	4.029.8	409	3.227.9
— façonnés.	92	» 11	98.5	7	61.2
Tissus de soie mélangée					
d'or faux.	50	» 2	12.0	2	12.0
Tissus de soie mélangée					
d'autres matières :					
unis.	42	» 370	1.543.8	336	1.410.9
façonnés.	46	» 2	9.2	2	9.2
Gaze et crêpes de soie pure					
ou mélangée.	116	» 6	66.2	6	66.2
Tulle de soie	115	» 7	78.7	7	78.7
Dentelles de soie ou de					
bourre de soie	95	» 2	17.4	2	17.4
Tissus de bourre de soie					
pure.	57	» 2	12.1	2	12.1
Tissus de bourre de soie					
mélangée	57	» 5	28.4	4	20.0
Bonneterie de soie. . . .	»	»	2.5	»	2.5

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Passementerie d'or ou d'argent fin.	184 »	1	24.5	»	8.1
Passementerie d'or ou d'argent faux	37 »	5	17.3	4	14.3
Passementerie de soie pure	62.95	3	21 0	3	21.0
Passementerie de soie mélangée	41.35	»	1.4	»	1.4
Broderies à la main et à la mécanique.	235 »	»	2.5	»	7
Rubans de soie pure :					
velours	110 »	5	55.7	4	38.6
autres.	80 »	136	1.080.4	111	890.4
Rubans de soie mélangée :					
velours	53 »	1	6.1	1	5.1
autres.	52 »	25	123.3	16	84.1
Tissus de toute sorte en					
soie artificielle.	43 »	1	3.4	1	3.4
Import. par navires français .	1.009 quintaux				
— — étrangers .	125 —				
— par voie de terre. . .	2 —				

Le commerce des soieries touche à l'un des côtés les plus séduisants de la toilette féminine et, à ce titre, il intéresse tous ceux qui ne pensent pas, comme La Bruyère, qu'il suffit pour apprécier une étoffe, de l'admirer à la devanture des magasins. Nos imaginations, nourries des récits merveilleux des *Mille et une Nuits* ou des rêves peut-être décevants des harems orientaux, aiment à pénétrer dans des intérieurs discrets où, sur de riches sofas, des femmes nonchalantes parées de diamants et d'or, et habillées des étoffes les plus éclatantes, attendent un regard du maître et la faveur d'un sourire. Nous ne concevons pas la femme d'Orient sans des étoffes de soie, que rehausse l'éclat des fils d'or et d'argent.

Nous n'aurons pas le courage de demander si ces dehors auxquels le soleil prête ses effets magiques sont la manifestation suprême d'une poésie plus intime. Les mauvaises langues nous ont dit qu'il ne faut pas enlever à la

femme d'Orient le voile fin et délicat qui recouvre son visage et sa beauté. Sous la robe de satin broché, sous le corsage aux fils d'or, on pourrait trouver une chemise de toile grossière et des jupons auxquels le temps a enlevé leur fraîcheur et parfois leur propreté. L'illusion, mère de la poésie, s'évanouirait aussitôt.

La Levantine est tout le contraire de la Française. Tandis que la Parisienne consacre à sa toilette intime une dévotion toute spéciale, tandis que, pour trotter dans les rues, elle aime à montrer des dessous frais et coquets que recouvre aussitôt un costume sévère et d'une coupe irréprochable, la Levantine sacrifie tout, absolument tout, au vain désir de paraître et d'éblouir. Il en est de sa toilette comme de sa personne morale ; dans l'éducation on sacrifie l'intelligence et dans la toilette on sacrifie les dessous, c'est-à-dire tout ce qui ne paraît pas.

Mais, arrivons à des considérations plus commerciales. Le rêve féminin que nous venons d'esquisser est en train de s'évanouir. Les étoffes éclatantes s'en vont ; les brocades d'or et d'argent disparaissent. Pour la femme comme pour l'homme, le contact de l'Occident a eu pour résultat de déprécier les modes nationales au profit des usages de l'Occident. Certes, on porte toujours des étoffes damassées, d'un éclat très vif, où les fils de métal se jouent à la lumière ; mais, on ne saurait le nier, l'usage de ces étoffes diminue en même temps que leur qualité et, peu à peu, on voit se glisser dans la consommation des soieries plus ordinaires, que le goût ne relève pas. Nous comparerons volontiers ces étoffes à celles qu'arborent sur les planches nos femmes de café-concert. C'est le même mauvais goût, avec le même désir d'attirer les yeux. Il est vrai qu'en Orient le soleil et la splendeur du jour absorbent une partie de cet éclat tapageur et en atténuent les effets.

Quelques-unes de ces étoffes sont fabriquées sur place ;

nous avons vu quelles étaient les industries de Damas, Homs, Hama et Alep. Mais une grande partie vient d'Europe, qui alimente les marchés de Turquie pour 12 à 15 millions de francs.

Il y a vingt ans, presque toutes ces étoffes venaient de France. Ce commerce n'avait pas alors tout le développement qu'il a pris depuis.

En 1880, nous n'avons vendu que 734.130 francs de soieries, contre 5.985.000 francs en 1900. Mais, en 1880, les prix étaient plus rémunérateurs. Les prix de 1880 représentent, en effet, 8939 kilogrammes d'étoffes, tandis que ceux de 1900 en représentent 93.000. En d'autres termes, le kilogramme de soieries valait 82 fr. 13 en 1880; il ne vaut plus aujourd'hui que 63 fr. 10¹.

Cependant, les frais de fabrication restent sensiblement les mêmes, si parfois ils n'augmentent pas avec la cherté de la main-d'œuvre.

Aussi les marchands de soieries regrettent-ils presque tous le bon vieux temps. Alors, disent-ils, le succès était facile et dépassait même les espérances. La France, ravagée par le phylloxera, devait acheter des vins en Turquie. L'argent ne restait pas entre les mains des Turcs; épris du vain désir de paraître et peu soucieux du lendemain comme tous les Orientaux, ils achetaient pour eux-mêmes et pour leurs femmes des soieries de première qualité, qu'ils marchandaient à peine et payaient comptant. Aujourd'hui l'argent est rare; les clients ne veulent plus que de la camelote; il faut se contenter d'un très maigre bé-

¹ Exportation totale des soieries françaises en 1899.

Angleterre . .	134.827.000	Espagne . . .	10.078.000
Etats-Unis . .	53.068.000	Turquie . . .	6.482.000
Allemagne . .	22.704.000	Brésil	526.000
Suisse	8.680.000	Républ. Arg.	933.000
Italie	2.643.000	Autres pays .	27.890.000
Belgique . . .	10.509 000		<u>278.340.000</u>

(Compte rendu des Travaux de la Ch. de C. de Lyon, 1900, p. 184)

néfice sur le prix de fabrication et les paiements se font attendre. Autrefois, la France était seule et ne recherchait pas les commandes; elle se trouve aujourd'hui en compétition avec plusieurs concurrents et il faut faire à la clientèle une cour assidue.

Ces affirmations sont exactes. La reconstitution de nos vignobles eut une répercussion sur le commerce des soieries. Les Turcs vendant moins de vin voulurent des étoffes moins chères et, comme nous savons très difficilement nous plier aux circonstances, nous mîmes quelque mauvaise volonté à les satisfaire. L'Allemagne et l'Italie, qui avaient déjà entrepris la conquête du marché, profitèrent très habilement de ces dispositions pour porter un coup sensible à la vente des étoffes de prix, qui avaient eu jusqu'alors la préférence. Elles introduisirent des étoffes moins coûteuses, qui plurent aussitôt et eurent un écoulement rapide. Pour favoriser la vente, elles envoyèrent des voyageurs, accordèrent de longs crédits, se plièrent à toutes les exigences de la clientèle levantine. Nous fûmes débordés et, avant que nous ayons songé à défendre la place, nous en avons perdu une partie.

Pour continuer la lutte, il nous fallut entrer dans la voie tracée par nos concurrents et, à côté des articles de valeur, fabriquer et vendre des étoffes où le bon goût et la solidité sont souvent sacrifiés à l'apparence.

A la faveur de ces concessions, l'usage des soieries d'Occident se démocratisa et leur consommation prit un développement fabuleux. En même temps, les prix baissèrent. Nous venons de voir l'écart entre les chiffres de 1880 et de 1900; en ce qui concerne la France, suivons la progression par période de cinq années. Nous avons vendu à la Turquie :

	kilog.		fr.		fr. le kg.
En 1880	8.939	valant	734.180	soit	82,13
— 1885	22.987	—	1.520.588	—	66,15

	kilog.		fr.	fr. le kil.
En 1890	115.199	valant	7.447.584	soit 64,65
— 1895	96.672	—	5.824.209	— 60,25
— 1899	94.978	—	6.482.827	— 68,20
— 1900	93.000	—	5.085.000	— 63,10

Ces chiffres indiquent mieux que toute démonstration théorique, la transformation radicale qui s'est opérée depuis vingt ans dans le commerce des soieries et il nous laissent deviner les efforts, parfois courageux, de nos commerçants pour résister à une concurrence chaque année plus vive et plus implacable. Nous comprenons les lamentations de ceux qui ont connu des jours meilleurs; nous comprenons, sans les approuver, certains découragements. Dans les luttes commerciales, il ne faut désespérer qu'avec tout le monde; les défaillances des uns sont escomptées par les autres.

Les pessimistes ont beau nous dire que l'Orient n'offre plus de sécurité pour les affaires, qu'il n'y a pas assez de justice et trop de crédit. L'expérience nous apprend que, si les affaires sont difficiles pour quelques-uns de nos compatriotes, c'est parce qu'ils n'envoient pas assez de voyageurs dans le Levant et qu'ils mettent une obstination déraisonnable à ne pas vouloir se plier aux exigences de la clientèle.

Les étrangers, et particulièrement les Allemands, ont plus de souplesse.

Les fabricants de Crefeld, eux aussi, ont leur amour-propre; cependant ils ne craignent pas de provoquer les acheteurs par des offres répétées; chaque année ils envoient dans le Levant des jeunes gens pour s'initier aux usages commerciaux du pays; leurs voyageurs leur rapportent les échantillons qui ont la vogue et, sur ces échantillons ils fabriquent des étoffes qu'ils sont assurés de vendre l'année suivante. On pourrait, sans déchoir, imiter leur exemple.

Voyons plutôt pour chaque pays les chiffres du commerce depuis 1895. Ils accusent dans leur ensemble une progression continue et si le bas prix des articles indique la vivacité de la concurrence, le chiffre même des affaires et l'augmentation constante de la production prouvent d'une façon très nette que les découragements partiels se perdent dans l'ensemble des bonnes volontés et des énergies, comme une eau troublée se perd dans le torrent qui l'emporte et la clarifie.

Le *Tableau du Commerce et de la Navigation*, pour la France, le *Movimento commerciale*, pour l'Italie, la *Statistik des deutschen Reichs*, pour l'Allemagne, l'*Annual Statement of the trade of the United Kingdom*, pour l'Angleterre, la *Statistik des Auswärtigen Handels*, pour l'Autriche-Hongrie, nous donnent respectivement les chiffres suivants pour l'importation de chacun de ces pays dans l'Empire ottoman :

	France.	Italie.	Allemag.	Autriche	Anglet.
1895. . .	5.824.000	2.451.000	1.580.000	191.000	389.000
1896. . .	3.093.000	1.930.000	1.012.000	181.000	197.000
1897. . .	4.166.450	2.785.000	3.479.000	212.000	564.000
1898. . .	4.913.000	4.367.000	4.187.000	262.000	520.000
1899. . .	6.483.000	5.495.000	2.234.000	225.000	547.000
1900. . .	5.985.000	5.467.000	2.260.000	331.000	685.000
Moyenne.	5.077.000	3.749.000	2.459.000	234.000	484.000

Nous devons une mention spéciale à la Suisse. Dans les statistiques publiées par le Gouvernement fédéral (*Statistique du commerce de la Suisse avec l'étranger*), le commerce des soieries avec le Levant figure sous la même nomenclature que le commerce de l'Arabie, de la Perse et du Turkestan. En prenant les chiffres tels qu'ils se présentent, nous nous trouvons en face des résultats qui suivent pour les années 1898 à 1900 :

	Turquie d'Europe.	Levant, Perse, etc.	Ensemble.
	fr.	fr.	fr.
1898.	791.234	346.185	1.137.419
1899.	681.026	433.398	1.114.424
1900.	743.846	442.234	1.186.080
Moyenne. . . .	»	»	1.146.000

Dans l'ensemble de ces six années, le commerce français n'est pas en décroissance; après une éclipse, d'ailleurs commune à tous les pays importateurs, en 1896, il s'est accru de 161.000 francs de 1895 à 1900; mais dans la même période :

le commerce italien	s'est accru de 3.016.000 francs
— allemand	680.000 —
— anglais	296.000 —
— autrichien	140.000 —

Vienne le temps, il se peut que, malgré nos progrès continus mais lents, nous nous trouvions distancés de très loin sinon par l'Angleterre et l'Autriche, où la fabrication des soieries n'est pas la préoccupation principale de l'industrie nationale, mais par l'Italie et l'Allemagne où les fabriques de Côme et de Crefeld ont, comme celles de Lyon, la prétention de s'adresser au marché universel et de le conquérir.

Nous venons de voir que le commerce de la France avec le Levant représente environ le tiers du commerce total des soieries avec l'Empire ottoman. Si nous nous reportons à des chiffres publiés par la Chambre de Commerce de Lyon en 1893, la Turquie d'Europe en prenait à cette époque les deux tiers et la Turquie d'Asie le reste: 6 millions contre 3 millions.

Les statistiques ultérieures n'opèrent pas la même subdivision; mais d'après une évaluation approximative

du commerce des principaux ports du Levant pour l'année 1899, ces proportions se sont légèrement modifiées. En 1899, sur une importation totale de 6.482.827 francs, les seuls ports d'Alexandrette, Beyrouth, Smyrne, Ineboli, Trébizonde et Bassorah ont donné lieu à un chiffre d'affaires d'au moins 3.200.000 francs. Le commerce de l'Asie augmente pendant que celui de l'Europe diminue.

Tous les genres de tissus sont exportés ; tissus de soie et tissus mélangés. Avec les caprices de la mode et la mobilité extrême des goûts féminins, il est difficile sinon impossible de dresser une liste exacte et surtout durable des étoffes qui ont la faveur. Le public demande sans cesse des nouveautés et les dénominations elles-mêmes se modifient à l'infini. Les étoffes aussi ont leur destin.

Les étoffes les plus demandées étaient autrefois les tissus de soie mêlés or et argent. Elles n'ont pas disparu au contact de la civilisation européenne, mais elles sont moins recherchées. Dans le compte rendu de ses travaux pour l'année 1900, la Chambre de commerce de Lyon en donne la nomenclature, ainsi que la valeur de la fabrication.

Les tissus se décomposent de la façon suivante :

	1899	1900
Tissus de soie mêlés or et argent fin mêlés de soie, de coton, or et argent fin (y compris tissus or et métal pour modes et garnitures).		
Tissus de soie brochés or ou argent fin, mêlés de coton broché or ou argent fin	3.000.000	4.500.000
Tissus mêlés de coton broché or ou argent faux		
Brocade de coton et or faux	300.000	300.000
Brocade de soie, coton et métal . . .	1.800.000	1.500.000
	<u>5.100.000</u>	<u>6.300.000</u>

Cette nomenclature s'applique, il est vrai, à l'Inde et au Levant, mais si l'on songe que l'importation française en ces deux contrées a été de 1880 à 1902 ;

	Indes. — fr.	Levant. — fr.
1880	250.681	734.180
1885	726.432	1.520.588
1890	5.841.535	7.447.584
1895	3.972.449	5.824.209
1899	8.986.070	6.482.827
1900	6.718.000	5.985.000

on doit remarquer que les deux tiers au moins des achats portent sur des articles tout autres que les tissus mêlés or et argent, et nous croyons savoir que ces tissus ont conservé dans l'Inde la vogue qu'ils n'ont plus au même degré dans le Levant. On peut donc évaluer, pour l'année 1889, à 1 million et demi environ, la valeur des étoffes or et argent de fabrication lyonnaise, qui ont été vendues en Turquie.

Le reste du marché appartient aux étoffes de soie pure ou de soie mélangée, telles que nous les connaissons en France. Elles se distinguent toutefois de nos étoffes par leurs couleurs souvent trop vives et un peu criardes.

Les tissus tout soie que nous vendons le plus en Orient sont les damas couleurs, les duchesses couleur unis ou tramés en deux nuances, les failles couleurs, les taffetas couleurs, les régences nationales couleur, les armures couleur et plusieurs genres de façonnés. Ces mêmes articles se vendent aussi en noir, mais ils ont moins d'écoulement.

Le métrage de ces diverses étoffes est habituellement de 48, 50 ou 52 centimètres. En noir, les articles les plus recherchés sont les satins de Lyon et les taffetas dits *haberas*. qui ont 100 centimètres de largeur.

Les rubans viennent de Saint-Etienne, qui a le monopole de cet article pour les bonnes qualités.

Les tissus tout soie ne sont pas ceux qui dominent sur le marché. La clientèle leur préfère en général les tissus *tramés coton*, qui coûtent moins cher, et qui, pour des yeux inexpérimentés, produisent autant d'effet que les premiers, lorsque les étoffes sont neuves et ont subi un apprêt avantageux. Dans ce genre, ce sont surtout les satins noirs unis qui ont le plus d'écoulement : les clients préfèrent ceux qui sont teints en pièce. Les satins gaufrés, noir ou couleur, bénéficient également des faveurs de la clientèle. Puis viennent les damas tramés coton simple et double largeur, les armures, pékins, brillantines, et une foule de fantaisies à dénomination variable, dont Lyon a le monopole.

Les *tissus laine et soie* consistent en jacquards, fantaisies et divers genres comme armures rayées, quadrillées, diagonales, etc.

Les *peluches* et les *velours de soie* et tramés ne viennent en France qu'en petite quantité.

IMPORTATION. — *Smyrne*. — En 1889, M. Rougon donne les chiffres suivants :

	Quint. turcs.	fr.
France	473	2.295.000
Autriche	63	306.000
Allemagne		
Angleterre	38	184.000
Egypte	2	8.000
Grèce.	1	5.000
Italie.	1/2	2.500
Turquie	815	3.954.000
		<hr/>
		6.754.500

En 1855, la situation s'était déjà profondément modifiée. Nous n'avons plus importé que pour 304.000 francs de soieries (*B C. C.* avril 1897, p. 94.)

En 1899, l'importation totale de ce port a été de 1863 quintaux contre 2.676 en 1898 et 2.265 en 1897. L'Italie dont la part est négligeable dix années auparavant, fournit le tiers de cette importation. La France reste avec les chiffres de 1895 : 300.000 francs.

Les tissus importés de France continuent d'être les plus estimés ; Lyon reste sans rivale pour la fabrication et la qualité des produits ; mais la clientèle recherche de plus en plus le bon marché et les fabriques italiennes de Côme se chargent de subvenir à ses besoins.

Trébizonde. — Trébizonde approvisionne de produits européens la partie orientale de l'Asie turque et reçoit en transit les marchandises à destination de la Perse. Comme marché turc, il a reçu en 1899 9.500 kilogrammes de soieries et velours, valant 212.500 francs, contre 257.000 francs en 1898. La France fournit les velours tout soie, dont les prix varient de 7 à 12 francs le mètre, tandis que l'Autriche et l'Allemagne importent une certaine qualité de velours, nommé *velvet*, dont les prix sont de 2 à 5 francs le mètre. La plus grande consommation des soieries porte sur les qualités ordinaires, dites « armures », de fabrication autrichienne et suisse valant de 1 fr. 50 à 3 francs le mètre. Les qualités supérieures venant de France ou d'Allemagne trouvent peu d'acheteurs. On importe également des damas servant à l'habillement des femmes turques ; ces damas se vendent de 5 à 15 francs le mètre pour les bonnes qualités et de 1 à 4 francs dans les qualités basses et médiocres. (B. C. C., 1899, I, p. 311.)

La même année, Trébizonde a reçu 1.000 kilogrammes de fils d'or et galons, d'une valeur de 92.000 francs, avec une augmentation de 62.000 francs sur 1898. A part 6.000 francs, fournis par la France, le reste vient d'Autriche et d'Allemagne.

En ce qui concerne le transit persan, Trébizonde a reçu 21.000 kilogrammes de soieries valant 553.000 francs, avec une diminution de 246.000 francs sur 1898. La France arrive en tête du commerce avec 318.000 francs ; puis viennent l'Autriche et l'Allemagne avec 160.000 francs, l'Italie avec 50.000 francs, l'Angleterre avec 25.000 francs.

Samsoun. — Il nous est difficile de démêler la part afférente aux ports de Samsoun et de Kerassunde, sous les dénominations officielles de manufactures diverses et tissus. Très certainement la meilleure part, sinon la totalité de l'exportation, doit être attribuée aux cotonnades. En effet, sur le chiffre de 3.969.000 fr., afférent à Samsoun, la Turquie figure pour 2.358.000 francs,

l'Angleterre pour 1.462.500 francs et la France pour 14.000 francs seulement. L'importance même de l'importation anglaise indique suffisamment qu'il s'agit de cotonnades.

Les chiffres d'*Ineboli* sont mieux connus. Cette ville, relativement peu importante, a reçu en 1899 pour 6.200 kilogrammes de soieries, valant 240.000 francs, dont :

300 kilogrammes,	15 000 fr.,	venant de France.
200 —	10.000 —	d'Italie.
200 —	10.000 —	d'Allemagne.
5.500 —	205.000 —	de Turquie.

(B. C. C., mars 1901, p. 510.)

Mersina. — Les importations de Mersina se sont élevées à 123.250 francs en 1899 et 145.125 francs en 1900. Elles se décomposent de la façon suivante pour 1900 :

France	12.000 francs
Allemagne	45.375 —
Turquie	87.750 —

(D. a. C. R., 1900, n° 2587.)

Alexandrette. — Alexandrette a reçu depuis une douzaine d'années au minimum 844.804 francs de soieries (1890) et au maximum 2.873.000 (1900). En 1894, la part de la France était de 33 pour 100, celle de l'Angleterre de 23, celle de l'Autriche de 20, celle l'Italie de 14, et celle de la Turquie 10. En 1898, la France, l'Italie et l'Allemagne, luttant de pair, importaient chacune pour 25 pour 100 de marchandises.

En 1899, l'importation a été de 2.798.500 francs et en 1900 de 2.873.000 francs. (D. a. C. R., 1900, n° 2527.)

Si l'on s'en tient aux chiffres de 1899, la part de la France a été de 420.000 francs. Le reste vient de Turquie, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie et de Belgique. Le commerce de la France, toujours en décroissance, n'est plus que de 16 pour 100.

Beyrouth. — Beyrouth, qui est la ville du Levant où nous achetons le plus de cocons et de soies, est aussi celle qui nous achète le plus de soieries. Nous détenons encore les trois quarts du marché, moins à cause de la supériorité de nos produits que pour les facilités commerciales que nous accordons à la clientèle. Nous accordons, comme les Allemands, des crédits de six et même neuf mois.

L'importation a atteint son maximum en 1893 avec 2.520.000 fr. En 1899, elle a été sensiblement de 2 millions de francs. La plus

grande consommation porte sur les qualités ordinaires qui se vendent de 0 fr. 75 à 3 francs le mètre. Les étoffes riches ne sont importées que pour 250.000 francs et sont vendues entre 3 et 8 francs le mètre.

La quantité de velours introduite en 1899 a été de 32.000 kilogrammes. Les soies tramées coton ont été fournies par la France, tandis que les qualités coton, d'ailleurs les plus demandées, étaient et restent fournies par l'Allemagne.

Le commerce de Jaffa et des autres ports de cette partie de la Méditerranée n'est pas assez important pour que, dans les statistiques, il lui soit accordé une mention spéciale.

Bassorah. — D'après le *Moniteur officiel du commerce* du 6 juin 1901, le grand port du golfe Persique a reçu en 1899 21.346 balles, 13.341.250 francs de cotonnades, lainages et soieries. Au premier rang des pays de provenance, viennent Manchester avec les cotonnades et Lyon avec les soieries. L'importation française en soieries, velours et satins brochés ne serait pas inférieure à 500.000 francs.

Les soieries d'importation étrangère ne pénètrent guère dans l'intérieur de l'Asie turque, où la population uniquement musulmane ou arménienne n'apprécie pas encore les bienfaits de notre civilisation ni la supériorité de nos produits : les soieries indigènes leur suffisent. Cependant, on note que le vilayet d'Erzeroum, sur la route de Trébizonde en Perse, a reçu en 1899 pour 210.000 francs de soieries européennes. Damas, en communication avec la côte par le chemin de fer, en reçoit chaque année environ 200.000 francs.

Le commerce étranger. — L'industrie des soieries est si intéressante, elle fournit une preuve si éloquente du progrès rapide des autres pays, pendant que nous accroissons très péniblement le chiffre de nos affaires, qu'on nous pardonnera de compléter cette étude sommaire sur le commerce français en jetant un coup d'œil sur les importations étrangères.

Après nous, c'est l'Italie qui tient le premier rang. Ses fabriques de Côme et de Milan ne peuvent rivaliser avec les nôtres par la supériorité des produits, et elles n'y songent pas ; mais elles fournissent à la vente des quantités considérables, et, en matière commerciale, c'est

l'essentiel. Après une longue et dure concurrence, l'Italie nous a enlevé une partie du marché, soit en imitant nos articles de Lyon, soit en fabriquant des étoffes originales.

Le détail de ses exportations dans le Levant nous est fourni par le *Movimento commerciale*. En 1899, les chiffres se sont ainsi répartis :

	Turquie d'Europe fr.	Turquie d'Asie fr.
Tissus de soie et de bourres de soie, unis couleur	4.311.000	25.000
Tissus de soie et de bourre de soie, couleur, façonnés.. . . .	485.000	»
Tissus de soie et de bourre de soie, noirs, unis	176.000	»
Tissus de soie et de bourre de soie, noirs, façonnés.	18.000	»
Tissus mélangés, couleur. unis . . .	129.000	»
— couleurs, façonnés.	158.000	19.000
Galons et bandes de soie et bourre de soie	35.000	»
Galons et bandes de soie et bourre de soie mélangées.	28.000	»
Passementeries.	58.000	»
Velours et peluches de soie ou bourre de soie unis.	15.000	»
Divers.	36.000	2.000
	<u>4.449.000</u>	<u>46.000</u>

(*Mov. Comm. del regno d'Italia*, 1900, t. III, p. 861 et 875.)

Les exportations totales de l'Italie atteignent 36 millions de francs.

Allemagne. — Le commerce allemand suit le commerce italien avec une moyenne de 2.459.000 francs depuis 1895, et un chiffre maximum de 4.187.000 francs en 1898.

La plus importante de ses fabriques est celle de Crefeld, mais il en est d'autres : Elberfeld, Barmen dans la Prusse Rhénane, Bielefeld en Westphalie, Leipzig, Chemnitz en Saxe, Berlin en Prusse. Les étoffes produites sont plus particulièrement les velours, peluches de bourre de soie et coton, les étoffes unies et façonnées, les armures mélangées de bourre de soie, de laine et de coton, les rubans. La valeur des étoffes produites est de 350 à 370 millions, dont 150 millions sont exportés.

Nous empruntons à la *Statistik des deutschen Reichs* (t. CXXVIII, fasc. VII, p. 28), les détails de l'importation allemande dans le Levant :

Cordonnets de soie.	30.000 marks.
Passementerie de soie et étoffes pour boutons..	45.000 —
Bonneterie de soie	13.000 —
Soieries pures en pièces, au carré, châles. . .	260.000 —
Dentelles et blondes sans fils métalliques . .	52.000 —
Rubans de soie mélangée, sans fils métalliques	31.000 —
Passementerie de soie mélangée.	34.000 —
Soieries mélangées, en pièces, au carré, châles. .	1.277.000 —
Bonneterie de soie mélangée	34.000 —
	<hr/>
	1.787.000 marks.

Suisse. — La plus importante des fabriques suisses est celle de Zurich ; puis viennent celles de Bâle, Horgen et Soleure. Les étoffes produites sont les étoffes de soie pure, unies, armures et façonnées, parmi lesquelles les taffetas, satins, gazes et serges. Zurich fabrique spécialement des étoffes à bluter et Bâle les rubans de soie pure et mélangée. La production totale oscille entre 180 et 200 millions de francs, dont 130 millions sont exportés. On a déjà vu que la moyenne des importations dans le Levant pour les années 1898 à 1900 avait été de 1.146.000 francs.

Voici le détail des exportations pour 1900 :

	Turquie d'Europe. — fr.	Levant, Perse, etc. — fr.
Tissus de soie pure	411.597	290.470
Tissus de mi-soie	244.397	121.883
Châles, écharpes, etc., de soie.	21.196	»
Rubans de soie	20.710	»
Rubans de mi-soie.	19.304	29.881
Broderies.	26.642	»
	<u>743.846</u>	<u>442.234</u>

(V. *Statistique du commerce de la Suisse avec l'étranger* en 1900, p. 206.)

Autriche. — Les soieries autrichiennes sont fabriquées à Vienne et dans le nord de la Bohême. La fabrication porte sur les étoffes unies et façonnées, les failles, satins, surahs, armures, velours, rubans, passementeries, bonneterie et étoffes pour ameublement. La valeur annuelle de la production est de 80 à 90 millions de francs, dont 15 millions sont livrés à l'exportation. De 1895 à 1900, la Turquie en a reçu en moyenne pour 234.000 francs.

Les exportations dans le Levant se sont ainsi décomposées en 1899 et en 1900.

	1899 — couronnes	1900 — couronnes
Etoffes à bluter, blondes de soie, dentelles, articles pour garni- tures, confections.	15	19
Tissus de soie pure.	43	81
— mélangés.	151	211
	<u>214</u>	<u>214</u>

(La couronne vaut 1 fr. 05.)

Angleterre. — La Grande-Bretagne a des fabriques de soieries à Bradford, Macclesfield, Rochdale, Coventry, Derby, Nottingham, Glasgow, Dublin, etc. Les plus importantes sont les premières. Les étoffes produites

sont les soieries pour cravates, les foulards, doublures, peluches, velours, crêpes, popelines, rubans, tulles, bonneterie, etc. Dans le Levant, ce sont surtout les velours qui sont exportés.

La valeur annuelle de la production est de 70 à 80 millions de francs, dont 50 à 55 millions sont exportés.

Si nous consultons l'*Annual statement of the trade of the United Kingdom* pour l'année 1900, où l'exportation a été la plus élevée : 685.300 francs, nous relevons les importations suivantes :

	Dans l'ensemble de l'Empire, y compris Chypre et la Crète	En Turquie d'Europe
	fr.	fr.
D'Angleterre	605.350	454.900
Des colonies anglaises. . . .	79.950	76.625
	<u>685.300</u>	<u>531.525</u>

Aucune exportation n'est indiquée pour la Turquie d'Asie ; mais elle ressort des deux additions ci-dessus et doit s'élever à 153.775 francs, tant pour la Turquie d'Asie que pour Chypre et la Crète.

CHAPITRE II

FILS ET TISSUS

1^o Fils.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867 à 1876.	»	1.059.7	»	165.4
1877 à 1886.	»	1.610.5	»	85.2
1887 à 1896.	»	929.3	»	152.6
1897	1.497	1.183.4	596	311.4
1898	1.335	779.4	729	160.2
1889	909		343	179.4
1900	1.132	643.0	695	234.0

DÉTAIL EN 1900

(Articles dépassant 1500 fr. au commerce général.)

Fils de lin et de chanvre.

	fr. le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Simple, en écheveaux blanchis.	1,90	18	5.2	18	5.2
Retors, en écheveaux blanchis.	6,40	3	1.6	2	1.6
— — teints. . .	7,50	5	2.8	4	2.8
— en pelotes	7 »	3	1.9	3	1.

Fils de jute.

Fils purs ou mélangés.	0,90	26	1.9	5	5
Ficelles.	2,15	30	6.1	28	6.1
Cordages	1,15	393	43.8	246	28.3

Fils de coton.

Simple, écrus	2,45	9	1.8	7	1.8
— blanchis.	2,30	23	4.9	21	4.9
— teints	3,25	87	26.8	82	26.5
Retors, écrus	3,92	4	1.4	4	1.4

	fr.	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
— blanchis	4,05	55	24.5	21	8.5	
— teints.	4,18	65	25.9	61	25.5	
Déchets de fils de coton.	0,48	86	3.9	81	3.9	
<i>Fils de laine.</i>						
Simples, teints, peignés	6,25	8	4.4	7	4.4	
Retors, blanchis, peignés	5,90	41	22	37	22	
— teints, peignés	7	»	29	18.4	26	18.4
<i>Fils de bourre de soie.</i>						
Fils de bourre de soie ou fleuret.	19,80	237	440.9	35	68	8
Fils de soie teints.	62	»	1	2.9		2

1097 quintaux ont été importés par navires français et 35 par navires étrangers

Les fils vendus en Turquie sont, dans des proportions très diverses et très variables, les fils de lin, de chanvre, de jute, de coton, de laine et de soie.

Ils se divisent habituellement en fils simples et en fils retors. Les fils simples n'ont pas besoin de définition. On entend par fils retors ceux qui sont formés de plusieurs fils retordus ensemble pour leur donner plus de force.

A un autre point de vue, ils se divisent en fils écrus, blanchis ou teints, suivant les préparations qu'on leur fait subir, après les avoir réunis en écheveaux.

Les fils de lin et de chanvre se vendent peu ; ceux de jute ont un écoulement plus considérable, sous forme de ficelles et de cordages ; les fils de coton et de laine sont plus demandés encore, mais la vente principale porte sur les fils de soie qui, s'ils sont moins nombreux, ont une valeur plus élevée.

La plupart de ces fils servent, sous forme de pelotes, aux travaux de couture, ou sous forme d'écheveaux, à la confection des étoffes propres à la Turquie, particulièrement les soieries et les tapis.

Nous renvoyons aux tissus de coton les indications relatives aux fils de même origine.

2° Tissus de lin, chanvre et jute.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867 à 1876. . .	»	760.0	»	638.0
1877 à 1886. . .	»	1.387.5	»	548.5
1887 à 1896. . .	»	1.318.5	»	338.7
1897	12.445	1.138.8	1.521	193.5
1898	14.731	1.387.1	1.096	206.3
1899	7.253	»	881	216.3
1900	16.111	1.601.0	1.405	179.0

DÉTAIL EN 1900**1° Tissus de lin et de chanvre.**

	fr. le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Unis ou ouvrés, écrus.	2,80	111	37.2	86	24.2
— blanchis.	9,05	105	93.6	76	68.7
— teints . .	3,75	14	5.0	13	5.0
Toile cirée ou linoléum.	2,45	37	8.4	15	3.6
Toile préparée pour peinture	3,25	5	1.4	4	1.4
Toiles damassées. . .	4,50	6	2.5	6	2.5
Coutils	»	1	4	1	4
Mouchoirs brodés. . .	210 »	1	8.0	»	«
Tissus mélangés et au- tres	5.75	1	9	1	9

2° Tissus de jute.

Tissus purs	1 »	270	24.9	59	5.9
Sacs de jute neufs . .	1,05	13.913	1.321.9	15	1.6
— ayant servi.	0,55	1.584	87.1	1.107	60.9
Tapis de jute.	1,55	63	9.5	22	3.4

5.974 quintaux ont été importés par navires français, 135 par navires étrangers et 2 par navires turcs.

Les tissus de lin et de chanvre ne servent pas tout à fait aux mêmes usages. Tandis que les premiers sont plutôt employés à la confection des toiles à matelas, du linge de table, des mouchoirs et de certaines étoffes

propres à la toilette féminine, telles que le linon et la batiste, les seconds servent plus spécialement à la confection des draps de lit communs, des serviettes et des toiles d'emballage.

Les tissus de jute servent à peu près aux mêmes usages, mais ils sont d'une solidité moindre et ont moins de valeur. Le jute trouve surtout son emploi dans la confection de certains tapis et des sacs d'emballage.

Ce sont précisément les sacs d'emballage que nous vendons le mieux en Turquie. Mais nous sommes encore distancés dans ce commerce par l'Angleterre, qui fabrique ses sacs à Dundee (Ecosse) ou les fait venir de Calcutta. L'Italie a créé à Gênes, en 1897, une fabrique destinée à faire concurrence aux produits anglais.

En pratique, les vieux sacs ont plus d'écoulement que les neufs; ils valent moitié moins cher et font le même usage. Ce sont pour la plupart des sacs ayant renfermé du sucre ou des raisins.

Nous aurons une idée de l'importance de ce trafic, si nous songeons que la moyenne des importations étrangères à Beyrouth est de 300.000 francs, et qu'elle a atteint à Mersina 1.386.000 francs en 1891 et, à Smyrne, 2.250.000 francs en 1898. En présence de pareils chiffres, notre importation qui dépasse à peine 60.000 francs, paraît une quantité bien négligeable.

3^e Tissus de coton.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867-1876	»	9.108.0	»	1.245.6
1877-1886	»	7.339.7	»	2.428.7
1887-1896	»	9.359.4	»	2.908.9
1897.	12.346	6.387.5	3.739	2.182.1
1898.	16.265	8.449.8	4.310	2.657.6
1899.	13.649	»	3.742	2.276.8
1900.	11.355	5.603.0	3.493	2.467.0

DÉTAIL EN 1900

(Articles atteignant au moins 10.000 francs au commerce général).

<i>Tissus de coton pur.</i>	fr. le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Ecrus	3, 10	88	26.8	58	17.9
Blanchis.	3, 35	3 908	1.210.2	230	17.2
Teints.	4, 65	2.804	1.346.4	1.396	649.3
Fabriqués avec des fils					
teints	5.35	503	219.1	409	219.1
Imprimés	5 »	1.000	603.0	25	12.5
<i>Velours</i> contenant en					
chaîne 36 fils au					
moins	3, 75	1.038	264.9	8	3.0
<i>Dentelles</i> à la méca-					
nique	96 »	11	89.7	9	82.8
<i>Dentelles</i> à la main. .	400 »		12.0		12.0
<i>Rideaux</i> de tulle appli-					
cation	45 »	3	11.7	3	11.7
<i>Bonneterie.</i>	10 »	579	579.0	322	321.6
<i>Passementerie</i>	17, 50	368	454.7	207	362.4
<i>Rubannerie</i>	13, 98	47	55.7	27	37.9
<i>Broderies</i> à la main ou					
à la mécanique. . .	53 »	35	18.7	16	8.0
<i>Etoffes</i> mélangées . .	8, 30	860	641.6	764	634.0
<i>Guinées</i> des Indes, . .	7 » la piè.	154	20.0	6	8.0
<i>Filets</i> de pêche. . . .	7, 22 le kg.	38	26.3	—	—

11.280 quintaux ont été importés par navires français. 74 par navires étrangers et 1 par voie de terre.

Si la Turquie exporte chaque année de 10 à 12 millions de coton, elle importe au contraire plus de 100 millions de coton, fils et tissus de coton en tous genres. Dans ce chiffre, notre part n'est que de 2 à 3 millions et les statistiques comme les rapports de nos consuls n'indiquent pas un accroissement dans le chiffre de nos affaires.

C'est l'Angleterre qui tient le premier rang de ce commerce, avec les trois quarts de l'importation totale. Les bas prix auxquels elle peut vendre ses articles défient toute concurrence; cependant, depuis plusieurs années,

l'Italie est arrivée à produire certains articles à meilleur compte que l'Angleterre et, dans beaucoup de ports du Levant, son commerce a supplanté le commerce britannique. Là encore, la question de bon marché prime toutes les autres et fait écarter nos produits, malgré leur incontestable supériorité. Cependant, il ne serait pas impossible à nos commerçants, s'ils le voulaient, d'entrer en lutte avec le commerce étranger. Avant la guerre de Madagascar, toutes les cotonnades importées dans cette île étaient d'origine anglaise ou américaine; après des invitations multiples, nos industriels de Rouen et des Vosges se sont enfin décidés à fabriquer des étoffes de moins bonne qualité mais moins chères, qui ont fini par éliminer tous les produits étrangers. Pourquoi ne pas tenter le même effort dans le Levant et même ailleurs? Le marché du Levant est plus important que celui de Madagascar.

Si l'on s'en rapporte aux statistiques ottomanes pour l'année 1896, l'importation totale des cotons, fils de coton et tissus de coton se serait élevée à 123.290.000 francs, se décomposant de la façon suivante :

	fr.		fr.
Coton	310.000	Couvertures et	
Fils de coton . .	19.805.000	draps de lit . .	2.200.000
Toiles américaines	30.350.000	Etoffes pour dou-	
Madapolam et cali-		blures	1.900.000
cots	15.155.000	Mouchoirs	2 150.000
Cotonnades et lai-		Chaus. et bas . .	2.325.000
nages	5.550.000	Pechtimal	675.000
Piqués	29.800.000	Aladjas	1.400.000
Toiles tulbend . .	5.910.000	Velours coton . .	810.000
Toiles bizes . . .	600.000	Voiles de femmes	
Toiles cheïtan . .	175.000	ou yazmas . . .	1.455.000
Toiles coumrou . .	35.000		
Demi-coton	2.685.000		
			<u>123.290.000</u>

(B. C. C., septembre, 1900 p. 489 et ss.)

Nous avons le regret de ne pouvoir accepter ces chiffres et ces dénominations que sous bénéfice d'inventaire. Si des statistiques on passe aux faits, on découvre que certains articles, comme les indiennes, les coutils et les toiles de Vichy, qui font l'objet d'un important commerce, ne figurent pas dans les statistiques ottomanes ou s'abritent sous des noms qui ne leur conviennent pas. Par contre, les piqués, qui représenteraient un trafic de près de 30 millions de francs, ne représentent pas la dixième et peut-être même la trentième partie de ce trafic.

Les rapports des consuls des différentes puissances n'éclairent guère le problème. Ils n'entrent pas dans autant de subdivisions que les statistiques musulmanes et les divers tissus sont généralement dénommés *manufactures*. Quelquefois même, on additionne en bloc le commerce des manufactures et des filés de coton. On nous excusera de ne pas apporter plus de précision que les auteurs les plus autorisés. Mais, à défaut de chiffres, dont les déclarations même des commerçants ne favorisent pas toujours l'exactitude, nous avons des indications suffisantes pour apprécier l'importance relative du commerce propre à chacun des articles de coton, et c'est ce qui importe le plus.

Le *coton* en laine vient d'Egypte et est importé surtout à Trébizonde et à Tripoli.

Dans le chiffre de 23.800.000 francs que nous avons donné pour les *filés de coton*, il faut aussi comprendre les fils de laine, pour lesquels il n'existe pas de statistique spéciale. Toutefois, les fils de coton priment de beaucoup les autres. Le Levant les importe pour la confection de ses tissus, où ils se mêlent souvent aux fils de laine et aux fils de soie. Récemment encore, l'importation était entièrement entre les mains de l'Angleterre; mais, depuis peu de temps, la fabrication locale a augmenté et l'Italie est entrée en concurrence avec Manches-

ter, avec des prix moins élevés. L'Italie produit, de préférence, les cotons filés rouges dits d'Andrinople.

IMPORTATION. — *Trébizonde* : 1899, 299.000 kilogrammes, 590.000 francs. Les numéros les plus demandés sont :

Les fils tordus blancs, n^{os} 18 à 24, 6 fr. 75 à 6 fr. 55 le paquet de 10 livres anglaises (4 kg. 1/2);

Les fils non tordus blancs, n^{os} 20 à 24, 5 fr. 85 à 6 fr. 50;

Les fils rouges, le n^o 20 exclusivement, 10 fr. 05 à 10 fr. 85;

Les fils non tordus, n^{os} 4 à 14, 4 fr. 60;

Les fils tordus, n^{os} 12 à 16, 9 francs à 6 fr. 20.

Ces fils venaient : d'Italie, pour 456.000 francs, d'Autriche et d'Allemagne pour 70.000, d'Angleterre pour 29.000, et de Belgique pour 35.000. De France, néant. (*M. O. C* , 9 août 1900.)

Les cotons filés sont employés dans la confection des « manous-sas » et des tabliers portés par les femmes du pays. Ces tabliers sont fabriqués à Erzindjan.

La France n'est également représentée dans aucun autre port de la mer Noire, où l'Angleterre maintient sa prééminence à Kerassunde, Ordou et Tireboli, tandis que l'Italie est maîtresse à Samsoun.

Smyrne : 1899, 14.388 balles pesant 2.100.000 kilogrammes. Les deux années précédentes, les chiffres avaient été de 2.375.000 et de 3.625.000 kilogrammes. Les genres les plus demandés sont les filés blancs, non tordus, des numéros 16 à 27 ; puis viennent les blancs tordus des numéros 4 à 14.

En 1889, l'importation avait été de 3.575.000 kilogrammes, 5.588.210 francs. La part de l'Angleterre avait été de 4.292.619 fr. et celle de la France de 6.830 francs seulement. La part de la France n'a pas augmenté.

Alexandrette importe de 2 à 300.000 francs de fils de coton, presque tout vient d'Angleterre.

Beyrouth en importe pour 2 à 3.400.000 francs ; en 1899, 1.322.000 kilogrammes. Le tiers de l'importation est d'origine italienne, le reste vient d'Angleterre.

Les fabriques de Damas, Homs et Hama ne reçoivent pas moins de 10 millions de francs de fils de coton ou de laine.

Bassorah se fournit exclusivement en Angleterre : fr. 1.159.000 en 1896, 655.000 francs en 1897, 953.500 francs en 1899.

Le commerce français n'est presque plus représenté dans aucune ville.

Nous tenons un peu mieux le commerce des tissus ; toutefois, notre part dépasse à peine 4 pour 100 du commerce total. Les tissus teints dominent avec le chiffre considérable de 649.300 francs, puis viennent les étoffes mélangées, 634.000 francs, la passementerie 362.400 francs, la bonneterie (boléros, jerseys, camisolles, spencers, maillots, caleçons et gilets de dessous, bas et chaussettes), 321.000 francs et enfin les tissus fabriqués avec des fils teints, 219.000 francs. Aucun autre article ou nulle série d'articles n'atteint 100.000 francs.

Ces dénominations générales cachent une très grande quantité d'articles qui, dans la pratique, reçoivent des appellations très différentes, pouvant varier à l'infini, suivant les exigences de la mode et les créations nouvelles de l'industrie.

Dans le Levant, les divers tissus de coton se nomment des *manufactures*. Les manufactures qui se vendent le plus sont les toiles américaines et les madapolams.

Les toiles *américaines* sont des tissus écrus non blanchis, qui se fabriquent en Amérique, mais sont parfaitement imités en Angleterre, où l'on fabrique également des produits similaires, les *T cloths* et les *Long cloths*. Toutefois, ni l'Amérique ni l'Angleterre n'ont le monopole de ces articles ou plutôt elles ne l'ont plus; depuis quelques années, la Suisse et surtout l'Italie leur font une concurrence victorieuse.

Les T cloth pesant de 6 à 7 livres et mesurant de 27 à 32 mètres de large, avec des longueurs de pièces de 20 à 24 yards, se vendent de 3 à 5 shillings la pièce. L'apprêt a beaucoup d'importance pour cet article¹.

Les Long cloths se vendent de 3 sh. 1/2 à 6 shillings la pièce de 32 à 38 yards de long et de 34 à 40 inches de large.

¹ Le yard équivaut à 91 centimètres et se subdivise en inches : 36 inches font un yard.

Les toiles d'Amérique ont de 28 à 34 inches de large et 40 yards de longueur; elles se vendent de 6 à 8 shillings la pièce.

Les frais de transport de ces articles ne dépassent pas 3 à 4 pour 100 de la valeur; mais pour avoir le prix de revient exact, il convient de joindre à cette somme au moins 8 pour 100 de droits de douanes, droits de quais et dépenses accessoires.

Les *madapolams* et calicots sont fournis par l'Angleterre; quelques pièces seulement viennent d'Alsace. Les sortes les plus demandées sont les pièces de 40 yards, mesurant de 28 à 32 inches de largeur. Il est toutefois d'autres dimensions. Le madapolam vaut de 5 à 20 francs la pièce de 24 à 40 yards.

Après ces deux articles, qui paraissent prendre la moitié du commerce d'importation, il faut citer :

Le *tulbend*, tissu très léger qui sert à faire des *yazmas*, ou mouchoirs de tête pour les femmes turques.

Les tulbends importés sont blancs; on les teint en Turquie en couleurs vives et avec des dessins imprimés à l'aide de tampons en bois. Le *yazma* vaut de 0 fr. 15 à 8 fr. 50 la pièce. Il y en a de brodés en or.

Le *yazma* est surtout fabriqué par la Suisse, mais l'industrie ottomane tend de plus en plus à fabriquer directement cet article. Les couleurs et dessins des *yazmas* varient suivant les provinces.

Le *yazma* sert également à fabriquer des couvertures de lit et des sacs de voyage.

Le *nanzouk*, tissu lisse, très apprêté, et préparé pour les dames turques est d'importation anglaise.

Le *bazin* ou tissu diagonale, ressemblant au serge croisé, vient également d'Angleterre.

Nous arrivons aux cotonnades imprimées. Au premier rang sont les *indiennes*. L'article ordinaire vient de

Manchester (principale marque : Graflon). Il en vient également d'Allemagne et d'Autriche.

Les pièces d'indiennes écruës ont de 120 à 130 yards de longueur, sur 27 à 35 inches de largeur, et elles valent de 14 à 24 shillings la pièce. Le prix de l'impression s'ajoute ; il est de 4 à 14 shillings et même plus, suivant la complication des dessins et la diversité des couleurs.

La France fournit des articles un peu supérieurs : cretonnes et reps, qui servent à recouvrir des meubles, ou à fabriquer des rideaux. Ces indiennes valent de 0 fr. 50 à 1 fr. 20 le mètre.

Cet article est l'objet d'une grande consommation. La seule ville de Smyrne en achète chaque année pour 8 à 10 millions de francs.

Les *flanelles coton* imprimées, dites flanelles russes, viennent d'Allemagne, d'Autriche et un peu de Belgique. La France n'en a jamais exporté.

Dans les cotonnades tissées, la *toile de Vichy*, qui est un tissu gommé et fort, tient la première place. Cet article est d'origine française ; on le fabrique à Rouen, Epinal et Roanne. Jusqu'en ces derniers temps, la France et l'Angleterre s'en disputaient la vente sur les marchés d'Orient, avec un avantage marqué pour le commerce français. Mais depuis six ans, le trafic a passé aux mains des Italiens qui, sous le nom de *florida*, fournissent les trois quarts des objets importés. La France, l'Allemagne, la Suisse, la Hollande et l'Angleterre se partagent le dernier quart.

Nos articles sont pourtant meilleurs, plus solides et mieux apprêtés ; mais l'article italien vaut moins cher. Cette qualité prime toutes les autres. L'Italie vend ses Vichy de 0 fr. 36 à 0 fr. 38 le mètre de 90 centimètres de large, tandis que la France vend les mêmes dimensions à raison de 0 fr. 50 à 0 fr. 52. Encore les Italiens

accordent-ils six mois de terme pour le paiement, tandis que les Français ne donnent que trente jours.

La ville de Smyrne achète environ 500.000 francs de cet article.

La toile de Vichy est utilisée pour robes, chemises, tabliers et *tcharchafs* ou manteaux de dames turques.

Les *flanelles en coton tissé*, avec raies ou carreaux, sont fournies par l'Allemagne et la Suisse.

Les *coutils* tout fil de Belgique sont les plus appréciés ; ils valent de 0 fr. 70 à 1 fr. 20 le mètre, de 100 à 140 centimètres de largeur. Smyrne en achète chaque année pour 100 à 150.000 francs.

Les articles tout coton pour costumes d'hommes et pantalons viennent surtout d'Allemagne et d'Autriche, qui fournissent des qualités secondaires très appréciées en raison de leur apprêt. La France, la Belgique et l'Angleterre prennent également part à ce commerce.

Les *coutils* pur fil et fil coton viennent de France, Angleterre, Belgique et Allemagne ; les qualités ordinaires, qui s'écoulent presque exclusivement, se vendent au prix de 1 fr. 50 le mètre de 60 à 70 centimètres de largeur.

Les *façonnés coton* imitant la laine, viennent surtout d'Allemagne et en très faible quantité de France.

Les *piqués* et *molletons blancs*, dont la consommation est très restreinte, viennent d'Autriche et d'Allemagne.

Les *velours coton*, venant autrefois d'Allemagne, se réduisent, aujourd'hui, pour ce pays, aux velours de couleurs, frappés ou gaufrés ; l'Angleterre expédie principalement les *velvets*, tissus noirs.

Beyrouth, en 1899, a importé 32.000 kilogrammes de velours. La France a fourni les velours pour les soies tramées coton, et l'Allemagne a fourni les velours pour les qualités coton, qui sont les plus demandées.

Les *percales*, sorte de toiles blanchies qui s'emploient

pour faire des fichus imprimés, viennent d'Angleterre. Ces toiles mesurent de 19 à 30 yards sur 34 à 38 inches de largeur.

Les percales servent également de doublures. Elles viennent d'Angleterre, d'Alsace et de Suisse. L'Italie fabrique les doublures dites *italian cloths*, que l'Angleterre et l'Allemagne sont parvenues à imiter et à concurrencer.

L'*aladja* est un produit indigène, également fabriqué par la Suisse et importé par elle dans le Levant. Cette importation est en décroissance.

On en peut dire autant des serviettes de bain bleues ou rouges, dites *pechtimals*. Les serviettes-éponges, les *dokoumas* qui servent à faire des taies d'oreiller, les étoffes dites printanières (en turc *chéïtan bèzi*, étoffe du diable), sont également fabriquées par l'étranger (Angleterre et Suisse) et par l'industrie locale. Là aussi, l'importation diminue.

Les *mouchoirs* viennent pour les trois quarts d'Angleterre, qui s'est substituée à la Suisse et, pour le surplus, de Suisse et d'Italie. Il s'en vend de blancs et de colorés, depuis 40 centimes jusqu'à 2 fr. 50 la douzaine.

Les *nouveautés pour robes* sont envoyées par l'Angleterre et un peu par l'Allemagne.

Le *linge de table* est fourni : l'uni, par l'Angleterre et le damassé par l'Allemagne. L'article allemand est bien glacé et flatte l'œil agréablement.

La France (Saint-Quentin), la Suisse et l'Angleterre fournissent également à l'Orient une certaine quantité de mousselines, gazes et tulles brodés.

IMPORTATION. — L'importation de ces articles se répartit à peu près de la façon suivante entre les principaux ports du Levant :

Smyrne, 45 millions de francs en 1889, dont 38.357.000 pour l'Angleterre et 1.468.000 pour la France. (V. Rougon, p. 596 et 598.)

<i>Trébizonde</i>	»	6.692.000 francs en 1898
—	2.211.100 kilog.	4.446.000 francs en 1899

Provenances en 1899 :

	fr.		fr.
Angleterre	3.689.600	Italie	66.000
Autriche-Allemagne .	480.000	Belgique	4.000
France	87.500	Turquie	119.600

Malgré la diminution totale de 2.245.000 francs sur 1898, la France a progressé en 1899 de 7.500 francs.

Le transit persan représente en 1899 une valeur de 5.736.800 fr. dont 5.075.000 pour l'Angleterre et 217.000 pour la France.

Samsoun : 1.615.000 kilos, 3.901.000 francs en 1899, avec une diminution de 204.000 francs sur 1898. L'importation de la France qui était nulle en 1898, s'est élevée à 35.000 francs en 1899. (*M. O. C.*, 9 août 1900.)

A *Kerassunde*, *Ordou* et *Tireboli*, le commerce des manufactures et cotons filés est confondu sous la même rubrique.

Mersina : *max.*, 2.318.400 (1896), *min.* 882.000 (1891) En 1899, l'importation a été de 1.180.000 francs dont 800.000 francs pour l'Angleterre et 115.000 francs pour la France. (*D. a. C. R.*, 1900, n° 2587.)

Alexandrette : *min.* 18.982.000 (1894), *max.*, 34.283.500 (1899). En 1899, la part de la France a été de 503.000 francs. (*B. C. C.*, mai 1901, p. 870.)

Lattaquieh : 900.000 francs en 1897, 400.000 francs en 1898.

Tripoli : 1.500.000 francs à 6.071.000 francs.

Beyrouth : *min.* 14.716.800 francs (1896), *max.* 25.796.232 francs (1892). En 1899, 7.656.250 kilogrammes. La part de la France ne dépasse pas 6 pour 100.

Caïffa : 160.000 francs dont 37.000 francs de tissus français.

Jaffa : *max.* 2.415.000 (1899), *min.* 1.212.000 francs (1893). En 1899, la part de la France a été de 20.000 francs, contre 30.000 à l'Angleterre et 65.000 aux autres puissances européennes. La différence, soit 2.300.000 francs, représente l'importation ou plutôt la réexportation de Constantinople et d'Alexandrie.

Damas reçoit de 4.715.000 à 7.315.000 francs de tissus de coton, dont — en prenant le premier chiffre — cotonnades, 2.400.000 fr., — toile coton et calicot, 1 million — madapolam, 500.000, — indienne, 500.000 — imprimés, 100 à 250.000 — autres articles, 100 à 200.000. (*Verney*, p. 662.)

Bassorah : 3.800 000 à 8.895.000 francs, 13.341.250 francs en 1899, en y comprenant les lainages et les soieries. Sur ce chiffre,

la part de la France a été de 5 à 600.000 francs, représentés surtout par des soieries, velours et satins brochés. (M. O. C., 6 juin, 1901.)

4^e Tissus de laine.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1877-1886.	»	7.787.3	»	5.107.5
1887-1896.	»	8.400.0	»	5.842.2
1897	7.875	8.209.2	6.139	6.928.9
1898	7.570	7.904.7	5.668	6.351.9
1899	6.692	»	4.293	5.092.0
1900	6.328	6.658.9	4.157	5.500 8

DÉTAIL EN 1900

	le kil.	quint	fr.	quint.	fr.
<i>Draps, casimirs et autres</i>					
tissus croisés	14 »	3.765	4.371.9	2.540	3.556.3
<i>Etoffes de pure laine</i>					
pour ameublement.	7,70	89	65.8	21	16.3
<i>Moire.</i>	7,70	235	157.5	12	8.2
<i>Mérinos (pure laine)</i> . .	9,20	687	442.4	480	442.4
<i>Autres étoffes de laine</i>					
pure.	10,30	363	285 3	227	234.3
<i>Tapis persans ou imitation.</i>	9,25	5	5.1	»	»
<i>Tapis turcs ou imitation.</i>	6,05	9	6.0	»	0.6
— autres.	4,70	71	33.1	69	32.5
<i>Bonneterie</i>	12,50	49	47.5	25	31.7
<i>Passementerie</i>	20,05	43	70.3	11	21.8
<i>Fez.</i>	»	3	2.9	3	2.8
<i>Châles brodés ou façon.</i>	20 »	1	2.6	»	»
<i>Couvertures.</i>	3,55	243	81.1	196	69.5
<i>Etoffes mélangées.</i> . . .	19 »	764	1.087.2	570	1.084.2

6.288 quintaux ont été importés par navires français, 15 par navires étrangers et 15 par navires turcs.

Les draps et lainages donnent lieu à un chiffre d'affaires qu'il est impossible d'évaluer exactement. Si l'on consulte les statistiques ottomanes pour l'année 1895,

l'importance pour toute la Turquie aurait été, en draps, de 4.344.951 francs ; or, à la même époque, la seule ville de Constantinople, au dire des négociants les plus autorisés, en importait pour 13 millions de francs. Cette différence provient sans doute de ce que la majeure partie des draps importés sont inscrits sous des rubriques différentes, derrière lesquelles il n'est pas facile de les reconnaître. (*B. C. C.*, juillet 1899, p. 142.)

Nous l'avons pourtant essayé, en relevant dans la statistique de 1895 les différents articles confectionnés en laine. On arrive aux chiffres suivants, que nous ne garantissons pas :

Laines.	1.500.000 francs.
Fils de laines.	700.000 —
Draps	4.475.000 —
Etoffes de laines pour robes. .	12.390.000 —
Flanelles	700.000 —
Bures et chayaks.	4.475.000 —
Casimirs.	350.000 —
Châles.	215.000 —
Cordons et galons	1.165.000 —
Agabani et kéfia	330.000 —

(*B. C. C.*, sept. 1899, p. 489 et suiv.)

Il y a trente ans, cette importation était beaucoup plus importante. On évalue à 35 millions de francs les draperies qui entraient dans la seule ville de Constantinople. En ce temps-là, les articles fins et bons venaient de Paris, Lyon, Marseille, Londres et Huddersfield ; les articles secondaires venaient de Bradford et de Leeds ; l'Autriche fournissait des draps unis de couleur, fabriqués à Bielitz. Bédarieux (Hérault) fabriquait les mêmes articles que l'Autriche. Mazamet et Vienne (Isère) livraient des articles bon marché.

Les conditions du marché ne tardèrent pas à être modifiées par l'entrée en scène de la Belgique et de l'Alsace,

la première, avec ses fantaisies en cardé, la seconde, avec ses articles en laine peignée. Devant cette concurrence, l'Angleterre baissa ses qualités et se mit à fabriquer des étoffes laine et coton au lieu des étoffes de laine pure. La France maintint les siennes, mais Lisieux, Bédarieux, Mazamet et Vienne disparurent presque entièrement du marché, où elles furent remplacées par Elbeuf avec ses belles fantaisies. Sedan avec ses draps, Roubaix avec ses cheviottes et ses façonnés.

Soudain, l'Autriche prit l'initiative d'expédier à Constantinople et dans le Levant des vêtements confectionnés. Ce fut une révolution. On pouvait croire que les Turcs resteraient fidèles à leurs modes orientales ; il n'en fut rien à Constantinople et dans les grandes villes où il y avait déjà un afflux de population européenne. Devant les bas prix qui leur étaient offerts, un grand nombre de Turcs n'hésitèrent pas à abandonner leurs costumes indigènes, pour s'habiller à l'Européenne. Les classes les plus riches furent les premières à donner l'exemple. Le fez seul est resté comme un symbole intangible. Encore le fez est-il fabriqué en Suisse et a-t-il remplacé le turban. Les dieux s'en vont !

La mode nationale s'est mieux conservée dans les campagnes et dans les villes qui ne sont pas en rapports fréquents avec les Européens. Là, on continue à porter les bures et les *chayaks*, qui sont un produit des industries locales, quand elles ne viennent pas de Roumélie ou de Bulgarie. L'exportation bulgare est encore considérable. Parmi les fabriques locales, il convient de citer celle de Caramursal, près d'Ismidt, qui vend des *chayaks* dans toute l'Asie turque et même en Europe, et la manufacture d'Ismidt appartenant à l'Etat, où l'on fabrique annuellement environ 200.000 kilogrammes de draps réservés à l'armée.

L'introduction des vêtements confectionnés a porté à

l'industrie des draps et des étoffes un coup redoutable. La plupart des tailleurs ne pouvant soutenir la concurrence que leur faisait la confection ont disparu en même temps que les bonnes étoffes encore en usage ont dû céder la place à des étoffes inférieures, mais moins chères. Dans cette nouvelle phase de la concurrence européenne, nos draps d'Elbeuf ont été remplacés par ceux de Verviers, d'Aix-la-Chapelle, de Brünn ; nos mousses et nos montagnacs ont fait place aux imitations d'Aix-la-Chapelle et de Bischwiller, nos draps de Sedan n'ont pu lutter assez avantageusement avec ceux de Görlitz ; enfin, nos cheviottes et nos façonnés ont dû entrer en composition avec les produits similaires d'Angleterre, de Belgique et d'Allemagne.

Un correspondant de Koniah au *Bulletin de la Chambre de commerce française de Constantinople*, donne de singuliers renseignements sur la concurrence allemande. D'après ce correspondant, deux fortes maisons de commission de Hambourg et de Görlitz enverraient chaque année des voyageurs visiter les marchés du Levant. Ces voyageurs, après s'être enquis des articles qui ont la vogue et du prix auquel on peut les payer, en acceptent la commande et reviennent en Europe où ils s'en vont acheter en France (Rouen, Reims, Sedan), en Belgique et même en Autriche des stocks de draps qu'ils prennent au poids et qu'ils paient comptant, en bénéficiant d'un escompte très appréciable. Ces draps arrivés en Allemagne sont triés, réemballés et réexportés dans le Levant, où ils sont vendus comme produits allemands ; quelquefois même, on ne prend pas soin de les démarquer ; on a vu vendre en Orient des draps allemands qui portaient la marque d'Elbeuf, de Sedan ou de Verviers. Les Allemands vendent ces articles avec 25 ou 30 pour 100 de bénéfice sur les prix d'acquisition et trouvent encore le moyen de gagner de l'argent en accordant

aux acheteurs qui les paient comptant un escompte de 10 à 12 pour 100, et aux autres un escompte de 6 à 8 pour 100. (*B. C. C.*, juillet 1899, p. 164.)

En même temps que la qualité des étoffes, le chiffre des affaires a considérablement faibli. De 35 millions de francs pour Constantinople, il est tombé en 1886 à 17 millions et en 1898 à 13.485.000 francs.

La même proportion ne se retrouve pas dans les autres ports de Turquie et cela s'explique. Il y a trente ans, Constantinople était le marché où s'approvisionnaient presque toutes les villes de l'Empire ; pour éviter des transbordements, des doubles droits de douanes et une perte de temps, on commande aujourd'hui directement en Europe. Enfin, il y a trente ans, on employait dans le Levant peu de draps européens, en dehors de Constantinople : depuis, leur usage s'est répandu. Mais, par un phénomène au premier abord singulier, on constate qu'au fur et à mesure que l'importation en mètre augmente, l'importation en valeur diminue ou reste stationnaire. Damas par exemple a vu son importation augmenter de 80 pour 100, tandis que les chiffres accusent une diminution de valeur de 10 à 12 pour 100. Cela tient à l'abaissement, nous devrions dire à l'avilissement du prix des étoffes. Les étoffes à 12 ou 15 francs le mètre qui n'étaient pas rares, il y a un demi-siècle, sont partout remplacées par des étoffes de 2 fr. 50 à 3 francs ; les étoffes d'un prix plus élevé se vendent peu.

Les articles en pure laine sont dans la proportion de 70 pour 100 ; il n'est pas toujours facile de distinguer les uns des autres et les connaisseurs eux-mêmes se trompent quelquefois. Ce sont surtout les Anglais et les Belges qui mêlent le coton à la laine. Les articles en pure laine sont naturellement moins demandés en Syrie, où il fait moins froid et où la saison d'hiver est moins longue.

Les divers tissus de laines se divisent industriellement en : *tissus ras ou de laine peignée* qui comprennent :

Les toiles : mousselines, popelines, voiles, étamines, bure, reps ;

Les croisés : serges et satins, satins de Chine, mérinos, casimirs, cachemir d'Écosse, diagonales ;

Les façonnés : velours ;

Les gazes : gaze de laine.

Et les *tissus drapés ou de laine cardée*, qui comprennent :

Les flanelles : flanelles, molletons ;

Les draps : draps lisses, draps de nouveautés, draps communs ;

La draperie pour femme : draps amazone, étoffes pour confection.

Les draps sont des tissus de laine cardée, dont l'aspect et la tissure ont été dénaturés par une série d'opérations, telles que le foulage, le tondage, le pressage et le décatissage.

Arrivons à l'importation française.

Bien que nous ayons été dans certaines parties de l'Asie turque les initiateurs du commerce des draps, et que nous ayons pendant plusieurs années partagé la vente avec l'Angleterre, nous soutenons aujourd'hui péniblement la concurrence de la Belgique et de l'Allemagne, récemment entrées en lice. Nos articles sont toujours estimés ; mais pour les draps et lainages comme pour les autres articles, l'industriel français ne se résigne pas à fabriquer des produits secondaires et il ne prend pas la peine d'envoyer sur place des voyageurs, qui s'enquière des exigences de la clientèle.

Nous ne maintenons notre supériorité que pour les articles tout laine, et pour la vente des cheviottes et des façonnés de Roubaix qui, malgré leur prix un peu plus élevé que celui des produits similaires étran-

gers, trouvent facilement acquéreurs à cause de la solidité de leur teinture. Ces articles se vendent de 2 fr. 50 à 10 francs le mètre. Reims fournit des mérinos au prix de 90 centimes jusqu'à 2 francs le mètre de 90 à 100 centimètres de large. Les mérinos de belle qualité se vendent jusqu'à 4 et 5 francs le mètre de 100 à 140 centimètres de large ; leur consommation est rare.

Le nord de la France envoie des mousselines de laines unies. Les étoffes pour robes sont fournies par Reims et Roubaix. Roubaix expédie encore des damas pure laine, des reps et des satins laine et soie ; les qualités qui se vendent le mieux sont celles de 2 fr. 20 à 4 francs le mètre de 120 centimètres de large.

Elbeuf et Tourcoing importent en petite quantité des fantaisies et articles pour paletots au prix de 6 à 10 francs le mètre. Sedan livre des draps, édredons, élasticotines, etc., au prix de 5 à 12 francs.

Vienne et Mazamet continuent de vendre à bas prix des nouveautés, qui n'ont pas un grand succès. On reproche à ces articles de n'être pas assez soignés et de ne pas être conformes aux échantillons. Les articles allemands qui leur font concurrence ne sont peut-être pas meilleurs ; mais ils flattent l'œil, ils ont plus de *chic*, pour employer un mot vulgaire mais expressif.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur le commerce étranger ; nous y trouverons pour notre propre commerce des indications et des renseignements utiles.

Angleterre. — Huddersfield expédie en petites quantités des hautes nouveautés laines, depuis 3 schillings jusqu'à 8 schillings le yard. Bradford et Leeds livrent des *fancies* ou nouveautés en laine ou laine et coton, de 1/2 shilling à 3 shillings le yard ; des cheviottes et peignés unis en pure laine (2 à 6 sh.), des *meltons* (5 à 10 pence), des draps connus sous le nom de *union*

cloth et *leather cloth* (1 sh. 1/2 à 3 sh.) ; des draps de bure ou *army-cloth*, autrement dits draps de troupe, des *naps* ou bouclés, des *présidents* ou esquimaux, quelques *montagnacs*, des mélangés.

Tous ces articles, même ceux de pure laine, contiennent généralement un imperceptible mélange de coton.

Les Anglais ne traitent pas directement avec la Turquie ; ils ne sont en rapport avec elle que par l'entremise de maisons de commissions installées à Bradford, Leeds et Huddersfield. Ils accordent 1/4 pour 100 d'escompte pour les règlements à six mois et 3 3/4 pour 100 au comptant.

Allemagne. — Les produits allemands sortent des usines de Cottbus, Görlitz, Aix-la-Chapelle et Bischwiller. Aix-la-Chapelle fournit des fantaisies en peigné et cardé, à raison de 5 à 7 francs le mètre. Bischwiller (Alsace) livre des draps, élasticotines, édredons et moskows, à raison de 4 à 9 francs le mètre. Cottbus fabrique des hautes fantaisies en laine peignée depuis 5 francs jusqu'à 11 fr. 50 le mètre. Enfin Görlitz, dont les produits ont le plus d'écoulement, a la spécialité des fantaisies en laine cardée, depuis 2 fr. 25 jusqu'à 4 fr. 25 le mètre.

Le prix des nouveautés allemandes n'est pas plus élevé que celui des nouveautés anglaises. Mais les Allemands ont cet avantage sur leurs concurrents que souvent ils prennent à leur charge les frais de transport, qu'ils ne font pas payer l'emballage et qu'ils accordent des crédits de six et même huit mois avec un escompte de 5 pour 100 au comptant. Une autre cause de leur succès vient de ce qu'ils expédient des pièces de petite dimension, 15 à 18 mètres par exemple, tandis que les Anglais ne livrent jamais au-dessous de 70 à 80 yards. L'avantage des petites dimensions est qu'avec le même prix le négociant au détail peut avoir un assortiment

plus varié et qu'il écoule plus vite sa marchandise. Les Allemands vont même jusqu'à vendre au mètre, lorsque le prix dépasse 5,50. La largeur de ces pièces est de 128 à 130 centimètres pour les bons marchés et de 136 à 140 pour les autres.

Autriche. — L'Autriche a la spécialité des draps dits du Levant qui ont eu un instant un écoulement considérable, mais dont l'importance a diminué. Ces articles se fabriquent à Bielitz (Silésie) et se vendent de 3 fr. 25 à 10 fr. 50 le mètre de 136 centimètres de large. Brünn fabrique des fantaisies pure laine au prix de 4 à 7 francs le mètre les qualités moyennes. Les draps du Levant servent surtout à faire des pantalons bouffants pour les Turcs.

L'Autriche fait six mois de crédit avec un escompte de 12 pour 100 pour les paiements au comptant.

Belgique. — Les Belges se sont présentés sur les marchés du Levant avec des produits d'imitation française fort bien réussis. Ils n'ont pas tardé à prendre une place importante, que l'importation des articles allemands a singulièrement diminuée depuis cinq ou six ans. Ce sont les Belges qui ont eu l'initiative de vendre par demi-pièces de 15 à 18 mètres, tandis que la France ne livrait pas moins de 22 mètres, quand elle n'exigeait pas 40 ou 45 mètres pour faire une livraison. La Belgique vend plus spécialement des tricotés pure laine, au prix de 5 à 7 francs. Mais elle vend encore des fantaisies en pure laine et coton, en cardé et peigné, au prix de 7 à 12 francs le mètre. Les draps de Cottbus, de même apparence, mais de qualité inférieure, qui se vendent de 5 à 10 francs le mètre, les ont en partie remplacés. Le métrage des pièces belges est de 136 à 140 centimètres en largeur.

Ces articles se fabriquent à Verviers et aux environs : Hodimont, Dison, Ensival, Petit-Réchain, Grand-

Réchain, etc. La Belgique accorde des crédits de quatre à six mois, avec un escompte de 9 pour 100 pour les ventes au comptant.

Hollande. — La Hollande vend des draps de bure et des fantaisies grossières fabriquées à Eindhoven et des cheviottes et façonnés fabriqués à Tilburg.

Italie. — L'Italie vient au dernier rang des pays importateurs avec des draps de Biella. L'importation italienne a commencé vers 1885; mais ses étoffes ont été dès le début jugées insuffisantes au triple point de vue de la qualité, de la solidité et de l'apparence et, malgré leur bas prix — 2 fr. 50 à 5 francs le mètre — elles n'ont pu conquérir sur le marché une place importante.

Bulgarie. — La Bulgarie fabrique et vend en Orient une grande quantité de draps de bure ou *abas* et de *chayaks*.

Si de cet ensemble de chiffres on essaie de dégager pour les draps, plus chers que les lainages ordinaires, le prix moyen des qualités les plus demandées, on obtient les résultats suivants :

9 à 12 francs le mètre pour la draperie française ;		
8 à 9	—	— les articles anglais tout laine ;
3 à 5	—	— les articles anglais laine et coton ;
14 à 15	—	— les art. anglais de laine peignée ;
6 à 8	—	— la draperie belge ;
5 à 7	—	— la draperie allemande ;
6 à 7	—	— la draperie autrichienne ;
4 à 5	—	— la draperie italienne.

IMPORTATIONS. — *Trébizonde* :

	kil.	fr.
Draperies 1898	170.400	1.659.000
— 1899.	154.800	1.305 000

La France n'est représentée en 1899 que par 80.000 francs, l'Autriche par 832.000, la Bulgarie et la Roumanie avec leurs *chayaks* par 375.000.

Lainages : 1899, 24.000 francs. La part de la France est de 8.750 francs.

Passementerie : 93.000 francs en 1898, 57.500 en 1899. La passementerie vient de Bulgarie et d'Italie.

Transit persan : Les draperies et lainages sont représentés en 1899 par 166.500 kilogrammes, 2.021.000 francs, dont fr. 1.205.000 pour l'Autriche-Allemagne, 280.000 pour la Belgique, 216.000 pour l'Angleterre, 200.000 pour la France et 120.000 pour l'Italie.

Samsoun ne reçoit que pour 100 à 125.000 francs de lainages et draperies.

Smyrne, en 1899, a reçu d'une part 469.000 kilos de tissus de laine contre 420.000 en 1898, et d'autre part 590.000 kilos de draps et draperies en 2172 ballots, contre 2511 ballots en 1897 et 2069 en 1898. L'Angleterre a la spécialité de la vente des *présidents* et des *meltons* et la France celle des *cheviottes*.

L'importation des draps, qui, en 1889, avait atteint 490.000 kilogrammes ou 6.479.000 francs, s'était ainsi répartie : Angleterre, 2.462.000 francs ; — Autriche-Allemagne, 2.255.000 francs ; — France, 1.028.000 francs ; — Turquie, 398.000 francs ; — Italie, 36.000 francs.

M. Rougon, qui donne ces chiffres (p. 294), estime que les trois quarts au moins de l'importation française comprennent des produits originaires de Belgique, d'Alsace et du Luxembourg.

Mersina : max. 3 391.680 francs (1894), min. 453.600 francs (1891).

Alexandrette : max. 3.232.278 francs (1893), min. 1.058.000 francs (1897). En 1899, 1.661.750 francs dont 52.500 francs pour la France.

En 1898, l'importation s'est élevée à 1.102.500 francs dont :

Draps du Levant, 553.000 francs (Autriche 60 pour 100, Allemagne, 28 ; Angleterre, 12) ;

Draps nouveautés pour costumes d'hommes, 230.000 francs (Allemagne, 35 pour 100 ; Belgique, 25 ; Italie, 20 ; Angleterre, 15 ; Autriche et France, 5) ;

Draps confections pour dames (Allemagne, 48 pour 100 ; France, 16 ; Belgique, 16 ; Autriche, 10 ; Italie, 8 ; Angleterre, 2).

En outre, l'Italie a importé 2000 pièces de flanelles imprimées valant 93.100 francs, 4000 pièces de flanelle coton valant 64.000 francs et 56.350 francs de tricots et caleçons de laine ;

L'Angleterre, 1000 pièces de flanelles coton valant 16.000 francs et 17.000 francs de tricots et caleçons en laine ;

L'Allemagne, 36.750 francs de vestes de chasse ;

La Suisse, 10.000 francs de tricots de laine. (*Verney*, p. 664.)

Beyrouth a importé, en 1899, 122.000 kilogrammes de tissus de

laine et 430.000 kilogrammes de drap. (*M. O. C.*, 23 mai 1901, supp.) Les 430.000 kilogrammes de drap, qui représentent une valeur d'environ 4.500.000 francs viennent de France en quantités excessivement faibles, et cependant notre trafic domina un instant dans cette ville.

Les draps du Levant unis reviennent 60 pour 100 à l'Autriche, 40 pour 100 à l'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique. Les draps nouveautés reviennent 40 pour 100 à la Belgique, 20 à la France, 15 à l'Allemagne et 15 à l'Italie.

L'Angleterre vend les qualités supérieures et l'Italie les façonnés et tricotés de laine.

L'importation de *Caïffa* monte de 75 à 200.000 francs et celle de Jaffa de 800 à 900.000 francs.

Damas, achète environ 600.000 francs de draps; Homs et Hama, 225.000.

Bassorah importerait de 360 à 380.000 francs de draps et lainages, mais on a vu que ce commerce se confondait dans les statistiques avec celui des cotonnades et soieries, qui s'est élevé en 1899 à 13.241.250 francs.

5° Vêtements confectionnés.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867-1876	»	2.433.2	»	2.046.5
1877-1886	»	1.256.6	»	1.138.0
1887-1896	»	1.608.4	»	1.431.8
1897	290	879.3	188	734.9
1898	414	1.013.2	371	948.3
1899	534	»	366	856.6
1900	392	1.009.0	260	897.0

DÉTAIL EN 1900

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Pièces de lingerie cousues . .	42,80	102	224.4	50	212.2
Vêtements confectionnés pour hommes	15,38	191	205.9	133	204.8
Vêtements confectionnés pour femmes, en soie.	354,15	5	177.1	3	91.4
Vêtements confectionnés pour femmes, en autres tissus . .	105,76	51	373.1	34	361.4
Cravates en soie.	128,90	1	7.7	»	6.2
— en autres tissus . .	44	»	9	»	9
Articles non dénommés . . .	5,05	42	20.2	40	20.2

390 quintaux ont été introduits par navires français et deux par navires étrangers.

Cette industrie a été introduite en Orient par des négociants autrichiens, qui ont trouvé en Bohême une main-d'œuvre suffisamment basse pour confectionner des habits à très bon compte et inonder de ces produits les marchés du Levant, sans craindre aucune concurrence.

Ces articles eurent d'abord un grand succès, notamment à Constantinople où la majeure partie des tailleurs étrangers ou indigènes durent fermer boutique. Le succès ne fut pas moins vif dans certains ports du Levant, mais l'engouement ne dura pas. On ne tarda pas à s'apercevoir que si les articles autrichiens étaient d'une belle apparence et ne se vendaient pas cher, ils étaient d'une solidité douteuse, et la mode revint aux tailleurs, qui cependant durent baisser leur prix et se contenter d'un bénéfice médiocre. Ces tailleurs sont arrivés, à force d'expérience, à travailler avec goût, et les habits qu'ils livrent sont d'une coupe plus réussie que les confections.

Les confections pour dames et enfants se maintiennent mieux. Pour les dames, nous ne parlerons pas des robes ni des corsages que la couturière seule peut réussir, ajuster ou retoucher, mais des jaquettes, manteaux, jupons et robes de chambre, qui n'ont pas besoin de s'adapter très exactement à la taille. Nos grands magasins trouvent là une clientèle assez importante quoique restreinte, puisqu'elle ne peut s'adresser aux femmes turques confinées dans le harem et à peu près ignorantes des modes européennes.

D'après les statistiques turques, l'importation serait pour tout l'Empire de 5.300 à 6 millions de francs ; mais il paraîtrait que dans la seule ville de Constantinople, on vendrait chaque année pour 13 millions de francs d'habits confectionnés. (*B. C. C.*, fév. 1898, p. 205.)

Dans les provinces les plus reculées de l'Empire, qui ne sont pas en contact avec l'Europe, la mode est restée pour les hommes aux longues robes de coton ouvertes sur le devant et retenues à la taille par une ceinture. Ailleurs, on porte le *tchalvar*, ou pantalon bouffant à large fond semblable à celui des zouaves, le gilet au dos écarlate et brodé, et la petite jaquette appelée *saltamarka*, parfois ornée de quelques fioritures. Ces parties du costume, propres aux indigènes, se confectionnent soit avec *chayaks* et *abas* couleur marron clair, soit avec les draps laine et coton anglais, les draps de couleur de Bielitz, les tricots et mélangés pure laine de Belgique. Les jaquettes et pantalons se paient suivant la qualité entre 10 et 70 francs.

Dans les villes et particulièrement dans les ports, les Turcs de condition élevée et les ouvriers sont les seuls qui s'habillent exclusivement à l'Européenne ; les riches par genre, et les pauvres par économie. Il va sans dire qu'entre les costumes des uns et des autres, il y a une certaine différence de prix. Les riches dépensent pour leur habillement beaucoup plus que nous ne dépensons nous-mêmes en Occident ; la toilette très soignée est un des défauts ou, si l'on préfère, une des qualités des Orientaux qui sacrifient tout, même la nourriture, au besoin de paraître et de se distinguer les uns des autres par des avantages extérieurs. Nous avons vu, en d'autres pays, des personnes inscrites à l'Assistance publique, faire des économies pour acheter des toilettes de bal et paraître dans les soirées officielles.

Les confections importées conviennent surtout aux bourses les plus légères. Ces confections sont importées d'Autriche mais viennent en réalité de toutes les parties de l'Europe. Chaque année, les négociants autrichiens s'en vont en Angleterre, en France, en Belgique, en Allemagne où ils achètent à bas prix des arti-

cles avantageux ou défraîchis, qu'ils font travailler en Bohême et qu'ils expédient ensuite dans le Levant. Malgré la préparation intelligente qu'ils subissent, il est rare que ces articles ne décèlent pas leur origine par quelque côté; d'où leur dépréciation.

Les complets d'hiver se vendent de 20 à 60 francs et ceux d'été de 15 à 50; les gilets de 4 à 15 francs; les pantalons d'hiver de 10 à 25 francs et ceux d'été de 6 à 20; les redingotes et gilets noirs de 35 à 55 francs; les pardessus d'hiver de 15 à 55 francs, et ceux d'été de 12 à 50 francs. Les pardessus les meilleurs se vendent de 40 à 60 francs.

Les Turcs confectionnent également des vêtements, soit avec des étoffes indigènes, soit avec des étoffes ou draps importés de l'étranger. Ces vêtements sont fabriqués par des tailleurs en chambre, qui travaillent à un bon marché extraordinaire. Les femmes cousent des pantalons et gilets à raison de 50 centimes à 1 franc, et souvent moins. La façon des paletots, jaquettes et pardessus confiée plus particulièrement aux hommes se paie de 2 fr. 25 à 5 francs. Aussi les vêtements se vendent-ils à un prix peu élevé; on peut avoir un complet pour 17 ou 20 francs.

La fabrique de Karamursal fabrique pour les employés de l'Etat, qui, à peu d'exceptions près, ont tous adopté le costume européen.

Les Turcs font aussi de la confection pour les ouvriers européens avec des tissus belges ou italiens. Ils font des vestons qui se paient de 6 fr. 50 à 9 francs, des pantalons de coutil pour 2 fr. 50 et des pantalons de coton ou laine pour 7 francs. A cette clientèle, il faut joindre la clientèle grecque très nombreuse à Constantinople et sur toutes les côtes de l'Asie Mineure.

Les vêtements confectionnés d'importation européenne paient à leur entrée en Turquie un droit de

80 pour 100 *ad valorem*. Dans un intérêt de protection nationale, les tailleurs turcs ont souvent demandé que ce droit fût plus élevé. Ils font observer que les étoffes qu'ils emploient paient déjà le même droit, mais ils ne prennent pas garde que le droit sur les vêtements importés ne frappe pas seulement l'étoffe elle-même, mais aussi la main-d'œuvre, puisque le droit est calculé sur la valeur des vêtements.

Constantinople, ville plus ou moins cosmopolite, tient une part prépondérante et presque exclusive dans le commerce d'importation.

Samsoun, comme tous les ports de la mer Noire, s'approvisionne à Constantinople. Il y a une vingtaine d'années, elle recevait de la capitale pour 80.000 francs de confections, elle n'en reçoit plus que pour 10.000. Des tailleurs se sont installés sur place ; ils fabriquent pour 60 à 65.000 francs de confections.

La France expédie de 15 à 20.000 francs de vêtements divers pour dames et enfants ; ces vêtements viennent des grands magasins de Paris. (*B. C. C.*, février 1898, p. 103.)

Smyrne qui, en 1899, importait pour 850.000 francs de confections, n'importe plus que pour 250 à 400.000 francs. Les produits autrichiens continuent d'avoir la préférence, malgré leur peu de solidité, mais les affaires diminuent. Smyrne, comme la plupart des autres villes, confectionne maintenant la plupart de ses costumes.

La vente des confections a été introduite à Alexandrette il y a une trentaine d'années par des négociants de Beyrouth, qui ont ainsi écoulé beaucoup de produits autrichiens, mais la vogue ne s'est pas maintenue. Les tailleurs confectionnent sur place des vêtements à raison de 40 à 60 francs. L'importation étrangère pour hommes n'est plus représentée que par 5 à 10.000 francs. Elle se maintient mieux pour les dames : les confections féminines venant des grands magasins de Paris s'élèvent par an à une quinzaine de mille francs.

Beyrouth a encore reçu, en 1899, 33.000 kilogrammes de confections étrangères venant d'Autriche ; ces articles s'écoulent dans la ville elle-même et dans toute la région environnante, notamment Damas.

CHAPITRE III

MATIÈRES ANIMALES

- I. **Cuir et peaux.**
- II. **Graisses, beurres et fromages.**
- III. **Objets divers.** — Poissons secs et salés. — Substances animales propres à la médecine et à la parfumerie. — Laines. — Dégras de peaux. — Autres objets.

Les matières animales exportées de France en Turquie ont donné lieu en 1900 à un chiffre d'affaires d'environ 12.220.000 francs, qui se décomposent ainsi :

Peaux brutes	985.600 francs.	
Peaux préparées.	7.382.406	—
Laines	116.400	—
(Œufs de vers à soie.. . . .	2.364.600	—
Soies.	823.300	—
Fromages.	36.000	—
Beurre	6.300	—
Dégras de peaux.	45.800	—
Poissons secs et conservés. . .	253.700	—
Substances médicinales	114.700	—
Divers.	30.700	—

Nous venons de donner toutes les indications nécessaires sur le commerce des soies et des œufs de vers à soie ; nous n'y reviendrons pas.

I. Cuirs et Peaux.

Comme le tannage est très rudimentaire en Turquie les peaux qu'exporte ce pays sont surtout des peaux brutes, tandis que celles qu'il reçoit sont surtout des peaux préparées.

Mettons en parallèle les chiffres pour l'année 1900.

	Peaux brutes	Peaux préparées
	fr.	fr.
Export. de Turquie	11.280.000	174.000
Import. en Turquie	986.000	7.382.000

Ces chiffres, bien entendu, ne concernent que la France.

1° Peaux et pelleteries brutes.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867 à 1876	»	1.166.0	»	968.0
1877 à 1886	»	1.751.0	»	1.571.0
1887 à 1896	»	1.337.0	»	938.0
1897.	8.270	1.287.0	3.524	640.0
1898.	9.018	1.464.0	2.598	508.0
1899.	8.865	»	3.563	777.0
1900.	21.077	3.514.0	4.439	986.0

DÉTAIL EN 1900

	kg.	quint.	fr.	quint.	fr.
Peaux de vaches,	10	20.898	3.423.5	4.620	894.7
bœufs, etc.	2,10				8
Peaux de mouton	1,25	7	8	7	3
— d'agneau	2,93	»	2	»	88.0
Autres peaux.	5,25	168	88.0	168	
Pelleteries brutes de					
lapin et de lièvre . . .	2,75	2	6	2	6
Autres	6,50	2	1.3	2	1.3
Import. par navires français.			20.894 quintau	»	
—			étrangers	183	—

2° Peaux préparées et ouvrages en peau.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1877 à 1886 .	»	9.933.3	»	9.134.8
1887 à 1896 .	»	10.978.2	»	10.119.8
1897.	14.217	12.000.0	13.427	11.627.0
1898.	12.846	9.990.0	12.207	9.520.0
1899.	12.386	»	10.820	8.976.0
1900.	9.776	8.057.0	8.026	7.382.0

DÉTAIL EN 1900

	le kg.	quint.	fr.	quint.	fr.
<i>Peaux préparées.</i>					
Peaux de chèvre ou mouton tannées. .	9,06	223	200.7	219	198.4
Autres peaux tannées	4,93	3.235	1.566.6	2.950	1.454.4
Peaux corroyées de veau, cirées ou de couleur naturelle .	8,92	179	141.4	138	123.4
Peaux corroyées de veau, chèvre, mouton, teintes ou noircies	18,75	2.412	3.979.5	2.057	3.857.3
Peaux corroyées de vaches et autres grandes peaux . .	5,72	3.126	1.579.3	2.310	1.321.2
Peaux vernies. . . .	13,23	123	145.2	83	110.3
Peaux chamoisées ou parcheminées . . .	9,45	2	1.6	2	1.6
Peaux non dénomm.	9,45	1	5	1	5
Cuir factice.	0,61	80	4.9	32	2.0
<i>Ouvrages en peau ou en cuir.</i>					
Semelles découpées et talons	4,88	4	1.9	4	1.9
Tiges de bottes, empeignes, claques, etc.	14,77	12	16.0	11	16.0
Chaussures	18 »	165	193.4	69	124.3
Gants	110 »	9	53.4	3	29.6
Sellerie	12,50	11	14.5	5	6.1
Article de bourrellerie	4,60	50	16.4	34	15.8
Maroquinerie	25 »	20	39.6	16	39.6

	le kg.	quint.	fr.	quint.	fr.
Couvertures d'albums	15 »	1	8	»	5
Brides pour sabots, courroies de trans- mission, malles, etc	8,50	122	98.6	92	78.1
Pelleteries préparées ou en morceaux cou- sus	15 »	1	1.8	»	5
Pelleteries ouvrées ou confectionnées . .	30 »	»	9	»	9
Import. par navires français .			9.776 quintaux		
— — étrangers			178	—	

Le commerce des cuirs et peaux est le plus important que nous entretenions avec la Turquie ; il s'élève à un chiffre annuel d'environ 10 millions de francs et représente exactement la cinquième partie de notre importation totale dans l'Empire ottoman.

Nous maintenons notre suprématie par la supériorité de nos produits. Il n'en est pas des cuirs comme des étoffes, on s'aperçoit plus vite que les mauvais cuirs ne résistent pas et finissent par coûter plus cher, et c'est pourquoi nous défions encore toute concurrence, bien que les Allemands, les Belges et surtout les Italiens soient arrivés à nous enlever la vente de quelques produits secondaires.

Les cuirs introduits en Asie Mineure servent exclusivement à la fabrication des chaussures ; ils ne servent pas à la sellerie, pour laquelle on réserve les produits de la fabrication locale. Il est inutile d'ajouter qu'on emploie aussi les produits indigènes pour fabriquer des chaussures ; dans l'intérieur de l'Empire, ces produits seuls peuvent être en usage, mais soit que la préparation des cuirs soit insuffisante, soit que les peaux aient moins de largeur, ils sont moins estimés que les articles d'importation. Les tanneries turques ne valent pas les nôtres et, à part celles d'Aïntab et Aïvali, qui jouissent

d'une réputation méritée, les autres disséminées dans l'Empire ne sont bonnes que pour les articles de consommation courante, dans les milieux les plus pauvres, On sait d'autre part que les vaches de Turquie sont de petite taille ; c'est encore une raison qui fait préférer les peaux européennes. On raconte à ce sujet que, dans les temps héroïques, ces peaux parurent à la douane d'une dimension si étrange que les employés refusèrent de les inscrire sous leur dénomination véritable et qu'ils les baptisèrent *peaux de chameaux*.

Avant d'aborder le commerce des peaux, nous dirons quelques mots de l'objet même de ce commerce, c'est-à-dire des chaussures.

On importe peu de chaussures dans le Levant, les cordonniers du pays en fabriquent avec nos cuirs et les leurs à un bon marché surprenant ; on peut avoir une paire de bottines pour 5 francs. Smyrne, qui est le port le plus important de la Turquie d'Asie, n'a importé en 1899 que pour 53.000 francs de chaussures, dont 34.000 francs venaient de France et déjà, à cette époque, l'importation des chaussures était en décroissance. Alexandrette en reçoit d'Autriche pour 40.000 francs, Beyrouth importe pareille somme et Jaffa une dizaine de mille francs. Cette importation, alimentée par l'Autriche et un peu par la France porte sur les galoches en caoutchouc et sur les escarpins.

Les chaussures portées dans le Levant par les indigènes, sont de plusieurs sortes.

Les plus primitives sont les *tcharouks* que portent les paysans. Elles sont faites d'un morceau de cuir de bœuf ou de buffle rectangulaire, cousu aux deux bouts et attaché à la cheville par des lanières. Les pieds, qui reposent sur cette bande de cuir, seraient à découvert, comme ceux de nos moines capucins, s'ils n'étaient pas entourés de bandelettes d'étoffes ou de chiffons que re-

tiennent et compriment les lanières de la chaussure.

Les gens du peuple qui ne travaillent pas aux champs, portent les *yéménis* et les *tchaboulas*, qui sont une sorte de yéméni. Les yéménis sont de grosses chaussures, sans talon, à semelle débordante, pointues et largement ouvertes, pour laisser le pied passer et sortir facilement.

Lorsque le Musulman va à la mosquée, ou bien lorsque, pour se livrer aux méditations apparentes et aux longs entretiens, il s'accroupit sur un sofa à la mode orientale, il quitte ses *yéménis*. Les yéménis valent de 2 fr. 75 à 6 fr. 25, suivant la couture et suivant les dimensions.

Les *galendjas* — en certaines contrées *nalines* — sont des chaussures en bois de 3 à 7 centimètres de hauteur, composées d'une planchette de la longueur du pied, laquelle repose à l'avant et à l'arrière sur deux petits supports. On dirait d'un petit banc très léger sur lequel les pieds s'appuient pour ne pas toucher terre. Le *galendja* est effectivement employé pour éviter le contact avec les sols humides ou boueux ; il est porté par les servantes dans leurs cuisines, les garçons de bain au hammam, et un peu par tout le monde. Lorsqu'on veut éviter d'apporter de la poussière dans un appartement, on se chausse de *galendja*.

La *galoche* est une chaussure en cuir ou en caoutchouc, de la forme d'un soulier plus ou moins découvert, dans laquelle on peut faire entrer une autre chaussure plus fine et plus légère, lorsqu'on veut aller à la mosquée ou simplement éviter l'humidité du sol. La galoche s'attache par un ressort intérieur fixé dans le talon à la chaussure qu'elle emprisonne et s'enlève sans le secours des mains, par un simple mouvement du pied. Les galoches en caoutchouc étant plus souples, se prêtent mieux à toutes les formes de chaussures d'une même personne, et sont, par suite, d'un usage plus répandu que les galoches en cuir. Les galoches sont, en grande par-

tie d'importation russe, américaine ou allemande. Elles valent de 4 fr. 25 à 4 fr. 75 la paire pour les hommes et de 2 fr. 50 à 3 fr. 75 pour les femmes.

Les chaussures à l'européenne sont aussi bien faites et souvent mieux faites qu'en Occident. Lorsqu'il est question d'éblouir le voisin, l'Oriental n'économise pas et n'hésite pas à payer les chaussures 20 ou 25 francs. Toutefois, les bottines à boutons, à lacets et à élastiques faites sur mesure, en veau mégis ou veau ciré de Chambéry, se vendent couramment 16 à 17 francs, comme les souliers vernis noirs ou de couleur bien soignés, valent, tout faits, 13 à 14 francs et sur mesure 16 à 20 francs. Il existe, bien entendu, des chaussures moins chères, en chèvre de Marseille et cuir du pays, semelle simple, qui ne coûtent pas plus de 8 francs.

Les demi-bottes pour dames, à bouton simple et en chèvres mates ou glacées, vendues toutes faites, valent environ 7 francs ; les demi-bottes sur mesure, en chevreau claqué verni, valent de 16 à 20 francs. Les souliers à lacets et les chaussures de couleurs se paient de 12 à 13 francs.

Les chaussures d'hommes sont presque toutes faites sur mesure, tandis que les chaussures pour dames sont achetées toutes faites.

A Constantinople, la façon d'un ouvrier est payée de 1 fr. 30 à 1 fr. 50, et la piqure à la machine, boutonnières comprises, 0 fr. 75, pour une paire de chaussures vendue 6 fr. 50 à 7 fr. 50.

On fabrique enfin, dans toutes les villes d'Orient susceptibles d'être visitées par les touristes, des pantoufles de beaucoup d'apparence, brodées sur velours coton avec des fils d'or. Ces pantoufles ne sont d'aucun usage ; elles se vendent comme souvenirs de voyage.

Les statistiques ottomanes évaluent à 8.200.000 francs

le montant des cuirs importés dans l'Empire et à 5.300.000 francs l'importation des peaux brutes de bœufs et de veaux. En 1899, la part de la France, pour ces deux articles, a été respectivement de 8.996.402 francs et de 776.583 francs.

Peaux brutes. — Les peaux brutes dont nous nous occuperons tout d'abord, arrivent en Turquie par les ports de Hambourg, d'Anvers et du Havre. Elles-mêmes viennent en majeure partie de la République Argentine ou du Brésil. L'Egypte en envoie de grandes quantités; enfin, la Turquie en reçoit par la mer Rouge, qui lui arrivent d'Aden, de Calcutta et de Rangoon.

Les grosses peaux arrivent soit en saumure, soit séchées avec du sel ou sans sel. Les petites sont séchées sans sel. Le prix de ces diverses peaux qui varie selon leur séchage et leur poids, oscille entre 0 fr. 90 et 1 fr. 75 le kilogramme.

Les peaux exportées d'Europe sont presque toutes dirigées sur Constantinople, qui les réexpédie dans le Levant. C'est ainsi que Smyrne avait importé, en 1889, 19.121 quintaux turcs de peaux brutes, valant 1.269.464 francs, dont 825.000 pour la Turquie et 426.000 pour l'Egypte. La part d'importation directe de la France n'avait été que de 74 quintaux, 4.912 francs (*V. Rougon*, p. 596, et suiv.) Dix ans plus tard, en 1899, l'importation était tombée à 11.996 quintaux contre 23.170, en 1898, (*M. A. C.*, 16 mai 1901, sup.)

Les peaux venant d'Egypte et d'Extrême-Orient sont, pour la plupart, importées dans les ports de Syrie, depuis Jaffa jusqu'à Mersina. A une autre extrémité de l'Empire, Trébizonde reçoit, pour la consommation locale, des peaux de provenance russe.

Voici maintenant le détail d'importation des peaux préparées.

Cuirs ouvrés. — Ces cuirs servent spécialement à

faire des semelles et exigent, par conséquent, des qualités de résistance que les cuirs de premier ordre sont les seuls à offrir. La moitié vient de France, soit que la France importe ses propres cuirs, soit qu'elle importe ceux de l'étranger, la République Argentine notamment, après les avoir travaillés en ses tanneries de Châteaurenault, Moulins, Villeurbanne et du Var. Les cuirs d'origine purement française, sont toutefois les plus nombreux; ils représentent les deux tiers de notre importation.

Les cuirs français proviennent de l'abat des vaches et bœufs; les peaux ont été préparées à l'écorce de chêne et ont séjourné pendant de longs mois dans les fosses. Les peaux se vendent entières ou plutôt en bandes, on entend par bande la moitié d'une peau coupée au milieu, dans le sens de la longueur. Le poids moyen de la bande est de 8 kilogrammes; les poids légers ne dépassent pas 6 kilogrammes. Les poids lourds sont les plus demandés. Le prix du kilogramme est d'environ 4 francs.

Les cuirs étrangers travaillés en France et réexportés en Orient viennent de Buenos-Ayres, Montevideo et Pernambuco. Ils valent les nôtres, après la préparation qu'ils subissent en nos tanneries; mais, au contraire des produits français, ce sont les poids légers qui sont les plus demandés. Le prix varie de 2 fr. 50 à 4 francs suivant la qualité.

Les cuirs de Châteaurenault (Indre-et-Loire) sont les plus estimés de tous; mais à cause des frais de transport par chemin de fer, ce sont les cuirs du Var que nous importons de préférence dans le Levant. L'expédition se fait par balles contenant chacune cinq peaux. La clientèle tient à ce que les cuirs aient la plus grande rigidité possible. Contrairement à ce qui se passe pour d'autres articles, nos fabricants s'efforcent de satisfaire les goûts de la clientèle levantine, et ce n'est pas une des moindres causes de leur succès.

Les marques françaises les plus estimées sont les marques Bienvenu (Chateaurenault), Abel Gallien, Latil, Peltereau (Chateaurenault), Perrin et Goiffon (Villeurbanne), Sorrel, Simon Ullmo, etc.

Les cuirs italiens qui se vendent concurremment avec les nôtres sont plus denses et le cordonnier trouve dans une bande de quoi satisfaire à tous ses besoins, mais toutes les parties ne sont pas également bonnes. Les poids varient de 4 à 8 kilogrammes la bande ; le prix du kilogramme est d'environ 3 fr. 50.

Les Italiens travaillent et exportent comme nous les peaux de la République Argentine ; ce sont même ces peaux qui dominent dans leur commerce d'exportation. Leurs tanneries sont à Gênes. Les marques les plus connues sont celles de Bocciardo et d'Olivari.

Les Allemands n'ont pu s'établir sur le marché.

Nos cuirs et les cuirs italiens se trouvent tout naturellement en concurrence avec les cuirs provenant des tanneries indigènes de Chio, Aïvali, Aïdin, Ouchak, Adalia, Elmalu, Tokat, etc. Ces tanneries ne se contentent pas de travailler les peaux indigènes, notamment les peaux de buffles qui sont très épaisses et donnent un poids de 12 à 13 kilogrammes par bande ; Chio, Aïntab et Aïvali qui sont sur la mer ou à proximité d'un port font venir, elles aussi, des peaux brutes de la République Argentine, qu'à défaut d'écorce de chêne elles tannent avec la vallonée ou l'écorce de pin. Ce tannage ne vaut pas le nôtre. Les peaux importées d'Amérique arrivent dans le Levant par voie d'Hambourg, Anvers et le Havre. Le Havre en livre à Aïvali pour 100.000 francs et Chio en reçoit chaque année 1 million de kilogrammes.

La Turquie importe également des peaux de buffles tannées et préparées qui viennent de Batavia ou de la Chine.

Veaux. — Les cuirs de veau se subdivisent en cirés, vernis, mégissés et veaux de couleur.

Les veaux cirés de France importés dans le Levant sont dans la proportion de 95 pour 100. Le reste vient d'Allemagne et d'Italie.

Les achats portent surtout sur le second et troisième choix qui sont les moins chers. Les prix oscillent entre 4 fr.50 et 12 francs le kilogramme suivant le choix et le poids. Les poids varient de 10 à 40 kilogrammes la douzaine. Les veaux cirés viennent de Chambéry, Villeurbanne, Annonay, etc., et les marques les plus estimées sont celles des fils de F. Bal, Goiffon et C^o, Meyzonnier fils, Mirabel Chambaud, etc. Les cuirs de Millau, qui ont joui un instant de la vogue, ne s'écoulent plus que difficilement.

Les veaux vernis sont surtout employés pour confectionner les galoches. Les neuf dixièmes de ces veaux viennent des usines allemandes de Worms et de Weinheim ; la France fournit le surplus. Cependant nos veaux (marque Durand-Roche, Houette, Leven, Meyzonnier, etc.) sont incomparablement supérieurs aux produits allemands, mais ils valent beaucoup plus cher.

Les veaux mégis presque entièrement importés d'Allemagne il y a dix ans viennent aujourd'hui de France. Les prix varient entre 80 et 150 francs la douzaine suivant la taille. Les marques les plus estimées sont les marques Bernard et Meyzonnier.

Les veaux de couleur se sont introduits avec la mode des chaussures de couleur, qui règne depuis plusieurs années. L'article français (Paris et Annonay) est le meilleur ; mais c'est le produit allemand qui trouve le plus grand écoulement.

Vaches. — En dehors des peaux ouvrées, les bœufs et vaches fournissent à la cordonnerie des vaches vernies et des vaches ou vachettes cirées. Leur importation dans

le Levant n'est pas très considérable. On peut même dire que celle des vaches cirées n'existe pas ou n'existe plus. Les tanneries locales suffisent à la consommation.

Les vaches vernies jouissent encore d'une certaine faveur, mais on ne veut que des petites tailles. La France est en progrès sur l'Allemagne pour la vente de cet article. Elle importe les trois quarts des vernis consommés dans le Levant. La marque Sueur est la plus demandée.

Les vaches cirées sont remplacées dans la consommation par des *croûtes* cirées, qui proviennent de peaux sciées en deux et ensuite corroyées. Elles n'ont pas la solidité des vaches, puisque le nerf est coupé, mais elles valent moins cher, 2 francs à 2 fr. 50 le kilogramme. Elles viennent exclusivement d'Amérique par transbordement dans les ports d'Europe en paquets de 28 à 34 kilogrammes, contenant de 14 à 30 croûtes.

Les tiges, c'est-à-dire les parties de la chaussure qui enveloppent le bas de la jambe sont faites avec des cuirs de vache. Ces cuirs viennent de France, d'Autriche et de Russie. Autrefois les tiges de Bordeaux ont joui d'une grande réputation; la faveur s'en est détournée. Ainsi le veut la mode. Les tiges de Russie ne conviennent qu'aux chaussures petites et légères. Les prix varient de 6 à 11 francs la paire, suivant la qualité. Les qualités supérieures sont revêtues d'une fine doublure en peau blanche.

Chèvres. — Les chèvres se divisent en chèvres mates, chèvres chagrinées noires et chèvres de couleur.

Les chèvres mates servent à faire des chaussures légères, qui se portent avec les galoches en cuir : les galoches en caoutchouc brûlent la chèvre. Marseille et Villeurbanne ont le monopole de la vente de cet article. Les chèvres de Villeurbanne sont moins chargées de corps gras et valent mieux que celles de Marseille pour

la confection des chaussures soignées, mais elles sont plus chères. Il y a dix ans, les chèvres de Villeurbanne étaient inconnues sur le marché d'Orient ; mais une maison de cette ville, la maison Perrin, Ricot et C^{ie}, entreprit d'envoyer des voyageurs, qui lui amenèrent aussitôt une clientèle appréciable. L'Allemagne et l'Italie ont essayé, mais sans succès, d'importer des chèvres mates dans le Levant.

Les chèvres mates ont remplacé dans la consommation levantine les chèvres chagrinées noires qui s'étaient autrefois fort employées. Il n'en arrive plus aujourd'hui que quelques ballots qui viennent de Kirn en Allemagne. Les corroyeurs français ne sont pas parvenus à concurrencer cet article.

Les chèvres de couleur viennent presque exclusivement de Villeurbanne et remplacent très souvent dans la confection des chaussures les veaux de couleur. Elles sont plus économiques et plus solides.

Chevreaux. — Les chevreaux ne donnent pas lieu à un trafic de beaucoup d'importance, et cet article est un peu négligé par nos commerçants, qui l'abandonnent à l'Allemagne. Cependant Paris exporte encore une certaine quantité de chevreaux glacés, qui servent à confectionner des chaussures chères. Le surplus est importé par Francfort.

Moutons. — Les moutons vernis, qui servent à faire des chaussures à bon marché et des souliers d'enfants, viennent pour les trois quarts d'Aubervilliers et pour le reste d'Allemagne.

Les moutons paille et de couleur sont totalement fournis par la tannerie locale, qui se sert de couleurs végétales de meilleure qualité que nos couleurs minérales. On cite cependant quelques envois de France sans importance. Les cuirs français sont colorés à l'alun.

Les maroquins de couleur, qui servent soit pour la

reliure des livres soit pour la doublure des vêtements, viennent en petite quantité de France et d'Allemagne, en partie à peu près égale pour ces deux pays.

Les moutons chamoisés dits peaux de chamois qui servent à frotter l'argenterie ou à nettoyer les meubles sont d'une importation plus faible encore. Il viennent de France.

Enumérons, pour clôturer cette étude, les articles accessoires de la cordonnerie avec l'importance de leur commerce.

Le *carton* qui, à notre insu, remplace si souvent le cuir dans les semelles vient d'Autriche.

Les *élastiques* viennent de France où de Suisse. La France importe les tissus en soie et la Suisse les tissus en laine et en coton. Ces tissus se vendent au mètre. Les qualités en soie représentent environ le quart de l'importation totale. Cet article suit naturellement les fluctuations de la mode; or la mode n'est plus aux chaussures à élastiques, qui sont effectivement fort disgracieuses.

Les *tissus de coton ou de lin pour doublure* viennent presque intégralement d'Angleterre.

Les *tirants* viennent d'Allemagne.

Les *œillets et boutons* sont importés de France.

Les *fils pour cordonniers* venaient autrefois d'Angers et de Lille, qui n'ont plus conservé que la quatrième partie de ce débouché. Le reste est fourni par la Belgique, l'Italie et l'Angleterre.

Les *formes* qui ne sont pas faites dans le pays sont importées par l'Autriche.

Les *tranchets* supérieurs viennent de France; les tranchets ordinaires sont fabriqués dans le pays.

Les *chevilles* et *becquets* sont fournis par la France et un peu par la Belgique.

L'Allemagne fournit les lacets, le feutre dont on fait les pantoufles, et une partie des éperons.

Le *cirage* en boîte est livré par l'Autriche et l'Allemagne ; le cirage en pots, vernis et crème par l'Angleterre.

Les ressorts pour galoches sont un produit de l'industrie indigène. On en doit dire autant du *tchirich*, espèce de colle qui remplace la poix. Le tchirich est fabriqué avec une plante qu'on réduit en poudre en y mélangeant un peu d'eau.

Nous clôturerons cette étude en disant que l'Allemagne et l'Autriche expédient, en petites quantités, des cuirs noirs et de couleur pour sellerie et harnachement et que l'Angleterre envoie quelques courroies de transmission. Ce double commerce n'a pas une grande importance dans le Levant. L'industrie y est trop rudimentaire pour que les courroies puissent se vendre ; quant aux articles de sellerie, les indigènes les fabriquent avec le cuir de leurs tanneries.

IMPORTATION. — *Smyrne*. — 1900.

	quint.	fr.	quint.	fr.	quint.	fr.
1889. . .	19.121	1.269.411	3.721	585.811	1.507	642.311
1898. . .	23.170		8.540		2.000	
1899. . .	11.996		6.140		1.770	

En 1889, la part de la France avait été de 74 quintaux = 4912 francs pour les peaux brutes ; — 3.214 quintaux = 506.000 francs pour les cuirs ouvrés et 678 quintaux = 288.510 francs pour les peaux ouvrés.

Les cuirs ouvrés et les peaux ouvrées viennent pour les trois quarts de France et le reste d'Italie et de Belgique. Les peaux de chèvre vernies, dont le trafic annuel est de 60.000 francs viennent de Villeurbanne. L'Angleterre envoie pour environ 20.000 francs de courroies de transmission : en 1889, l'importation a été de 19.500 francs pour l'Angleterre, 2900 pour la France, 1100 pour la Belgique et 350 francs pour l'Autriche.

Alep, dont l'importance suit celle de *Smyrne*, en raison de sa proximité des tanneries d'Alntab, a reçu, en 1889, par le port d'Alexandrette pour 1.272.250 francs de peaux et cuirs, dont 396.750 francs venant de France. (*D. a. C. R.*, 1900, n° 2587.)

En 1900, l'importation a été de 1.633.000 francs. La France continue d'occuper le premier rang.

La France fournit presque exclusivement les cuirs lisses, veaux cirés, chèvres mates, vaches et croûtes. L'Allemagne concurrence avec succès nos peaux de couleurs, veaux vernis et élastiques.

Le commerce de *Trébizonde* et des autres ports de la mer Noire est suffisamment indiqué aux tableaux du commerce de ces différents ports.

L'importation de *Beyrouth* s'élève entre fr. 500.000 et 600.000. En 1899, elle a porté sur 492.700 kilogrammes. Malgré la cherté de nos articles, nous importons environ les cinq septièmes de la consommation totale. Les Italiens fournissent les cuirs inférieurs d'un extrême bon marché.

L'importation de *Caïffa* ne dépasse pas 50.000 francs, dont moitié pour la France.

Jaffa, dont l'importation avait atteint 278.000 francs, en 1894, n'a plus reçu en 1899 que pour 187.000 francs de peaux et cuirs, dont 75.000 francs pour la France. Les cuirs de Marseille sont les plus appréciés pour la chaussure fine. (*M. O. C.*, 18 oct. 1900.)

Aïvali, dont on connaît déjà l'importance, possède une trentaine de tanneries occupant plus de 150 ouvriers. Elle emploie par an pour environ 400.000 francs de peaux brutes, dont 50 000 lui sont fournies par les boucheries locales, 150.000 lui viennent d'Anvers, 120 000 de Malte et 100.000 du Havre. Elle achète, en outre, à Smyrne ou à Constantinople, 50.000 francs de cuirs et diverses peaux ouvrées, venant de France, d'Autriche et d'Allemagne. (*B. C. C.*, août 1895, p. 73.)

Mersina, dont l'importation a atteint son maximum en 1894, avec 715.000 francs, n'a reçu en 1899 que 290.525 francs, et en 1900, 142.675 (*D. a., C. R.*, 1900, n° 2587), dont 41.000 francs pour la France en 1899.

Le vilayet de Diarbékirk reçoit 120.000 francs de cuirs, dont les deux tiers viennent de France, et 45.000 francs de peaux de buffles venant des Indes anglaises par voie de Marseille.

Jérusalem achète pour 400.000 francs de cuirs, dont 300.000 sont d'origine française. Bagdad en reçoit pour 40.000 francs.

Le vilayet d'Angora en importe pour 150.000 à 200.000 francs dont la moitié vient de France.

II. Graisses, beurres et fromages.

1° Beurres et graisses.

IMPORTATION EN 1900

	quint.	fr.	quint.	fr.
Suifs	265	17.200	260	16.900
Saindoux	74	6.900	40	3.800
Autres graisses	83	5.400	83	5.400
Margarine	453	39.400	381	34.700
Beurre frais ou fondu .	6	1.700	6	1.700
Beurre salé	37	10.000	16	4.600
	<u>918</u>	<u>80.600</u>	<u>786</u>	<u>67.100</u>

Les beurres et graisses consommés dans le Levant sont de préparation locale ou d'importation étrangère.

Le beurre indigène se fait avec le lait de vache, de brebis, de chèvre et de bufflonne. Mais on sait que dans le Levant ces animaux ont peu de lait. Les bufflonnes qui seules font exception sont peu nombreuses et les vaches, qui forment l'immense majorité du bétail, ne sont ni élevées, ni nourries. Tandis que les nôtres, après la parturition, donnent jusqu'à 15 et 18 litres de lait, leurs congénères de Turquie n'en donnent jamais plus de 3 ou 4. La production du beurre est donc assez limitée, et il n'est pas étonnant que la Turquie en fasse venir de l'étranger jusqu'à 2.500.000 à 3 millions de kilogrammes.

Vainement le gouvernement turc, estimant qu'un pays aussi vaste pouvait nourrir beaucoup de bétail et par conséquent produire beaucoup de beurre, a décidé vers 1880, que désormais le beurre indigène serait seul

employé pour l'alimentation des troupes; l'approvisionnement a été insuffisant et il a fallu continuer de recourir à l'importation étrangère.

La façon la plus ordinaire et la plus naturelle de faire le beurre est d'écrémer le lait et de battre la crème, jusqu'à ce que le beurre se coagule et forme une masse compacte. Telle est la façon de procéder en Anatolie, où toutefois les beurres ont peu de consistance, parce qu'avant leur fabrication on enlève au lait sa caséine. Ce beurre dit *tchilgué* est importé à Constantinople, à Smyrne et dans les différents ports de la côte; dans des barils de 80 à 100 kilogrammes; il vaut, suivant la qualité, de 1 à 2 francs le kilogramme. On cite parmi les beurres fabriqués en Anatolie ceux d'Ak-Séraï et de Caraman, dans le vilayet de Koniah.

Ce beurre naturel ne peut suffire à tous les besoins de la population. Les ménagères suppléent à sa pénurie en faisant fondre à petit feu de la graisse de rognon de bœuf avec du lait, auquel on ajoute un peu d'huile d'olive, de la carotte pour colorer le mélange et des quartiers de pomme pour lui donner du goût. On emploie un litre de lait pour 3 kilogrammes de graisse. La margarine est en germe dans cette préparation.

Il paraît que ce produit n'est pas succulent et nous le croyons sans peine. Il constitue pourtant un progrès sur le *couyrôuk*, qui est de la graisse pure et dont l'usage est très répandu dans les basses classes de la société. Le couyrôuk est la graisse de la queue du mouton caraman. Cette graisse, au dire des ménagères, serait aussi délicate que la chair même du mouton est désagréable. Le couyrôuk s'obtient, comme le beurre, en faisant fondre la graisse avec d'autres matières grasses et des quartiers de pomme: le lait manque. Les Musulmans en sont très friands. Ces graisses sont fondues par les ménagères elles-mêmes pour les besoins de la famille ou des loca-

lités de l'intérieur. Le commerce en gros utilise les couyrouks de Taganrog et de Samara, qui sont des villes russes, où l'on fabrique le même produit. Ces deux villes approvisionnent les principaux ports de Turquie, notamment Constantinople.

Nous en aurons fini avec la nomenclature des beurres et graisses indigènes, en citant le *chervich*, qui est de la graisse d'un bœuf âgé et hors de service. On fait fondre cette graisse par une ébullition prolongée.

Les graisses de porc sont peu employées à cause de la religion des habitants.

Les beurres et graisses importées de l'étranger se sont élevées en 1892 à :

2.594.025 kil.	4.586.486 fr. pour les beurres.
1.566.602 —	1.640.069 fr. pour les graisses.

La France participe peu à ce commerce, qui appartient presque entièrement à la Russie. En 1900, la part de la France a été de 67.000 francs.

Le beurre français importé dans le Levant est, pour une très faible partie, le beurre d'Isigny, qui arrive à Constantinople par les trains de l'Orient-Express, un peu de beurre des Alpes et quelques boîtes de beurre de Bretagne demi-salé. Nos beurres sont en général importés en boîte en fer-blanc de 250, 500 grammes et 1 kilogramme. Achetés en France, ils coûtent environ 3 francs le kilogramme ; mais les frais de transport, les droits de quai et des dépenses accessoires majorent ces prix d'environ 25 pour 100.

Le beurre suisse est importé, surtout pendant l'hiver, en petites mottes de 250 grammes, emballées dans du papier huilé. Il est très estimé et se vend au détail jusqu'à 6 fr. 50 et 7 francs le kilogramme. La Suisse expédie également en barils de 30 kilogrammes net ou en estagnons de 5 ou 10 kilogrammes, des beurres salés d'une

consommation plus courante qui valent 2 francs le kilogramme.

La Hongrie fait quelques envois.

L'importation prend une certaine importance avec le beurre d'Italie, dit beurre de Milan. Ce beurre, d'une qualité moyenne, vaut de 3 fr. 25 à 4 francs le kilogramme. Il arrive en fûts de 50 à 55 kilogrammes net, quelquefois en barils de 30 kilogrammes et en estagnons.

Tous ces beurres sont exclusivement destinés à la clientèle européenne ou aux riches Musulmans.

Les beurres de Russie sont au contraire vendus à la population indigène. Ces beurres dont l'importation a commencé en 1855, au lendemain de la guerre de Crimée, viennent en réalité de Sibérie. Ces beurres à l'origine sont naturels. Lorsque l'hiver est fini et que les glaces sont fondues, on les transporte par voie d'eau à Taganrog et à Rostow, en Russie, où il existe des usines qui leur font subir une préparation en règle. On les mélange avec des graisses et huiles diverses, telles que huiles de lin, de soleil, de coton, d'arachides ou autres. Le tout est coloré avec du cucurma, du poivre rouge ou autres matières colorantes et coulé, pour l'exportation, dans des barils de 100 à 500 kilogrammes.

Ce nouveau produit, qui usurpe le nom de beurre, n'est en réalité que de la graisse. Il est d'une odeur nauséabonde et l'estomac s'y habitue difficilement.

Ce beurre, consommé par les troupes, se vend en Turquie suivant la qualité entre 1,25 et 2 francs le kilogramme.

La Russie exporte également de la margarine qui vient d'Odessa. Ce produit est peu recherché sous son nom véritable, mais combien s'en vend-il sous le nom de beurre, sans que l'estomac s'indigne ? L'introduction de la margarine ne remonte pas au delà de l'année 1894. Il

en vient également de Marseille une quantité assez importante, qui se vend sous le nom de graisse alimentaire.

Hambourg exporte une assez grande quantité de graisses de mouton et de bœuf, et Marseille un peu de beurre de coco. Il est également importé en Turquie pour les besoins de la population grecque une certaine provision de saindoux.

2° Fromages.

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
1897.	»	853	130.6	297	41.5
1900.	1 50	808	121.6	241	36.2
Import. par navires français (en 1900). 800 quintaux					
—	—	turcs	—	8	—

Les fromages sont, comme le beurre et les graisses, assez rares en Turquie, par suite de la petite quantité de lait donné par les animaux. Les seuls fromages qui existent sont faits avec du lait de brebis ou de chèvre. On en distingue plusieurs sortes.

D'abord le *yaourt*. Le *yaourt* est du lait fortement travaillé depuis le chauffage jusqu'à l'ébullition, auquel on ajoute, un peu avant son refroidissement, une petite quantité de levain aigri pour condenser toutes les parties du laitage. Cette préparation peut durer plusieurs jours sans devenir trop acide.

Le *misitra*, provenant du lait de chèvre, est une espèce de fromage frais, non salé, qui ne peut se fabriquer qu'en hiver et ne se maintient frais que pendant deux jours au plus.

Le *kaïmak* est de la crème de lait cuit, que, plusieurs heures après le refroidissement, on découpe en tranches de façon à en former de petits paquets. Le *kaïmak* est souvent fait avec du lait de bufflonne.

Mais le roi des fromages est le *kacher*, qui se conserve plusieurs mois ; alors il devient dur comme du bois. Le *kacher* se vend en rondelles pressées de 30 centimètres de diamètre sur 4 centimètres environ d'épaisseur. Les uns le font griller, d'autres le mangent avec de l'huile.

Le *touloum-pénir* est du lait caillé avec une forte dose de présure, que l'on enferme dans des outres en peau d'agneau, avec le poil à l'intérieur.

Le *tchaïr-pénir* est un fromage blanc très salé, qu'on fait cailler avec une forte quantité de présure.

Il est encore d'autres variétés, telles que le *cascaval*, le *télémen* et le *salamura*. Tous procèdent du même principe : on jette dans le lait plus ou moins de présure pour le faire cailler, on divise le caillé en mottes, on extrait le petit lait de ces mottes et on sale plus ou moins abondamment.

Aucune des variétés de fromage fin qui existe en Occident ne se trouve en Orient ; la Turquie doit les demander à l'Europe.

Généralement ces fromages d'exportation sont consommés par la population d'origine européenne. Leur prix élevé et le peu de durée de leur conservation en limitent nécessairement la consommation.

La Suisse expédie du gruyère, les Pays-Bas du hollandaise, l'Italie du parmesan et du gorgonzola, l'Angleterre du chester, la France du gruyère, du roquefort et quelques espèces qui se vendent sous le nom de camembert, brie, mont-d'or, etc.

Le roquefort se vend dans le Levant entre 1 30 et 2 40 francs les 100 kilogrammes suivant la qualité. La première importation de roquefort remonte à 1850.

Les fromages frais, tels que camembert, ge rvais, port-salut, brie, etc., ne se vendent que pendant l'hiver.

III. Objets divers

Poissons secs et salés. — Le commerce des poissons secs et salés se résume dans le tableau suivant :

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	4.836	427.6	3.600	278.4
1897	3.394	328.7	2.385	230.0
1898	4.266	424.7	3.099	307.2
1899	3.651	»	2.515	246.3
1900	4.042	369.0	2.572	253.7

DÉTAIL EN 1900

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Morues	0 60	1.670	100.2	1.650	99.0
Harengs	0 15	38	6	38	6
Autres poissons secs . .	0 80	83	6.6	55	4.4
Sardines conservées . .	1 80	2.204	252.3	800	144.0
Autres poissons con-					
servés	2	47	9.3	29	5.7

3.989 quintaux ont été exportés par navires français, 2 par navires turcs et 51 par navires étrangers.

Substances animales propres à la médecine et à la parfumerie. — Sous cette dénomination générale, l'Administration des douanes a établi pour 1900 un tableau que nous nous bornons à reproduire :

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Eponges brutes	23	6	14.7	»	0.5
Cantharides, civette . . .	35	»	0.2	»	0.2
Autres substances brutes .	3	475	114.0	380	114.0
TOTAL		481	128.9	380	114.7

Laines. — La quantité de laines françaises introduites en Turquie s'est élevée en 1900 :

Au com. gén., à 527 quint. d'une valeur de 144.900 fr.

Au com.spéc., à 371 quint. — 109.800 fr.

Ces laines sont entièrement des laines brutes. Il convient pourtant d'y joindre 30 quintaux de déchets d'une valeur de 6.300 francs.

Les laines brutes sont estimées par la Commission des douanes à 2,96 le kilo et les déchets à 2,09.

Dégras de peaux. — On désigne sous ce nom un composé d'huiles, de matières animales et de potasse, qui s'écoulent des peaux chamoisées pendant leur dégraisage. Ce dégras est traité par l'acide sulfurique pour séparer la partie huileuse de la partie alcaline. Le dégras est employé par les corroyeurs pour le traitement des peaux, après l'opération du tannage et l'enlèvement des débris de chair qui ont pu subsister.

La quantité de dégras exportée de France en Turquie en 1900 s'est élevée à 674 quintaux, d'une valeur de 45.800 francs. L'intégralité de ces matières a été introduite par navires français.

Autres objets. — Enumérons simplement les autres matières animales, exportées de France en 1900, dont la valeur a dépassé 1000 francs au commerce spécial.

Pâtés de foie gras	19 quintaux	19.100 francs
Coquillages nacrés.	52 —	8.900 —
Graisses de poissons.	91 —	8.400 —
Chevaux hongres	5 têtes	4.800 —
Conserves de viande en boîtes .	17 quintaux	2.900 —
Charcuterie fabriquée	9 —	2.600 —
Corail brut	» —	2.200 —
Engrais organiques.	227 —	1.800 —
Cire animale,	5 —	1.500 —

CHAPITRE IV

MATIÈRES VÉGÉTALES

- I. **Farineux.** — Farines de froment. — Pommes de terre et légumes secs. — Gruaux, riz et semoules.
 II. **Boissons.** — Vins. Eaux-de-vie, esprits et liqueurs. — Bière. — Vinaigres et eaux gazeuses.
 III. **Denrées coloniales.** — Sucre. — Café. — Thé. — Epices. — Tabac.
 IV. **Huiles.**
 V. **Objets divers.** — Fruits de table. — Graines et fruits oléagineux. — Fruits, tiges et filaments à ouvrer. — Bois. — Espèces médicinales.

Les matières végétales exportées de France en Turquie ont donné lieu, en 1900, à un chiffre d'affaires d'environ 7.500.000 francs, qui se décomposent ainsi :

Farines	13.800	Sirops	138.800
Gruau, semoules et riz . .	49.500	Tabac	12.700
Légumes secs . .	134.200	Huiles et suc	
Pom. de terre . .	298.000	végétaux . .	1.980.700
Fruits de table		Espèces médi.	114.900
frais	29.300	Bois	30.400
Légumes frais		Tiges et fila-	
ou conservés	63.000	ments à ouvrer	71.300
Graines et fruits		Plantes et arb.	111.200
oléagineux . .	252.900	Boissons . . .	573.500
Graines de se-		Teintures et ta-	
mence	4.800	nins	3.400
Graines de luz.	5.000		
Sucres	3.617.500		

I. Farineux

1^o Farines.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896.	103.966	2.455.3	969	34.8
1897.	32.813	1.039.0	519	21.7
1898.	93.585	2.997.9	302	12.9
1899.	481.376	»	211	6.4
1900. 30 le kg. .	440.296	9.910.1	459	13.8

418.645 quintaux ont été importés par navires français, 4.563 par navires turcs; 16.652 par navires étrangers et enfin 436 par voie de terre.

D'après les statistiques ottomanes pour l'année 1897, la Turquie aurait importé 50.406.262 kilos de farines, estimés fr. 13.715.000. (*B. C. C.*, nov. 1901, p. 827.) La même année, le chiffre des exportations avait été seulement de 427.000 francs.

La très grande majorité de ces farines vient d'Amérique en passant par la France où elles sont admises, sous forme de blé, au régime de l'admission temporaire.

D'après une loi récente votée par notre Parlement, le meunier français, qui reçoit des blés en admission temporaire, doit au préalable verser le montant intégral des droits de douane que ces blés représentent. Ces droits lui sont restitués si, dans un délai maximum de deux mois, ces blés eux-mêmes sont réexportés sous forme de farines, semoules et sons. Il suffisait jadis qu'on réexpédiât une quantité de farines équivalente à la quantité de blés importés, sans se soucier de savoir si, pour la mouture, on avait utilisé des blés français ou des blés étrangers. Il faut maintenant que la totalité du produit des blés étrangers ressorte de notre pays. L'ancien sys-

tème se prêtait mieux aux exigences de la clientèle, en permettant d'effectuer des mélanges et de varier les qualités.

Après l'Amérique, c'est la Russie qui fournit le plus de farines à la Turquie. Les farines de Russie provenant des blés *yirca* sont très estimées parce qu'elles sont fortes et font gonfler le pain. Le blé *yirca* ne vient qu'en Russie ; il s'abâtardit aussitôt qu'on veut l'implanter dans un autre pays.

La Roumanie, avec ses blés de Braïla, suit le commerce russe.

Les farines françaises viennent de Marseille. On les considère généralement comme de qualité inférieure. Toutefois, ce n'est pas la raison principale de leur insuccès. On reproche surtout à nos minotiers de ne pas fournir des marchandises conformes aux échantillons. Leurs livraisons sont rarement fixes et uniformes ; la même maison ne fournit pas toujours les mêmes types. Ces irrégularités, que les étrangers savent éviter, font le plus grand tort à notre commerce.

Notre trafic est encore entravé par l'énormité des frais de débarquement qui, dans certains ports, dépassent les frais mêmes du transport de Marseille en Turquie. Or, la farine est un de ces articles de première nécessité, sur lesquels il est impossible de faire des écarts de prix très considérables. A part les cas de pure spéculation, les bénéfices sont médiocres.

Les farines italiennes sont encore inférieures aux nôtres qui, en réalité, sont faites en majeure partie avec des blés américains.

La Hongrie expédie quelques farines de qualité supérieure qui servent en pâtisserie.

Les farines russes d'Odessa valent suivant qualité — et l'on ne compte pas moins de neuf sortes — entre 13 fr. 60 et 21,50 le sac de 75 kilogrammes.

Les farines de Roumanie se maintiennent autour de 15,50.

Les farines marseillaises de blés tendres valent : les supérieures, environ 15,50 le sac ; les inférieures, environ 13,25 ; les farines de blés durs se vendent autour de 11 fr. 50.

Les farines étrangères importées en Turquie sont soumises à l'analyse ; la douane exige un minimum de 9 pour 100 de gluten ; ce gluten doit avoir au moins 25 pour cent d'élasticité. Ces analyses souvent imparfaites donnent lieu à de multiples réclamations. Le principe en est attaqué pour un autre motif : les farines turques de Samsoun, qui atteignent très rarement 9 grammes de gluten sec, sont admises sans analyse. Pourquoi cette différence ? Si les farines étrangères ayant moins de 9 grammes de gluten sont réputées nuisibles à la santé, pourquoi celles de Samsoun ne le seraient-elles pas également ?

IMPORTATION. — *Trébizonde*. — Entre 3.600.000 kilos (1897), et 17.792.000 kilos (1894), dont 17.000 francs (minim. en 1897) et 874.000 francs (maxim. en 1894), avec la France.

En 1900, 10.352.000 kilos valant 1.558.000 francs, dont 3.297.000 kilos ou 493.000 francs avec la France. (*B. C. C.*, mars 1901, p. 571.)

Les riz et céréales sont compris dans ces chiffres.

Kerassunde : 1900 ; 52.150 kilos avec la France. Ordou, 77.775 francs, et Tireboli, 64.350 francs également avec la France.

Smyrne : En 1889, 496.000 francs, dont 327 francs seulement avec la France. En 1896, nous avons vendu pour 43.920 francs. M. Gallois, dans son rapport, note que l'importation à Smyrne s'est élevée en 1897 à 10.944 quintaux turcs, en 1898 à 25.923 quintaux et en 1899 à 105.613 quintaux. Les chiffres de 1899 sont anormaux, ils tiennent à une mauvaise récolte de blé dans le pays. Plus de la moitié des farines importées a été introduite par bateaux français, (*M. O. C.*, 16 mai 1901, *supp.*).

Mersina : Importation française en 1899. 12.445 francs de farines, spiritueux et provisions,

Beyrouth (1900); 3.265.000 kilog., venant d'Angleterre, de Russie, et de France.

Jaffa (1899); 570.000 francs de farines et céréales, dont 330.000 francs venant de Russie, 200.000 de Turquie et 40.000 de France

Caïffa : Importation totale, une vingtaine de mille francs.

Bassorah s'approvisionne dans l'Inde. Bombay lui a envoyé, en 1899, 2.680 sacs, valant 56.280 francs.

2° Pommes de terre et légumes secs.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	50.782	335.7	49.400	299.8
1897	51.467	422.7	51.238	415.8
1898	31.174	228.0	30.247	216.8
1899	43.422	»	42.763	462.8
1900	44.892	529.4	41.822	422.2

DÉTAIL EN 1900

	le kg.	quint.	fr.	quint.	fr.
Fèves	0,25	2	1	2	1
Pois pointus	0,30	6.563	196.9	3.016	90.5
Autres pois	0,32	1.067	34.2	1.044	33.4
Marrons	0,24	8	2	8	2
Pom. de terre	0,08	37.252	298.0	37.252	298.0

43.830 quintaux ont été importés par navires français, 818 par navires turcs, et 244 par navires étrangers.

La pomme de terre était complètement inconnue en Turquie, il y a une cinquantaine d'années, et aujourd'hui encore elle n'est pas répandue dans toutes les provinces de l'Empire. Dans beaucoup de régions, les Turcs continuent à préparer le riz, qui est leur mets national ou, à son défaut, le chou vert, qui est leur légume préféré.

Cependant le gouvernement ottoman fait de sérieux efforts pour propager la culture de ce tubercule; il donne des semences gratuitement et, dans certains pays, il accorde pour cinq ans l'exemption de l'impôt foncier à tout champ planté en pommes de terre. Malheureuse-

ment le fisc paralyse trop souvent les bonnes intentions et même les excellentes mesures du gouvernement ; à la fin de la cinquième année, au moment où l'impôt est exigible, il est arrivé plusieurs fois que des percepteurs trop avides évaluaient la récolte en terre bien au-dessus de son rendement réel et percevaient l'impôt en conséquence. Cette fiscalité maladroite a eu pour résultat d'arrêter les cultures, qui ne se développent que très péniblement.

A cette cause toute administrative de non-réussite, il faut ajouter l'infériorité très réelle des produits obtenus ; en certains endroits, ils sont exécrables. Les semences même les meilleures dégénèrent rapidement.

Néanmoins la consommation augmente dans les grandes villes, particulièrement à Constantinople, et le gouvernement a favorisé encore cette consommation en introduisant la pomme de terre dans l'alimentation des troupes.

Pour subvenir à ces divers besoins, il faut recourir à l'importation. En 1892, cette importation était de 7.822,071 kilos, valant 944.431 francs (*B. C. C.*, fév. 1897, p. 135) ; quatre ans plus tard, elle s'élevait à 9.325.450 kilos, valant 1.100.000 francs. (*B. C. C.*, sept 1900, p. 496.)

La France participe à ce commerce à peu près dans la proportion des deux tiers.

Les premières pommes de terre, dites pommes nouvelles, arrivent en Orient au mois d'avril et viennent de Malte et de Naples. Elles sont très bonnes et se vendent d'abord 18 à 20 francs les 100 kilos, mais les cours baissent rapidement.

Les pommes de Corfou et de Chio viennent ensuite ; elles sont moins bonnes que celles de Malte ; leur arrivage dure jusqu'en juillet.

Les pommes de terre de France arrivent au mois d'août. A ce moment, ce sont encore des pommes nouvelles, et,

comme elles sont très fines et que leur peau se déchire facilement, on les expédie dans des caisses à claire-voie contenant chacune 50 kilogrammes. En septembre commence l'arrivage des pommes ordinaires ; il dure pendant tout l'hiver, jusqu'à la nouvelle récolte. Les pommes de terre sont alors expédiées dans des sacs.

Toutes nos pommes de terre portent le nom générique de Pertuis (Vaucluse), où elles sont principalement cultivées. Ces tubercules se distinguent par leur grosseur, la singularité de leur peau et leur couleur jaune. On distingue néanmoins plusieurs qualités : les pertuis proprement dites, les nord jaunes qui sont presque aussi bonnes, les barbignies près Avignon, et les char-donnes.

Telle est l'estime en laquelle on tient nos produits que, pour écouler la production locale, les marchands levantins plus spéculateurs qu'honnêtes ne craignent pas de mélanger nos pommes de terre avec celles du pays, et vendent le tout comme marchandise française, en ayant soin d'offrir comme échantillon de véritables pertuis.

En dehors des pertuis, la France expédie encore des vitelottes ou petites pommes rougeâtres, qui sont également très bonnes. Elles valent un peu plus cher que les pertuis qui elles-mêmes se vendent, pour le premier choix, entre 8 francs et 10 francs les 100 kilogrammes et descendent rarement au-dessous de 8 francs. Les barbignies valent un peu moins cher. Sur les marchés d'Orient, ces divers produits se vendent au détail, au prix moyen de 16 fr. 50 les 100 kilogrammes ; les prix montent lorsque les arrivages sont rares.

La Turquie importe encore de Russie une certaine quantité de pommes de terre, qui viennent de Pologne. Ces pommes de terre difficiles à peler, ne sont pas très appréciées.

IMPORTATION. — *Smyrne* (1889) : 22.426 quintaux, 133.720 francs, dont 120.833 fr. pour la France. Dans les années 1897, 1898 et 1899, cette importation a été respectivement de 40.672, 32.971 et 41.837 quintaux. La France n'a plus le monopole de ce commerce, mais elle en garde encore les trois cinquièmes, environ 175.000 francs. Le commerce italien se développe, comme une menace qu'il est bon de ne pas négliger. (*M. O. C.*, 16 mai 1901, *supp.*)

Jaffa (1899) : 60.000 francs, dont 45.000 de Turquie et 15.000 de France. (*M. O. C.*, 18 octobre 1900.)

Caïffa : environ 35 à 40.000 kilog, ce qui représente de 10 à 14.000 francs de marchandises. La grande majorité vient de Marseille, le reste de Naples ou de Malte.

3° Gruaux, semoules et riz.

L'importation des gruaux, semoules et riz s'est élevée, depuis 1896, aux chiffres suivants :

	quint	fr.	quint.	fr.
1896.	7.642	175.8	32	8
1897.	8.297	278.0	14	7
1898.	15.276	187.3	48	2.5
1900.	12.881	356.7	2.252	49.5

12.773 quintaux ont été importés par navires français, et 108 par navires étrangers.

Les gruaux ne figurent qu'au commerce général : 4.254 quint. estimés 119.200 francs, soit 33 centimes le kilogramme.

Les semoules et pâtes d'Italie représentent au commerce général 1.948 quintaux valant 87.500 francs, et au commerce spécial 18 quintaux valant 900 francs. Evaluation : 53 centimes le kilogramme.

Le sagou et les féculs exotiques, évaluées 93 centimes le kilog. représentent au commerce général 63 quintaux ou 5.000 francs, et sensiblement la même somme au commerce spécial.

Le riz en paille (15 centimes le kilog) a donné 121 quintaux ou 2.100 francs au commerce général; néant au commerce spécial.

Enfin le riz entier, les farines et semoules (20 centimes le kilogramme) ont donné au commerce général 6.495 quintaux valant 142.900 francs, et au commerce spécial 2.179 quintaux, valant 43.600 francs.

II. Boissons.

1° Vins.

	quint. ou hect.	fr.	hect.	fr.
1867-1876 . . .	»	1.340.0	»	1.301.0
1877-1886 . . .	»	1.012.4	»	956.1
1887-1896 . . .	»	595.2	»	503.7
1897	5.520 q.	479.3	2.991	356.4
1898	4.980 h.	468.5	3.082	389.4
1899	5.043 q.	»	3.132	407.8
1900	5.167 q.	441.0	2.524	375.9

DÉTAIL. EN 1900 (comm. spéc.)

	fr. l'hect.	litres	fr.
Vins en fûts	55	132.043	72.625
— de champagne	400	54.420	217.680
— en bouteilles	125	50.219	62.774
— de liqueurs en fûts . .	125	2.663	3.329
— — en bout.	150	13.013	19.520

250.300 litres ont été importés par navires français et 2.100 par voie de terre.

Malgré sa production annuelle d'environ 1 million d'hectolitres et son exportation qu'on peut évaluer en moyenne à 150.000 hectolitres, la Turquie reçoit chaque année de l'étranger et notamment de France des quantités de vins assez appréciables. Les statistiques ottomanes pour l'année 1897, — la dernière où les chiffres aient été publiés, — accusent à l'importation pour tout l'Empire 39.072 hect., estimés 999.245 francs. La valeur est peut-être exacte, mais la quantité nous paraît exagérée. Au taux de 999.245 francs, les 39.072 hectolitres reviendraient à 25 francs en moyenne; ce chiffre est notoirement trop faible. L'importation ne doit pas dépasser 10.000 hectolitres.

Cette faible quantité ne doit pas nous surprendre. Les vins importés en Turquie sont surtout destinés à la clientèle européenne; les vins du pays, malgré leur qualité médiocre, suffisent à la consommation des Grecs et des indigènes. Or, la population européenne aisée, la seule qui soit en situation d'acheter des produits de l'Occident, est relativement peu nombreuse, et le plus souvent elle se contente, elle aussi, des vins indigènes. Il paraît qu'on s'habitue à leur goût, comme on s'habitue à toutes choses et ce goût même finit par plaire aux personnes les plus délicates. Les Levantins, en général, préfèrent leurs vins aux nôtres.

En 1890, lorsque le phylloxera ravageait encore nos vignobles, nos vins se vendaient plus cher qu'aujourd'hui : 50 francs au lieu de 55 francs l'hectolitre les vins en fûts, et 225 francs au lieu de 125 francs les vins en bouteilles. On avait alors songé à fabriquer en Turquie des vins supérieurs qui pussent convenir à la clientèle riche ; et l'on avait obtenu des résultats satisfaisants. Un Suisse était parvenu à faire à Fanaraki, près de Chalcédoine, un vin de table assez apprécié et un Français avait fait un « vin des Balkans » qui eut du succès.

La reconstitution de nos vignobles a ramené nos importations à un prix normal. Nous expédions surtout en Turquie des vins de Bordeaux, de Bourgogne et du Midi; les vins de Bordeaux supportent mieux le voyage que le Bourgogne et se vendent en plus grande quantité. Comme ils empruntent pour l'exportation les ports de Cette et de Marseille, ils ne se distinguent pas, dans nos statistiques, des vins de l'Hérault. Le prix moyen de 55 francs l'hectolitre, déterminé d'après les déclarations de nos commerçants, indique suffisamment les qualités qui ont la préférence dans le Levant.

Nos vins de Champagne ont le succès qu'ils ont partout

ailleurs. Toutes les marques se vendent suivant la clientèle qui les achète. Ils commencent à être concurrencés par les vins de Champagne de fabrication allemande.

En dehors de ces vins, nous expédions environ 500 hectolitres de vins en bouteilles : Bourgogne et Bordeaux, et une quantité plus faible de vins de liqueurs en fûts et en bouteilles. Pour ces derniers, nous rencontrons la concurrence espagnole.

En raison de sa population d'origine européenne, Constantinople absorbe naturellement plus de la moitié du trafic des vins et spiritueux, et le troisième quart revient sans conteste aux autres villes de la Turquie d'Europe. Un quart à peine est réservé au Levant.

Smyrne. — En 1889, sur une importation totale de 19.491 francs de vins venant d'Europe, la France en a fourni pour 7.455 francs. La même année, nous avons importé :

Rhums. 10.624 francs.

Cognacs 4.746 —

Liqueurs diverses (anisettes,
chartreuses, vermouths, etc.) 61.028 —

(V. Rougon, *Smyrne*, p. 361.)

En 1895 (rapport de M. Chayet), nous avons importé 157.200 francs de vins et liqueurs. (*B. C. C.*, avril 1897, p. 94.)

En 1899 (rapport de M. Guillois), les quantités ci-après ont été importées à Smyrne, de tous les pays de provenance :

Vins en barils	3.728 barils pesant 44.902 quint. turcs.		
— en bouteilles . .	436 caisses —	499	—
Liqueurs	2.572 barils —	2.570	—
Cognacs en baril. . .	322 caisses —	377	—
— en bouteilles	462 caisses —	758	—
Rhums	250 barils —	719	—

On évalue à 200.000 francs environ le montant de cette impor-

tation, dont 60.000 francs pour la France; 58.000 pour la Grèce; 20.000 pour l'Angleterre; 12.000 pour l'Italie; 21.000 pour Chypre; 29.000 pour les autres pays.

La France fournit les meilleurs vins et les liqueurs de marque; les cognacs de Grèce ont supplanté les nôtres.

Beyrouth: 100 hect. seulement en 1899. Les eaux-de-vie et liqueurs sont au contraire représentés par 560 hect., fournis en grande partie par la France. Les qualités inférieures sont seules demandées. (*M. O. C.*, 23 mai 1901, *supp.*)

Jaffa (1899): 725.060 francs de vins, spiritueux et bières, dont 130.000 venant de France, 300.000 venant d'Allemagne et d'Autriche, 150.000 de Turquie, 35.000 d'Angleterre, 40.000 de Russie, 20.000 d'Italie et 160.000 d'autres pays. La France a fourni les vins fins, le champagne et les liqueurs, l'Autriche, les alcools et bières, la Turquie, les vins ordinaires, le raki et le mastic. (*M. O. C.*, 18 oct. 1900.)

Caïffa. — L'Allemagne et l'Autriche introduisent quelques caisses de vins étrangers, qui sont vendus sous le couvert d'étiquettes françaises.

Alexandrette. — Les importations en vins et spiritueux ont été en 1899 et en 1900 d'environ fr. 200.000, dont 35.000 pour la France. (*B. C. C.*, mai 1901, p. 872.)

Mersina. — Nos importations en liquides se sont élevées en 1898 à 1.925 francs, néant en 1899. (*M. O. C.*, 8 nov. 1900.) Elles se sont relevées à 7.000 francs en 1900. (*D. a. C. R.*, 1900, n° 2587.)

Adalia importe surtout des vins de Chypre ou de Samos; les vins étrangers y sont inconnus.

Dans tout l'Archipel et sur la côte qui fait face aux îles, les vins étrangers sont d'une importation très restreinte. Les vins du pays suffisent à la plupart des besoins.

L'importation est plus active dans certains ports de la mer Noire.

Ineboli (1900) : 240 hectol., 25.000 francs de boissons diverses et 415 hectolitres, 54.500 francs de cognac. Les boissons diverses se sont partagées entre la France : 90 hect., 9500 francs, et l'Autriche 150 hect., 16.000 fr. Les cognacs se répartissent entre la Grèce, 220 hect., 35.000 francs ; l'Autriche 145 hect., 12.500 francs, et la France, 50 hectolitres, 7.500 francs. (*B. C. C.*, mars 1901, p. 510.)

Samsoun (1900) : 107.500 francs de vins et spiritueux, dont 73.000 d'Autriche, 24.000 de Russie, 6.000 d'Allemagne et 4.500 de France (*B. C. C.*, mars 1901, p. 468.) Il faut y joindre 120.000 francs venant de Turquie.

Il n'apparaît pas que la France ait fait la moindre importation à *Kérassunde* qui, sur 1052 hect., 126.400 francs de vins et spiritueux introduits en 1900, a reçu : de Russie, 202 hect., d'Autriche 279, de Grèce 221 et de Turquie 450. (*B. C. C.*, mars 1901, p. 524.)

Ordou (1900) : Vins et spiritueux : 283 hect., 28.000 fr., dont 123 hect. venant de Turquie et 160 venant de divers pays. Néant pour la France. (*B. C. C.*, mars 1901, p. 542.)

Tireboli (1900) : Vins et spiritueux : 164 hect., 17.700 francs, dont 20 hect. venant de Russie, 80 de Turquie et 64 d'autres pays. Néant pour la France. (*B. C. C.*, mars 1901, p. 528.)

Trébizonde (1900) : Vins et spiritueux (alcool, bière, vins, etc.) : 4.028 hect., 228.450 francs, dont :

893	hect.	44.650	francs	venant de	Turquie, d'Egypte et des îles.
10	—	1.000	—		d'Angleterre,
1917	—	102.450	—		d'Autriche et d'Allemagne.
205	—	20.500	—		de France,
673	—	33.650	—		de Russie et du Danube,
260	—	26.000	—		d'autres pays.

En 1899, le chiffre total avait été de 3.835 hect., 215.300 fr. (*B. C. C.*, mars 1901, p. 571.)

Nos vins comptent peu dans ces chiffres. Dans tous

les ports de la mer Noire, on boit surtout des vins indigènes et des vins de l'Archipel, qui se vendent : les premiers 30 centimes l'ocque de 1250 grammes, et les seconds entre 50 et 70 centimes la même quantité. Les vins français et les vins hongrois en bouteille fort rares, valent entre 2 et 3 francs la bouteille. Nos gros vins du Midi pourraient aisément lutter contre les vins ottomans, si nous envoyions des voyageurs de commerce.

Les cognacs grecs qui ont remplacé les nôtres presque partout, se vendent environ 6 fr. 50 la caisse de 12 bouteilles.

2° Eaux-de-vie, esprits et liqueurs.

	hect.	fr.	hect.	fr.
1867 à 1876. . .	»	1.287.3	»	1.055.3
1877 à 1886. . .	»	1.585.8	»	550.7
1887 à 1896. . .	»	420.0	»	381.6
1897	1.668	187.5	1.241	120.0
1898	1.585	174.2	1.242	154.5
1899	1.887	»	1.082	140.0
1900	932	108.0	889	106.0

DÉTAIL EN 1900.

	fr.	hect.	hect.	fr.	hect.	fr.
Eaux-de-vie de vin en fûts. .	160	132	21.2	132	21.2	
— — en bouteilles	»	187	30.0	187	30.0	
— de cerise (kirsch). .	350	1	3	1	3	
Rhums et tafias.	115	60	7.0	54	6.3	
Autres eaux-de-vie.	45	327	14.7	294	13.2	
Alcool pur.	45	43	2.0	39	1.8	
Liqueurs.	180	182	32.7	182	32.7	
		<u>932</u>	<u>107.9</u>	<u>889</u>	<u>105.5</u>	

925 hectolitres ont été importés par navires français et 7 par navires étrangers.

Si la religion musulmane interdit aux Turcs l'usage des boissons fermentées, elle ne leur interdit pas celui

des boissons distillées. On a déjà vu, au chapitre des exportations, la place importante que tenait le *mastic* dans la vie nationale; il ne suffit pas cependant à tous les besoins. Le mastic est trop doux pour certains gosiers, qui lui préfèrent des boissons plus fortes et plus rudes. Les cognacs étrangers et particulièrement les cognacs grecs, d'un degré alcoolique plus élevé, satisfont pleinement ces amateurs.

Les statistiques ottomanes nous donnent jusqu'en l'année 1897, le mouvement d'importation des spiritueux étrangers. Nous relevons au hasard les années 1888, 1891 et 1897 :

	1888	1891	1897	
	—	—	—	
	fr.	fr.	hect.	fr.
Alcools.	2.763.0	5.857.0	110.998	4.887.0
Boissons alcooliq.	386.0	497.0	493	586.0
Cognacs	798.0	1.170.0	5.762	890.0
Rhums	745.0	532.0	5.666	135.0
Mastic	19.0	8.8	76	9.5
Eaux-de-vie. . . .	200.0	201.0	6.113	231.0
	<u>4.414.0</u>	<u>8.265.8</u>		<u>6.738.5</u>

Alcool. — L'alcool, dont la consommation est la plus importante, sert presque exclusivement à la fabrication du raki (75 pour 100), des cognacs indigènes et diverses contrefaçons de liqueurs (15 pour 100). La presque totalité des articles contrefaits sont des imitations de produits français. Une très faible quantité, — environ 10 pour 100 — est réservée à divers usages industriels ou employée pour le vinage des vins expédiés à l'étranger. Le vinage est, comme on le sait, une opération qui consiste à remonter de 1 ou 2 degrés le poids alcoolique des vins trop faibles. En Turquie, où quelques vins atteignent 16 et 17 degrés, cette opération est rarement nécessaire.

Les alcools introduits en Turquie sont obtenus par la

distillation des céréales, des pommes de terre ou des betteraves, suivant le lieu de provenance. La Russie, dont l'importation égale celle de toutes les autres puissances, introduit des alcools de grains, qui viennent d'Odessa. Les meilleures qualités portent les marques respectives de Ouladofka, Vladonika et Terestchenko. La Roumanie suit la Russie, puis viennent la Hongrie, l'Allemagne et enfin la France, dont l'importation atteint à peine 2.000 francs.

Si l'agriculture était plus prospère en Turquie, il serait possible de produire dans le pays même des alcools de grains, qui rendraient inutile l'importation des alcools étrangers ; mais peut-on y songer, alors qu'on est obligé d'importer de la farine ?

Les alcools importés en Turquie titrent en moyenne 95 degrés et se vendent autour de 35 francs les 100 kilogrammes, douane et transport payés. Les droits de douane sont, comme pour tous les autres articles, de 8 pour 100 *ad valorem*. Si l'estimation paraît trop élevée au destinataire, il est autorisé à payer en nature, c'est-à-dire à abandonner au fisc 8 pour 100 de l'alcool introduit ; dans ce cas, il doit fournir un logement gratuit pour cet alcool. Les alcools payent en outre, un droit de consommation intérieure, qui est environ de 20 centimes par litre, ou 18 à 20 francs l'hectolitre. Chez nous, ces droits sont de 220 francs.

Revenons, par un dernier mot, sur l'utilisation de l'alcool dans la fabrication du raki. Ce liquide titrant à peine 30 degrés, il en résulte qu'avec un litre d'alcool étranger à 90 ou 95 degrés, on peut faire 3 litres de raki ; de là, le prix extraordinairement bas de cet article, qui se vend parfois au détail, 60 centimes le litre.

Eaux-de-vie. Mastic. — Les eaux-de-vie et le mastic qui figurent à l'importation ottomane, les premières pour un chiffre moyen de 200.000 francs et le mastic pour 8 à

10.000 francs, ne viennent pas en réalité de l'étranger. Ce sont des produits purement ottomans, qui ont voyagé par mer entre différents ports de l'Empire et qui, pour ce motif, ont acquitté les droits de douane, comme il est d'usage en Turquie.

Cognac. — A part les cognacs de contrefaçon fabriqués en Turquie, la très grande majorité de ceux qui sont consommés dans le pays viennent de l'étranger. A l'origine, ces cognacs n'étaient guère employés qu'en pharmacie et ils venaient tous de France. Depuis vingt-cinq ou trente ans, ils servent à enivrer les fils de Noé, et ils viennent surtout de Grèce.

Le détournement de ce commerce tient d'abord au phylloxera. Lorsque ce minuscule insecte détruisait nos vignobles, nous fûmes obligés de vendre nos cognacs plus cher. La clientèle n'aime pas, en général, les relèvements de prix. Les Grecs saisirent habilement la situation pour fabriquer avec leurs vins et même avec leurs raisins secs des spiritueux, qu'ils appelèrent également cognacs, ou plutôt « koniaks », comme on dit dans le Levant. Ils accréditèrent cette opinion que c'étaient des produits naturels, et, comme ils les vendirent moins cher que les nôtres, le succès fut certain. La vogue leur est restée. La France ne fournit plus que les cognacs de qualité supérieure qui défient encore toute concurrence.

Enfin, les Turcs eux-mêmes se sont mis à fabriquer, avec les vins qu'ils ne peuvent vendre, des cognacs indigènes qui, paraît-il, sont fort mauvais.

Faut-il se plaindre de cette diminution de notre commerce? Non, si l'hygiène devait y gagner; oui, puisque les cognacs grecs sont d'une consommation courante. Malheureusement, leur bas prix ne nous permet pas d'espérer que nous reprendrons la place perdue.

Nous continuons de vendre les meilleurs cognacs : bornons là nos prétentions. Ces cognacs valent en fût au

moins 4 francs le litre et en bouteille, au moins 5 francs. Ils sont consommés exclusivement par les Européens, et leur exportation est réduite aux principales villes comme Smyrne, Beyrouth et Jaffa.

Les cognacs de qualité moyenne valent environ 2 francs le litre en futs et 3 francs la bouteille. Ce sont surtout ceux-là que vend la Grèce en leur donnant souvent des étiquettes françaises.

Quant aux cognacs inférieurs, qui représentent de beaucoup la vente la plus importante, ils valent de 6 à 8 francs la caisse de 12 bouteilles, ou 25 à 40 francs l'hectolitre, fût compris. Ce sont d'abominables drogues ! En dehors de ceux qui sont fabriqués sur place, il en vient surtout de Hambourg et de Trieste. L'Allemagne fournit les bouteilles, capsules et étiquettes qui leur permettent de se prêter sous un aspect aimable peu en rapport avec leurs qualités réelles.

Les cognacs d'importation étrangère titrent en général entre 32 et 46 degrés.

Rhums. — Les rhums viennent de France, mais surtout d'Angleterre et d'Amérique. Leur prix moyen en fûts est de 52 francs l'hectolitre. C'est un article dont la consommation a plutôt une tendance à diminuer.

Liqueurs et apéritifs. — Les liqueurs et apéritifs représentent au contraire pour la France un chiffre d'affaires assez important. Pendant que l'Angleterre vend son gin et son whisky, la Belgique son genièvre, l'Allemagne son kummel, l'Italie ses vermouths, nous avons le privilège des liqueurs vraiment supérieures comme la chartreuse et la Bénédictine, mais nous vendons aussi des amers, des absinthes et des vermouths, qui ne le cèdent en rien aux pires ingrédients de l'étranger. Que les fabricants de ces produits nous pardonnent si nous leur déniions toute vertu hygiénique !

Tous ces articles sont imités dans le Levant, où l'on

peut acheter pour 20 sous un litre de grande chartreuse bien présentée. N'y goûtez pas !

IMPORTATION. — *Smyrne*, en 1900 :

Alcool	4.938 barils	2.763.642 kil.
Cognac en barils . .	167 —	10.080 —
— en bouteilles.	738 caisses	58.296 —
Eau-de-vie	50 barils	4.200 —
Liqueurs	2.873 bouteilles	29.400 —
Rhums	150 barils	24.136 —

(*B. C. S.*, mars 1901.)

En 1889, l'importation de l'alcool avait été plus considérable : 7.221 barils, 910.000 francs ainsi répartis : Russie 538.000 francs, Autriche 345.000 francs, Roumanie, 23.000 francs, Allemagne 12.000 francs et Belgique 2.000 francs.

Cette même année, l'importation des cognacs avait été de 322 barils et 462 caisses de bouteilles, presque tous de provenance grecque.

Les rhums — 250 barils en 1899, — viennent presque tous d'Amérique en passant par Liverpool ou par Londres.

Les liqueurs — 2.572 caisses en 1899 — viennent en majeure partie de France. M. Rougon indique qu'en 1889, l'importation des liqueurs avait atteint 91.000 francs, dont 61.000 francs pour la France.

Beyrouth. — Beyrouth, en 1899, accuse une importation de 56.000 kilogrammes d'eaux-de-vie et liqueurs fournis en grande partie par la France.

Jaffa. — Jaffa nous déclare, la même année, 725.000 francs de vins, spiritueux et bières. L'Autriche et l'Allemagne participent à ce chiffre pour 200.000 francs d'alcools ordinaires et de bières. L'importation française s'élève à 70.000 fr. de liqueurs et boissons diverses.

Alexandrette (1898). — 98.000 francs d'alcools de Trieste ou de Russie ; 156.000 francs de cognacs, bitters, chartreuses, bénédictines, dont 53.000 venant de

France ; 76.000 francs de mastic venant de Chypre ou de l'Archipel, et 10.000 francs de koniaks grecs.

Mersina (1900) : 130.000 francs d'alcools, dont les deux tiers au moins venaient d'Egypte, de Chypre ou d'autres ports de la Turquie, et 7.000 francs de spiritueux divers intégralement fournis par la France. (*D. a. C. R.*, 1900, n° 2587.)

Chio, patrie du mastic, importe annuellement de 800 à 1.000 caisses de cognacs grecs et quelques barils, tandis que la France en fournit à peine 50 caisses. — 35.000 kilos. de rhum de Trieste et de 135 à 150.000 kilos d'alcools russes. La production locale est de 350.000 kilos de raki, pesant entre 28 et 38 degrés.

A *Dardanelles*, où la France vendait jadis 76.000 litres de cognacs, elle n'en vendait plus que 1.500 litres en 1895.

Trébizonde. — Sous la dénomination générale ; alcool, bière, vins, etc, Trébizonde accuse à l'importation :

En 1899, 382.500 kilos. = 215,300 francs, et en 1900, 403.000 kilos. = 382.500 francs.

Les pays expéditeurs ont été les suivants en 1899 :

	fr.
France	28.000 vins fins, bière, liqueurs.
Autriche . . .	104.000 bière, alcool.
Grèce	27.000 mastic et eaux-de-vie.
Roumanie . . .	14.000 mastic et vins.
Italie	6.000 vins.
Turquie	16.000 mastic et vins.

Les rapports consulaires indiquent une diminution constante du commerce français. (*M. O. C.*, 9 août 1901.)

Samsoun. — Samsoun a importé, en 1900, 455 tonnes, 227.500 francs de vins et spiritueux, dont 8 tonnes, 4.500 francs pour la France. (*B. C. C.*, mars 1901., p. 464.)

Notre importation dans les autres ports de la mer Noire présente des chiffres encore moins élevés.

Dans l'intérieur, nous rencontrons la concurrence des

bouilleurs de cru. Cependant les produits européens ne sont pas proscrits du marché. Dans le vilayet d'Erzeroum où la consommation totale des boissons peut atteindre 225.000 francs par an, on estime qu'une centaine de mille reviennent à l'importation étrangère, qu'on peut ainsi subdiviser :

	fr.		fr.
Alcool	22.000	Bière	12.000
Cognac	40.000	Vins en bouteilles.	3.000
Rhum	4.000	Vins en barils. . .	20.000
Champagne . .	11.000	Liqueurs diverses .	8.000

L'alcool vient exclusivement de Russie.

La liqueur nationale continue d'être le raki, qu'on fabrique encore dans cette région avec la mûre distillée. (*B. C. C.*, juillet 1895, p. 73.)

Dans la vallée du Tigre, Mossoul n'importe guère plus de 3000 francs d'alcools divers par année.

3° Bières.

Nous avons importé en Turquie, en 1900, 1731 quintaux de bière, au commerce général et 1704 au commerce spécial. Les valeurs respectives sont 69.100 francs et 68.200 francs. A part 2 quintaux, le reste a été importé par navires français.

La bière est une boisson autorisée par la religion musulmane, et, si l'on remonte à cinquante ans ou soixante ans, on trouve déjà de petites fabriques de bière installées à Constantinople. Mais ces bières indigènes, rapidement concurrencées par les bières étrangères, n'ont guère pu se maintenir. Presque toutes les brasseries ont disparu après une existence éphémère. On cite, comme luttant encore avec quelques succès la brasserie Bomonti à Constantinople, la brasserie Allatini frères à Salonique et la brasserie Procop à Smyrne. Ces brasseries nationales sont soumises à un droit de *miri*, —

toujours majoré dans la perception — qui est de 15 o/o *ad valorem*, tandis que les bières étrangères ne supportent qu'un droit de 8 o/o.

Les bières françaises peuvent difficilement pénétrer en Turquie d'Europe et notamment à Constantinople, où l'Orient-Express peut apporter en très peu de temps les excellentes bières de Munich, qui arrivent dans des frigorifiques entretenus à Budapest, Belgrade et Sofia. Cependant la bière Velten a commencé à prendre une place dans la consommation de la capitale.

Il nous est plus facile de lutter dans le Levant, où les bières doivent nécessairement être transportées par mer, si courte que fût la navigation. Là encore, c'est la bière Velten qui est la plus appréciée de nos marques. Nos bières s'y trouvent en concurrence avec certaines bières étrangères, parmi lesquelles nous devons citer la bière allemande Dreher, marque « Export » et le *Pale* et le *Stout* anglais.

Toutes les bières d'importation sont plus ou moins alcoolisées et peuvent se conserver assez longtemps.

4° Vinaigres et Eaux gazeuses.

En dehors de la bière, de l'eau-de-vie et des vins, il convient de citer au commerce spécial 4 quintaux ou 2.800 francs de vinaigres comestibles et 2 quintaux ou 100 francs seulement de cidre et poiré.

Les eaux minérales gazeuses, telles que Saint-Galmier, ont atteint les chiffres de 1.048 quintaux et 2.100 francs. Les Turcs ont peu de goût pour ces eaux que les plus ignorants d'entre eux assimilent aux boissons fermentées.

III. Denrées coloniales.

1° Sucres.

Sucres raffinés.

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
1867-1876.	»	»	11.093.0	»	10.968.1
1877-1886.	»	»	4.059.3	»	4.051.2
1887-1896.	»	»	3.637.2	»	3.623.3
1897 . . .	»	87.756	2.808.2	87.751	2.808.0
1898 . . .	»	81.653	2.449.5	81.653	2.449.5
1899 . . .	»	101.940	»	101.776	3.155.0
1900 . . .	0,31	116.696	3.618.0	116.695	3.618.1

48.123 quintaux ont été importés par navires français et 68.573 par navires étrangers.

Sucres bruts.

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Sucres des colonies françaises.	0,30	38	1.100	38	1.100
Sucres indigènes	0,27	2	100	2	100
Sucres candis.	0,42	9	400	»	»

40 quintaux ont été importés par navires français et 9 par navires étrangers.

La Turquie ne produit ni canne, ni betterave, et c'est pourquoi l'importation du sucre y est considérable. Elle était, en 1891, de 28 500.000 francs et, en 1896, de 35.300.000. Aujourd'hui, elle ne doit pas être inférieure à 50 millions de francs.

Le développement des chemins de fer favorise singulièrement la vente de cet article qui pénètre peu à peu dans les vilayets les plus retirés de la Turquie d'Asie, où jadis il était à peu près inconnu. On se servait alors

du *pekmez*, qui, aujourd'hui encore sert à sucrer les aliments de la majeure partie de la population.

La France a détenu, à l'origine, le monopole de la vente du sucre en Turquie, mais c'est là surtout que la supériorité des produits est et reste la cause de notre infériorité commerciale. L'Autriche, favorisée par une prime de 3 francs par 100 kilogrammes, que lui accorde son gouvernement, s'est mise à exporter du sucre dans le Levant et n'a pas tardé à conquérir le marché, qui lui appartient presque exclusivement. Le tableau suivant, qui se rapporte aux années 1894 à 1897, fait admirablement ressortir le progrès de nos concurrents :

	1894	1895	1896	1897
	—	—	—	—
	kilogr.	kilogr.	kilogr.	kilogr.
Autriche . .	29.811.900	23.994.600	56.205.700	70.135.500
France . . .	8.420.211	6.667.414	9.165.283	8.796.306
Angleterre .	223.000	46.350	298.700	1.308.250
Belgique . .	102.305	42.172	13.446	349.503
Allemagne .	900	97.100	225.100	84.300
Hollande . .	145.750	128.350	121.137	124.542
Russie . . .	»	Moyenne : 8.500.000 kilogrammes.		

(Verney, p. 679.)

Si l'on s'en rapporte seulement à ces chiffres, notre commerce se maintient, mais qui ne remarque que nous restons stationnaires, pendant que nos concurrents marchent à pas de géants? On a proposé, comme remède à la situation, de fabriquer des produits inférieurs blancs et vaguement douceâtres, comme ceux d'Autriche; nos industriels ne s'y résoudront jamais. On pourrait proposer, comme mesure transactionnelle, de continuer la fabrication de bonne qualité, pour la clientèle riche, et fournir de la drogue aux indigènes, puisque tel est leur goût. Notre bonne réputation et nos intérêts y trouveraient également leur compte. Quant à espérer du temps le triomphe

du bon goût et une justice réparatrice pour nos produits, il n'y faut pas songer un instant.

L'Autriche ne doit pas seulement la conquête du marché au bas prix de ses produits et à la prime d'exportation que le gouvernement leur alloue, elle doit aussi ses succès aux tarifs réduits de ses Compagnies de chemin de fer et à l'intelligence de sa puissante Compagnie de navigation, le *Lloyd*, qui accorde aux exportateurs une réduction de fret d'autant plus importante qu'ils ont expédié plus de produits. C'est ainsi que le fret du sucre fixé à 64 kreutzers les 100 kilogrammes, tombe souvent, après une réduction opérée à la fin de l'année à 20 ou 25 francs.

Nos Compagnies de navigation sont-elles disposées à entrer dans cette voie? Nos Compagnies de chemin de fer vont-elles abaisser leurs tarifs? Il est permis d'en douter.

Les sucres français ne concurrencent les sucres autrichiens que lorsque, par suite d'un événement imprévu, — une malheureuse spéculation par exemple, — il s'établit momentanément une parité de chiffre entre les deux produits. Or, la spéculation sur les sucres autrichiens n'est pas rare. Tandis que nos raffineurs livrent toujours après la commande, il est arrivé très souvent que les banquiers autrichiens, accaparant la production des raffineurs, vendaient le sucre à des époques éloignées pour la livraison, variant entre trois et douze mois. Si pendant ce long terme, les acheteurs du Levant espéraient revendre en Autriche même leurs marchandises, avec un certain bénéfice, il pouvait se faire qu'ils en achetassent au delà des besoins de la consommation normale et que tout le stock leur restât pour compte. C'est le jeu qui, comme tous les jeux, peut jeter sur le marché des perturbations profondes mais momentanées. Une crise de ce genre a sévi en 1894 à Smyrne, et a été, pour cer-

tains commerçants, un coûteux mais salutaire avertissement.

Les sucres français introduits dans le Levant viennent des raffineries de Saint-Louis et de la Méditerranée (Marseille). Ils ne sont achetés par les marchands levantins que pour l'assortiment de leur boutique et pour les besoins d'une clientèle spéciale ; très souvent ils manquent sur le marché. Les qualités vendues sont le sucre en morceaux, dit *irrégulier* ou *concassé* et le *sucré en pain*, recouvert d'un papier bleu. Le sucre concassé est exporté dans un double sac ; un sac simple serait troué par les aspérités ; le sucre en pain est expédié en caisses ou paniers dit canastres, d'une contenance de 90 à 100 kilogrammes.

Le sucre français vaut, en moyenne, 34 à 35 francs les 100 kilogrammes.

Le sucre d'Autriche se divise en trois qualités, le *sucré mélis*, en petits morceaux irréguliers, le *sucré concassé*, en gros morceaux irréguliers, et le *sucré centrifuge* en poudre. Leur part respective dans l'importation est de 80, 15 et 5 pour cent.

Le sucre mélis est importé en de simples sacs contenant net 84 kilogrammes de sucre et valant 32 francs et 32 fr. 50 les 100 kilogrammes. — Le sucre concassé est expédié en doubles sacs, de même contenance et vaut de 31 à 32 francs les 100 kilogrammes. — Le sucre centrifuge est coupé en petits morceaux réguliers et exportés dans des caisses garnies de papier bleu, d'une contenance de 25 à 50 kilogrammes. Il est plus blanc que le mélis, mais il est inférieur en qualité. Les débris de ces morceaux sont vendus en sacs de 100 kilogrammes ; c'est le centrifuge en sacs. Le sucre en poudre s'expédie également en sac de 100 kilogrammes.

Chez l'épicier, le prix du sucre est de 35 à 40 centimes le kilogramme.

Le sucre russe, dont l'importation est peut-être égale sinon supérieure à celle de la France, est importé sous forme de sucre en poudre. Il a généralement mauvaise apparence et sa couleur est un peu noirâtre. Mais il coûte 10 à 12 pour 100 moins cher que le sucre mélis — et il sucre davantage. Il est surtout acheté par les marchands de confiserie, nommés en Orient des *locoumdjis*, et par les cafetiers turcs ; on sait que pour la préparation du café turc on jette le sucre en poudre dans l'eau pendant l'ébullition. Le sucre russe vient des raffineries de Kiew et d'Odessa ; il est importé en sacs de 98 à 100 kilogrammes, vendus pour 100 ou 108. L'importation du sucre russe est intermittente ; tout ce qui arrive est aussitôt vendu.

Le sucre venant de Hollande est un sucre de canne valant de 33 à 35 pour 100 plus cher que celui d'Autriche. Il est importé en petits morceaux irréguliers dans des barils de 100 kilogrammes. La consommation est très restreinte.

Depuis quelques années, l'Angleterre paraît faire un sérieux effort pour augmenter son importation, qui représente environ 1 pour 100 de l'importation totale.

Enfin, l'Egypte, où la culture de la canne a pris un certain développement dans l'ancienne Thébaïde, expédie chaque année en Turquie une certaine quantité de sucre selon l'abondance des récoltes.

Au début de l'importation, la France vendait à Smyrne 18.000 barils de sucre sur un total de 20.000. En 1899, l'importation s'est élevée à 231.261 quintaux turcs (12.956.250 kilos). La France n'a pris aucune part à ce commerce.

Trébizonde est à proximité de la Perse, qui emprunte ce port pour une partie de son commerce extérieur. Or les Persans ne consomment pas encore d'autre sucre que

le sucre français. Il faut donc que le marché de la ville soit toujours approvisionné de cet article. Aussi notre commerce d'importation y prime-t-il celui de tous les autres pays, y compris celui de l'Autriche.

1898. 4.329.600 kg. 1.559.500 fr. dont 1.044.480 fr. pour la France.
 1899. 5.822.600 — 2.102.880 — 1.428.000 —

Le sucre en pain est le plus demandé.

Après la France, les puissances qui ont importé le plus de sucre à Trébizonde en 1899 sont : l'Autriche, 64.000 francs ; la Russie, 60.780 et l'Egypte 3.000.

Le transit persan a représenté la même année 1.203.000 kilos = 481.200 francs, contre 684.000 kilos = 273.000 francs en 1898. La totalité du sucre importé vient de Marseille. Défions-nous de l'avenir ; nous venons de voir par l'exemple de Smyrne que la roue de la fortune est essentiellement mobile.

Nous retrouvons au contraire à *Samsoun* et dans les autres ports la décadence et parfois la disparition du commerce français. *Samsoun* en 1899 a importé 3.844.000 kilos = 1.203.600 francs. La part de l'Autriche a été de 1.148.000 francs, contre 2.100 à la France et 157.000 à Constantinople. La part de la France est tombée à 800 francs en 1900. (*M. O. C.*, 9 août 1900.)

Ineboli, *Ismidt*, *Aïvali*, *Chio*, *Mersina* reçoivent exclusivement leur sucre de Trieste ou de Russie.

Alexandrette (1899) : — 1.076.755 francs, dont 52.500 francs avec la France. (*M. O. C.*, 1901, mai, p. 871.)

Il y a quelques années encore, notre importation était plus considérable. En 1894, sur 1.600 sacs de sucre réexpédiés à Aïntab, 400 venaient de France, 1.100 d'Autriche et 100 d'Egypte. (*B. C. C.*, sept. 1895, p. 83 à 89.)

Beyrouth a importé en 1899 5.714.000 kilogrammes de sucre, dont plus de 5 millions de kilogrammes de

sucre concassé, venant exclusivement d'Autriche et 2 millions de kilogrammes de sucre en poudre venant exclusivement de Russie. La France a vendu 138.000 kilogrammes de pains de sucre, et une petite quantité de concassés. (*M. O. C.*, 23 mai 1901.)

Jaffa a reçu (1899) 870.000 francs de sucre, dont 600.000 d'Autriche, 140.000 de France, 60.000 de Russie et 70.000 d'Égypte et de Turquie. (*M. O. C.* 18 octobre 1900.)

L'importation française se relève tout à fait à *Bassorah* et pour les mêmes motifs qu'à Trébizonde : *Bassorah* est en réalité l'un des ports de la Perse. On évalue l'importation en 1899 à 89.700 caisses de sucre en pain, d'une valeur de 3.587.675 francs, en augmentation de près d'un million de francs sur les chiffres de 1898. Ce sucre vient de France, d'Autriche et d'Égypte, mais surtout de France.

Le sucre en poudre (26.800 sacs d'une valeur de 850.000 francs) est venu de Trieste, Londres et de l'île Maurice. (*M. O. C.*, 6 juin 1901.)

Bassorah réexpédie une partie de ses marchandises en Perse et dans les vilayets de Bagdad et de Mossoul, qui ne consomment que du sucre français. Mossoul en reçoit chaque année un millier de caisses de 72 kilogrammes chacune. Le prix de cet article augmente naturellement avec les distances; le transport de Bagdad à Mossoul, variable suivant les saisons, coûte en moyenne 6 francs la caisse et 85 francs la tonne.

Les vilayets de Van et de Bitlis s'approvisionnent à Trébizonde, *viâ* Erzeroum ; ils consomment annuellement pour 600.000 francs de produits français.

Quant aux vilayets desservis par le chemin de fer d'Anatolie, ils ne consomment guère que du sucre autrichien et un peu de sucre russe.

2° Café.

	le kil.	Commerce général	
		quint.	fr.
1867-1876.	»	»	10.726.300
1877-1886.	»	»	7.961.100
1887-1896.	»	»	7.022.800
1897	»	62.902	8.554.600
1898	»	54.944	7.417.400
1900	1,12	40.915	4.582.800

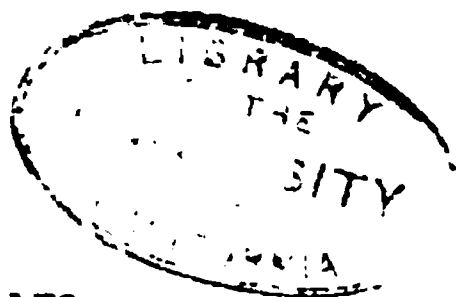
40.197 quintaux ont été importés par navires français et 718 par navires étrangers.

Le café et le thé nous arrivent de l'étranger et ne figurent par conséquent à notre réexportation qu'au commerce général. Quelques quantités seulement ayant acquitté les droits sont nationalisées et réexportées comme produits nationaux.

Cette réexportation est considérable, puisqu'elle ne s'élève pas à moins de 7 à 8 millions de francs pour les cafés et un million pour le thé.

Cependant la Turquie produit du café dans ses provinces arabiques de la mer Rouge ; les cafés de Moka et d'Hodeïda jouissent d'une réputation universelle, qu'aucun autre ne peut leur disputer. Mais la production du café est restreinte, et les Orientaux sont des consommateurs insatiables. Ils en boivent toute la journée dans de petites tasses, où se dépose le marc mélangé au breuvage. Ce café dénommé « café à la turque » ou à « l'arabe » est à notre avis d'un goût plus fin que nos cafés d'Occident.

C'est pourquoi la Turquie, ne pouvant suffire à ses seuls besoins, s'approvisionne à l'étranger. Les cafés les plus communément importés sont le rio et le santos, qui viennent du Brésil. Tandis que le moka coûte de



2 fr. 15 à 2 fr. 40 le kilogramme *FOB* Levant, le rio et le Santos atteignent à peine 2 francs le kilogramme.

IMPORTATION.— *Smyrne* : entre 1.900.000 francs et 3.675.000 fr. En 1894, la part de la France était de 50 pour 100.

Beyrouth : 525.000 à 1.225.000 francs.

Alexandrette : entre 400.000 et 725.000 francs. La part de la France oscille entre 20 et 70 pour 100.

Damas : 330.000 à 1.000.000 de francs.

Caïffa : 10.000 à 20.000 francs, dont 20 pour 100 pour la France.

Jaffa : 350.000 à 1.050.000 francs. Les deux tiers au moins viennent de France.

Trébizonde : 400.000 à 500.000 francs.

Samsoun : 50.000 francs.

Erzeroum : 250.000 francs.

Angora : 180.000 à 200.000 fr., dont 100 à 150.000 francs venant de France.

(Verney, p. 658.)

3^e Thé.

	le kil.	Com. gén.		Com. sp.
		quint.	fr.	fr.
1896.	»	1.40	507.1	100
1897.	»	1.060	408.5	200
1898.	»	3.753	1.426.1	»
1899.	»	2.865	788.2	»
1900.	3 »	3.206	961.9	»

3.196 quintaux ont été importés par navires français, 5 par navires étrangers, et autant par voie de terre.

La Turquie d'Asie ne produit pas de thé; cependant le gouvernement ottoman a essayé d'introduire la culture de cette plante dans certaines contrées favorisées par le climat.

Le thé consommé dans l'Empire vient de Chine, des Indes ou de Ceylan, par voie russe, anglaise ou française.

Les thés russes, marque Popoff, sont très estimés.

La France exporte surtout les thés de la Compagnie Coloniale et ceux de Louit frères. Quant à l'Angleterre, on sait que Londres est avec Amsterdam le grand marché des thés.

La consommation du thé augmente d'année en année en Turquie.

Elle était encore insignifiante en 1860 ; vers 1890, l'importation totale paraissait être de 1.200.000 francs et l'importation française de 100 à 200.000 francs.

Aujourd'hui l'importation française atteint le million, parfois même elle le dépasse.

Le thé se vend généralement au comptant.

Chio produit une plante qui se vend dans l'Empire sous le nom de « thé des îles ». Cette plante n'a de commun avec le thé véritable qu'une vague similitude de nom.

4° **Épices.**

Les épices, aujourd'hui un peu dépréciées en Occident, continuent de jouir de la faveur publique dans le Levant. Elles entrent dans la préparation de la majeure partie des plats indigènes et même des gâteaux. La médecine empirique en fait également un très grand usage.

Les principales épices consommées sont le poivre noir et le poivre rouge, la cannelle, les clous de girofle, le safran, les piments, le gingembre, les noix muscades, le curcuma ; puis viennent le cardamome de Malabar, le cumin, le coriandre et le fenouil.

Depuis l'ouverture du canal de Suez, la plupart de ces articles arrivent directement en Turquie par la mer Rouge ; l'Europe n'en fournit que de très petites quantités où le poivre domine.

En 1900, la France a importé en Turquie :

1.074	quintaux de poivre	valant	150.300	francs
395	— de piment	—	31.600	—
36	— d'amonos et carda-			
	mones	—	32.800	—
85	— de cannelle	—	9.700	—
9	— de muscades	—	4.500	—
233	— de girofle	—	21.000	—
2	— de vanille	—	11.500	—

Joignons à ces quantités :

19	quintaux de cacao	—	3.600	—
et 413	— de chocolat	—	123.800	—

A part 5 quintaux de chocolat, toutes ces valeurs ne figurent qu'au commerce général. Ils représentent dans leur ensemble une somme de 388.800 francs.

5° Tabacs.

Comme la majeure partie des denrées coloniales, notre importation de tabac en Turquie ne figure guère qu'au commerce général.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896..	166	139.1	23	14.4
1897..	950	249.3	222	53.9
1898..	4.256	298.6	124	30.6
1899..	2.290	»	1.933	284.2
1900..	2.777	654.3	27	11.7

DÉTAIL EN 1900

		quint.	fr.	quint.	fr.
Tabac en feuilles ou					
en côtes	1,55 le kil.	2.439	336.6	»	»
Cigares	10,87 le cent.	104	141.6	»	»
Autres tabacs fabriq.	5,37 le kil.	230	175.6	23	11.5
Sauce de tabac. . .	0,50 —	4	2	4	1.2
Cigarettes.	17,28 —	»	»	3	»

2.771 quintaux ont été importés par navires français; 1 par navire turc et 5 par navires étrangers.

Nous avons rassemblé, au chapitre des importations, les indications principales qui se réfèrent à la culture et à la consommation du tabac en Turquie.

.

.

IV. Huiles.

Nous avons vu, au chapitre des exportations ottomanes, quel était l'usage des diverses huiles fabriquées en Turquie. Nous avons dit, à ce propos, que les huiles ottomanes étant en général de qualité très inférieure, l'Empire se trouvait dans la nécessité d'en introduire de l'étranger des quantités considérables.

Enumérons pour la France les articles importés en 1900; les quantités et les valeurs sont très sensiblement les mêmes au commerce général et au commerce spécial.

Com. gén. . . .	44.724 quintaux, valant 2.020.800 francs
Com. spéc. . . .	39.319 — — 1.917.700 —

D'abord les huiles d'olives : 206 quintaux, 13.100 francs.

Ensuite les différentes huiles, fabriquées surtout avec des produits exotiques ou coloniaux :

	quint.	fr.
Huile de palmes	119	5.100
— de coco et palmiste . .	997	48.500
— de ricin	2.575	139.100
— de lin	82	4.500
— de niger	119	6.100
— de sésame	32.919	1.527.500
— d'arachides	1.720	72.400
— de colza	356	17.800
— de moutarde	2	200
Autres huiles	208	9.000

Enfin les essences :

	quint.	fr.
Essence de rose	1	22.100
— de géranium	»	1.100
Autres essences	15	50.900

A ces différentes huiles, il convient de joindre certains sucres végétaux, dont l'importance commerciale a atteint en 1900 :

Au com. gén.	616 quintaux, estimés 84.900 francs.
Au com. spéc	344 — — 63.000 —

Ceux dont la valeur commerciale a dépassé 1000 francs au commerce spécial sont :

Certaines résines et produits résineux exotiques, autres que le

Pin et le sapin	141 quint.	35.200 fr.
Les gommes pures exotiques	91	13.700
L'essence de térébenthine	56	4.900
Le benjoin.. . . .	6	2.000
Le caoutchouc brut	2	1.500
Le jus de réglisse	12	1.500
	141	35.200

et de très petites quantités de camphre, goudron végétal, résines brutes, baumes, cire végétale, manne et aloès.

V. Objets divers

1° Fruits de table.

L'importation française des fruits de table s'est élevée en 1900 :

Au com. gén. . . .	1.476 quintaux, valant 101.200 francs.
Au com. spéc. . . .	446 — — 24.300 —

Les fruits frais : oranges, citrons, mandarines, prunes et pruneaux, sont naturellement les moins nombreux : 800 francs au commerce général et 600 francs au commerce spécial.

Les seuls qui puissent sans inconvénient supporter une assez longue traversée et attendre la vente sont les fruits secs et les fruits confits. Parmi les fruits secs, les pistaches sont les seules qui méritent d'être citées : 38.600 francs au commerce général. Néant au commerce spécial. Aucun autre article : raisins, amandes, noix, prunes et pruneaux, n'atteint seulement 1.000 francs.

Les fruits confits ont atteint (com. spéc.) 324 quintaux valant 19.200 francs.

2° Graines et fruits oléagineux.

Les graines et fruits oléagineux importés de France en Turquie ont atteint :

En 1899, 1939 quintaux au commerce général et 1892 quintaux 68.900 francs au commerce spécial ; — en 1900, 9.476 quintaux au commerce général et 9.418 quintaux, 252.900 francs au commerce spécial.

Sur les quantités de 1900, 8.518 quintaux ont été importés par navires français, 125 par navires turcs et 833 par navires étran-

gers. Le mouvement de ces importations se résume dans le tableau suivant :

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Arachides en cosses .	0,24	7.127	171.0	7.127	171.0
— décortiqués	0,23	185	6.1	185	6.1
Graines de lin	0,34	43	1.5	43	1.5
— de chènevis .	0,25	59	1.5	1	»
— de sésame .	0,36	2.060	74.2	2.060	74.2

Les différentes utilisations de ces graines ont été étudiées au chapitre des exportations. Il convient cependant d'excepter les arachides, qui sont des produits exotiques, importés des Indes ou des colonies françaises ou anglaises de la côte occidentale d'Afrique.

3^e Fruits, tiges et filaments à ouvrer.

Les fruits, tiges et filaments à ouvrer ont atteint :

En 1899, 895 quintaux au commerce général et 744 quintaux, valant 78.100 francs au commerce spécial.

Et en 1900, 1383 quintaux au commerce général, et 997 quintaux, valant 71.300 francs, au commerce spécial.

Sur les quantités de 1900, 1.214 quintaux ont été importés par navires français, 2 par navires turcs et 167 par navires étrangers. Le mouvement de ces importations se résume ainsi qu'il suit :

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Coton en laine	1,28	216	26.7	144	18.4
Ouate	1,87	91	17.0	89	16.7
Chanvre broyé ou teillé .	0,82	9	7	8	7
— en étoupes	0,72	4	3	4	3
— peigné	1,50	1	2	1	2
Jute brut	0,45	340	13.7	31	1.4
Ramie en tiges	0,75	1	1	1	1
Phormium brut	0,50	462	23.1	461	23.1
Joncs, roseaux et sparte .	0,55	87	4 8	86	4.8
Fibres de coco	1 »	3	3	3	3
Osier brut ou écorcé . . .	0,60	6	4	6	4
Noix de corozzo, calebasses					
vides	0,30	163	4.9	163	4.6

4° Bois.

L'importation des bois en Turquie est fort peu importante. En 1900, elle s'est élevée pour la France à 31.400 francs, dont 15.300 francs de bois de construction et 15.000 francs de liège brut ou en planches. Depuis que l'usage du fer s'est généralisé dans les constructions, l'importation des bois étrangers tend à diminuer, au moins comme bois de charpente.

Toutefois, il ne faudrait pas juger de l'importation étrangère par la nôtre. La Roumanie, l'Autriche et la Russie font au contraire des expéditions assez nombreuses qui, à Smyrne, se traduisent par un chiffre de 1.500.000 à 1.750.000 francs.

5° Espèces médicinales.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	588	131.5	401	98.0
1897	874	236.3	566	150.8
1898	947	240.9	517	138.2
1899	681	»	473	136.5
1900	462	130.6	402	114.9

DÉTAIL EN 1900

	1 ^e kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Racines de réglisse . . .	0,40	6	0.2	6	0.2
Autres racines.	3,50	225	78.7	192	67.1
Herbes, fleurs et feuilles.	2,50	64	16.1	54	13.5
Ecorces de citron	1 »	4	4	3	3
— de quinquina	2 »	69	13.0	65	13.0
Autres écorces	1 »	6	6	6	6
Lichens.	0,75	10	7	10	7
Casse et tamarin	0,55	1	»	1	»
Autres fruits	3 »	77	20.9	65	19.5

349 quintaux ont été importés par navires français, 10 par navires turcs et 103 par navires étrangers.

6° Autres objets.

Nous relevons enfin, dans les tableaux de l'Administration des douanes :

Un chiffre de 111.200 francs de plantes et arbustes de terre importées de France en Turquie pendant l'année 1900 :

23.800 francs de légumes frais.

1.300 francs de légumes salés ou confits.

40.500 de légumes conservés ou desséchés.

2 300 de truffes.

14.000 de fourrages.

4.500 de graines de semence.

5.000 de graines de luzerne.

3.400 de teintures et tanins, dont 2 400 francs de curcuma et 900 francs de safran.

CHAPITRE V

MATIÈRES MINÉRALES

I. **Matériaux de construction.** — Chaux, ciment, pierres.

II. **Pierres, terres et combustibles minéraux.** — Meules à mou-
dre, marbres, pierres ouvrées, bitumes, paraffine, etc.

III. **Métaux.** — Cuivre, fer, plomb, étain, zinc, etc.

L'importation des matières minérales de France en
Turquie est fort peu importante : à peine 2.300.000 francs
en 1900. Voici cette nomenclature, où dominant les
matériaux de construction :

	fr.
Matériaux de construction.	1.662.000
Marbres	10.500
Pierres ouvrées	13.200
Meules à moudre	59.600
Pierres diverses : émeris, pierres à aiguiser, craie, sulfate de baryte	11.400
Soufre, bitumes, cire minérale, paraffine, etc.	52.900
Métaux : fer.	47.800
— cuivre	382.000
— étain	19.500
— zinc.	10.200
— nickel.	3.200
Mercure, etc.	7.600

1. Matériaux de construction.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1897 . . .	523.183	1.297.0	522.983	1.296.0
1898 . . .	594.670	1.617.0	593.932	1.615.0
1899 . . .	628.628	»	606.705	1.750.0
1900 . . .	522.784	1.667.0	521.202	1.662.0

DÉTAIL EN 1900

	le kil.	quint.	fr.	quint.	fr.
Dalles et tables en ar-					
doises	22 »	11	0.2	11	0.2
Ardoises pour toitures.	8,50	11	0.1	11	0.1
Briques non vernissées					
ni émaillées	1,50	12.712	19.1	12.712	19.1
Tuiles non vernissées					
ni émaillées	2,50	146.542	366.4	146.542	366.4
Pierres de construc-					
tion brutes.	1,80	32.351	58.2	32.351	58.2
Plâtre	1,15	11.697	13.5	11.696	13.5
Chaux ordinaire	0,85	600	0.5	600	0.5
— hydraulique	2,25	140.197	315.4	140.197	315.4
Ciment	5 »	177.241	886.2	176.413	882.1
Carreaux en ciment					
comprimé.	10 »	762	7.6	662	6.6
Autres	35	660	0.2	7	»

251.089 quintaux ont été importés par navires français, 30.818 par navires turcs et 241.377 par navires étrangers.

On construit beaucoup en Orient, moins par besoin que par vanité. Comme l'imprévoyance est la règle, il arrive souvent qu'on ne peut achever une construction, faute d'argent, ou qu'on ne trouve pas à la louer quand elle est terminée. Aussi certains quartiers présentent-ils parfois l'aspect d'une ville déserte.

Les constructions édifiées sont en pierres ou en bois. Avec le bois, les risques d'incendie sont plus grands, mais, dans les régions humides, le bois est plus salubre que la pierre. Toutefois l'usage de la pierre se généralise de plus en plus et, dans les villes importantes, il est défendu de reconstruire autrement qu'en pierre les maisons incendiées ou tombant en ruines.

Le pays fournit tous les matériaux nécessaires pour ces constructions. A l'entrée de la baie d'Aïvali, on trouve des carrières de pierres renommées dites pierres de Sarmoussak, qui s'expédient dans les îles de l'Archi-

pel et dans une partie de l'Anatolie. Ces pierres durcissent en vieillissant. Les autres régions trouvent chez elles les pierres et bois nécessaires à leurs besoins.

On importe cependant dans les grandes villes des pierres spéciales venant d'Occident. Les plus estimées sont celles d'Arles, de Cassis, de Trieste et de Malte.

Pour les constructions ordinaires, la Turquie fournit également tous les matériaux complémentaires, tels que chaux, plâtre, tuiles, briques et carreaux. Ces matériaux fabriqués d'après des procédés primitifs ne sont peut-être pas de première qualité ; mais ils suffisent en nombre et en valeur aux besoins de la consommation courante. Les constructeurs riches ou aisés font venir des matériaux d'Europe.

La plus grande partie de ces matériaux vient de France, qui a su résister jusqu'à ce jour à la concurrence étrangère, tout en laissant à l'Italie la vente de quelques articles. Notre succès tient au bas prix de nos articles et de nos frets. Nos marchandises sont chargées à Marseille, Saint-Louis ou Cassis, sur des voiliers qui, moyennant un fret de 4,50 à 7 francs par tonne, les transportent dans le Levant. Les Compagnies de navigation les acceptent également au même prix, à l'exception des Messageries Maritimes qui n'aiment pas les frets encombrants et salissants. L'avantage des voiliers réside moins dans les frais de transport que dans les facilités de débarquement.

Examinons les principaux articles importés :

Ciments. — Les ciments, à l'exception de quelques carreaux en ciment fabriqués sur place viennent tous d'Occident. On en distingue plusieurs sortes :

Les ciments dits de Roquefort, à prise très rapide, qui viennent de Marseille. On les expédie généralement en barils de 85 kilos, au prix moyen de 30 francs la tonne ;

Les ciments de Grenoble, à prise également très

rapide ; ils s'expédient en barils de 90 kilogrammes. Consommation restreinte ;

Les ciments Portland, qui se subdivisent à leur tour en Portland naturel, 40 francs la tonne ; — Portland artificiel, 40 francs la tonne ; — et Portland anglais. Les deux premiers viennent de Marseille et en très petite quantité d'Allemagne et de Belgique. Le Portland anglais, cependant plus connu, n'est pas l'objet d'un gros commerce ; Marseille est parvenu à concurrencer cet article et à en réduire la vente.

Chaux. — En dehors des chaux hydrauliques de production locale, deux sortes de chaux étrangères sont employées dans le Levant : les chaux du Teil et celles de Marseille.

Celles du Teil, marque Pavin de Lafarge, sont les plus appréciées ; d'ailleurs leur réputation est universelle. Elles ont été exclusivement employées dans la construction des chemins de fer de Turquie ; les cahiers des charges de la plupart des travaux en prescrivent l'emploi ;

Celles de Marseille sont utilisées, lorsque l'emploi de celles du Teil n'est pas expressément stipulé. Elles valent un peu moins cher, 16 à 17 francs la tonne.

L'achat de nos ciments est subordonné à l'exécution de travaux publics et varie avec leur importance.

Tuiles. — Les tuiles que nous expédions dans le Levant sont surtout des tuiles plates ; l'Italie a la spécialité des tuiles rondes. Nos meilleures marques sont les marques Saint-André et Saint-Henry, près de Marseille. Leur prix a oscillé, depuis dix ans, entre 120 et 50 francs le 1000. Les tuiles faîtières valent 5 francs de plus par 1000 que les tuiles plates.

L'usage des tuiles tend de plus en plus à se répandre pour la couverture des maisons, où très insensiblement les terrasses disparaissent.

Briques. — Nos exportations de briques sont beaucoup

plus restreintes que celles des tuiles. Elles ne parviennent pas à concurrencer les produits du pays, qui se fabriquent, selon les besoins, dans toutes les régions de l'Empire, aussi bien pour les briques réfractaires que pour les briques pressées. Dans les quelques envois que l'Europe fait encore dans le Levant, l'Italie se distingue par les briques creuses et plates, importées de Livourne, et la France par les briques pressées, qui se vendent environ 65 francs le 1000.

Plâtre. — Le plâtre importé vient également de Marseille. Les bonnes qualités se vendent 28 francs la tonne, les qualités ordinaires 22 francs et les qualités inférieures, plâtre gris, 17 francs. Le plâtre est expédié en sacs.

Tuyaux. — Les tuyaux poteries, pour siphons et cuvettes, sont fournis par Aubagne, près de Marseille. Les prix varient suivant les dimensions.

Carreaux. — Les carreaux sont très employés pour le carrelage des pièces ou des terrasses. Ils viennent de Marseille.

Le chiffre moyen de nos importations est de 1 million 1/2 de francs. Constantinople, où les constructions sont les plus nombreuses, est notre plus grand acheteur.

Dans le Levant, Smyrne nous a acheté, en 1889, 103.000 francs de matériaux, sur une importation totale en cette ville de 147.000 francs. En 1895, nous avons importé 56.000 francs de briques et tuiles et 124.000 francs de chaux et ciment. En 1898, l'importation s'est décomposée en 49.800 francs de tuiles plates de France, 12.300 francs de tuiles rondes d'Italie; 10.000 francs de tuiles d'Angleterre et 1.250 francs de tuiles plates de Salonique.

Beyrouth, en 1899, a importé de France 988.000 kilogrammes de chaux, toute son importation, et 3.350.000 kilogrammes de tuiles qui se sont vendues 75 francs le 1000,

alors que les Italiens les offrent à 60 francs. Seulement, on a remarqué que les tuiles italiennes, rouges comme les nôtres, ne conservent pas leur couleur.

Les importations à Jaffa, de provenance exclusivement française, se sont élevées pour les tuiles et briques, en 1898 à 146.000 francs et en 1899 à 112.000 francs.

Les importations de chaux et ciment ont été de 70.000 francs, dont 58.000 francs pour la France et 12.000 pour l'Angleterre. (*M. O. C.*, 18 octobre 1900.)

Caïffa reçoit annuellement pour 25.000 francs de tuiles et briques. Les mêmes matériaux ont trouvé à Mersina un écoulement de 133.790 francs en 1898 et de 41.575 francs en 1899. Ces matériaux venaient de France. (*M. O. C.*, 8 novembre 1900.)

Samsoun, qui fut travaillé d'une fièvre de construction intense entre 1883 et 1893, et recevait alors une moyenne de 140.000 francs de matériaux, a reçu en 1899 1.206.000 kilogrammes, 67.500 francs de tuiles, briques, chaux et ciments, dont 27.000 venaient de France et le reste de Turquie. (*M. O. C.*, 9 août 1900.)

L'importation à Kerassunde a été seulement de fr. 370 en 1899, et celle de Trébizonde est en moyenne de 40 à 45.000 francs pour les chaux et ciments.

Les affaires portant sur les matériaux de construction ne laissent pas de gros bénéfices. Elles se traitent généralement avec un terme de trois mois pour le paiement, à compter du jour du débarquement de la marchandise, ou bien un escompte de 3 pour 100 pour les paiements au comptant.

II. Pierres, terres et combustibles minéraux.

Marbres et pierres ouvrées. — Nous n'importons pas dans le Levant du marbre blanc ou travaillé; ce marbre

vient exclusivement d'Italie. Nous importons plutôt la pierre colorée de Marseille, qui imite le marbre et qui, dans la pratique, le remplace très souvent. Cette pierre est presque exclusivement employée pour faire des cheminées.

Meules. — Les meules à moudre importées en 1900 ont atteint le chiffre de 265 unités, valant 59.600 francs. Elles servent dans la minoterie.

Les différentes pierres et terres susceptibles d'une appropriation industrielle sont :

	quint.	fr.
Emeris	11	1.900
Charbon artificiel	3	200
Pierres à aiguiser	35	3.100
Craie	1.179	1.400
Sulfate de baryte	544	2.700
Pierre ponce	14	700
Divers	676	1.400

Les *combustibles minéraux* sont d'une importation un peu supérieure.

Les mines d'Héraclée suffisent à peu près aux besoins de l'Empire, et lorsqu'on introduit du charbon étranger, c'est du charbon anglais. La France expédie pourtant en Syrie, pour le besoin des filatures, quelques quantités de briquettes provenant de Roquebelle et d'Alais (Gard).

Le bitume abonde dans la mer Morte, et nous avons vu que les ports de Syrie nous en ont envoyé en 1900 pour 150.000 francs. Notre importation s'est élevée, au contraire, à 19.700 francs.

La *paraffine* que nous avons importée pour une somme de 14.900 francs est surtout vendue en Palestine pour la fabrication des cierges.

Enumérons les différents combustibles minéraux que nous avons importés en Turquie :

	quint.	fr.
Soufre épuré.	402	6.400
Fleur de soufre.	194	3.600
Houille	112	400
Graphite.	30	800
Goudron minéral.	59	300
Bitumes.	328	19.700
Cire minérale	14	2.300
Succin	8	3.200
Huiles de pétrole raffinées	20	300
Huiles lourdes	47	800
Paraffine.	175	14.900
Vaseline.	3	200

III. Métaux.

Le commerce des métaux s'est élevé en 1900 à 466.000 francs dont 382.000 francs pour le cuivre seulement.

1° Cuivre.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	790	336.6	732	321.0
1897	1.058	480.5	799	438.6
1898	829	271.2	687	246.3
1899	781	»	734	252.7
1900	1.114	371.0	1.082	361.3

DÉTAIL EN 1900

	le quint.	quint.	fr.	quint.	fr.
Cuivre pur ou allié en masses.	180	43	7.8	43	7.8
— — battu . .	220	363	79.8	344	75.7
— — en fils. .	400	708	283.4	695	277.8

1.091 quintaux ont été importés par navires français et 23 par navires étrangers.

A ces quantités, il faut joindre, tant au commerce général qu'au commerce spécial, 16 quintaux ou 20.200 francs de cuivre doré ou argenté en masses ou en lingots.

D'après la *Gazette commerciale*, la consommation du cuivre par les principaux Etats du monde aurait été en 1899 de :

190.887	tonnes métriques (de 1.000 kilos)	pour les États-Unis.
97.656	—	— l'Allemagne.
82.404	—	— l'Angleterre.
47.633	—	— la France.
16.921	—	— l'Autriche.
12.500	—	— la Russie, etc.

La Turquie vient très loin après ces différentes puissances et d'autres que nous n'énumérons pas.

En 1892	son imp.	s'est élevée à	2.935.795 kilos.	5.332.843 fr.
— 1893	—	—	3.038.143	— 5.245.001 —
— 1894	—	—	2.411.058	— 3.026.461 —
— 1895	—	—	1.789.907	— 2.821.640 —
— 1896	—	—	1.591.412	— 2.638.729 —

(B. C. C., janvier 1901, p. 205.)

On remarquera qu'en cinq ans cette importation a diminué de moitié. Cette décroissance si rapide et si importante ne tient pas comme on pourrait le croire, à une surproduction des mines nationales d'Arghana, mais à une modification radicale dans les habitudes de la population.

Il y a dix ans et dans des temps plus anciens, il était d'usage dans les familles riches et de condition moyenne d'avoir une belle batterie de cuisine en cuivre; les ménagères y mettaient leur orgueil. Tout était cuivre, depuis le majestueux *samovar* et le gracieux *mangal*, ou brasier évasé qui chauffait les appartements, jusqu'au *tendjéré* ou casserole arrondie et au *mastrapa* ou broc servant à contenir de l'eau.

Maintenant, c'est le règne des terres vernissées, de porcelaines allant au feu, des casseroles en fer battu, de la fonte émaillée, etc. Ces ustensiles brillent moins; mais ils coûtent moins cher, ils n'ont pas besoin d'aller

souvent chez l'étameur, et ils se nettoient plus facilement et plus vite. Ajoutons que le cuivre offre certains dangers auxquels la fonte n'est pas soumise. Les ustensiles en cuivre n'ont pas disparu, mais ils sont plus rares et on ne les remplace pas toujours.

Tel est le secret peu mystérieux de la décroissance de l'importation du cuivre en Turquie. L'industrie orientale proprement dite ne compense pas cette diminution. L'Orient n'est pas industriel. Ses machines, ses bateaux, ses chemins de fer, ses locomotives lui viennent presque tous d'Europe. La Turquie n'emploie guère le cuivre que pour l'entretien ou la réparation de ce matériel.

Le cuivre importé dans le Levant vient en majeure partie d'Angleterre (Liverpool), où les prix sont moins élevés. La France et l'Allemagne n'en expédient qu'une très petite quantité. Ce cuivre est importé sous deux formes, en feuilles ou en plaques.

Le cuivre en feuilles sert surtout à radouber les navires et les chalands. Les feuilles oblongues et carrées sont les plus demandées. Le cuivre en plaques sert principalement à fabriquer des ustensiles de ménage.

Pour l'importation, le cuivre est entouré de cercles de fer, dits feuilards, qui souvent se rompent au moment du débarquement. Le prix de ces feuilards s'ajoute au prix du cuivre. Le cuivre étant l'un des articles sur lesquels la spéculation s'exerce volontiers, il est impossible de lui attribuer une autre valeur que celle de 140 à 175 francs les 100 kilogrammes. Les cuivres en feuilles valent un peu plus cher que les feuilles en plaques.

Le cuivre jaune ou laiton, qui est un composé de cuivre et de zinc, est surtout utilisé à Damas pour la fabrication des objets en cuivre repoussé : vases, plateaux, lampes de mosquées, poignées, etc. Cet article est exclusivement fourni par Birmingham, qui fournit encore des rivets et la clouterie de cuivre.

L'importation française qui fut dès le début prépondérante a fait place à l'importation anglaise, qui elle-même est en décroissance, faute de débouchés. Sur un chiffre total de 2.638.729 francs, en 1896, notre importation était de 321.214 francs; elle n'est plus que de 246.299 francs en 1898 et 252.661 en 1899.

L'importation de Smyrne est la plus élevée de toutes les villes du Levant. En 1889, elle dépassait le million; elle n'est plus aujourd'hui que de 300 à 500.000 francs. Sur ce chiffre, la part de la France est de 15 à 20.000 fr: 13.926 fr. en 1889 et 20.500 en 1894.

Trébizonde a importé d'Angleterre, en 1899, 154.700 kilogrammes, 386.750 francs.

Tireboli a importé, la même année, 53.000 kilogrammes, 26.270 francs de cuivre, fer et clous. La part de la France, qui était de 3.170 francs, en 1898, est tombée à zéro en 1899.

Mersina a importé 174.820 francs de cuivre en 1900, contre 215.000 en 1899. L'Angleterre détient les trois septièmes de ce commerce, où la France n'a aucune part. (*D. a. C. R.*, 1900, n° 2587.)

Beyrouth, en 1899, a reçu 96.000 kilogrammes de cuivre brut, et 14.000 kilogrammes de cuivre ouvré, le tout venant d'Angleterre. (*B. C. C.*, 23 mai 1901, *supp.*)

La même année, Alexandrette en a reçu pour 130.000 francs, dont 110.000 francs d'Angleterre, 10.000 francs de France et le reste d'Allemagne. (*B. C. C.*, 1901 mai, p. 872.)

Jaffa importe pour environ 75.000 francs de cuivre et objets en cuivre, et Dassorah pour 400.000. Le tout vient d'Angleterre.

2° Fer.

Le fer est surtout d'importation anglaise ou belge : le fer de Belgique est de qualité inférieure, mais il coûte moins cher. Le Havre a essayé d'introduire le fer français, mais les envois n'ont pas eu beaucoup de succès.

Les 47.800 francs de 1900 se subdivisent en :

19.500 francs de fer laminé.

8.800 — de fils de fer ou d'acier.

8.700 — de fer étiré en barres.

5.800 — d'acier en barres.

2.900 — d'essieux et bandages de roues.

1.000 — d'acier fin pour outils,

et le surplus d'objets divers.

Le fer anglais vaut en moyenne 126 à 138 francs la tonne ;
le fer belge 110 à 125 francs.

3° Plomb.

Le commerce du plomb est en décroissance au moins
à notre commerce spécial :

	quat.	fr.	quint.	fr.
1896	4.163	133.7	4.118	132.0
1897	4.64	121.7	884	23.8
1898	3.421	117.3	1.283	41.4
1900	2.582	120.3	19	5

DÉTAIL EN 1900

Minerai	22	282	6.200	18	400
Plomb en masses, saumons					
ou barres non argentifér.	60	1.533	73.600	»	»
Plomb battu ou laminé . .	53	749	39.700	1	100
Limailles et débris de vieux					
ouvrages.	43	18	800	»	»

2.351 quintaux ont été importés par navires français et 231 par
navires étrangers.

4° Etain.

Comme le fer, l'étain est d'importation anglaise : le
prix de l'étain varie dans le Levant entre 1600 et
3800 francs la tonne. Les 19.500 francs d'importation
française se divisent en :

7.600 francs d'étain en masses brutes,
3.300 — d'étain allié d'antimoine, dit métal britannique,
et 8.600 — — pur ou allié, battu ou laminé.

5° Zinc.

Le zinc est importé par la France, la Belgique et
l'Angleterre en assez petites quantités. En 1900, la part
de la France a été de 10.000 francs de zinc laminé et
200 francs de minerai.

Notons enfin 3.100 francs de nickel de première
fusion, 7.600 francs de mercure natif et 400 francs d'anti-
moine.

CHAPITRE VI

OBJETS FABRIQUÉS

I. *Machines et ouvrages en métaux.*

II. *Produits chimiques.*

III. *Le papier et ses applications.* — Papier à cigarettes. Cartes à jouer.

IV. *Poteries, verres et cristaux.*

V. *Meubles et ouvrages en bois.*

VI. *Bougies.*

VII. *Orfèvrerie et horlogerie.*

VIII. *Teintures et couleurs.*

IX. *Objets divers.* — Tabletterie et bimbeloterie. Armes. Ouvrages en caoutchouc. Médicaments composés. Chapeaux de paille et vannerie. Instruments de musique. Carrosserie. Instruments de précision. Parfumerie et savons. Colis postaux.

I. Machines et ouvrages en métaux.

1° Machines et mécaniques.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867-1876.	»	1.212.1	»	786.8
1877-1886.	»	603.5	»	346.6
1887-1896.	»	846	»	549.5
1897	5.670	661.2	4.130	494.6
1898	6.339	852.7	3.618	518.4
1899	7.044	»	4.710	626.2
1900	5.957	776.7	4.799	630.2

DÉTAIL EN 1900.

(Articles dont la valeur dépasse 3.000 francs au comm. gén.)

	le kil.	quint.	quint.	fr.
Locomobiles	1,75	51	51	9.
Locomotives hydraul., pompes, ventilateurs	1,25	360	234	29.3

	le kil.	quint.	quint.	fr.
Tenders de locomotives	1 »	26	26	3.1
Métiers à fabriquer le papier	1,70	29	29	9.1
— à imprimer.	2 »	105	98	19.5
— pour l'agriculture	1,05	650	618	64.9
Machines à coudre	3,15	83	40	12.5
Machines-outils.	1,70	200	198	33.6
Mécanique générale (transmission, balances et appareils non dénommés).	1,20	1.925	1.917	206.0
Chaudières à vapeur simple	0,70	104	104	7.3
Chaudières découvertes, gazomètres, poêles et calorifères	1 »	219	175	13.9
Pièces détachées en fonte	0,80	511	343	27.4
— en fer ou en acier forgés.	1,30	985	787	102.3
Ressorts en acier pour carrosserie, wagons et locomotives	0,68	295	45	3.1
Pièces en cuivre pur ou allié.	4,47	65	21	9.4
— de deux ou plus. métaux	2,36	184	178	42.0
Pièces pour appareils électriques.	3 »	92	89	26.8

5.639 quintaux ont été importés par navires français, 26 par navires turcs, 244 par navires étrangers et 48 par voie de terre.

2° Outils et ouvrages en métaux.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867-1876	»	7.227.5	»	3.323.4
1877-1886	»	4.843 7	»	2.101.1
1887-1896	»	4.192.2	»	2.047.2
1897.	34.772	3.205.8	13.859	1.472.7
1898.	46.758	3.513.7	11.012	1.449.7
1899.	49.810	»	12.869	1.615.4
1900.	52.161	3.483.1	8.555	1.296.1

DÉTAIL EN 1900

(Articles dont la valeur dépasse 3000 francs au commerce général).

		Com. gén.	Com. sp.	
	le kil.	quint.	quint.	fr.
Outils en fer pur	0,75	417	289	21.7
En acier	2,10	978	953	200.2

		Com. gén.	Com. sp.	
	le kil.	quint.	quint.	fr.
<i>Ouvrages en métaux</i>				
En fonte moulée non tournée ni polis	0,26	2.906	905	23.5
Ferronnerie : constructions métalliques en fer ou en acier	0,42	27.996	1.234	51.8
Ferronnerie : petits ouvrages	0,56	736	733	41.0
Serrurerie	1,50	1.477	976	146.5
Ancres, câbles et chaînes .	0,48	303	160	7.7
Clous de toutes dimensions.	0,52	4.949	176	9.2
Pointes en fils de fer ou d'acier	0,37	1.273	400	14.8
Vis, pitons, boulons, etc. .	0,62	1.441	495	30.7
<i>Articles de ménage et divers</i>				
Non peints, ni polis, ni étamés	0,90	714	157	14.1
Peints, polis ou vernissés.	1,50	611	270	46.5
Etamés et émaillés	2 »	1.244	891	178.3
<i>Autres objets</i>				
Appareils inodores.	1,50	31	22	3.3
Bouclerie pour sellerie et access. de harnachement.	2,50	154	»	»
Chaudronnerie en cuivre. .	4 »	19	12	5.0
Objets d'ornement en cuivre.	22 »	182	108	238.4
Articles de lampisterie. . .	8,50	138	87	74.2
Autres ouvrages en cuivre.	3,20	504	407	130.2
Tuyaux et autres ouvrages en plomb	0,65	5.766	55	3.6
Ouvrages en étain.	8 »	71	43	34.0
— en zinc	8 »	35	17	13.8
— en nickel	6,60	10	5	3.5

48.541 quintaux ont été importés par navires français, 45 par navires turcs, 1.260 par navires étrangers et 2.315 par voie de terre.

A ces articles, il convient d'ajouter au commerce spécial — et les chiffres sont sensiblement les mêmes qu'au commerce général :

	fr.
Caractères d'imprimerie neufs	12.600
Clichés	2.200
Tubes mécaniques en fer ou en acier	18.200
— — en cuivre ou en laiton	3.700
Grillages en fer ou en acier.	9.600
Epingles.	7.900
Agrafes pour robes, en fer ou en laiton	1.300
Plumes en métal.	5.200
Coutellerie commune	37.600
— fine	11.000
Statues en métal	3.300

Les machines, mécaniques et ouvrages en métaux ayant besoin d'une grande résistance et d'une longue durée, sont presque tous achetés à l'étranger. Les ouvriers indigènes ne fabriquent guère que de la ferronnerie commune et des objets d'un usage domestique, tels que les couteaux.

Les articles anglais et allemands sont plus demandés que les nôtres. De l'avis général, écrit M. Rougon, les machines françaises relativement compliquées coûtent trop cher; elles nécessitent l'emploi d'ouvriers habiles, par suite de la multiplicité des organes et de leurs délicatesses.

Nous n'entreprendrons pas de consacrer une notice spéciale à chacun des articles énumérés dans les tableaux que nous venons de publier; à moins d'entrer dans des généralités soit sur leur mode de fabrication, soit sur leurs différents usages, nous ne saurions, à aucun degré, répartir leur importation entre les diverses villes de la Turquie. Les documents, à cet égard, nous manquent absolument.

Contentons-nous de quelques indications sommaires sur la lutte commerciale qui existe pour certains articles entre la France et l'étranger.

Nous négligerons tout d'abord les locomotives et le

matériel nécessaire aux chemins de fer. Tous ces articles, qui viennent surtout de Belgique, entrent en franchise de droit dans l'Empire et ne figurent pas dans les statistiques.

Les machines agricoles que nous rencontrons ensuite n'ont pas dans l'Empire l'emploi qu'elles devraient avoir, si l'agriculture était moins négligée. En France, le moindre village possède des batteuses, des faucheuses, des moissonneuses mécaniques ; les Allemands ont eu beaucoup de peine à faire connaître en Turquie les char-rués en fer. Cependant, on a pu introduire quelques machines agricoles dans certaines régions voisines du littoral. Ces machines sont d'importation française dans la mer Noire, anglaise ou américaine dans l'Archipel et la Méditerranée.

Les machines à coudre sont au contraire très demandées par les indigènes qui les apprécient beaucoup. La marque américaine Singer et certaines marques allemandes se disputent les faveurs du public.

La quincaillerie vient d'Allemagne, d'Angleterre, de Belgique et de France. L'Allemagne, écrit M. Verney (p. 675), introduit la plupart des articles, la coutellerie inférieure, les serrures, les poêles, les fourneaux, la batterie de cuisine, les balances, les limes, les outils courants de qualité inférieure, les cuillers et fourchettes de toutes sortes. L'Angleterre fournit les fers et montants de lits (véritable monopole), les fers à éperons, les canifs, les rasoirs, les chaînes et la coutellerie fine. L'Autriche fournit la plupart des articles, les serrures, les poêles, les encriers, les plumes, les porte-plumes. La Belgique, les clous. — La France, la plupart des articles : les outils, les limes, les gonds, les serrures, la coutellerie fine, les cuillers, les fourchettes de toutes formes et de toutes qualités, les vis, les boulons, les boîtes à outils (maison Japy), les pau-

nelles et les charnières (maison Maillard, de Paris).

Revenons sur quelques-uns de ces articles.

La serrurerie vient surtout d'Autriche, elle est en général de qualité inférieure. Pour résister à la contraction du bois, qui se produit sous l'influence du climat, il est bon que les serrures soient à double platine.

La *coutellerie* ordinaire vient d'Allemagne, où elle se couvre trop souvent du nom de marques françaises ou anglaises. Les couteaux de poche viennent de Thiers et de Solingen, La coutellerie fine vient de Sheffield ; et les meilleurs rasoirs d'Angleterre et d'Autriche.

Les aiguilles, les épingles et les épingles à cheveux sont importées d'Allemagne et d'Angleterre.

Les outils à main, les doloires, les rabots, les scies de charpentiers et les pelles sont fournies par la France ; les autres outils viennent d'Angleterre ou d'Allemagne. Les pioches anglaises sont très estimées.

Les tuyaux de fer ou de plomb pour l'installation du gaz, l'irrigation et les puits artésiens viennent d'Angleterre, d'Amérique et de France.

Les poêles se vendent surtout dans les ports de la mer Noire. La France envoie des poêles en fonte et l'Allemagne des poêles en faïence. Les Ardennes expédient par an 5.000 poêles en fonte. Les accessoires de poêle viennent de France et d'Allemagne et les tuyaux de Belgique. On demande les fourneaux à la Belgique, l'Allemagne et l'Angleterre.

Le *Bulletin de la Chambre de commerce française de Constantinople* nous fournit quelques détails plus circonstanciés sur la vente des clous et des pointes.

La *clouterie* n'est certes pas le plus important des ouvrages en métaux ; mais il est un de ceux où se manifeste le plus clairement la décadence de l'industrie française, faute de satisfaire aux conditions de bon marché exigées par la clientèle indigène.

Il y a vingt-cinq ans encore, nous détenions dans tout le Levant le monopole de la vente des pointes de Paris et autres articles de clouterie; mais depuis cette époque, la Belgique, puis l'Allemagne et les Etats-Unis nous ont supplanté presque partout. Tandis que les Américains et les Belges vendent leurs articles 30 francs ou 30 fr. 50 les 100 kilogrammes, nous demandons 2 ou 3 francs de plus. Aussi, notre exportation est-elle très réduite. Dans l'ensemble du trafic ottoman, qui est approximativement de 3 millions de francs (3.054.000 francs en 1892; 2.774.000 francs en 1894; 2.620.000 francs en 1896), notre part, au commerce spécial, n'est guère supérieure à 55.000 francs; elle atteint au contraire près de 580.000 francs au commerce général.

La *pointe de Paris*, qui est l'article de clouterie le plus important, n'a de parisien que le nom. En France, elle se fabrique dans la Loire, en Champagne, dans les Ardennes, etc. Primitivement, elle se vendait en barils de 50 kilogrammes, puis on fit des barils de 49, de 48 et de 45 kilogrammes. Aujourd'hui on fait couramment des barils de 30 kilogrammes.

« Les dimensions des pointes, lit-on dans le *Bulletin de la Chambre de commerce de Constantinople* (septembre 1901), sont inscrites sur chaque baril en deux nombres séparés par le signe de la multiplication. Exemple 15×18 . Le premier nombre indique l'épaisseur à la jauge française et c'est sur cette dimension qu'est basé le prix; le second nombre représente la longueur de la pointe en pouces. C'est sur l'échelle française que se vendent les pointes. Dans cette échelle, le n° 15 sert de base de prix; le n° 16 comporte une réduction de 3 francs par 100 kilogrammes; le n° 17 est payé 3 francs de moins que le n° 16; le n° 18 obtient encore 2 francs de rabais sur le prix du numéro précédent ». La réduction continue avec les numéros suivants.

L'échelle française est entrée dans les usages et les étrangers eux-mêmes ont dû l'adopter. Les dimensions les plus usitées sont les n^{os} 15 à 25, surtout 20 à 25.

Avec les *pointes de Paris*, il se vend encore, mais en quantité beaucoup moindre, des *pointes fines* : chevilles, becquets, semences de tapissier, goujons, bossettes, etc.; elles viennent, moitié de France, moitié des autres pays, — des *clous forgés*, employés pour réunir les pièces de charpente des maisons en bois, ils viennent surtout de Saint-Marceau (Ardennes); — des *clous à cheval*, venant de France ou d'Allemagne; — des *clous à tête dorée*, qui servent d'ornement aux malles communes fabriquées dans le pays; — des *clous en cuivre* pour navires, venant d'Angleterre; — enfin des *clous pitons* ou *clous à crochets*, vendus moitié par la France, moitié par l'Allemagne et la Belgique.

II. Produits chimiques.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	14.845	514.2	12.288	375.4
1897	22.224	973.4	16.391	702.1
1898	19.511	810.4	10.427	656.9
1899	25.371	»	12.774	851.2
1900	35.776	1.502.0	24.469	1.304.0

DÉTAIL EN 1900

(Articles atteignant au moins 3.000 francs au commerce général.)

		Com. gén.	Com. sp.	
	le kil.	quint.	quint.	fr.
Iodures et iodoformes	28 »	229	176	492.0
Acide acétique	0,55	495	421	21.0
— borique	0,55	103	91	3.1
— chlorhydrique	0,07	1.445	1.084	7.6
— citrique	0,60	16	14	4.3
— nitrique	0,26	755	567	14.7
— stéarique	0,96	76	5	0.5

	le kil.	Com. gén.	Com. sp.	
		quint.	quint.	fr.
Acide sulfurique.	0,06	2.605	2.345	14.1
— tartrique	2,70	105	94	25.5
Sucs tanins extraits de vé-				
gétaux	0,20	2.587	2.130	42.6
Oxyde de plomb.	0,46	1.314	59	2.7
— de zinc	0,58	184	173	10.0
Magnésie calcinée	2,	45	31	6.3
Sels de soude	0,10	20.988	13.472	134.7
Chlorure de chaux	0,23	440	374	8.6
Sels ammoniacaux raffinés .	1,	31	10	1.0
Glycérine.	1,30	28	25	3.3
Nitrate de potasse	0.50	77	2	1
Sulfate de cuivre	0,62	164	44	2.7
— de fer	0,06	998	895	5.4
Sulfate et sels de quinine .	55,	73	70	386.0
Sulfure d'arsenic	0,75	93	9	7
Lie de vin	0,25	133	120	3.5
Tartre brut	1,50	36	32	4.8
Crème de tartre	1.90	94	84	16.0
Produits non dénommés. .	0,84	979	744	62.0

16.026 quintaux ont été importés par navires français, 11 par navires turcs, 5.885 par navires étrangers et 13.854 par voie de terre.

La plupart des produits qui figurent dans cette nomenclature seraient mieux désignés sous le nom de produits pharmaceutiques; car, dans le Levant où ils sont importés, ils servent surtout en médecine et en chirurgie.

Qui ne connaît l'usage le plus courant des iodures et notamment de l'iodure de potassium? Ils servent à combattre des maladies spéciales, très communes en Orient. Ces maladies paraissent endémiques dans certaines régions, particulièrement dans le vilayet d'Alep. Il n'est pas d'autre explication à l'importation si considérable de l'iodoforme et des iodures.

Les sulfates et sels de quinine, qu'on emploie contre la fièvre, sont naturellement demandés par les habitants

des contrées où règne cette maladie endémique. Or, si le littoral de la mer Noire et les hauts plateaux de l'Asie Mineure échappent à ce fléau; on sait que la fièvre règne d'une façon permanente dans certaines parties du vilayet de Smyrne, dans les vilayets d'Adana et d'Alep, à Diarbékir, à Bassorah et dans le bassin de la mer Morte.

Les sels de soude, dont l'usage est ensuite le plus répandu, ne sont autre chose que le sel ordinaire ou sel marin, qui sert à assaisonner les aliments. Il existe, à la vérité, d'autres sels de soude, comme les sulfates, les borates, les nitrates et les carbonates, mais le sel marin ou chlorure de sodium est celui qui se vend le plus couramment. Le sel introduit en Turquie est presque entièrement importé par voie de terre.

III. Papier et ses applications.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1887-1896.	»	1.528.2	»	1.398.2
1897	19.199	2.517.5	18.755	1.428.6
1898	17.573	1.397.8	16.985	1.309.0
1899	15.104	»	14.625	4.371.4
1900	13.226	1.347.0	12.268	1.246.0

DÉTAIL EN 1900

(Articles atteignant au moins 3.000 francs au commerce général).

	kil.	quint.	quint.	fr.
Papier de fantaisie	1,50	144	144	21.7
Autres papiers.	0,50	10.625	9.867	493.4
Papier photographique	8 »	21	20	15.8
Carton en feuilles	0,24	378	370	8.9
Papier mâché	0,50	77	77	3.9
Papier façonné pour cartonnages.	0,40	69	69	2.8
P. assemblé en boîtes	0,50	271	266	13.3
Objets en carton ou en cellulose.	2,10	15	15	3.1
Livres en français	4.22	674	591	249.4
— en langue étrangère	5,11	103	30	15.1
Journaux et périodiques	7 »	3	3	2.1
Gravures et chromos.	24,95	30	20	49.8

OBJETS FABRIQUÉS

503

	kil.	quint.	quint.	fr.
Photographies	33.53	6	5	18.0
Etiquettes et dessins de toutes sortes	3.80	122	118	45.0
Imprimés non dénommés	3.80	119	114	43.3
Cartes géographiques	10 »	3	3	2.6
Cartes à jouer	v. décl.	535	535	253.8

11.987 quintaux ont été importés par navires français et 1.239 par navires étrangers.

Il n'existe pas de fabriques de papier en Turquie; celles qu'on a successivement fondées à Ount-Elias, près de Beyrouth, et à Beïcos, sur le Bosphore, n'ont pas réussi. Tout le papier consommé dans le Levant vient de l'étranger.

Les statistiques ottomanes en estiment, pour 1897, la valeur à 4.680.000 francs. Il convient de joindre à ce chiffre la valeur représentative des applications du papier, soit :

Livres et cahiers	514.000 francs.
Papier à cigarettes	2.498.000 —
Cartes à jouer.	281.000 —

(B. C. C., nov. 1901, p. 584.)

Tous ces chiffres ne sont pas exacts. La France seule importe 253.000 francs de cartes à jouer et elle est loin d'accaparer le marché.

Examinons d'abord les diverses sortes de papiers introduites dans l'Empire ottoman.

Le *papier pour journaux*, fait exclusivement avec de la pâte de bois, pèse de 40 à 50 grammes le mètre carré. Il vient de Suède ou d'Autriche. Les papiers d'Autriche, qui sont les meilleurs, se vendent 35 à 40 francs les 100 kilogrammes, tandis que ceux de Suède valent seulement 32 à 34 francs. Ces papiers se vendent surtout à Constantinople, où il se publie 44 journaux et revues

en diverses langues : il est moins employé dans le reste de l'Empire, où il ne se publie souvent dans les provinces qu'un journal officiel, de petit format et de faible tirage, des circulaires et des avis commerciaux. Le même papier, colorié, est employé pour faire des cerfs-volants ou des ornements, les jours de fêtes.

Le *papier à lettres* vient d'Autriche pour les qualités inférieures et moyennes, qui sont les plus demandées. Le papier commercial rayé, format 21×27 centimètres, est le plus usité. Ce papier comprend très peu de chiffons ; comme le papier à journaux, il est fait presque exclusivement avec de la pâte de bois. L'Angleterre — marque Johnston — fournit pour les administrations publiques du beau papier ministre fait avec des chiffons. Les maisons françaises Laroche-Joubert, Jeanniot et C^{ie}, et la papeterie de Renage, fournissent des papiers de luxe pour les administrations et quelques particuliers.

Enveloppes. — Par un phénomène assez bizarre, tandis que l'Autriche vend presque tout le papier à écrire, l'Allemagne vend toutes les enveloppes. Ces enveloppes sont généralement en boîtes de 400 et en paquets de 20. Comme pour les papiers de luxe, l'Angleterre et la France ont la spécialité des belles qualités.

Cahiers scolaires. — Il en vient d'Autriche et de France. La France importe surtout ceux qui ont des couvertures illustrées.

Papier d'emballage. — Le papier d'emballage comprend plusieurs qualités. Le papier gris d'épicier, très grossier et très lourd, vient d'Italie et un peu de France ; il se vend entre 30 et 60 francs les 100 kilogrammes, suivant les espèces. Le papier de paille venait autrefois de France ; il vient aujourd'hui d'Italie et se vend 20 francs les 100 kilogrammes. Un papier dit « Patent » de couleur jaune mastic, est fabriqué en Italie et en Autriche ; il se vend 24 francs les 100 kilogrammes. Les

pharmaciens emploient un papier très léger à raies multicolores, qui est originaire d'Autriche.

Papier buvard. — Le bon papier buvard vient d'Angleterre et de France: l'Allemagne et l'Autriche fournissent les qualités inférieures. Mais c'est un article peu employé. Les Turcs font sécher l'encre avec de la poudre.

Cartons. — Le carton sert aux usages les plus variés, depuis les semelles de souliers jusqu'aux boîtes de toute sorte. Ces cartons, faits avec de la pâte de bois, viennent en majeure partie d'Autriche. Ils valent environ 22 à 23 francs les 100 kilogrammes. A Brousse, le carton sert à la confection des boîtes de graines de vers à soie.

Registres de commerce. — Avec les papiers d'Autriche ou d'Allemagne, les Levantins fabriquent des registres bon marché, mais quels registres ! Ils sont, en général, mal rayés et mal réglés et les taches d'encre ne leur manquent pas. Les commerçants qui se respectent font venir leurs registres de l'étranger, principalement d'Allemagne, de France et d'Autriche.

Le papier blanc épais, dit *papier à main*, qui sert en Syrie à envelopper les étoffes de soie, vient exclusivement d'Italie. A Brousse, on emploie pour l'emballage des soies grèges un papier spécial en rouleaux, couleur paille, mince et très résistant, qui vient de France et d'Autriche.

Dans certaines localités de l'intérieur, où l'usage des vitres est peu connu, on se sert pour boucher les ouvertures d'un papier dit « pendjéré ».

Voici, à titre d'indication, la part d'Alexandrette, dans l'importation des papiers.

5.200 francs de papier blanc fin pour envelopper les oranges et les citrons.

2.300 fr. de même papier mais moins blanc.

4.000 fr. de papiers, registres et divers.

- 2.000 fr. de papier commercial avec en-tête.
- 2.000 fr. de papier cloche à 3 francs la rame de 400 feuilles.
- 1.600 fr. de papier gris d'emballage à 16 francs les 100 kilos.
- 700 fr. de papier cloche à 1 fr. 50 la rame de 400 feuilles.
- 400 fr. de papier d'emballage.
- 500 fr. de papier à lettre rayé, à 80 centimes la rame de 400 feuilles.
- 150 fr. de cahiers écoliers.
- 100 fr. de papier à lettre blanc.
- 50 fr. même qualité, mais dimension moindre.

(B. C. C., avril 1900, p. 640.)

Le *Bulletin de la Chambre de commerce française de Constantinople*, qui donne ces chiffres, évalue à un demi-million de francs la quantité de papiers de toute sorte, qui entre à Alexandrette, soit pour la consommation de la ville elle-même, soit à destination d'Alep et de Diarbékir et autres localités de l'intérieur.

Papier à cigarettes. — D'après les statistiques ottomanes, il est entré en Turquie 1.775.000 francs de papiers à cigarette en 1894 et 2.410.000 francs en 1896. La moyenne dépasse un peu 2 millions de francs. Le chiffre est élevé, mais il faut songer que tout le monde fume en Turquie. Les femmes elles-mêmes ne sont pas exemptes de ce défaut.

Jadis, on fumait exclusivement le *tchibouk*, qui est une pipe longue de 1 mètre terminée par un foyer qu'on remplit de tabac et qu'on allume avec un morceau de charbon. Mais ce mode de fumer demande toute une installation. Depuis que le papier à cigarettes est connu, c'est-à-dire depuis cinquante à soixante ans, il a rapidement conquis les faveurs du public.

Le papier autrichien est le premier qui soit entré en Turquie, puis est venu le papier français Job. Les deux papiers se sont longtemps concurrencés avec des fortunes diverses; l'avantage est resté au papier Job, qui a fini par être accepté exclusivement par la Régie ottomane

des tabacs. Il se vend en cahiers de 150 feuilles, à raison de 16 centimes le cahier. Ce papier est contrefait sur une grande échelle et s'expédie de la sorte avec des prix très réduits, dans les pays voisins de la Turquie : l'Egypte et la Bulgarie.

Le Job est consommé par la clientèle aisée; la plus grande partie des indigènes achète des cahiers fabriqués en Turquie même avec des rames de papiers d'importation étrangère. Ces rames se composent de 480 feuilles et se vendent, suivant les qualités, de 4 à 8 francs les papiers français, 3 à 5 francs les papiers autrichiens et italiens.

Cartes à jouer. — On joue beaucoup en Turquie. Dans un pays, où il n'y a pas de théâtres ni de soirées musicales, le jeu est la distraction des uns et l'occupation des autres. Les Grecs et les Arméniens sont paraît-il, des joueurs émérites. Traitant le jeu comme une affaire, ils se souviennent de toutes les cartes qui ont passé. Il est prudent de ne pas se risquer dans certains cercles ni dans certaines maisons soi-disant bien fréquentées ; en Turquie comme en France, il y a des gens fort habiles.

La bourgeoisie limite ses enjeux; en famille, on joue d'ordinaire un para ou un demi-centime la fiche. Les jeux préférés sont le baccara, le lansquenet, le polignac, le vingt et un, etc.

Descendons l'étage social. Dans tous les cabarets, on joue avec des cartes d'une malpropreté sordide, qui s'attachent aux doigts. Là, les jeux préférés sont le bésigue, la brisque et l'écarté.

Les deux tiers des cartes importées viennent de Belgique. Ce sont en général des cartes très ordinaires, employées surtout dans les cafés et les cabarets.

Les cartes françaises vendues au prix de 15 à 20 francs la grosse pour le whist, 10 francs pour le jeu de

piquet sont ensuite les plus demandées. Les qualités ordinaires, à dos marbré, sont celles qui dominent; les cartes fines, aux coins arrondis et dorés, sont beaucoup plus rares. La maison Grimaud fournit presque tout cet article.

Il se vend encore quelques cartes autrichiennes.

Les emballages se font par caisses de 120 douzaines.

IV. Poteries, verres et cristaux.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1877 à 1886	»	1.444.8	»	1.112.1
1887 à 1896	»	1.469.6	»	1.108.4
1897 . . .	39.696	985.5	36.661	860.7
1898 . . .	45.255	1.331.0	30.234	1.124.2
1899 . . .	44.509	»	41.164	1.027.0
1900 . . .	46.874	1.263.0	43.111	1.149.0

DÉTAIL EN 1900

Articles atteignant au moins 3000 francs au commerce général.

		Com. gén.	Com. sp.	
	le kg.	quint.	quint.	fr.
Poteries réfr. en terre com .	0,25	5.771	5.624	140.6
Tuyaux de drainage . . .	0,10	790	790	7.9
<i>Autres poteries en terre commune.</i>				
Non vernissées ni émaillées	0,25	2.498	1.714	48.9
Vernissées ou émaillées . .	0,25	266	226	5.7
Tuyaux en grès	0,20	1.170	995	13.9
<i>Carreaux et pavés céramiques.</i>				
En terre commune, non vernissés ni émaillés				
	0,10	16.915	19.915	169.2
Autres de toute sorte . . .	0,20	1.873	1.651	33.0
Faïences stannifères . . .	0,60	1.947	1.628	97.7
— fines	0,60	581	487	29.2
Porcelaine blanche	1,65	506	353	58.8
— décorée	4,50	234	64	28.8
<i>Glaces.</i>				
Ayant en superficie moins				
de 1/2 mètre carré . . .	1 »	35	26	2.6

		Com. gén.	Com. sp.	
	le kg.	quint.	quint.	fr.
Ayant en superficie de				
1/2 mètre à 1 mètre . .	2	707	530	106.0
Ayant en superficie plus				
de 1 mètre.	»	»	»	»
Glaces polies	val décl.	265	265	24.8
Glaces étamées	—	110	110	10.0
<i>Gobeletterie de verre et de cristal.</i>				
Unie et moulée.	0,90	1.920	1.371	123.4
Taillée, gravée et décorée.	2,75	139	81	22.3
Verres à vitre ordinaires .	0,324	1.074	891	28.9
— assemblés en				
vitraux, verres de couleur				
gravés, etc.	7 »	12	4	3.1
Verres de montre et de pen-				
dules	3,60	17	2	6
Vitrification en grains per-				
cés ou taillés, boules et				
corail factice en verre, etc	2,40	31	15	3.7
Fleurs et ornements en				
perles et porcelaines . .	3,35	10	9	2.9
Bouteilles pleines.	0,15	2.869	2.818	42.3
— vides	0 15	6.354	6.345	95.2
Lampes électriques à incan-				
descence.	20 »	4	2	4.8
Objets en verre non dénom-				
més	1,15	512	378	43.5

33.983 quintaux ont été importés par navires français, 747 par navires turcs, 11.298 par navires étrangers, et 846 par voie de terre,

M. Rougon répartit ainsi l'importation entre les divers pays d'Europe :

Angleterre. — Poterie ordinaire imprimée ou colorée, fort peu de verrerie.

Autriche. — La plus grande partie de la verrerie commune, peu de verrerie taillée, lampes à pétrole de tout genre, en verre coloré dans la masse, taillé, décoré, peint, etc., becs de lampes, suspensions pour lampes en fonte ou alliage, cadres dorés pour miroirs.

Allemagne. — Verrerie commune, porcelaine ordinaire décorée, becs de lampes, articles d'éclairage, notamment les lampes à double bec et sur colonne; baguettes dorées et cadres pour tableaux et miroirs, glaces argentées.

Belgique. — Verrerie moulée, peu de verrerie taillée, peu de cristallerie, glaces argentées pour miroirs, réflecteurs, faïences, carreaux de vitre.

France. — Cristallerie, verrerie moulée, verrerie taillée, faïence, porcelaine fine. (Rougon, *Smyrne*, p. 405.)

Les *verres à vitre* viennent presque tous de Belgique. Ils sont en général verdâtres, pleins de raies ou de lentilles et se cassent aisément. Il est vrai qu'ils sont de dernière qualité, mais les acheteurs n'en veulent pas d'autres. La caisse de vitres de 20 jusqu'à 40 pouces coûte 18 francs, ce sont les dimensions les plus employées.

L'importation totale des verres à vitre en Turquie est d'environ 1.400.000 francs.

Les *glaces* et *miroirs* rentrent dans la même catégorie que les verres à vitre et ne valent guère mieux; les verres sont peu épais et l'étamage ne tient pas. Les petits miroirs encadrés de bois et mesurant de 25 à 35 centimètres de hauteur se vendent beaucoup; les glaces les plus demandées ont de 70 à 80 centimètres. La France ne livre que des qualités supérieures; en 1900, elle en a vendu dans tout l'Empire pour plus de 100.000 francs.

Les articles de verrerie ordinaire sont fournis par la maison belge Val Saint-Lambert; les grands verres se vendent environ 2 fr. 25 la douzaine et les petits 1 fr. 50. La France tient la première place pour le demi-cristal et la Bohême pour les cristaux supérieurs.

Les bouteilles vides de la contenance de 75 centilitres

viennent de France et de Belgique et valent 10 francs le 100, emballage compris. On calcule qu'un dixième environ se casse pendant le voyage; les bouteilles françaises résistent mieux que les bouteilles belges.

La France vend également une certaine quantité de dames-jeannes, qui servent à transporter les liquides dans l'intérieur. Elles valent de 1 fr. 80 à 3 francs la pièce, pour une contenance variant entre 8 et 40 litres.

Les verres de lampe, bien que fabriqués dans l'Empire, sont également demandés à l'Europe et surtout à la Belgique dans de très fortes proportions.

L'usage des *faïences* s'est beaucoup généralisé dans le Levant depuis une quarantaine d'années, avec le développement du bien-être. Smyrne, en ce laps de temps, a vu son importation monter de 100.000 francs à 250.000 francs.

Cependant les indigènes fabriquent certaines poteries ou faïences; mais à part celles de Rhodes qui sont restées comme un souvenir et ne se retrouvent plus que dans les collections, les produits indigènes sont en général très inférieurs aux produits similaires européens.

Les articles qui se vendent le mieux sont les assiettes creuses et plates, les bols, les tasses à thé et à café, les plats ronds, creux et ovales, les services de toilette, cruches, etc. Ces articles viennent d'abord de Sarreguemines en Lorraine, puis de la Louvière et Nimy en Belgique, de Lunéville et de Choisy-le-Roi en France, et de Stafford en Angleterre. Enfin l'Italie est parvenue tout récemment à écouler quelques articles. Les articles courants se vendent : les assiettes de 1 à 2 francs la douzaine, les bols de 60 centimes à 3 francs la douzaine, les tasses et soucoupes de 1 franc à 2 francs la douzaine.

A Smyrne sur une importation totale de 255.000 francs, la part de la France est de 40.000 francs, tandis que

celle de Sarreguemines est de 100.000 francs et celle de la Belgique de 70.000 francs. (*B. C. S.*, nov. 1899.)

Les faïences françaises arrivent dans le Levant par Anvers. Les affaires se traitent de la façon suivante : la France et Sarreguemines *caf* Levant; l'Italie *fob* Levant, la Belgique *fob* Anvers et l'Angleterre marchandise prise en fabrique.

Le coût de l'emballage établi d'avance est d'habitude porté sur la facture. Les emballages se font dans des barils, à l'exception de l'Angleterre, qui emploie des *créates*, espèces de grosses couffes carrées en treillis.

Le paiement se fait soit au comptant avec un escompte variant de 3 à 5 o/o, soit par acceptation de quatre à six mois de la date du connaissement.

V. Meubles et ouvrages en bois.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1887 à 1896. .	»	488.312	»	391.917
1897	7.682	463.794	3.445	177.842
1898	4.669	438.657	1.791	162.358
1899	6.467	»	2.882	247.022
1900	7.294	563.000	4.010	266.000

DÉTAIL EN 1900.

	Com. gén.		Com. spéc.	
	kil.	quint.	quint.	fr.
Meubles.				
Meubles en bois courbé	2 »	1.427	448	89.600
Sièges	v. déc.	71	23	3.000
Meubles autres que sièges	»	1.567	419	93.300
Cadres, baguettes et moulures en bois	0,70	5	4	300
		<u>3080</u>	<u>894</u>	<u>186.200</u>
Ouvrages en bois.				
Futailles cerclées en bois	0,15	82	82	1.200
Futailles cerclées en fer.	0,20	2.939	1.884	37.700

	Com. gén.		Com. spéc.	
	kil.	quint.	quint.	fr.
Balais communs, etc.	0,15	172	171	2.600
Pièces de charpente	0,15	197	196	2.900
Sabots communs	0,60	24	23	1.400
Bois, planches et frises de par-				
quet	0,26	151	139	3.600
Portes, fenêtres, lambris.	0,20	115	115	2.300
Boîtes en bois blanc.	1 »	19	14	1.400
Autres objets de boissellerie.	0,60	99	99	5.900
Ouvrages de tournerie.	2,50	15	14	3.600
Manches d'instruments agricoles.	0,45	16	16	700
Autres objets.	0,45	385	363	16.300
		<u>4.214</u>	<u>3.116</u>	<u>79.600</u>

	Meubles	Ouvrages en bois	Ensemble
	quint.	quint.	quint.
Import. par nav. français.	3.059	3.109	6.168
— turcs	1	1.044	1.045
— étrangers	20	61	81

Meubles. — Il n'est pas de maison moins meublée que la maison ottomane. Des sofas rembourrés de paille et recouverts de cretonne s'alignent le long des murs et en font parfois le tour. Des petites tables hexagonales en bois blanc peint en noir et décoré de quelques détails de marqueterie servent de support au précieux narghilé, autour duquel se rangent les Musulmans contemplatifs. Une table basse qu'on rapproche des sofas au moment des repas. Par terre, des tapis dans les maisons riches, des nattes dans les maisons pauvres. Aux fenêtres, des stores jaunes. Les murs sont nus et blancs. Pas de lit : lorsque le soir arrive, on retire d'une armoire dite *doulape* discrètement pratiquée dans la muraille des matelas et des coussins qu'on étend sur le plancher et sur lesquels on se couche à moitié déshabillé. Le matin,

on les rentre. Chaque pièce a une ou plusieurs armoires : on y met aussi le linge et l'argenterie. Ainsi, la même pièce peut servir de salon, de salle à manger et de chambre à coucher. Les étoffes et les vêtements se mettent parfois dans des malles. Les fourrures sont enfermées dans des caisses en bois de cyprès, qui les préservent des mites.

Ce tableau paraîtra peu séduisant à nos lecteurs familiarisés avec le luxe et le bien-être de l'Occident ; il n'exclut pourtant pas le confortable. Dans les pays chauds, il est nécessaire qu'il règne une certaine nudité dans les appartements ; les sofas sur lesquels on peut s'étendre aux heures chaudes de la journée valent mieux que nos fauteuils ou nos canapés, qui maintiennent au corps une sorte de rigidité. Chaque pays a sa façon d'entendre le bien-être, et il ne faut médire d'aucune.

Cependant les meubles d'Occident ne sont pas inconnus. Sous le règne du sultan Abd-ul-Medjid, quelques grands dignitaires de l'Empire eurent l'idée d'acheter des meubles européens : chambre à coucher, mobiliers de salon et de salle à manger. Leur exemple fut suivi par une certaine partie de la société, mais il ne se généralisa pas.

Ces meubles vinrent d'abord de France jusqu'en 1870. On commença alors à nous concurrencer. Les Anglais vinrent les premiers avec des meubles solides mais disgracieux ; ils n'eurent pas de succès. On leur préféra les meubles italiens, qui manquent de goût, et les meubles allemands ou autrichiens, qui sont de la camelote.

Enfin le Levant se mit à fabriquer, dans des conditions très satisfaisantes, des meubles européens sur les modèles qu'il avait sous les yeux. A Smyrne, il ne s'est pas établi depuis 1880, moins de cinquante ateliers indigènes qui sont tous en activité.

Pour toutes ces causes, l'importation française se trouva fort diminuée. Elle subsiste néanmoins avec un cachet de très bonne renommée. Lorsqu'on veut écouler un meuble étranger mauvais ou médiocre, il n'y a qu'à lui donner la naturalisation française.

Les statistiques ottomanes nous donnent jusqu'en 1897 le détail des articles d'ameublement importés d'Europe.

	1892	1893	1894	1895	1896	1897
	—	—	—	—	—	—
	en milliers de francs.					
Cadres			383	457	308	290
Chaises et cana-	»	»				
pés.	659	643	626	603	434	425
Crin	246	264	279	221	251	155
Damas pour meu-						
bles	334	327	265	262	120	203
Glaces et cuivres						
pour glaces. . .	484	414	333	378	250	339
Meubles en bois. .	561	643	753	824	613	706
Tables et consoles.	243	390	431	397	321	215
	<u>2.527</u>	<u>2.681</u>	<u>3.070</u>	<u>3.142</u>	<u>2.297</u>	<u>2.333</u>

Dans ce trafic, la part de la France ne dépasse pas 200.000 francs. Notre infériorité tient tout à la fois aux bas prix de vente des étrangers et à nos conditions d'emballage.

Nos fabricants ont l'habitude de livrer leurs marchandises, emballage non compris. Lorsqu'ils ont reçu une commande, ils la passent à leur emballeur, qui, soucieux de gagner le plus possible, emballe les meubles dans les meilleures conditions, dans de trop bonnes conditions. Il n'épargne pas la paille et ne regarde pas à la dimension des caisses; peu lui importe qu'avec ces charges supplémentaires, qui augmentent les frais de transport par chemin de fer ou par navire, le prix des meubles eux-mêmes ne soit majoré en Orient de 50 à 60 pour 100. C'est le client qui paie.

Le fabricant étranger vend au contraire ses meubles franco d'emballage, et, pour éviter les frais, il les emballe lui-même. Il réduit au strict nécessaire les garnitures et les dimensions. Ainsi les prix de vente n'étant pas majorés de plus de 25 à 30 pour 100, il peut impunément défier les produits français, et vendre 1.250 francs par exemple, ce que nos fabricants sont obligés de compter 1.500. (*B. G. C.*, août 1900, p. 401.)

Les articles les plus demandés à l'étranger sont les meubles de fantaisie et de bureau : chaises légères, fauteuils à bascule, porte-cannes, tables de jeu, casiers pour bureau, corniches dorées, tabourets, étagères, imitations de petits meubles japonais, etc.

Pour les chaises, on préfère les chaises de Vienne en bois tordu et paille croisée à jour, genre Thonnet. A l'origine de la fabrication, ces chaises se vendaient jusqu'à 160 francs la douzaine ; depuis que le brevet de cette maison a pris fin, la fabrication est devenue plus générale et la vente est tombée à 60 francs la douzaine.

Paris fait et livre des chaises de luxe dont le prix oscille entre 100 et 225 francs la douzaine. Marseille vendait autrefois des chaises en paille de couleur tressée, qui se vendaient jusqu'à 70 francs la douzaine, mais les Turcs sont arrivés à les imiter et les cèdent au prix de 35 francs.

Après ces articles, viennent les gros meubles de salon, de salle à manger et de chambre à coucher ; mais tous ces articles sont concurrencés par l'industrie indigène qui les imite assez bien et peut les livrer dans des conditions de bon marché exceptionnelles.

Une salle à manger se vend entre 225 et 850 francs. Les premières sont en bois blanc peint. Les autres plus soignées sont en acajou ou en noyer ; elles se composent d'un buffet à crédence et à vitrine, d'une servante,

d'une table à rallonges et de douze chaises. Entre ces chiffres extrêmes se placent tous les mobiliers intermédiaires. A Smyrne, les prix moyens sont à peu près les suivants :

	fr.
1 table en acajou, forme carrée	275
1 grand buffet	315
1 fauteuil recouvert de maroquin	115
1 chaise garnie de même	55
1 servante	100

Une chambre à coucher ordinaire se compose généralement d'un lit en fer, avec une armoire à glace, une commode, une table toilette et une table de nuit; elle se vend autour de 400 francs. Une chambre à coucher riche comprend les mêmes articles mieux soignés avec un lit en bois ou en cuivre; elle se vend environ 850 francs, le prix moyen de ces articles est pour :

	fr.
Les commodes en acajou plaqué.	80
Les armoires à glace	200
Les tables de toilette	100
Les divans tout garnis	100
Les fauteuils, la pièce	100
Les chaises, la pièce	40

Les lits sont en fer plutôt qu'en bois, parce que leurs montants servent à supporter des moustiquaires. Un lit simple verni vaut de 25 à 30 francs et un lit doré 100 francs. Les lits doubles valent de 50 à 200 francs, suivant l'ornementation.

Les meubles de salon se font en bois recouvert de damas ou de tissus soie, ou encore de tissus soie et coton, de satin et de peluche. Ils peuvent comprendre un canapé, deux fauteuils, des tabourets, une table en acajou et quelques petits meubles. Ils reviennent en moyenne :

	fr.		fr.
La chaise avec dos garni à	45	le tabouret à . .	25
Le fauteuil à	100	la table à . . .	90
Le canapé à	185		

Ces prix varient, bien entendu avec les caprices de chaque acheteur. Les meubles de style ou de luxe, d'ailleurs fort rares en Orient, échappent nécessairement à cette nomenclature.

L'importation des articles étrangers n'est active qu'à Constantinople ; partout ailleurs, elle est très restreinte.

A Smÿrne, où le chiffre d'affaires portant sur les articles d'ameublement s'élève en moyenne à 1 million et demi de francs, c'est à peine si le quart peut être attribué à l'importation étrangère. La différence revient aux industries locales, dont quelques-unes ont été fondées par des Européens. La part de la France est très faible. M. Chayet, dans son rapport, donne pour l'année 1895 le chiffre de 15.000 francs ; M. Rougon, celui de 260.000 en 1889. En 1899, il est entré dans le port 2.504 caisses de meubles européens pesant 4.965 quintaux turcs. L'Autriche, l'Allemagne et l'Angleterre se partagent ces chiffres. Les commerçants français s'obstinant à ne pas vouloir vendre leurs marchandises autrement que prises en fabrique, les indigènes s'obstinent à ne pas les acheter.

Même situation à Beyrouth, où la fabrication locale tend de plus en plus à évincer les produits étrangers. En 1899, il a été importé pour 770 quintaux de meubles étrangers, dont la majeure partie était de fabrication viennoise.

Ouvrages en bois. — Parmi les ouvrages en bois, le commerce des futailles a seul quelque importance. Les futailles cerclées en fer et résistant mieux aux transports que les futailles cerclées en bois sont les plus

demandées. Les futailles trouvent naturellement leur débouché dans les centres producteurs de vins, Constantinople, Smyrne, Samos et Beyrouth.

VI. Bougies

	le kilo.	quint.	fr.	quint.	fr.
1896 . . .	»	3.977	477.2	109	13.0
1897 . . .	»	3.651	438.1	1.692	203.1
1898 . . .	»	3.903	468.3	1.275	153.0
1899 . . .	»	3.663	»	105	13.6
1900 . . .	1,10	5.123	563.2	13	1.4

4.683 quintaux ont été importés par navires français et 480 par navires étrangers.

Il n'y a pas vingt ans, nous étions encore les maîtres exclusifs du marché des bougies dans le Levant, mais depuis ce temps, la concurrence étrangère a réduit très sensiblement nos importations. En 1892, nous exportions encore pour 1.040.000 francs de bougies, et en 1900 nous n'en avons exporté que pour 556.382 francs, et ce chiffre n'est pas un chiffre minimum. Dans l'intervalle, les produits belges et hollandais, marques Roubaix OEdenkoven et Apollo, ont pris la place que nous avons perdue. La substitution s'est faite insensiblement ; nos concurrents ont commencé par fabriquer des produits similaires aux nôtres, qu'ils vendaient un peu moins cher ; derrière ces produits s'en cachaient d'autres plus inférieurs. Les premiers ayant conquis le marché ont fait passer les seconds.

Les facilités commerciales consenties par les étrangers ont encore contribué à assurer leur succès. La maison Fournier, qui représente exclusivement la France, réglait comptant avec 2 pour 100 d'escompte ; les étrangers ont accordé trois mois de terme avec 3 pour 100 d'escompte pour les règlements au comptant. Les Français vendaient leurs marchandises *fob* Marseille, l'assu-

surance et le fret étant à la charge du destinataire ; les étrangers les ont vendues *caf* Levant, en prenant ces frais à leur compte. Malgré la supériorité de nos produits, les Levantins se sont laissés séduire par ces avantages.

La concurrence étrangère n'est pas la seule cause de notre recul sur le terrain commercial ; il faut aussi tenir compte que les Turcs, qui sont à proximité des mines de Bakou, s'éclairent de plus en plus au pétrole. Le pétrole a conquis sa place jusque dans les contrées les plus éloignées de l'Asie turque, où l'on s'éclairait autrefois soit avec des chandelles, soit avec l'huile de sésame. La bougie considérée depuis lors comme un objet de luxe, est réservée aux églises et aux intérieurs plus discrets des familles riches. En 1891, l'importation dans tout l'Empire était de 1.869.433 francs ; elle n'était plus que de 1.314.588 francs en 1897.

Le commerce des cierges se joint à celui des bougies. Les cierges sont généralement fabriqués sur place ; en principe, ils doivent être faits avec de la cire vierge ; en pratique il y entre des adjonctions de stéarine, de paraffine et de cérésine. Ces produits viennent surtout d'Allemagne et de Hollande. Les cierges sont d'une consommation courante dans les villes où l'on pratique les cultes catholique et orthodoxe. Beyrouth a une fabrique de cierges.

Les bougies Fournier et les bonnes qualités étrangères sont expédiées en caisses de 11 kilogrammes net, contenant 30 paquets, à raison de 4 bougies au paquet. Ces bougies, dont le cours est variable, se vendent entre 90 et 120 francs les 100 kilogrammes *fab* Levant, emballage compris. Les qualités inférieures valent environ 80 francs et sont expédiées en caisses de 4 à 7 kilogrammes.

Si nous nous reportons au tableau publié plus haut, nous lisons qu'en 1900 la France a importé en Turquie

563.200 francs de bougies au commerce général et seulement 1.400 francs en 1900.

Ces chiffres nécessitent une explication.

Les bougies stéariques fabriquées à Marseille sont confectionnées avec de l'huile de palme, qui vient soit de l'Inde, soit des colonies françaises ou anglaises de la côte occidentale d'Afrique. Or, les huiles d'origine française sont exemptes de droit, tandis que les huiles étrangères acquittent une redevance de 1 franc les 100 kilogrammes.

Comme les huiles françaises ne suffisent pas pour approvisionner nos fabriques de bougies, nos fabricants introduisent, sous le régime de l'admission temporaire, toutes les huiles étrangères qui leur sont nécessaires. Voici quelques chiffres.

En 1900, nous avons importé :

Des colonies anglaises . . .	4.502.273 kg. d'huile de palme.
Des colonies françaises. . .	8.374.900 — —
	<u>12.877.173 kilogrammes</u>

Et nous avons exporté, comme bougies :

	au com. gén.	au com. sp.
Pour les pays étrangers . . .	2.175.859 kilos	333.716 kilos
Pour les colonies françaises .	3.948.011 —	3.473.732 —
	<u>6.123.870 kilos</u>	<u>3.807.448 kilos</u>

La manipulation de ces huiles représente un travail national des plus importants; cependant, les bougies préparées avec des huiles étrangères ne figurent qu'au compte de notre commerce général. En réalité, elles sont un produit français, et l'on doit considérer que nous importons tous les ans en Turquie 500.000 francs de bougies françaises.

En 1899, Smyrne a importé 1.578 caisses de bougies pesant 53.830 kilogrammes contre 43.340 kilogrammes

en 1898. Le rapport consulaire de M. Guillois nous apprend que la plus grande partie de cette exportation est encore réservée à la France, mais qu'elle est sérieusement concurrencée et menacée par l'Italie.

La même année, d'après le rapport consulaire de M. de Sercey, Beyrouth a reçu 116.000 kilogrammes de bougies, dont les deux tiers de provenance française. Prix : entre 80 et 120 francs les 100 kilogrammes.

Jaffa a reçu 123.000 francs de bougies, cierges et parafines, dont 46.000 francs de France, 15.000 de Belgique, 10.000 d'Italie et 45.000 des autres pays.

En 1900, Mersina a importé pour 75.000 francs de bougies françaises, toute l'importation de la place. En 1899, cette importation avait été de 28.100 francs.

Trébizonde a importé 43.800 kilos = 43.800 francs de bougies, dont 7.600 venant de France et 27.700 de Belgique. Samsoun a importé, de son côté, 42.000 kilos, dont 38.200 venaient de France. Par contre, nos marques ont presque complètement disparu des autres ports de la mer Noire.

Enfin, d'après le rapport de M. Rouet, vice-consul de France à Bassorah, ce port a reçu en 1899, 3.753 caisses de bougies d'une valeur de 93.750 francs, de provenance belge ou française.

VII. Orfèvrerie et horlogerie

	ORFÈVRERIE		HORLOGERIE	
	Com. gén.	Com. spé.	Com. gén.	Com. spé.
	fr.	fr.	fr.	fr.
1867 à 1876.	1.089.8	1.005.3	»	»
1877 à 1886.	242.2	167.8	»	»
1887 à 1896.	178.4	115.1	»	»
1897	112.5	111.7	135.3	113.1
1898	157.8	78.6	183.5	167.1
1899	»	68.0	»	243.1
1900	433.4	364.1	232.5	202.4

Orfèvrerie. — Si l'on s'en rapporte à ces chiffres, le commerce de l'orfèvrerie entre la France et la Turquie aurait subi, depuis 1867, des fluctuations considérables; mais il faut songer que, jusqu'au mois de mai 1901, la direction des douanes turques prélevait un droit de 8 pour 100 *ad valorem* sur tous les métaux et pierres précieuses, les bijoux et montres qui pénétraient dans l'Empire. Comme il était facile de dissimuler ces objets, qui tiennent peu de place, la plupart des personnes essayaient de les introduire en fraude plutôt que de payer les droits. Et la fraude était énorme. Peut-être l'est-elle encore, mais les droits nouveaux sont assez réduits pour que l'on ne s'expose pas à de grosses contraventions. Voici le détail de ces droits :

Montres en or, 2 fr. 20 l'une; montres en argent	88 cent.
Diamants, émeraudes, rubis, saphirs, opales, fr. .	6,60 le gr.
Rubis jaunes, turquoises	0,44 —
Objets en or, platine, argent, montés en diamants	
perles et coraux fr.	44 le kilo.
Objets en argent ou en argent doré. fr.	9,90 —
Objets en or ou en platine. fr.	44 —
Pour les bijoux, la taxe est fixée à 20 kilogrammes	
par caisse, 13 kilogrammes par couffe et 9 kilo-	
grammes par balle.	
Or et argent en feuilles sur papier fr.	6,60 —
Tresses de fil d'or ou d'argent, paillette, passe-	
menterie pur or, argent ou argent doré . . fr.	5,50 —
Fils d'or jaune et blanc pur or, argent ou argent	
doré fr.	3.30 —

(B. C. C., juin 1901.)

Les Orientaux — même les hommes — aiment beaucoup les bijoux et les parures. Tel meurt de faim chez lui qui se montre au dehors avec des bagues et des brillants. Ce vain désir de paraître n'est pas particulier à la Turquie.

La classe riche porte des bijoux en or, ornés de pierres

précieuses. Les bijoux préférés sont les épingles, boucles d'oreilles, broches, médaillons, agrafes, chaînes, montres, bracelets et anneaux. Dans la classe pauvre ou moins aisée, les bijoux sont en argent ou en vermeil. Les paysannes ont conservé l'habitude ancienne de porter autour du cou des colliers d'ambre et autour de leur bonnet une rangée de monnaies d'or ou d'argent percées. Cette habitude se perd comme beaucoup de vieilles modes. Les colliers de perles sont rares.

Dans certaines contrées, il est encore d'usage de porter des colliers faits avec des médailles fabriquées, l'an 1223 de l'hégire, sous le règne du sultan Mahmoud. Ces monnaies, dont la valeur moyenne est de 17 à 18 francs, sont souvent contrefaites par des imitations étrangères, où l'Egypte se distingue tout particulièrement. Ces monnaies se nomment *mahmoudiés*.

Dans le Levant, le commerce des bijoux est presque entièrement entre les mains des Arméniens, qui forment entre eux des corporations, à la tête desquelles se trouve un *kèhaya*, ou représentant, nommé par le Gouvernement. Le rôle du *kèhaya* consiste à représenter les bijoutiers auprès de l'autorité, à encaisser les impôts et à présider la *londja*, ou assemblée des notables bijoutiers, qui règle tous les différends pouvant surgir entre bijoutiers. La *londja* nomme une sorte d'expert nommé *mouhammin*, qui est chargé de déterminer la valeur réelle des objets et de diriger la vente des bijoux faite par l'autorité. Presque toutes les grandes villes ont leur marché spécial des bijoux, où les négociants nichés plutôt qu'installés dans de petits réduits, nommés *bézeztins*, débitent parfois des objets d'une valeur considérable.

Ces objets viennent de l'étranger ou sont de fabrication indigène. Dans le Levant, les bijoutiers les plus renommés sont ceux de Damas, qui fabriquent leurs bijoux avec des napoléons et des livres sterling, qu'on ramène

par l'alliage au titre de 14 à 20 carats, suivant commande. Avec l'argent, ils fabriquent entre autres objets, des ceintures filigranées qu'on envoie en Egypte et à Jérusalem. L'argent employé pour cette industrie vient surtout d'Amérique *viâ* Marseille et Londres.

Les brillants et pierres précieuses tiennent la tête du commerce. Jadis, on achetait des brillants comme placement ; mais depuis que la liberté du commerce a développé les transactions, ils servent plutôt de parure. Ces brillants, qui viennent pour la plupart d'Occident, se vendent entre 200 et 230 francs le carat, tandis que les rubis et émeraudes valent de 25 à 150 francs et les saphirs entre 15 et 40 francs le carat. Le carat turc est d'environ 2 décigrammes.

L'orfèvrerie et la bijouterie d'or donnent lieu à un chiffre peu élevé avec la France. En 1900 :

Orfèvrerie	.	7 kg. 222 gr.	valant	13.000 fr.	soit	1,80 le gr.
Bijouterie	.	387 gr.	—	2.100 fr.	soit	4.50 —

La bijouterie en argent, coûtant moins cher, a donné lieu à un chiffre d'affaires plus important :

Orfèvrerie	128 kg. 908 gr.	valant	30.900 fr.	soit	0,23 le gr.
Bijouterie.	68 — 681 gr.	—	44.600 fr.	soit	0,65 —

Jadis, les Turcs excellaient dans la fabrication des belles armes ornées d'argent : poignards, yatagans, fourreaux en argent incrustés d'or ; ils les fabriquent encore, mais, instruits par l'exemple de l'Europe, ils les oxydent pour les vieillir plus vite. Et le touriste naïf-croit acheter une antiquité.

La bijouterie fausse ou en doublé se développe de plus en plus. Toutes les nations européennes ont part à ce commerce, que l'Allemagne et la France se partagent en parties égales dans le Levant. Avec leur talent habi-

tuel d'imitation, les ouvriers de Damas sont parvenus à fabriquer avec des prix moins élevés, les épingles, broches, boucles d'oreilles et chaînes de montres d'importation étrangère.

En 1900, la France a importé 339.300 francs au commerce général et 98 quintaux valant 273.500 francs au commerce spécial.

Horlogerie. — Le commerce de la bijouterie se complète par celui de l'horlogerie, dont la montre est l'article le plus important.

Toutes les montres qu'on rencontre en Turquie viennent de l'étranger. Le commerce de cet article est estimé par les douanes ottomanes à 1.500.000 francs, mais ce chiffre doit être inférieur à la réalité. Beaucoup de montres entrent en contrebande ou plutôt entraînent en fraude avant l'application des nouveaux droits.

85 pour 100 de ces montres viennent de Suisse; la France, les Etats-Unis, l'Allemagne et l'Angleterre se partagent le reste.

La montre préférée est la montre dite à savonnette, c'est-à-dire à double couvercle de métal, l'un du côté du mouvement, l'autre du côté du cadran. Cependant la montre avec glace du côté du mouvement se répand de plus en plus.

La majeure partie des montres vendues en Turquie donne l'indication des heures en chiffres turcs; quelques-unes en chiffres turcs et en chiffres romains.

Il se vend des montres en or, en argent et en métal.

Toutes les montres en or pour hommes viennent de Suisse; prix entre 45 et 150 francs. Besançon vend quelques montres pour dames au prix de 25 à 115 francs. L'or employé à la fabrication de ces articles varie beaucoup. Il y en a à 18 et à 14 carats; mais on en trouve aussi à 9 et même à 5 carats. C'est alors un simple alliage.

Les montres en argent viennent presque entièrement de Suisse. Prix, 12 à 35 francs.

La France lutte mieux pour les montres en métal, dont le prix est de 5 à 15 francs. Toutefois, c'est encore la Suisse qui détient la majeure partie de cet article. Voici le résumé de nos importations en 1900 :

Montres en or	6.900 francs
Montres en métal.	1.900 —
Mouvements de montres	31.200 —

Ces données ne peuvent être scrupuleusement exactes.

Les montres sont presque toujours vendues à long terme, avec un escompte de 3 pour 100 au comptant.

Complétons ces renseignements par la vente de quelques autres articles où nous retrouvons encore la concurrence victorieuse de la Suisse et celle de l'Allemagne.

En 1900, nous avons vendu pour 15.900 francs de pendules et réveils, 500 francs d'horloges pour édifices publics et 41.200 francs d'horloges en bois.

L'Administration des douanes fait rentrer dans les articles d'horlogerie, sans doute à cause du mécanisme, les compteurs d'eau et de gaz. Il s'en est exporté, en 1900, 100 quintaux d'une valeur de fr. 104.700. C'est un article dont nous pourrions surveiller la vente, puisque toutes les villes de Turquie suivent plus ou moins le progrès européen dans ses manifestations matérielles et le développement des travaux publics.

VIII. Teintures et couleurs

1° Teintures

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867 à 1876. .	»	1.036.7	»	759.4
1877 à 1886. .	»	711.3	»	666.5
1887 à 1896. .	»	373.3	»	354.9

	quint.	fr.	quint.	fr.
1897	2.452	632.1	2.268	536.3
1898	2.612	794.4	2.372	660.7
1899	3.608	»	3.125	582.8
1900	2.819	614.0	2.392	536.0

En 1900, 2.551 quintaux ont été importés par navires français et 268 par navires étrangers.

Les matières colorantes importées en Turquie servent surtout à teindre les tapis et divers tissus, comme les cotonnades. On a pu voir (chap. des tapis) que l'emploi des matières végétales avec lesquelles se teignaient autrefois les tapis d'Orient diminue de plus en plus pour faire place aux couleurs d'aniline qui sont des matières colorantes artificielles.

Les matières colorantes naturelles appartiennent toutes, sauf la cochenille, au règne végétal.

L'*indigo*, qui colore en bleu, est l'une des couleurs les plus connues et aussi les plus employées. C'est le produit d'une plante originaire de l'Inde, appartenant à la famille des légumineuses. Tous les indigos n'ont pas la même valeur; leur qualité varie suivant la plante et la façon dont elle est traitée pour en extraire le principe colorant. La France a vendu, en 1900, à la Turquie 109 quintaux d'indigo, valant 108.000 francs, soit environ 10 francs le kilogramme. Au commerce général, 164.200 francs.

La *cochenille* a moins de valeur que l'indigo (2,25 le kilo); mais elle est d'une vente plus courante. En 1900, la France en a introduit en Turquie 1.131 quintaux, valant 254.600 francs. La cochenille est également un produit exotique. C'est un insecte qui vit au Mexique sur le *cactus nopal*. La femelle de cet insecte renferme une forte proportion de belle couleur rouge qu'on retire, soit en précipitant la bête dans l'eau bouillante, soit en la desséchant à l'étuve. On obtient avec la cochenille de très beaux ponceaux.

La France a également importé en Turquie pour 961 quintaux ou 86.500 francs d'extraits de bois de teinture. Le prix au kilogramme ressort à 90 centimes. Les bois de teinture les plus connus sont le campêche, le curcuma, la garance, l'orseille, le rocou, le quercitron, le cachou, le safran. L'extrait s'obtient en cuisant dans l'eau les bûches de ces divers bois divisées en copeaux. Le jus obtenu est évaporé dans le vide à l'aide d'appareils spéciaux et ainsi se trouvent constitués des extraits tinctoriaux.

Dans le commerce général, les matières colorantes naturelles et les extraits de bois de teinture restent stationnaires; le commerce leur préfère les couleurs artificielles dites d'aniline, dont le développement depuis un demi-siècle a été extraordinaire.

Cependant, en Turquie, les couleurs d'aniline venant de France sont loin d'atteindre l'importance commerciale des couleurs naturelles. Elles n'ont atteint, en 1900, que le chiffre de 85.300 francs pour 191 quintaux, soit 4 fr. 50 le kilogramme. Les couleurs d'aniline sont surtout produites en Allemagne qui a pour ainsi dire le monopole de la fabrication; citons cependant en France les deux usines de Saint-Denis et celle de Saint-Fons, dans le Rhône.

Les couleurs d'aniline ont été retirées pour la première fois de la houille, en 1834; mais jusqu'à la découverte de la fuchsine par M. Renard, de Lyon, elles n'avaient fait que des progrès très lents. L'invention de la fuchsine, qui a donné à un prix très abordable de très belles couleurs rouges, a été le point de départ d'autres découvertes, dont la chimie s'applique tous les jours à accroître le domaine. Enumérons les couleurs d'aniline les plus employées :

Pour le *bleu*, l'indigo artificiel et l'alizarine, extraits de la garance.

Pour le *rouge*, la fuchsine et ses dérivés : indulines, azoïques, etc.

Pour le *vert*, le vert malachite et le vert brillant.

Pour le *violet*, le méthyle.

Pour le *jaune*, l'acide picrique.

Pour le *gris*, le cachou de Laval.

Pour le *brun*, le brun Bismarck.

Pour le *noir*, les noirs d'aniline, très employés dans la teinture et l'impression sur coton.

La liste augmente tous les jours.

2° Couleurs

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	5.444	178.5	4.888	162.5
1897	5.643	228.1	5.372	213.7
1898	5.792	178.4	5.383	172.6
1899	6.272	»	5.394	229.2
1900	5.657	193.4	5.010	180.2

En 1900, 4.808 quintaux ont été importés par navires français, et 849 par navires étrangers.

Le commerce des couleurs se confond souvent avec celui des teintures; cependant ce sont des produits dissemblables. Les teintures sont solubles dans l'eau, tandis que les couleurs ne le sont pas. Les teintures servent à la teinture proprement dite et à l'impression sur étoffes, tandis que les couleurs servent à décorer le papier, le bois ou les murailles.

La couleur en bâtiments avait atteint jadis un haut degré de prospérité dans l'Empire; les anciennes mosquées et quelques vieilles maisons étaient ornées d'arabesques, de fleurs et de beaux dessins, où les couleurs se distinguaient par un éclat très vif et une grande variété. Les couleurs les plus employées étaient le jaune que l'on prépare en alliant l'indigo à l'arsenic, le minium qu'on obtient par l'oxydation du plomb, le vert qui

provient du sulfate de cuivre et le violet qui résulte d'un mélange de cochenille et de nitre. Ces différentes peintures n'avaient pas besoin d'être conservées par des vernis et des siccatifs ; elles se maintenaient parfaitement, puisqu'elles résistent encore et que certaines d'entre elles ont plus de deux siècles

Depuis une trentaine d'années, on a renoncé à ces décorations qui ne manquaient pas d'un certain cachet artistique et l'on n'emploie plus aujourd'hui que des couleurs unies sans dessin, auxquelles on ajoute parfois un filet d'or ou une bordure d'une autre nature pour l'encadrement. En même temps, l'usage des vernis et siccatifs s'est généralisé.

Les maisons en pierres, qui deviennent de plus en plus nombreuses, sont généralement blanchies à la chaux ; on mélange d'ordinaire un peu d'ocre dans le lait de chaux. Aussi toutes les maisons privées sont-elles barbouillées de jaune ; les édifices publics, Sainte-Sophie elle-même, à Constantinople, ne résistent pas au badigeonnage national.

Les couleurs les plus employées pour la boiserie intérieure sont les gris blanchâtres et pour les boiserie extérieures : fenêtres, portes, balcons, le blanc, le vert, le bleu, le jaune et la couleur noyer.

Les couleurs fines à l'huile, en tubes, sont peu employées ; elles viennent de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

Le minium, dont la vente est de beaucoup la plus importante, est importé par l'Angleterre et un peu par la France.

La litharge en paillettes vient de France. Egaleme française, l'importation des siccatifs ; cependant l'Italie et l'Allemagne nous concurrencent vivement pour cet article. Enfin l'Angleterre a la spécialité des vernis.

« La plus grande partie des couleurs arrivent prêtes à

être employées. Elles sont mélangées avec de l'huile de lin et logées dans des estagnons en tôle de 5 à 20 kilos.

« On emploie aussi les couleurs en poudre que l'on additionne de térébenthine et autres ingrédients.

« Le minium et la céruse représentent à peu près la moitié du placement total. Leur plus grand écoulement est occasionné par la peinture des portes, des fenêtres, des persiennes, des poutrelles, des grillages, des meubles, des lits, etc. » (*B. C. C.*, mai 1899, p. 923.)

Le mouvement d'importation française pour l'année 1900 se résume dans les chiffres suivants :

Outremer (1 fr. 30 le kilo), 37 quintaux, fr. 4.800 ; le bleu de Prusse (2 fr. 50), 900 francs.

Le vernis à l'alcool (3 fr. 50), 28 quintaux, fr. 9.900 ; le vernis à l'essence (1 fr. 40), 234 quintaux, fr. 32.800.

Le noir d'ivoire (0,90), 2 quintaux, 200 francs ; le noir de fumée (0,50), 31 quintaux, 1.500 francs ; le noir minéral (0,16), 11 quintaux, 200 francs ;

L'ocre (0,06), 3.851 quintaux, 23.100 francs.

Les couleurs broyées à l'huile (0,60), 181 quintaux, 10.900 francs : les couleurs en pâte, à l'eau (0,75), 7 quintaux, 500 francs ; couleurs diverses, 145 quintaux, 27.300 francs.

L'encre à écrire (2 fr. le kilo), 314 quintaux, 62.800 francs et différents autres articles : crayons composés, terre de Sienne, verts de Schweinfurth, talc pulvérisé, couleurs fines pour tableaux, etc., dont aucune n'atteint une valeur de 1000 francs.

IX. Objets divers.

1° Tabletterie et Bimbeloterie.

Les articles de tabletterie et bimbeloterie n'ont pas atteint en 1900, une somme inférieure à fr. 2.533.000,

au commerce général et 1.895.000 francs au commerce spécial. Ces deux chiffres représentent à peu près la moyenne de nos importations de 1896 à 1900 (*min.* au commerce spécial 1.895.000 en 1900; *max.* 2.475.000 en 1899).

Les quantités importées ont été: *min.* 3.111 quintaux en 1900; *max.* 3.596 quintaux en 1899. Presque toute l'importation se fait par navires français: 3.034 quintaux sur 3.111.

La *tabletterie* comprend, comme on le sait, la fabrication d'un grand nombre de petits objets faits d'ivoire, d'écaille, de nacre, de cornes, d'os et de bois. Nous avons importé en Turquie:

Des billes de billard pour une somme de 10.800 francs. Les billes de billard sont estimées 120 francs le kilogramme.

Des porte-cigares pour 5.500 francs. On a vu que, dans tout le Levant, l'usage de la cigarette, sinon des cigares eux-mêmes, tendait de plus en plus à se substituer à l'antique narghilé. Les porte-cigares à bout d'ambre valent 140 francs le kilogramme.

En même temps que les porte-cigares, les pipes, avec leurs tuyaux en bois, montés en ambre, ivoire ou nacre ont atteint à l'importation une somme de 43.900 francs. Évaluation 92 francs le kilogramme. Les pipes simplement en bois se sont vendues pour une somme de 10.300 francs. Évaluation 16 francs le kilogramme.

Mais la principale somme, 204.800 francs (137 quintaux) revient aux autres matières de tabletterie: peignes, manches de couteau, étuis, tabatières, porte-cartes, souvenirs, couverts à salade, montures de brosses et d'éventails, jeu d'échecs, dominos, dames, fiches, jetons et marques de jeu, coulants de serviettes, broches, etc. Tous ces articles se trouvent dans les maisons de détail faisant l'article de Paris.

La *bimbeloterie* comprend à son tour une grande diversité d'objets, parmi lesquels dominant les jeux et jouets : soldats de plomb, poupées, jouets mécaniques, ménages d'enfants, polichinelles, mirlitons, animaux en carton recouverts de poil ou de peau, petites voitures, chevaux de bois, fausses montres, petits meubles en bois et enfin cette variété infinie d'articles que fait éclore chaque année l'approche des étrennes. Les jeux et jouets les plus fins sont demandés à la France ; les jouets de Nuremberg, malgré leur grande réputation, sont beaucoup plus communs. Lourds et disgracieux, ils n'ont pas en général l'élégance que nos fabricants savent donner à ces articles, dont quelques-uns deviennent sous leurs doigts de véritables objets d'art.

Les jeux et jouets français introduits dans le Levant s'adressent surtout à la population européenne ou à la riche population indigène ; mais il faudrait se garder de croire que les petits musulmans soient insensibles aux tentations qui s'offrent à leurs yeux à l'époque du premier janvier. On constate dans presque toutes les villes du Levant que, depuis une vingtaine d'années, la vente des jouets devient de plus en plus importante. Les articles les moins chers sont naturellement les plus demandés. En 1900, notre importation représentant 1.044 quintaux s'est élevée à 939.800 francs. Prix moyen : 9 francs le kilogramme.

A côté des jeux et jouets se trouvent une quantité d'autres objets qui souvent leur ressemblent et se confondent avec eux : ce sont les réductions en miniature d'articles utilisés dans les métiers les plus divers, principalement la menuiserie et la carrosserie, et qui relèvent de l'art du tourneur et du mouleur. L'ensemble de ces objets s'est élevé à l'importation à 376 quintaux valant 356.900 francs.

Les *boutons*, qui se rattachent de très loin à la tablet-

terie par la nature de l'une des matières premières employées, la nacre, se vendent beaucoup en Turquie. La France, pour cet article se trouve en concurrence avec l'Allemagne et l'Italie. La France paraît avoir la spécialité des boutons de nacre et l'Italie celle des boutons en bois très dur. L'Allemagne vend des boutons en métal. En 1900, la France a vendu en Turquie 377 quintaux ou 282.400 francs de boutons. Prix moyen : 4 francs le kilogramme.

La *brosserie* de toute sorte : brosses à habits, brosses à cirer, etc. (éval. moyenne 5 francs le kilogramme), a été importée de France dans la proportion de 80 quintaux et pour une somme de 40.000 francs.

Enfin la France importe quelques éventails en bois et papier ou bien en bois et étoffes ou plumes.

2^o Armes

	quint.	fr.	quint.	fr.
1866 à 1876. . .	»	232.1	»	77.7
1877 à 1886. . .	»	124.7	»	56.7
1887 à 1896. . .	»	361.4	»	180.5
1897	461	329.2	360	238.5
1898	438	242.5	399	223.2
1899	251	»	1.172	77
1900	2.173	778.8	1.016	353

Les Turcs aiment beaucoup les armes, qui leur servent de parure plutôt que de défense. Quelques-unes, le yatagan, le poignard, le pistolet et, dans les régions de l'Euphrate, le cimeterre sont fabriquées dans le pays lui-même. Les plus riches se font remarquer par leurs ciselures et leurs incrustations de pierres, d'ivoire, ou d'argent ; les lames des poignards sont parfois incrustées d'or.

L'entrée des revolvers est interdite, mais la vente en est tolérée, et il en pénètre beaucoup en fraude. La plupart sont de fabrication belge.

Les fusils de chasse viennent également de Belgique, qui fournit les qualités inférieures. Les bons fusils viennent de France et d'Angleterre, où les amateurs de chasse n'hésitent pas à les demander, quand ils n'en trouvent pas sur place, qui répondent à leurs goûts.

Quant aux accessoires et matériels de chasse, tels que poires à poudre, carniers, outils pour faire des cartouches, bourres, cartons, etc., plus de la moitié de ces articles vient de France; le reste de Belgique et d'Angleterre.

L'Autriche a la vente des douilles à raison de 1 fr. 80 le 100; l'Allemagne partage avec l'Autriche, l'Angleterre et la France celle des cartouches. La poudre est vendue dans le pays même par la Grande Maîtrise de l'Artillerie, au prix de 3 fr. 50 le kilogramme, mais il en entre beaucoup en contrebande. Sur la côte de Syrie, la contrebande est faite par des voiliers qui viennent de Chypre.

Les armes de guerre sont vendues presque exclusivement par l'Allemagne. Depuis 1897, l'infanterie ottomane est armée du fusil Mauser, qui a remplacé le Martiny Henri. Les canons sont fournis par l'usine Krupp. Les sabres et lames de sabres viennent également d'Allemagne. On sent qu'une pensée politique préside à la vente et à l'achat de ces munitions. Beaucoup d'officiers allemands sont instructeurs dans l'armée ottomane.

3° Ouvrages en caoutchouc et en gutta-percha.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1896	268	235.1	255	219.4
1897	350	311.9	335	292.4
1898	307	288.6	297	275.4
1899	402	»	319	313.7
1900	467	462.4	340	369.2

En 1900, 395 quintaux ont été importés par navires français et 72 par navires étrangers.

Le caoutchouc, dont les applications industrielles n'ont été découvertes qu'en 1823, est importé de France en Turquie sous forme de tissus élastiques, de vêtements confectionnés et de chaussures pour les chiffres respectifs de 186.400, 30.700 et 183.000 francs au commerce général ; 132.200, 22.000 et 102.500 au commerce spécial.

Les tissus élastiques s'obtiennent par la combinaison de fils de caoutchouc vulcanisé, entourés ou non de soie et coton comme chaîne, avec les mêmes fils employés comme trame. On en fait des ceintures, bretelles, jarretières, bandes pour chaussures, des bas pour varices, etc¹.

Les vêtements confectionnés ou imperméables sont faits avec du caoutchouc brut, débarrassé de ses impuretés.

La gutta-percha, dont l'usage est moins répandu que celui du caoutchouc, est le produit d'un arbre qui pousse en Chine et en Malaisie. On l'obtient, comme le caoutchouc, en pratiquant des incisions sur l'écorce, en recueillant le latex qui en découle et en le laissant coaguler. La gutta-percha se ramollit comme le caoutchouc, mais elle a des propriétés pour isoler l'électricité qui la font rechercher pour la fabrication des câbles sous-marins et des fils conducteurs d'électricité. Elle sert encore à la fabrication de courroies, de pompes, de tuyaux, et c'est à ce dernier titre qu'elle est importée dans le Levant. En 1900, la France a vendu pour 105.200 francs (commerce spécial) de courroies et tuyaux en gutta-percha.

¹La vulcanisation du caoutchouc a pour but de le rendre insensible à l'influence des températures dépassant 20 degrés. Elle s'obtient en exposant à une température de 130 à 135 degrés un mélange de caoutchouc et de soufre. Les deux parties se pénètrent en proportions inégales, pour former un corps qui reste élastique, mais résiste aux températures élevées,

Les tissus élastiques sont estimés par la *Commission des douanes* 16 francs le kilog, les vêtements confectionnés 27 francs, les chaussures 8 francs, et les courroies et tuyaux 9 francs.

4. Médicaments composés.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867 à 1876. . . .	»	368.5	»	353.8
1877 à 1886. . . .	»	292.2	»	271.9
1887 à 1896. . . .	»	315.4	»	256.3
1897	727	357.9	589	289
1898	670	321.7	573	273.0
1899	916	»	543	265.3
1900	1.037	333	606	298

DÉTAIL

	fr. le lit.		fr.		fr.
Eaux distillées alcooliques	5	5 hect.	2.1	412 litres.	2.1
Eaux distillées sans alcool	1	21 quint.	1.3	13 quint.	1.3
Autres médicaments	5	1.011 quint.	329.6	589 quint.	294.6

Les médicaments composés comprennent l'immense variété des spécialités pharmaceutiques, parmi lesquelles nous citerons, comme se vendant le mieux dans le Levant, la phosphatine Falières, les vins de Vial, Mariani, Bugeaud, Desiles, le quina Laroche, l'extrait de malt Desjardins, les sinapismes Rigollot, l'émulsion Scott, le goudron de Guyot, le sedlitz Chanteaud, les pastilles Géraudel, les pilules de fer Rabuteau, les capsules Blancard, l'alcool de menthe de Ricqlès, l'eau de mélisse des Carmes, etc.

Les spécialités françaises sont les plus demandées, — environ 65 pour 100 de l'importation totale ; puis viennent les spécialités anglaises (15 pour 100), les spécialités italiennes (8 pour 100), et les spécialités des autres pays (12 pour 100).

5° Vannerie et chapeaux de paille.

Les articles de vannerie importés de France en Turquie atteignent une valeur moyenne de 100.000 francs : 132.100 francs en 1899 et 84.400 en 1900.

En France, l'art de la vannerie est surtout exercé à Origny-en-Thiérache (Aisne), à Cadenet (Vaucluse), ainsi que dans les départements de la Manche, de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise. La vannerie de luxe s'exerce à Paris.

On distingue, dans le commerce, trois genres de vannerie : la grosse vannerie, comprenant les paniers communs à usages industriels pour chemins de fer, charbonnages, etc., la vannerie fine représentant les paniers de petite dimension et les articles de fantaisie et la vannerie pour ameublement, en bambou ou en rotin.

L'osier est la base des ouvrages de vannerie, mais il est d'autres matières : la viorne, le jonc, le rotin, le bambou, le rafia, l'aloès, etc. Parmi les objets importés de France en Turquie, nous relevons :

60.900 fr. de vannerie en rubans de bois, 19.800 fr. de vannerie en végétaux bruts, 2.700 fr. d'articles en rotin ou bambou et 1.000 fr. de vannerie fine en osier.

Les chapeaux de paille ne constituent pas précisément un article de vannerie, mais ils s'en rapprochent par le tressage qu'ils nécessitent. L'importation française en Turquie est assez considérable, 158.000 francs en 1896, 178.000 en 1897, 175.000 en 1898, 217.000 en 1899 et 232.000 en 1900. Prix moyen 24 francs le kilogramme.

On comprend que les chapeaux de paille soient très demandés dans le Levant, où d'ordinaire le soleil n'est pas assez dangereux pour nécessiter l'emploi de casques coloniaux, mais où il est assez brûlant pour rendre insupportable les coiffures en feutre.

6° Instruments de musique.

	Com. gén. fr.	Com. spéc. fr.
1896	153.2	152.7
1897	115.4	113.7
1898	348.3	217.9
1899	»	294.1
1900	225.8	221.1

« Empruntée aux Arabes, assimilée par les peuples voisins à leurs besoins intellectuels, la musique en est encore à son expression la plus primitive, le chant populaire; encore est-ce moins du chant qu'une traînante mélodie d'un charme mélancolique et sauvage, dans laquelle on peut voir se refléter le fatalisme résigné des Orientaux.

« De sa voluptueuse langueur se dégage bientôt une invincible monotonie que l'emploi presque exclusif des modes mineurs, le manque absolu d'harmonie et surtout l'accompagnement à l'unisson par les instruments de ces mélodies strictement homophones, justifient pleinement. Ce qui surtout, peut paraître étonnant, c'est que les Orientaux, tout en possédant des instruments capables de produire des accords, semblent ignorer l'harmonie et s'en tiennent toujours à la musique mélodique et rythmique. » (B. C. C., janv. 1902, p. 158.)

Les principaux instruments orientaux sont le *lavouda* ou luth, le *psaltérion* ou grande cithare aux cordes métalliques, le *zourna* et le *guérif*, qui sont des espèces de hautbois, le *kémentché* violon à trois cordes, le *touloum* ou corne muse, le *daïré* ou tambour de basque. Il existe encore d'autres instruments indigènes qui tendent à disparaître. L'*accordéon* a vécu; l'*orgue de Barbarie*, aux notes parfois si mélancoliques, n'est bientôt plus qu'un souvenir: on lui préfère la mandoline et le piano mécanique ou *lanterna*.

Le piano mécanique menace de tout envahir; la man-

doline a été mise à la mode par les coiffeurs, qui se piquent d'exceller dans tous les arts. Ils forment des sociétés musicales ou *paréas*, qui donnent des concerts, des soirées et des aubades. Après les coiffeurs, ce sont les cordonniers et les menuisiers qui ont le plus de vocation pour la musique.

En général, les Levantins ont une extraordinaire facilité à s'assimiler les premiers principes de la musique : à les croire, tous les instruments peuvent être appris en l'espace de quelques mois.

Dans d'autres classes de la société, où l'on paraît comprendre la musique savante d'importation étrangère, le piano fait fureur. Il n'est pas une jeune fille de bonne condition qui ne sache toucher de cet instrument : aussi les ventes sont-elles assez nombreuses. Les marques françaises les plus demandées sont les marques Bord et Boisselot ; les Pleyel et les Erard sont plus estimés, mais se vendent plus cher. Parmi les marques étrangères, relevons les Berkstein et Teurich d'Allemagne, Cellard et Colland de Londres. Les pianos allemands se vendent couramment 600 francs et sont plus demandés que les nôtres.

Les orgues et harmoniums se vendent peu, et cela se comprend. Les églises chrétiennes sont peu nombreuses.

Les violons sont vendus par l'Allemagne, mais les meilleurs viennent de France ou d'Italie. Il s'en vend fort peu. Les mandolines et les guitares viennent d'Italie.

Les instruments à vent et en cuivre ne servent guère qu'aux musiques militaires. Le gouvernement ottoman les demande de préférence à l'Autriche, dont les prix sont moins élevés que ceux de la France ou de l'Allemagne.

MM. Zildjian et fils, de Constantinople, ont la réputation de fabriquer les meilleures cymbales qui soient au monde.

En 1900, nous avons vendu à la Turquie :

98 pianos droits au prix de 600 francs l'un et 5 pianos à queue, au prix de 1800 francs l'un ; total général 67.800 francs ;

13 orgues et harmoniums, à 250 francs l'un ; total 3300 francs ;

2 orgues de Barbarie seulement, à 500 francs la pièce ; total 1000 francs ;

94 violons et altos, à 40 francs la pièce ; total 3800 francs ;

182 ophicléides et saxophones, à 99 francs l'un ; total 18.000 francs ;

des clairons pour une somme de 11.400 francs ;

23.900 francs de cornets à trois pistons ;

2.400 francs de pièces détachées à vent et 81.900 francs de cordes harmoniques.

Enfin quelques envois se sont effectués, pour des sommes inférieures à un millier de francs, sur les violoncelles, contrebasses, flûtes, hautbois, clarinettes, trombones, chapeaux chinois, tambours, cymbales, accordéons, etc. Notons en passant la décadence profonde de l'accordéon ; nous en avons vendu seulement cinq, pour une valeur de 100 francs. Il est vrai que l'accordéon est surtout un article de fabrication allemande.

7^o Carrosserie.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1897 . . .	12.688	1.334.5	10.067	1.068.0
1898 . . .	720	795.4	479	169.0
1899 . . .	706	»	401	202.2
1900 . . .	697	207.4	509	174.6

En 1900, 507 quintaux ont été importés par navires français et par navires étrangers.

L'usage des voitures est beaucoup moins répandu dans le Levant qu'il ne l'est en Occident. Dans l'inté-

rieur du pays, il est impossible de circuler autrement qu'avec l'aide des chariots indigènes dénommés *arabas*, qui servent plutôt de transport pour les marchandises. L'homme voyage à cheval.

Mais dans les grandes villes les voitures proprement dites sont fort en usage ; il est vrai que, vu l'état généralement défectueux des routes, ces voitures sont ordinairement lourdes et pesantes. On se sert alors de landaus, qui résistent mieux à la fatigue. Aux abords de Smyrne et de Beyrouth, où les routes sont mieux entretenues, il n'est pas rare de voir circuler des victorias légères.

Comme beaucoup d'autres articles, les landaus ont commencé par venir d'Europe ; puis les ouvriers indigènes sont parvenus à les imiter. Ils les fabriquent aujourd'hui dans des conditions très satisfaisantes.

Les voitures légères continuent à venir d'Europe. En 1900, la France en a importé pour 85.300, au commerce général et 71.300 au commerce spécial.

La circulation des automobiles et des vélocipèdes, inconnue il y a peu d'années, est en train, elle aussi, de prendre un grand développement. En 1900, la France a vendu pour 28.000 francs de voitures automobiles, et pour 49.000 francs de vélocipèdes (66.900 au commerce général). Toutefois l'Angleterre et même les Etats-Unis nous distancent pour la vente des vélocipèdes. Les Américains, ne pouvant subvenir à toutes les commandes, n'ont pas encore commencé à envahir les marchés étrangers de leurs automobiles : mais patience, cela viendra.

Les voitures de commerce ont été vendues par la France pour une somme de 10.400 francs.

La construction et l'entretien des voies ferrées d'Anatolie, de Cassaba, de Damas et de Jaffa, donnent lieu à un trafic très important, qui est malheureusement presque tout entier entre les mains de la Belgique. Notons cependant qu'en 1900 la France a importé pour fr. 10.000

de wagons de terrassement et 5.100 de caisses de voitures ou de wagons. Il serait facile d'augmenter ce commerce, puisque ce sont des Français qui possèdent et administrent les chemins de fer de Palestine et de Syrie, et que des Français ont des intérêts reconnus dans les chemins de fer d'Anatolie. Mais nos industriels ne peuvent ou ne veulent pas fabriquer à aussi bon compte que les Belges, et les administrateurs de chemins de fer sont naturellement obligés dans leurs achats de songer tout d'abord aux intérêts de leurs actionnaires.

8° Instruments de précision.

On désigne sous ce nom des instruments dont la précision doit être telle que, seuls des ouvriers spéciaux ayant certaines connaissances mathématiques, peuvent confectionner ces appareils. Ils se divisent en trois sortes : les instruments d'optique, de calcul et de précision, — les instruments de chimie, — et les instruments de chirurgie.

On fait entrer dans la première catégorie, comme instruments d'optique : les lorgnettes, lorgnons, lunettes de théâtre, les appareils téléphoniques, les phonographes, les métronomes et les manomètres, etc.; — comme instruments de calcul et de précision : les alcoomètres, appareils photographiques, aéromètres, balances de précision, baromètres, boussoles, équerres, longues-vues, machines électriques, mètres de poche, objectifs pour appareils photographiques, piles thermo-électriques, révélateurs de fuite de gaz, sextants, télescopes, thermomètres... et cette énumération est loin d'être complète.

En 1900, la France en a importé en Turquie pour 80.000 francs.

Les instruments de chirurgie comprennent des articles en métal, en gomme et en caoutchouc. Leur variété est infinie : lancettes, bistouris, speculums, forceps, instruments pour l'art dentaire, pour l'art vétérinaire, etc., injecteurs, vessies à glace, tire-lait, etc. ; sondes, bougies cylindriques, canules, etc.

Les instruments de chimie sont des instruments de laboratoire, peu répandus en Orient.

En 1901, la France a importé en Turquie pour 43.000 francs d'instruments de chimie et de chirurgie.

Les instruments d'optique, calcul et précision sont évalués à 10 francs le kilo et les autres à 14 francs.

9° Parfumerie et savons.

	quint.	fr.	quint.	fr.
1867 à 1876 . .	»	412.7	»	401 7
1877 à 1886 . .	»	165.6	»	155.5
1887 à 1896 . .	»	208.1	»	196.7
1897.	2.621	361	2.592	355.3
1898:	4.962	471.4	4.929	464.4
1899.	9.067	»	7.564	594.8
1900.	10.294	695.6	8.608	689.0

DÉTAIL EN 1900

		quint.	fr.	quint.	fr.
Sav., y compris les					
sav. transparents	3 le kg.	263	63.0	207	62
Parf. alcooliques .	5,60 le lit.	401	149.2	401	148.5
Parf. non alcooliques	4,25 le kg.	132	45.0	104	44.2
Savons autres que					
ceux de parf. . .	0,55 le kg.	9.408	348.4	7.896	434.3

10.210 quintaux ont été importés par navires français, 83 par navires étrangers, et 1 par voie de terre.

L'Orient est le pays des parfums. Aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire, on en trouve l'emploi dans la vie domestique et dans les fêtes civiles et reli-

gieuses. Aujourd'hui encore, les Musulmans s'aspergent d'eau de rose dans certaines cérémonies pieuses et de famille, les orthodoxes brûlent de l'encens devant les icônes, les femmes se couvrent le visage de poudre de riz et les hommes se teignent la moustache.

Les parfums étrangers et particulièrement les parfums français se vendent dans les grandes villes ; mais, dans les cités de moindre importance et dans les localités les plus éloignées de l'Empire, on préfère la parfumerie indigène. Suivant les régions, on obtient diverses huiles des plantes aromatiques, telles que le thym, la sauge et l'origan ; on extrait des essences de la rose ou de la fleur d'oranger : à Rhodes, un arbre nommé *styrax*, de la grandeur du chêne, laisse exsuder une résine qui se vend sous le nom d'huile de styrax ; à Chio, le *mastic*, qu'on emploie à parfumer le raki, sert aussi de dentifrice ; ailleurs, on utilise la lavande et les *cassies* pour donner une bonne odeur au linge ; le *henné*, qui vient d'Orfa, sert à colorer les cheveux et les ongles ; on parfume les chambres avec de l'écorce d'ambre et l'on conserve les fourrures dans des caisses de bois de cyprès. Les fabriques locales, imitant les produits européens, font des savons, de la poudre de riz, des extraits pour le mouchoir, des eaux de Cologne qui se vendent sous des noms de fantaisie, des eaux de lavande et de toilette, des cosmétiques, des teintures pour les cheveux et la moustache, etc. Le tout se vend meilleur marché qu'en France, mais les qualités sont très inférieures.

Enumérons les produits européens qui ont le plus de vogue.

Les savons donnent lieu à un chiffre d'affaires très important. Les meilleures qualités sont logées en cartons de trois savons, les qualités inférieures en cartons de six et même douze savons. Les prix varient de 1 fr. 50 à 15 francs la douzaine.

La poudre de riz est également très demandée. Elle se vend depuis 6 francs la grosse jusqu'à 30 francs la douzaine.

L'eau de Cologne est très employée. On préfère la marque allemande Jean-Marie Farina, sans exclusion pourtant de toutes les autres marques.

Les dentifrices du Dr Pierre et des Bénédictins sont les plus recherchés.

Les eaux de toilette, d'une vente plus restreinte, se paient de 18 à 21 francs la douzaine.

Les fards et teintures pour cheveux, cosmétiques, crèmes, pommades et sachets trouvent également un débouché appréciable.

Bien entendu, pour tous ces articles, ce sont les moins chers qui trouvent le plus facilement acquéreurs. Nous avons dit qu'on préfère les marques françaises; en réalité, elles jouissent d'un quasi-monopole; les articles étrangers se vendent peu. Les marques françaises les plus répandues sont (nous citons par ordre alphabétique), les marques : Bourjois et C^{ie}, Gellé frères, Lubin, Pinaud, Piver, Roger et Gallet, Simon et Violet. Ces marques sont le plus souvent importées par les grands magasins de Paris, le Bon Marché, le Printemps, le Louvre, etc.

Après les marques françaises viennent diverses marques allemandes, puis les marques anglaises Atkinson, et enfin quelques articles autrichiens, italiens et grecs.

Bien que prospère, notre commerce dans le Levant est entravé par deux sortes de difficultés fort différentes : les contrefaçons et les analyses en douane.

Comme nos articles sont très estimés, il n'est pas rare de voir vendre dans une bouteille authentique de Lubin ou une boîte étiquetée Gellé frères des produits quelconques de composition locale. Ces procédés déloyaux nuisent singulièrement à la réputation des bonnes marques. Différents procès ont été faits sans succès à ces contrefacteurs sans scrupule.

Quant aux analyses, un règlement impérial soumet en douane à une visite hygiénique les préparations chimiques et pharmaceutiques et les spécialités, les comestibles et les boissons, les savons, les joujoux peints et autres.

Il n'est pas question de la parfumerie, mais avec cette facilité d'interprétation que les administrations s'attribuent en toutes les parties du monde, les teintures, poudres de riz et autres articles doivent se soumettre aux exigences de la douane qui, parfois, rend des arrêts prohibitifs. On prétend que quelques-uns de ces arrêts n'auraient d'autre but que de favoriser la fabrication — lisez la contrefaçon locale. Il est, en tout cas, certain que, sous couleur d'analyse, la douane exige parfois qu'on lui fasse connaître certains procédés de fabrication. Naturellement, les commerçants refusent et ils n'ont pas tort.

Les statistiques ottomanes ont estimé, en 1897, à 669.000 francs pour la parfumerie et 141.000 francs pour les savons de toilette le chiffre des importations étrangères en Turquie. Ces chiffres sont notoirement inférieurs à la réalité.

Le commerce des parfums est accaparé à Constantinople par la maison Orosdi-Back, qui les réexpédie dans le reste de l'Empire. (*B. C. C.*, fév. 1902, p. 412.)

10° Colis postaux.

Les colis-postaux ont atteint, en 1900, une valeur de 697.600 francs au commerce général et 248.200 francs au commerce spécial.

CONCLUSION

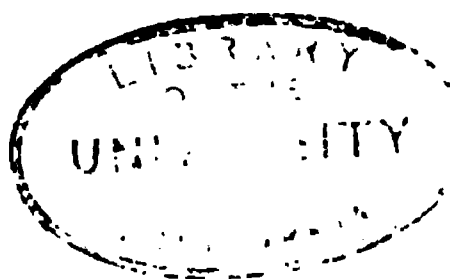
Nous avons essayé, dans ce volume, de faire connaître aussi exactement que possible la situation de la France dans le Levant au début du **xx^e** siècle. Nous ne nous dissimulons pas les imperfections de la tâche que nous avons entreprise : malgré la longueur du travail, plusieurs chapitres auraient eu besoin d'explications plus complètes. La nécessité de conclure et parfois l'absence de documents ont limité nos recherches. Mais nous serons heureux si d'autres personnes nous suivent avec plus de succès dans la voie que nous avons tracée. Dans la guerre économique que se font aujourd'hui toutes les puissances de l'Europe, on ne saurait trop attirer l'attention de nos commerçants et de nos industriels sur les ressources que nous offrent les pays étrangers. Des monographies impartiales sur le commerce de la France avec les principaux Etats du monde seraient de la plus grande utilité.

Toutefois — nous ne saurions le cacher — le développement de ses intérêts matériels ne doit pas être la seule préoccupation d'un peuple. Sans croire que des lois surnaturelles dirigent le monde ni que des missions spéciales soient dévolues aux peuples comme aux individus, il est au cœur de chacun de nous, dans ses heures

d'abandon intime, une force idéale qui le dégage des soucis présents et le transporte, comme en rêve, dans un monde où il n'y a que justice et bonté. Cette foi dans l'Idéal est la consolation et le soutien des individus ; pour les peuples, elle est leur titre de noblesse. La France lui doit la grande autorité morale dont elle jouit dans certaines parties du monde ; elle lui doit l'affection des uns et l'estime des autres.

L'Idéal n'exclut pas le commerce ; il est au contraire son soutien et son meilleur appui. L'Idéal inspire les créations les plus pures de l'art et de l'industrie ; l'Idéal anime la loyauté qui prépare les succès et l'honneur qui les conserve. L'Idéal a créé nos traditions en Orient ; il lui appartient de les maintenir.

C'est par cet appel au plus noble des sentiments que nous terminons ce livre plein de chiffres et de réalités.



Paris, le 25 mai 1902.

----- Limites des vilayets
● Chefs-lieux de vilayets et de mutessarifli
○ Autres villes
—— Chemins de fer en exploitation





TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	1
SOURCES	8

PREMIÈRE PARTIE

Situation générale en 1900.

CHAPITRE PREMIER. — LA TURQUIE ET LA FRANCE DANS LE MONDE.	13
Le commerce turc et le commerce général	13
Le commerce turc et le commerce français	21
La part du Levant	27
CHAPITRE II. — LES CONDITIONS GÉNÉRALES DU COMMERCE	31
Les représentants	31
La clientèle	36
Les marchandises	39
Les voyageurs	41
Le crédit	44
Transports et expéditions	44
CHAPITRE III. — LES ZONES COMMERCIALES	47
I. Mer Noire.	48
Trébizonde, 49. — Erzeroum, 58. — Bitlis, 59 — Van, 60. — Sivas, 61. — Mamouret-ul-Azis, 62. — Castamouni, 64.	
II. Mer de Marmara.	66
Constantinople, 67. — Ismidt, 69. — Brousse, 70. — Bigha, 72. — Angora, 74.	

III. Archipel.	75
Smyrne, 76. — Archipel, 82. — Samos, 86. — Koniah, 87.	
IV. Méditerranée.	83
Adana, 89. — Alep, 93. — Diarbékir, 97. — Zor, 99. Beyrouth, 100. — Liban, 107. — Jérusalem, 108. — Syrie, 111.	
V. Golfe Persique.	113
Bagdad et Bassorah, 116. — Mossoul, 118.	
CHAPITRE IV. — CLASSIFICATION DES MARCHANDISES. . .	120

DEUXIÈME PARTIE

Exportations du Levant en France.

CHAPITRE PREMIER. — LES SOIES ET SOIERIES.	135
§ 1. Les soies.	135
Historique de la soie en Asie Mineure et en Syrie.	139
La sériciculture et la production soyeuse en Ana- tolie.	151
La sériciculture et la production soyeuse en Syrie.	158
Autres régions.	171
§ 2. Les soieries	175
CHAPITRE II. — LES TAPIS.	183
CHAPITRE III. — VINS ET EAUX-DE-VIE.	197
§ 1. Les vins.	197
§ 2. Les eaux-de-vie.	216
CHAPITRE IV. — MATIÈRES ANIMALES	219
I. L'élevage	220
II. Animaux vivants.	225
1° Béliers, brebis, moutons	225
2° Autres animaux	225

TABLE DES MATIÈRES

553.

3° Volailles.	226
III. Produits et dépouilles d'animaux.	227
1° Peaux et pelleteries brutes.	227
2° Peaux et pelleteries ouvrées	227
3° Laines	234
4° Poils et crins.	239
5° Os, cornes et sabots de bétail	244
6° Plumes de parure	245
7° OÙufs de volaille.	247
8° Albumine et jaunes d'œufs	248
IV. Produits de la pêche	250
1° Eponges brutes	250
2° Coquillages nacrés.	251
CHAPITRE V. — MATIÈRES VÉGÉTALES.	253
I. Agriculture	253
II. Céréales	255
Blé, 255. — Orges, 257. — Avoines, 260. — Maïs, 261. — Farines, 261. — Son, 263.	
III. Légumes.	264
1° Légumes secs	264
2° Légumes frais.	267
IV. Fruits	268
1° Fruits de table.	269
Raisins, 270. — Figs, 273. — Dattes, 275. — Pistaches, 275. — Caroubes, 276. — Abricots, 277. — Oranges et citrons, 277. — Noix et noisettes, 278.	
2° Fruits à distiller	279
3° Sirops et confitures	280
V. Graines.	281
1° Dari, millet et alpistes	281
2° Graines et fruits oléagineux et leurs huiles.	283
Olives, 285. — Sésames, 288. — Pavots, 291. — Lin, 292 — Chènevis, 292. — Coton, 292. — Autres huiles, 293.	
3° Graines à ensemercer	293
VI. Tabacs.	294
1° Tabacs en feuilles	294

2° Tabacs fabriqués	294
VII. Sucrs végétaux	300
1° Essence de roses et autres essences	300
2° Opium	301
3° Gommcs	304
4° Résines autres que de pin et de sapin	306
5° Baumes	307
VIII. Espèces médicinales	309
IX. Bois	312
1° Bois de construction	312
2° Bois d'ébénisterie	312
3° Bois de teinture	313
X. Filaments à ouvrer	317
1° Coton en laine	317
2° Tissus de coton	317
3° Chanvre broyé ou teillé	324
4° Drilles	326
XI. Teintures et tanins	327
1° Noix de galle et vallonées	327
2° Graines jaunes	330
CHAPITRE VI. — MATIÈRES MINÉRALES	331
I. Le régime minier	331
II. Les Pierres, terres et combustibles minéraux	336
III. Les métaux	341
1° Plomb argentifère	341
2° Cuivre	344
3° Etain et zinc	346
4° Borate de chaux	347
5° Autres minerais, 349. — Antimoine, 350. — Manganèse, 350. — Émeri, 350. — Chrome, 351. — Autres mines, 351.	
CHAPITRE VII. — OBJETS FABRIQUÉS	353
Parfums, 354. — Orfèvrerie, 355. — Vêtements confectionnés, 356. — Tabletterie et bimbelote- rie, 356. — Tartres, 358. — Machines, 358. — Colis postaux, 359.	

TROISIÈME PARTIE

Importations de France en Turquie.**CHAPITRE PREMIER. — LES ŒUFS DE VERS A SOIE, SOIES**

ET SOIERIES.	363
I. Œufs de vers à soie.	364
II. Soies.	366
III. Tissus de soie	369
Le commerce étranger	382

CHAPITRE II. — FILS ET TISSUS 387

1° Fils.	387
2° Tissus de lin, chanvre et jute.	389
3° Tissus de coton	390
4° Tissus de laine	401
5° Vêtements confectionnés.	412

CHAPITRE III. — MATIÈRES ANIMALES. 417

I. Cuirs et peaux.	418
1° Peaux et pelleteries brutes	418
2° Peaux préparées et ouvrages en peau	419
II. Graisses, beurres et fromages	433
1° Beurres et graisses.	433
2° Fromages.	437
III. Objets divers.	439
Poissons secs et salés, 439. — Substances anima- les propres à la médecine et à la parfumerie, 439. — Laines, 440. — Dégras de peaux, 440. — Autres objets, 440.	

CHAPITRE IV. — MATIÈRES VÉGÉTALES 441

I. Farineux	442
1° Farines	442
2° Pommes de terre et légumes secs.	445
3° Gruaux, semoules et riz	448
II. Boissons	449
1° Vins	449

2° Eaux-de-vie, esprits et liqueurs.	454
3° Bières	461
4° Vinaigres et eaux gazeuses	462
III. Denrées coloniales	463
1° Sucre	463
2° Café	470
3° Thé.	471
4° Epices	472
5° Tabacs	473
IV. Huiles	475
V. Objets divers	477
Fruits de table, 477. — Graines et fruits oléagi- neux, 477. — Fruits, tiges et filaments à ouvrir, 478. — Bois, 479. — Espèces médicinales, 479. — Autres objets, 480.	
CHAPITRE V. — MATIÈRES MINÉRALES.	480
I. Matériaux de construction	481
II. Pierres, terres et combustibles minéraux	486
III. Métaux	488
Cuivre, 488. — Fer, 491. — Plomb, 492. — Etain, 492. — Zinc, 492.	
CHAPITRE VI. — OBJETS FABRIQUÉS.	493
I. Machines et ouvrages en métaux	493
1° Machines et mécaniques	493
2° Outils et ouvrages en métaux.	494
II. Produits chimiques	500
III. Papier et ses applications.	502
IV. Poteries, verres et cristaux	508
V. Meubles et ouvrages en bois.	512
VI. Bougies	519
VII. Orfèvrerie et horlogerie	522
VIII. Teintures et couleurs	527
IX. Objets divers	532
1° Tabletterie et bimbeloterie	532

TABLE DES MATIÈRES	557
2° Armes	535
3° Ouvrages en caoutchouc et en gutta-percha . .	536
4° Médicaments composés.	538
5° Vannerie et chapeaux de paille	539
6° Instruments de musique	540
7° Carrosserie	542
8° Instruments de précision.	544
9° Parfumerie et savons.	545
10° Colis postaux	548
CONCLUSION.	549



18/6/42 002 H. 1/2

Lyon. — Imp. A. REY, 4, rue Gentil. — 29329

YC 93222

HF3558
L5M27
118870

